A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08172088 4

Digitized by Google

Presented by

John Bigelow

to the

Century Association

Presented by

to the

New York Public Library

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MERCURE

DE

FRANCE,

JOURNAL LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

DEPT DE LA SEINE
5.
cen

TOME CINQUANTE-CINQUIÈME.

A PARIS,

CHEZ ARTHUS-BERTRAND, Libraire, rue Hautefeuille, N° 23, acquéreur du fonds de M. *Buisson*, et de celui de Mme Ve *Desaint*.

1813.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
335409
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1925

DE L'IMPRIMERIE DE D. COLAS, rue du Vieux-Colombier, N° 26, faubourg Saint-Germain.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.

N° DCXI. — *Samedi* 3 *Avril* 1813.

POÉSIE.

COLMA SUR LE ROCHER.

IMITATION D'OSSIAN.

Il est nuit : je suis seule ! où fuir ? où me cacher
Sur cette colline sauvage ?
Les vents sifflent..... J'entends mugir près du rocher
Le torrent enflé par l'orage.
Hélas ! il n'est pour moi nul asile en ces lieux !....
Brillans flambeaux des nuits, paraissez dans les cieux.
Qu'une bienfaisante lumière
Me guide vers Salgar, Salgar que j'ai perdu !
Sans doute maintenant, de fatigue abattu,
Près de lui son carquois et son arc détendu,
Il prend quelque repos dans un lieu solitaire,
Et ses chiens haletans veillent à ses côtés.
Et moi, je reste seule, errante, abandonnée !
Malheureuse Colma ! serais-tu condamnée
A passer cette nuit sur ces monts écartés ?
Le bruit des vents s'accroît ; le torrent roule et gronde,
Et je n'entendrai point la voix de mon amant.

Digitized by Google

Ah ! sans lui je suis seule au monde.
Salgar ! j'ai reçu ton serment ;
Pour te suivre j'ai fui mon père....
Le cruel ! il te hait !.... Hélas ! depuis long-tems
La haine a divisé nos malheureux parens.
J'ai tout quitté pour toi, tout ! jusques à mon frère.
Mais nous, Salgar, nos cœurs ne sont point ennemis....
Vents, taisez-vous ; torrens, ne grondez plus ; mes cris
Peut-être à mon amant sauront se faire entendre.
Salgar : mon cher Salgar ! t'ai-je en vain attendu ?
Salgar ! oui, voici l'arbre où tu devais te rendre ;
Ici t'attend Colma ; viens ! — Pourquoi tardes-tu ?
Phébé quitte les mers profondes ;
Son reflet argenté vacille dans les ondes,
Et sa douce lumière éclaire le rocher.
Je ne vois point Salgar : ma douleur est mortelle.
O mon ami ! ton chien fidèle
Ne me dit point encor que tu vas approcher.
Gémis, Colma ! gémis, infortunée :
Tu restes seule, errante, abandonnée !

Mais que vois-je ? mon cœur a frissonné d'effroi.
Ils sont couchés sur la bruyère !
Est-ce toi, cher Salgar ? O mon frère, est-ce toi ?
Vous, mes amis, répondez-moi.....
Leurs glaives sont rougis de leur sang !.... ô mon frère !
Pourquoi de mon amant as-tu fini les jours ?
Salgar ! pourquoi mon frère a-t-il perdu la vie ?
Tous deux vous m'étiez chers : parlez à votre amie.
Ils se taisent ! hélas ! ils dorment pour toujours !
Le souffle du trépas circule dans mes veines :
Assise, au milieu de mes peines,
J'attends le matin dans les pleurs.
Venez, amis des morts, venez creuser la tombe ;
Mais ne la fermez point : mourante de douleurs,
Colma viendra, Colma succombe.

Lorsque, sur ces lieux de regrets,
Descend la nuit humide et sombre,
Triste et plaintive alors s'élèvera mon ombre
Et pleurera ceux que j'aimais.

Digitized by Google

Tempête, appaisez-vous; cessez votre murmure.
Dormez, vents de l'automne, et vous, vagues, dormez,
Dormez, ô douleurs sans mesure (*):
Je finirai bientôt mes chants inanimés.
Que ma faible existence un instant se prolonge:
Le chasseur attentif écoutera ma voix,
Ma douce voix pleurant, pour la dernière fois,
Mes amis dont la vie a passé comme un songe!

A. C. DE G***.

STANCES.

On ne voit éclater dans ma retraite obscure
Ni l'ivoire, ni l'or, ni le marbre lointain;
Dans ce riant séjour qu'a formé la nature
L'art ne porta jamais une indiscrète main.

Là content de mon sort, aux doux sons de la lyre,
Je chante les héros, les belles et les dieux;
J'ai des amis, l'Amour daigne aussi me sourire,
Et pour être plus riche on n'est pas plus heureux.

Ce palais que l'orgueil et que le faste élève,
Floricourt l'enrichit d'un luxe tout nouveau;
Peut-être, hélas! avant que l'ouvrage s'achève,
Il n'aura plus besoin que d'un étroit tombeau.

Pour augmenter encore un immense héritage,
Ta soif insatiable a fait couler des pleurs;
Tremble, Caron t'appelle, et sur le noir rivage
Minos a préparé les supplices vengeurs.

S'il est quelques mortels qui du fruit de leurs crimes
Paraissent ici bas jouir tranquillement,
Ils porteront la peine au fond des noirs abîmes,
Et quoique un peu tardive elle atteint sûrement.

Il est doux sur le soir, au bout de la carrière,
De rentrer pour jouir d'un paisible sommeil,
Sans trouble et sans remords de fermer la paupière,
D'attendre sans effroi le moment du réveil.

(*) Cette idée appartient à un poëte grec.

Digitized by Google

Cette sérénité fille de l'Innocence,
On ne la trouve point au séjour des grandeurs,
Mais sous un toit de chaume auprès de l'indigence,
De la triste infortune apaisant les douleurs.

Heureux, heureux celui qui peut cacher sa vie,
Et d'un éclat trompeur sait éviter l'écueil!
La médiocrité n'excite point l'envie,
Et ne connut jamais les tourmens de l'orgueil.

Que d'autres, chaque jour, encensent la fortune,
Et comblés de ses dons qu'ils accusent les cieux!
Moi, sans les fatiguer d'une plainte importune,
Je me trouve assez riche en limitant mes vœux.

Ah! si je suis toujours aimé de ma Julie,
Si mon amour suffit à sa félicité,
J'aurai joui des biens les plus doux de la vie
Et descendrai gaiment aux rives du Léthé.

Que je puisse, en mourant, joindre à sa main tremblante
Ma défaillante main qu'arroseront ses pleurs,
Et les yeux attachés sur ceux de mon amante
De ses tendres regrets adoucir les rigueurs!

TALAIRAT.

L'HEUREUX HASARD.

SANS y penser, à Lise j'ai su plaire,
Sans y penser, Lise a ravi mon cœur;
Depuis ce jour nous goûtons le bonheur:
En y pensant aurions-nous pu mieux faire?

Par le même.

VERS A MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE P.....,

En lui donnant le portrait de sa filleule, peinte en ange.

DE la religion généreux défenseur,
Protecteur des vertus qui brillent sur tes traces,
De ces sages prélats qu'à nos yeux tu retraces,
Tu nous rends l'éloquence et nous peins la douceur.

Digitized by Google

Francesca dans ce jour voudrait bien essayer
De t'exprimer l'excès de sa reconnaissance,
Mais sa voix faible encor, ne peut que bégayer;
Laisse-moi suppléer à son insuffisance.
Ta main à l'Eternel daigna la présenter;
Tu fus son bienfaiteur, tu fus son second père:
Francesca qui te doit un destin si prospère,
Doit un jour par ses mœurs envers toi s'acquitter;
En bonheur, à ta voix, son sort cruel se change,
Je l'offris au malheur, quand je l'offris au jour.
Tu lui donnes des droits au céleste séjour:
J'en fis une mortelle, et tu la fis un ange.

Mme DE VALORI.

ÉNIGME.

On n'aime pas les gens à double face;
Moi j'en ai quatre, et cependant
Quand parmi les jeux on me place,
Les oisifs me trouvent plaisant.
Veux-tu savoir ta bonne ou mauvaise aventure?
Fais agiter en rond ma quadruple figure.
Je valse sur un pied. Fatigué de valser,
Il arrive que je succombe,
Et c'est au moment où je tombe,
Qu'en lettre majuscule on me voit t'annoncer
S'il faut mettre, laisser ou prendre,
Ou t'emparer du tout auquel tu peux prétendre;
Mais auquel comme toi prétend,
Celui qui, comme toi, met au jeu son argent.

S.....

LOGOGRIPHE

Sur mes sept pieds, lecteur,
Je suis d'un grand secours à l'amant plein d'ivresse
Qui, pour ne pas exciter de rumeur,
Veut à huis-clos parler à sa maîtresse.

Digitized by Google

J'étais jadis d'un usage fréquent ;
Mais bien que je sois fort commode,
Le beau sexe aujourd'hui, plus sage apparemment,
Ne me trouve plus à la mode.
En me décomposant, d'abord tu trouveras,
En retranchant ma queue, un fleuve d'Italie ;
Et si tu mets ma tête à bas,
Je suis alors terme de loterie.

CHARADE.

Mon premier, cher lecteur,
De saint Pierre est le successeur.
Mon second vient d'un animal immonde ;
Et mon tout près des rois abonde.

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Rose*.

Celui du Logogriphe est *Lilas*, dans lequel on trouve : *lis, Ali, s'il, si, la, là, il, si, ais, ail, laï, Lis, Aï, as, las!*

Celui de la Charade est *Théodose*.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

ANNALES DES VOYAGES, DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE, publiées par M. MALTE-BRUN (1).

LE succès de cet ouvrage continue de justifier les éloges que lui ont donnés les critiques les plus éclairés. Également intéressant pour les savans et les gens du monde, il offre aux premiers un grand nombre de recherches neuves et instructives, et aux autres une lecture variée et amusante. Souvent l'éditeur n'a que le mérite du choix, et les morceaux dont il compose son recueil appartiennent à des écrivains nationaux ou étrangers; mais ce choix est toujours bien fait, et les connaissances du rédacteur sont assez étendues, pour ne donner place qu'à des articles dignes des regards du public. Souvent aussi il compose lui-même, et ses compositions annoncent toujours un esprit orné et philosophique. Arrivé au vingtième volume de la collection, l'ouvrage se soutient avec le même intérêt, et continue de présenter une série de sujets également remarquables, par la diversité des matières, l'étendue des vues, la profondeur des discussions.

---

(1) Chaque mois, depuis le 1er septembre 1807, il parait un cahier de cet ouvrage, de 128 ou 144 pages in-8°, accompagné d'une estampe ou d'une carte géographique, quelquefois coloriée.

Les première, deuxième, troisième, quatrième et cinquième souscriptions (formant 20 volumes in-8° avec 60 cartes ou gravures) sont complètes, et coûtent chacune 27 fr. pour Paris, et 33 fr. franc de port. Les personnes qui souscrivent en même tems pour les cinq souscriptions, payent les trois premières 3 fr. de moins chacune.

Le prix de l'abonnement pour la sixième souscription est de 27 fr. pour Paris, pour 12 cahiers, et de 33 fr. rendus francs de port par la poste. L'argent et la lettre d'avis doivent être affranchis et adressés à Fr. Buisson, libraire-éditeur, rue Gilles-Cœur, n° 10, à Paris.

Digitized by Google

Le cahier 55e contient un morceau curieux sur l'état actuel des Samaritains. C'est à la plume savante de M. Sylvestre de Sacy que nous en sommes redevables.

Tout le monde sait que Salmanasar, roi d'Assyrie, ayant détruit le royaume des dix tribus et pris Samarie, emmena dans ses Etats tout ce que la ville et les provinces conquises renfermaient de familles distinguées par le rang, la puissance et les richesses, et que pour remplacer cette nombreuse et opulente population, il envoya des colonies tirées des diverses parties de son Empire. Ces nouveaux peuples n'avaient ni le même culte, ni les mêmes mœurs, ni la même langue; mais les Juifs samaritains formant la plus grande partie de la population, les colonies étrangères ne tardèrent pas à adopter leurs usages, leur langue et leur religion, et bientôt il n'y eut plus qu'un seul peuple, celui des Samaritains.

Leur culte, leurs dogmes, leurs lois civiles étaient fondées sur les livres de Moïse, et les Samaritains n'étaient pas moins religieux observateurs de la loi que les Juifs; mais ils n'adoraient pas de la même manière; ils faisaient leurs offrandes sur le mont Garizim, et les Juifs les faisaient sur le mont Sion; cela suffisait pour entretenir entre les deux peuples une haine mortelle; tant les idées religieuses elles-mêmes peuvent enfanter de discordes et de maux, lorsqu'elles sont livrées à l'indiscrétion d'un zèle ardent et passionné !

Quelques autres points, sans doute, divisaient encore les Juifs et les Samaritains; mais ces variétés d'opinion sont si difficiles à saisir, qu'à peine pourrait-on, dit M. de Sacy, établir entre les deux nations la même différence qu'entre les Pharisiens et les Sadducéens, à l'époque où le Messie vint substituer la loi nouvelle à la loi de Moïse; et cependant nulle haine ne divisait les deux sectes; ils participaient aux mêmes cérémonies, aux mêmes sacrifices; ils se trouvaient réunis dans les mêmes assemblées, aux mêmes tribunaux; ils ne s'aimaient point, mais ils ne s'anathématisaient pas.

Si l'on demande quelle est l'origine du nom de *Samaritains*, le grand nombre des lecteurs toujours prêt à

Digitized by Google

répondre, parce qu'il n'est jamais prêt à douter, répondra sans hésiter qu'il vient de *Samarie*, comme le nom de *Parisiens* vient de *Paris*; mais les lecteurs instruits pourront bien ne pas se contenter de cette explication, et demanderont peut-être d'où vient le nom de *Paris*. Ici la foule des lecteurs serait un peu embarrassée; car il faudrait chercher, dans la langue celtique, une origine raisonnable; et la foule des lecteurs connaît fort peu la langue celtique. Qui sait même si toute l'érudition de l'Académie celtique suffirait à la solution du problème? Il n'en est pas de même pour les Samaritains. Ce peuple a été l'objet des recherches d'un grand nombre de savans; et S. Epiphanes, l'un des Pères les plus érudits de la primitive église, ne paraît nullement embarrassé sur l'étymologie de leur nom. Il ne fait aucune difficulté de le dériver d'un mot hébraïque qui répond au mot français *gardiens*. Il estime donc que les Samaritains étaient les *gardiens* du pays et de la loi.

Ils gardèrent l'un plus mal que l'autre. On n'a aucun reproche à leur adresser sous le rapport de la fidélité religieuse; mais leur courage n'a pu les affranchir de la dispersion générale à laquelle est condamnée toute la race de Jacob. Ils sont aujourd'hui errans, sans asile, sans considération, et presque sans espérance. On trouve des Juifs par-tout, on ne trouve de Samaritains presque nulle part. Les descendans de Lévi, de Siméon, d'Issachar, de Ruben, de Nephtali, etc., sont aujourd'hui réduits à un petit nombre de familles, pauvres, malheureuses et méprisées.

Elles étaient même totalement oubliées en Europe lorsque Jules Scaliger songea à faire quelques recherches à leur sujet, dans l'intention de se procurer le Pentateuque samaritain. On travailla donc à établir des liaisons avec eux; on découvrit qu'ils avaient quelques établissemens à *Sichem* (aujourd'hui Naplouse) et au Caire. On reçut des réponses de leurs docteurs; les plus anciennes sont adressées à Joseph Scaliger, et datées de l'an 1589 de l'ère vulgaire; mais Scaliger était mort lorsque ces lettres arrivèrent, et elles furent remises au

Digitized by Google

savant P. Morin, et publiées en latin par R. Simon, dans son recueil des *Antiquités de l'Eglise orientale.*

En 1671, Robert Huntington, ministre du saint Evangile à Alep, alla visiter les Samaritains de Naplouse; ceux-ci ne furent pas médiocrement étonnés de voir un Franc qui lisait couramment leurs livres; ils lui remirent un exemplaire du Pentateuque et des lettres pour les Juifs d'Angleterre. Ces lettres et les réponses ont été publiées. Quelques années après, Job Ludolf trouva le moyen de se procurer de nouveaux renseignemens sur les Samaritains, à l'aide d'un Juif d'Hébron qui était venu en Hollande solliciter quelques secours pour ses frères d'Orient. Il lui remit, en hébreu, une lettre pour les Samaritains de Naplouse. Il reçut deux réponses en langue hébraïque et en caractères samaritains; il écrivit de nouveau, et reçut de nouveaux renseignemens. Ces lettres renfermaient des réponses assez précises aux questions que Job Ludolf avait rédigées. Elles furent publiées les unes sur-le-champ, les autres plus tard, et c'était-là tout ce que l'Europe possédait de connaissances sur les Samaritains, lorsque M. le sénateur Grégoire, occupé à recueillir des renseignemens sur toutes les variations survenues dans le cours du siècle dernier, parmi les communions chrétiennes et juives, fit passer dans le Levant quelques questions relatives aux Samaritains.

M. le duc de Cadore, alors ministre des relations extérieures, seconda de son pouvoir les recherches de M. Grégoire, et recommanda à plusieurs agens consulaires de ne rien négliger pour y satisfaire. On ne tarda pas à recevoir des réponses de MM. Guys, Corancez et Pillavoine; mais M. Guys, vice-consul à Tripoli, était trop éloigné du séjour des Samaritains, pour se procurer des notions certaines; M. Pillavoine écrivit avec plus d'étendue; M. Corancez seul prit la voie la plus sûre pour obtenir des renseignemens authentiques; il adressa une lettre et une série de questions aux Samaritains de Naplouse, et fit en attendant passer un Mémoire curieux sur l'état actuel de ces tristes débris d'une des familles de Jacob. Voici ce qu'il contient de plus sûr :

Digitized by Google

« Naplouse est, en Orient, la seule ville où il existe » encore des Samaritains. Il y en a douze à quinze fa- » milles, composant soixante à quatre-vingts individus. » Ils portent le bonnet rouge et le schall blanc qui, pour » distinguer leur secte, est séparé sur le devant de la » tête, où ils laissent voir une place rouge.

» Les Turcs de Naplouse, qui sont peu puissans, lais- » sent les Samaritains en repos. Djezzar avait voulu les » avaniser; ils lui échappèrent en se disant Juifs.

» Comme les Karaïtes, ils suivent au pied de la lettre » ce qu'ils ont conservé de la loi de Moïse. Leur seul » livre, la Bible, est fort altéré; sur dix mots, les autres » Juifs n'en retrouvent pas cinq de la leur. Ils ont un » chef ou grand-prêtre (*khacan*); il porte les cheveux » longs, au contraire des autres Samaritains qui ont la » tête nue.

» Les Samaritains occupent à Naplouse un quartier » particulier qui a pris leur nom. Ce quartier est un *khan* » assez vaste, composé de dix à douze maisons, com- » muniquant les unes aux autres. Dans une d'elles, au » premier étage, est la synagogue, composée de deux » ou trois chambres; dans la plus grande est une estrade » sur laquelle est placée leur Bible. Cette Bible est ca- » chée par un rideau que le khacan a seul le droit de » lever. Il la présente aux fidèles, qui se lèvent. Sur » cette Bible est l'image sculptée d'une tourterelle; de là » le préjugé que les Samaritains adorent une tourterelle.

» Les Samaritains laissent entrer les Juifs dans cette » chambre. Vis-à-vis est une autre chambre soigneuse- » ment fermée, et où ils n'admettent aucun homme » étranger à leur secte. On suppose qu'ils pratiquent » dans cette chambre quelques cérémonies qui sont » taxées d'idolâtrie.

» Le premier jour de Pâques, les Samaritains célè- » brent à minuit la fête du sacrifice. Le khacan égorge » avec un couteau un mouton conduit dans la synago- » gue. On y allume du feu dans un endroit préparé pour » cela. La victime toute entière, et avec sa toison, est » embrochée avec une perche, et mise sur les charbons;

Digitized by Google

» on la recouvre de bois allumé; elle est ensuite par-
» tagée entre les assistans, qui la mangent dans l'église.

» Aux deux extrémités de Naplouse sont les deux
» montagnes de *Haïbaal* (1) et de *Garizim*. Sur la pre-
» mière est le sépulcre d'un saint très-honoré des Sama-
» ritains. C'est là que tous les ans ils font, dans la fête
» de Pâques, et après le sacrifice qui a toujours lieu
» dans la synagogue, le sacrifice d'un agneau. Ce der-
» nier se fait en plein jour; il s'y mêle des cérémonies
» particulières. On croit qu'elles ont pour but l'adora-
» tion du saint sur le tombeau duquel se consomme le
» sacrifice.

» Tous les Samaritains se vêtissent, dans la syna-
» gogue, d'une chemise blanche qui couvre leurs ha-
» bits. Il y a dans l'église un lieu séparé pour les impurs.
» Ce sont ceux qui ont touché un mort, les femmes
» dans leur tems critique, les hommes qui les ont appro-
» chées à cette époque.

» Les femmes, dans certaines circonstances, sont
» séparées de la société, et reléguées dans un lieu par-
» ticulier de la maison. Au bout de sept jours elles se
» purifient dans une eau courante. Les hommes impurs
» s'y purifient également, mais au bout de vingt-quatre
» heures.

» Les Samaritains, comme les Juifs de l'Orient, ne
» mangent que la chair des animaux égorgés par l'un
» d'eux, et avec certaines formalités. Ils restent ainsi
» séparés des Turcs, des Juifs, des Chrétiens. Il ne se
» marient qu'entre eux, ils ne s'allient pas même avec
» les Juifs.

» Ils sont peu fortunés et sans considération: plu-
» sieurs tiennent boutique et vivent d'un petit commerce.
» Il y a aussi parmi eux quelques *sarraf* (changeurs),
» particulièrement le *sarraf-elbeled*, changeur du gou-
» verneur.

» Leur langue est l'arabe et un hébreu corrompu. »

La lettre et le mémoire adressés aux Samaritains de Naplouse, ne demeurèrent point long-tems sans réponse.

(1) Il fallait dire *Ebal*.

Digitized by Google

Ce fut un prêtre Samaritain, nommé *Salamèh*, *fils de Tobie*, qui se fit l'interprète de ses frères. Sa lettre fut rendue le 2 octobre 1808. Elle était écrite en arabe, et datée *du* 15 *juillet de l'année* 1808 *de Jésus-Christ*, 6246 *d'Adam*, 3246 *de la sortie d'Egypte*, *le mardi* 3 *de djoumadi* 1223. L'auteur avait écrit en tête de son épître son nom et ses qualités :

Moi Salamèh, fils de Tobie, prêtre lévite de Sichem, je loue le Seigneur.

Elle contient une suite de réponses à des questions proposées sur les sacrifices, la loi, les anges, le dogme de la résurrection, les peines éternelles, le Messie, les prêtres, le mariage, la polygamie, le divorce, les funérailles, etc.

Les Samaritains reconnaissent l'obligation d'immoler des animaux à Dieu ; mais le seul sacrifice de ce genre qui existe, est celui de l'agneau pascal. Il ne peut être offert légalement que sur le mont Garizim. Cependant les Samaritains n'ayant plus, depuis vingt ans, la permission de se rendre sur cette montagne, font le sacrifice pascal dans l'intérieur de la ville, en immolant la victime du côté du mont Garizim. Ce lieu est réputé la maison du Dieu puissant, le tabernacle de ses anges, le lieu de la présence de sa majesté.

Ils gardent religieusement les livres de la loi en langue hébraïque, mais en caractères samaritains. Ils ne les communiquent qu'à ceux de leur communion.

Ils croyent aux anges, à la résurrection des morts, aux peines et aux récompenses dans un autre monde ; ils attendent la venue du Messie, et se flattent de le reconnaître à des signes particuliers ; ils conviennent que depuis 150 ans il n'existe plus parmi eux de descendant d'Aaron, et que le pontificat n'est plus exercé que par un simple lévite ; c'est *Salamèh* qui est aujourd'hui revêtu de cette dignité.

Ils s'abstiennent soigneusement de contracter aucune union conjugale avec les Juifs. Ils pratiquent le divorce. Ils admettent un certain genre de polygamie, c'est-à-dire, qu'ils peuvent d'abord épouser deux femmes ; mais si l'une d'elles vient à mourir, ils ne peuvent pas la rem-

Digitized by Google

placer. S'ils les perdent toutes les deux, ils peuvent se remarier ; mais alors la bigamie leur est interdite, et devient, comme chez nous, un cas pendable.

Les Samaritains ont leurs synagogues et leurs maisons qu'ils occupent exclusivement. Ils ne partagent leur cimetière avec aucune autre secte ; ils ne mangent point avec leurs frères les Juifs, parce que leurs frères sont *anathèmes* pour eux. Ils ont une écriture et une prononciation différentes.

Lorsqu'un Samaritain est malade et près de rendre l'ame, on lit à côté de lui quelques passages de la loi, pour l'encourager dans ce moment difficile, et l'on adresse des vœux au ciel, sur le mont Garizim, quand on a la faculté d'y aller.

Après la mort on lave le cadavre, et l'on récite sur lui la loi toute entière ; on l'accompagne au tombeau en continuant la lecture, et l'on ne se retire que quand on a lu la loi toute entière. Les sépulcres sont en face du mont Garizim, et appartiennent en propre aux Samaritains.

Tel est, à-peu-près, l'état sommaire des renseignemens qu'on a pu se procurer sur les Samaritains. Il est certains que ce peuple malheureux est réduit à quelques familles pauvres et opprimées, qui vivent misérablement à Jafa et à Naplouse. On n'en trouverait point ailleurs ; depuis cent ans il n'en existe plus en Egypte. Leur nombre total s'élève à peine à deux cents. Ils habitent à Naplouse la *rue Verte*, lieu consacré par l'antique séjour de Jacob. Ils sont de la tribu de Joseph. Leur coiffure habituelle est un turban ; les jours de sabbat et de fête, quand ils vont à leur synagogue, ils portent des vêtemens blancs. On ignore ce que sont devenues les familles Samaritaines d'Ascalon et de Césarée, qui, autrefois, ont été emmenées par des Francs.

Les Samaritains de Naplouse sont fermement persuadés qu'il existe en Europe une nombreuse communauté de leurs frères ; mais, jusqu'à ce jour, ils n'ont pu indiquer leur résidence, et les meilleures statistiques n'en font connaître aucune.

Ainsi disparaîtront, sans doute, bientôt, les tristes

Digitized by Google

restes d'un peuple qui n'est coupable que de sa fidélité à sa loi, et de son respect pour ses primitives institutions. Si le sort l'eût assujéti à des vainqueurs plus éclairés, il pratiquerait tranquillement sa loi, il irait les jours de fête au mont Garizim, attendrait paisiblement le Messie, et cette liberté, sans troubler la paix de ses maîtres, assurerait son bonheur et sa prospérité.

Mais quand le jour de la raison se lévera-t-il pour les hommes? Quand cesseront-ils de se haïr et de se persécuter? Quand la religion agira-t-elle assez puissamment sur leur cœur, pour les détourner de la superstition et de l'intolérance? Quand sauront-ils que le premier et le plus auguste de ses dogmes est de se supporter mutuellement? Qu'elle est loin l'époque fortunée où tous les peuples réunis de sentimens et d'esprit, n'auront plus qu'une même loi, un même cœur, une même volonté! Quel homme de bien oserait se flatter de voir s'accomplir ce rêve heureux!

SALGUES.

HISTOIRE DE LA CHUTE ET DE LA DÉCADENCE DE L'EMPIRE ROMAIN, traduite de l'anglais d'EDOUARD GIBBON. *Nouvelle édition*, entièrement revue et corrigée, précédée d'une *Notice sur la vie et le caractère de Gibbon*, et accompagnée de notes critiques et historiques, relatives, pour la plupart, à l'histoire de la propagation du christianisme; par M. F. GUIZOT. Dernière livraison, contenant les Tomes XI, XII et XIII. — Prix de chaque volume, 7 fr., et 8 fr. 50 c. franc de port. — A Paris, chez *Maradan*, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 9.

Nous avons annoncé, avec quelques détails, dans le *Mercure* les deux premières livraisons, ou les six premiers volumes de cet ouvrage. Nous avons passé plus légèrement sur la troisième, qui comprenait les Tomes VII à X. L'attention de nos lecteurs n'avait plus besoin d'être réveillée, et nous n'aurions eu qu'à leur confirmer ce qu'ils savaient déjà par l'annonce des premières livraisons, savoir que le nouveau traducteur et

Digitized by Google

l'éditeur de cette grande composition historique ne négligeaient rien pour en rendre la nouvelle édition digne de l'auteur et du public. Cela n'est pas moins vrai de la dernière livraison qui termine l'ouvrage, mais il est nécessaire de l'annoncer plus particulièrement après un silence de six mois, et nous croyons sur-tout devoir féliciter les souscripteurs et le libraire de ce qu'une aussi grande entreprise a été conduite avec une exactitude et une fidélité dont on n'a que bien rarement à se réjouir. Chaque livraison a paru à l'époque indiquée ; l'ouvrage se termine au moment promis. Nous voudrions qu'on pût en dire autant de tous ceux que l'on publie de la même manière.

Nous pourrions, en quelque sorte, terminer ici cet article, car voilà ce que nous avions de plus important à dire au public ; mais nous ne pouvons prendre congé de Gibbon sans jeter un coup-d'œil sur les derniers volumes de son ouvrage. Ils renferment une époque assez longue, mais qui n'offre guère à raconter que des crimes et des malheurs. L'époque même n'est pas facile à déterminer d'une manière précise, tant la marche de l'auteur est irrégulière, tant il prend plaisir à des digressions qui le reportent jusqu'à deux ou trois siècles du moment où il était parvenu. Il ouvre le dixième volume par l'histoire des Pauliciens qu'il commence à l'an 660, et qu'il continue jusqu'en 1200 par celle des Albigeois leurs descendans spirituels. Les Bulgares ayant eu leur part aux derniers événemens qui amenèrent la chute de Constantinople, il les met en scène après les Pauliciens. Il se trouve ainsi obligé de remonter aux premières migrations de ces peuples vers l'année 680. Il passe ensuite à l'origine des Russes connus d'abord des Grecs sous le nom de *Varangiens*, et cette nouvelle digression, qui remonte à l'an 800, finit comme la précédente à l'an 1000. La même nécessité de faire connaître à ses lecteurs tous les peuples qui contribuèrent à la chute de l'empire grec, entraîne Gibbon à d'autres digressions ou histoires particulières des Normands et des Turcs, des pélerinages et des croisades : ainsi se remplit le tome onzième, et l'auteur, en commençant le douzième, est

Digitized by Google

encore forcé, pour que l'histoire ecclésiastique marche de front avec l'histoire politique, de remonter à l'origine du schisme des Grecs. Ce volume a cependant plus de *continuité* (qu'on me passe l'expression) que le volume qui précède. L'histoire y procède avec assez de régularité depuis la fin du douzième siècle, époque de l'établissement des Latins à Constantinople, jusqu'à l'année 1448. Là, l'auteur s'arrête encore pour reprendre à l'an 1300 l'histoire littéraire de l'empire grec, ou plutôt de la langue grecque; mais personne ne se plaindra de cette digression, elle termine agréablement le tome douzième. Au commencement du treizième, l'auteur revient encore sur ses pas pour nous entretenir des Hongrois et de Scanderbeg; mais cet écart n'est que d'une vingtaine d'années. Il reprend ensuite l'histoire des cinq dernières qui entraient dans le plan de son ouvrage. Il raconte la prise de Constantinople par les Ottomans, et le triste sort des familles impériales qui l'avaient gouvernée. L'histoire du Bas-Empire est alors finie, mais Gibbon ne peut finir son ouvrage sans reporter un dernier coup-d'œil sur la ville éternelle, sur cette Rome mère alors de deux empires qui se réclamaient de son nom, et dont elle méconnaissait les deux maîtres. Depuis plusieurs siècles, en effet, l'histoire de l'empire romain était devenue étrangère à celle de Rome. L'auteur est obligé de nouveau de reprendre les choses de loin. Il consacre deux chapitres à raconter les diverses révolutions de Rome depuis l'époque où l'on y vit renaître une ombre de liberté jusqu'à celle où les papes y acquirent une autorité absolue; un dernier chapitre, enfin, offre le tableau des ruines de cette ville telles qu'elles existaient au treizième siècle, et traite des causes qui en ont amené la décadence ou la destruction.

En relevant, comme on vient de le voir, l'irrégularité de la marche de notre auteur dans ces derniers volumes, je n'ai point prétendu lui en faire un reproche. C'est un inconvénient, sans doute, mais il tenait au sujet. Montesquieu, dans son immortel ouvrage sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains, n'eut même pas le courage de jeter un regard sur ces derniers

Digitized by Google

tems. Il lui était permis de les passer sous silence. Un historien ne le pouvait pas, et il n'avait qu'un moyen d'y répandre quelque intérêt; c'était de distraire ses lecteurs de l'histoire honteuse d'un peuple avili, tantôt en la portant sur des nations barbares encore, mais jeunes et vigoureuses, sur des peuples qui avaient encore un avenir, tantôt en offrant au philosophe le tableau de la marche de l'esprit humain, toujours instructive, même lorsqu'elle est rétrograde, tantôt en mêlant les grands souvenirs de Rome ancienne aux petits événemens de Rome moderne, et en rapprochant de la solidité, de la magnificence de ses monumens antiques, la légéreté et l'économie sordide qui en ont précipité la destruction.

Gibbon avait senti de bonne heure que cette manière philosophique d'envisager l'histoire était la seule qui pût assurer le succès de la sienne. Voici ce qu'il en dit en la terminant : « *L'Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*, le tableau le plus vaste et peut-être le plus imposant des annales du monde, excitera l'attention de tous ceux qui ont vu les ruines de l'ancienne Rome; elle doit même obtenir celle de tous les lecteurs. Les diverses causes et les effets progressifs de cette révolution sont liés à la plupart des événemens les plus intéressans de l'histoire : elle développe la politique artificieuse des Césars, qui conservèrent long-tems le nom et le simulacre de la république; les désordres du despotisme militaire; la naissance, l'établissement et les sectes du christianisme; la fondation de Constantinople; la division de la monarchie; l'invasion et l'établissement des Barbares de la Germanie et de la Scythie; les institutions de la loi civile; le caractère et la religion de Mahomet; la souveraineté temporelle des papes; le rétablissement et la chute de l'Empire d'Occident; les croisades des Latins en Orient; les conquêtes des Sarrazins et des Turcs; la chute de l'Empire grec; la situation et les révolutions de Rome à l'époque du moyen âge. »

Nous avons transcrit ce résumé tracé par l'auteur lui-même, parce qu'il rend raison des défauts que l'on peut remarquer dans son histoire, et qu'il en développe l'intérêt. Il n'a pu éviter les inconvéniens inséparables de la

Digitized by Google

lâche qu'il s'était prescrite, mais il l'a remplie avec une grande supériorité. Toutes ces digressions, ou, pour parler plus exactement, toutes ces histoires incidentes, qui sont venues en quelque manière tomber dans la sienne, ne peuvent manquer d'intéresser ses lecteurs. C'est, pour ainsi dire, un dernier hommage rendu à l'antique grandeur de Rome dégénérée, que le développement de tant de causes extraordinaires dont le concours était nécessaire pour l'accabler. Rome en effet et son Empire formaient un monde, au physique et au moral, et pour qu'elle cessât d'en être la maîtresse, il fallait que la face en fût changée sous ces deux rapports. C'est dans les siècles connus sous la dénomination commune de *moyen âge* que s'est opérée cette grande transformation; et peut-être Gibbon ne la rend-il plus sensible dans aucune partie de son ouvrage, que dans les deux chapitres du tome douzième où nous avons dit qu'il présente l'histoire de Rome flottante entre la liberté et le pouvoir pontifical. Les institutions républicaines n'y avaient jamais été entièrement effacées; les noms mêmes des anciennes magistratures s'y étaient conservés, tandis que la révolution monarchique commencée par Dioclétien et consolidée par Constantin n'avait laissé aucune trace des idées anciennes à Constantinople. Aussi voyons-nous les Romains du moyen âge toujours prêts à rétablir la république et la liberté, et fiers de prononcer leurs décrets, et de promulguer leurs lois au nom du sénat et du peuple. C'est toujours ainsi qu'ils parlent aux empereurs mêmes qui viennent du fond de l'Allemagne se parer au capitole de la couronne des Césars; mais le cortége qui environne ces empereurs forme avec celui qui va les recevoir le contraste le plus bizarre. D'un côté, des sénateurs et des magistrats républicains; de l'autre, des chevaliers, des ducs et des comtes. C'est, en quelque sorte, une entrevue du monde moderne et du monde ancien, avec cette différence que le monde moderne y paraît en réalité, et que le monde ancien n'est qu'une ombre. L'empereur n'est que l'ombre des Césars, mais il est bien réellement le plus puissant souverain de l'Allemagne. Les sénateurs romains, quelquefois parés du nom de consuls de leur

Digitized by Google

autorité privée, n'ont de réel qu'une faible autorité municipale, à moins qu'ils ne soient membres de quelqu'une de ces familles récemment puissantes qui régnaient sur des territoires plus ou moins considérables sous les titres modernes de seigneurs et de barons. Il est encore une singularité frappante que Rome présente à cette époque, et qu'elle partageait avec plusieurs républiques d'Italie. Passionnées pour la liberté, elles n'espéraient pas de trouver dans leur sein des hommes assez généreux pour la défendre sans l'intention de l'usurper. Leurs lois les obligeaient à ne confier qu'à des étrangers leur première magistrature, et ce qui n'est pas moins extraordinaire, elles eurent souvent à s'en applaudir. Toutes ces républiques étaient d'ailleurs continuellement en guerre, et Rome en particulier semblait vouloir recommencer la conquête du monde connu; mais l'ambition et la turbulence des esprits n'étaient point soutenues par les mœurs et les habitudes. Ces têtes pleines d'idées romaines avaient recours à des bras étrangers pour l'exécution. Gibbon nous présente à cette occasion un rapprochement très-heureux. Il cite un passage de Florus qui, écrivant à l'apogée de la grandeur, non de la nation, mais de l'Empire, rappelle avec complaisance ses faibles commencemens. Nous faisions la guerre autrefois, dit-il, dans les lieux où nous avons aujourd'hui nos maisons de plaisance; les bourgs voisins étaient nos rivaux; un général put tirer un surnom glorieux de la conquête de Corioles. Dans le moyen âge, observe Gibbon, Rome acheva le cercle qu'elle avait commencé; ses guerres n'étaient plus que des brigandages exercés sur les petits territoires des villes voisines; on aurait pu, comme autrefois, aller prendre à la charrue les consuls et les dictateurs. Pourquoi donc Rome ancienne marcha-t-elle de la conquête de Corioles à celle du monde? Pourquoi Rome moderne, loin d'accroître son faible domaine, tomba-t-elle au contraire sous le joug pontifical? La réponse est aisée après ce que nous venons de dire. Il n'y avait plus au douzième siècle de Romains qu'en idée. Des têtes qui s'exaltent peuvent opérer des révolutions, mais ces révolutions ne sont jamais que momentanées lorsqu'elles n'ont pas leurs

Digitized by Google

racines dans le cœur et dans les mœurs. Que pouvait-on attendre, par exemple, des efforts d'un Rienzi qui se fit proclamer tribun, parce qu'il avait lu Tite-Live, et qui voulut ensuite être armé chevalier, parce que dans la vie réelle il avait respecté dès son enfance la chevalerie et la féodalité?

Mais ce n'est point ici le lieu de nous livrer aux réflexions que ce rapprochement pourrait nous suggérer. Il est une époque récente de notre histoire où elles auraient pu être utiles; où il eût été à désirer que certains personnages, après avoir lu Salluste et Tite-Live, méditassent cette partie de l'ouvrage de Gibbon qui vient de nous arrêter. Aujourd'hui de pareilles méditations ne sont plus heureusement que du ressort de l'historien philosophe. Contentons-nous d'en avoir indiqué la source, et terminons cet article par quelques mots sur le dernier chapitre de notre auteur. Il y développe quatre causes de la destruction des monumens de Rome ancienne : 1° les dégâts opérés par le tems et la nature; 2° les dévastations des barbares et des chrétiens; 3° l'usage et l'abus qu'on a faits des matériaux qu'offraient les monumens de l'antiquité, et 4° les querelles intestines des habitans de Rome. Cette énumération offre un contraste remarquable; les deux premières causes qui y figurent paraissent être les plus puissantes, et cependant ce sont les deux dernières qui ont opéré le plus puissamment. Les injures de l'air, les tremblemens de terre, les inondations, les incendies même ne nous auraient privés que d'un petit nombre de ces édifices que la ville éternelle semblait avoir élevés pour l'éternité. Les dévastations des Goths et des Vandales ne purent guères se porter que sur les statues, les vases, les meubles et les autres objets portatifs qu'ils pouvaient charger sur leurs chars ou sur leurs vaisseaux. Ces peuples, tout barbares qu'ils étaient, n'avaient point, comme on l'a supposé, la fureur de détruire. Alaric et Genseric affectèrent de respecter les édifices de Rome; Théodoric les maintint dans leur splendeur et dans leur intégrité. Le zèle du christianisme leur fut plus funeste. Il n'adapta à son culte qu'un très-petit nombre de temples anciens,

Digitized by Google

parce qu'il préférait de construire, en forme de croix, des églises nouvelles. Les temples furent démolis ou s'écroulèrent, et l'on ne conserva guères que les édifices dont l'usage n'avait aucun rapport à l'ancien culte religieux. Les cirques, les théâtres étaient du nombre, et c'eût été beaucoup que ces grands monumens nous fussent restés dans leur entier; mais c'est à leur égard que l'on voit se développer les deux dernières causes de destruction que nous avons citées. On les démolit par économie, afin d'employer leurs matériaux à de nouvelles constructions; on les convertit en forteresses qui servaient d'asile aux différentes factions; or, comme l'observe notre historien, toute place fortifiée doit être assiégée, toute place assiégée peut être détruite, et ce fut ainsi que périrent, par la stupide économie et par les divisions insensées des Romains modernes, les monumens de Rome ancienne qui avaient échappé aux ravages du tems, aux incursions des Goths et des Vandales, et au fanatisme des premiers chrétiens. Pope a dit au sujet de la perte des trésors de l'ancienne littérature :

And the monks finish'd what the Goths began.

« Les moines finirent ce que les Goths avaient commencé. »

On peut dire en parlant des monumens des arts : ce que les Goths avaient commencé, les Romains eux-mêmes le finirent. C. V.

ALAIN DE ROHAN ET ZOÉ DE CONSTANTINOPLE, ROLLON DE COUCY ET YOLANDE D'AILLY. — Deux vol. in-12. — A Paris, chez *Débray*, imprimeur-libraire, rue Ventadour, n° 5; et *Pigoreau*, libraire, place Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 20.

UN vieillard respectable, dont la vie laborieuse a été consacrée à l'étude des grands modèles de la Grèce et de Rome, ainsi qu'à celle de ces auteurs qui, à l'époque de la renaissance des lettres, écrivirent avec succès dans la langue de Cicéron et de Virgile, a voulu employer les

Digitized by Google

dernières années d'une longue carrière, à des ouvrages d'imagination, pour se délasser de ses grands travaux d'érudition, dont nous retirons tant de fruits. Telle est l'origine d'*Alain de Rohan* et de *Rollon de Coucy*, romans qui nous reportent à l'âge brillant de la chevalerie.

En choissant pour ses héros des personnages qui appartiennent à nos annales, l'auteur n'a pas prétendu faire de ces romans historiques qui dénaturent les faits authentiques de l'histoire. Il le déclare, et son aveu doit rassurer les lecteurs ennemis de ce genre bâtard, que les noms de *Rohan* et de *Coucy* auraient pu effaroucher. Au lieu de faire parler aux hommes de la cour de Louis XIV le jargon des héros d'Artamène ou de Clélie, il a mis en scène des guerriers des vieux âges, dont l'histoire n'a conservé que le nom, et qui se présentent à notre imagination comme Thésée et Achille se présentaient à celle des Grecs, ou Enée à celle des Romains; il a mis à profit ces traditions que la nuit des tems a dénaturées, sans leur faire perdre ce caractère d'antiquité qui leur donne un charme particulier, et à quatre-vingts ans il a su peindre les amours avec ce coloris frais et gracieux qui semble n'appartenir qu'à la jeunesse.

Alain de Rohan, le héros du premier des deux romans, quitte, avant d'avoir atteint sa vingtième année, la maison paternelle, et va, avec la bénédiction de son père et sous la conduite du sage Ploërmel, soutenir dans les combats la gloire de ses aïeux. C'était l'époque où la Calabre et la Sicile venaient d'être conquises par Tancrède et ses braves frères d'armes. Alain et Ploërmel arrivent à Naples la veille d'un tournois. Alain y devient amoureux d'une inconnue qui se faisait appeler Olympia; c'était elle qui devait couronner le chevalier vainqueur dans les diverses joûtes, et Robert Guiscard obtint cet honneur. La belle Olympia disparaît tout-à-coup sans qu'Alain ait pu lui parler. Il apprend seulement qu'elle a fait voile vers l'île de Chypre. Une expédition se préparait alors pour enlever cette île à l'Empire d'Orient; Alain prend part à cette expédition, où il se fait distinguer par sa haute valeur. C'est là qu'il découvre que cette Olympia, dont il est amoureux, est Zoë, princesse

Digitized by Google

de Constantinople, et fille de l'Empereur contre qui on faisait la guerre. Je ne pousserai pas plus loin cette analyse qui ne donnerait qu'une idée bien imparfaite du roman. Il suffira de savoir qu'Alain prêt à épouser Zoë, à laquelle il a rendu d'importans services, et à devenir, par ce mariage, Empereur d'Orient, est assassiné, ainsi que son amante, par le Sébastocrator Michel, révolté contre l'autorité impériale.

Un semblable dénoûment afflige, et l'auteur qui a si bien su nous intéresser au sort des deux amans, aurait dû les rendre heureux.

Dans le second roman, il s'agit d'un jeune héros qui, étranger aux convenances, a négligé, pendant ses longues et aventureuses campagnes, de donner de ses nouvelles à la famille de celle dont la main lui était promise; il revient bien amoureux, mais il trouve la mère de sa *dame* très-indisposée contre lui, et très-favorable à son rival. Cependant, il s'élève une guerre; le fidèle amant s'y distingue par les plus grands exploits, son rival périt avec honneur sur le champ de bataille, et lui-même épouse enfin son amante par les soins d'un bon abbé qui le sert avec beaucoup de zèle.

Ces deux romans procureront une lecture amusante aux amateurs de ce genre d'ouvrages. La mère de famille peut en permettre sans crainte la lecture à sa fille, car on y trouve d'excellentes leçons, et un grand respect pour les idées morales et religieuses.

Considérés sous le rapport littéraire, ils méritent beaucoup d'éloges; cependant le dénoûment du premier ne satisfait pas, et peut-être l'action, en général fort simple, languit-elle quelquefois un peu. C'est aussi le défaut du roman de *Coucy* bien supérieur à celui d'*Alain*.

Le style de ces deux romans est en général correct et élégant. L'auteur a su lui donner cette couleur locale qui ajoute tant au charme de la narration. Cependant, on y trouve quelques phrases qui sont de mauvais goût et même incorrectes, telles que les suivantes :

« Mes aïeux ne se sont jamais écartés de l'*ornière* de » la vertu. »

« L'air qu'on y respire est toujours *séducteur*. » *Séduc-*

Digitized by Google

teur n'est pas le mot qui convient pour qualifier une atmosphère dangereuse par la nature des sensations qu'elle peut exciter.

« Ces saules *pleureurs* versés sur une onde limpide, » et quelques autres fautes de ce genre. Je ferai également observer à l'auteur qu'il a employé trop souvent la particule *mais* au commencement de ses phrases, et que dans la romance que les bergers de Chypre chantent en l'honneur de Zoë, le troisième vers du second couplet ne rime pas avec les suivans.

Malgré ces minutieuses critiques et quelques autres qu'on pourrait faire encore, le style de ces romans est digne, dans plusieurs pages, de l'élégant traducteur d'*Hésiode*, des *Hymnes d'Homère*, de *Théognis*, des *tragédies de Sénèque*, des *Poésies du chancelier l'Hôpital*, et de l'auteur des *Soirées littéraires*, recueil extrêmement curieux par sa variété et par l'intérêt des morceaux qu'il renferme.

J. B. B. ROQUEFORT.

VARIÉTÉS.

REVUE LITTÉRAIRE ET CRITIQUE.

De l'Espiègle en littérature.

QU'EST-CE que l'espiègle littéraire? Celui qui sans aucun dessein de nuire cherche adroitement à faire une niche à l'auteur innocent qu'il a pour voisin. Il ne moissonne point largement dans le champ de la critique, il se contente de glaner le mot plaisant, oublié par l'aristarque célèbre. Placé à l'affut, comme le vigilant chasseur, il guette le ridicule. Son arc est toujours prêt: et, suivant l'objet qu'il vise, ses flèches sont de forme et de couleur différentes. Sans la blesser, comme un autre Diomède, il lutine Vénus, ou déconcerte la grave Junon. Il hait le labyrinthe politique, et la tactique de Guibert effraie ses idées fugitives. Mais une débutante va-t-elle chausser le cothurne, ou s'affubler du brodequin comique? Vite, il court se placer au parterre. Le parterre est le tribunal de la sottise et du goût, l'atelier où l'esprit forge ses légers bons mots, et la cabale ses traits envenimés. Le rideau se lève, la

Digitized by Google

déesse du jour paraît. Démarche, geste, souris, timidité d'emprunt, âge mûr qu'on déguise mal sous un blanc indiscret, sous un carmin perfide, l'espiègle a tout saisi. Il ne se charge ni de siffler, ni d'applaudir. Son applaudissement est un signe de tête, son sifflet un sourire malin. Rentré chez lui, il se divertit d'un succès injuste par un trait d'épigramme, ou console d'une chute la vanité par un éloge ironique.

Il ne pardonne point à la tragédie qui fait rire, et à la comédie qui fait pleurer.

S'il entend la renommée proclamer un gros poëme, protégé par l'intrigue, il essaie adroitement de diminuer le son de sa trompette. Quelquefois on le voit roder au palais de Thémis, et se glisser sur les bancs,

Où l'avocat s'enroue à commenter Cujas.

Il répond par un pamphlet à un gros Mémoire, et d'une plaisanterie tue un raisonnement, et gagne un procès. Du cabinet d'un grave docteur il s'élance au boudoir d'une coquette frivole, et passe ainsi d'un volume assommant à une corbeille de fleurs artificielles. Il rit de la planète que l'astronome dénicha la veille. Il suit une course de chevaux au Champ-de-Mars, badine le parieur qui a perdu, passe de la chute d'un ballon au faux pas d'une actrice à grande célébrité. Il court s'égayer d'un Vestris du Marais, ou d'un lecteur qui fait lui seul tous les personnages d'une pièce. La cantatrice d'un concert, l'Angely d'un souper, fournit des alimens à sa gaîté.

Enfin, l'espiègle littéraire varie ses crayons de manière à saisir chacun de nos travers, suivant la physionomie qu'ils ont dans le monde. Il ne trace point à grands coups de pinceau les ridicules et les vices, mais il les dessine de profil, et on les reconnaît. D. D.

SPECTACLES. — *Théâtre Français.* — *Hamlet.* — Cette tragédie est bien loin d'être modelée sur des formes grecques. Ce n'est point un bloc de marbre façonné par le ciseau de Phidias et de Praxitèle, mais l'ébauche d'un barbare dégrossie et perfectionnée par la main d'un moderne habile.

Les belles avenues qui conduisent au temple de Melpomène étaient occupées par Corneille, Racine et Voltaire; M. Ducis crut devoir se frayer une route nouvelle. Le

Digitized by Google

théâtre anglais s'offrit à ses yeux, mais c'était un terrain difficile à défricher : les épines et les ronces y croissent en foule, auprès de quelques fleurs sauvages. Le talent et l'audace pouvaient seuls faire triompher d'une entreprise aussi périlleuse. M. Ducis ne fut point découragé. Laissant donc de côté le ressort de l'admiration et de l'amour, manié si savamment par nos grands maîtres, il se saisit de celui de la terreur, ressort encore neuf, quoiqu'employé déjà avec quelque succès dans *Sémiramis*. Son génie mâle et fier l'entraînait vers le génie de Shakespear; Shakespear, poëte de la nature, imposant, agreste, et sublime comme elle, et qu'on peut comparer au torrent impétueux qui descend du sommet des montagnes. Le poëte français ne se fit point scrupule de s'enrichir des dépouilles du Corneille de l'Angleterre. Il sentit qu'en habillant à la française ces personnages étrangers, il devait adoucir la rudesse de leurs traits, polir leurs formes et leurs habitudes, et laisser dans leur sol les sorcières et les spectres. Mais ces objets fantastiques tiennent une vaste place sur le théâtre anglais, et y jouent un rôle capital. Shakespear, né dans l'enfance de l'art, ou plutôt dans un tems où l'art n'existait pas encore, bercé par les préjugés et les superstitions de son siècle, auxquels il croyait peut-être lui-même, devina bien le génie de sa nation, quand il s'arma de l'influence des fantômes pour inspirer l'effroi, puisque cette nation applaudit encore aujourd'hui avec fureur ce qu'elle applaudissait sous le règne de la reine Elisabeth.

M. Ducis, jaloux d'imprimer la terreur, se vit forcé, en se privant dans *Hamlet* de l'avantage d'évoquer du tombeau l'ombre de Claudius et de l'introduire sur la scène, de mettre en récit ce qui se passe en action chez les Anglais. Le difficile était de faire cinq actes. Shakespear sentant la nudité de son sujet, pour en sauver la monotonie, fait délirer son héros, et par là trouve le secret d'amener des scènes dont le fond porte sur une base morale, et plaît aux spectateurs de sa nation, peu scrupuleux sur la noblesse des moyens pourvu qu'on les intéresse; mais la teinte de ces scènes burlesques provoquerait à Paris les sifflets. En effet, comment faire débiter à Hamlet toutes les extravagances qu'il débite sur le théâtre anglais? Comment ne pas exciter le rire au récit de ces comédiens ambulans, dont il est le maître de déclamation, qu'il a stylés et soufflés, dans le dessein d'étaler aux yeux de Gertrude et de son nouvel époux l'image horrible du crime commis par ces

Digitized by Google

illustres coupables, espérant bien par des tableaux effrayans torturer leur conscience, interroger leur trouble et leur effroi, et confirmer par des indices secrets l'aveu terrible que lui fit l'ombre de son père.

M. Ducis était environné d'écueils. S'il se modelait entièrement sur le plan de Shakespear, son intrigue devenait plus forte, mais il tombait dans le ridicule. Il a mieux aimé simplifier son action. Sans doute il fallait être doué d'un grand mérite, et d'une grande confiance en son mérite, pour établir la tragédie d'*Hamlet* sur un pivot aussi frêle que celui qui lui restait entre les mains. Il fallait bien compter sur la richesse de sa poésie pour couvrir et parer d'embonpoint un corps aussi chétif, aussi frêle, aussi décharné. A peine son plan lui offrait-il deux ou trois scènes brillantes; dans tout le reste il se condamnait à des jérémiades perpétuelles, à des récits lugubres, plus propres à égayer un auditoire incrédule et frivole, qu'à le faire frissonner de crainte et d'horreur. De quel art audacieux n'a-t-il pas eu besoin pour rendre supportable cette mère, cette reine odieuse, cette mégère nouvelle, qui cajole et caresse un fils de la même main dont elle empoisonna un mari! Son amour pour le complice de son crime, héros très-vulgaire, devait la repousser de tous les yeux. C'est Clytemnestre dans les bras d'Egiste.

Le poëte français a tout sacrifié à la situation déchirante et pathétique qui forme la catastrophe de sa pièce. C'est là que son talent, éminemment tragique, brille de tout son éclat, là qu'il a déployé la pompe des beaux vers et la magie du sentiment. Est-il rien de plus passionné que l'éloquence d'Hamlet, quand il s'efforce d arracher le fatal secret de sa mère? Comme les sanglots, les vœux, les prières, les menaces se pressent en foule sur ses lèvres! Quel témoin terrible que cette urne accusatrice sur laquelle il la force de déposer ses sermens! Les yeux à ce spectacle restent secs, mais l'ame est oppressée. Le spectateur respire à peine. Si, comme l'a dit Boileau,

Un sonnet sans défaut, vaut seul un long poëme,

on peut dire d'après lui : une pareille scène vaut seule une tragédie.

Le rôle d'Hamlet fut, suivant la chronique du théâtre, refusé par Lekain. Molé s'en chargea. On prétend qu'il y obtint un grand succès. On vante sur-tout l'instant où, l'esprit égaré, il s'élançait sur la scène. Nous n'avons pu

Digitized by Google

voir Molé que dans très-peu de rôles tragiques : mais ses habitudes du corps, le dessin de ses traits, plus fins que majestueux, la manie qu'il avait prise de cahoter ses mots, de doubler la mesure d'un vers alexandrin, dérogeaient, il nous semble, un peu à la gravité de la tragédie. Pendant près de dix ans, nous avons suivi à Londres l'acteur Kemble dans le rôle d'Hamlet : cet acteur, doué d'un beau physique, d'une grande intelligence et d'un rare savoir, en saisissait bien l'esprit, les nuances, la profondeur; mais sa voix trop faible le trahissait souvent, et souvent, sans l'extrême netteté de sa prononciation, on aurait eu peine à l'entendre. Talma nous paraît être le véritable Hamlet, tel que l'imagination se le figure. La mélancolie s'asseoit sur tous ses traits; l'étonnante mobilité des muscles de son visage lui permet de peindre toutes les impressions de son ame, et de faire passer dans celle du spectateur le trouble, l'inquiétude, le chagrin et les noirs soupçons qui l'obsèdent dans le personnage d'Hamlet. Ses attitudes, son geste naturel, simple et énergique, son air morne, abattu, son front chargé de nuages, son regard prophétique, ses paroles qu'il jette au hasard, tout annonce combien il a dû travailler ce rôle pour atteindre à une aussi effrayante vérité. Il en a fait une création. C'est un bien patrimonial : personne n'y a droit que son talent.

M^lle Duchesnois a des momens énergiques dans le rôle de la reine; mais, si j'osais, je lui donnerais un avis, celui de concentrer davantage les sons de sa voix quand elle fait la confidence de son crime. Les grands criminels ne sont guères prodigues d'aveux; mais y sont-ils contraints, leur organe sourd et voilé prend naturellement la sombre couleur de leurs forfaits. M^me Sidons, dans tout le rôle de Gertrude, variait peu ses inflexions, et son débit avait, s'il est permis de le dire, une sublime monotonie.

Michelot dit bien les vers. M^lle Volnais, dans le rôle d'Orphélie, sait aider la nature de tous les prestiges de l'art.

DU PUY DES ISLETS.

Théâtre Impérial de l'Opéra-Comique. — Le Mari de Circonstance, opéra comique en un acte, paroles de M. Planard, musique de M. Plantade.

Les Deux Jaloux, opéra comique en un acte, paroles de M....., musique de Madame .....

Que j'aime M. Azaïs ! n'est-ce pas lui qui le premier nous a appris que tout est compensé dans la vie ? à ce

Digitized by Google

compte il faut que le Théâtre-Feydeau ait eu, sans que nous nous en soyons aperçus, une longue suite de malheurs, car le tems de la prospérité est arrivé; ce n'est pas un moment de bonheur, c'est une veine bien soutenue; quatre opéras représentés de suite, et dont aucun n'a essuyé d'échec. J'ai rendu compte du *Séjour Militaire* et du *Prince de Catane*; il me reste maintenant à parler du *Mari de Circonstance* et des *Deux Jaloux*. Deux succès complets et mérités, bonne fortune pour les journalistes, au moins autant que pour les comédiens. Après tant de critiques trop fondées, il est doux de pouvoir se reposer, et de pouvoir employer en conscience les formes de l'éloge.

Le Mari de Circonstance est tout entier de l'invention de M. Planard.

Un oncle vit retiré dans une maison de campagne près de Paris, avec sa nièce, jeune veuve, et Dorlis son neveu, qui aime la jolie cousine; cet amour est contrarié par l'oncle qui veut marier sa nièce à Saint-Firmin, fils d'un chicaneur avec lequel il est en procès; Sophie doit être le prix de la paix. Saint-Firmin est attendu à chaque instant. Dorlis a confié son embarras à Comtois, homme de confiance de l'oncle; celui-ci, véritable valet de comédie, pour empêcher le mariage avec le prétendu, ne trouve pas de moyen plus efficace que de supposer que le premier mari de Sophie n'est pas mort ainsi qu'on l'avait cru; en conséquence, le mari ressuscité écrit à l'oncle qu'il a été sauvé du naufrage par un vaisseau d'Alger, et qu'il doit arriver incessamment pour le remercier des soins qu'il a pris de sa femme. Ce retour imprévu contrarie les projets de l'oncle, qui montre la lettre à Comtois; celui-ci, en valet rusé, cherche à lui inspirer des soupçons sur cette lettre. Le revenant est un intrigant, dit-il à son maître; mais, monsieur, ajoute-t-il, il sera dupe de sa ruse, car vous savez que j'étais en Amérique au service de madame votre nièce, et si ce n'est pas réellement votre neveu, l'imposture sera facilement découverte. L'oncle, plein de confiance en Comtois, est près de tomber dans le piége; mais un maudit jardinier, bavard et intéressé, a entendu la veille Dorlis et Comtois convenir du plan de l'intrigue; il déclare à celui-ci que s'il ne lui donne la moitié de la somme qu'il a reçue de Dorlis, il va tout déclarer à l'oncle. Rendre l'argent c'est, pour un valet, une cruelle extrémité; mais la nécessité y contraint. Comtois qui, au moyen de cette concession forcée, acquiert un nouvel allié dans la

Digitized by Google

personne du jardinier; il le met en faction à la grille du parc et le charge de recommander au maître de commander qu'il attend de Paris, de ne pas paraître au château avant qu'il ne lui ait donné les dernières instructions. Saint-Firmin se présente : Thibault, trompé par quelque ressemblance avec le signalement qu'on lui a donné, arrête l'inconnu, et par ses propos lui inspire des soupçons; il paie Thibault au moyen d'une somme plus forte que celle qu'il a reçue de Comtois. Instruit des détails de la conspiration, on sent quel avantage il a sur les amans et sur Comtois. L'oncle paraît; Saint-Firmin, qui joue fort bien son rôle, l'embrasse avec la tendresse d'un neveu, et sa prétendue femme avec la tendresse d'un amant. Cet empressement déplaît fort à Dorlis, qui charge Comtois de congédier au plus tôt le mari d'emprunt; mais celui-ci, très-content de sa femme et de son oncle, refuse de partir; il effraie Comtois qui ne sachant plus à quel homme il a à faire, abandonne la partie. Dorlis vient à son tour annoncer à Saint-Firmin qu'on n'a plus besoin de lui et que son rôle est fini. Le prétendu mari fait remarquer à l'oncle l'intelligence qui existe entre Sophie et Dorlis, et il veut emmener sur-le-champ sa femme. Les amans sont dupes de leur ruse, et Dorlis, pour éviter de voir partir celle qu'il aime avec un inconnu, est forcé de déclarer à son oncle qu'il le trompait, et que le prétendu mari est un fourbe qui, pour quelque argent, avait consenti à joner le rôle du neveu d'Amérique. Mais, monsieur, qui êtes-vous? alors Saint-Firmin se nomme; il veut être aimé pour lui et non par ordre de parens; il renonce à la main de Sophie, et propose à l'oncle de joner le procès en une partie de piquet.

Le succès de l'ouvrage est justifié par l'analyse que je viens d'en faire. On est agréablement surpris de trouver dans un opéra des situations comiques, et des scènes bien filées qui tendent toutes au dénouement.

M. Plantade a senti qu'il fallait placer peu de musique dans un ouvrage dont l'action a tant de rapidité; celle qu'il y a mise est digne de la réputation de cet aimable compositeur, dont toutes les productions se distinguent par la grâce et la mélodie; mais cet opéra (et c'est le plus bel éloge que je puisse en faire), pourrait être joué, avec autant de succès, en comédie.

Paul a prouvé, dans le rôle de Saint-Firmin, que ses prétentions à la succession d'Elleviou sont fondées. Martin se distingue dans celui de Comtois par l'audace et l'aplomb qui caractérisent un valet fripon. Chenard joue l'oncle;

Digitized by Google

c'est de cet acteur qu'on peut dire qu'il est bien placé par-tout.

— L'opéra des *Deux Jaloux* est imité d'une ancienne comédie de Dufrény, *le Jaloux Honteux*.

Un président jaloux de sa femme est parvenu à la confiner dans un château près de Rouen, sous prétexte de la faire jouir des plaisirs de la campagne; la présidente ne voit d'autre société qu'une jeune nièce de son mari, laquelle est aimée d'un certain Damis qui s'introduit au château pour demander sa main au président; celui-ci, possédé du démon de la jalousie, croit que la visite regarde sa femme; il veut se battre avec Damis, qui n'a d'autre moyen de le désabuser, que de le prier de faire venir préalablement son notaire, afin de dresser son contrat de mariage avec sa charmante nièce, après quoi il est prêt à se mesurer avec lui; le président, forcé de se rendre à des raisons aussi convaincantes, unit les jeunes gens, mais à condition qu'ils n'habiteront pas le château.

Je n'ai fait qu'indiquer ici la situation principale des *Deux Jaloux*, la comédie de Dufrény se trouvant dans toutes les bibliothèques; l'auteur de l'opéra nouveau mérite plus d'éloges qu'on n'en accorde ordinairement à ce genre de travail; il lui a fallu réduire cinq actes en un seul; il y a mis beaucoup du sien, et somme totale, si le fonds appartient à Dufrény, la forme, l'arrangement des scènes et beaucoup de mots comiques appartiennent à l'auteur moderne. Cependant il a eu l'extrême modestie de ne pas se faire nommer, exemple rare dans un siècle qui semble être celui de l'imitation; tant de gens s'annoncent hardiment comme créateurs. lorsque le plus souvent ils n'ont fait que rajeunir un vieux thême ou travestir un ouvrage étranger!

La musique des *Deux Jaloux* est le premier ouvrage d'une dame; je crois voir à cette annonce le souris dédaigneux de certains hommes qui, fiers de leur barbe, sont bien intimement convaincus que le talent est l'apanage exclusif de notre sexe. Je les invite à aller entendre les *Deux Jaloux*, et je suis certain qu'ils conviendront avec moi que depuis long-tems on n'avait joui à ce théâtre d'une musique plus mélodieuse et plus fraîche d'idées. Un début aussi brillant doit encourager notre nouveau compositeur; lorsqu'on s'annonce avec autant de talent, on peut sans crainte compter, non sur la galanterie, mais sur la justice du parterre.

Digitized by Google

Théâtre du Vaudeville. — Ce théâtre n'est pas moins heureux que celui de Feydeau ; les deux derniers ouvrages que l'on y a représentés, ont complètement réussi ; *Pierrot, ou le Diamant Perdu*, est un vrai bijou pour la gaîté, et les couplets sont tournés de main de maître ; aussi l'auteur, M. Desaugiers, avait-il été deviné avant qu'on ne le nommât après la pièce.

Madame J'ordonne, parodie de l'*Intrigante*, a été aussi fort bien accueillie ; on connaît le même soir aux Variétés une imitation burlesque de la même pièce ; on remarque entre ces deux ouvrages un air de famille qui ferait soupçonner qu'elles sortent de la même source ; tous deux ont été fort applaudis, grâces à des couplets spirituels, à des détails comiques, et sur-tout à cette propension à la malignité, dont le public est atteint et convaincu. — Nous croyons superflu de nous appesantir sur de pareilles bluettes. B.

Observations sur la lettre insérée dans le Mercure *du 27 mars, page 605.*

M. FAYOLLE nous dit que « Mme du Barry naquit en 1744, à » Vaucouleurs. *Par un hasard singulier*, ajoute-t-il, *c'est la patrie » de Jeanne d'Arc, qui a sauvé la France, et d'une autre Jeanne qui » l'a perdue.* »

On a imprimé en 1811, dans la *Biographie Universelle*, tome III, page 431, que « Mme du Barry naquit à Vaucouleurs en 1744. *C'est » un jeu remarquable du hasard*, ajoute-t-on, *que le même pays ait » donné naissance à Jeanne d'Arc qui fut l'appui du trône, et à la » comtesse du Barry qui en fut la honte.* »

L'auteur des *Anecdotes sur Mme la comtesse du Barry*, avait imprimé, dès 1777, que « Vaucouleurs, petite ville de Champagne (il » fallait dire en Lorraine), qui se *glorifie de la naissance de la Pu- » celle, ne se vantera pas moins, sans doute, de celle de Mme la » comtesse du Barry.* »

Malgré ces autorités je persiste à croire que Mme du Barry est née à Albenga. Je m'en tiens au texte même de Grosley. (Voyez le *Mercure* du 13 mars, page 501.)

Grosley dit que lors de son *passage* EN ITALIE, Mme du Barry *venait de naître* dans le mariage d'une ancienne cuisinière..... et du garde-magasin d'Albenga.

C'était de Troyes que Grosley était parti, et il n'est pas à croire, quoiqu'il aimât à se divertir, qu'il allât remonter par la Lorraine pour venir dans l'état de Gênes.

Grosley dit qu'il fut *chargé, comme caissier, de l'arrangement et de la dépense de la cérémonie.*

Digitized by Google

Je ne crois pas qu'on tint à Vaucouleurs la caisse des vivres de l'armée d'Italie.

En troisième lieu et enfin, Grosley raconte que lorsqu'il alla trouver le curé, il lui dit *qu'il était d'usage* EN FRANCE *de demander le catéchisme aux parrains.*

Je conclus de cette expression que ce n'était pas en France que se faisait le baptême, et si Mme du Barry était née à Vaucouleurs on ne serait pas allé lui faire administrer si loin le premier des sacremens. Grosley eût du moins remarqué cette particularité.

Voilà pour ce qui regarde le lieu de la naissance de Mme du Barry, et c'est là le principal. Quant à la paternité du moine plepus, je dirai avec Beaumarchais :

Chacun sait la tendre mère
Dont il a reçu le jour ;
Tout le reste est un mystère
C'est le secret de l'amour;
Ce secret met en lumière, etc.

Je remarquerai cependant que le malin Grosley ne dit pas qu'elle est née *du* mariage, mais *dans* le mariage; ce qui prouve qu'à l'époque où Grosley écrivit on croyait que Mme du Barry était un enfant illégitime ; mais en pesant encore les termes de Grosley : *Ce fut en considération du mariage que l'on avait conféré le magasin d'Albenga au mari de la mère de Mme du Barry*, et en voyant que c'est M. Dumonceau qui a conféré ce magasin, ne serait-on pas tenté de faire honneur à Dumonceau lui-même (si honneur y a) de la naissance de Mme du Barry ?

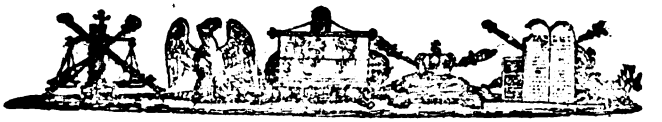
Je ne m'appuie pas sur les *Anecdotes de Mme du Barry*, et encore moins sur les *Mémoires secrets*, libelles diffamatoires, et pour me servir des expressions de Laharpe (1) : « Amas d'absurdités ramassés » dans les ruisseaux, où les plus honnêtes gens et les hommes les » plus célèbres en tout genre sont outragés et calomniés avec l'impu» dence et la grossièreté des beaux esprits d'anti-chambre. La bonne » compagnie de la capitale n'est pas, ajoute Laharpe, la dupe de » toutes ces sottises ; mais malheureusement les provinciaux et les » étrangers, moins à portée de savoir la vérité, s'imaginent trouver » dans ces rapsodies ce qu'il y a de plus curieux en politique et en » littérature. »

Je m'en tiens donc à ce que dit Grosley, témoin oculaire et digne de foi, jusqu'à ce que des témoignages aussi respectables, ou des pièces authentiques m'aient prouvé que Grosley m'a induit en erreur.

A. J. Q. B.

(1) *Correspondance littéraire*, V, 141.

Digitized by Google



POLITIQUE.

Les Journaux anglais ont continué de publier les pièces relatives à la scandaleuse affaire de la princesse de Galles, affaire qui, au théâtre, a été le sujet d'applications indécentes, et d'allusions outrageantes pour la cour. Nous avons dit que la suite des dépositions était favorable à la cause de la princesse; nous devons au lecteur qui aura suivi ces étranges débats de mettre sous ses yeux la défense de la princesse elle-même; cette défense a été rédigée par feu M. Perceval, celui qui, parvenu au ministère, est tombé sous le fer d'un assassin.

« La première partie de la défense consiste en remarques sur la nature de la procédure, la forme du *warrant* du roi, la légalité de la commission, la nature de l'examen, etc.

» Dans la seconde partie, la princesse discute les preuves alléguées contre elle, et d'abord la déposition de lady Douglas. La première chose qui doit frapper tout le monde, est la folie qu'il y aurait à avouer gratuitement et sans nécessité, à une personne presqu'étrangère, un secret aussi important que celui d'une grossesse, si elle avait réellement existé. Lady Douglas avait en effet recherché sa société par les attentions les plus suivies; mais elle n'a pu, ni par ses manières, ni par ses qualités, provoquer en rien sa confiance. La princesse examine l'accusation phrase par phrase, et en démontre l'incohérence, le vague et la futilité dans toutes ses parties. Les autres déclarations sont faites par des personnes qui, vu leur conduite et leur réputation, ne méritent aucune croyance. Sur quoi repose cette accusation? Sur des ouï-dire, des bruits, des soupçons et des rapports faits par des personnes très-suspectes. Tous les témoins, excepté M^me^ Lisle, sont témoins pour les accusateurs : elle respecte beaucoup M^me^ Lisle; mais tous les autres témoins ont été placés auprès d'elle par le prince, et que peuvent-ils dire? Ils ne parlent que de choses si insignifiantes, qu'il est difficile, après un si long intervalle, de se rappeler assez positivement les faits pour les contredire.

» Cole, par exemple, dit que la princesse a mangé des

Digitized by Google

tartines avec sir Sidney Smith; qu'il venait quelquefois dîner et souper, et qu'il restait jusqu'à onze heures, une heure et même plus tard. Elle convient de ces faits, parce qu'ils sont vrais. La conversation et le récit des exploits de sir Sidney Smith l'amusaient. Elle faisait construire une tente turque, et il l'aidait. Il lui avait donné le plan de celle de Mourat-Bey. Il lui a montré à dessiner des arabesques égyptiennes, etc., et c'est ce qui occasionnait ses fréquentes visites, dont quelques-unes ont pu avoir lieu d'aussi bonne heure que le déclare Bidgood. Bidgood a pu aussi les rencontrer se promenant seuls dans le parc; car les dames pouvaient être allées s'habiller pour dîner, et les avoir laissés seuls. Cole et Bidgood ont pu voir quelquefois sir Sidney Smith chez elle, sans qu'il fût entré par l'antichambre; mais elle n'a jamais su qu'il avait une clef du parc; et pour ce qui est d'avoir été seule avec lui, cela peut être arrivé à plusieurs autres personnes, ainsi qu'à lui, et elle ne conçoit pas que cela soit incompatible avec les usages reçus. Ce n'était seulement que dans le salon, car elle n'a jamais reçu de messieurs dans aucun autre appartement. Quant aux tartines, elle avait elle-même ordonné de les apporter, ainsi qu'on le faisait tous les jours; et il est sans doute possible que sir Sidney Smith ait été assis sur le même sopha qu'elle. Elle a pu être assise sur le même sopha avec d'autres messieurs, aussi bien qu'avec lui; mais il lui est impossible de dire quelle place il a occupée sur le sopha il y a quatre ans. Sa conscience l'a justifiée pleinement de toute familiarité inconvenante; et à moins qu'on ne décide qu'une princesse de Galles ne doit jamais s'abaisser aux familiarités admises dans la vie privée, on doit avouer que cette restriction, extrêmement pénible dans toutes les positions où elle pourrait se trouver, serait injuste dans celle dans laquelle elle se trouve maintenant.

» M. Lawrence, le peintre, est encore un des individus à qui l'on attribue une intimité coupable avec la princesse. Mme Lisle dit qu'elle lui donna différentes séances à Londres et à Black-Heath; et Cole ajoute, « qu'il coucha deux ou trois fois à Montague-House; qu'il était, un soir, seul avec la princesse dans la chambre bleue, après le départ des dames de compagnie de S. A. R.; que lui, Cole, supposant alors que M. Lawrence avait été se mettre au lit, il avait fait la visite des appartemens pour s'assurer si tout était en ordre; qu'il avait trouvé la chambre bleue

Digitized by Google

fermée; et avait entendu parler bas en-dedans : sur quoi il s'était retiré. » Dans sa première déclaration, il dit qu'il s'élevait de forts soupçons à l'égard de M. Lawrence; mais il ne parle pas encore du *chuchotement ni de la porte fermée*. Cette contradiction est particulièrement remarquable. Il est effectivement vrai qu'en 1800 ou 1801, M. Lawrence travailla à un portrait en grand de la princesse et de sa fille, et qu'il demanda la permission de coucher quelques nuits à Montague-House, afin de pouvoir travailler de meilleure heure à son tableau. Sir William Bechy avait obtenu la même permission. En conséquence, on lui donna un appartement dans une des ailes de l'hôtel. Il ne dînait point avec la princesse, mais il descendait quelquefois chez elle pour entendre de la musique. Il faisait quelquefois la lecture, parce qu'il lit Shakespeare avec beaucoup de grâce; quelquefois aussi il jouait aux échecs avec la princesse. Il est possible qu'il soit resté souvent chez elle jusqu'à une ou deux heures du matin. Les dames s'en allaient ordinairement avec lui. Cependant il peut se faire qu'il soit resté une fois seul avec la princesse, pendant une ou deux minutes, comme il se le rappelle effectivement lui-même. Il vivait dans la plus grande intimité avec M. Lock et M. Cengerstein; et la princesse l'engagea à dîner avec eux. Nul doute que la princesse ne lui ait souvent donné des séances particulières; qu'elle n'ait continué de faire la conversation avec lui lorsque la séance était terminée; mais elle n'a jamais imaginé que son honneur lui fît un devoir de prendre des témoins de semblables conversations. M^me^ Lisle dit qu'elle laissa la princesse chez M. Lawrence; mais elle ajoute qu'elle croit que M^me^ Fitzgérald était avec elle.

» Quant au capitaine Manby, il est bon de remarquer les dépositions de Bidgood, de Francis Lloyd et de M^me^ Lisle; et d'abord, selon la déclaration de cette dernière, la princesse avait confié à ses soins deux jeunes gens, et M^me^ Lisle dit « que de tous les hommes de sa société, le capitaine Manby était celui à la conversation duquel la princesse prenait le plus d'intérêt; que sa conduite avec lui, était celle d'une femme qui aime à se faire dire des douceurs, qu'elle ne regarderait point elle-même comme une conduite convenable celle de toute femme mariée qui en agirait ainsi; elle n'assure pas que la princesse eût pour lui un attachement répréhensible, mais sa conduite avec lui lui paraissait extrêmement légère; elle ne vit jamais entre

Digitized by Google

eux aucune espèce de liberté, telle que celle de baiser la main, et autres de ce genre. »

» La conscience de la princesse ne lui reproche aucune familiarité peu convenable. A cette époque, Mme Lisle venait de perdre une fille qu'elle chérissait : cet événement a pu, sans doute, la porter à juger trop sérieusement et avec trop de sévérité la conduite, en compagnie, d'une femme privée de la société et de la confiance de son mari; mais Mme Lisle n'aurait certainement pas continué de demeurer chez la princesse, si elle eût été exposée à y voir des choses peu convenables. Jetons les yeux sur la société et sur la conduite des femmes du caractère le plus irréprochable, supposons-les soumises à un jugement aussi sévère, et voyons si une foule d'actions innocentes en elles-mêmes, fruits d'une gaîté folâtre, mais honnête, ne pourraient pas être changées en actions légères et peu convenables. C'est là la partie des imputations qui pèse le plus péniblement sur l'esprit de la princesse.

» Frances Lloyd a dit qu'elle s'était levée à six heures du matin pour faire le déjeûner du capitaine Manby. Il est possible que cela soit arrivé, parce qu'il fut convenu deux fois qu'ils iraient faire des parties sur l'eau, mais une seule de ces parties eut lieu. La princesse se souvient de s'être promenée dans le parc pendant la matinée d'un de ces jours fixés pour une de ces parties, et que Frances Lloyd peut l'avoir vue ce jour-là. On croira difficilement que le comte Moira ait envoyé chercher Mlle Mills le lendemain du jour que Fanny Lloyd fit sa déclaration; mais on voit, par la déposition de M. Mills et par celle de M. Edmeads, combien on a pris de peine pour tâcher de gagner les témoins.

» M. Hood, maintenant lord Hood, est encore un des individus compromis. Il a épousé une dame de la maison de la princesse. Il est très-vrai que la princesse a été deux fois dans son wiski, sans emmener aucun de ses propres domestiques. Ces promenades eurent lieu immédiatement après la mort du duc de Gloucester, et lors même qu'il n'était pas enterré. Elle monta dans ce wiski pour prendre l'air, mais elle ne voulait pas qu'on vît derrière elle une suite de domestiques, tandis que S. A. R. n'était pas encore enterrée.

» M. Chester et le capitaine Moore sont aussi inculpés dans cette affaire. Mme Lisle a déclaré que M. John Chester avait été invité par l'ordre spécial de la princesse;

Digitized by Google

mais il n'avait été invité que comme tous les autres. La princesse avait prié lady Scheffield d'inviter toute la famille des North, des Legges, des Chester, et M. Elliot. Si lady Scheffield avait été examinée, toutes les dépositions relativement à la bougie et à ce qui a été trouvé dans le couloir, auraient été démenties. Il est très-vraisemblable que la princesse s'est promenée avec M. John Chester, mais quel reproche peut-on lui faire à cet égard?

» Quant au capitaine Moore, Mme Lisle lui avait emprunté un livre. Sa mère, la duchesse de Brunswick, aimait beaucoup les ouvrages du feu docteur Moore, et le capitaine lui prêta un manuscrit de son père, et elle lui fit pour cela un petit présent. Quant aux pièces anonymes marquées A. B. C., la princesse déclare solennellement ne les pas connaître. Elles ont été présentées à Mme Fitzgerald avec le cachet, et elle a nié que ce fût l'écriture de la princesse, et que ce fût son cachet; cette déclaration n'a cependant pas été insérée dans l'enquête.

» La princesse termine sa défense par quelques observations sur le rapport des commissaires, dans lequel il y a beaucoup d'omissions. Elle désirerait que l'affaire fût examinée de nouveau; mais elle récuse tous les tribunaux secrets. Ce n'est que dans les principes de justice qui ont constamment animé S. M., qu'elle peut trouver une sécurité pour son honneur contre les fausses accusations d'amis devenus ennemis, de domestiqués qui semblent autant de traîtres et d'espions, et enfin contre l'odieuse conspiration ourdie contre elle. Pour une princesse de Galles, avoir été mise dans une position telle qu'il a fallu pour son honneur qu'elle fît jurer à un individu, qu'il n'avait pas été seul enfermé dans sa chambre, et à un autre qu'il ne lui a pas donné un baiser amoureux, et qu'il n'a jamais couché avec elle, c'est le comble du déshonneur et de l'avilissement. « Sire, dit la princesse, j'ai été mise dans une telle situation : puis-je m'empêcher de déclarer qu'il y a une conspiration contre mon honneur et contre le rang que j'occupe dans ce royaume! Dans tous les cas, je me flatte que vous m'accorderez de jouir de votre gracieuse présence, et que vous daignerez me confirmer par vos gracieuses paroles que vous êtes pleinement convaincu de mon innocence. »

Le 3 octobre 1806. *Signé*, CAROLINE P.

De leur côté, sir Douglas et son épouse ont renouvelé leur déclaration première. Informés que cette déclaration

Digitized by Google

n'a pas été présentée devant un tribunal régulier et compétent, ils désirent la présenter de nouveau à un tribunal légal, de manière à être poursuivis comme faux témoins s'ils ont calomnié : ils ne veulent pas qu'un défaut de formes puisse les soustraire à la responsabilité qu'ils auraient encourue, s'ils avaient trahi la vérité.

Cette pétition a été présentée à la chambre des communes, qui a ordonné son dépôt sur le bureau.

M. Whitbread a saisi cette occasion pour soumettre la motion qu'il avait déjà précédemment annoncée.

Après avoir de nouveau adressé plusieurs questions à lord Castlereagh et aux autres ministres, pour savoir s'il est vrai qu'aujourd'hui même une nouvelle enquête s'instruit secrètement sur la conduite de la princesse de Galles ; s'il est vrai que dans tous les lieux qu'a habités S. A. R. on provoque des dépositions, on recueille tous les bruits, tous les indices qui peuvent colorer de quelqu'ombre de justice la persécution dont elle est l'objet, M. Whitbread déclare que c'est à la chambre des communes à offrir sa protection à une princesse qui, étrangère, loin d'une auguste famille qui n'a jamais mis en doute sa parfaite innocence, se voit abandonnée par ceux mêmes qui devraient être ses appuis, et qui, dans ce même royaume où doit régner sa fille, se voit attaquée dans son honneur, froissée dans ses sentimens les plus chers, et se trouve enfin dans une position tellement particulière, que, réduite à n'avoir d'autre protecteur que les lois, elle ne peut cependant invoquer leur protection contre ses calomniateurs. M. Whitbread fait le tableau de la vie de la princesse depuis son arrivée en Angleterre, et retrace tous les événemens qui ont marqué son séjour : arrivé à l'époque où la première enquête sur sa conduite fut ordonnée, il s'élève contre la nomination des commissaires spéciaux non revêtus du caractère de magistrats, pour s'enquérir sur un fait qui, s'il était prouvé, emporterait la peine du crime de haute-trahison. Il s'élève sur-tout contre la manière dont l'enquête a été dirigée par la commission dont lord Erskine était président ; il passe en revue chaque interrogatoire, discute chaque demande et chaque réponse, et s'attache à faire ressortir l'innocence de la princesse, qui doit paraître d'autant plus éclatante, que ceux qui dirigeaient l'enquête semblent avoir été mus par des préventions contraires. M. Whitbread, après un discours d'une extrême étendue, et qui embrasse une foule d'objets différens, a fini par dire

Digitized by Google

qu'il ne ferait pas la motion qu'il a annoncée, et qu'il se bornerait, pour le moment, à demander qu'il fût fait une adresse à S. A. R. le prince-régent, pour lui exprimer le profond regret qu'a éprouvé la chambre de la publication de documens qui blessent la décence publique autant que le respect de la nation pour la famille royale, et pour le prier de faire poursuivre devant les tribunaux les auteurs de cette publication, ainsi que tous ceux qui y ont pris part.

Lord Castelreagh a regardé la proposition de M. Whitbread comme fort inutile; il est convenu qu'il était fâcheux que les renseignemens eussent été publiés, mais on ne fait qu'augmenter le mal en le faisant l'objet d'une discussion parlementaire. L'orateur s'est attaché à démontrer que la princesse n'était victime d'aucune persécution, qu'elle n'avait nul besoin de la protection de la chambre, que le prince-régent, comme père et comme exerçant les fonctions royales, avait seul le droit de prononcer sur de telles matières. Quant à la publication des documens, le noble lord a invoqué les principes de la liberté de la presse, et s'est étonné de voir M. Whitbread s'en montrer l'antagoniste dans cette circonstance. M. Tierney a été plus loin que M. Whitbread; il a demandé que les éditeurs des journaux qui les premiers ont publié de telles pièces, fussent mandés à la barre. La chambre a rejeté cette proposition sans division, et maintenu son ordre du jour sur la question principale.

Le *Moniteur* a accompagné de notes extrêmement curieuses, certaines assertions anglaises contenues dans les journaux du 22 et du 23 mars. Voici ces assertions et le texte du commentaire auquel elles ont donné lieu.

« Nous apprenons avec regret, dit le *Morning-Chronicle*, que parmi les puissances du Nord il n'y aura pas cet accord parfait et cette coopération générale à laquelle nous nous étions attendus. Un gentleman, tout récemment arrivé, nous apprend que la cour de Copenhague a refusé de joindre ses forces militaires à celles de la Suède, dans l'expédition projetée pour les côtes méridionales de la Baltique, et que, par suite de ce refus, on s'attend à une rupture entre les deux puissances. On croit que la Suède tentera de s'emparer de la Norwège, et que la Zélande sera bloquée, sinon envahie par un armement anglais (1).

(1) Quel accord voulez-vous qu'il y ait entre les puissances du Nord ? Le projet de l'Angleterre est que le Danemarck cède la Nor-

Digitized by Google

« Nous avons reçu hier, 23, des lettres d'Héligoland jusqu'au 19 de ce mois, et de Hambourg jusqu'au 15. Nous pouvons assurer positivement, d'après ces lettres, qu'à la dernière époque dont il est fait mention, les Russes n'étaient point encore entrés à Hambourg. Les douaniers français et les autorités militaires sont partis le 13; mais leur départ n'a pas occasionné le moindre trouble. Nous insérons dans une autre partie de ce journal l'extrait d'une lettre écrite le lendemain de leur départ, qui prouve combien la ville était tranquille. Tous les négocians de Hambourg et de Lubeck ont renouvelé leur correspondance avec leurs amis en Angleterre, et quelques-uns d'eux annoncent que le commerce de 1813 rivalisera, sans nul doute, celui de 1806, qui a été si considérable (2). A Héligoland, il est arrivé dans un seul jour jusqu'à 56 bâtimens de la rivière d'Ems, de l'Elbe et des côtes adjacentes. Une demande aussi considérable de marchandises a produit un prompt effet sur le marché, et sur-tout sur le prix des denrées coloniales, et quelques articles ont augmenté de 50 à 100 pour 100.

» Nos lettres portent que Dantzick tient encore, mais elles ajoutent que l'on s'attend d'un jour à l'autre à voir la ville se rendre (3).

---

wége, et soit indemnisé aux dépens de la France. Conçut-on jamais un projet plus extravagant? et comment penser que le cabinet qui a jusqu'ici montré le plus de bons sens dans sa conduite pût donner dans un pareil piége? Des indemnités aux dépens de la France! Mais quand les armées ennemies seraient campées sur les hauteurs de Montmartre, pas un village des provinces réunies constitutionnellement à l'Empire ne serait cédé! C'est donc un sacrifice gratuit que l'on voulait obtenir du Danemarck. Il aurait cédé la Norwége avec la certitude de ne jamais être indemnisé. Indépendamment de la loyauté du roi et de son caractère, si contraire à la seule pensée de partager les dépouilles d'un de ses alliés, le peuple danois sait bien, dans son gros bon sens, que le peuple français n'est pas un de ces peuples qu'on dépouille, et que des insensés peuvent seuls vouloir s'attirer sa haine et sa vengeance. (*Moniteur.*)

(2) On a eu la simplicité de se contenter de 16,000,000, que paya le commerce de Hambourg pour racheter les marchandises anglaises. Il n'en sera pas ainsi cette fois. (*Idem.*)

(3) Il y a long-tems que vos nouvelles l'ont fait rendre! L'armée

Digitized by Google

» Un journal de dimanche porte : « que l'Empereur » Alexandre a offert de mettre 40,000 hommes à la dispo» sition du gouvernement anglais et espagnol, pour coo» pérer avec les armées dans la Peninsule, et que l'on exa» mine maintenant cette proposition. » Nous croyons cette nouvelle vraie, excepté qu'il y a une grande exagération quant au nombre des troupes proposées. Nous croyons que l'Empereur de Russie nous a offert 5000 hommes (4).

» On dit que le prince Régent a le projet d'envoyer une personne de distinction porter l'Ordre de la Jarretière à l'Empereur Alexandre, aussitôt que l'on aura reçu la nouvelle de l'arrivée de S. M. I. à Berlin (5). »

M. le comte de Narbonne, ambassadeur de France à Vienne, est arrivé dans cette capitale le 29 de ce mois. Toutes les feuilles autrichiennes annoncent la sortie de leurs garnisons respectives, des troupes destinées à former l'armée d'observation en Gallicie. Les mesures pour la mobilisation des gardes nationales bavaroises se poursuivent avec activité. Le maréchal prince de la Moskowa est arrivé à Wurtzbourg.

Dimanche 28 mars 1813, Sa Majesté l'Empereur et Roi a reçu en audience particulière au Palais des Tuileries, avant la messe, M. le baron de Just, ministre plénipotentiaire de S. M. le roi de Saxe, qui a présenté ses lettres de créance.

M. le baron de Just a été conduit à l'audience dans les formes accoutumées par un maître et un aide des cérémonies, introduit dans le cabinet de l'Empereur par S. Ex. le grand-maître, et présenté à S. M. par S. A. S. le prince archichancelier de l'Empire, remplissant les fonctions d'archichancelier d'état.

Ont ensuite été présentés au serment qu'ils ont eu l'honneur de prêter entre les mains de S. M. l'Empereur,

Par S. A. S. le prince archichancelier de l'Empire, remplissant les fonctions d'archichancelier d'état : M. de la Tour-Maubourg, ministre plénipotentiaire à Wurtzbourg.

---

française y sera bientôt. Mais n'y fût-elle que dans six mois, il n'y aurait rien à craindre pour cette ville. (*Idem.*)

(4) Belle nouvelle ! L'Empereur Alexandre a besoin de ses troupes. Les momens de votre joie sont passés. Nous sommes au réveil ; le lion a sommeillé, et vous l'avez cru mort. (*Idem.*)

(5) Dépêchez-vous. (*Idem.*)

Digitized by Google

Par S. A. S. le prince archichancelier de l'Empire : M. le comte de Saint-Aulaire, préfet de la Meuse; M. le comte de Miramon, préfet de l'Eure; M le comte de Rambuteau, préfet du Simplon; M. le baron Didelot, préfet du Cher; M. le baron de Châteaubourg, préfet de la Vendée; M. de Nicolaï, préfet de la Doire; M. Gamot, préfet de la Lozère; M. Busche, préfet des Deux-Sèvres; M. Petit de Beauverger, préfet de l'Ems-Occidental; M. le comte de Brignolle, préfet de Montenotte; M. le baron Savoye-Rollin, préfet des Deux-Nèthes; M. le baron Fréville, préfet de Vaucluse; M. Fiévée, préfet de la Nièvre.

Par S. A. S. le prince vice-connétable : M. le baron Dalton, général de brigade.

Ont ensuite eu l'honneur d'être présentés à S. M., par M^me^ la duchesse de Bassano : M^me^ la maréchale duchesse de Reggio.

Par M^me^ la comtesse de Brignolle : M^me^ Malvezzi Campeggi; M^me^ la comtesse de Furstenstein, M^me^ la comtesse de Pappenheim, dames du palais de S. M. la reine de Westphalie.

Par M^me^ la comtesse de Beauveau : M^me^ la baronne Mounier.

Par M^me^ la comtesse Montalivet : M^me^ la baronne de Vanslay, M. le baron de Sussy.

LL. MM. II. habitent en ce moment le Palais de l'Elysée.

S.....

ANNONCES.

Partimenti del Signor Fenaroli, Maestro del Real Conservatorio di Napoli, ou Partimenti de M. Fenaroli, maître de musique du Conservatoire royal de Naples, proposés par souscription, chez Carli, éditeur et M^d^ de musique, place et péristyle des Italiens, à Paris.

Dans le système musical italien, l'ancienne manière d'accompagner sur le clavecin était fort simple, puisqu'il suffisait de faire entendre la basse avec les accords correspondans et désignés par des chiffres, toutes les voix allaient seules sans trouble et sans confusion. Quand on introduisit l'orchestre, on conserva la même méthode avec cette différence, que quand on présentait une partition à un maître, il n'exécutait que les seules ritournelles écrites dans tous les repos de la voix, et quand celle-ci reprenait le chant, le maître reprenait les

Digitized by Google

accords. On a donné le nom de *Partimenti* aux basses chiffrées, et c'est une des principales études de l'école de Naples, au moyen de laquelle les jeunes gens apprennent en même tems et la manière d'accompagner et à connaître par pratique la combinaison de tous les accords qui composent l'harmonie.

On ne vit pendant un très-long espace de tems que des leçons de *Partimenti* séparées, que les maîtres écrivaient de leur propre main, et chaque jour, pour leurs écoliers : on en trouvait de Durante, de Leo, de Contumace, de Sala et d'autres. L'abbé Speranza, élève chéri de Durante, en transcrivit quelques règles, mais aussi concises que savantes. M. Fenaroli, devenu Maître du Conservatoire de Sainte-Marie de Laurette de Naples, a été le premier qui se soit occupé à composer un Cours de *Partimenti* avec les règles détaillées séparément, dans un petit livre imprimé, afin que les élèves du Conservatoire et toute autre personne puissent apprendre avec facilité, non-seulement la vraie manière d'accompagner les basses chiffrées, mais à s'ouvrir aussi la route du contre-point.

Ce Cours de *Partimenti* est divisé en six livres d'exemples. Le 1er traite de la basse fondamentale, des échelles dans tous les tons, et des cadences. Le 2me de la manière de préparer et résoudre les dissonances, avec une suite de *Partimenti* progressifs et chiffrés. Le 3me des mouvemens de la basse continue avec tous les accords consonans et dissonans. Le 4me des *Partimenti* sans chiffres, ou basse non chiffrée pour exercer l'écolier à trouver de lui-même les accords que la basse demande. Le 5me de quelques thêmes et canons, et le 6me des basses et fugues recherchées et imitées pour donner aux jeunes gens studieux un modèle de disposer les parties dans quelque composition que ce soit.

Ce Cours musical, revu et augmenté par l'auteur, s'imprime sous la direction de M. Imbimbo, élève de M. Zingarelli, à qui, lors de son dernier séjour à Paris, M. Imbimbo fit part de la rédaction de cet ouvrage, précédé d'un discours préliminaire et d'un extrait des principes de musique pour servir d'introduction aux *Partimenti* de M. Fenaroli.

Le prix des *Partimenti*, pour MM. les Souscripteurs, est de 20 fr. en papier nom de Jésus fin; 30 fr. en papier nom de Jésus vélin, avec le portrait de l'auteur; 40 fr. en papier grand colombier vélin, avec portraits.

S'adresser à M. Carli, éditeur, pour le terme de la souscription, qui sera fermée incessamment.

Des Maladies aiguës des femmes en couches; par René-Georges Gastellier, docteur-médecin, licencié en droit, associé résidant de

Digitized by Google

la société de la faculté de Médecine, associé correspondant de la société de Médecine, de l'académie de Médecine, de la société Médicale, de la société d'Agriculture de Paris; associé correspondant de la société de Médecine-Pratique de Montpellier, de l'académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon, de l'académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, de la société des Sciences Physiques et Médicales d'Orléans, de Tours, d'Evreux, et de la société Philosophique de Philadelphie. Un vol. in-8°. Prix, 5 fr., et 6 fr. franc de port. Chez Crapart, libr., rue du Jardinet, n° 10; Lenormant, imprimeur-libraire, rue de Seine, n° 8.

Extrait du Journal de mes Campagnes en Espagne, contenant un coup-d'œil général sur l'Andalousie, une dissertation sur Cadix et sur son île, une relation historique du siége de Saragosse; par M. J. Daudebard, capitaine d'infanterie retiré, etc. Brochure de 80 pages in-8°. Prix, 1 fr. 25 c., et 1 fr. 50 c. franc de port. Chez les marchands de nouveautés.

Mercure de France, depuis 1779 inclusivement jusqu'au mois de juin 1794, époque de sa suppression momentanée; 182 volumes in-12, reliés en demi-reliûre; il manque seulement le volume du mois d'octobre 1789.

On pourra acquérir, *avec* ou *séparément*, une collection du *Mercure de France*, depuis l'an VIII (1800) jusques et compris l'année 1812, 53 volumes in-8°. Les 27 premiers volumes sont reliés en demi-reliûre et les autres sont brochés. Cette collection est très-rare, il serait difficile de s'en procurer une autre dans le commerce.

S'adresser au bureau du *Mercure de France*, rue Hautefeuille, n° 23.

Le MERCURE DE FRANCE paraît le Samedi de chaque semaine, par cahier de trois feuilles. Le prix de la souscription est de 48 *francs* pour l'année, de 25 *francs* pour six mois, et de 13 *francs* pour un trimestre.

Le MERCURE ÉTRANGER paraît à la fin de chaque mois, par cahier de quatre feuilles. Le prix de la souscription est de 20 *francs* pour l'année, et de 11 *francs* pour six mois. (Les abonnés au *Mercure de France*, ne paient que 18 fr. pour l'année, et 10 fr. pour six mois de souscription au *Mercure Étranger*.)

On souscrit tant pour le Mercure de France *que pour le* Mercure Étranger, *au Bureau du Mercure, rue Hautefeuille*, n° 23; *et chez les principaux libraires de Paris, des départemens et de l'étranger; ainsi que chez tous les directeurs des postes.*

Les Ouvrages que l'on voudra faire annoncer dans l'un ou l'autre de ces Journaux, et les Articles dont on désirera l'insertion, devront être adressés, *francs de port*, à M. *le Directeur-Général du Mercure*, à Paris.

Digitized by Google

MERCURE

DE FRANCE.

N° DCXII. — *Samedi* 10 *Avril* 1813.

POÉSIE.

HOMMAGE AUX FEMMES.

Toi qui des mains du Créateur
Reçus mille dons en partage,
Qui fus son plus parfait ouvrage,
Sexe adoré ! sexe enchanteur !
De mes vers accepte l'hommage,
Ils sont inspirés par le cœur.

Le ciel, lorsqu'il créa la femme,
Sur elle épuisant ses trésors,
Voulut à la beauté de l'ame
Réunir les charmes du corps ;
Et, dans cet heureux assemblage,
Offrir à son premier ouvrage (*)
Quelques traits de sa propre image.

(*) D'après les traditions de presque tous les peuples, l'homme a été créé le premier.

Digitized by Google

Par la nature à souffrir condamné,
Sans toi, sans ta bonté touchante,
L'homme, accusant la mort trop lente,
Déplorerait le malheur d'être né.
Que d'amour, de reconnaissance,
Il doit à tes généreux soins!
Ton lait, de sa débile enfance
Apaisa les premiers besoins,
Et, pendant son adolescence,
Dirigeant ses pas vers le bien,
Ton cœur fut le guide du sien.
Avec ses premiers ans s'enfuit son innocence,
L'insensé s'affranchit du pouvoir maternel:
Il devient perfide, cruel,
Et, dans son coupable délire,
Son cœur se dessèche... il conspire
Contre le sexe auquel il doit le jour.
Beauté crédule et facile à séduire,
Voyez-le, profanant l'amour,
Auprès de vous employer tour-à-tour,
Les sermens, les plaintes, les larmes,
Par un feint désespoir exciter vos alarmes,
Et, payé d'un tendre retour,
Courir encenser d'autres charmes.
Frivole, volage, indiscret,
Impérieux, parjure, traître,
Voilà l'homme tel qu'il était
Avant qu'il eût su vous connaître.
C'est vous, sexe sensible et doux,
Qui le rendez ce qu'il doit être.

Amant fidèle, bon époux,
Sous les lois d'une tendre amie,
Du sort il brave les rigueurs,
Et, dans sa douce compagnie,
Le triste sentier de la vie
Se change en un chemin de fleurs.

GUESDON, *vérificateur des domaines.*

Digitized by Google

LE GÉNIE ET LA RAISON.

FABLE.

Devant le tribunal suprême
Qu'à sa compagne la Raison
Le Génie éleva lui-même,
Il se plaignit un jour, dit-on,
D'une rigueur parfois extrême.

Si la critique est poussée à l'excès,
Si pour un mot, s'écria le Génie,
On ne craint point de me faire un procès;
Si je ne puis, ami de l'harmonie,
Tout en respectant vos arrêts,
Les adapter à l'euphonie,
Je n'ai qu'à briser mes portraits.
— Les embellir pour les races futures,
Tel sera votre soin; reprenez vos pinceaux.
J'aime vos sublimes peintures,
Mais non pas jusqu'à leurs défauts.
Il n'appartient qu'à la Sottise
De ne jamais se départir
Des erreurs qu'elle préconise;
Il sied à vous de les sentir.

Le Génie, à ces mots, interrompt son amante:
Excusez, lui dit-il, mon humeur violente.
Oui, pour les illustres auteurs,
Une critique rigoureuse
Est mille fois moins dangereuse
Que les éloges des flatteurs.

Valant.

Digitized by Google

L'AMOUR ET L'HYMÉNÉE.

Dès l'âge d'or, on vit l'Amour
Se brouiller avec l'Hyménée ;
D'un côté s'envola l'Amour,
De l'autre s'enfuit l'Hyménée.
Les amans suivirent l'Amour,
Et les gens sensés l'Hyménée ;
De là, des hymens sans amour,
Et des amours sans hyménée.

M. VICTOR-VIAL.

L'AMANT TRAHI. — ROMANCE.

Air à faire.

Je fus heureux aux jours de ma jeunesse ;
De l'amitié je goûtai les plaisirs,
Quand, libre encor de soins et de désirs,
Je redoutais jusqu'au nom de l'ivresse ;
Mais dès qu'amour fit palpiter mon cœur,
Comme un éclair, je vis fuir le bonheur.

J'aimais Cloris, je crus être aimé d'elle :
L'erreur toujours aveugle les amans ;
Mais en dépit de tous ses vains sermens,
J'appris bientôt qu'elle était infidèle.
Craignez l'amour, fermez-lui votre cœur,
Si vous voulez conserver le bonheur.

Plus que Cypris, Cloris était jolie ;
Rose naissante est moins fraîche au printems ;
Mais sous des traits si doux et si touchans
Elle cachait noirceur et perfidie.
Las ! aux amans, l'Amour, ce dieu trompeur,
Ne promet point un éternel bonheur.

Depuis le jour où, trahissant ma flâme,
Loin de ces lieux cette perfide a fui,
Triste, plaintif et languissant d'ennui,
Douleur amère a consumé mon ame.

Digitized by Google

Lorsqu'à l'Amour on a livré son cœur,
On doit cesser d'aspirer au bonheur.

Bienfait du ciel, paisible indifférence,
Sur tous mes sens viens régner désormais;
Viens dans mon cœur, absorbé de regrets,
Du Dieu d'Amour éteindre la puissance;
Car de ce Dieu le prestige enchanteur
N'est pas toujours la source du bonheur.

AUGUSTE MOUFLE (de Chartres).

ÉNIGME.

QUE mon destin, lecteur, est contraire et critique!
Avec acharnement le Limousin rustique,
Me prend, me met au feu, me dépouille en entier,
Me dévore, m'avale, et le tout sans quartier.
Je suis en d'autres lieux durement rejetée,
Que de fois par vous-même si je fus rebutée!
Vous êtes un ingrat, redoutez mon courroux.
Je vous ferai sentir la rigueur de mes coups.
Chez Brigandeau Sangsue, on m'aime à la folie;
En carême sur-tout, je suis bien accueillie:
Mais vous! me dédaigner! vous qui serez par moi,
En triomphe peut-être, un jour, proclamé roi!

Par un membre de la Société littéraire de Loches.

ÉNIGME-LOGOGRIPHE.

J'ENFERME en mon entier le soleil et la lune,
Et la belle et la laide, et la blonde et la brune;
Les vastes souterrains, les abîmes, les monts,
Les obscures forêts, les plaines, les vallons;
Les filles, les garçons, les hommes et les femmes;
Les cœurs et les esprits, et les corps et les ames;
Et l'enfer et les cieux, et la terre et les mers,
Végétaux, minéraux, enfin tout l'univers.

Digitized by Google

Mon chef à bas, lecteur, vois combien je diffère!
Insectes et poissons, quadrupèdes, oiseaux,
J'étais tout; j'embrassais l'un et l'autre hémisphère.
Que suis-je maintenant? rien qu'un simple amas d'eau.

S.....

CHARADE.

Sur le seuil des palais et des tristes prisons,
Mon premier veille appuyé sur sa lance,
Toujours soumis à l'inconstance,
Des airs et des saisons.
Quel état misérable,
Que l'état d'un mortel qui devient mon dernier!
Mais sur les bords des quais l'on forma mon entier,
Pour lui faire éviter une chute effroyable.

G. L. G. (d'Anvers).

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Toton*.
Celui du Logogriphe est *Fourne*, dans lequel on trouve : *terne*.
Celui de la Charade est *Papelard*.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

VEILLÉES POÉTIQUES ET MORALES ; par M. BAOUR DE LORMIAN. *Seconde édition.* Chez *Brunot-Labbe*, quai des Augustins, n° 33.

On prétend que nous sommes rassasiés de vers, et cependant voilà la seconde édition d'un Recueil de Poésie qui ne peut offrir d'autres charmes à nos yeux que ceux d'une élégante versification. Le nombre des amateurs ne s'est donc pas encore épuisé, ce qui serait fort malheureux dans un tems où la nature même des circonstances augmente tous les jours le nombre des versificateurs. Il faut cependant nous attendre à voir régner parmi nous cet ennemi juré du plus beau de tous les arts, le dégoût qui naît d'une extrême abondance. On n'invente plus, on copie ; nous avons le talent d'écrire, il ne nous manque qu'une seule chose, c'est le don de penser. Il nous faut des créations nouvelles, lorsque nous n'avons plus la puissance de créer. L'esprit humain devient de jour en jour plus difficile, à mesure qu'on lui procure de nouvelles jouissances. C'est un sybarite qui, après avoir épuisé tous les plaisirs, demande encore des plaisirs nouveaux, sans s'informer si la nature lui en réserve encore. C'est alors qu'arrive la décadence des arts ; les auteurs, après avoir mis en jeu toutes les ressources du talent pour rafraîchir des tableaux dont le tems a usé les couleurs, cherchent hors de la nature des moyens de plaire qu'elle ne peut plus leur offrir, s'ils lui restent fidèles.

Nous ne sommes pas encore arrivés à cette funeste époque, et il faut espérer que les bons esprits la reculeront autant que possible. Laissons faire le génie ; s'il trouve encore quelque chose de nouveau, recevons-le comme un présent du ciel ; mais, en attendant, revenons sur ce que nos pères ont dit, et sans chercher à le dire

Digitized by Google

mieux, disons-le d'une autre manière. Ne vaut-il pas mieux copier les belles figures de Raphaël pour en former de nouvelles combinaisons, que d'inventer des monstres ? Méditons en silence sur les productions des peuples civilisés qui nous environnent. Emparons-nous de leurs richesses littéraires, en appropriant ces trésors au génie de notre nation; douce et noble conquête qui nous enrichit sans ruiner nos voisins, où les lauriers ne sont point baignés de sang, où la gloire ne coûte point de larmes !.....

Malheureusement ces vœux ne seront point exaucés par cette multitude de pirates littéraires dont l'insatiable avidité ne se repose jamais, qui, tourmentés par le besoin de se faire un nom ou de l'argent, s'emparent du premier ouvrage venu de l'étranger, et infestent notre littérature d'une foule de productions qu'ils sont incapables d'apprécier à leur juste valeur. Je ne puis m'empêcher de redouter le moment où des armées de livres étrangers viendront tomber sur la littérature française, comme autrefois les Barbares sur l'Empire romain.

Je suis loin cependant de vouloir déprécier le goût de nos voisins; mais enfin il n'est pas le nôtre, que je trouve le meilleur, parce qu'il est conforme à notre manière de penser et de sentir. Chaque nation a son goût particulier, qui dépend de son organisation physique et morale. Ce qui est de bon goût chez un peuple peut être de mauvais goût chez un autre, car le goût étant un sentiment, doit varier suivant les différentes manières de sentir; il est tout entier dans notre caractère, et voilà pourquoi, sans doute, il est si difficile d'approprier les ouvrages d'une nation au génie d'une autre nation. L'Anglais préfère la force à la justesse, et la rudesse, qui est l'exagération de la force, à l'élégance et à la simplicité. L'Italien, plus sensuel que sensible, cherche plutôt dans sa poésie à satisfaire l'oreille que la raison; et des sons harmonieux et purs lui donnant une sensation agréable, lui tiennent lieu d'une pensée ou d'un sentiment. Nous préférons, au contraire, la justesse à l'énergie, l'élégance à la force, la pensée à l'harmonie, et la simplicité à la pompe.

Digitized by Google

Cette digression me conduit naturellement aux *Veillées Poétiques et Morales*, puisqu'il se trouve dans ce recueil un grand nombre de morceaux imités de l'anglais.

M. Baour de Lormian a choisi de tous les poëtes anglais celui qui peut-être était le plus difficile à reproduire dans notre langue. Colardeau avait formé le projet de nous donner une traduction des *Nuits d'Young*, mais il a bientôt senti qu'avec les plus beaux vers, les magnifiques déclamations du plus sombre de tous les poëtes seraient difficilement goûtées par le plus léger de tous les peuples, par une nation qu'il est si facile d'amuser avec des riens, et d'ennuyer avec des choses.

Young est tout-à-fait dans le génie de sa nation, et presqu'en opposition avec le nôtre. Les Anglais aiment à se plonger dans les profondes méditations de l'infini et de la mort. Ils pensent souvent à mourir, tandis que nous ne pensons qu'à vivre. Ils se plaisent dans le silence des tombeaux, et nous aimons le bruit et l'éclat. Leur réflexion est un sentiment prolongé; la nôtre, que fait naître le caprice, n'a que la durée de l'étincelle. Tout notre avenir est dans le présent; tout leur présent est dans l'avenir. Young est d'ailleurs un génie vraiment original; entraîné comme malgré lui par la force de ses sentimens qui sont la source de ses pensées, il s'abandonne sans guide et sans lois aux écarts d'une imagination féconde, mais désordonnée. Ce désordre est moins choquant dans l'auteur original qu'il ne le serait dans une traduction, parce qu'il est le fruit de la verve, et que la verve ne se traduit pas; parce qu'il donne aux spéculations les plus sublimes de l'esprit humain tout le caractère et les couleurs d'une grande passion; mais on sait combien une traduction affaiblit ces couleurs et ce caractère. Le traducteur a beau faire, il ne peut se passionner comme son modèle. Il réfléchit, calcule, combine; il arrange ses mots et ses phrases, tandis que dans le modèle cet arrangement est le fruit d'une soudaine inspiration.

M. Baour de Lormian n'a point entrepris de nous donner les *Nuits d'Young*, mais il a fait un choix des plus beaux morceaux de cet ouvrage. L'imitateur semble

Digitized by Google

avoir mesuré l'étendue de son travail à la légéreté de ses lecteurs, et il a su s'arrêter presque au moment où l'ennui pouvait naître de ces beautés dont les couleurs sombres et sévères sont un peu monotones pour des lecteurs superficiels, pour des Français.

La première *Veillée* est une description de toutes les illusions que l'imagination enfante au milieu des ténèbres. Cette *Veillée* n'est point une déclamation, mais un charmant morceau de poésie descriptive, auquel est attaché un épisode du plus touchant intérêt. L'auteur peint avec une grande vérité le premier effet de la nuit; il nous montre la Superstition qui plane sur les mortels.

L'enfant du Nord errant au sein des bois profonds,
Des esprits lumineux, des sylphes vagabonds,
Rois au sceptre de fleurs, à l'écharpe légère,
Voit descendre du ciel la foule mensongère.
Dans la coupe d'un lis tout le jour enfermés,
Et le soir s'échappant par *groupes embaumés*,
Aux rayons de la lune ils viennent en cadence
Sur l'émail des gazons entrelacer leur danse;
Et de leurs blonds cheveux dégagés de liens
Les zéphirs font rouler les flots aériens.

Ce tableau est plein de grâce et de fraîcheur, *aux groupes embaumés* près, expression maniérée, dont on se servirait très-bien en parlant d'un *groupe de fleurs*, mais qui devient ici d'un effet ridicule. L'auteur nous montre ensuite les trois magiciennes, assises sous le chêne d'Odin, préparant des breuvages funestes, et de cette sombre image il revient au calme qui règne autour de lui.

Zéphir m'apporte sur son aile
Avec l'esprit des fleurs, les *sons* de Philomèle;
Tandis que par ses chants de tristesse et d'amour
Les bois sont consolés de l'absence du jour,
Que fait l'homme, ce roi dont la force ou l'audace
De la terre et du ciel lui soumettaient l'espace?
Naguère à la clarté d'un soleil radieux
Il étendait par-tout ses soins laborieux,
Du poids de ses vaisseaux chargeait l'onde inconstante,
Emprisonnait les vents dans la voile flottante,

Digitized by Google

Parcourait l'univers en monarque indompté,
Et semblait le remplir de son immensité.
Que fait l'homme ? au repos son ame s'abandonne ;
Il abdique un moment sa brillante couronne,
Le sommeil sur son front épanche ses pavots,
Et lui verse l'oubli de ses mâles travaux.

Cette peinture me semble d'une excellente exécution. Je crois cependant qu'on ne dit pas *les sons* de Philomèle ; *la voix*, eût été plus poétique et plus juste. On dit les *sons* d'un instrument, mais non pas les *sons* d'un oiseau ou d'une personne. L'expression de *naguère*, que j'ai mise en italique, n'est point l'expression propre : *naguère* est le synonyme d'*autrefois*, et ne peut se dire en parlant du jour qui vient de finir. Mais l'auteur, après ce tableau du repos de l'homme, nous montre, par un contraste heureux et très-moral, le sommeil même employé comme un instrument de la justice divine pour punir les méchans et consoler la vertu :

Le crime tourmenté de noires rêveries,
S'agite, se débat sous le fouet des furies,
L'innocence respire un air pur et serein,
L'espoir, la douce paix habitent dans son sein,
Et ces enfans du ciel, sur son front qui repose
Versent tous les parfums de leurs ailes de rose.

La seconde *Veillée* est tirée d'une nuit d'Young, intitulée : *l'Oubli de la Mort*. Ce morceau est rempli d'idées neuves et hardies, et d'images sublimes. J'aurais quelques vers négligés à reprocher au poète français, et quelques expressions peu naturelles, telles que celle-ci :

Emma, toi de mon cœur éternelle blessure.

Une femme peut être la cause d'une blessure, mais ne peut être la blessure même du cœur qu'elle a blessé. J'ai remarqué aussi quelques inconséquences dans les idées. L'auteur nous montre un vieillard, et nous supposant du même âge : ô fol aveuglement ! dit-il :

Ce front chauve, ces traits que les rides sillonnent,
Tous *ces pas* que la mort et la tombe environnent,

Digitized by Google

Nous les voyons sans trouble et *gais comme à vingt ans*.
Ce vieillard, disons-nous, ne vivra pas long-tems.

Pourquoi donc, puisque ses traits et ses pas nous paraissent encore *gais comme à vingt ans* ?

Mais je ne puis me défendre de citer le tableau d'un jeune amant qui vient, dans les premiers jours de sa douleur, pleurer sur la tombe de sa maîtresse.

Il s'avance, nul bruit ne trouble son passage.
Mais non; un rossignol, transfuge du bocage,
Des arbres de la mort habite les rameaux,
Et de ses chants d'amour console les tombeaux.

Mais bientôt le jeune homme est séduit par de nouveaux charmes, entraîné par de nouvelles espérances,

Et craignant de la mort la leçon salutaire
Il ne visite plus la tombe solitaire.
Plus fidèle que lui, sitôt que le printems
Fait ondoyer des bois les panaches flottans,
Le même rossignol vient, dans la même enceinte,
Soupirer près des morts sa douleur et sa plainte.

La troisième *Veillée* est une belle déclamation sur l'astronomie, sujet traité avec plus de méthode par M. de Fontanes, et avec le plus grand talent par M. Chênedollé, dans son poëme du génie de l'homme, ouvrage d'un genre sévère, mais rempli de beautés du premier ordre, et qui seraient mieux senties, si M. Chênedollé avait connu l'art de lier ensemble ses tableaux et d'en former un tout. M. Baour de Lormian a trop prodigué les palais aériens; l'or, la pourpre, l'azur et les feux reviennent si souvent sous sa plume que le lecteur en est tout ébloui. Cette *Veillée* est terminée par une peinture de ce jour où le monde doit finir.

.... Le fatal arrêt est déjà prononcé,
De la création le prodige a cessé.
L'homme seul des tombeaux secouant la poussière,
Superbe, revêtu de force et de lumière,
S'élève et va s'asseoir dans le *palais divin*;
Sur sa tête immortelle éclate un jour sans fin.

Digitized by Google

Tandis qu'à son bonheur les harpes *applaudissent*,
Que de l'hymne d'amour tous les cieux retentissent,
Quel spectacle ici-bas! *Mille* sombres vapeurs
Des astres de la nuit éclipsent les lueurs.
L'Océan mutiné soulève les orages,
Gronde dans tous *ses flots*, franchit tous ses rivages.
Les montagnes, les tours, les cités, les remparts,
Dans *les flots* irrités croulent de toutes parts.
Les cieux sont des volcans; *mille* éclairs en jaillissent;
Mille foudres rivaux se croisent et *rugissent*.
Tous les enfans de l'air, turbulens, vagabonds,
S'échappent à-la-fois de leurs antres profonds,
Se heurtent en courroux, et d'une aile hardie
Aux plus lointains climats vont porter l'incendie.
Les astres, arrachés de leurs axes brûlans,
Du sommet de l'éther l'un sur l'autre roulans,
Nourrissent de leurs feux la flamme universelle;
Déjà brille et s'éteint la dernière étincelle.
Fuyons, fuyons la mort.... mais la mort est par-tout;
Sur l'univers détruit son fantôme est debout.
Dans l'antique cahos la nature retombe;
Toute l'éternité va peser sur sa tombe.
Dieu chasse devant lui, comme de vains brouillards,
La poudre des soleils dissous *de toutes parts*,
Et porté sur un char où sa colère gronde,
Il passe, et dans sa course il efface le monde.

Je pourrais citer encore quelques beaux morceaux de poésie dans les deux autres *Veillées* et dans les fragmens qui les suivent, et qui sont tirés d'Young.

A la suite de ces imitations, se présente le poëme lyrique de Job, que M. Baour de Lormian a traité plus en poëte, qui cherche de beaux détails de poésie descriptive, qu'en homme raisonnable qui veut travailler sur un plan approuvé par la raison. Dans le livre sublime de Job, on sait d'avance que Dieu veut éprouver cet homme vertueux, et s'il le précipite de la prospérité dans l'infortune, on espère que la vertu de Job triomphera de tous ses malheurs et recevra la récompense de sa résignation ou du moins de son repentir. Le caractère de Job, ses entretiens avec ses amis, ses discours pleins

Digitized by Google

de chaleur, de passion et d'éloquence, où se montrent et la sagesse la plus parfaite et le délire d'une ame profondément ulcérée, tout dans cette histoire extraordinaire est éminemment dramatique. On éprouve une profonde terreur en voyant Job frappé dans tout ce qu'il a de plus cher au monde, mais la manière dont ces événemens funestes ont été préparés laisse au fond du cœur ce rayon d'espérance et cette curiosité qui sont les sources de l'intérêt dans tous les ouvrages d'imagination. M. Baour de Lormian a abrégé ce poëme outre mesure, en y prenant ce qui était à la convenance de son talent, et en oubliant ce qui était à la convenance de la raison; il en a ôté le commencement et la fin, et fait jouer à Dieu un rôle assez ridicule, lorsque le créateur du monde vient tracer le tableau de sa grandeur et de sa puissance devant le pauvre Job, qui n'a pas besoin de ce magnifique étalage pour sentir sa faiblesse et le poids des souffrances dont il est accablé. Job, dans ce poëme, devient malheureux sans que l'on sache pourquoi, et lorsqu'il s'emporte contre celui qui lui donna la vie, ce Dieu se fait soudain entendre et lui demande de quel droit il se plaint.

Est-ce toi qui, porté sur un trône d'éclairs,
. . . . . .
Fis *jaillir* la lumière et *les vents* et les ondes?
Es-tu l'*artisan* des chaleurs, etc.
Devant les pâles matelots
Fais-tu reculer la tempête? etc.

Le pauvre Job pourrait bien répondre : « Hélas! non, seigneur, je ne suis rien de tout cela; je ne suis pas Dieu, je le sens bien, et si j'étais Dieu, je ne serais pas où je suis, ni dans l'état où je suis. » Cette inconvenance n'est point dans l'Écriture, où l'on sait d'avance que les malheurs de Job sont une épreuve dont on voit le commencement et la fin; car Job y recouvre les biens qu'il avait perdus, et redevient même encore plus riche et plus puissant. Mais M. Baour de Lormian l'abandonne sur son fumier, bien repentant d'avoir offensé *celui qui fit jaillir la lumière, les vents et les ondes*, et implorant un pardon qu'il n'obtient pas.

Digitized by Google

Ce défaut très-grave est racheté autant que possible par de beaux détails ; le portrait du cheval est assez bien rendu. Il y a dans ce dithyrambe des strophes pleines de grâces et d'harmonie, entre autres celle-ci :

Nomme celui dont le savoir
Enseigne aux oiseaux leur langage,
Dont le mystérieux pouvoir
Du paon étoile le plumage,
Le nuance d'or et d'azur,
Et sur sa tête triomphante
Place une aigrette éblouissante
Qui rayonne aux feux d'un jour pur.

Je citerai encore ce portrait sublime que Dieu fait de lui-même :

Debout au sein de la lumière,
Je règne sur tous les climats,
Et les astres sont la poussière
Qu'avec dédain foulent mes pas.
Je suis l'auteur de la nature ;
Le destin est ma volonté ;
L'espace me sert de ceinture,
Et mon âge est l'éternité.

Si l'auteur me demandait pourquoi j'ai mis en italique l'avant-dernier vers, je lui répondrais : *l'espace* ne peut offrir une image, car il échappe à nos sens. Si vous représentez Dieu immense comme l'espace, Dieu se confond avec lui dans la même immensité et ne peut être borné par lui. Si vous donnez à Dieu, comme le font les peintres et les poëtes, un corps humain, une figure humaine, ce corps nage dans l'espace comme tous les êtres bornés, et nous pouvons tous dire : *l'espace nous sert de ceinture.*

Il y a bien aussi dans ce morceau quelques expressions obscures et emphatiques ; j'y ai même trouvé deux vers assez plaisans. Dieu dit à Job :

Tes pieds marchent-ils sur les flots
Quand les flots *grondent sur ta tête.*

Ce tour de force serait d'une exécution assez difficile et passerait ceux de *Furioso.*

Digitized by Google

Ce recueil est terminé par un petit poëme sur l'infortunée Jeanne Gray, et par des fragmens tirés des tombeaux d'Hervey. Le poëme m'a paru d'une composition médiocre; il n'y a ni développement de caractère, ni action; c'est plutôt une élégie qu'un poëme. Les fragmens d'Hervey présentent toujours le même talent pour la versification. J'ai examiné le style de M. Baour de Lormian avec une attention scrupuleuse. Ses périodes sont presque toujours harmonieuses, et il possède l'art de les varier; il a de la mollesse, de l'abandon et une facilité qui semble pourtant plutôt le fruit du travail qu'un don de la nature. Son talent me semble plutôt fait pour peindre des images douces et gracieuses que pour exprimer des pensées fortes et hardies. S'il a de la clarté, c'est aux dépens de la concision. Dans la poésie morale, la pensée doit se soutenir par sa propre énergie; tout ornement lui est étranger; elle n'est jamais plus belle que lorsqu'elle se montre sans parure. Elle ne veut se servir que des expressions qui lui sont propres; le luxe l'appauvrit, paralyse son essor, la présente sous un jour douteux, et l'empêchant de se montrer dans tout son éclat, il la couvre d'un voile brillant, sans doute, mais sans lequel il faut la deviner. Ce défaut est celui de presque tous nos versificateurs modernes. Ils ont beaucoup de talent pour former des périodes harmonieuses, mais ils couvrent la pensée de tant d'ornemens qu'on a quelque peine à la trouver, et qu'après avoir lu de beaux vers, il semble qu'on n'a rien lu, et qu'on vient seulement d'entendre un instrument sonore dont les vibrations ont agréablement chatouillé l'oreille. Le génie ne fait jamais regretter le talent, mais le talent, quand il est seul, fait toujours regretter le génie.

M. Baour de Lormian trouvera peut-être des gens qui le loueront sans restriction; mais ils l'apprécieront moins sincèrement que moi, qui aimes *la bonne musique*, qui le censure sans passion et le loue sans intérêt, ce qui est aussi rare aujourd'hui chez les panégyristes que chez les critiques de profession.

ADRIEN DE S...N.

Digitized by Google

DE LA SEINE

ŒUVRES CHOISIES DE QUINAULT. *Edition stéréotype, d'après le procédé de Firmin Didot.* — Deux volumes in-18.

QUINAULT est un de nos plus féconds auteurs dramatiques; cependant, s'il n'avait composé que des tragédies telles qu'*Astrate*, ou des comédies comme *les Rivales*, il ne serait connu aujourd'hui que par les sarcasmes de Boileau, et partagerait l'immortalité de Cotin, de Pradon, de Pelletier, que le grand satirique a immolés au bon goût, et quelquefois peut-être à la rime; mais indépendamment d'une bonne comédie, la littérature française lui doit des drames charmans, dans un genre qu'il a créé et que lui seul a bien traité. Il avait méconnu son génie en faisant des tragédies dont ses personnages expriment d'un ton glacial un amour plus glacial encore, et des comédies sans verve comique; mais ses opéras l'ont placé avec honneur parmi les grands hommes du dix-septième siècle. S'il n'a ni cette éloquence des passions, ni cette heureuse audace de figures, ni cette harmonie savante et variée qui caractérisent les chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine, il a une élégance facile, et un tour heureux que relève toujours le charme de l'expression; ses vers sont coulans et ses phrases bien arrondies, pleines d'aisance et de naturel. « Enfin, dit » Laharpe, s'il paraît rarement animé par le génie des » vers, il paraît très-familiarisé avec les grâces, et, » comme Virgile nous fait reconnaître Vénus à l'odeur » d'ambroisie qui s'exhale de la chevelure et des vêtemens » de la déesse, de même, quand nous venons de lire Qui» nault, il nous semble que l'Amour et les Grâces vien» nent de passer près de nous. »

Voltaire, long-tems avant Laharpe, avait rendu à l'auteur d'*Armide* une justice contre laquelle il s'éleva plusieurs oppositions dont on puise les motifs dans les satires de Boileau, sans faire attention que ce grand poëte était, de son aveu, fort jeune lorsqu'il écrivit contre Quinault, *qui n'avait pas encore fait alors la plupart des ouvrages qui lui ont acquis depuis une juste répu-*

Digitized by Google

tation. Voici comment Voltaire s'exprime à l'article *Art dramatique*, du Dictionnaire philosophique.

« Boileau dit que les vers de Quinault

Etaient des lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des sons de sa musique.

» C'était au contraire Quinault qui réchauffait Lulli. » Le récitatif ne peut être bon qu'autant que les vers le » sont : cela est si vrai qu'à peine depuis le tems de ces » deux hommes faits l'un pour l'autre, y eut-il à l'Opéra » cinq ou six scènes de récitatif tolérables.

» Les ariettes de Lulli furent très-faibles, c'était des » barcarolles de Vénise. Il fallait, pour ces petits airs, » des chansonnettes d'amour aussi molles que les notes. » Lulli composait d'abord les airs de tous ces divertis- » semens ; le poëte y assujétissait les paroles. Lulli for- » çait Quinault d'être insipide ; mais les morceaux vrai- » ment poétiques de Quinault n'étaient pas des lieux » communs de morale lubrique. Y a-t-il beaucoup » d'odes de Pindare plus fières, plus harmonieuses que » ce couplet de l'opéra de *Proserpine* ?

Les superbes géants armés contre les dieux,
Ne nous donnent plus d'épouvante,
Ils sont ensevelis sous la masse pesante
Des monts qu'ils entassaient pour attaquer les cieux ;
Nous avons vu tomber leur chef audacieux
Sous une montagne brûlante,
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les restes enflammés de sa rage expirante ;
Jupiter est victorieux,
Et tout cède à l'effort de sa main foudroyante.
Chantons dans ces aimables lieux
Les douceurs d'une paix charmante.

» L'avocat Brossette a beau dire : l'ode sur la prise de » Namur, avec ses monceaux de piques, de corps morts, » de rocs, de briques, est aussi mauvaise que ces vers » de Quinault sont bien faits. Le sévère auteur de l'*Art* » *Poétique*, si supérieur dans son seul genre, devait » être plus juste envers un homme supérieur dans le

Digitized by Google

» sien ; homme d'ailleurs aimable dans la société, homme » qui n'offensa jamais personne, et qui humilia Boileau » en ne lui répondant point.

» Enfin, le quatrième acte de *Roland* et toute la tragé- » die d'*Armide* furent des chefs-d'œuvre de la part du » poëte, et le récitatif du musicien sembla même en » approcher. Ce fut pour l'Arioste et pour le Tasse, » dont ces deux opéras sont tirés, le plus bel hommage » qu'on leur ait jamais rendu. »

Les deux volumes dont se compose l'édition des *Œuvres choisies de Quinault*, contiennent neuf pièces, *la Mère Coquette*, comédie, et *Alceste*, *Thésée*, *Atys*, *Proserpine*, *Persée*, *Amadis*, *Roland* et *Armide*, grands opéras. On a tout dit sur le mérite de ces pièces. Voltaire, dans vingt endroits de ses ouvrages, en a exalté les beautés, et Laharpe, dans son *Cours de Littérature*, en a fait des analyses qui sont des modèles de cette critique judicieuse et polie dont le *Quintilien Français* ne s'est écarté que lorsqu'il a voulu juger ses contemporains. Comme rien n'est plus fastidieux que de répéter ce qui a été dit cent fois, et beaucoup mieux que je ne pourrais le faire, j'aurais rempli ma tâche en faisant la description du *matériel* de la nouvelle édition ; mais celle-ci contient des morceaux qui ont tout l'intérêt de la nouveauté. Le premier est une *Notice sur Quinault*, par M. Fayolle. Elle se fait distinguer, ainsi que les autres ouvrages du même genre qu'on doit à ce littérateur, par un excellent style, un goût pur et sévère, des aperçus neufs et des vues ingénieuses. Le second est un poëme inédit, intitulé : *Sceaux*.

On connaissait depuis long-tems l'existence de ce poëme, puisque Perrault en fait mention dans ses *Hommes Illustres*, et Titon du Tillet dans son *Parnasse Français* ; mais on ne savait où le prendre. Enfin M. Fayolle, à qui les lettres françaises doivent la conservation d'une foule de morceaux de nos plus célèbres auteurs, morceaux qui sans lui n'auraient jamais vu le jour ; M. Fayolle, dis-je, s'est procuré, après de grandes recherches, le poëme de Quinault, et l'a publié.

Digitized by Google

Ce poëme, consacré à la description de *Sceaux*, maison du grand Colbert, est divisé en deux chants. Dans le premier, le poëte feint qu'au moment où il allait entreprendre cette description, une nymphe lui apparaît et la fait elle-même. Le second chant est consacré à l'histoire de l'Aurore, peinte par Lebrun dans le pavillon de *Sceaux*. Le poëme est en vers libres. On y reconnaît la touche de l'auteur d'*Armide* et de *Roland*, sa manière souple, flexible et gracieuse, et ce tour élégant et facile qu'on admire dans ses grands opéras. En général, un mélange heureux d'esprit et de sentiment, des formes agréables, beaucoup de naturel et de pureté, caractérisent ce charmant poëme. Quelques fragmens que je cite au hasard, suffiront pour donner envie de le lire. Voici d'excellens vers descriptifs qui joignent au charme de l'expression le mérite de la difficulté vaincue.

Au milieu de ces eaux, l'eau du ciel la plus pure,
Et de ces beaux jardins l'ornement le plus grand,
D'une étroite prison sortant avec murmure,
S'élance dans les airs en superbe torrent.
Cette onde, en jaillissant d'un mouvement rapide,
Forme une colonne liquide
Qui jusque dans les cieux s'élève avec fierté;
Contre son poids elle dispute,
Sans cesse elle remonte et répare sa chute,
Et son débris lui sert de nouvelle beauté.

Marchons, dit ensuite la nymphe au poëte, *vers ce bois frais et sombre.*

Les vents impétueux vont plus loin murmurer;
Le seul zéphire a l'avantage
De s'y faire un secret passage;
Le grand jour n'ose y pénétrer;
L'importune chaleur n'y peut jamais entrer.
Traversons ce parterre, et vois ces fleurs nouvelles
Se parer à l'envi des couleurs les plus belles.
D'un seul regard découvre ici de tous côtés
Ces charmantes diversités
Qui doivent enchanter la vue,
Ces fertiles coteaux et ces sombres déserts
Où la tranquillité n'est point interrompue,
Ces vallons de saules couverts,

Digitized by Google

Ces ruisseaux serpentant dans ces prés toujours verts,
Ces plaines d'immense étendue,
Que d'un or précieux Cérès prend soin d'orner;
Ce mont qui, de si loin, fait si bien discerner
L'antique tour presqu'abattue,
Qui depuis si long-tems sert à le couronner,
Et dont l'orgueilleux reste, osé encor s'obstiner
A monter jusque dans la nue.

Je finirai en citant le passage suivant, rempli de jolis détails.

Le dieu, toujours jeune et charmant,
Qui prit soin de planter le tortueux sarment,
Et d'en tirer un doux breuvage,
A l'approche du jour doucement se dégage
D'un profond assoupissement.
Il oppose sa main à la vive lumière
Qui vient frapper ses yeux d'un éclat trop brillant,
Et laissant à loisir dessiller sa paupière,
Se dispose à la joie et rit en s'éveillant.
Le verdoyant lierre et la pourpre nouvelle
Des pampres cueillis fraîchement,
Sont la parure naturelle,
Qui du lit de Bacchus fait le riche ornement.
Son vieux nourricier a fait gloire
De passer sans repos toute la nuit à boire;
Plus rempli qu'assouvi de vin,
Il se laisse assoupir par le frais du matin.
Il s'appuie en dormant sur la bête pesante,
Qui d'une allure douce et lente
Le porte chaque jour sans se lasser jamais;
Sa main soutient encor la précieuse charge
D'une cruche profonde et large,
Sans quoi le bon vieillard ne peut dormir en paix.

Ces diverses citations inspireront sans doute le désir de lire un poëme dont la publication est une bonne fortune pour les amis des vers et de la littérature. Combien ne doivent-ils pas de reconnaissance à l'éditeur, homme de lettres, dont les soins ont recouvré un ouvrage qui, sans son zèle, serait demeuré inédit!

L. A. M. B.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Société pour l'encouragement de l'industrie.—La Société pour l'encouragement de l'industrie nationale, a tenu, le mercredi 31 mars, sa séance générale.

M. Costaz, secrétaire, a rendu un compte très-intéressant des travaux de la Société et des services qu'elle a rendus à l'industrie dans l'année 1812. Il a payé, au nom de la Société, le juste tribut de la reconnaissance qu'elle doit à la protection dont l'honore son excellence le ministre des manufactures et du commerce.

M. le baron Petit de Beauverger a exposé l'état heureux des finances de la Société, résultant principalement du grand nombre de citoyens qui s'associent à ses travaux par leurs souscriptions. L'année 1812 lui en a procuré trois cent soixante nouveaux.

M. le sénateur comte Colchen, et M. le comte Laumont, censeurs, n'ont eu que des éloges à donner à l'administrateur de la commission des fonds, et les ont exprimés avec sensibilité.

M. Du Pont (de Nemours), l'un des vice-présidens, a lu une notice sur la vie de feu M. Barlow, ministre plénipotentiaire des Etats-Unis d'Amérique en France.

Nous avons pu nous en procurer une copie que nous allons transcrire.

Notice sur la vie de M. Barlow.

La Société d'encouragement de l'industrie a, depuis sa dernière séance, perdu M. J. BARLOW, ministre plénipotentiaire des Etats-Unis d'Amérique auprès de S. M. l'Empereur et Roi.

Elle doit quelque hommage à la mémoire de cet homme remarquable, que pleurent sur les deux continens les amis de l'humanité.

Né en 1757, à Reading, dans la province aujourd'hui l'état de Connecticut, d'une famille respectable, dont il était le dixième enfant. On l'envoya d'abord au collége de Darmouth dans le New-Hampshire, et il acheva ses études à celui de New-Haven, dans son pays natal.

La guerre de l'Indépendance éclata en 1776. Barlow

Digitized by Google

était encore écolier et commençait à se distinguer par des pièces en prose et en vers, dont l'une fut une Elégie sur la mort de M. Holmer, membre du Congrès et juge suprême de la Cour d'appel des Etats-Unis.

Dans les vacances il prenait le mousquet, allait joindre ses quatre frères qui étaient à l'armée américaine, et combattait avec eux pour la liberté. Il se trouva à l'action très-chaude de York-Island, où les Américains, perdant le champ de bataille, firent une retraite honorable, après laquelle ils réparèrent leur malheur.

Occupé avec distinction d'un cours de droit, la réputation de ses lumières et de sa moralité le fit nommer dans l'armée, *aumônier de brigade*, par l'état de Massachuset. Il reçut l'ordination qui, chez les Presbytériens, n'est que *civile*, et n'empêche jamais d'embrasser un autre état.

En sa qualité d'aumônier, il suivit l'armée jusqu'à la paix de 1783.

Ce fut sous la tente qu'il commença son poëme de la *Columbiade*, seule épopée qu'aient encore les Etats-Unis.

Son zèle à-la-fois éclairé, pieux et intrépide, lui mérita l'amitié des chefs les plus estimés de la nation, tant magistrats que militaires, fonctions qui ne sont nullement incompatibles dans la république américaine.

Mais une liaison bien plus intéressante pour son cœur, fut l'alliance qu'il contracta en 1788 avec M^lle^ Baldwin, de New-Haven, sœur du sénateur de ce nom.

Après la paix, M. Barlow reprit l'étude des lois. Il entra au barreau en 1785, et y eut de grands succès, s'y fit une réputation extraordinaire, qui résultait naturellement de ce qu'il joignait beaucoup de lumières en jurisprudence avec un talent littéraire très-brillant.

En 1787, il publia la première édition de son poëme, *la Vision de Colomb*; et dès la même année on en fit une seconde en Angleterre. La réputation de l'auteur s'en accrut en Amérique, et se répandit en Europe, où il eut occasion de venir dès l'année suivante.

Une société puissante et recommandable avait acheté du Congrès des Etats-Unis trois à quatre millions d'acres de terre sur les bords de l'Ohio.

Elle voulait en vendre une partie à des étrangers, et partager l'autre entre ses actionnaires. M. Barlow y était intéressé : il consentit à se rendre en France pour cette négociation, qui fut heureuse au point que dix-sept ans

Digitized by Google

après on comptait dans la colonie de l'Ohio *soixante dix mille habitans*; et qu'elle est aujourd'hui un *Etat constitué*, faisant partie de la confédération générale.

M. Barlow ne put se trouver en France à cette époque sans être vivement ému par la révolution française. Il en aimait l'énergie, il en haïssait les désordres. Il essaya de les adoucir, et d'amener quelque réunion entre les partis par des écrits politiques qui lui valurent l'honneur d'être nommé *citoyen français*, avec le grand Washington et le général Hamilton ses compatriotes.

Nous avons en ce moment sous les yeux quatre ouvrages qu'il a publiés et qui montrent combien l'amour de sa patrie, un intérêt véritable pour la France, et les meilleurs principes de civilisation générale s'unissaient dans son esprit et dans son cœur.

Le premier est une *lettre* du 12 février 1799, *au Directoire exécutif*.

Le second, une *lettre* du 4 mars suivant, *à ses concitoyens*, sur le système de politique alors suivi par leur gouvernement.

Le troisième, une *autre lettre à ses concitoyens*, sur quelques mesures politiques proposées à leur considération. Elle est du 20 décembre 1799.

Le quatrième est un *Mémoire sur les lois maritimes*, dans lequel il expose avec force et clarté les principes que la France réclame depuis si long-tems contre l'Angleterre.

Il est surpris que les puissances barbaresques se montrent à cet égard plus civilisées que les plus célèbres peuples de l'Europe. Elles reconnaissent que le pavillon sincèrement neutre doit couvrir la marchandise. Elles ne font point la guerre sans l'avoir déclarée. Elles donnent après la déclaration trente jours de délai dans la Méditerranée, et un plus long terme sur l'Océan avant de commencer les hostilités.

M. Barlow parlait en cela de ce qu'il savait bien. Il revenait alors d'Alger, de Tunis et de Tripoli, où le président Washington l'avait nommé ministre plénipotentiaire; et où, surmontant l'extrême difficulté de traiter entre un peuple libre et des régences barbaresques, il avait conclu, malgré l'opposition de l'Angleterre, les trois premiers traités par lesquels ces régences se soient engagées à respecter la navigation et le commerce des Etats-Unis.

De retour en Amérique il s'occupa, en 1805, du projet que M. Jefferson avait conçu d'établir à Washington-City

Digitized by Google

une université destinée à donner à la jeunesse des Etats-Unis une instruction convenable, étendue, sage, uniforme, propre à seconder par la correspondance des lumières l'accord qu'il est si important de maintenir entre les divers membres de la confédération.

Son ami Du Pont (de Nemours) avait déjà fait, en 1800, à la demande du même magistrat, un ouvrage sur le même sujet et dans les mêmes principes; les *Annales d'Education*, rédigées par M. Guizot, viennent d'en publier quelques fragmens.

Il faut espérer que ce concours de plusieurs philosophes animés du même esprit, aura des résultats d'un avantage général, et l'on doit convenir que l'éducation publique, dans l'Amérique-Unie, a déjà fait des progrès très-remarquables.

M. Barlow n'était pas de ces citoyens exclusifs qui s'imaginent que le patriotisme consiste principalement à haïr les autres peuples et à leur nuire; mais, au contraire, de ceux dont le cœur moins sauvage et l'esprit plus éclairé conçoivent l'utilité des services réciproques.

Sa philosophie embrassait toutes les nations. Nous devons cependant convenir, et ce n'est pas un tort à nos yeux, que c'était avec quelque prédilection pour la nôtre. Notre vivacité, qu'il n'imitait point, lui paraissait propre à donner de *l'animation* à la gravité américaine, et il ne croyait pas inutile de nous inspirer un peu de celle-ci.

Il estimait à tout leur prix nos lumières dans les sciences et dans les arts, et voulait que les Etats-Unis en profitassent; mais dans cette communication qu'il désirait rendre mutuelle, observant que c'est à des savans américains que nous devons l'art de guider le tonnerre, et celui de préserver nos maisons de la fumée, en faisant rendre à nos cheminées plus de chaleur avec moins de combustible: remarquant de plus que nous leur devrons bientôt celui, que l'Europe n'a pas encore adopté, de remonter les fleuves, même rapides, en appliquant la machine à vapeurs aux bateaux de messageries, comme on le fait maintenant avec autant d'économie que de promptitude sur l'Hudson, sur la Delaware, sur la Susquehanna, il trouvait que ses compatriotes compensent assez honorablement ce qu'ils peuvent nous devoir de connaissances utiles.

Ils ne songent pas beaucoup à l'éclat; et s'occupent sans cesse dans leurs maisons, dans leurs meubles, dans

Digitized by Google

leurs vêtemens, à tourner leur esprit inventif vers ce qu'ils appellent le *comfortable*, ou ce qui augmente les jouissances réelles de l'humanité.

M. Barlow ambitionnait d'établir sur ce point des rapports actifs et suivis entre la Société Philosophique de Philadelphie d'une part, et la Société d'encouragement de Paris, ainsi que la première classe de l'Institut.

Il en eut bientôt une heureuse occasion, liée à des intérêts encore plus grands, à des vues encore plus hautes. Ce fut en 1811, lorsque son excellence M. Madison, président régnant des Etats-Unis, le nomma leur ministre plénipotentiaire à la cour de France.

Ce choix fait par la sagesse du chef du gouvernement américain, a eu l'applaudissement des dix-sept républiques confédérées. Il a été déterminé par les qualités reconnues d'homme d'état, que M. Barlow joignait à l'avantage d'avoir servi les deux nations, d'être légalement citoyen des deux pays, de trouver son bonheur à être utile à tous deux, de les regarder comme ayant les mêmes intérêts, comme étant des alliés naturels; enfin par celui de n'avoir pas oublié que l'indépendance de l'Amérique fut énergiquement secondée par la valeur et la générosité françaises.

Dans sa manière de négocier, M. Barlow était d'une loyauté rare. On y trouvait une originalité simple et ferme, qui chez des politiques d'Europe pouvait passer pour être *de l'autre monde*; mais qui ne déplaisait point, parce qu'on y voyait la raison et la bonne foi.

L'éloquence de son pays a peu de pompe. Des Italiens, des Espagnols, des Provençaux, la trouveraient froide; mais elle est féconde en aperçus et puissante en raisonnement. Elle va même plus au fait que celle des Anglais dont elle est dérivée. Elle est mieux ordonnée, s'égare moins dans les détails, les met plus judicieusement à leur véritable place.

On croit que les principaux articles du traité étaient convenus, et suffisaient pour rétablir la bienveillance réciproque; mais qu'on jugeait des deux parts ne devoir pas conclure sans avoir communiqué ces bases au gouvernement américain. Personne n'est à portée de savoir ce qu'il y a de réel ou d'inexact dans ces opinions. Ce sont des affaires d'état.

M. Barlow fut mandé à Wilna pour en conférer avec M. le duc de Bassano.

Il revenait jour et nuit, se fiant trop à la force de son

Digitized by Google

tempérament, quand le contraste de l'extrême froidure du climat avec la chaleur excessive, et non moins redoutable, des petites maisons de Juifs qui sont en Pologne les seules auberges, lui a donné une violente inflammation de poitrine, dont il est mort à Zarnowiça près de Cracovie.

Il a péri victime de son devoir, de son zèle, de son courage, comme il doit arriver, dans les circonstances orageuses et pressantes, à la plupart des hommes illustres, et sur-tout à ceux qui ont le bonheur d'avoir pour amie une femme du premier ordre, telle qu'est l'inconsolable Mme Barlow. Deux passions profondes, nobles et honnêtes, celle du *bien public*, et celle de l'*amour durable* d'un ménage non mésallié, se doublent l'une l'autre. L'homme veut mériter sa récompense, et la femme en jouit au risque de la payer par les plus amères douleurs. A ce prix, seulement, les meilleurs et les plus grands des humains s'*apparient*. Qu'ils se le disent d'avance! C'est comme susceptible des plus douces félicités et des plus désolantes peines que l'on compte parmi les êtres les plus élevés, les plus estimables de notre espèce. Que nul d'entre nous ne prétende à devenir un héros d'histoire, si la nature ne lui a point donné l'ame ardente et généreuse d'un héros de roman! et que nul n'ose se croire un héros de roman, s'il n'a pas le grand sens, les vigoureuses résolutions, les mâles vertus, l'auguste caractère d'un héros d'histoire!

SPECTACLES. — *Académie impériale de Musique*. — Première représentation des *Abencérages*, opéra en trois actes, paroles de M. de Jouy, musique de M. Chérubini, ballets de M. Gardel.

Voltaire a tracé la poétique d'un opéra en faisant dire au mondain :

> Il faut se rendre à ce palais magique
> Où les beaux vers, la danse, la musique,
> L'art de tromper les yeux par les couleurs,
> L'art plus heureux de séduire les cœurs
> De cent plaisirs font un plaisir unique.

Le meilleur poëme d'opéra est, à mon avis, celui qui, offrant d'abord le mérite d'un plan bien conçu et de scènes attachantes, donne encore au musicien, au chorégraphe et au peintre, les moyens de déployer toute la richesse de leur art. Ce principe posé, je ne crains pas de dire que les *Abencérages* sont un des meilleurs ouvrages lyriques.

Digitized by Google

La scène se passe à Grenade dans le moment où Muley Hassem, roi des Maures, est allé porter la guerre en Afrique. Florian a fait connaître la rivalité des Abencérages et des Zégris, les deux premières tribus de l'empire des Maures. Almanzor, fameux par ses exploits, est de la tribu des Abencérages; il aime Noraïme, princesse du sang royal, dont Muley Hassem lui a accordé la main en récompense de ses services signalés. Tel est l'état des choses au lever de la toile. Alémar, visir, de la tribu des Zégris, et auquel Muley Hassem a confié le pouvoir en son absence, est jaloux du triomphe d'Almanzor; il cherche les moyens de perdre ce héros. Cependant tout s'apprête pour ce grand hymen. Une trêve a même permis au vaillant Gonsalve, surnommé le *Grand Capitaine*, de venir, de la part de Ferdinand et d'Isabelle, féliciter la jeune princesse sur son union avec le soutien de Grenade. Le peuple témoigne par des jeux la joie que lui inspire cet heureux évènement, lorsque tout-à-coup, Octaïr, secrètement dévoué à Alémar, annonce la rupture de la trêve, et Gonsalve se retire avec sa suite. Le visir, fidèle à son projet, propose de surprendre l'ennemi cette nuit même dans son camp; Almanzor répond du succès; on lui remet alors l'étendard de l'empire. Une loi condamnait à mort le général sous le commandement duquel il tombait dans les mains de l'ennemi. Almanzor jure de vaincre et de rapporter l'étendard.

Au second acte, Noraïme, instruite de la victoire remportée par Almanzor, se livre au doux espoir de presser sur son cœur l'amant auquel elle doit être unie; il va revenir couvert de nouveaux lauriers. Bientôt il paraît lui-même; la honte est sur son front et le désespoir dans son cœur: il a vaincu, mais l'etendard sacré a disparu; mandé au conseil des vieillards, accusé par Alémar, il va être condamné à périr, lorsque les Abencérages apportent aux pieds des juges les armes et les drapeaux conquis sur les Espagnols; le souvenir de ses exploits parle en sa faveur; on lui laisse la vie; il est condamné à l'exil, mais il mourra s'il reparaît dans Grenade sans le saint drapeau. L'écuyer d'Almanzor suspend alors sa bannière et son bouclier aux murs de la salle d'armes, et le héros dit un dernier adieu à ses amis.

Au troisième acte le théâtre représente une partie des fameux jardins de l'Alhambra. Noraïme, à la faveur des ombres de la nuit, s'échappe seule de son palais; elle ne

Digitized by Google

peut vivre sans Almanzor et veut le suivre dans son exil. Son amant brave la mort pour revoir celle qu'il aime, et sous les habits d'un esclave il ose rentrer dans Grenade; il rencontre Noraïme au tombeau de sa mère; ils veulent chercher un asyle sur des bords étrangers, lorsqu'Alémar, qui avait secrètement fait suivre les pas d'Almanzor, paraît suivi des principaux Zégris. Le guerrier banni a osé reparaître dans Grenade, la loi ordonne sa mort; il est renfermé dans la tour du Champ-Clos jusqu'au moment où il doit périr. Le théâtre change et représente le Champ-Clos. Dans le fond on aperçoit la tour dans laquelle Almanzor est renfermé : deux des principaux Zégris paraissent dans la carrière pour soutenir qu'Almanzor a mérité la mort; les Abencérages veulent prendre sa défense; mais il s'y oppose; il n'a pu découvrir par quelle trahison l'étendard sacré a été enlevé; le sort cache à ses yeux le coupable, il veut périr et adresse ses mots aux Abencérages :

Mes amis, ne me plaignez pas,
J'ai vécu pour la gloire;
Qu'importe le trépas
Le lendemain de la victoire ?
Ne détournez pas vos regards,
Quel plus beau sort puis-je prétendre !
Je meurs aux pieds de ces remparts
Que mon courage a su défendre.

Tout-à-coup Noraïme paraît suivie d'un guerrier dont la bannière est voilée, il veut rester inconnu et demande le combat contre le Zégris accusateur d'Almanzor : les champions s'attaquent d'abord avec la hache, bientôt ils jettent leurs boucliers et croisent le fer, mais ils abandonnent encore cette arme pour se servir du poignard; enfin le guerrier inconnu saisit le Zégris et l'immole aux acclamations de tout un peuple. Dès lors Almanzor doit être sauvé. Alémar ose encore le poursuivre; il représente qu'Almanzor n'en a pas moins perdu l'étendard de l'empire; au nom de Grenade il le lui redemande : qu'en as-tu fait ? Il flotte sur sa tête, répond le vainqueur inconnu qui fait un signe. L'écuyer découvre sa bannière, ô surprise ! c'est l'étendard; le guerrier lève ensuite sa visière, et l'on reconnaît Gonsalve, qui ne voulant pas devoir sa gloire à une trahison, déclare qu'Alémar lui-même a engagé Octaïr à livrer le drapeau sacré aux Espagnols; mais il rougirait d'une victoire achetée par sa perfidie. Almanzor

Digitized by Google

est rendu à l'honneur et à la vie par la noblesse d'un ennemi généreux.

Cet ouvrage a obtenu le plus grand succès; on conçoit tout ce que l'action offre de dramatique; on a particulièrement remarqué la scène où les Abencérages présentent aux juges les trophées conquis sur les Espagnols, et celle où Gonsalve vient lui-même sauver les jours d'Almanzor: un pareil dévouement est bien dans les mœurs chevaleresques. Dans le Gonsalve de Cordoue de Florian, ce sont des chevaliers espagnols qui sauvent la reine de Grenade accusée par les Zégris; ici c'est Gonsalve, le rival de gloire d'Almanzor, qui défend ses jours, et ce dévouement pour un héros son ennemi a quelque chose de plus touchant et de plus noble, puisqu'il n'est mu que par la générosité, et non par ce sentiment de galanterie et de dévouement pour les dames qui distinguaient les Espagnols et les Maures.

Le style de l'ouvrage répond à la conception; je pourrais citer beaucoup de morceaux qui sauraient se passer même de la musique enchanteresse de Chérubini.

Je ne puis aujourd'hui faire connaître que le poëme : la musique sera l'objet d'un second article; une composition aussi belle mérite un examen plus détaillé. Ce que j'ai reconnu à la première représentation, c'est que M. Chérubini a saisi avec une rare intelligence les différentes situations de ce bel ouvrage, et qu'il a donné à chacune une expression qui lui est propre.

Je m'occuperai aussi dans mon second article des charmans ballets de M. Gardel, des décorations qui ont été exécutées sur des dessins de M. Isabey; et je n'oublierai pas les acteurs qui ont coopéré au succès.

LL. MM. ont paru dans leur loge au commencement du spectacle, et l'ont honoré de leur présence jusqu'à la fin; à leur vue le public a fait éclater les transports les plus vifs. B.

Théâtre-Français. — Rodogune et le Conteur. — Cette tragédie est un monument indestructible élevé par le grand Corneille lui-même à son rare et beau génie. Plus il se présentait d'obstacles dans le plan de cet ouvrage, et plus il s'efforçait de les vaincre. Jamais il n'est plus sublime que quand il rencontre un sujet avec lequel il puisse se mesurer. C'est un athlète qui ne descend dans l'arène que pour y combattre un athlète digne de lui. Sans

Digitized by Google

les sentimens élevés qu'il avait amassés dans son ame, sans l'énergie de son style, il n'eût jamais pu réussir dans son entreprise périlleuse. Il fallait qu'il eût pénétré bien avant dans le cœur humain pour y découvrir tous les ravages que peut y causer l'ambition, et lui arracher un masque aussi hideux que celui dont elle enveloppe son visage. Il faut convenir que si son génie l'a bien secouru, l'art ne la point trahi. Comme il a senti qu'il devait adoucir l'horreur du tableau qu'il présente au public, par l'amitié touchante de ces deux frères, *sujets couronnés*, qui ont juré de vivre et de mourir ensemble! Comme l'amour mutuel qu'ils éprouvent pour Rodogune est dramatique! Rodogune est aussi affreuse, aussi artificieuse que Cléopâtre, et l'ascendant de sa beauté est tel, qu'elle a subjugué ces deux frères et les enchaîne à son char, en armant leurs mains du poignard qui doit déchirer le sein de leur mère. Quel homme ne frémirait d'une telle maîtresse et d'une telle épouse! Corneille a dû être épouvanté lui-même quand il a tracé le plan d'une pareille tragédie : mais en triomphant il a justifié Horace et Boileau.

> Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
> Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.

M^lle^ Raucourt est d'une beauté effrayante dans le rôle de Cléopâtre. Gestes, démarche, pantomime, jeu terrible de physionomie, tout est d'accord avec les sons de cette voix sèche et âpre qui convient si bien au personnage. Ceux qui pensent que l'organe de M^lle^ Raucourt est nuisible aux rôles qu'elle joue, ont bien peu d'idée de l'art dramatique et de la déclamation. Ne voudraient-ils pas que Cléopâtre eût la voix de Zaïre ou celle d'Ariane? L'admirable intelligence de M^lle^ Raucourt est puissamment secondée par son physique et par tous les moyens de la nature. Elle est armée de toutes pièces pour l'emploi qu'elle a pris, et dans lequel elle ne sera pas facilement remplacée. Prions-la, au nom de sa gloire et pour le bonheur de l'art, de jouer souvent. L'artiste qui veut profiter doit l'entendre dans un profond silence, *intenti ora tenebant;* elle ne fait rien perdre à Corneille, et il n'a jamais eu, je crois, un plus digne interprète. Lafond a de très-beaux momens, il détaille savamment les vers, et possède une véritable chaleur. M^lle^ Volnais nous a paru s'être surpassée dans le rôle de Rodogune. Elle a fait entièrement divorce avec ce ton pleureur et lamentable qui déshonore la tragédie, et n'est jamais

Digitized by Google

que le partage des diseuses de vers, condamnées tout au plus à faire pleurer des cassandres et des caillettes. Il faut cependant qu'elle travaille encore ce rôle dans les premières scènes sur-tout. Quand on n'est point entraîné par la passion, et qu'il ne s'agit que de débiter, ou de faire l'exposition de ses douleurs, on doit varier avec plus d'art les inflexions. N'a-t-on rien à dire au cœur, il faut parler aux oreilles. C'est un art que possédait éminemment Lekain, qui notait alors pour ainsi sa déclamation.

Le jeune Valmor a de l'intelligence et sort d'une bonne école. Son organe est faible et peu sonore. Qu'il travaille à s'en faire un : ce n'est point le premier acteur à qui un semblable projet eût réussi.

Le *Conteur* est un des premiers ouvrages de Picard : on y distingue cette gaîté naturelle et originale, le véritable cachet du talent de l'auteur. On peut dire que son cerveau est un magasin d'idées comiques. Il n'a pas montré dans *le Conteur* une grande soumission aux principes de l'art, mais comme il a fait lui-même amende honorable à la fin de sa pièce, dans des couplets assez jolis, il nous conviendrait mal d'être un lieutenant criminel plus inflexible que lui.

DU PUY DES ISLETS.

Rentrée de Saint-Prix dans Athalie. — C'est un événement mémorable pour le Théâtre-Français que la rentrée de cet acteur, distingué sous tant de rapports différens. L'infatigable Baptiste aîné ne peut pas être à-la-fois à tous les postes. On se plaignait de voir l'emploi des pères nobles dans la tragédie, abandonné presqu'à des imberbes. Saint-Prix va lui rendre son lustre ; il en a fait mercredi un glorieux essai dans le rôle de Joad. Les applaudissemens quand il a paru, partant de tous les coins de la salle, se sont prolongés pendant près de six minutes et soutenus avec la même unanimité dans tout le courant de la pièce. Nous parlerons plus au long, dans le prochain numéro, de cette représentation d'*Athalie*, qui offrait à-la-fois un chef-d'œuvre et un bon acteur.

D. D.

Digitized by Google

DE LA SEINE
5.

POLITIQUE.

Le *Moniteur* a publié un article qui fait connaître la situation des armées françaises dans le Nord, au 30 mars. La voici :

« La garnison de Dantzick avait délogé l'ennemi de toutes les hauteurs d'Oliva dans les premiers jours de mars.

» Les garnisons de Thorn et de Modelin étaient dans le meilleur état. Le corps qui bloquait Zamosc s'en était éloigné.

» Sur l'Oder, les places de Stettin, Custrin et Glogau n'étaient pas assiégés. L'ennemi se tenait hors de la portée du canon de ces forteresses. La garnison de Stettin avait brûlé tous les faubourgs et préparé tout le terrain autour de la place.

» La garnison de Spandau avait également brûlé tout ce qui pouvait gêner la défense de la place.

» Sur l'Elbe, le 17, on avait fait sauter une arche du pont de Dresde, et le général Durutte avait pris position sur la rive gauche. Les Saxons s'étaient portés autour de Torgau.

» Le vice-roi était parti de Leipsick, et avait porté, le 21, son quartier-général à Magdebourg.

» Le général Lapoype commandait à Vittenberg le pont et la place, qui étaient armés et approvisionnés pour plusieurs mois. On l'avait remise en bon état.

» Arrivé à Magdebourg, le vice-roi avait envoyé le 22 le général Lauriston sur la rive droite de l'Elbe. Le général Maison s'était porté à Mockern et avait poussé des postes sur Burg et sur Ziczar; il n'a trouvé que quelques pulks de troupes légères, qu'il a culbutés et sur lesquels il a pris ou tué une soixantaine d'hommes.

» Le 12, le général Carra Saint-Cyr, commandant la 32e division militaire, avait jugé convenable de repasser sur la rive gauche de l'Elbe, et de laisser Hambourg à la garde des autorités et des gardes nationales. Du 15 au 20, différentes insurrections se manifestèrent dans les départemens des Bouches de l'Elbe et de l'Ems.

» Le général Morand, qui occupait la Poméranie suédoise, ayant appris l'évacuation de Berlin, faisait sa re-

Digitized by Google

traite sur Hambourg. Il passa l'Elbe à Zollenpischer, et le 17 il fit sa jonction avec le général Carra Saint-Cyr. Deux cents hommes de troupes légères ennemies ayant atteint son arrière-garde, il les fit charger et leur tua quelques hommes. Le général Morand se posta sur la rive gauche, et le général Saint-Cyr se dirigea sur Brême.

» Le 24, le général Saint-Cyr fit partir deux colonnes mobiles pour se porter sur les batteries de Carlsbourg et de Blexen, que des contrebandiers aidés des paysans et de quelques débarquemens anglais avaient enlevées. Ces colonnes ont mis les insurgés en déroute et repris les batteries. Les chefs ont été pris et fusillés. Les Anglais débarqués n'étaient qu'une centaine; on n'a pu leur faire que 40 prisonniers.

» Le vice-roi avait réuni toute son armée, forte de 100,000 hommes et de 300 pièces de canon, autour de Magdebourg, manœuvrant sur les deux rives.

» Le général de brigade Montbrun, qui avec une brigade de cavalerie occupait Steindal, ayant appris que l'ennemi avait passé le Bas-Elbe dans des bateaux près de Werben, s'y porta le 28, chassa les troupes légères de l'ennemi et entra dans Werben au galop. Le 4e de lanciers exécuta une charge à fond dans laquelle il tua une cinquantaine de cosaques et en prit 12. L'ennemi se hâta de regagner la rive droite de l'Elbe. Trois gros bateaux furent coulés bas et quelques barques chavirèrent; elles pouvaient être chargées de 60 chevaux et d'un pareil nombre d'hommes. On a pu sauver 17 cavaliers, parmi lesquels se sont trouvés deux officiers dont un aide-de-camp du général Dornberg, qui commandait cette colonne.

» Il paraît qu'un corps de troupes légères, d'un millier de chevaux, de 2000 hommes d'infanterie et de six pièces de canon, sont parvenus à se diriger du côté de Brunswick pour exciter à la révolte le Hanovre et le royaume de Westphalie. Le roi de Westphalie s'est mis à la poursuite de ce corps, et d'autres colonnes envoyées par le vice-roi, arrivent sur ses derrières.

» Quinze cents hommes de troupes légères ennemies ont passé l'Elbe le 27 près de Dresde, sur des batelets. Le général Durutte marche sur eux. Les Saxons avaient laissé ce point dégarni, en se groupant autour de Torgau.

» Le prince de la Moskova était arrivé le 26 avec son quartier-général et son corps d'armée à Wurtzbourg; son avant-garde débouchait des montagnes de la Thuringe.

Digitized by Google

» Le duc de Raguse a porté le 22 mars son quartier-général à Hanau; ses divions s'y réunissaient.

» Au 30 mars, l'avant-garde du corps d'observation d'Italie était arrivée à Augsbourg. Tout le corps traversait le Tyrol.

» Le 27, le général Vandamme arrivait de sa personne à Brême. Les divisions Dumonceau et Dufour avaient déjà dépassé Wesel.

» Indépendamment de l'armée du vice-roi, des armées du Mein et du corps du roi de Westphalie, il y aura dans la première quinzaine d'avril près de 50,000 hommes dans la 32e division militaire, afin de faire un exemple sévère des insurrections qui ont troublé cette division. Le comte de Bentinck, maire de Varel, a eu l'infamie de se mettre à la tête des révoltés. Ses propriétés seront confisquées, et il aura, par sa trahison, consommé à jamais la ruine de sa famille.

» Pendant tout le mois de mars, il n'y a eu aucune affaire. Dans toutes ces escarmouches, dont celle du 28 (à Werben) est de beaucoup la plus considérable, l'armée française a toujours eu le dessus. »

Dans la séance du jeudi, 1er avril, le Sénat, extraordinairement assemblé sous la présidence de S. A. S. Monseigneur le prince archichancelier de l'Empire, a reçu les plus importantes communications; la première est celle des lettres-patentes en date du 30 mars, qui déterminent les droits et les attributions de l'Impératrice-Régente.

Voici le texte de cet acte :

NAPOLÉON, etc., etc., etc.

A tous ceux qui ces présentes verront, Salut :

Voulant donner à notre bien-aimée épouse l'Impératrice et Reine Marie-Louise, des marques de la haute confiance que nous avons en elle, nous avons résolu de l'investir, comme nous l'investissons par ces présentes, du droit d'assister aux conseils du cabinet, lorsqu'il en sera convoqué pendant la durée de notre règne, pour l'examen des affaires les plus importantes de l'État; et attendu que nous sommes dans l'intention d'aller incessamment nous mettre à la tête de nos armées, pour délivrer le territoire de nos alliés, nous avons également résolu de conférer, comme nous conférons par ces présentes, à notre bien-aimée épouse l'Impératrice et Reine, le titre de régente, pour en exercer les fonctions, en conformité de nos intentions et de nos ordres, tels que nous les aurons fait transcrire sur le livre d'État;

Digitized by Google

entendant qu'il soit donné connaissance aux princes grands-dignitaires et à nos ministres, desdits ordres et instructions, et qu'en aucun cas l'Impératrice ne puisse s'écarter de leur teneur, dans l'exercice des fonctions de régente.

Voulons que l'Impératrice-régente préside, en notre nom, le Sénat, le Conseil-d'Etat, le conseil des ministres et le conseil privé, notamment pour l'examen des recours en grâce, sur lesquels nous l'autorisons à prononcer, après avoir entendu les membres dudit conseil privé. Toutefois, notre intention n'est point que par suite de la présidence conférée à l'Impératrice-régente, elle puisse autoriser, par sa signature, la présentation d'aucun sénatus-consulte, ou proclamer aucune loi de l'Etat; nous référant à cet égard au contenu des ordres et instructions mentionnés ci-dessus.

Mandons, etc., etc.

Le même jour, 30 mars, S. M. avait tenu à l'Elysée-Napoléon un conseil de cabinet composé des grands dignitaires, des ministres ayant département, et des ministres d'Etat. Elle leur a fait connaître les lettres-patentes par lesquelles elle admet l'Impératrice aux conseils du cabinet. S. M. l'Impératrice est entrée au conseil accompagnée de la reine Hortense, de la reine de Westphalie, de la dame d'honneur et de ses dames. Elle a prêté le serment suivant :

« Je jure fidélité à l'Empereur :

» Je jure de me conformer aux actes des constitutions, » et d'observer les dispositions faites ou à faire par l'Em- » pereur mon époux, dans l'exercice de l'autorité qu'il lui » plairait de me confier pendant son absence. »

S. M. a pris ensuite place au conseil. Tout ce qui était étranger s'est retiré, et la séance est devenue secrète.

La seconde communication faite au Sénat est celle de la correspondance diplomatique qui vient de démasquer un infidèle allié, et qui a nécessité des mesures de prudence que la prévoyance de l'Empereur a rapidement calculées, et que le Sénat a adoptées par le sénatus-consulte du 3 de ce mois. Voici le rapport de S. Exc. M. le duc de Bassano, ministre des relations extérieures, à l'Empereur, rapport dont la lecture a ouvert cette importante communication.

Sire, les journées de Jéna et de Friedland avaient mis toute l'étendue de la monarchie prussienne à la disposition de V. M. De puissantes considérations conseillaient de garder les fruits de la victoire, ou de placer sur le trône de Prusse un prince qui n'eût point d'intérêts opposés à ceux de la France, qui ne pût avoir rien à ré-

Digitized by Google

et sur-tout qui ne se laissât pas conduire par cet esprit versatile qui caractérise depuis cent ans la politique de la maison de Brandebourg.

Mais l'empereur de Russie offrait à Tilsitt de déclarer la guerre à l'Angleterre, de concourir à fermer le continent à son commerce, afin de la contraindre à souhaiter la paix, si le roi de Prusse était replacé au rang des souverains.

Cette perspective exerça sur V. M. une séduction à laquelle elle ne sut point résister; elle se livra à l'espoir de voir la tranquillité du monde rétablie, et le commerce de la France jouir enfin de cette splendeur que lui assurent la richesse de notre sol et l'industrie de ses peuples. Elle sacrifia à de si grands intérêts les calculs d'une politique soupçonneuse; et à sa seconde entrevue avec l'empereur Alexandre, elle consentit à recevoir le roi de Prusse, dont elle avait, par un juste ressentiment, voulu éviter la présence.

C'était d'ailleurs une opinion générale, que le roi de Prusse avait été entraîné, malgré lui, dans le parti de la guerre. V. M. se plut à penser que l'expérience qu'il venait de faire, le mettrait pour toujours en garde contre de dangereuses séductions et des illusions funestes; enfin, V. M., pour qui la générosité est un besoin, se persuada facilement que celle dont elle allait user, ne serait jamais mise en oubli.

La monarchie prussienne fut relevée, et la maison de Brandebourg continua de régner.

V. M. dut l'éloigner des frontières du Rhin, et lui ôter le protectorat des côtes. Elle créa le royaume de Westphalie, et elle stipula que Dantzick, Glogau, Custrin, Stettin resteraient dans ses mains jusqu'à la paix avec l'Angleterre. Elle voulait que la remise de ces places importantes pût être dans les négociations avec l'Angleterre un objet de compensation pour nos possessions maritimes.

Le roi de Prusse n'eut point à discuter les dons qu'il recevait de la générosité de V. M., et dont l'importance s'élevait au-delà de ses espérances. Les contributions de guerre frappées sur le territoire prussien furent réservées comme des indemnités équitables et nécessaires pour les frais de la guerre injuste que la Prusse avait suscitée.

Les armées de V. M. ne devaient évacuer le territoire cédé au roi de Prusse qu'après le paiement entier des contributions. Cependant, Sire, par la convention conclue à Berlin le 5 novembre 1808, à la suite des conférences d'Erfurt, V. M. consentit à faire remise à la Prusse d'une partie de sa dette, et à retirer les troupes françaises de son territoire, avant que les paiemens eussent été accomplis.

L'alliance de la France avec la Russie semblait devoir garantir la fidélité de la Prusse. V. M. voulut y compter; mais la faiblesse,

Digitized by Google

l'indécision habituelle de ce cabinet pouvaient d'un moment à l'autre tromper cette confiance. La conduite de la Prusse, pendant les premières années qui suivirent la paix de Tilsitt, fut guidée par des sentimens bien différens de ceux de la reconnaissance. Loin de remplir ses engagemens, elle parut épier les occasions, et attendre des chances qui lui permissent de s'y soustraire. On vit, en 1809, des régimens entiers, cédant à l'influence qu'exerçaient des sociétés secrètes et séditieuses, se ranger sous les drapeaux des ennemis de V. M.; scandale unique dans les fastes du gouvernement.

En 1811, lorsqu'un changement visible dans les dispositions de la Russie fit craindre que la guerre ne vint se rallumer dans le nord, la Prusse comprit que son sort dépendait entièrement de sa prévoyance; que si elle laissait arriver les événemens, elle pourrait ne plus être maîtresse de choisir un parti, et qu'il en fallait prendre un pendant qu'elle était encore libre de faire un choix. — Elle demanda à V. M. la faveur d'être admise dans son alliance.

Cette question se présenta avec toute son importance. Il paraissait de la prudence et d'une véritable politique, de profiter des griefs que la Prusse avait donnés contre elle par l'incertitude constante de sa conduite, et si la guerre avait lieu avec la Russie, de la lui déclarer en même tems, afin de ne pas laisser une puissance douteuse derrière soi. La Prusse n'épargna pas les sollicitations et les instances. Les démarches qu'elle fit à Pétersbourg pour tâcher d'influer, lorsqu'il en était tems encore, sur les déterminations de la Russie, eurent un tel caractère de franchise, et furent si évidemment dirigées dans le sens de l'intérêt de la France, que V. M. en fut frappée. Elle ne balança plus : elle sauva encore une fois la Prusse en l'admettant dans son alliance.

Lorsque V. M. se rendit à Dresde, le roi voulut venir la trouver, et là de vive voix il réitéra les assurances d'un attachement inviolable au système qu'il avait embrassé.

Tant que V. M. fut maîtresse des événemens, et elle le fut tant qu'ils purent être maîtrisés par le génie et le courage, la Prusse demeura fidèle et le corps prussien fit son devoir; mais lorsque l'armée française éprouva à son tour les chances de la fortune, le cabinet de Berlin ne garda plus de ménagemens. La défection du général d'Yorck appela les ennemis dans les Etats du roi de Prusse, et obligea nos armées à évacuer la Vistule et à se porter sur l'Oder.

La Prusse, pour dissimuler ses intentions, offrit de fournir un nouveau contingent. Elle avait en Silésie et en-deçà de l'Oder un nombre de troupes toutes formées, et de la cavalerie qu'il eût été si

Digitized by Google

utile alors de pouvoir opposer aux incursions des troupes légères de l'ennemi ; mais elle était résolue à ne pas tenir sa promesse.

Le roi quitta inopinément Potsdam ; il abandonna une résidence dans laquelle il était couvert par l'Oder, pour se rendre dans une ville ouverte et aller au-devant de l'ennemi.

A peine était-il arrivé à Breslau, que le général Bulow, qui commandait quelques milliers d'hommes sur le Bas-Oder, imitant la trahison du général d'Yorck, ouvrit ses cantonnemens aux troupes légères russes, et leur facilita le passage de l'Oder. Ce fut sous la conduite des nouveaux enrôlés prussiens que ces troupes vinrent livrer de petits combats aux portes de Berlin.

Le cabinet de Prusse avait jeté le masque. Le roi, par trois ordonnances successives, appela aux armes d'abord les jeunes gens de famille assez riches pour s'équiper et se monter eux-mêmes, ensuite toute la jeunesse de 17 à 24 ans, et enfin les hommes au-dessus de cet âge. C'était un appel fait à des passions que la Prusse avait senti le besoin de réprimer, lorsqu'elle désirait l'alliance, et tant qu'elle y fut fidèle. Le chancelier d'Etat manda auprès de lui les coryphées de ces sectateurs, qui, dans leur fanatisme séditieux, prêchent le bouleversement de l'ordre social, et la destruction du trône. Des officiers prussiens furent envoyés avec éclat au quartier-général russe ; des agens russes se succédèrent à Breslau. Enfin, le 1er mars, le gouvernement prussien consomma, par un traité avec la Russie, ce que le général d'Yorck avait commencé.

C'est le 17 mars, à Breslau, et le 27, à Paris, que les ministres du roi de Prusse ont annoncé officiellement que leur maître fait cause commune avec l'ennemi.

Ainsi la Prusse a déclaré la guerre à V. M. pour prix du traité de Tilsitt, qui avait remis le roi sur le trône, et du traité de Paris, qui l'avait admis à l'alliance.

Après ce rapport, le ministre a lu les nombreuses pièces de la correspondance. Nous en indiquerons la substance.

N° 1. Lettre de M. le comte de Saint-Marsan au ministre : elle est en date du 24 mars 1811. L'ambassadeur fait connaître que tout lu annonce de la part de la Prusse l'intention de s'allier à la France.

N° 2. Une seconde dépêche annonce que la cour de Prusse attend avec impatience le résultat de ses ouvertures auprès de celle de France.

N° 3. L'ambassadeur fait connaître que la Prusse désire rendre son alliance commune au grand-duché de Varsovie, et à la Confédération du Rhin.

Digitized by Google

N° 4. Le roi de Prusse, dans une lettre à son ministre, datée du 14 mai 1812, se déclare intimement lié à la France, et se flatte d'avoir fait ses preuves à cet égard. Il a conseillé et il conseille à l'empereur Alexandre une accession plus entière au système continental. Il demande que son alliance avec la France soit rendue commune à la Confédération du Rhin, mais il demande la remise à ses troupes de la forteresse de Glogau, la faculté d'augmenter son armée en proportion des besoins que fait naître l'alliance elle-même, et la déclaration de la neutralité d'une partie de la Silésie pour s'y retirer avec sa famille pendant la guerre.

N° 5. M. d'Hardenberg, ministre du roi de Prusse, expose à M. de Krusemark, ambassadeur à Paris, l'état de crise dans lequel se trouve le pays (août 1811), les sacrifices faits pour la France, les contributions payées, l'entretien des garnisons françaises, les dépenses pour le passage des troupes. Il émet des inquiétudes sur la formation de l'armée varsovienne, sur l'approche des Saxons, se plaint de ce que dans l'armée française la destruction de la Prusse est hautement annoncée comme prochaine. Le roi ne peut rester dans cette position; il arme, mais il arme pour la France, demandant de nouveau avec l'alliance la fixation des droits respectifs et des conventions mutuelles.

N°s 6, 7 et 8. Dépêches du ministre de France dans lesquelles il déclare que l'alliance demandée par la Prusse ne lui paraît pas une mesure de circonstance, que M. de Hardenberg la juge comme la base de la politique de la Prusse, que la nation applaudit au projet du cabinet. Il ne garantit pas cependant *qu'en cas de revers* l'opposition ne fît rapidement des prosélytes.

N° 9. Traité d'alliance offensive et défensive déjà connu (24 février 1812).

N° 10. Convention spéciale qui fixe le contingent prussien à 20 mille hommes, non compris les garnisons, détermine les secours matériels que la Prusse sera dans le cas de fournir si la guerre a lieu, et règle les indemnités auxquelles elle aura droit.

N° 11. Seconde convention spéciale, particulièrement relative aux vivres, approvisionnemens et charrois nécessaires à l'armée française.

N°s 12, 13, 14 et 15. Correspondance déjà connue entre le général d'Yorck et le duc de Tarente; convention du général d'Yorck avec les Russes. Déclaration du général d'Yorck révoquant en doute que son souverain ait pu donner l'ordre de l'arrêter (27 janvier 1813).

N° 16. Proclamation du général d'Yorck, datée de Kœnisberg, 12 février, portant que les représentans de la nation ont ordonné la formation d'un corps de cavalerie pour le service du roi et l'indépendance de la patrie.

Digitized by Google

N° 17. Premières mesures prises par le roi de Prusse contre le général d'Yorck, sur l'avis de M. de Hardenberg. Ces mesures sont connues, la communication en a été portée à Paris par M. d'Hasfeldt.

N° 18. Publication par ordre du gouvernement prussien à l'occasion de la désertion du général d'Yorck et de Mossenback. Ordre aux troupes de ne reconnaître que le général Kleist comme général en chef.

N° 19. Lettre du roi de Prusse au roi de Naples, par laquelle il annonce la défection du général d'Yorck, et déclare qu'il n'approuve point la convention.

N°s 20 et 21. L'ambassadeur annonce le départ de M. de Hasfeldt, et que la Prusse assure qu'elle va faire tous ses efforts pour reporter son contingent au complet; que M. Hasfeldt a eu une longue audience du roi; que la lettre dont il est chargé est claire, précise, touchant l'attachement du roi à la France, que les instructions de M. Hardenberg sont dans le même sens (7 et 11 janvier 1813).

N° 21. Rapport d'un officier d'état-major du prince de Neufchâtel, déclarant que le 10 février, à Nestettin, il a vu les Prussiens, sous les ordres du général Bulow, dans la meilleure intelligence avec les Cosaques, que les communications entre les deux quartiers généraux étaient très-fréquentes.

N°s 22, 23 et 24. Edits sur les levées extraordinaires en Prusse, 3 février, 9 février, 10 février; ces édits signés de M. de Hardenberg.

N° 23. Ordre du jour du roi, donné le 11 mars 1813, et qui acquitte le général d'Yorck et lui donne le commandement supérieur des forces prussiennes, même de celles sous les ordres du général Bulow.

N°s 24 et 25. Notes du gouvernement prussien. La première est de M. de Hardenberg à M. de Saint-Marsan (16 mars 1813). Ce ne sont plus les mêmes assurances d'attachement et de fidélité, ce n'est plus une demande d'alliance et d'indemnité de territoire. La note ne contient qu'un long développement de griefs sur les sacrifices de la Prusse, sur les sommes qu'elle a payées, les fournitures qu'elle a faites, le défaut d'appurement des comptes de la part de l'intendance française, sur l'ordre à la division Bulow de passer sous les ordres du duc de Bellune, sur la défense de recruter dans les Etats prussiens, faite par le prince vice-roi. Le ministre prussien termine par déclarer que, dans cette position, son maître s'est jeté dans les bras de l'Empereur Alexandre, qu'il s'est lié à lui par un traité d'alliance

Digitized by Google

étroite, et qu'il espère que *cette démarche sera appréciée par la France et l'Europe entière.*

Le seconde est une note de M. de Krusemarck à M. de Bassano; elle offre le développement de celle de M. de Hardenberg à M. de Saint-Marsan : M. de Krusemarck confirme le parti pris par le roi de Prusse, et demande son passeport, celui de M. de Hasfeldt et des personnes de la légation.

Le ministre des relations extérieures de France répond, dans des notes marginales fort étendues, aux griefs articulés dans les lettres de M. de Krusemarck. Il y oppose sans cesse la Prusse à elle-même, et des faits à des allégations. Ces notes ne peuvent ici trouver place; mais leur sens est renfermé dans la réponse officielle du ministre, duc de Bassano à M. de Krusemarck, document du plus haut intérêt, qui renferme, en peu de mots, l'histoire de la Prusse depuis 1792, et la montre fidèle à ce seul principe politique, qui consiste à se ranger constamment du parti qu'on croit le plus fort.

Paris, 1er avril 1813.

Monsieur le baron, j'ai mis sous les yeux de S. M. I. et R. la note que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser le 27 mars.

Ce qu'elle contient de plus digne d'une sérieuse considération se réduit à ceci :

La Prusse a sollicité et conclu une alliance avec la France en 1812, parce que les armées françaises étaient plus rapprochées des Etats prussiens que les armées russes.

La Prusse déclare en 1813 qu'elle viole ses traités, parce que les armées russes sont plus rapprochées de ses Etats que les armées françaises.

La postérité jugera si une pareille conduite est loyale, digne d'un grand prince et conforme à l'équité et à la saine politique.

Toutefois elle rendra justice à la persévérance de votre cabinet dans ses principes.

En 1792 la France agitée au-dedans par une révolution, attaquée au-dehors par un ennemi redoutable, semblait prête à succomber; la Prusse lui fit la guerre.

Trois ans après, et au moment où la France triomphait des coalisés, la Prusse abandonna ses alliés, elle passa du côté de la Convention avec la fortune, et le roi de Prusse fut le premier des souverains armés contre la France qui reconnut la république.

Quatre années à peine écoulées (en 1799) la France éprouva les vicissitudes de la guerre. Des batailles avaient été perdues en Suisse

Digitized by Google

et en Italie ; le duc d'Yorck avait débarqué en Hollande et la république était menacée au nord et au midi. La fortune avait changé, la Prusse changea comme elle.

Mais les Anglais furent chassés de la Hollande, les Russes furent battus à Zurich ; la victoire revint sous nos drapeaux en Italie, et la Prusse redevint amie de la France.

En 1805, l'Autriche arma. Elle porta ses armées sur le Danube, elle envahit la Bavière, tandis que les troupes russes passaient le Niémen et s'avançaient sur la Vistule. La réunion de trois grandes puissances et leurs immenses préparatifs ne semblaient présager à la France que des défaites. La Prusse ne put hésiter ; elle signa le traité de Berlin, et les mânes de Frédéric II furent pris à témoin de la haine éternelle qu'elle vouait à la France.

Lorsque son ministre, envoyé auprès de S. M. pour dicter la loi, arriva en Moravie, les Russes venaient de perdre la bataille d'Austerlitz ; ils devaient à la générosité des Français de pouvoir retourner dans leur patrie. La Prusse déchira aussitôt le traité de Berlin, conclu six semaines auparavant, abjura le célèbre serment de Postdam, trahit la Russie, comme elle avait trahi la France, et prit avec nous de nouveaux engagemens.

Mais de ces éternelles fluctuations de la politique, naquit dans l'opinion publique en Prusse une véritable anarchie ; l'exaltation s'empara des esprits que le gouvernement prussien ne fut pas le maître de diriger. Ils l'entraînèrent, et en 1806 il déclara la guerre à la France, dans le moment où il avait le plus d'intérêt à se maintenir en bonne intelligence avec elle. La Prusse entièrement conquise, se vit, contre toute espérance, admise à signer à Tilsitt une paix où elle recevait tout et ne donnait rien.

En 1809, la guerre d'Autriche éclata ; la Prusse allait encore changer de système ; mais les premiers événemens militaires ne laissant aucun doute sur les résultats définitifs de la campagne, la Prusse prit conseil de la prudence, et n'osa pas se déclarer.

En 1811, les préparatifs de la Russie menaçant l'Europe d'une nouvelle guerre, la position géographique de la Prusse ne lui permettait pas de rester spectatrice indifférente des événemens qui se préparaient ; vous fûtes chargé, M. le baron, dès le mois de mars de la même année, de solliciter l'alliance de la France, et il est inutile que je retrace à votre mémoire ce qui se passa à cette époque. Il est inutile que je vous rappelle et vos instances réitérées, et vos vives sollicitudes.

S. M. se souvenant du passé, hésita d'abord sur le parti qu'elle

Digitized by Google

avait à prendre ; mais elle pensa que le roi de Prusse, éclairé par l'expérience, était enfin désabusé de la politique versatile de votre cabinet. Elle lui savait gré des démarches qu'il avait faites à Pétersbourg pour prévenir la rupture. Il répugnait d'ailleurs à sa justice et à son cœur, de déclarer la guerre par des considérations de convenance politique. Elle se livra à ses sentimens personnels pour votre souverain, et elle consentit à s'allier avec lui.

Tant que les chances de la guerre nous furent favorables, votre cour se montra fidèle ; mais à peine les rigueurs prématurées de l'hiver eurent ramené nos armées sur le Niémen, que la défection du général d'Yorck réveilla des défiances trop légitimes. La conduite équivoque de votre cour dans une circonstance si grave, le départ du roi pour Breslau, la trahison du général Bulow, qui ouvrit à l'ennemi les passages du Bas-Oder, les ordonnances publiées pour exciter aux armes une jeunesse turbulente et factieuse, la réunion à Breslau des hommes signalés comme les chefs des perturbateurs et comme les principaux instigateurs de la guerre de 1806, les communications journalières établies entre votre cour et le quartier-général de l'ennemi, ne permettaient plus dès long-tems de douter des résolutions de votre cabinet, lorsque j'ai reçu, M. le baron, votre note du 27 mars. Elle n'a donc causé aucune surprise.

La Prusse veut, dit-elle, recouvrer les héritages de ses ancêtres ; mais nous pourrions lui demander si, lorsqu'elle parle des pertes que sa fausse politique lui a fait éprouver, elle n'a point aussi des acquisitions à mettre dans la balance ; si, parmi ces acquisitions, il n'en est pas qu'elle doive à sa politique infidèle. C'est ainsi qu'elle a dû la Silésie à l'abandon d'une armée française dans les murs de Prague, et toutes ses acquisitions en Allemagne à la violation des lois et des intérêts du corps germanique.

La Prusse parle de son désir de parvenir à une paix établie sur des bases solides. Mais comment compter sur une paix solide avec une puissance qui se croit justifiée lorsqu'elle rompt ses engagemens selon les caprices de la fortune ?

S. M. préfère un ennemi déclaré à un ami toujours prêt à l'abandonner.

Je ne porterai pas ces observations plus loin. Je me bornerai à demander ce qu'eût fait un homme d'Etat éclairé et ami de son pays, qui, se plaçant par la pensée au timon des affaires de la Prusse, depuis le jour où la révolution française éclata, aurait voulu se conduire d'après les principes d'une politique saine et morale.

Aurait-il engagé la Prusse en 1792 dans une guerre dont elle pouvait laisser les chances à des Etats plus puissans qu'elle ? S'il l'eût

Digitized by Google

fait, aurait-il conseillé de poser les armes avant que la révolution fût finie ?

Si cependant il avait été conduit à reconnaître la République, n'aurait-il pas persisté dans son système ? n'aurait-il pas cherché à en recueillir les avantages, à profiter des sentimens qu'aurait inspirés à la France un prince bravant pour elle les préjugés de son tems ? il aurait établi l'influence de la Prusse, sur le nord, par des alliances; la monarchie de Frédéric se serait affermie, et la Prusse aurait fondé son bonheur intérieur et sa considération au-dehors sur une étroite union avec la France.

Il ne se serait pas laissé éblouir en 1799 par les succès passagers de nos ennemis.

Il aurait repoussé, en 1805, et par politique et par dignité, l'alliance à laquelle l'Angleterre, la Russie et l'Autriche unie avaient pris l'engagement réciproque de contraindre la Prusse.

Si, cependant, entraîné par des circonstances imprévues, il avait prêté un serment sur la tombe de Frédéric, il ne l'aurait pas violé après la bataille d'Austerlitz; il aurait tiré d'une fausse détermination le seul parti honorable, en restant fidèle à des alliés maltraités par la fortune.

En 1812, s'il avait cru pouvoir oublier qu'à Tilsitt la Russie avait fait en faveur de la Prusse tout ce que permettaient les circonstances, et s'il avait signé l'alliance avec la France, il y aurait été fidèle. Il aurait trouvé, dans des événemens inattendus, l'occasion de faire jouer un beau rôle à la Prusse, malgré sa faiblesse, et de manifester des sentimens non douteux, et dont il aurait pu, dans les tems, invoquer l'honorable souvenir. Cette résolution loyale eût concilié à la Prusse l'estime même de ses ennemis. Elle aurait servi, non leur haine, mais leurs véritables intérêts; car le général d'Yorck n'aurait pas trahi, et les Russes n'auraient pas passé le Niémen; le général Bulow n'aurait pas trahi, et les Russes n'auraient pas passé l'Oder, et ne se seraient point exposés à la catastrophe qui les menace; enfin la France, sentant le besoin d'un intermédiaire entre elle et la Russie, l'aurait trouvé dans la Prusse fidelle, et aurait consenti à agrandir, pour l'intérêt de son système, pour la paix et le repos du monde qui en est l'unique but, une puissance dont la sincérité aurait été mise à l'épreuve.

Aujourd'hui, M. le baron, que reste-t-il à la Prusse ? Elle n'a rien fait pour l'Europe; elle n'a rien fait pour son ancien allié; elle ne fera rien pour la paix. Une puissance dont les traités ne sont que conditionnels, ne saurait être un intermédiaire utile; elle ne garantit rien; elle n'est qu'un sujet de discussion; elle n'est point une barrière.

Digitized by Google

Le doigt de la Providence est empreint dans les événemens de cet hiver ; elle les a produits pour démasquer les faux amis et signaler les amis fidèles, et elle a donné à S. M. assez de puissance pour assurer le triomphe des uns et le châtiment des autres.

En terminant mes rapports avec vous, M. le baron, je me félicite d'avoir à vous faire connaître la satisfaction de S. M. pour votre conduite pendant le tems où vous avez résidé près d'elle. Elle vous plaint, et comme militaire, et comme homme d'honneur, de vous être trouvé obligé de signer une pareille déclaration.

J'ai l'honneur de vous envoyer les passeports que vous m'avez demandés.

Agréez, je vous prie, M. le baron, l'assurance de ma haute considération. *Signé*, le duc DE BASSANO.

Après la communication de ces pièces, MM. les orateurs du gouvernement, comtes Defermon et Boullay, ont exposé les motifs de deux projets de sénatus-consulte.

Le premier met à la disposition du ministre de la guerre 180 mille hommes, savoir, 1° dix mille hommes de gardes d'honneur à cheval; 2° quatre-vingt mille hommes appelés sur le premier ban de la garde nationale, parmi les conscrits de 1807, 1808, 1809, 1810, 1811 et 1812; 3° quatre-vingt-dix mille hommes de la conscription de 1814, qui étaient destinés à la défense des frontières de l'ouest et du midi, et qui déjà levés occupent cette destination.

Le second sénatus-consulte tend à mettre hors la constitution les départemens composant la 32° division militaire.

Dans sa séance du 3 avril, sur le rapport des sénateurs comtes Latour-Maubourg et Lapparent, les deux sénatus-consultes ont été adoptés. Une députation du Sénat a porté aux pieds du trône une adresse portant l'expression nouvelle de sa fidélité et de son amour, et des vœux que forme le Sénat pour que les armes victorieuses de l'Empereur vengent bientôt la foi violée et la sainteté des traités méconnus.

Une autre députation de trente sénateurs est venue, par l'organe de M. le comte de Lacépède, président du Sénat, présenter ses hommages à S. M. l'Impératrice et Reine.

L'Impératrice a répondu en ces termes :

«Messieurs, l'Empereur, mon auguste et bien-aimé époux, sait ce que mon cœur renferme d'amour et d'affection pour la France. Les preuves de dévouement que la nation nous donne tous les jours accroissent la bonne opinion que j'avais du caractère et de la grandeur de notre nation.

Digitized by Google

» Mon ame est bien oppressée de voir encore s'éloigner cette heureuse paix qui peut seule me rendre contente. L'Empereur est vivement affligé des nombreux sacrifices qu'il est obligé de demander à ses peuples ; mais puisque l'ennemi, au lieu de pacifier le monde, veut nous imposer des conditions honteuses, et prêche partout la guerre civile, la trahison et la désobéissance, il faut bien que l'Empereur en appelle à ses armes toujours victorieuses, pour confondre ses ennemis et sauver l'Europe civilisée et ses souverains de l'anarchie dont on les menace.

» Je suis vivement touchée des sentimens que vous m'exprimez au nom du Sénat. »

Un message de l'Empereur au Sénat vient de lui annoncer que S. M. a nommé sénateurs le cardinal de Bayanne, M. Bourlier, évêque d'Evreux, le général le Grand, le général Chasseloup, le comte Gassendi, M. de Saint-Marsan, le comte Barbé-Marbois, le comte de Croix, l'un des chambellans de S. M., le duc de Cadore, le duc de Frioul, le comte de Montesquiou, le duc de Vicence, le comte de Ségur. Les motifs énoncés à chacune de ces nominations sont conçus dans les termes les plus honorables pour les personnages qu'elles concernent, et les corps ou fonctions auxquels ils appartiennent.

LL. EE. les cardinaux Doria et Ruffo ont reçu l'aigle-d'or de la Légion-d'Honneur; M. le baron Costaz, intendant général des bâtimens de la couronne, et M. le baron Henrion de Pensay, président à la cour de cassation, sont nommés conseillers d'Etat.

S. M. a daigné accorder le grand cordon de l'ordre de la Réunion, à MM. les comtes de Sussi, ministre du commerce, Rœderer, Regnault de Saint-Jean-d'Angely, Defermon, Boullay, Muraire, Caffarelli, Gassendi, Otto, la Forêt, le prince Aldobrandini, les comtes Hullin, Belliard, Ornano, Latour-Maubourg, Gazan, Compans, Molitor, Bonnet, Pernetti, Dulauloy, Souham, généraux de division; le comte de Caen, commandant l'armée de Catalogne; le comte de Reille, commandant l'armée de Portugal; les généraux Rapp et de Lobau, aides-de-camp de S. M.; le duc de Padoue, les généraux Maurice-Mathieu, Harispe, Clausel, Gérard, Chasseloup et Morand; M. le cardinal Maury, M. de Barral, archevêque de Tours, M. Duvoisin, évêque de Nantes; les sénateurs comtes de Peluse, Saint-Vallier, Garnier, la Place, Chaptal, Clément de Ris, Berthollet, Lagrange, Sieyes, Abrial, Roger-Ducos,

Digitized by Google

le comte de Nicolaï, chambellan, le duc de Plaisance, et le comte Lemarrois, aide-de-camp de S. M.; les vice-amiraux Missiessi et Emériau.

Par décret, les vice-amiraux Emériau et Werhuel sont nommés grands officiers de l'Empire, inspecteurs généraux des côtes, l'un de celles de la Ligurie, l'autre de celles de la mer du Nord.

Par deux autres décrets, S. A. S. Monseigneur le prince archichancelier de l'Empire, est nommé grand dignitaire de l'ordre de la Couronne de Fer; et le ministre du trésor impérial, comte Mollino, a reçu le grand cordon de la Légion-d'Honneur.

M. de Scharzenberg, ambassadeur d'Autriche, est arrivé à Paris. M. de Narbonne a présenté ses lettres de créance à Vienne.

LL. MM. ont établi leur résidence à Saint-Cloud.

S....

ANNONCES.

Correspondance Littéraire, Philosophique et Critique, adressée à un souverain d'Allemagne, pendant les années 1782 *à* 1790 *inclusivement, et pendant une partie des années* 1775—1776; par le baron de Grimm et par Diderot. Cinq très-forts vol. in-8° de 3070 pages, et qui terminent cette Correspondance. Prix, 36 fr., et 45 fr. franc de port. Chez F. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

Le MERCURE DE FRANCE paraît le Samedi de chaque semaine, par cahier de trois feuilles. Le prix de la souscription est de 48 *francs* pour l'année, de 25 *francs* pour six mois, et de 13 *francs* pour un trimestre.

Le MERCURE ÉTRANGER paraît à la fin de chaque mois, par cahier de quatre feuilles. Le prix de la souscription est de 20 *francs* pour l'année, et de 11 *francs* pour six mois. (Les abonnés au *Mercure de France*, ne paient que 18 fr. pour l'année, et 10 fr. pour six mois de souscription au *Mercure Étranger*.)

On souscrit tant pour le Mercure de France *que pour le* Mercure Étranger, *au Bureau du Mercure, rue Hautefeuille*, n° 23; *et chez les principaux libraires de Paris, des départemens et de l'étranger, ainsi que chez tous les directeurs des postes.*

Les Ouvrages que l'on voudra faire annoncer dans l'un ou l'autre de ces Journaux, et les Articles dont on désirera l'insertion, devront être adressés, *francs de port*, à M. *le Directeur-Général du Mercure*, à Paris.

Digitized by Google

SEINE

MERCURE DE FRANCE.

N° DCXIII. — *Samedi 17 Avril 1813.*

POÉSIE.

ÉPITRE A M. F. B.,

Qui a le projet de donner au public son Voyage en Grèce.

Quel mortel, ami des beaux-arts,
N'a pas cent fois désiré dans sa vie,
De parcourir ces lieux où le génie
Respire encore, attache les regards
Sur des débris amoncelés, épars,
Echapés à la barbarie
Des destructeurs du trône des Césars?

Mes amis, rendez-moi les jours de ma jeunesse,
Et je cingle soudain vers ces bords malheureux,
Où d'un peuple héroïque, où de l'antique Grèce,
Gissent déshonorés les membres précieux.
En passant je dirai, là fut Lacédémone,
Olympie et Mycène, et plus loin fut Argos.
Rangeons la côte, et saluons les eaux
Où le berceau du fils de l'errante Latone
Fixa la flottante Délos.

Digitized by Google

Quel est dans le lointain ce rocher qui rayonne
Des derniers feux du jour ? C'est l'île de Naxos.
Là, malgré le secours de l'amant d'Erigone,
Voyez la fille de Minos,
Suivant encor de l'œil l'ingrat qui l'abandonne,
Expirer, le regard attaché sur les flots.
La nuit, cette amante abusée,
Ombre errante et plaintive, apparaît sur ces bords,
Frappe l'écho des mers du doux nom de Thésée,
Et rentre avec la nuit dans l'empire des morts.

Dans ce golfe où le flot s'amoncèle et bouillonne,
Sous l'humide réseau des vapeurs du matin
Je vois paraître Sicyone,
Sicyone où l'Amour, guidant la faible main
D'une amante adorée, inquiète et fidèle,
Donna naissance à l'art divin
Des Phidias et des Apelle.

Et vous Thèbes, salut, salut, murs consacrés
Par le vainqueur de Leuctre, et les vers qu'à Pindare
Les Muses même ont inspirés.
Salut Corinthe, Amyclée et Mégare,
Et vous îles que teint de ses flots azurés
La mer qui vit tomber Icare.

Mais n'allons pas plus loin ; matelots, arrêtez,
Bornons ici notre course égarée,
Pliez la voile, et touchons au Pirée.
O toi ! reine de ces cités,
Dont se parait jadis cette riche contrée,
Que foulent aujourd'hui des brigands détestés,
Athènes ! dont le nom rappelle à la mémoire
Tant de talens, d'esprit, de vertus et de gloire ;
Laisse-moi dans tes murs errer sur ces débris,
Ces restes mutilés de ta magnificence.

Voilà donc cette place où d'une foule immense
Démosthène à son gré maîtrisait les esprits !
Là s'étendait le Céramique,
Sur les bords toujours verts du tranquille Ilissus.
Là les jardins d'Académus ;
Plus loin ceux d'Epicure, et l'austère portique
Décoré de la main des Zeuxis, des Myron.

Digitized by Google

Ici s'élevait le Pécile,
Et le soir on courait au théâtre d'Eschyle,
De Ménandre et de Polémon.

Allons voir le Gymnase et meurtrir le Stade ;
Le temple de Thésée était près de ces lieux.
Mais quelle riche colonnade
Élève dans les airs son front majestueux ?
Il semble que le tems à regret le ravage,
Aux sublimes beautés dont s'étonnent tes yeux,
Reconnais de Minerve et le temple et l'ouvrage.

Mais du temple de l'Amitié,
Pourquoi faut-il en vain que je cherche la trace ?
Ne trouverai-je pas la place
Où fut l'autel de la douce Pitié ?
Aimables sentimens, trésor que la nature
Plaça dans le fond de nos cœurs,
Vous n'avez plus de culte et plus d'adorateurs.
En proie aux passions, au vice, à l'imposture,
L'homme n'a plus que des fureurs.
O vérité funeste ! ô France ! ô jours de crimes !
Jours de misère et de tous les fléaux !
Où rien ne surpassait la rage des bourreaux
Que la constance des victimes.
Mais périsse à jamais le souvenir cruel
De ce tems malheureux ; la honte de notre âge !
Un beau jour succède à l'orage.
Laissés nuds et meurtris sur le sein maternel,
De nos bras défaillans embrassons le rivage,
Et rentrant sous les lois de l'amour paternel,
Songeons à réparer les pertes du naufrage.

Et vous, grands et pompeux débris,
Le tombeau de ce peuple effacé de la terre,
Mais dont la gloire encore étonne les esprits ;
Et vous, ses déplorables fils,
Courbés sous le tranchant du fatal cimeterre,
Enfans déshérités, étrangers et bannis,
Dans les champs fortunés cultivés par nos pères,
Après avoir pleuré sur vos misères
Je vous fais mes adieux, et revole à Paris.

Digitized by Google

Ainsi quand la bise effroyable
Ebranlait mes cloisons, sifflait dans mes volets,
Au coin du feu, les pieds sur les chenets,
Mon Anacharsis sur la table,
Mon cher B** je vous suivais
Dans ce pays charmant, dans cette Grèce aimable;
Et laissant à son gré s'égarer mon esprit,
Je faisais avec vous le voyage agréable,
Dont vous nous devez le récit.
Oui, c'est à vous à les décrire,
Ces lieux qu'avec transport vous avez visités,
Vous en avez senti les touchantes beautés.
Qu'en écrivant, leur charme vous inspire,
Et vos lecteurs, de plaisir transportés,
Vous diront avec moi: c'est les voir que vous lire.

A ÉLÉONORE,

En lui présentant le manuscrit de mes Souvenirs.

Toi qui sais en bonheur changer tous mes instans;
Toi dont les soins toujours constans
Ont du plus tendre amour perpétué l'ivresse,
Reçois ce fruit de mes loisirs:
Oui, c'est à toi que ton époux adresse
Ces cahiers, confidens de ses vieux *souvenirs*.

Aux premiers jours du printems de mon âge,
Dans ses essais ma plume trop volage,
Errait, capricieuse ainsi que les Zéphyrs:
Le Tems, l'Amour, l'Hymen, ont su la rendre sage,
Et me donner tous trois d'aimables *souvenirs*.

Sur les âpres rochers, d'où nouvelle Aréthuse
S'échappe en gémissant la nymphe de Vaucluse,
Pétrarque dans ses chants a transmis ses soupirs.
Ah! s'il m'avait prêté sa voix douce et sonore!....
Quelle beauté peut mieux qu'Eléonore
Mériter d'heureux *souvenirs*?

Je marie en mes jeux, dans ce petit ouvrage,
L'anecdote naïve aux traits du persiflage,

Digitized by Google

Les plus tendres aveux aux plus constans désirs :
Protége d'un souris ce léger badinage,
La gloire d'un pareil suffrage
Doit suffire à mes *souvenirs*.

Epoux-amant, j'exprime avec ivresse
Mes transports, mes goûts, mes plaisirs ;
Et sans prétendre excuser ma faiblesse,
Contre les vains censeurs de mes jeunes loisirs,
Je me prépare aux jours de ma vieillesse
La ressource des *souvenirs*.

AUG. DE LABOUISSE.

LE MODÈLE A SUIVRE.

CHANSON.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

TRISTES amans, fades auteurs,
Vous dont les rimes éternelles,
Confidentes de vos langueurs,
Sont l'effroi de toutes nos belles,
Par bon ton, loin de soupirer
Adoptez un plus doux système ;
Aux autres peut-on inspirer
Ce que l'on ne sent pas soi-même ?

Vous osez parler de l'Amour,
Et vous méprisez son empire ;
Comment peindrez-vous tour-à-tour
Ses feux, ses tourmens, son délire ?
Jadis Ovide les chantait
Et les peignait en traits de flamme ;
Mais sa plume se ressentait
Des feux qui dévoraient son ame.

Voyez le poëte amoureux,
Assis aux pieds de sa maîtresse,
Il semble puiser dans ses yeux
De ses vers la brûlante ivresse.

Digitized by Google

Pouvait-il ne pas s'enflammer
Près d'une Muse aussi jolie ?
Ovide chantait *l'Art d'aimer*,
Mais il l'apprenait de Julie.

CHARLES MALO.

ÉNIGME.

EXEMPTE de sollicitude,
Presque toujours vêtue en noir,
J'habite un ténébreux manoir,
Et j'y vis en repos, en pleine solitude,
Pour ne pas m'exposer aux dangers de ce monde,
Je me montre fort peu sur la terre ou sur l'onde;
Je me montre encor moins au séjour des oiseaux:
De la terre pourtant je suis un des fléaux;
Je la parcours et la ravage,
Et tout cela sans le moindre tapage.
Assassins de profession,
On voit des gens roder de canton en canton,
Qui conspirant contre ma vie,
Osent mettre ma tête à prix.
Ils croient me tenir; mais zeste je m'en fuis,
Et leur vaine espérance est de regrets suivie.
Je confesse pourtant qu'il se peut faire aussi
Que leur constant effort soit du succès suivi;
Ma grace alors serait vainement implorée;
L'arrêt est sans appel et ma perte est jurée.

S.....

LOGOGRIPHE

SUBSTANTIF, adjectif, masculin ou femelle,
Deux consonnes avec une simple voyelle
Te disent mon secret; fais-en un juste emploi.
Je couronne souvent le plus mauvais ouvrage;
Le plus savant auteur, soumis à mon usage,
Reçoit le même honneur et se tait après moi.
De mes nombreux effets quelle est la différence!

Digitized by Google

En affaire, pour moi, soupire le client ;
Dans les plus longs repas j'afflige le friand.
Je te choque, lecteur, eh bien ! punis l'offense ;
En me coupant la queue, assouvis ta vengeance.
Renverse alors mon chef, j'embellis ton jardin.
Je changerais encor.... mais il faut une fin.

Par un membre de la Société littéraire de Loches.

CHARADE.

Hôtes charmans de mon premier,
Tendres oiseaux, amans de la nature,
De ma plaintive voix écoutez le dernier,
Qui peint le tourment que j'endure.
Fontaine, ô toi dont j'aime le murmure,
Dont la fraîcheur embellit ce rosier,
Ouvre-moi ton doux sein, coule et sois mon entier ;
J'étancherai ma soif dans ton onde si pure.

BONNARD, *ancien militaire.*

---

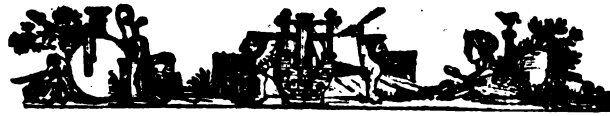
*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Fève*.

Celui de l'Enigme-Logogriphe est *Monde*, dans lequel on trouve : *onde*.

Celui de la Charade est *Garde-fou*.

Digitized by Google



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

DU COMMANDEMENT DE LA CAVALERIE, ET DE L'ÉQUITATION. Deux livres de Xénophon; traduits par un officier d'artillerie à cheval. — Un vol. in-8°. — A Paris, chez *Eberhart*, imprimeur-libraire.

L'AUTEUR de la traduction des deux livres que Xénophon a écrits sur le commandement de la cavalerie et sur l'équitation, n'a pas jugé à propos de se faire connaître : il ne se désigne en tête de son travail que par le titre d'*officier d'artillerie*; une semblable désignation doit surprendre, car il est rare que les militaires s'occupent d'érudition. Je suis bien loin, en parlant ainsi, d'accuser d'ignorance nos braves défenseurs. Je sais très-bien que chez aucune nation, ni dans aucun siècle, on n'a vu d'officiers aussi instruits que ceux qui se couvrent de gloire dans nos armées. Avant de parvenir au commandement, on les oblige à de longues études, et ils ne sortent des écoles militaires, que lorsqu'ils ont acquis des connaissances solides et variées. J'ai voulu dire seulement qu'il était fort rare de voir un officier unir Xénophon et Longus à Folard et à Jomini, parler la langue de Racine et celle d'Homère, et s'occuper de philologie au milieu des camps, sur-tout de philologie grecque, dont le goût n'a jamais été bien répandu parmi les Français.

La France a produit, je le sais, un grand nombre d'hellénistes du plus grand talent, et sans compter ces hommes habiles qui, pendant trois siècles, ont illustré leur patrie, et dont Larcher, récemment enlevé aux arts et à l'amitié, a clos la liste, n'avons-nous pas encore les Dutheil, les Dacier, les Bellin de Ballu, les Clavier et les Boissonnade qui entretiennent le feu sacré avec tant de zèle et de bonheur? malgré cela la France ne peut se comparer à l'Allemagne; car, si elle l'égale du côté du talent de ses hellénistes, elle lui est bien infé-

Digitized by Google

rieure en nombre. L'Allemagne est un sol classique qui fourmille de savans du plus rare mérite. La mort de Heyne n'a point laissé de vide, et ce grand philologue a eu plusieurs successeurs dignes de lui. Il semble que l'Allemagne soit le pays de la haute érudition, comme elle pourrait bien être celui de la saine philosophie. On y étudie le grec dans toutes les Universités. Il est devenu un des élémens de toute bonne éducation, et Homère si bien traduit en prose chez nous, et paraphrasé avec tant de bonheur par Pope en Angleterre, ne compte qu'une bonne traduction en vers parmi les peuples modernes; c'est celle de l'allemand Woss, aussi grand poëte qu'habile helléniste, qui a traduit Homère vers pour vers, de manière à lui conserver toutes ses beautés d'ensemble et de détails, et sur-tout à faire admirer le caractère original de son génie. En France aujourd'hui, l'étude des lettres grecques est bien encouragée, et la création de ces chaires où l'on explique les ouvrages des Homère, des Sophocle, des Thucydide et des Démosthènes, nous permettra de rivaliser dans peu d'années avec l'Allemagne. Long-tems même avant l'organisation des chaires de littérature ancienne dans les facultés des lettres, des jeunes gens pleins de zèle se sont adonnés à l'étude du grec, et ont obtenu des succès qui promettent d'habiles successeurs aux hellénistes qui honorent notre nation par leurs premiers travaux, et par ceux qu'ils préparent encore; tel est sur-tout M. Letronne qui, dans l'âge des plaisirs, vient de publier un excellent mémoire sur la topographie de Syracuse, où il se montre aussi habile dans le grec, que dans la géographie ancienne.

Le traducteur des traités sur le commandement de la cavalerie et sur l'équitation mérite d'être distingué parmi les hellénistes. Sa profession lui a fait un devoir de choisir dans les ouvrages de l'*Abeille attique* ceux qui avaient pour lui un intérêt particulier. Sainte-Croix approuva l'idée d'un travail de ce genre, et l'auteur l'a dédié à ce savant modeste et vertueux. « En traduisant, » lui dit-il, pour vous l'offrir, ce que Xénophon a écrit » sur la cavalerie, j'ai suivi d'abord le dessein que j'eus

Digitized by Google

» toujours de vous plaire, et j'ai cru faire en même tems » une chose agréable à tous ceux qui s'occupent ou » s'amusent de ces antiquités. »

En effet, le traité de la cavalerie est indispensable, non-seulement à ceux qui font de l'archéologie l'objet de leurs travaux, mais encore à ceux qui lisent l'*Histoire ancienne*, pour comprendre les divers récits que nous font les historiens de ces savantes évolutions ordonnées par le génie, et qui souvent ont fixé le sort des batailles. Xénophon entre dans une foule de détails importans pour les commandans de cavalerie, et qui font partie des connaissances qu'ils doivent avoir; mais ce traité étant un ouvrage de tactique, n'est pas susceptible par cela même d'être analysé dans un journal littéraire. Je m'arrêterai quelques instans seulement sur le début qui est singulier. Le voici :

« Avant tout, il faut sacrifier et prier les dieux que » tu puisses penser, parler, agir dans ton commande- » ment, de manière à leur plaire, ayant pour but le » bien et la gloire de l'État et des amis. »

Quelques personnes croiront peut-être que les premières phrases sont perdues; mais il n'en est rien. Ce début est du genre de ceux qu'on nomme *acéphales* ou sans tête; ils plaisaient beaucoup à Xénophon, et Socrate les approuve dans le *Phædrus*, lorsqu'il parle d'un discours de l'orateur Lysias : « Pour moi, dit-il, » qui n'y entends pas autrement finesse, je lui sais bon » gré d'avoir écrit ce qui lui est venu d'abord à l'esprit, » sans tant de préparation. »

Xénophon a employé plusieurs fois des débuts acéphales, et la *retraite des dix mille*, le plus célèbre de ses ouvrages, commence par ces mots : *De Darius et de Parysatis deux enfans naissent....* de la même manière que s'il achevait un récit. Ce début que plusieurs écrivains imitèrent, devint célèbre. On citait également celui du *Banquet* ainsi conçu : *Mais quant à moi il me semble....* Au reste, Platon, tout en paraissant se moquer de cette méthode, en fait usage fréquemment, sur-tout dans ces narrations familières où il entreprend le récit d'une conversation.

Digitized by Google

Indépendamment de sa forme, ce début est encore très-remarquable à cause de l'obligation de prier les dieux que Xénophon impose. Si de nos jours un tacticien ou un hippiatre commençait un traité concernant son art, en recommandant d'aller à la messe, on rirait; mais ces graves philosophes de l'antiquité, dont les formes se dessinent d'une manière si imposante à travers la nuit des siècles, n'entendaient pas raillerie en matière de religion et de morale. Les Aristide, les Léonidas, les Cimon, les Socrate, les Platon, les Epaminondas, les Aristote et les Phocion, dont les noms sont venus jusqu'à nous escortés de l'admiration des hommes, étaient éminemment religieux, et le peuple le plus éclairé de l'univers donna la qualification ignominieuse de *sophistes* à Protagoras, à Diagoras, et aux partisans de leurs opinions.

Xénophon adressa son traité sur le commandement de la cavalerie à quelqu'un qui venait d'obtenir ce grade. On croit que c'est le jeune homme qu'il introduit dans ses *Mémoires de Socrate*, et qui s'entretient avec le sage sur les devoirs de cette charge. Au reste, cette conjecture ne m'appartient pas, elle est de l'auteur de la traduction.

Le traité de l'*Equitation*, quoique moins important que celui du commandement de la cavalerie, mérite cependant beaucoup d'attention; il sera utile à ceux de nos écuyers qui voudront bien donner à la lecture de la version française quelques-uns de leurs momens de loisir. Sans doute cette lecture ne leur sera pas inutile. Franconi lui-même y pourrait apprendre quelque chose.

Le traducteur a mis au bas des pages des notes fort curieuses et très-instructives, elles prouvent l'étendue de ses connaissances dans l'hippiatrique et l'art vétérinaire; mais je citerai ici un fragment de l'épître dédicatoire, parce qu'il montre un bon esprit et beaucoup de philosophie dans la manière d'envisager les choses.

« Quant à l'utilité réelle de ces ouvrages de Xéno» phon relativement à l'art dont ils traitent, je ne sais » ce que vous en penserez. Bien de gens croient qu'au» cun art ne s'apprend dans les livres, et les livres, à

Digitized by Google

» dire vrai, n'instruisent guère que ceux qui savent déjà. » Ceux-là, lorsqu'il s'en trouve pour qui l'art ne se borne » pas à un exercice machinal des pratiques en usage, » peuvent retirer quelque fruit des observations recueil- » lies en tems et en lieux différens; et les plus anciennes, » parmi ces observations, sont toujours précieuses, » soit qu'elles contrarient ou confirment les maximes » reçues, étant, pour ainsi dire, le type des premières » idées dégagées de beaucoup de préjugés. Voilà par » où ces livres-ci doivent intéresser. Ce sont presque » les premiers qu'on ait écrits sur ces matières. Des pré- » ceptes qu'ils contiennent, les uns subsistent aujour- » d'hui, d'autres sont contestés, d'autres oubliés, ou » même condamnés chez nous; mais il n'en est point » qu'on ne voie encore suivis quelque part, comme je » l'ai marqué dans mes notes; et je m'assure que si on » voulait comparer soigneusement à ce que je lis dans » Xénophon, non-seulement nos usages actuels, mais » les pratiques connues des peuples les plus adonnés » aux exercices de la cavalerie, on y trouverait mille » rapports dont je n'ai pu m'aviser, et tous curieux à » observer, ne fût-ce que comme matière à réflexions.»

Le style de ce fragment est bien loin d'être irréprochable. On a dû y remarquer plusieurs constructions vicieuses et beaucoup de mots impropres. La traduction elle-même manque d'élégance; mais ce défaut qui, joint à l'obscurité d'un certain nombre de pages, rebute les lecteurs, tient sans contredit au système de littéralité, suivi par le traducteur. Il est facile, au reste, de le faire disparaître en s'attachant moins au *mot à mot*, parce qu'une traduction de ce genre n'est pour l'ordinaire qu'un *calque*, où l'on trouve les formes de l'original, sans y retrouver aucune de ses beautés. Malgré les analogies des langues entr'elles, elles ont chacune des tournures particulières très-élégantes, mais qu'on ne peut transporter de l'une dans l'autre, sans altérer celle-ci. Sous prétexte de conserver le caractère de l'original, quelques traducteurs ont formé une école qui prétend que, hors le *mot à mot*, il n'y a point de traduction. Pour faire sentir combien cette erreur est dangereuse à la littérature, il me suffira de citer deux de nos traduc-

Digitized by Google

tions françaises des œuvres d'Homère. Celle de Bitaubé, qui est bien loin d'être faite *mot à mot*, et qui, malgré cela, n'en est pas moins très-fidèle, conserve mieux, de l'aveu de tous les littérateurs et de tous les hellénistes, le caractère et le génie de l'original. Celle de Gin, entièrement calquée sur le texte grec, est une véritable trahison qui suffirait pour faire regarder Homère comme un misérable barbouilleur à ceux qui auraient le malheur de ne connaître ce grand poëte que par la prose de M. Gin. Cet exemple suffit seul pour détruire les raisons plus spécieuses que solides, données en faveur du *mot à mot*, par M. Carrega, dans ses observations sur l'art de traduire.

Il me reste à parler maintenant du texte grec qui accompagne la traduction des deux traités de Xénophon. Jusqu'à ce jour ce texte n'avait jamais paru dans toute sa pureté; il avait subi des altérations, même dans les éditions les plus estimées. Le nouvel éditeur, voulant réparer le mal causé par ses prédécesseurs, s'est livré à un grand travail, a collationné la plupart des manuscrits de l'Italie et de la France, et a trouvé beaucoup de leçons inconnues aux premiers éditeurs : « J'ai remis à » leur place dans le texte, dit-il à M. de Sainte-Croix, » celles qui s'y sont pu ajuster exactement, sans aucune » correction moderne, laissant aux critiques l'examen » de toutes les autres, ou douteuses ou corrompues, » que j'ai placées au bas des pages, et je pense ainsi » vous donner ce texte aussi entier que nous saurions » l'avoir aujourd'hui, c'est-à-dire, fort mutilé, comme » tous les monumens antiques, mais non refait, ni res- » tauré, ou retouché le moins du monde, tel en un mot » que nous l'ont transmis les siècles passés. »

A la suite du texte grec, il a joint une foule de notes philologiques qui contiennent des discussions intéressantes.

Le traducteur a fait à ses lecteurs un mystère de son nom; mais des personnes qui se disent bien instruites, prétendent que c'est le savant recommandable qui a retrouvé un précieux fragment de Longus, et en a donné, en vieux français, une traduction qui rappelle la naïveté du style d'Amiot.

J. B. B. ROQUEFORT.

Digitized by Google

ESSAI SUR LES RICHESSES ET LA PUISSANCE TEMPORELLE DES PRÊTRES CHEZ LES NATIONS QUI ONT PRÉCÉDÉ OU QUI MÉCONNAISSENT LE CHRISTIANISME, ET SUR LES MOYENS QU'ILS ONT EMPLOYÉS POUR LES ACQUÉRIR, ET S'EMPARER DE L'OPINION; par HENRY VERRUT, employé à la Bibliothèque du Muséum d'Histoire Naturelle de Paris, avec cette épigraphe :

..... Quid rides? mutato nomine de te
Fabula narratur.
HORAT. Satir. 1, lib. 1, v. 70.

Un vol. in-8° de 500 pages, enrichi de notes. — Prix, 6 fr., et 7 fr. 50 c. franc de port. — A Paris, chez *Arthus-Bertrand*, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

L'AUTEUR a divisé son ouvrage en seize chapitres, qu'il a fait précéder d'une Introduction, dans laquelle il débute par exposer que la lutte entre le pouvoir civil et le pouvoir sacerdotal est peut-être aussi ancienne que l'ordre social; que les prêtres des nations qui ont précédé ou n'admettent point le christianisme, ont acquis des richesses sans travailler, plus d'autorité, de célébrité et de considération que les rois, et que la dignité sacerdotale, avec tous ces avantages, offrait encore chez les anciens plus de commodité, de tranquillité et moins de dangers que la royauté; que plusieurs pontifes ou principaux prêtres réunirent le sceptre à l'encensoir, et qu'après avoir été dépouillés de leur autorité temporelle par la puissance séculière, ils ne renoncèrent point à leurs prétentions, portèrent encore le sceptre et la couronne, et furent souvent honorés comme les dieux dont ils étaient les ministres; qu'ils conservèrent une autorité égale à celle des rois; qu'ils influaient sur la paix et la guerre; que les généraux et les princes se réglaient d'après leurs conseils, et que la politique ployait souvent sous l'empire des prêtres et de la religion.

Il expose comment et par quels moyens les prêtres du paganisme intervenaient dans toutes les affaires, soit publiques, soit particulières, comme ils disposaient

Digitized by Google

quelquefois des couronnes, de la réputation des généraux, et même de la vie des rois. Quoique les prêtres intervinssent dans toutes les affaires, ils prétendaient être indépendans de la puissance séculière, pour ce qui concernait la religion et le culte.

L'auteur, après avoir développé les principaux moyens par lesquels ils acquirent de l'autorité et des richesses considérables, observe qu'ils créèrent des lois pour les conserver entre leurs mains. Presque tous les historiens de l'antiquité contribuèrent à propager et à perpétuer les superstitions, en rapportant dans leurs écrits tous les prodiges répandus par les pontifes de Delphes et de Rome; ils ne parlent dans ces écrits, de la religion et des superstitions qui en faisaient partie, qu'avec crainte et respect: et ils avaient, en effet, une forte raison pour en agir ainsi; puisqu'outre la crainte de la fureur de la multitude et des prêtres à laquelle ils pouvaient être exposés, la peine de mort et la confiscation des biens étaient toujours infligées aux infracteurs des lois religieuses, ou à ceux qui manquaient de respect à la religion ou en divulguaient les mystères. L'auteur remarque encore que les poëtes se permettaient bien, à la vérité, quelquefois d'exposer aux yeux du public les dieux et les ministres du culte païen, sous des formes ridicules et satiriques; mais qu'on réprimait bientôt cette licence, dont ils auraient d'ailleurs été les victimes en s'attirant l'indignation des prêtres et du vulgaire, parce que se moquer des prêtres du paganisme c'était se moquer des dieux mêmes.

Quant aux philosophes, ajoute l'auteur, leurs recherches sur cette matière furent sévèrement proscrites; et chez les anciens, la philosophie fut souvent regardée de même œil que l'athéisme et l'impiété, parce que ceux qui en faisaient profession, ne croyaient point à toutes les superstitions inventées par les augures et les aruspices, lesquels prétendaient, avec tous les prêtres de l'antiquité, que leur constitution et leur prospérité étaient liées à celle des Empires; qu'on devait leur porter honneur et respect, parce que non-seulement ils priaient les dieux pour eux et leurs amis, pour l'Etat et le prince,

Digitized by Google

mais qu'ils demandaient encore des biens pour tous. Diodore et Thucydide nous apprennent que lorsque les statues de Mercure furent mutilées à Athènes, et qu'on accusa de ce crime Alcibiade, les prêtres et leurs partisans prétendirent qu'on voulait renverser le gouvernement établi. D'ailleurs les philosophes n'osaient confier leurs dogmes ou opinions qu'à quelques disciples, et n'échappaient à la haine du fanatisme qu'avec la plus grande circonspection, tandis qu'à Athènes les prêtres étaient nourris et entretenus avec distinction dans les prytanées; ce qui cependant n'empêcha pas l'antiquité d'avoir ses esprits forts, qui méprisaient les superstitions répandues par les prêtres et crues par le vulgaire. Voilà pour l'Introduction.

Dans le premier chapitre, l'auteur traite des richesses et de l'autorité des prêtres égyptiens, des principaux moyens qu'ils employèrent pour les acquérir, comme ils isolaient cette nation pour mieux la gouverner. Dans le second, il traite des prêtres connus dans l'antiquité sous le nom de chaldéens, des prêtres assyriens, des philistins ou phéniciens et chananéens, dont les premiers n'étaient qu'une colonie d'Egyptiens fondée par Bélus, selon Hérodote et Diodore.

Le chapitre troisième traite des prêtres chez les Juifs avant J. C., de leur autorité temporelle, de leurs revenus: l'auteur y fait une légère digression sur la religion, l'origine de ce peuple. Le chapitre quatrième traite des mages ou prêtres perses. Le cinquième, des prêtres perses leurs successeurs. Le chapitre sixième traite des druides ou prêtres des Celtes ou Gaulois nos ancêtres. Le septième traite des prêtres grecs, et le huitième des prêtres et de la religion romaine par rapport à la politique. On peut rapporter encore aux prêtres grecs et romains ce que l'auteur a dit dans son introduction.

Les six chapitres suivans sont consacrés aux prêtres des nations de l'Inde, du Thibet, du Japon, de la Chine et de l'Afrique, connus sous les noms de brames, de talapoins, de bonzes, de lamas et de maratrus.

Le quinzième traite des prêtres musulmans, et le seizième des prêtres mexicains et péruviens, l'auteur

Digitized by Google

ayant déjà dit un mot, dans l'introduction, des prêtres de quelques nations de l'Amérique et de la mer du Sud.

On voit par cette analyse, quelqu'aride qu'elle soit, combien le plan de l'ouvrage est vaste. Nous n'adoptons pas, il s'en faut bien, toutes les idées de l'auteur; mais nous n'en rendons pas moins de justice à son travail : il a exigé d'immenses recherches, et les explorateurs de l'antiquité y trouveront des matériaux nombreux et de précieuses indications. A.

APERÇU SUR LE CŒUR HUMAIN; par M. ***. — A Paris, de l'imprimerie de *Rougeron*, rue de l'Hirondelle.

L'AUTEUR de ces observations *sur le cœur humain*, ne m'est pas personnellement inconnu; cette considération seule devrait me détourner de rendre compte de son travail : une autre encore, que je crois inutile d'expliquer ici, paraîtrait également s'y opposer; quelques-uns de ses lecteurs pourront l'apercevoir.

Quelle que soit cependant la force de ces raisons, je ne garderai point le silence; il suffira que je les aie d'abord alléguées franchement : d'autres motifs me déterminent en sens contraire, et je dois dire un mot de l'ouvrage. Il ne s'agit point ici de l'une de ces productions ingénieuses sur lesquelles l'attention du public ne peut manquer d'être appelée, mais d'un essai hasardé par un homme essentiellement droit, dans la seule vue d'ajouter à des notions morales d'une utilité directe et certaine. L'auteur anonyme n'a point d'amis dans les hommes de lettres, il est inconnu dans cette classe; il paraît penser que celui qui écrit doit se borner à dire ce qu'il croit bon, et que le soin du *succès* ne le regarde pas. Pour moi, je sais mal ce qui se passe de nos jours, mais je présume que cette manière de voir et d'agir est assez rare dans tous les tems. S'il est probable que la plupart des journaux ne parleront point de cette brochure, il est à propos que j'en fasse mention. De telles circonstances réunies forment une exception toute particulière et bien légitime.

H

Digitized by Google

Je ne veux d'ailleurs ni dissimuler qu'il serait facile de critiquer cet *Aperçu*, ni en porter moi-même un jugement formel, et prononcer sur le plus ou moins de mérite qu'il peut avoir ; j'observerai toutefois que s'il n'en avait aucun, je ne l'annoncerais pas à cette partie du public qui conserve encore pour les choses sérieuses et morales les fantaisies du vieux tems, lecteurs d'un goût suranné, qui préféreraient quelquefois des vues utiles, ou des idées fécondes, à un style parfaitement correct, à des images ingénieuses et variées.

Je me borne à donner un précis de la doctrine de l'auteur sur la bonté spécialement.

Des diverses causes de nos plaisirs et de nos peines, celle qui fournit un plus grand sujet de méditations, c'est la manière si diverse dont chacun de nous est affecté du sort des autres.

La pitié, cette partie essentielle de la bonté, est plus universelle et plus constante qu'on ne le croit communément. Quand elle paraît ne pas se faire entendre, c'est souvent parce que les passions parlent plus haut qu'elle, ou même parce que notre malheur, que nous supposons connu des autres, n'en a pas été réellement senti ; quelquefois encore la pitié est suspendue, pour ainsi dire, par cette justice qui, sans que nous y réfléchissions, ne nous permet de jouir pleinement que du bien-être de ceux qui n'ont point fait de mal : ce qui sert à expliquer comment, ainsi que l'auteur le soutient dans un autre endroit, l'ingratitude reprochée à tant d'hommes, ne prouve absolument rien contre la réalité du sentiment de la reconnaissance en général.

Pour bien juger de cet intérêt naturel que nous prenons au bien-être de nos semblables, il faut distinguer les instans où il est dans sa force, où il agit librement ; il faut l'observer dans notre cœur lorsque nous jouissons. Ne désirerions-nous pas alors que tout ce qui peut jouir fût heureux comme nous ?

On reconnaîtrait plus fréquemment les traces de la pitié, si elle n'était pas égarée, soit par tout ce que l'on fait trop inconsidérément pour éviter la souffrance, soit

Digitized by Google

par cet attrait puissant et funeste qui porte à désirer pour soi-même et pour les autres les plaisirs vifs presque incompatibles avec le bonheur, soit même par nos jugemens si peu certains sur le mérite ou les besoins des autres hommes.

L'étendue et la justesse des connaissances sont plus indispensables encore pour perfectionner la bonté, que la délicatesse ou la force des sensations. Dans l'ignorance des causes éloignées, l'amélioration des sentimens ne constituerait pas un bonheur durable; la sagesse, au contraire, suffirait avec le tems pour régénérer le cœur.

La bonté n'est pas moins utile à celui qui la possède qu'à ceux qui ont des rapports avec lui; le méchant même en éprouve dans son propre cœur un secret besoin. Cette bonté du cœur (c'est toujours l'auteur qui parle) est d'autant plus nécessaire que les lois civiles ou religieuses, et les conseils de la philosophie, ou même de l'hygiène, sont facilement oubliés de la multitude, quand la voix du plaisir se fait entendre.

Nous valons mieux que les autres ne le pensent, nous valons plus que ne le dit quelquefois le flatteur même, et cependant nous sommes loin de ce degré de bonté dont nous avons le désir, et que notre bonheur exigerait. Un des obstacles les plus capables de nous en tenir éloignés, c'est la persuasion où nous sommes assez généralement, que l'on ne peut pas, que l'on ne doit pas gouverner le cœur. Sans doute la sensibilité a son cours et ses mouvemens qui lui sont propres, et il se peut que naturellement ou primitivement elle soit indépendante des combinaisons régulières de la pensée; mais au milieu des choses telles qu'elles sont, un homme sensé regarderait-il comme un moyen de bonheur d'obéir à ses passions, de s'y livrer sans choix comme sans réserve? La passion peut nous éloigner en plusieurs manières du but même qu'elle se propose : d'où l'on doit conclure (et cela est insinué page 22 avec profondeur, mais sans développemens, et dès-lors sans clarté), d'où il résulte, dis-je, que la passion n'est pas la loi première des êtres doués d'intelligence.

S'occuper de la satisfaction d'un homme, ce serait tra-

Digitized by Google

vailler à le rendre bon. Les affections de nos semblables se communiquent à nous : les joies d'autrui nous rappellent les nôtres, et en général elles dirigent l'imagination d'une manière heureuse. Si nous prenons une sorte d'habitude de faire jouir les autres, nous les disposons plus ou moins à une bienveillance universelle, et en jouissant nous-mêmes des émotions douces qu'ils éprouvent, nous nous pénétrons davantage de cette vérité, qu'il faut rendre d'autres cœurs contens pour que le contentement s'établisse dans le nôtre. DE SEN**.

Anecdotes dramatiques extraites de la dernière partie de la Correspondance de Grimm (*).

Nous avons remarqué dans la dernière partie de la *Correspondance de Grimm*, annoncée au *Mercure* de samedi dernier, et dont nous nous proposons de rendre un compte plus détaillé à nos lecteurs, l'anecdote suivante, à laquelle le succès récent du *Prince de Catane* à l'Opéra-Comique, nous semble donner du piquant, et qui pourra figurer comme tant d'autres dans l'histoire des théâtres et de leurs comités. Le sujet de cette pièce, tiré, comme on sait, du conte de Voltaire intitulé, *l'Education d'un Prince*, a déjà tenté plus d'un auteur ; et si quelque chroniqueur s'amuse à tenir exactement les registres mortuaires de ces nombreux enfans de Thalie qui ont partagé le sort de tant de pauvres petits Lacédémoniens condamnés, pour leur frêle constitution, par le jugement inflexible du public, il devra y trouver en juillet 1784, sous une seule et même date, l'acte de naissance et de mort d'un petit *prince de Bénévent*, que M. Lieutaud son père eut le chagrin de voir expirer de langueur devant d'assez nombreux témoins rassemblés dans de meilleures espérances.

Cet événement est sans doute assez commun dans les

(*) *Correspondance Littéraire, Philosophique et Critique, adressée à un souverain d'Allemagne, pendant les années* 1782 *à* 1790 *inclusivement, et pendant une partie des années* 1775—1776 ; par le baron de Grimm et par Diderot. Cinq très-forts vol. in-8° de 3070 pages, et qui terminent cette Correspondance. Prix, 36 fr., et 45 fr. franc de port. Chez F. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

Digitized by Google

annales dramatiques, mais ce qui est plus curieux, et ce que M. Grimm s'est chargé de rappeler, c'est que M. de Voltaire avait tenté lui-même de transformer son conte de *l'Education d'un Prince* en opéra-comique.

« Il l'avait fait pour Grétry qui à son retour de Rome, à l'âge de 22 ans, avait passé une année près de lui à Genève, occupé à lui donner des leçons de chant. Ce fut M. de Voltaire qui sans aimer la musique devina son talent et l'engagea à venir à Paris; c'est donc encore à l'auteur de la *Henriade* que nous devons celui de *Sylvain*, de *Zémire et Azor*, et de tant d'autres compositions charmantes perdues pour nous, si ce grand homme n'eût, pour ainsi dire, forcé le jeune musicien à venir essayer son génie sur le théâtre de la capitale. »

« M. de Voltaire dédaignait avec raison le genre de l'*opéra-comique*; il avait fini cependant par céder aux sollicitations du jeune musicien, qui fut plus d'un an à Paris sans pouvoir trouver un poëme à mettre en musique. M. de Voltaire, en envoyant son poëme de *l'Education d'un Prince* à Grétry, exigea qu'il tût son nom aux comédiens. La pièce ayant été lue, selon l'usage, à ces Messieurs, ce nouveau coup d'essai des talens de l'auteur de *Zaïre* et de *Mahomet* fut jugé unanimement indigne du théâtre d'arlequin. Ces juges furent très-étonnés quand long-tems après ils surent quel était l'auteur de l'ouvrage qu'ils avaient ainsi dédaigné. Ils voulurent en vain revenir de leur jugement: les amis de M. de Voltaire crurent qu'il pouvait encore lui rester quelque gloire sans qu'il eût essayé ses forces dans une carrière aussi sublime et aussi hasardeuse. »

En vérité, l'aventure n'est point du tout mauvaise : elle sera peut-être d'une assez faible consolation pour les auteurs refusés depuis Voltaire à l'*Opéra-Comique*; mais ne serait-ce pas du moins un avis à plusieurs de ceux qui ont trouvé grâce devant ce tribunal, de ne pas trop s'enorgueillir de ses suffrages et de leurs succès?

Voici un second trait, dont les principales circonstances sont connues, mais qui se trouvera, pour ainsi dire, rafraîchi par les détails. Le 15 décembre 1783, fut un des jours que M. de Laharpe a dû marquer au *crayon noir* pour l'accueil glacial que, ce jour maudit, le public fit à sa tragédie des *Brames*, d'où M. de Bièvre prit occasion de s'écrier douloureusement : Ah ! M. de Laharpe, les *Bras-me* tombent !

La première représentation avait été cependant d'un

Digitized by Google

beau calme, que tout autre que l'auteur aurait pris pour du *froid*; mais dans l'intervalle de la première à la seconde le *Journal de Paris* étant venu disséquer la pièce, en décomposer les fragiles ressorts, en un mot, en découvrir tout le vide et le *non-sens*, la chute à cette seconde représentation fut *régulière* et complète. Content de ce jugement, l'auteur retira sa pièce, et fit imprimer le lendemain qu'il remerciait *le public des applaudissemens dont il l'avait honorée.*

Combien d'auteurs sifflés sont loin d'être aussi honnêtes et aussi faciles à contenter !

Au reste, si M. de Laharpe se rendit de si bonne grace à l'avis que le public lui avait donné par ses *applaudissemens*, ce ne fut pas sans avoir montré d'avance toute la faiblesse, ou plutôt toute la force de la paternité. Grimm nous apprend, en effet, qu'il avait déjà lu, depuis *huit ans en çà*, ses tristes *Brames* chez M^lle^ Lespinasse, et que les amis dont il avait demandé les conseils, et qui, dans ce tems-là, avaient, à ce qu'il paraît, la grossière habitude de dire la vérité aux poëtes qui les convoquaient pour une lecture, lui firent des observations qui préludaient si bien à ces *applaudissemens*, dont le public honora ensuite l'auteur, qu'au grand étonnement de tout le salon, et en présence du cercle assemblé, on vit cet auteur faire à Vulcain, de sa propre main, le sacrifice complet de ses *Brames*; complet... non... car soit que sa mémoire trop fidèle lui reprochât cet infanticide plus que romain, soit qu'une copie ou un brouillon se fût prudemment tapi dans le coin d'un discret secrétaire, les amis virent, avec non moins d'étonnement que leur en avait causé le sacrifice, les *Brames* au bout de huit ans *renaître de leurs cendres*; mais tous s'écrièrent que pourtant *ce n'était point le phénix.*

D'ailleurs, il ne tint pas à M. de Laharpe que plus d'une victime ne fût immolée à ses *Brames* outragés. Les journaux, comme on l'a dit plus haut, avaient éveillé la malignité publique sur les lamentables prédications de ces pauvres moines indiens, qui donnèrent dans le même moment lieu à une petite brochure, où l'on transforma la tragédie *en cinq sermons prêchés par M. l'abbé de Laharpe* Or, depuis que M. de Laharpe ne faisait plus de journaux, il sentit (après la chute des *Brames*) non-seulement toute l'inutilité d'un pareil travail, mais encore tout ce qu'il a de dangereux et de nuisible; il prétendit que c'était à cette espèce *de peste de l'empire littéraire* qu'il fallait s'en pren-

Digitized by Google

dre du mauvais succès de tant d'ouvrages dramatiques faits pour aller aux nues, si la canaille folliculaire leur laissait le tems de prendre l'essor, au lieu de leur arracher les ailes, pour ainsi dire, au sortir du nid paternel.

Entraîné par la force de ces réflexions, M. de Laharpe, continue Grimm, présenta une requête à M. le garde des sceaux, pour le supplier d'ordonner à tous les faiseurs de feuilles de ne parler des nouveautés dramatiques *qu'après un certain nombre de représentations;* et afin de donner à cette requête une plus grande importance, il tâcha de la faire signer par tous les gens de lettres qui travaillaient alors pour le théâtre. La Comédie française appuya cette manœuvre décisive, et on crut un instant avoir trouvé, pour les pièces de théâtre, un nouveau et peu coûteux moyen *d'assurance*.

Mais on rit à la cour de la sensibilité de MM. les poëtes; les *Brames* restèrent définitivement *morts;* et la requête qui devait les rappeler à la vie, ne fut guère moins sifflée que les pauvres défunts.

Malheureux Laharpe! de quoi diable aussi s'avisait-il de vouloir faire taire les journaux? Ah! s'il revenait, nos auteurs dramatiques lui apprendraient l'art bien plus simple et sur-tout plus utile de les faire parler. A. G.

THÉLAMIRE ET FÉDOR.

CONTE ORIENTAL.

Le sage et vertueux Moranzeb régnait depuis quarante ans sur le royaume de Cachemire. Son premier visir, abusant d'une confiance sans bornes, souleva l'armée dont il avait reçu le commandement et détrôna son bienfaiteur et son maître. Le sage Moranzeb, courbé sous le faix des années et de la douleur, fut obligé de chercher un asile loin de sa patrie pour se dérober aux poursuites d'un ennemi vigilant, actif, soupçonneux et cruel. L'infortuné vieillard disparut, n'emportant avec lui qu'une bien faible partie de ses trésors, le jeune Fédor son fils qui sortait à peine du berceau, et Zoraïde sa fille qui comptait au plus un lustre et demi, gages chéris d'un hymen tardif, que le ciel avait voulu lui donner dans ses vieux jours, non comme des héritiers de sa puissance et de sa gloire, mais comme des consolateurs dans les infortunes qui devaient

Digitized by Google

s'amonceler sur sa tête vénérable. Moranzeb avait encore emmené une jeune princesse de l'âge de Zoraïde ; elle était fille de roi du Thibet, qui voulut en mourant confier ce dépôt sacré entre les mains de Moranzeb, dans l'espoir sans doute que cette fille chérie deviendrait l'épouse de Féder, et porterait un jour deux couronnes. Trompeuse prévoyance de l'ambition des rois !....

Le visir couronné poursuivit en vain ces victimes innocentes, elles échappèrent à sa fureur. Il régna paisiblement sur le trône de Cachemire, si l'on peut jouir en paix d'un bien acquis par un attentat. L'usurpateur n'avait qu'un fils nommé Thélamire, il voulut lui donner une éducation digne de son rang ; mais il se trompa en lui donnant pour instituteur le plus sage et le plus vertueux des hommes, le vénérable et savant Morab. Il fallait apprendre à Thélamire que le premier des biens est un trône, et Morab lui enseigna que le premier des biens est la vertu.

Le jeune prince cachait ses sentimens aux yeux de son père. Je n'ai pas le droit de lui reprocher son crime, se disait-il ; ce n'est pas à moi qu'il appartient de lui donner des remords. D'ailleurs Morab lui répétait souvent : il faut à la cour cacher plus soigneusement ses vertus que ses vices. Les vertus ne peuvent s'y montrer au grand jour que lorsqu'elles brillent sur le trône ; c'est le souverain qui les met à la mode.

Quand son père mourut, le jeune prince avait atteint sa vingtième année, et, je dois l'avouer, investi tout d'un coup de la suprême puissance, il eut la faiblesse d'en être ébloui ; mais cette ivresse fut de courte durée. Morab était mort, mais les leçons qu'il avait données vivaient encore dans le jeune cœur qu'il avait formé. Ainsi les rayons brûlans du soleil peuvent flétrir un instant la fleur sans altérer la plante, si le terrain qui la nourrit est plein de vie, de substance, et préparé depuis long-tems par les soins d'un habile cultivateur.

Thélamire sur le trône jette les yeux autour de lui et ne voit que des intrigans, des esclaves, et pas un ami. Il soupire, ses yeux se remplissent de larmes, et le besoin d'être aimé devient d'autant plus impérieux pour son cœur que Morab lui avait souvent répété : oh Thélamire ! *les rois n'ont point d'amis !* « Quoi ! se dit-il, ce bonheur me serait refusé ! le dernier de mes sujets pourrait être plus heureux que moi ! Oh mon père ! ton crime en m'élevant sur le trône m'a donc ôté le droit d'être aimé ! Une funeste

Digitized by Google

grandeur m'isole des autres hommes. La fortune m'a placé trop haut pour que leurs cœurs osent s'élever jusqu'au niveau du mien. Je suis celui dont ils ont tout à craindre, tout à espérer. L'intérêt seul forme le lien qui les unit à moi. Dans ma confiance et dans mon amitié, ils ne verront que des moyens de s'enrichir. Ils seront, quand je le voudrai, les instrumens de mes passions, et me regarderont en même tems comme l'instrument de leur fortune. »

Un jour, plongé dans ces tristes réflexions, Thélamire se promenait dans un vaste souterrain où étaient renfermés les immenses trésors accumulés par son père et par une longue suite de rois qui l'avaient précédé. Il jetait ses regards sur toutes ces richesses, lorsque tout-à-coup, dans un lieu sombre et retiré, il aperçoit la moitié d'un anneau. Surpris de trouver au milieu de tant d'objets précieux cet anneau brisé qui ne semble d'aucune valeur, il l'examine avec une scrupuleuse attention, et se prépare à continuer son chemin, lorsque jetant les yeux sur la table de marbre où la moitié d'anneau était posée, il lit ces mots écrits en lettres d'or : *Celui qui trouvera l'autre moitié de cet anneau sera plus riche à lui seul que tous les rois de l'univers. Le bonheur le suivra par-tout, même dans l'adversité. Mais cet anneau merveilleux ne peut avoir de valeur que lorsque ses deux moitiés seront réunies.*

Il lit et relit plusieurs fois ces lignes mystérieuses, et ne doute pas un instant de leur vérité. Pourquoi cette moitié d'anneau se trouverait-elle placée au milieu de tant de trésors, si elle n'était un précieux talisman ? Thélamire n'était point heureux, et soudain il a conçu l'espoir de le devenir. Il rassemble autour de lui les plus habiles joailliers de son royaume et des pays voisins, il cherche à les éblouir par les plus magnifiques promesses, mais ils ne peuvent lui donner de renseignemens sur l'objet de sa demande. Ils offrent de réparer l'anneau brisé, mais tous leurs efforts sont inutiles, les métaux qu'ils emploient refusent de s'allier avec le métal dont le mystérieux anneau est composé. Il réunit, il interroge tous les savans de l'Asie, aucun d'eux ne peut satisfaire un désir que tant d'obstacles changent bientôt en une véritable passion.

Après un an de recherches infructueuses, Thélamire apprend qu'il existe dans ses Etats un vieillard doué d'un savoir profond et d'une modestie égale à l'étendue de ses connaissances et de son génie. Ce vieillard vénérable, nommé Horam, venait quelquefois à la cour, lorsque

Digitized by Google

Moranzeb occupait le trône ; mais depuis les malheurs de son roi, il vivait dans la plus obscure retraite et dans l'abandon le plus absolu, conservant dans son cœur un fidèle amour pour ses anciens maîtres.

Thélamire pénètre dans la cabane du sage, lui découvre le secret de son cœur, l'ennui qui le dévore, le dégoût qui empoisonne toutes ses jouissances, le besoin qu'il éprouve d'aimer et d'être aimé. En même tems il lui montre l'anneau trouvé dans son trésor, et le supplie de lui dire quelle est la substance qui compose cet anneau, et dans quel lieu de l'univers se trouve la moitié qui semble en avoir été séparée.

Le vieillard prend l'anneau, le regarde et dit : « Je connais cet anneau, seigneur ; la substance qui le compose n'est point au rang de ces métaux grossiers que la terre cache en vain à la cupidité des hommes, c'est une substance céleste. Pour le posséder, il faut une ame grande, forte et généreuse. Il faut savoir fouler aux pieds toutes les passions méprisables qui déshonorent l'humanité. La moitié de ce précieux anneau est entre les mains d'un jeune homme qui vit dans une île escarpée et sauvage. Cette île est bien gardée, elle est d'un abord difficile, et pour parvenir jusqu'à l'objet de vos recherches, il faut vaincre des monstres si puissans et si terribles qu'à eux seuls ils bouleverseraient l'univers. — « Conduis-moi, sage vieillard, répond Thélamire ; ces monstres dont tu me parles n'étonneront point mon courage. J'irai jusqu'au fond des enfers pour chercher le trésor que je brûle de posséder. »

Dès le lendemain une barque est préparée. Le vieillard y monte avec Thélamire. Après avoir essuyé de violentes tempêtes, après avoir rencontré une multitude d'écueils, les deux voyageurs arrivent sur les bords d'une île qui, de loin, n'offre à leurs yeux qu'un vaste rocher presque dépouillé. Le jeune homme descend sur le rivage, et le vieillard lui dit : « Allez, prince, souvenez-vous des conseils que je vous ai donnés. Il ne m'est pas permis de vous accompagner plus loin. Puisse le ciel favoriser votre noble entreprise, et vous accorder le seul trésor qui soit digne de vos vertus ! » A ces mots, il s'éloigne avec une telle vitesse, qu'en un instant Thélamire l'a perdu de vue.

Après s'être un moment recueilli pour rassembler ses pensées et fortifier son cœur, le jeune prince gravit avec beaucoup de peine des rochers presqu'inaccessibles. Acca-

Digitized by Google

blé de fatigue, mais non découragé, il se repose quelques instans, puis recommence à marcher avec une intrépidité nouvelle. A chaque minute il s'attend à voir paraître ces monstres qu'il doit combattre, lorsque tout-à-coup une vallée délicieuse s'offre à ses regards étonnés. Des chants d'amour retentissent dans les airs parfumés des odeurs les plus suaves et les plus voluptueuses. Il écoute avec ivresse; son cœur palpite avec force, brûlant d'un feu qu'il ne connaissait point encore. Bientôt il voit avec autant de surprise que de plaisir un groupe de jeunes filles parées de toutes les grâces de leur âge. Leurs longs cheveux flottent négligemment sur leurs épaules demi-nues; leurs têtes sont couronnées de myrtes et de roses; leur démarche, leurs gestes ont un abandon, une mollesse dont le charme ne peut se définir. Elles s'approchent en souriant du jeune prince, l'entourent de guirlandes de fleurs, et forment autour de lui des danses qui semblent inventées par le plaisir. Thélamire promène sur ce groupe enchanteur des regards étincelans d'amour. Il se livre à leurs jeux, et semble perdre le souvenir de son anneau. La plus belle de ces jeunes nymphes s'approche de lui, et d'une voix mélodieuse et caressante, elle lui dit: « Où vas-tu, jeune et bel étranger? tu cherches bien loin le bonheur, il est auprès de toi, il habite ce riant bocage où la nature a prodigué tous ses trésors. Reste avec nous, jeune prince, ne poursuis plus une vaine chimère. Nous cueillerons ensemble les roses qui viendront d'éclore, tu en pareras mon sein, j'en ornerai tes cheveux; tantôt nous irons nous asseoir sur ces gazons parfumés de fleurs, tantôt sur le bord de ces ruisseaux que tu vois fuir sous ces voûtes de feuillage. L'amour, la douce confiance viendront se placer à nos côtés. D'innocentes caresses nous feront oublier le vol du tems et le reste de l'univers. » Thélamire ne se possède plus, il se précipite aux pieds de la jeune beauté qui le séduit; mais elle l'arrête et dit avec une voix plus touchante encore, parce qu'elle est plus timide: « Relève-toi, Thélamire; si mes discours ont fait quelqu'impression sur ton cœur, il faut me le prouver. Je ne te demande qu'un bien léger sacrifice, mais il est nécessaire à mon repos, à notre bonheur mutuel. Donne-moi cette moitié d'anneau que tu possèdes; elle n'est d'aucune valeur; mais tant qu'elle sera dans tes mains, je craindrai qu'une espérance chimérique ne t'entraîne loin de moi. Rassure ma tendresse

Digitized by Google

inquiète, donne-moi ce talisman prétendu, et mon cœur est à toi pour la vie.»

Thélamire se lève; il prend l'anneau; il est prêt à le sacrifier, lorsque tout-à-coup il se souvient des conseils du sage Horam. Il tremble, il hésite, mais bientôt pressant avec force son anneau contre son cœur: « Non, non, dit-il, je ne puis m'en séparer! O sage Horam! voilà donc ces monstres dont tu m'avais menacé! que leur puissance est redoutable! le son de leur voix porte le trouble dans mon cœur, leurs regards enivrent mes sens, leurs discours me font perdre l'usage de ma raison, leur force est la douceur et la faiblesse, et les chaînes dont ils me couvrent sont des chaînes de fleurs! » Il dit et se dérobe par la fuite aux séductions qui l'environnent, et tout-à-coup cette vallée délicieuse, ces jeunes houris dont elle était peuplée, disparaissent comme de légers songes.

Thélamire poursuit sa course sans oser regarder derrière lui. Plus il avance, plus le chemin devient difficile; plusieurs fois il se repose et jette les yeux autour de lui avec une inquiétude vague qui n'est pas la crainte et qu'il ne peut définir. Après une heure de marche sur des rochers escarpés, au milieu du bruit des vents et des flots agités; il aperçoit une femme d'une taille imposante, d'une beauté fière et majestueuse. Elle est montée sur un trône élevé, et plusieurs trônes lui servent de marche-pied. Une couronne enrichie d'énormes diamans brille sur son front, et sa main droite agite un sceptre sur lequel est écrit: *sceptre du monde.*

A cet aspect, Thélamire recule d'étonnement, de respect et d'admiration. « Où vas-tu, jeune insensé? lui dit cette reine dont la magnificence l'éblouit. Un prince tel que toi, un prince doué de toutes les vertus, de tous les talens, du plus grand, du plus noble courage, borne ses désirs à la possession d'un misérable anneau! est-ce donc pour une semblable conquête que le ciel t'a placé sur le trône? forme des projets plus dignes de toi. Deviens le plus grand roi de l'univers. Voilà quelle est la brillante destinée que je te réserve depuis long-tems. Jette aux pieds de mon trône cet anneau sans valeur, ce talisman sans vertu. Pour te récompenser de ce faible sacrifice, je joindrai au trône de Cachemire, que tu possèdes, le trône du Grand-Mogol, le Thibet et la Perse, et si tu veux étendre encore les limites de ce vaste empire, je te donnerai ce bouclier. Dès que tu l'auras frappé trois fois de ta

Digitized by Google

lance, cent mille hommes de pied et cinquante mille chevaux paraîtront soudain tout armés et marcheront où tu voudras les conduire. Ta puissance sera sans bornes, et ton nom vivra dans la mémoire des hommes jusqu'au dernier des jours. »

A ces mots le cœur de Thélamire se remplit d'une foule de désirs ambitieux. Il va sacrifier cet anneau dont il ne connaît point encore la valeur, pour des biens dont on lui montre la brillante réalité ; mais jetant un regard sur cet anneau modeste, il sent tout-à-coup son ame s'élever au-dessus de la puissance et des grandeurs. « Le bien que je possède, dit-il, est cent fois préférable à ceux que tu m'offres. Je ne l'abandonnerai qu'avec la vie. Tu ne me promets que des trônes, cet anneau me promet le bonheur. » A peine a-t-il fait entendre ces paroles, que la fée dont la beauté l'avait un instant séduit, disparaît à ses yeux. A la place de cette reine superbe, il ne voit qu'une vieille femme d'une figure hideuse et repoussante, dont les traits sont couverts de rides, et dont les mains sont tachetées de sang. Ce trône sur lequel elle était assise n'est plus qu'un tombeau, et son sceptre est un fouet dont elle se déchire elle-même.

Thélamire détourne ses yeux avec horreur et continue sa route au milieu des précipices qui semblent se multiplier sur ses pas. Après avoir long-tems erré au hasard, il arrive devant une grotte d'une magnificence éblouissante ; elle est de l'or le plus pur, les rochers qui l'environnent, les arbres dont elle est couronnée sont d'or. A l'entrée de cette grotte, il voit un vieillard couvert de haillons, qui promène à l'entour des yeux creusés par la défiance. Ce vieillard est entouré des plus beaux fruits, et ne mange que quelques misérables racines qu'il a trouvées dans les interstices des rochers. Sa maigreur est celle de la misère. Il tient dans ses mains une baguette d'or, et voyant la surprise du jeune homme qui le contemple, il dit avec orgueil : Cette grotte d'or massif, tous ces blocs d'or qui l'environnent, les immenses trésors qu'elle renferme, sont à moi. Regarde cette baguette magique ; tout ce qu'elle touche se change en or. Jeune homme, jette à mes pieds cet anneau composé d'un métal obscur, et dont encore tu ne possèdes que la moitié. Je te ferai présent de cette baguette merveilleuse à l'aide de laquelle tu jouiras d'inépuisables trésors. — Je cherche le bonheur et non des

Digitized by Google

richesses, répond Thélamire. A ces mots, il jette sur le vieillard un regard de mépris, puis un regard de pitié.

A peine avait-il fait une centaine de pas que tout-à-coup il entend des cris menaçans et terribles. « Ah malheureux! lui crie-t-on de toutes parts, jette sur-le-champ cet anneau fatal, ou tu vas périr. » En même tems une troupe nombreuse d'hommes féroces et sauvages se précipitent devant lui pour lui défendre le passage, et lui réitèrent d'un ton absolu l'ordre de se défaire de son anneau. « Quoi! s'écrie Thélamire, la volupté, l'ambition et l'avarice, ne m'ont point ébranlé, et la crainte aurait plus d'empire sur mon cœur! » A ces mots, il tire son cimeterre, il s'élance sur cette multitude effrénée qui le presse avec fureur. Une lutte terrible s'engage; le jeune Thélamire se défend avec l'intrépidité d'un héros; mais hélas! ses forces commencent à s'épuiser; il va succomber sous le nombre, lorsque tout-à-coup un jeune homme, un ange libérateur vient à son secours et fond sur les brigands étonnés. Thélamire recouvre de nouvelles forces, et les deux jeunes gens parviennent enfin à remporter la victoire. Délivrés de leurs ennemis, ils se regardent un moment avec le silence de la surprise. Tous deux sont vivement émus. Plus il se regarden., plus ils trouvent de plaisir à se voir. Il leur semble que depuis long-tems ils se sont vus, se sont connus, se sont aimés, et tous deux s'approchant l'un de l'autre par un mouvement spontané, se tendent réciproquement la main et s'écrient ensemble : voilà mon ami! — Voilà, dit Thélamire, celui que désirait mon cœur, celui dont l'image me poursuivait dans mes songes. — Voilà, répond le libérateur de Thélamire, voilà celui que je cherchais, l'objet de ma plus ardente ambition, celui qui doit désormais partager mes peines et mes plaisirs, mes craintes et mes espérances, et connaître, en me dévoilant son ame toute entière, les plus secrètes pensées de la mienne. Qui es-tu? d'où viens-tu? quel est ton nom? — Je me nomme Thélamire; je possède le trône qu'occupa jadis le sage Moranzeb, et je cherche la moitié d'un anneau qui doit m'assurer le bonheur. Mais dis-moi, à ton tour, quel est ton nom, ta patrie? quel hasard me procure l'inexprimable bonheur de te connaître? — Je suis, répond le jeune inconnu, je suis le fils du sage Moranzeb, je me nomme Fédor, et voici la moitié de l'anneau qui fait l'objet de tes désirs et des miens. »

Fédor devant Thélamire! Thélamire devant Fédor!

Digitized by Google

ô fils de Moranzeb ! l'héritier de celui qui dépouilla ton père est devant toi, et ton père n'est pas encore vengé !... Et toi, Thélamire, tu vois devant tes yeux le maître légitime de ta couronne et tu ne cherches point à te délivrer d'un rival dangereux !... Non, ce sentiment si noble, si pur, si sublime, qui vient de naître dans leurs cœurs, impose silence à leurs passions. L'amitié est un feu du ciel qui épure l'ame sans la brûler. Ils se regardent, ils se parlent avec ce calme du bonheur et de la vertu, comme deux êtres qui se doivent l'un à l'autre le plus grand de tous les biens.

« Cher Thélamire, dit le fils de Moranzeb, je sortais du berceau lorsque le malheur vint fondre sur mon père. Nous étions poursuivis par le destin, nos têtes étaient proscrites. Un vieillard nommé Horam, resté fidèle à mon père, nous cacha pendant quelque tems aux regards de la persécution et nous conduisit ensuite dans cette île abandonnée. Là nous trouvâmes une petite chaumière qui servit d'asile au meilleur et au plus infortuné des rois. En nous quittant, le vertueux et savant Horam remit entre les mains de Moranzeb cette moitié d'anneau et lui dit : « Reçois, Moranzeb, ce présent des mains du plus fidèle de tes sujets. Hélas ! c'est tout ce qu'il peut te donner. Cette île que tu vas désormais habiter est divisée en deux parties égales par des montagnes presqu'inaccessibles. Quand Fédor aura atteint sa vingtième année, qu'il prenne cette moitié d'anneau, qu'il dirige ses pas vers ces montagnes que tu vois s'élever dans le lointain. S'il parvient à les franchir sans avoir perdu le trésor que je te confie, il trouvera l'autre moitié de cet anneau entre les mains d'un jeune homme doué des mêmes vertus que lui, et dès ce moment il sera plus riche à lui seul que tous les rois de l'univers.

» Mon père accepta le présent d'Horam qui ne l'avait jamais trompé. L'espérance vint sourire à sa vieillesse et à son malheur. Ma félicité future le consola de ses peines passées, et lorsque la mort vint fermer sa paupière, il me dit en me serrant la main : Adieu, Fédor, je meurs content, puisqu'un jour tu dois être heureux.

» Parvenu à l'âge de vingt ans, j'ai voulu suivre le conseil d'Horam, j'ai gravi ces montagnes imposantes, j'ai triomphé des plus dangereux ennemis du repos des hommes, de ces passions funestes qui s'opposent à leur bonheur, puisqu'elles les empêchent de s'aimer. »

Digitized by Google

A ces mots, les jeunes princes essayent de rapprocher les deux parties de l'anneau brisé. Quelle est leur joie ! elles s'unissent d'elles-mêmes, et ne forment qu'un tout. Leur soudure est si parfaite que l'œil le plus subtil ne pourrait découvrir l'endroit où elles ont été séparées.

« Viens, Fédor, s'écrie Thélamire avec enthousiasme ; la prédiction d'Horam est accomplie. Ton ami va te replacer sur ton trône..... — Quoi ! dit Fédor en rougissant, mon ami serait mon sujet ! Non, Thélamire, l'ambition ne trouvera pas de place dans un cœur où règne l'amitié. Laissons à la folie le désir de gouverner des fous. La prédiction d'Horam est accomplie ; nous sommes plus riches que tous les rois de l'univers, puisque chacun de nous possède un ami. »

Alors les deux princes marchent ensemble vers la demeure de Fédor, et se préparent à descendre les hautes montagnes que le fils de Moranzeb avait franchies ; mais tout-à-coup les montagnes, les rochers, les précipices s'applanissent devant eux. De vastes napes de gazons parsemées de fleurs s'étendent sous leurs pas, et des fruits exquis brillent au-dessus de leurs têtes. Ils approchent de la chaumière de Moranzeb qui s'élève par degrés, et se transforme dans un palais élégant et commode, situé entre les deux bras d'une jolie rivière qui se divise en mille canaux divers, et répand dans toute l'île la fraîcheur et l'abondance. On croirait que l'amitié vient de descendre du ciel pour embellir d'un seul regard l'asile qu'elle s'est choisi.

Peindre le bonheur de Thélamire et de Fédor est au-dessus de l'éloquence des hommes. Jamais la douleur n'ose approcher de deux ames si tendrement unies. L'amour vint ajouter encore à leur félicité. Fédor épousa la jeune princesse du Thibet que Moranzeb avait entraînée dans sa fuite, et Thélamire devint l'époux de Zoraïde, de la sœur de son ami. Intéressante colonie ! Prospérez au milieu des mers, loin du commerce des méchans. Que les douces affections du cœur éloignent de vous ces passions orageuses qui brisent tous les liens de la société, tous les liens des familles, et bouleversent les Empires. Conservez cette simplicité de mœurs de nos premiers parens, lorsqu'ils se promenaient dans les jardins de l'Eden, avant leur chute fatale. Un printems perpétuel règne autour de vous et pour vous ; le ciel qui vous contemple n'oserait se couvrir d'un nuage, de peur de perdre un seul moment de vue le spectacle enchanteur de votre union et de votre félicité. Et vous, rois

Digitized by Google

des contrées voisines, respectez la retraite de deux amis. Que gagneriez-vous à les en chasser? Ils emporteraient leur précieux anneau sans doute, et cette île charmante redeviendrait un rocher inculte et sauvage. Ils chercheraient un autre asile, et lors même qu'ils seraient forcés de se réfugier dans les affreux déserts de l'Arabie, la douce et céleste influence de leur anneau ferait naître autour d'eux un nouvel Eden, où la nature se plairait à déployer encore ses grâces et ses trésors.

ADRIEN DE SARRAZIN.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Académie impériale de Musique.* — Le journaliste qui a conservé la dignité de ses fonctions, qui s'est toujours fait, comme nous, un devoir de motiver les critiques, de garder le ton de décence qui convient également à l'auteur et au censeur, doit gémir de la manière un peu leste avec laquelle on rend quelquefois compte d'un ouvrage : la passion tient lieu de jugement, l'injure est substituée à la discussion.

J'ai promis, dans mon dernier article, de parler de la musique des *Abencérages*, et je m'acquitte d'autant plus volontiers de ma promesse, que l'examen de cette musique ne peut être qu'un triomphe pour son auteur. Je suis loin de partager l'opinion des personnes qui assimilant un grand opéra à un vaudeville ou à un opéra bouffon, ne l'estiment qu'en proportion des airs qu'ils retiennent ou répètent en sortant. Une telle manière d'apprécier un grand opéra me semble toujours étrange, et pour me servir d'une comparaison qui me paraît juste, c'est comparer la poésie épique à la poésie légère, et vouloir se souvenir aussi facilement d'une belle tirade de la *Henriade* que d'un couplet de vaudeville.

Les chœurs de l'opéra des *Abencérages* sont et devaient être la partie la plus brillante ; ils sont écrits d'une manière savante, riche d'harmonie ; lorsque les Abencérages et les Zégris se trouvent ensemble sur la scène, ils offrent une double expression bien distincte, et qui cependant, loin de nuire à l'effet principal, offre un tout satisfaisant. Le premier air chanté par Nourrit : *Enfin j'ai vu naître l'aurore*, est ravissant de mélodie ; l'ex-

Digitized by Google

pression en est douce et suave ; c'est bien un amant heureux qui voit naître le jour où tous ses vœux doivent être comblés. Une romance chantée par Eloi avec un rare talent, a été couverte d'applaudissemens. Le final du premier acte est superbe. Les Maures reprennent les armes et volent aux combats ; M. Chérubini a parfaitement saisi l'expression guerrière de cette situation, à laquelle viennent si naturellement se mêler les craintes de Noraïme.

Le second et le troisième actes offrent aussi de grandes beautés, et si je voulais citer tous les morceaux dignes d'une mention particulière, je pourrais appeler l'attention des lecteurs sur la presque-totalité de l'opéra. Cependant je ne puis me refuser au plaisir de citer encore un air chanté par Almanzor au second acte : *C'en est fait, j'ai vu disparaître*, et les adieux de Noraïme au tombeau de sa mère.

M. Chérubini me paraît avoir, dans cet ouvrage, dignement soutenu le nom de premier compositeur de l'Europe, que les plus célèbres musiciens se sont accordés à lui donner.

Les ballets sont de M. Gardel ; l'imagination de ce savant chorégraphe est inépuisable : lorsqu'on songe à la quantité de ses ouvrages, on croirait qu'après avoir autant travaillé, il devrait être impossible de produire encore, et cependant son dernier ballet est toujours celui qu'on préfère. La danse a prodigué toutes ses richesses, et présente réunis les talens de Vestris, Albert, Antonin ; Mesdames Gardel, qu'il faut toujours nommer la première ; Clotilde, Biggotini, Fanni Bias, etc. On a distingué, dans le grand nombre des jolis pas, celui qu'Albert danse avec mesdames Gardel et Biggotini, en s'accompagnant de la guitare ; la difficulté des pas qu'il exécute ne nuit ni à la mesure, ni à la précision de son jeu sur cet instrument.

J'ai dit que les décorations ont été exécutées sur les dessins de M. Isabey ; leur bel ensemble, joint à la fidélité des détails, prouve ce que l'on avait déjà dit de cet artiste : c'est que le vrai talent sait se plier à tout, et se montrer supérieur dans plusieurs genres.

Nourrit a joué le rôle d'Almanzor avec beaucoup d'intelligence et toute la chaleur désirable, mais il l'a chanté avec cette voix pure et flexible qui n'appartient qu'à lui.

M^me^ Branchu a été forcée, par une indisposition, de céder son rôle à M^lle^ Himm, après la première représen-

Digitized by Google

tation ; c'est faire de Mlle Himm un grand éloge dire qu'elle n'y a point excité de regrets. Dérivis est dans le rôle d'Alémar.

Somme totale, les *Abencérages* me paraissent les diverses beautés que l'on doit rechercher d opéra ; des situations attachantes, une belle musiq danses gracieuses et des décorations pittoresques.

Théâtre-Français. — La Suite d'un Bal masqué. — Comme la coquetterie est le ressort que les femmes manient le plus habilement, faut-il être surpris que cette comédie, qu'on assure être la production d'une femme, ait pour base ce sentiment ?

Mme de Mareuil a promis sa main à Saint-Albe, jeune homme passionné et jaloux ; elle l'aime, mais l'amour de cette belle ne l'empêche pas de suivre les bals de l'Opéra. Il est difficile que la jeunesse abandonne le temple de la folie, et l'âge seul paralyse les ailes des papillons.

Guidée par la seule étourderie, Mme de Mareuil fait sous le masque la conquête du jeune Versac, dont elle connaît déjà le nom et la famille. Sachant qu'il est en procès avec Mme de Belmont, veuve charmante dont elle est l'amie, que ce procès retient à Paris, et qui habite avec elle le même hôtel, notre adroite coquette conçoit le projet de terminer leurs différents. Que risque-t-elle ? si elle réussit, elle cimente le bonheur de son amie ; si elle échoue, c'est un adorateur de plus qu'elle enchaîne à son char, et c'est toujours une consolation. L'imagination s'enflamme aisément au bal. Versac vivement épris, la fait suivre, et parvient à découvrir son adresse. Il lui écrit, demande à la voir. On le recevra, pourvu qu'il se présente sous le nom de Gerville. Elle apprend à Saint-Albe la conquête qu'elle a faite au bal, lui vante l'esprit, la grace de son rival, et lui dit avec une joie piquante qu'elle l'attend. Mouvement d'humeur de la part de l'amant ; il sort, on jouit de son dépit. Cependant Gerville va venir, il est instant de décider Mme de Belmont de passer auprès de lui pour Mme de Mareuil. Elle a fait une inconséquence ; pour que la partie soit égale, il faut que son amie en fasse une à son tour. Mme de Belmont ne s'y prête qu'avec peine. Eh ! que dirai-je s'il me parle ? Eh bien ! vous répondrez. Elle pouvait répliquer : qui répond paye. Gerville arrive : on devine tout ce que cette scène peut avoir de piquant. Le premier coup-d'œil a suffi. Mme de Belmont est aimée. On est prêt

Digitized by Google

envers elle à tous les sacrifices. Au moment le plus vif de l'entretien, Mme de Mareuil entre. Cette femme si séduisante, qui enivrait Gerville sous le masque, devient presque un objet importun : tant la passion enlaidit ou embellit les objets! Malgré sa coquetterie, on sent qu'elle est contente de n'avoir pas su plaire. Comme, le premier pas franchi, rien ne coûte, Gerville est invité à souper; il accepte. Un moment après, Mme de Belmont, à qui son amie a quelque chose à communiquer, le laisse seul, en lui offrant pour compagnie des livres. Saint-Albe arrive. Gerville qui le connaît depuis long-tems, tout plein de sa passion, lui fait confidence de son amour pour Mme de Mareuil, de l'intrigue qu'il a nouée avec elle au bal de l'Opéra, de ses projets, et le prie de le servir, lui montrant la lettre qu'il en a reçue. Notre jaloux refuse obstinément; et consent ensuite, pour toute faveur, à tenir secret une heure seulement le nom de son rival. Du reste, le choix de Mme de Mareuil décidera de leur bonheur. Mme de Belmont revient. Un mot dessille les yeux de Saint-Albe. La joie éclate, et comme le secret devient inutile à garder, il dévoile le nom de Versac. Mme de Belmont est un peu piquée du mystère que lui a fait son amie, mais elle pardonne tout à son bon cœur. Gerville et Mme de Mareuil arrivent. Tout s'éclaircit. Saint-Albe épouse Mme de Mareuil, et Mme de Belmont gagne à-la-fois un procès et un mari.

Cette pièce a parfaitement réussi, et méritait son succès. L'intrigue se noue avec adresse et se dénoue de même. Le dialogue est coulant, naturel, facile; on y remarque ces traits délicatement aiguisés par la main des femmes :

Et ces expressions, si fines, si naïves,
Des malices du sexe innocentes archives.

Le jeu de Mlle Leverd est décent et spirituel. Armand fait ressortir avec adresse plusieurs mots plaisans. Michelot saisit bien les nuances du dépit, de la jalousie et de la joie. Mlle Mars, qui imprime son cachet au moindre rôle, semble encore se surpasser, et n'a de rivale qu'elle-même.

DU PUY DES ISLETS.

Théâtre de l'Impératrice. — Les Filles à Marier, les Trois Sultanes, pour la représentation au bénéfice de Mlle Délia (*).

(*) Cet article aurait dû paraître il y a quinze jours. L'abondance des matières nous a forcé de le retarder.

Digitized by Google

Les Filles à Marier, *les Trois Sultanes*, le chant de Mme Sessi, et la danse du shall par Mlle Délia, c'était pour le coup grande fête à l'Odéon.

Les Filles à Marier sont une assez jolie pièce de M. Picard. Son titre seul suffisait pour attirer du monde, et en attirait beaucoup à Louvois.

La pièce deviendra également pour l'Odéon une bonne fortune, et quoiqu'elle n'y ait pas eu une physionomie aussi vive et aussi enjouée que lorsqu'elle fit son entrée dans le monde, elle se soutiendra par la gentillesse de Mlle Fleuri, l'air décent et modeste de Mlle Perrou, la finesse de Mlle Délia, très-française, quoique née à Smyrne, et par le naturel très-comique de M. Perrou, qu'on croirait né sur les bords de la Garonne.

Mlle Délia, qui jouait dans la première pièce l'espiègle Ursule, est devenue dans le seconde la coquette Roxelane. D'une espiègle à une coquette, la différence n'est pas grande, aussi n'a-t-elle point dérogé. Il y a long-tems qu'elle guettait ce rôle, qui semblait un fruit défendu, et par-là devenait plus attrayant, mais qui au fait n'en était pas un, puisque l'ouvrage appartenait à l'ancien répertoire de la comédie italienne. Clairval et Mlle Beaupré, dont on vantait la figure, y recueillaient une ample moisson d'applaudissemens. Dans l'un, on distinguait un sultan voluptueux, harassé de jouissances, qui cherche le plaisir au sein du plaisir même, et dans l'autre, la jolie femme qui triomphe par droit de conquête et de caprice.

La pièce des *Trois Sultanes* n'est assurément point un bon ouvrage. Le dialogue n'offre pas un seul mot de vérité. Il règne dans les deux premiers actes un ton maniéré et plein d'afféterie, et dans le dernier un ton philosophique, très à la mode alors, mais assez bizarre dans la bouche d'une petite Française dont le nez retroussé bouleverse un empire.

La pièce fut attribuée dans le tems à M. l'abbé de Voisenon, parce qu'on y crut reconnaître le tour d'esprit de cet abbé, à qui l'épithète de *joli pédant*, décernée à Fontenelle par J. B. Rousseau, convenait assez bien. La plus grande gloire de Voisenon est d'avoir inspiré à Voltaire cette jolie épitaphe :

Ici gît ou plutôt frétille
Voisenon frère de Chaulieu ;
A sa muse vive et gentille

Digitized by Google

Je ne prétends point dire adieu,
Car je m'en vais dans le même lieu,
Comme cadet de la famille.

Quel humble cadet que Voltaire, et quel aîné que Voisenon ! Mais Voisenon avait encensé Voltaire, et la reconnaissance du grand homme poursuivait quelquefois les admirateurs au-delà même du tombeau. Il fit présent de sa place à tout le monde, et son fauteuil reste encore vacant. Mais revenons à Mlle Délia: elle met dans le rôle de Roxelane beaucoup d'esprit, d'intelligence et de grâce; cette actrice a tout ce qu'il faut pour y réussir, au nez près, qui n'est pas retroussé. Mêlons à beaucoup de louanges un peu de conseils. Mlle Délia n'a pas toujours dans son articulation la netteté convenable. Ce défaut, qui pourrait devenir très-grave, puisque la première loi au théâtre consiste à se bien faire entendre, peut se corriger avec des soins. Si le bègue Démosthènes, en s'efforçant de mâcher des cailloux, devint le plus grand des orateurs, Mlle Délia, avec moins de peine, peut devenir la plus aimable des actrices. Mes observations n'empêchent point qu'elle ne soit à l'Odéon le miracle des coquettes et la sultane favorite. Quant à Mlle Leroi, sa jolie figure serait de mise dans tous les sérails de l'Orient. Je voudrais bien dire un mot du sultan Thénard, mais je le vois qui me fait signe de ne point commettre d'indiscrétion. Comme on ne quitte point un bon repas sans parler du mets le plus exquis, je n'oublierai point Mme Sessi, qui, quoiqu'accessoire, a joué un rôle si principal dans la fête : je voudrais la louer d'une manière digne d'elle, mais il faudrait rajeunir mes louanges; et mon éloge ne pourrait jamais égaler l'éclat de sa voix, ni la fraîcheur de son chant. Du Puy des Islets.

Institut impérial de France. — La classe de la langue et de la littérature françaises a tenu, aujourd'hui jeudi 15 avril, une séance publique annuelle pour la réception de M. Duval. Elle a été présidée par M. le comte Regnaud de Saint-Jean-d'Angely. Voici l'ordre des lectures qui ont eu lieu :

M. le secrétaire-perpétuel a fait le rapport sur le concours et sur les pièces de vers qui ont obtenu une mention honorable.

Il a fait ensuite l'annonce des sujets de prix pour 1814.

M. Duval a prononcé son discours de réception avec

Digitized by Google

beaucoup de modestie et de sentiment. On a applaudi à un grand nombre d'aperçus ingénieux, de traits piquans.

M. le président a répondu par un discours éloquent, brillant, souvent sublime. Chaque tirade, presque chaque phrase était couverte d'applaudissemens.

M. Le Mercier a lu une Epître en vers, et M. Parceval-de-Grandmaison, un fragment d'un poëme sur les beaux-arts.

NÉCROLOGIE. — L'Europe savante vient de faire une de ces pertes dont il est donné à un petit nombre d'esprits de sentir toute l'importance. L'illustre M. de Lagrange, chargé d'honneurs et d'années, vient de mourir, emportant les regrets du Souverain qui avait décerné à son génie les plus hautes récompenses, du Sénat qui se glorifiait de le compter parmi ses membres, de l'Institut de France, où ses plus dignes rivaux n'ont jamais prononcé son nom qu'avec respect. Ses obsèques ont eu lieu mardi dernier avec la solennité due à son rang.

Le cortège arrivé à l'église Sainte-Geneviève, M. le comte de Lacépède, président du Sénat, non moins à ce titre qu'à celui d'ami de l'illustre défunt, a prononcé le discours suivant :

« Monsieur l'archiprêtre de Sainte-Geneviève,

» Messieurs du chapitre métropolitain,

» Nous suivons sous ces voûtes funèbres, dans ce dernier asile du génie, de la sagesse, de l'héroïsme et des vertus, un grand homme qui nous était bien cher.

» Depuis plus d'un demi-siècle, l'Europe savante prononçait avec respect le nom de Lagrange.

» Fameux, dès sa jeunesse, par des concours célèbres où il montra l'art de résoudre d'importans problèmes, qui jusqu'à lui avaient échappé aux recherches des géomètres les plus habiles; annonçant de bonne heure ce qu'il devait faire pour la science vers laquelle l'entrainait un penchant irrésistible; indiqué à un grand roi par un de ceux qui tenaient alors le sceptre des mathématiques, comme le seul qui pût dignement remplacer Euler; réunissant dans les différens ouvrages qu'il publia, la grandeur des vues, la fécondité des découvertes, et la profondeur des pensées, à la sûreté de la méthode, et à la clarté du style; créant, pour ainsi dire, une science nouvelle par l'application aux diverses parties de la géométrie et de la mécanique; d'une grande et belle conception qui substituait des principes évidens et des démonstrations rigoureuses à des hypothèses gratuites, ou à des considérations moins exactes, il fut proclamé par les savans les plus dignes de le juger, l'heureux émule de Leibnitz et de Newton.

Digitized by Google

» Cette grande renommée, les honneurs et les hommages qui la suivirent, n'altérèrent jamais la bonté de son caractère, la simplicité de ses mœurs, la candeur de son esprit, sa modestie avec ses contemporains, sa justice envers ses prédécesseurs, son affection pour ses amis.

» Ces qualités si touchantes, sur-tout lorsqu'elles embellissent une haute réputation, ne rendirent jamais plus heureux sa digne compagne et ceux qu'il chérissait que lorsque, sur la fin de sa carrière, il s'occupait à mettre la dernière main au grand monument qu'il avait élevé en l'honneur des sciences.

» Ah! lorsqu'auprès de son cercueil nous jetons les yeux sur ces couronnes académiques, sur cette pourpre sénatoriale, sur cette palme de l'honneur, sur ce premier symbole d'un ordre illustre, sur ces témoignages des sentimens du plus grand des souverains, de celui dont l'estime est un si grand éloge, avec quel intérêt nous cherchons, parmi ces trophées, cet ouvrage du génie et d'une longue méditation, cette théorie des fonctions analytiques, qui brillerait comme un grand bienfait, au milieu de ces nobles récompenses!

» Lorsque Newton cessa de vivre, l'admiration grava sur sa tombe cette inscription remarquable: *Que les mortels se félicitent d'avoir eu un si bel ornement de l'espèce humaine!* La postérité gravera les mêmes paroles sur la tombe de Lagrange.

» Mais l'éclat de tant de gloire ne fait que nous découvrir davantage la grandeur de notre perte; il ne soulage pas notre douleur profonde. Une seule pensée, une espérance sublime, que le sentiment embrasse avec transport, et que la religion consacre en la fondant sur la parole même de Dieu, peut seule adoucir les regrets de l'amitié éplorée, en ouvrant à ses yeux les portes de la véritable immortalité. Ministres de l'Eternel, secondez cet espoir consolateur, en joignant à nos vœux vos pieuses cérémonies et vos saintes prières. »

A la suite de ce discours, M. le comte Laplace s'est approché du cercueil, et a dit:

« Messieurs, qu'il me soit permis d'ajouter quelques mots au discours éloquent que vous venez d'entendre sur le grand homme dont nous pleurons la mort,

» Parmi les inventeurs qui ont le plus reculé les bornes de nos connaissances, Newton et lui me paraissent avoir possédé au plus haut point ce tact heureux qui, faisant discerner dans les objets les principes généraux qu'ils recèlent, constitue le véritable génie des sciences, dont le but est la découverte de ces principes. Ce tact, joint à une rare élégance dans l'exposition des théories les plus abstraites, caractérise M. de Lagrange.

» Sa perte sera vivement sentie par tous les géomètres, dont ses immortels ouvrages font l'instruction et les délices: elle excitera les regrets de tous ceux qui s'intéressent aux progrès de l'esprit humain: l'amitié qui nous unissait depuis long-tems me rend cette perte encore plus douloureuse. »

Digitized by Google

POLITIQUE.

S. M. l'EMPEREUR est parti le 15 de ce mois à une heure du matin pour Mayence.

Voici, suivant une note officielle qui a paru le même jour, quelle était la situation des armées françaises dans le nord, au 5 avril.

Les nouvelles de Dantzick étaient satisfaisantes. La nombreuse garnison a formé des camps en dehors. L'ennemi se tenait éloigné de la place, et ne paraissait pas en disposition de rien tenter. Deux frégates anglaises s'étaient fait voir devant la place.

A Thorn il n'y avait rien de nouveau. On y avait mis le tems à profit pour améliorer les fortifications.

L'ennemi n'avait que très-peu de forces devant Modlin; le général Daendels en a profité pour faire une sortie, a repoussé le corps ennemi, et s'est emparé d'un gros convoi, où il y avait entr'autres 500 bœufs.

La garnison de Zamosc est maîtresse du pays à six lieues à la ronde, l'ennemi n'observant cette place qu'avec quelque cavalerie légère.

Le général Frimont et le prince Poniatowsky étaient toujours dans la même position sur la Pilica.

Stettin, Custrin et Glogau étaient dans le même état. L'ennemi paraissait avoir des projets sur Glogau, dont le blocus était resserré.

Le corps ennemi qui, le 27 mars, a passé l'Elbe à Werben, dont l'arrière-garde a été défaite le 28 par le général Montbrun, et jetée dans la rivière, s'était dirigé sur Lunebourg.

Le 26, le général Morand partit de Brême, et se porta sur Lunebourg, où il arriva le 1er avril. Les habitans, soutenus par quelques troupes légères de l'ennemi, voulurent faire résistance; les portes furent enfoncées à coups de canon, une trentaine de ces rebelles passés par les armes, et la ville fut soumise.

Le 2, le corps ennemi qu'on supposait de 3 à 4000 hommes, infanterie, cavalerie et artillerie, se présenta devant Lunebourg. Le général Morand marcha à sa rencontre

Digitized by Google

avec sa colonne, composée de 800 Saxons et 200 Français, avec une trentaine de cavaliers et quatre pièces de canon. La canonnade s'engagea. L'ennemi avait été forcé de quitter plusieurs positions, lorsque le général Morand fut tué par un boulet. Le commandement passa à un colonel saxon. Les troupes, étonnées de la perte de leur chef, se replièrent dans la ville; et après s'y être défendues pendant une demi-journée, elles capitulèrent le soir. L'ennemi fit ainsi prisonniers 700 Saxons et 200 Français. Une partie des prisonniers ont été repris.

Le lendemain, le général Montbrun, commandant l'avant-garde du corps du prince d'Eckmulh, arriva à Lunebourg. L'ennemi, instruit de son approche, avait évacué la ville en toute hâte et repassé l'Elbe. Le prince d'Eckmulh, arrivé le 4, a forcé l'ennemi à retirer tous ses partis de la rive gauche de l'Elbe, et a fait occuper Stade.

Le 5, le général Vandamme avait réuni à Brême les divisions Saint-Cyr et Dufour. Le général Dumonceau avec sa division était à Minden.

Le vice-roi a rencontré, le 2 avril, une division prussienne, en avant de Magdebourg sur la rive droite de l'Elbe, l'a culbutée, l'a poursuivie l'espace de plusieurs lieues, et lui a fait quelques centaines de prisonniers.

La brigade bavaroise, qui fait partie de la division du général Durutte, a eu, le 29 mars, une affaire à Coldiz avec la cavalerie ennemie. Cette infanterie a repoussé toutes les charges que l'ennemi a tentées sur elle, et lui a tué plus de 100 hommes, parmi lesquels on a reconnu un colonel et plusieurs officiers. La perte des Bavarois n'a été que de 16 hommes blessés. Depuis lors, le général Durutte a continué son mouvement sans être inquiété, pour se porter sur la Saale à Bernbourg.

Un détachement de cavalerie ennemie était entré le 5 dans Leipsick.

Le duc de Bellune était en observation à Calbe et Bernbourg sur la Saale.

Au moment où nous écrivons, une seconde note a paru: il importe de la consigner ici.

Situation des armées dans le nord au 10 avril.

Le 5, la 35e division, commandée par le général Grenier, a eu une affaire d'avant-poste sur la rive droite de l'Elbe, à quatre lieues de Magdebourg. Quatre bataillons de cette

Digitized by Google

division seulement ont été engagés. L'infanterie a montré son intrépidité ordinaire, et l'ennemi a été repoussé.

Le 7, le vice-roi étant instruit que l'ennemi avait passé l'Elbe à Dessau, a envoyé le 5e corps et une partie du 11e pour appuyer le 2e corps, commandé par le duc de Belune. Lui-même il s'est porté à Stassfurt, où son quartier-général était le 9, et il a réuni son armée sur la Saale, la gauche à l'Elbe, la droite appuyée aux montagnes du Harz, et sa réserve à Magdebourg.

Le prince d'Eckmulh, qui, le 8, avait son quartier-général à Lunebourg, se mettait en marche pour se rapprocher de Magdebourg.

L'artillerie des divisions du général Vandamme arrivait à Brême et à Minden.

La tête d'un corps composé de deux divisions, qui doit prendre position à Wezel, sous les ordres du général Lemarois, commençait à arriver.

Le 10, le général Souham avait envoyé un régiment à Erfurt, où on n'avait pas encore de nouvelles des troupes légères de l'ennemi.

Le duc de Raguse prenait position sur les hauteurs d'Eisenach.

L'armée française du Mein paraissait en mouvement dans différentes directions.

Le prince de Neufchâtel était attendu à Mayence.

Une partie de l'état-major de l'Empereur y était arrivée, ce qui faisait présumer l'arrivée prochaine de ce souverain.

Le parti américain, qui veut une guerre ou une paix également honorables, qui croit n'avoir pas inutilement reconquis les droits de l'Union, et qui ne veut pas retomber, après trente ans d'indépendance glorieuse, au rang d'une colonie anglaise, vient de remporter une éclatante victoire : il a obtenu que les affaires de ce pays fussent dirigées pendant quatre ans encore par un homme dont tous les actes, dans sa présidence, ont été dictés par un sentiment éclairé des véritables intérêts de sa patrie, qui a constamment jugé à quel prix il fallait acheter l'alliance anglaise, et quel nom il fallait donner à cette alliance prétendue, par-tout où elle s'établit. M. Madisson a été constamment Américain, et les Américains l'ont réélu président des Etats-Unis pour quatre ans; son compétiteur, M. Gerry, est élu vice-président pour le même tems. Ainsi toutes les intrigues de l'Angleterre pour empêcher

Digitized by Google

cette élection ont été nulles. La proclamation s'en est faite à Washington avec la plus grande solennité, et avec l'expression de l'assentiment et de l'allégresse universelle.

Le premier acte auquel le président réélu vient d'être autorisé, est un droit de représailles que les excès des Anglais et leurs insupportables prétentions ne rendent que trop légitimes. Dorénavant tout citoyen des Etats-Unis au service militaire de cette république, faisant service à bord d'un de ses vaisseaux de guerre ou de ses corsaires, qui, saisi par les Anglais, essuyera une punition quelconque, sous prétexte qu'il est né sur le territoire anglais, entraînera une représaille, et l'application de la même punition à tout sujet du gouvernement anglais qui, né sur le territoire des Etats-Unis, sera saisi les armes à la main au service de la Grande-Bretagne. L'acte et l'assujétissement de ses formes seront soumis à une cour martiale.

L'affaire scandaleuse de la princesse de Galles continue d'occuper à Londres l'attention publique et les feuilles périodiques. L'anecdote suivante peut être citée pour donner une idée de la tournure des idées à cet égard, et de la manière dont on interprète les démarches de la princesse.

« La princesse Charlotte, dit *le Morning-Chronicle*, a écrit, il y a quinze jours, une lettre au prince-régent, pour lui demander la permission de s'acquitter d'un devoir personnel envers sa mère, à l'occasion du décès de la duchesse de Brunswick. Dans la soirée, elle a reçu, dit-on, un message verbal, qui portait qu'elle aurait assez de tems pour lui rendre visite après les funérailles. Jeudi, la princesse écrivit une autre lettre, dans laquelle elle priait S. A. R. de lui permettre de rendre visite à sa mère. N'ayant pas reçu de réponse, la princesse a conclu que *qui ne dit mot consent*, et elle alla voir sa mère à Blakheath. »

Mais voici un témoignage public des sentimens qu'inspire cette affaire à tout ce qui n'est pas dévoué au parti ministériel. Dans une assemblée générale de la cité, présidée par le lord maire, M l'alderman Wood a pris la parole, et a prononcé un long discours, qu'il a terminé par la motion qu'il fût présenté à S. A. R. la princesse de Galles une respectueuse et humble adresse, pour la féliciter *d'avoir échappé à la cruelle tentative qui a été faite contre son honneur et contre sa vie.*

Après quelques discussions, l'adresse proposée a été lue. Elle porte que les sentimens d'affection que la *livery* de Londres a ressentis à l'arrivée de la princesse en Angle-

Digitized by Google

terre, ne sont en rien diminués; que tous ses membres sont pénétrés du plus profond respect pour tous les individus qui appartiennent à l'illustre maison de Brunswick; qu'ils ont vu avec indignation et horreur l'affreuse conspiration qui a été tramée contre l'honneur et la vie de la princesse; qu'ils sont pénétrés d'admiration pour la modération, la patience et la magnanimité qu'elle a montrées pendant sa longue persécution.

L'adresse se termine par des témoignages de la confiance qu'a la *livery*, que la princesse Charlotte, élevée sous les yeux d'une telle mère, fera le bonheur de l'Angleterre, et par des vœux pour la santé, la félicité et la prospérité de S. A. R.

L'adresse a été reçue avec les plus vifs témoignages de joie, et a été approuvée presqu'à l'unanimité.

Il a été décidé qu'elle serait présentée par le maire, les alderman, les 100 membres de la *livery*; et les schérifs ont été invités à se rendre auprès de S. A. R., pour savoir quand il lui plairait de recevoir la députation.

Sur la motion de M. Waithman, on a voté des remercîmens à M. Whitbread, à M. Cochrane Johnstone, et à sir Francis Burdett, pour la part qu'ils ont prise dans la défense de S. A. R.

On a voté aussi des remercîmens à l'alderman Wood, après quoi l'assemblée s'est séparée.

La princesse, plongée dans l'affliction causée par la mort de la duchesse de Brunswick sa mère, n'a pu recevoir la députation de la cité aussitôt la rédaction de l'adresse : elle a dû la recevoir non publiquement, mais dans ses appartemens, le lundi 5 avril.

La continuation de la discussion sur les affaires de la compagnie des Indes, et les projets du chancelier de l'échiquier relatifs aux billets d'amortissement, projets attaqués comme destructifs du crédit national et contraires à la foi publique, aux engagemens du gouvernement lui-même, et à l'objet des institutions de ces billets, ont occupé les deux chambres. Ces objets sont intéressans : ils concourent à prouver les embarras qu'éprouve le ministère, les difficultés qui entravent le commerce; mais de nombreuses pétitions déposées sur le bureau par divers membres, pétitions ayant toutes pour objet la paix et les moyens de renouer une négociation avec la France, nous intéressent bien plus particulièrement encore; nous entrerons à cet égard dans quelques détails.

Digitized by Google

Lord Holland devant les pairs assemblés s'est hautement rendu l'organe des pétitionnaires; il a déclaré partager l'opinion, et penser qu'après tant de sang versé, la paix devait être l'objet de tous les vœux, et que les circonstances la rendaient aussi possible qu'elle est désirable. L'orateur n'accuse pas les ministres de se bercer encore d'idées chimériques, du vain projet de renverser le grand homme qui, dit-il, est à la tête du gouvernement français; il ne les accuse pas de prétendre arracher à la France le fruit de vingt-cinq années de travaux et de victoires; si cela était, il n'est pas, ajoute-t-il, un Français qui ne dût verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour résister à de telles prétentions, et pas un Anglais qui dût verser une seule goutte du sien pour les soutenir. Lord Holland pense qu'il est toujours tems de parler des moyens de faire la paix, que le moment présent est plus favorable que jamais : il demande et il obtient que les pétitions en faveur de la paix soient déposées sur le bureau.

Dans la chambres des communes, M. Whitbread s'est également rendu l'interprête des Pétitionnaires; l'orateur diffère cependant avec lord Holland en ce point, qu'il ne croit pas la circonstance actuelle propre à ouvrir des négociations; mais il soutient que de cette circonstance il peut naître un moment favorable, et qu'alors les ministres doivent s'empresser de la saisir.

« Lorsqu'au commencement de la session actuelle, a-t-il dit, il proposa un amendement à l'adresse à présenter au prince régent, et prévint la chambre de la motion dont il vient d'être question, il ne désigna aucune époque précise où il eût l'intention de la faire, et depuis lors il l'avait ajournée indéfiniment. A présent même, que les événemens récemment survenus dans le nord de l'Europe, au lieu de faciliter la paix, paraissent y mettre un nouvel obstacle, il croit convenable de laisser aux ministres une entière liberté de prendre telle mesure qu'ils jugeront à propos à ce sujet, à moins qu'ils ne se conduisent de manière à le convaincre qu'ils ne sont point disposés à profiter de l'occasion favorable qui pourrait se présenter dans ces circonstances, ou qu'ils ont conçu quelques-unes de ces espérances chimériques qui ont séduit d'autres ministres précédemment. S'il les croyait livrés à ces espérances chimériques, il se trouverait obligé à faire une motion non directement pour qu'on fasse la paix, mais pour une adresse au prince régent, à l'effet de le supplier

Digitized by Google

de renvoyer des ministres qui ne paraîtraient pas disposés à procurer à la nation une paix raisonnable. Mais jusqu'à ce qu'il ait cette conviction, il différera sa motion pour la paix indéfiniment. »

Lord Castelreagh a répondu que l'opinion professée par le préopinant relativement aux pétitions actuelles, est très-constitutionnelle, et qu'il a bien raison d'observer que le gouvernement ne doit être nullement gêné dans ses opérations relatives à la paix; qu'en conséquence, lorsqu'il trouvera bon de faire sa motion à ce sujet, ce sera le moment convenable de lui répondre.

Les pétitions ont été déposées sur le bureau.

Les nouvelles d'Allemagne font connaître que le cabinet autrichien continue à s'occuper des mesures propres à raffermir le crédit, et à régulariser les finances, en même tems que celles qui sont relatives à l'armée d'observation. La famille royale de Saxe est arrivée à Ratisbonne, où elle a été reçue avec les plus grands honneurs, et visitée par la famille de Bavière. Le roi de Wurtemberg, celui de Westphalie, tous les princes de la Confédération sont sans relâche occupés à passer des revues de corps qui rejoignent aussitôt les points qui leur sont assignés.

M. de Scharzenberg a été présenté à l'Empereur Napoléon la veille du départ de S. M., et lui a remis une lettre de son souverain. M. de Bubna est reparti le lendemain pour Vienne, où l'ambassade de M. de Narbonne a été reçue avec la plus grande solennité. S....

ANNONCES.

Le Bon Jardinier, Almanach pour l'Année 1813, dédié et présenté à Sa Majesté l'Impératrice, par M. Mordant De Launay, l'un des bibliothécaires au Jardin des Plantes; contenant des préceptes généraux de culture; l'indication des travaux à faire dans les jardins; la description, l'histoire et la culture particulière de toutes les plantes utiles, soit potagères ou propres aux fourrages, soit arbres fruitiers de toutes espèces, avec la manière de les bien conduire et l'indication des meilleurs fruits. Suivis d'une Table latine et française très-complète de tous les noms botaniques, vulgaires et même triviaux de chaque plante, et d'un Vocabulaire explicatif de tous les termes de jardinage et de botanique ayant besoin d'interprétation. Nouvelle édition, augmentée d'environ 100 pages. Un vol. in-12. Prix, 6 fr.,

Digitized by Google

et 8 fr. 25 c. franc de port. Chez Audot, libraire, rue St-Jacques, n° 51; et Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Narcisse dans l'île de Vénus, poëme en quatre chants; par Malfilâtre. Imprimé pour la première fois in-18, sur beau carré d'Hollande, orné de six vignette et d'un titre gravé. Prix, broché, figures avec la lettre, 3 fr. 50 c.; cartonné à la Bradel, 4 fr.; relié en veau doré sur tranche avec filet, 6 fr. — Figures avant la lettre, cartonné à la Bradel, 8 fr.; relié en veau doré sur tranche, etc. 10 fr. — Epreuves doubles, la première à l'eau forte, la seconde finie, avant la lettre et cartonné, 12 fr. — Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Mémorial Horaire, ou Thermomètre d'emploi du tems, servant à indiquer le nombre d'heures données par jour à chacune des divisions et subdivisions; 1° De la vie intérieure et individuelle, considérée sous les rapports physique, moral et intellectuel; 2° De la vie extérieure et sociale, pour l'année 18.., ou Tablettes destinées à procurer le moyen de recueillir en une minute et sur une seule ligne, pour chaque intervalle de vingt-quatre heures, tous les divers emplois et les principaux résultats de la vie pendant le même espace de tems. In-8°. Prix, 2 fr., et 2 fr. 50 c. franc de port. Chez le même.

N. B. Ces deux ouvrages sont de l'imprimerie royale de Milan.

AVIS. — La lettre de M. Valant à M. François (de Neufchâteau), que nous avons annoncée, il y a quelque tems, se trouve chez Debray, lib., rue Saint-Honoré, vis-à-vis celle du Coq. Prix, 1 fr.

Le MERCURE DE FRANCE paraît le Samedi de chaque semaine, par cahier de trois feuilles. Le prix de la souscription est de 48 *francs* pour l'année, de 25 *francs* pour six mois, et de 13 *francs* pour un trimestre.

Le MERCURE ÉTRANGER paraît à la fin de chaque mois, par cahier de quatre feuilles. Le prix de la souscription est de 20 *francs* pour l'année, et de 11 *francs* pour six mois. (Les abonnés au *Mercure de France*, ne paient que 18 fr. pour l'année, et 10 fr. pour six mois de souscription au *Mercure Etranger*.)

On souscrit tant pour le Mercure de France *que pour le* Mercure Étranger, *au Bureau du Mercure, rue Hautefeuille*, n° 23; *et chez les principaux libraires de Paris, des départemens et de l'étranger, ainsi que chez tous les directeurs des postes.*

Les Ouvrages que l'on voudra faire annoncer dans l'un ou l'autre de ces Journaux, et les Articles dont on désirera l'insertion, devront être adressés, *francs de port*, à M. *le Directeur-Général du Mercure*, à Paris.

Digitized by Google

DE LA SEINE
5.
cent

MERCURE

DE FRANCE.

N° DCXIV. — *Samedi 24 Avril* 1813.

POÉSIE.

FRAGMENT TIRÉ DE L'ENFER DU DANTE, CHANT IV.

Le Dante arrive au premier cercle de l'Enfer et descend dans les Limbes, où il trouve les ames de ceux qui sont morts sans avoir reçu le baptême.

Ruppemi l'alto sonno nella testa
Un greve tuono, si ch'io mi riscossi,
Come persona, che per forza è desta. etc.

Comme un bruyant tonnerre ébranle les échos,
Le sombre empire gronde, et m'arrache au repos.
Je cherche, en m'agitant dans la vaste étendue,
Sur quel sinistre objet s'arrêtera ma vue.
J'aperçois la vallée où triomphe la mort;
Du gouffre des douleurs mes pieds touchent le bord.
Les longs gémissemens de ce lieu lamentable
De la foudre imitaient le bruit épouvantable,
Et de l'abîme obscur, nébuleux et profond
Vainement mes regards interrogent le fond:
Tout semble enseveli sous des voiles funèbres.

Digitized by Google

« Approche, et suis mes pas au séjour des ténèbres, »
Me dit alors mon guide (1), en pâlissant. « Eh quoi !
» M'écriai-je ; toi-même es surpris par l'effroi,
» Toi dont l'exemple instruit et soutient mon courage ! »
» — Ne crains rien, reprit-il : tu lis sur mon visage
» La pitié que je dois à tant d'infortunés,
» A des peines sans terme ici bas condamnés.
» Abrégeons le chemin ; que ma voix te ranime.
» Plus loin le premier cercle environne l'abîme :
» Entrons-y. » Nous marchons ; bientôt je n'entends plus,
Au lieu de cris, de pleurs, que des soupirs confus
Dont le bruit frappe l'air qui s'agite et qui tremble.
Hommes, femmes, enfans, qu'un même joug rassemble,
Là de l'éternité comptant tous les momens,
Trouvent une douleur exempte de tourmens.
« Avant de pénétrer dans les demeures sombres,
» Me dit Virgile, apprends le destin de ces ombres :
» Elles n'ont point péché ; mais il ne suffit pas
» Que l'homme obtienne grâce au jour de son trépas,
» Si la foi dont ton cœur suit la règle suprême,
» N'a versé sur son front l'eau sainte du baptême.
» Parmi tous ces esprits il en est qui jadis
» Devancèrent les tems à l'univers prédits,
» Où le Christ prit naissance et mourut en victime.
» Ils n'ont jamais connu la souillure du crime ;
» Mais leur bouche, au vrai dieu qu'adorent leurs neveux,
» N'offrit qu'un vain hommage et de stériles vœux.
» Leur partage est le mien, et, dans ce lieu funeste,
» Un désir sans espoir est tout ce qui nous reste. »

Ainsi parlait le sage ; et moi, plaignant son sort,
Je frémis en songeant que la voix de la mort,
Prononçant ses arrêts sous ces voûtes funèbres,
Enchaînait le destin de tant d'ombres célèbres ;
Et, pour mieux m'éclairer dans cette auguste loi
Qui triomphe du doute ennemi de la foi,
Je hasardai ces mots : « O mon guide ! ô mon maître !
» Quelques ombres, que Dieu favorisait peut-être,
» Par leur propre mérite ou le céleste appui,
» N'ont-elles jamais pu s'élever jusqu'à lui ? »

(1) Virgile.

Digitized by Google

Virgile m'écoutait et sembla me comprendre :
« Dans les Limbes, dit-il, je venais de descendre,
» Soudain j'y vois paraître un esprit tout-puissant (2) ;
» Des rayons d'or ceignaient sont front resplendissant,
» Et l'Enfer étonné proclama sa victoire.
» Il guide aux régions de l'immuable gloire
» Le premier des humains, son jeune fils Abel ;
» Noé, qu'au sein des eaux préserva l'Eternel ;
» Moïse, à qui le ciel, par la voix des miracles,
» Sur le mont Sinaï révéla ses oracles,
» Et dont l'obéissance a consacré les lois (3) ;
» Cet antique Abraham, patriarche des rois ;
» David, qui désarma la divine colère ;
» Israël (4), qu'ont suivi ses enfans et son père ;
» La fille de Laban (5), si chère à son amour ;
» Et, par lui seul, conduits au céleste séjour,
» Ces esprits, revêtus de leur forme première,
» Ont retrouvé la vie aux champs de la lumière. »

Autour de nous, pendant qu'il achevait ces mots,
Une épaisse forêt étendait ses rameaux.
Les ames se pressaient dans l'enceinte profonde,
Et non loin de nos yeux s'ouvrait le gouffre immonde.
Tout-à-coup l'air s'épure, une douce lueur,
De l'infernale nuit dissipant la terreur,
Eclaire par degrés l'hémisphère des ombres.
Je reconnus bientôt que sur les rives sombres
L'abîme recélait un asile secret,
Et j'interroge ainsi mon guide qui se tait :
« O toi de qui la gloire, orgueil de ta patrie,
» Est l'ouvrage sacré des arts et du génie !
» Quels sont donc les esprits que la faveur des cieux
» Dérobe au noir empire, et laisse dans ces lieux ? »

(2) Jésus-Christ, après sa mort, descendit dans les Limbes.

(3) ..... *Moisè Legista, e ubbidiente.*

(4) Jacob, fils d'Isaac, fut appelé Israël ; « On ne vous nommera » plus à l'avenir Jacob, mais Israël : car si vous avez été fort contre » Dieu, combien le serez-vous davantage contre les hommes ! » *Genèse*, 32, v. 28.

(5) Rachel.

Digitized by Google

« — Sur la terre où tu vis, par les âges semée,
» Dit l'illustre Romain, leur longue renommée
» Obtint pour eux jadis le séjour que tu vois. »

Il s'arrête : soudain retentit une voix :
« Célébrez le retour du sublime poëte
» Qui partage avec nous l'immortelle retraite. »
Bientôt, à notre abord calme et respectueux,
Quatre ombres, dévoilant leurs traits majestueux,
S'avancent lentement dans l'éternelle voie.
Leurs fronts ne respiraient ni tristesse, ni joie.
« Homère, revêtu du pouvoir souverain,
» Marché devant Horace, un glaive dans la main,
» Dit le sage ; et Lucain suit les traces d'Ovide.
» Tous méritent le nom (6) que l'on donne à ton guide ;
» Ils approchent ensemble ; et, pour me recevoir,
» Préparent les honneurs qu'ils pensent me devoir. »

Ainsi mes yeux ont vu l'école magnanime
De l'auguste vieillard, prince du chant sublime,
Qui sur tous ses rivaux lève un front glorieux,
Et plane comme l'aigle aux barrières des cieux.

Virgile cependant leur parle en ma présence.
Leur entretien, que dut respecter mon silence,
Est à peine achevé, je regarde et je vois
Mes nouveaux compagnons, se retournant vers moi,
M'accueillir d'un salut dont souriait mon maître.
De ce suprême honneur j'étais digne peut-être ;
Et, parmi ces mortels si grands et si fameux,
Je marchai le sixième, et je fus grand comme eux.

Nous dirigeons nos pas aux lieux où semble éclore
Dans la nuit ténébreuse un rayon de l'aurore.
Tandis que ces esprits daignaient me dévoiler
Des secrets que mon chant ne doit point révéler,
Un superbe édifice à nos yeux se présente.
Sept murs l'environnaient, dont l'enceinte imposante
Voit d'un fleuve à ses pieds fuir les limpides flots.
Sept portiques brillans qui dominent les eaux,
Découvrent sous leur voûte où le zéphir murmure,
D'un pré délicieux la riante verdure.

(6) Le nom de poëte que la voix a fait entendre.

Digitized by Google

Des ombres habitaient cet asile enchanté.
Leur noble aspect, leur voix douce avec gravité,
Leurs regards où se peint un ascendant suprême,
Font revivre la gloire au sein des Enfers même.
J'avance, je gravis un lumineux sentier,
Et le champ devant moi s'est ouvert tout entier.
Là j'ai vu de héros Electre environnée;
Là sont le fier Hector, et le pieux Enée
Qui fuyait devant Troie et ses remparts brûlans;
Et César, tout armé, les yeux étincelans.
Là j'aperçois Camille avec Pentésilée,
Et non loin, dans le sein d'une auguste assemblée,
Lavinie est assise auprès de Latinus;
Là paraît ce Romain, le premier des Brutus,
Qui du joug des tirans affranchit sa patrie;
Julie et Marcia, Lucrèce, Cornélie,
Et plus bas, Saladin, seul, dans l'ombre caché.
Mais, d'un autre côté, mon œil est attaché
Sur celui qui dicta les lois de la sagesse,
Aristote, l'oracle et l'amour de la Grèce.
Il rassemble à ses pieds ses disciples chéris:
De ses hautes leçons leur hommage est le prix;
Ils révèrent leur chef. Là je contemple encore,
Autour du groupe assis, Thalès, Anaxagore;
Diogène, Empédocle, Héraclite, Zénon,
Et le divin Socrate et l'éloquent Platon;
Et Démocrite enfin, dont la bouche décide
Qu'au sort de l'univers le hasard seul préside.
Là sont Linus, Sénèque, Orphée et Tullius;
Dioscoride, instruit des occultes vertus;
Hippocrate, Avicenne, Euclide, Ptolomée;
Averroès (7), connu par tant de renommée;
Qui, des écrits d'un sage ardent admirateur,
A pu de sa pensée atteindre la hauteur;
Galien.... Mais le tems et mon sujet m'entraîne,
Et ma langue à ces noms ne suffit qu'avec peine.

(7) Averroès ou *Aven-roez*, nom corrompu d'*Aben* ou *Aven-Roosch*, médecin arabe, qui florissait à Cordoue dans le douzième siècle. Il se rendit célèbre par son *Commentaire de la philosophie d'Aristote*, qu'il traduisit le premier en arabe, avant que les Juifs eussent donné leur version.

Digitized by Google

La troupe se divise ; et mon guide, à l'instant,
Loin de ce lieu de paix, de ce jour éclatant,
Redescend avec moi, par un chemin d'alarmes,
Dans l'empire éternel de la nuit et des larmes.

HENRI TERRASSON.

Vers pour mettre au bas du portrait de feu M. Toulongeon, *membre du Corps-Législatif, de l'Institut et de la Légion-d'honneur, ex-constituant, ancien maréchal-de-camp, auteur d'une histoire de la révolution française.*

INTRÉPIDE guerrier, chevalier généreux,
Il vouait aux neuf sœurs les loisirs de la gloire :
Il fut juste et serein en des tems orageux,
Et d'un burin sévère en retraça l'histoire.

MICHEL BERR.

A UN AMI.

SUR les progrès de ta tendresse,
Mon cher, rassure ton esprit ;
Si l'œil d'Irma quelquefois blesse,
Toujours son entretien guérit.

VICTOR-VIAL.

ÉNIGME.

UN verre d'eau suffit pour m'abîmer,
Et j'enferme pourtant l'abîme de la mer :
Je ne pourrais, lecteur, te donner un asile,
Et pourtant il n'est pas de ville
Que je n'enferme dans mon sein ;
En moi j'enferme enfin une machine ronde,
Et pourtant je suis plate aux yeux de tout le monde.

S.....

Digitized by Google

LOGOGRIPHE

Sur mes cinq pieds je mets l'effroi dans un navire.
Si vous m'en ôtez un, je fais grincer les dents ;
Avec mes deux premiers j'achète un doux sourire ;
Sans celui du milieu, je nourris bien des gens :
Ne m'en laissez que trois ; ils peuvent me suffire
Pour diviser l'histoire en espaces ou tems.

Bonnard, *ancien militaire.*

CHARADE.

De mon premier, lecteur,
Tu crains la profondeur ;
A mon dernier bien souvent on aspire,
Et l'espoir nous soutient, même dans le délire ;
La nuit on voit quelquefois mon entier
Se regarder briller dans mon premier.

A. de Cussac.

---

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Taupe.*

Celui de l'Enigme-Logogriphe est *Fin*, dans lequel on trouve : *fi* et *if.*

Celui de la Charade est *Boisson.*

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

TRAITÉ PRATIQUE DES HERNIES, ou *Mémoires anatomiques et chirurgicaux sur ces maladies*; par ANTOINE SCARPA, chirurgien consultant de S. M. I. et R., chevalier de la Légion-d'Honneur et de l'ordre royal de la Couronne de Fer, membre de l'Institut d'Italie, et professeur de clinique chirurgicale à l'Université de Pavie. Traduit de l'italien par M. CAYOL, docteur-médecin de la Faculté de Paris. — Un volume in-8°, avec atlas in-4°. — Prix, 15 fr., et 18 fr. franc de port. — A Paris, chez *Gabon*, libraire, place de l'Ecole de Médecine, n° 2.

Les sciences ont, comme les lettres, leurs lieux communs; dans celles-ci, ils consistent en une série de phrases banales répétées à satiété depuis des siècles; dans les premières, ces lieux communs sont des cadres plus ou moins ingénieux, dans lesquels on case tous les faits qui composent le domaine de la science. Un auteur a-t-il fait quelques observations nouvelles, il reprend la matière *ab ovo*, il en parcourt toutes les divisions, et il faut, pour connaître un seul fait, acheter et lire de gros volumes.

Ce reproche peut sur-tout s'appliquer à la médecine, qui, outre ses nombreux systèmes, offre en général beaucoup d'écrivains verbeux.

Mais la marche que nous blâmons n'a pas été suivie par les hommes d'un véritable talent; satisfaits de la gloire d'instruire, ils n'ont point visé au *gros bagage*, et se sont bornés à exposer brièvement les points qu'ils avaient éclaircis. C'est ainsi qu'ont agi Saviard, Polt, Pouteau, Desault, etc. et leurs ouvrages sont moins des traités qu'une collection d'observations ou de mémoires sur les matières qui leur étaient les plus connues, et

Digitized by Google

sur les faits que leur pratique les avait mis à portée d'observer.

M. Scarpa a suivi ce sage parti : dès long-tems connu par d'intéressans ouvrages, et sur-tout par ses *Tables Névrographiques*, ses *Mémoires sur les maladies des yeux et sur les anévrismes*, il a mis, par l'ouvrage sur les hernies que nous annonçons, le sceau à la réputation de grand praticien qu'il s'est acquise, et que toute l'Europe savante lui accorde.

Cet ouvrage est divisé en cinq mémoires, qui portent les titres suivans :

1°. De la hernie inguinale et scrotale.

2°. Des complications de la hernie inguinale et scrotale.

3°. De la hernie crurale chez l'homme.

4°. Des hernies avec gangrène, et des moyens que la nature emploie pour rétablir la continuité du canal intestinal.

5°. De la hernie ombilicale et de celles de la ligne blanche de l'abdomen.

On voit déjà, par les seuls titres de ces mémoires, de quelle importance sont les points de doctrine chirurgicale qui y sont discutés : quant à l'ordre qu'a suivi l'auteur, il est à-la-fois simple et méthodique. Il examine d'abord la structure des parties, il rectifie plusieurs points d'anatomie, passe ensuite à l'examen des lésions pathologiques, et termine par les moyens thérapeutiques qui peuvent combattre les accidens ou en prévenir la récidive.

Soit qu'il examine les parties qui donnent passage aux diverses espèces de hernies, soit qu'il en décrive les complications, ou qu'il conseille des méthodes curatives, il apporte une sagacité égale à bien démontrer la nature des unes, à noter les différences des autres, ou à peser les avantages et les inconvéniens des dernières. Comme il ne nous est pas possible de reproduire ici toutes les vues nouvelles ou utiles que présente cet intéressant ouvrage, nous nous contenterons d'indiquer quelques-unes des plus importantes.

En traitant de la hernie inguinale et scrotale, l'auteur

Digitized by Google

démontre que ce qu'on appelle *anneau* est un espèce de canal. Il donne une excellente description de la manière dont se comporte le péritoine avec les muscles abdominaux, le cordon des vaisseaux spermatiques et l'artère épigastrique. Il s'attache sur-tout à faire envisager sous un nouveau point de vue la tunique formée par le muscle cremaster et les altérations qu'elle peut subir. Il prouve que la principale cause de la densité du sac dans les hernies anciennes dépend de cette tunique, et que le sac péritonéal conserve le plus souvent son épaisseur naturelle.

Il décrit d'une manière neuve les changemens de position que peut éprouver l'artère épigastrique. Il établit un parallèle intéressant entre la hernie congénitale et l'accidentelle, etc., etc.

Enfin, il termine ce premier Mémoire par des considérations sur le mécanisme des bandages inguinaux, et propose des améliorations dans la construction de ces machines si utiles, améliorations au moyen desquelles le sous-cuisse n'est plus nécessaire. Il veut que le ressort formant ceinture embrasse les dix-douzièmes de la circonférence du bassin; il veut aussi que ce ressort soit essayé sur l'individu avant d'être soumis à la trempe, moyen très-avantageux, sans doute, mais inexécutable pour la classe indigente qui, de toutes celles de la société, est la plus sujette aux hernies.

Dans le second Mémoire, M. Scarpa tire des inductions pratiques des connaissances anatomiques exposées dans le précédent. Il passe en revue tous les accidens qui pourraient survenir pendant l'opération de la hernie, et embarrasser le jeune praticien; il donne les moyens d'éviter les plus graves, et notamment la lésion de l'artère épigastrique et du cordon; il développe sur-tout d'une manière détaillée les causes et la nature des diverses espèces d'adhérences; il détermine celles qu'on peut détruire, et celles qui ne pourraient être détruites sans danger.

L'auteur conseille, lorsque l'épiploon ne peut être réduit, d'attendre pour le lier que la période inflammatoire soit passée, et qu'il soit couvert d'une *suppuration*

Digitized by Google

muqueuse; ensuite il veut que la constriction de la ligature n'ait lieu que par degrés; il dit s'être constamment bien trouvé de cette pratique, qui est loin d'être admise par tous les praticiens.

Il ajoute plus bas que la portion de l'épiploon qui fait saillie à travers l'anneau, lors de la cicatrisation de la plaie, et qui produit une tumeur plus ou moins volumineuse dans l'aine, peut être détruite couche par couche par des escharrotiques; mais M. Scarpa convient que cette méthode est longue et incommode, nous pensons qu'elle peut même devenir dangereuse. L'auteur ne détermine pas l'espèce de caustique qu'il proposerait dans ce cas.

Le troisième Mémoire traite, comme nous l'avons dit, de la hernie crurale chez l'homme. Cette affection est si rare que peu de praticiens ont été à portée de l'observer. M. le professeur de Pavie l'ayant rencontrée sur un cadavre, injecta les vaisseaux sanguins, et disséqua la tumeur qui lui a fourni le sujet d'une des plus belles planches dont son ouvrage est orné. Après l'examen anatomique des parties et la description des mutations que produit, dans l'arrangement naturel, la tumeur herniaire, l'auteur donne un moyen d'éviter l'hémorrhagie de l'artère spermatique dans l'incision du ligament de Fallope: il conseille d'inciser en travers l'expansion aponévrotique du fascialata qui vient renforcer ce ligament, et de procurer ainsi la dilatation de l'arcade crurale; il décrit ensuite les divers procédés en usage pour la dilatation et le débridement de cette arcade. Il fait connaître un procédé nouveau pour inciser le col du sac herniaire et le ligament de Fallope, sans craindre de léser ni l'artère épigastrique, ni le cordon des vaisseaux spermatiques, lorsque les moyens connus sont insuffisans pour opérer une dilatation convenable. Ce Mémoire, comme le premier, est terminé par des considérations sur le mécanisme des bandages qui servent à contenir la hernie dont il traite.

L'auteur s'occupe, dans le quatrième Mémoire, des hernies avec gangrène et des moyens que la nature emploie pour rétablir la continuité du canal intestinal; il a

Digitized by Google

traité à fond cette importante matière : les causes de la gangrène y sont détaillées. L'auteur remarque très-judicieusement que des tentatives imprudentes, la précipitation du chirurgien, une mauvaise manœuvre en pratiquant le taxis, et la pusillanimité des malades qui n'osent se soumettre à tems à l'opération, sont des causes fréquentes de gangrène. Je passe sous silence la longue série des complications qui peuvent survenir, et les savantes remarques de l'auteur sur les moyens de rétablir la continuité du tube intestinal, et sur les anus contre nature, pour faire remarquer que dans le paragraphe XXIII de ce Mémoire, il porte un arrêt de proscription sur toute espèce de suture pratiquée sur les intestins, même dans le cas de plaies pénétrantes avec lésion de l'intestin. Comme lui nous avons vu des accidens survenir à la suite de cette opération, mais très-souvent nous en avons obtenu de grands succès, et nous ne pouvons penser avec lui que la suture, quelque soit son degré de simplicité, *est toujours une opération, non-seulement inutile, mais encore dangereuse et mortelle.*

Procédant toujours du connu à l'inconnu, l'auteur examine, dans son cinquième Mémoire, la disposition anatomique de l'anneau ombilical et des parties qui sont en rapport avec lui, les variations qu'éprouve l'abdomen dans les divers âges, et les divers états des viscères qu'il contient. Il détermine en combien d'espèces on doit diviser les exomphales, et comment ces hernies ont lieu. Il proscrit la ligature conseillée par Celse, et renouvelée avec des succès variés par Desault, et s'en tient à la compression pour la cure radicale de ces hernies chez les enfans. Il propose un bandage pour l'exomphale; ce bandage tout simple pouvait se présenter à l'idée de plusieurs praticiens, aussi se trouve-t-il décrit dans une dissertation imprimée à Paris en 1802, et gravé depuis dans le *Dictionnaire des sciences médicales.*

Après avoir sommairement indiqué les divisions et les principales matières traitées dans cet ouvrage, disons un mot du travail du traducteur. Sa version est fidèle, simple et élégante à-la-fois ; il suffit de lire quelques-unes des notes et le morceau que M. Cayol a placé à

Digitized by Google

côté des savantes observations du professeur de Pavie, et qui ne les dépare pas, pour juger de son mérite. M. Laennec a aussi enrichi cette collection d'une note sur une espèce de hernie qui lui a paru nouvelle; cette association avec l'un des plus grands praticiens de l'Europe ne saurait que lui être avantageuse; on aime à se montrer dans le monde en bonne compagnie, et certes M. Laennec a bien choisi.

Il nous reste à dire un mot sur la manière dont l'ouvrage est exécuté. L'ouvrage est imprimé en italien dans le format *atlas*. L'éditeur français a préféré le format in-8° pour le texte, et l'*in-folio* pour les planches. On ne peut que le féliciter de ce changement, qui met le prix d'un livre si utile à la portée des jeunes étudians et des praticiens, qui ne peuvent se procurer des éditions de luxe, et qui auraient beaucoup à regretter s'il fallait qu'ils se privassent d'un ouvrage d'un mérite supérieur, et que tout homme aimant son art doit désirer avoir dans sa bibliothèque.

PH. M.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

HISTOIRE DE FRANCE PENDANT LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE ; par CHARLES LACRETELLE, membre de l'Institut, professeur d'Histoire à l'Académie de Paris. *Troisième édition*, revue et corrigée. — Six volumes in-8°. — Prix, 30 fr., et 37 fr. 50 c. fr. de port. — A Paris, chez *F. Buisson*, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

L'Almanach historique de la Révolution française, par Rabaut-Saint-Etienne, est un récit succinct et rapide, mais trop souvent incomplet, des opérations de l'Assemblée constituante. Si M. Lacretelle jeune, en donnant le *Précis de l'Assemblée législative*, *de la Convention* et *du Directoire*, ne s'était proposé que de continuer l'ouvrage de Rabaut, on pourrait dire qu'il a fait mieux qu'il ne voulait, et, pour me servir d'une expression de Montesquieu, « qu'il a plus exécuté qu'entrepris ; » mais c'est sur un plus vaste plan qu'il a tracé l'histoire de ces différentes époques ; et, enfin, c'est à ce premier travail que nous devons l'*Histoire de France pendant le dix-huitième siècle*, l'un des ouvrages qui ont paru avec le plus d'éclat dans le commencement de celui-ci. L'auteur, après avoir peint à grands traits les principaux événemens de la révolution, a été conduit à décrire ceux d'un long règne qui l'avaient, en quelque sorte, mûrie et préparée ; c'était remonter des conséquences aux principes, et procéder par l'analyse ; méthode toujours lumineuse et féconde, quel que soit l'objet auquel on l'applique. L'intérêt du sujet, le talent de l'écrivain, un grand air de franchise et d'impartialité, tout concourut à assurer le succès de l'ouvrage. Les deux premiers volumes parurent en 1808, et les quatre autres successivement, d'année en année. Il a été rendu un compte particulier de chacun d'eux dans les divers journaux ; et nos lecteurs peuvent se rappeler les excellens morceaux de littérature que l'examen de ces six

Digitized by Google

volumes a fournis à deux de nos collaborateurs. Toutefois, comme ils ne parlaient que le langage de l'impartialité et d'une estime réfléchie, leur suffrage n'eût peut-être pas suffi à la gloire de l'auteur. Il lui restait à triompher de la malignité de quelques critiques et de l'exagération de certains éloges : deux genres d'épreuves dont l'historien du dix-huitième siècle est sorti avec un égal avantage. C'est ce que témoignent assez deux éditions entièrement épuisées, et une troisième qui a déjà paru il y a quelques mois.

Dans un avertissement en tête de celle-ci, l'auteur jette un coup-d'œil rapide sur la période historique qu'il a parcourue. « Elle offre, dit-il, un caractère particulier; » c'est le règne de l'opinion. . . . . »

» . . . . . »

» Au dix-huitième siècle, l'opinion publique se for» tifie de tout ce que l'autorité abandonne ou se laisse » enlever; elle dicte ses lois au gouvernement, qui n'a » plus sur elle qu'une action faible et craintive.

» Dans un tel tableau l'on peut suivre le mouvement » de toutes les classes d'une nation. La cour, qui aupa» ravant remplissait seule presque tout le tableau de » l'histoire, n'en occupe plus qu'une partie. De longues » guerres ne paraissent plus que des épisodes subor» donnés à une action principale, qui est le mouvement » des esprits. Loin de le ralentir, elles le favorisent et » l'accélèrent. Le pouvoir législatif passe, en quelque » sorte, des hommes d'état, qui n'ont aucun plan arrêté, » aux philosophes qui créent des théories. En répétant » les opinions de ces derniers, les cercles de la capitale » doublent leur puissance et la partagent. Les parlemens » portent des coups directs et répétés à l'autorité royale : » c'est de l'opinion publique qu'ils empruntent leur force; » elle les entraîne, les égare, les relève dans leur chute, » leur procure de fatales victoires sur le gouvernement, » et bientôt se déclare contre eux. La noblesse, livrée » aux intrigues de la cour, ou séduite par des opinions » nouvelles, a perdu son existence politique; elle fait un » effort tardif pour la recouvrer. A peine a-t-elle mis le » trône en péril, qu'elle-même est menacée. Le clergé,

Digitized by Google

» par ses imprudentes discordes, prête des armes aux » nombreux et redoutables adversaires de la religion. » C'est aux classes intermédiaires de la nation que toute » la puissance arrive par degrés; elles s'en laissent dé- » posséder par la multitude, et tous les pas qu'on a cru » faire vers un ordre admirable, sont des pas vers » l'anarchie. »

Il serait difficile de peindre avec plus de force et d'éclat cette puissance de l'opinion, qu'un proverbe italien appelle la reine du monde. Il est vrai que ce proverbe, comme beaucoup d'autres, ne trouve pas toujours une application aussi exacte. Il y a telles institutions devant lesquelles cette reine du monde est obligée de plier et de se taire. « Lorsque les nations, dit M. La- » cretelle, sont fortement gouvernées, leurs traits indi- » viduels, leurs opinions particulières sont bien moins » prononcés. On voulait s'occuper d'un peuple, et l'on » ne s'occupe plus que des rois, des guerriers ou des » ministres qui l'ont dominé, contenu et trop souvent » opprimé. »

Nous aurions voulu pouvoir citer en entier l'*Avertissement* d'où nous venons d'extraire les passages précédens; mais ce que nous ne pouvons omettre, ce que l'intérêt des lettres et les plaisirs du public nous font un devoir d'annoncer, « c'est l'engagement que prend l'au- » teur, en finissant, de traiter d'autres parties de l'His- » toire de France, et de consacrer sa vie à cette tâche » honorable. »

Bien honorable, en effet, quand l'historien, pénétré des obligations que ce titre impose, ne se laisse éblouir ni par l'éclat des noms, ni par celui des dignités; et pour juger les hommes et les choses, emprunte le langage quelquefois sévère de la postérité. C'est sur-tout en écrivant sur des faits récens, qu'on doit s'attendre à froisser bien des intérêts, à soulever bien des ressentimens. Mais malheur à l'ouvrage de ce genre qui n'exciterait aucun murmure! Les meilleurs portraits ne sont pas toujours ceux dont les originaux ou leurs partisans sont le plus satisfaits. Il y a tant de gens qui ne veulent pas que l'*historien peigne Philippe borgne, comme il était.*

Digitized by Google

M. Lacretelle a éprouvé d'assez vives censures en ce genre ; quelques morts dont il a parlé comme les mémoires du tems, ou d'après les traditions des contemporains, ont trouvé des défenseurs. Cependant, comme ils n'ont pu l'attaquer sur des faits trop notoires pour être contestés, ils lui ont reproché quelques défauts d'exactitude sur des faits moins connus et de moindre importance. On a voulu lui faire un crime de n'avoir pas connu tous les détails de la vie d'un individu comme les membres de sa famille, et de n'avoir pas écrit l'*Histoire de France* avec l'exactitude prolixe d'un moine qui écrit l'histoire de son ordre.

De ces diverses réclamations, toutes assez légèrement fondées, il semble s'être formé aujourd'hui une opinion qui, bien qu'elle ne soit pas encore énoncée avec le ton absolu et tranchant d'un axiôme, paraît à quelques personnes une vérité de fait : c'est que nul ne devrait écrire l'histoire des dernières années de la monarchie, s'il n'a été au moins gentilhomme. Nous croyons que ce serait une grande erreur. Ceux mêmes qui parlent de ce qu'ils ont vu, par cela seul qu'ils n'ont pu tout voir, ne sont-ils pas sujets à se tromper? Les Romains trouvaient César en défaut dans ses Commentaires, sur plusieurs faits de son armée dont il n'avait pu être témoin oculaire, et sur lesquels il avait été obligé de s'en rapporter à des lieutenans. « Des contemporains, dit Voltaire, » sont en droit de faire le portrait des hommes d'Etat » avec lesquels ils ont négocié, des généraux sous qui » ils ont fait la guerre ; mais qu'il est à craindre que le » pinceau ne soit guidé par la passion ! » Cet avantage dont on se targue, d'avoir vu de *plain-pied* les hommes d'Etat et les personnages de l'histoire, tandis que l'écrivain roturier ne les voyait que de *bas en haut*, cet avantage n'est pas aussi grand qu'on le veut dire. Vos relations avec ces hommes publics n'ont pas été de tous les momens. Vous n'avez jamais pu avoir avec eux que quelques points de contact. Vous avez peut-être levé un coin du rideau, le reste de l'homme vous est échappé. C'était un grand homme de guerre et un négociateur non moins habile que ce Malboroug qui, admis à l'au-

Digitized by Google

dience de Charles XII, dans son camp d'Altramtadt, et voyant sur la table du roi une carte de la Moscovie, devina ses projets sur cet empire ; mais il n'eût pas écrit l'histoire de ce prince comme Voltaire.

Nous n'avons plus de ces historiographes d'office dont parle Montaigne : « De ces gens choisis entre le vulgaire » pour cette seule considération de savoir bien parler, » et qui n'ayant mis en vente que le babil, vont à force » beaux mots nous pastissant une belle contesture des » bruits qu'ils ramassent ez carrefours des villes. » Mais nous avons (et il faut entendre ici les nations étrangères comme nous) des historiens auxquels les gouvernemens mieux éclairés sur leur intérêt, ne refusent pas d'intéressantes communications, et ouvrent des sources précieuses pour l'histoire des tems modernes. L.

La Désobéissance, roman traduit de l'anglais. — Trois vol. in-12. — Prix, 7 fr. 50 c., et 9 fr. 50 c. franc de port. — A Paris, chez *Thomine*, libraire, rue des Poitevins, n° 2.

Lady Caroline Hastings s'éprend, à dix-sept ans, d'une passion violente pour un officier sans fortune, que ses parens refusent de lui donner, s'enfuit, et arrive avec lui dans un heureux village d'Ecosse (1), où un charitable forgeron unit, sans autre formalité, les jeunes gens d'Angleterre qu'on n'a pas voulu marier chez eux. Huit mois se sont écoulés. Lady Caroline est enceinte ; et ses parens s'obstinent à ne la pas recevoir ; et son mari, M. Séabright, ne possède rien au monde que son brevet d'officier. Que deviendront-ils tous deux? Où trouveront-ils un asile? Chez la bonne Eléonore, ancienne femme-de-chambre de Lady L..., mère de Lady Caroline. C'est là que cette dernière donne le jour à une fille nommée Mary, l'héroïne du roman. Cependant M. Séabright a reçu l'ordre de partir pour l'Inde. Lady Caroline veut l'y accompagner. Mais que feront-ils de leur

(1) Greest-Greess.

Digitized by Google

fille à bord du vaisseau ? Est-il rien de plus embarrassant ? Ainsi raisonnent les deux époux, et sur-tout la tendre mère qui, pour sortir d'embarras, adresse à la bonne Eléonore cette *touchante harangue :*

« Ma chère, prenez la pauvre petite avec vous dans » le pays de Galles. Vous l'élèverez comme votre propre » enfant. Vous savez que je n'ai point d'argent pour » payer sa pension ; mais vous avez de grandes obliga- » tions à notre famille. Si nous devenons riches dans » l'Inde, soyez sûre de recevoir de nos nouvelles : si » vous n'en avez pas, il faudra *lui* apprendre à traire les » chèvres, et à garder le troupeau. Elle vous sera bientôt » utile, et j'en serai bien aise, parce que je sais combien » vous serez bonne et tendre pour elle. »

Après ces nobles paroles, qui suffisent pour faire apprécier le cœur et le caractère de Lady Caroline, cette *bonne* mère part, et *la pauvre petite* reste. Elevée par Eléonore comme *son propre enfant*, Mary était parvenue à sa dixième année, sans connaître le secret de sa naissance. Ornée des qualités les plus aimables, elle avait inspiré un doux intérêt au bon M. Ellis, curé de Lamamon, village du comté de Mérioneth, où s'était retirée Eléonore. Mistriss Ellis ne l'aimait pas moins ; et ces deux époux s'attachèrent à développer par l'instruction les dons heureux de son esprit, et ses grâces naturelles. Un jeune homme nommé Williams, fils d'un riche fermier du voisinage, doué de dispositions non moins heureuses, avait eu les mêmes secours, et en avait retiré le même fruit. Mary et Williams s'aimèrent longtems avant de savoir ce que c'était que l'amour. Ils le savaient enfin, et se livraient aux plus séduisantes espérances....

Tels sont les événemens de l'avant-scène. Ici commence l'action. Lady Caroline et son mari, dont on n'avait plus ouï parler depuis leur passage dans l'Inde, arrivent, à l'improviste, au village de Lamamon. Ils redemandent et emmènent Mary, aussi surprise d'apprendre qu'elle est leur fille, que profondément affligée de savoir qu'Eléonore n'est point sa véritable mère. Séabright et Lady Caroline ont fait une fortune bril-

Digitized by Google

lante. Mary est leur unique enfant ; elle est dans la fleur de l'âge et de la beauté ; leur projet est de la produire dans le monde d'une manière flatteuse pour leur vanité, et de l'établir conformément à leurs vues ambitieuses. Deux choses contrarient ce projet : d'abord, les manières de Mary, charmantes à la vérité, pleines de politesse et de grâce, mais enfin trop naturelles pour que la *bonne compagnie* n'y démêle pas les traces du manque d'usage et de la rusticité : en second lieu, ses sentimens, honnêtes, il est vrai, nobles et généreux, mais par cela même peu d'accord avec sa nouvelle fortune, et trop éloignés de la *délicatesse* qu'exige son nouveau rang. Pour corriger le premier de ces défauts, on lui donne un maître de danse, et une gouvernante instruite dans l'art profond des belles manières. Pour la guérir du second, on lui prêche l'ingratitude, l'oubli de tout ce qui lui fut cher. On veut lui apprendre à penser et à sentir comme on lui apprend à former un pas de deux. On lui crie du matin au soir de se faire un cœur nouveau : et pour finir promptement une éducation si bien commencée, on l'introduit aussitôt dans les réunions du grand monde, avec l'ordre très-exprès de s'y amuser beaucoup. La pauvre enfant trouve bien difficile d'obéir. Tout ce qui frappe ses regards produit sur son ame élevée, sur son esprit juste et droit, des impressions bien différentes de celles qu'on voudrait y faire naître. Ici se dévoile clairement le but principal de l'auteur. Il n'a réuni, disposé avec soin tous les événemens qu'on vient de rapporter, que pour se ménager d'heureux contrastes, et faire entrer dans un cadre piquant et ingénieux le tableau peu flatté des mœurs de Londres ; parlons plus juste, la satire des cercles brillans de son pays, qui ne ressemblent pas trop mal à ceux de beaucoup d'autres.

Si tel a été son but, et cela me paraît incontestable, que pouvait-il, en effet, trouver de plus heureux que cette supposition d'une jeune et aimable personne, dont les sentimens ont toute la délicatesse que l'instruction peut ajouter à la noblesse du caractère, dont l'esprit, naturellement juste, a toute l'étendue que pouvaient lui

Digitized by Google

donner la lecture, d'instructives conversations et l'habitude de réfléchir; mais qui s'étant fait une manière de penser et de sentir conforme à son premier état, apprend inopinément qu'il faut qu'elle méprise tout ce qu'elle avait honoré, qu'elle aime tout ce qu'elle ignorait, qu'elle oublie tout ce qu'elle aime? On sentira, sans que j'insiste, sous quel aspect doivent s'offrir à sa pensée tant de *maximes du bel air*, qui humilieraient sa raison, si elles ne révoltaient point sa générosité; tant de préventions, d'après lesquelles ceux qui l'admirent aujourd'hui l'auraient regardée avec dédain peu de mois auparavant; tant de convenances si long-tems, si complètement inconnues, auxquelles on veut la contraindre de sacrifier les premières et les plus douces affections de son cœur. Il serait difficile sans doute de donner à la satire morale un cadre plus heureux. Que de peintures piquantes, que de réflexions ingénieuses, que de scènes vraiment dramatiques ne pourrait-on pas y faire entrer! C'est une véritable bonne fortune pour un auteur de romans. Celui de *la désobéissance* paraît l'avoir très-bien senti: toutes les parties de son ouvrage viennent se rattacher, avec plus ou moins d'adresse, à cette combinaison féconde; c'est, à coup sûr, la première qui s'est offerte à son esprit, et qui lui a fait prendre la plume. Quant au parti qu'il en a su tirer, non pas toujours, mais souvent, on peut en juger par ce passage dans lequel Mary elle-même raconte les impressions qu'elle a reçues des objets qui l'environnent, depuis l'instant où sa destinée changea tout-à-coup et sans retour, comme on voit, en un clin-d'œil, changer une décoration de théâtre.

« Ce fut, dit-elle, à cette époque que, contente de moi-même, heureuse du présent, et remplie d'espoir pour l'avenir, j'appris avec un étonnement égal à mes regrets, que j'avais jusque-là été étrangère à ceux qui m'avaient donné la naissance; que les habitudes et les attachemens de ma jeunesse devaient être rompus; que j'étais une ignorante et mal-adroite *créature*, plutôt supportée qu'aimée; que j'avais une foule de devoirs nouveaux et incompréhensibles à étudier; et que je devais

Digitized by Google

sacrifier la reconnaissance, l'amour et la raison à l'idole de l'ambition et de l'avarice.

» On me parla de mes obligations envers une famille qui m'avait abandonnée dans ma plus tendre enfance. Une entière obéissance me fut demandée pour des parens qui n'avaient aucun amour pour moi. On exigea l'abandon de tout ce que j'avais appris à considérer comme aimable, et l'adoption de tout ce que j'avais été instruite à mépriser ou à détester.

» Je fus introduite dans un nouveau monde, dont les manières me choquèrent. Là, je vis la plus excessive recherche unie au manque de toute délicatesse, et la plus folle prodigalité jointe à la plus méprisable bassesse. Je vis que la nullité était regardée comme une distinction, et la nonchalance comme une grace. Je trouvai les principes de ma religion tournés en ridicule, et ses devoirs négligés; la gaucherie regardée comme plus impardonnable que le vice, et l'élégance préférée à la vertu. Mes idées de justice, de pureté et de franchise étaient bouleversées. Je voyais que l'intérêt personnel était la divinité universelle, et que le désintéressement était traité de folie : en un mot, le vice marchait paré, tandis que la vertu honteuse se cachait. D'abord, je me crus perdue dans l'océan de ces idées si incompréhensibles pour moi. Quelquefois je riais, quelquefois je pleurais; et je suis heureuse d'ajouter que je n'admirais jamais. »

Ces aveux de notre héroïne, cette manière de penser et de sentir étaient, comme on voit, bien éloignés de répondre aux intentions de lady Caroline et de sir James (nouveau nom de M. Séabright, depuis qu'il avait fait fortune). Ils entraient bien moins encore dans les vues d'un lord Saint-Alban, qui s'était épris pour Mary de la plus belle passion du monde, et l'avait demandée à ses parens, orgueilleusement flattés d'une si noble alliance. Mary, toujours fidèle à son premier amour, avait refusé la main de sa Seigneurie, et la refusait encore avec une constance traitée d'obstination, punie comme une révolte, mais que les sollicitations,

Digitized by Google

les prières n'avaient pu vaincre, et que les châtimens ne faisaient qu'affermir.

Après mille épreuves souffertes, il lui en restait encore une à subir, et c'était-là que sir James et sa généreuse moitié attendaient le courage de leur fille. Conduite dans un vieux château de la famille des Séabright, la malheureuse Mary s'y voit bientôt emprisonnée, et y reste seule, sous la garde d'une méprisable geolière, payée pour la tourmenter depuis le matin jusqu'au soir, et qui s'acquitte en conscience du soin de gagner son salaire. C'est là que nous laisserons l'intrépide et constante héroïne, sans nous attacher plus long-tems à faire connaître le cours d'une vie d'abord si heureuse, maintenant si infortunée, et qui doit, comme on peut le prévoir, redevenir enfin plus heureuse et plus douce que jamais. C'est dans le roman même qu'il faut voir comment notre prisonnière parvient enfin à s'échapper, à rejoindre son cher et fidèle Williams, à retrouver avec lui, au sein du Nouveau-Monde, la liberté et le bonheur qu'elle avait perdus dans celui-ci.

Analyser dans un journal ces évènemens qui dénouent l'intrigue, ce serait ôter à l'ouvrage tout intérêt de curiosité : ce serait affaiblir les jouissances qu'il peut donner à ses lecteurs ; et je crois que, dans cette occasion, ce serait nuire au plaisir de beaucoup de monde. Ce roman mérite, en effet, d'avoir des lecteurs de plus d'une classe. Il amusera toujours ceux qui ne veulent qu'être amusés : il instruira quelquefois ceux qui ne fuient pas toute instruction. On y remarquera sans doute deux caractères bien conçus, souvent même bien tracés ; celui de Mary, qui joint la plus grande fermeté d'opinions et de conduite à la plus grande aménité de mœurs ; celui de lady Caroline qui, sous l'apparence trompeuse des passions les plus opposées, de tous les vices et de tous les défauts, n'a réellement jamais qu'un avilissant et orgueilleux égoïsme. Le choc de ces deux caractères, le combat des intérêts non moins opposés qui font agir les divers personnages, amènent de tems en tems des situations intéressantes, ou des scènes dramatiques, dont quelques-unes ne seraient pas indignes de la bonne

Digitized by Google

comédie. Les descriptions que fait l'auteur des Etats-Unis d'Amérique, et en particulier du Kentucki, quoique trop évidemment romanesques, flattent l'imagination. La satire des grandes sociétés de Londres qui, comme on l'a déjà remarqué, semble avoir été le principal but de l'auteur, renferme des peintures de mœurs et des observations piquantes. Enfin, le style du traducteur, quoiqu'il ne soit pas exempt de défauts, unit dans plusieurs passages l'élégance à la facilité. Je ne sais si je me trompe, mais je crois pouvoir affirmer que cette traduction est l'ouvrage d'une femme de beaucoup d'esprit, qui met dans son style le naturel, l'abandon, la grâce, et quelquefois aussi la négligence d'une conversation aimable et sans apprêt. M. J. J.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre-Français.* — Dernière représentation de *Tippoo-Saëb*, et *la Suite d'un Bal Masqué.* — *Ninus II.*

Le Cimetière du Parnasse n'avait pas, comme on voit, enterré le sultan Tippoo-Saëb. Les fossoyeurs du Vaudeville ont mal creusé sa tombe. Il a reparu, il y a quelques jours, au Théâtre-Français pour lui faire ses adieux, à-peu-près comme un rayon de soleil se montre sur l'horizon aux approches de la nuit. Ses adieux n'ont pas été sans quelqu'éclat; et le public par ses applaudissemens lui a témoigné le plaisir qu'il aurait à le revoir. Je crois que son existence théâtrale aurait pu se prolonger encore. S'il ne fallait que le médecin Talma pour le faire vivre, je lui garantirais un brevet d'immortalité.

La Suite d'un Bal Masqué a toujours d'heureuses suites pour l'auteur de cette jolie pièce.

Ninus II. — L'auteur a violé, dit-on, dans cette tragédie la fidélité historique. Est-ce un crime? Si c'en est un, l'auteur est absous, il a réussi : suivons son plan.

Thamire, roi des Assyriens, partage le trône avec son épouse Elzire, dont la main fut promise à Ninus second, frère de Thamire. Ninus qui n'a pu éteindre les feux de son amour, guidé par les conseils perfides de Rhamnès,

Digitized by Google

confident ambitieux, se sert de ce traître pour empoisonner son frère. Tandis que ce frère expire, il fait incendier le palais, soit dans le dessein de voiler son crime, soit dans l'espoir que la reine effrayée viendra se jeter dans ses bras. Son amour est trompé. Zarbas, simple soldat, que sa valeur éleva au rang de satrape, a sauvé la reine au travers des flammes. Thamire mourant lui confia le nom de son meurtrier. Ce meurtrier, c'est Ninus. Zarbas enterre dans son sein ce secret terrible. Il a placé la reine dans une retraite sûre, et connue de lui seul. Cependant il existe un héritier du trône de Thamire, le jeune Zorame. Soit pitié, soit remords, Ninus protège ses jours, et le fait élever avec le plus grand soin. On pourrait s'étonner que ce monstre tour-à-tour empoisonneur et incendiaire, à qui l'amour et l'ambition inspirèrent un double crime, s'arrête en si beau chemin. Tant que Zorame respire, il a perdu tout le fruit de ses forfaits. La vertu s'abandonne sans prévoyance, mais le crime raisonne mieux ses intérêts.

Cependant, un bruit circule que Ninus, après une entreprise formée contre les Parthes, a péri dans les flots du Tigre. Zarbas croit que le moment est venu pour dévoiler le secret qui l'oppresse. Il fait sortir la reine de sa retraite, la présente au chef des Mages, nommé *Ostras*. Il s'agit de rendre la couronne à cette reine, mais la couronne est à son fils; elle ne demande au ciel d'autre grace que de revoir ce cher fils; qu'elle le voie, qu'elle expire, et tous ses vœux sont remplis!

Cependant, Ninus que l'on a cru mort, revient vainqueur. Son zèle adroit a tendu un piége inévitable aux Parthes. Couvert de lauriers, il met toute sa joie à renouveler ses soins auprès du jeune Zorame. Il lui dicte des leçons sur l'art de gouverner ses peuples et de s'en faire aimer. La vertu pourrait être prêchée par une bouche plus pure. Le peuple impatient désire jouir de la présence de son jeune roi. Zarbas, tremblant, épie toutes les occasions pour favoriser la fuite de la reine, et la rendre à sa retraite. Mais comment combattre le cœur d'une mère? Cette reine, environnée d'alarmes, ne peut se résoudre à fuir sans jeter un regard sur son fils. C'est sous l'aspect d'une femme inconnue et malheureuse, et que la pitié seule protège, qu'elle se trouve en présence de ce fils chéri, prévenu, ainsi que le peuple, que sa mère a versé le poison à Thamire, à son époux. Elle le voit; quelle contrainte! que de sentimens retenus! Il n'aperçoit en elle

Digitized by Google

que cette femme obscure et indigente, pour qui sa sensibilité s'intéresse; elle aperçoit en lui l'héritier du trône, qu'elle n'ose nommer son fils. Que ce contraste a de charme ! Et comment ne pas sentir ses yeux s'humecter de larmes ?

Les douces impressions affectent vivement le cœur dans la tendre jeunesse. Zorame est encore plein des malheurs de celle qu'il vient de quitter; il est distrait et rêveur. Quand Ninus vient au troisième acte l'arracher à ses réflexions, Zorame lui peint la situation de l'infortunée qu'il a vue, il cherche à l'attendrir. Dans le moment Rhamnès annonce qu'on s'est saisi d'une femme qui s'échappait mystérieusement des murs de la ville. Elle est amenée devant Ninus. Qu'on se peigne tout ce que cette situation a de terrible et de touchant à-la-fois. Ici la surprise et la joie naïve de l'enfance : ici le sentiment maternel qui se contraint pour ne pas éclater; et l'effroi, la surprise, les remords qui déchirent le crime. Cette situation si dramatique a quelque conformité avec la reconnaissance de Rhadamiste et Zénobie.

Cependant le peuple est informé que l'assassin de Thamire, son ancien roi, est dans les murs d'Ecbatane. Il se soulève et demande la tête du meurtrier. Ninus craint pour ses jours. Il apprend par le traître Rhamnès qu'ils sont menacés; que l'auteur du complot contre sa vie est Zarbas. Le satrape est arrêté, chargé de fers; il paraît, il se justifie avec le calme de l'innocence. Un nouvel effroi vient s'emparer de Ninus, quand il apprend d'Ostras que le tribunal des mages s'assemble, et que la reine y doit subir son jugement. Pour se sauver de ce pas difficile, il ne connaît qu'un expédient, celui d'offrir sa main et la couronne à l'infortunée Elzire. Cette proposition bizarre, faite à une reine par l'empoisonneur de son mari, est reçue comme elle doit l'être. Bientôt on annonce que les Parthes sont aux portes d'Ecbatane. Ninus va les combattre. Il revient victorieux. Le traître Rhamnès, qu'attendait l'échafaud, meurt dans les combats. Zarbas est mis en liberté.

Cependant la reine va subir son arrêt; calme et résignée, elle marche au supplice, bien résolue à ensevelir son secret avec elle, quand tout-à-coup Ninus s'écrie : Peuples, prosternez-vous avec moi. La reine est innocente et (en montrant le jeune Zorame) voici votre roi. Le voile est soulevé, ne m'interrogez pas. Il se frappe et meurt.

Cette tragédie a obtenu un prodigieux succès et le mérite

Digitized by Google

en effet. Il ne tiendrait qu'à l'auteur de croire qu'il a fait un chef-d'œuvre, si sa modestie n'était pas là pour mettre un frein aux éloges exagérés qu'il recevra sans doute. L'exagération de la louange tue la louange même. La médiocrité s'entête d'un fol encens, le talent l'apprécie et le respire sans ivresse. Que de qualités éminentes et diverses n'exige pas dans son ensemble une tragédie parfaite ! il faut réunir l'invention, le choix du sujet, le plan, l'ordonnance, les situations, les caractères, le nœud, le dénouement et le style. Tant de richesses se trouvent rarement dans le patrimoine d'un seul homme : *rara avis in terris*. Des littérateurs d'un goût sage et pur pensent que le jeune auteur de Ninus a trop sacrifié cette simplicité majestueuse et antique, tant préconisée par nos grands maîtres, à l'éclat des effets et de la pompe théâtrale. Cette simplicité n'est point le fruit d'un système idéal et chimérique, elle est puisée dans la nature et dans la réflexion : c'est la source du vrai beau dans tous les arts. Peu de figures dans un tableau dont le sujet se devine sans peine, un dessin correct, attire au premier coup-d'œil et frappe plus qu'une multiplicité de personnages qui ne font qu'embarrasser la vue et distraire l'admiration. Voyez la scène du déluge par Girodet. Le destin d'une famille est suspendu, pour ainsi dire, à une branche d'arbre, la branche se brise, et entraîne le malheur universel. Une seule et grande pensée ainsi offerte à l'imagination fait naître ce plaisir douloureux qu'on éprouve par l'imitation parfaite des grandes scènes de la vie. L'excuse de l'auteur se trouve dans le goût de son siècle. Le mélodrame, enfant illégitime introduit dans la famille des arts, veut usurper le sceptre de la tragédie, et il réussirait peut-être dans son projet s'il était secondé par une imagination aussi vive et un talent aussi heureux que celui de l'auteur de *Ninus*. La pièce de cet auteur est conduite avec beaucoup d'art, elle offre des caractères bien soutenus, des situations attachantes, et un intérêt de curiosité un peu romanesque, il est vrai, mais qui ne se dément point. Le style en est correct, souvent même élégant. La sensibilité nous paraît plus convenir au talent de l'auteur que l'énergie, quoique le rôle de Ninus ne soit pas dépourvu cependant de verve, et d'une certaine audace d'expressions. Le style prend ordinairement la teinte de notre ame. On prétend que l'auteur joint aux qualités de l'esprit les qualités les plus estimables. Il semble que le public ait deviné l'intérêt qu'il est fait pour inspirer, toutes les parties

Digitized by Google

de la salle se disputaient le bonheur de l'applaudir, et d'ajouter une fleur à sa couronne. On a demandé à grands cris son nom. Baptiste est venu annoncer celui de M. Brifaud au milieu des acclamations et de la joie générale.

Les acteurs, en travaillant à l'envi au succès de l'auteur, ont travaillé à leur gloire. Ils se sont tous surpassés. Mlle Duchesnois a créé le rôle d'Elzire avec un talent supérieur. Il était difficile d'en combiner et d'en fondre aussi bien les nuances, de développer tour-à-tour la tendresse d'une mère et la dignité d'une reine. Talma, dont les conseils avaient protégé l'auteur, l'a servi à la représentation de toute la puissance de son art. Il a le secret de faire passer son ame dans celle du spectateur, et d'arracher des applaudissemens,

Même du spectateur paresseux d'applaudir.

Baptiste est noble et touchant dans le rôle de Zarbas; Mlle Bourgoin a joué le jeune Zorame avec une naïveté, une grace, une sensibilité qui donne un nouveau prix à son aimable talent. Deprés représente aussi fort bien le chef des mages. Les auteurs n'ont pas tous les jours d'aussi bons interprètes.

Je reviendrai sur cette tragédie.

DU PUY DES ISLETS.

Théâtre impérial de l'Opéra-Comique. — Première représentation de *Sobiesky*, ou *le Triomphe des Femmes*, opéra-comique en deux actes et en vers, paroles de M. Dupaty, musique de M. Kreutzer.

Il est décidé que tous les ouvrages donnés à ce théâtre réussiront; voilà de bon compte cinq opéras représentés de suite et bien accueillis : de mémoire de spectateur on ne peut compter une pareille série de succès. Si l'on n'y prend garde, ou l'indulgence du parterre sera portée à l'excès, ou les auteurs auront tous du talent; on sent qu'un pareil ordre de choses ne conviendrait pas aux critiques : espérons que tout cela changera; mais en attendant rendons compte de *Sobiesky*, lequel mérite l'accueil distingué qu'il a reçu.

Jean Sobiesky, d'abord grand-maréchal et grand général du royaume de Pologne, fut couronné roi en 1674; il est célèbre par des victoires sur les Russes, les Cosaques et les Turcs; en 1683, il délivra la ville de Vienne attaquée par ces derniers qu'il défit complètement, et s'empara de l'éten-

Digitized by Google

dard de Mahomet qu'il envoya au Pape ; il portait à un point extrême la discipline militaire, et il bannissait de son armée les femmes et le luxe.

Sobiesky tient le roi Auguste assiégé dans un fort ; celui-ci enfermé dans sa dernière place ne peut même plus payer ses soldats. La princesse Théodora vend ses diamans, engage ses terres, et vient apporter toute sa fortune à son amant ; malheureusement elle est arrêtée aux avant-postes de Sobiesky ; conduite devant ce prince, elle demande pour toute faveur, qu'on ne pille pas sa voiture, dans le fond de laquelle elle a caché tout son or. Ce n'est rien que d'avoir sauvé son trésor, si elle ne peut le faire parvenir jusqu'à Auguste ; mais comment venir à bout d'une entreprise aussi hardie ? Théodora est accompagnée d'une jeune personne qui, par son étourderie, sa gaîté, ses chansons, met le désordre dans le camp ; Sobiesky ordonne qu'elle parte ; elle remonte dans la voiture de la princesse, et elle est conduite sous bonne escorte jusqu'à la forteresse. Auguste, au moyen de ce secours inespéré, se trouve en état de faire une paix honorable que ne peut plus lui refuser Sobiesky ; qui convient enfin que les femmes viennent à bout de tout ce qu'elles entreprennent.

M. Dupaty, en opposition au caractère de Sobiesky, a placé Adolphe, jeune Français qui fait l'apprentissage du métier de la guerre sous ce grand capitaine. Théodora est une femme dévouée, sensible, et attachée à Auguste malgré ses infidélités ; la jeune dame de compagnie est un lutin charmant qui se défend contre les Hulans, qui fait tourner la tête à tous les officiers, et que l'auteur a placée pour faire opposition parfaite avec la princesse Théodora. Cet opéra qui est très-bien joué par Huet et M^mes^ Belmont et Boulanger, est écrit en vers gracieux, bien tournés et dignes de la plume de M. Dupaty.

La musique, d'après le sujet, devait avoir, et a, en effet, une teinte militaire. M. Kreutzer a su lui conserver cette teinte jusque dans les situations qui y semblaient le plus opposées.

M. Kreutzer est également connu comme violon de la première force et comme compositeur très-distingué. Qui ne connaît *Paul et Virginie*, *Lodoïska*, *Aristippe* ? Les suffrages se partagent entre Rode et lui ; ceux qui aiment sur-tout la grâce et la légèreté, penchent pour Rode ; ceux qui préfèrent l'expression musicale, jointe à la science et à la force, décernent la palme à M. Kreutzer. La musique

Digitized by Google

de *Sobiesky* suffirait pour établir sa réputation, si elle n'était faite depuis long-tems. B.

ODÉON.—On prétend que les administrateurs du théâtre de l'Impératrice, animés par le sentiment de leur intérêt, et par les égards dus au public, ont résolu d'extirper de leur domaine les ronces parasites qui en dévoraient le germe. L'habile jardinier sait qu'en émondant à propos ses arbres, la récolte en devient plus abondante, et les fruits plus savoureux. De même qu'un monde de soldats souvent embarrasse et ne produit que la confusion, trop d'acteurs souvent gêne, et devient un fléau. C'est rendre un service au public que de repousser de la scène dramatique une foule d'oisifs, qui embrassent l'état de comédiens par spéculation et non par amour de la gloire. Cette profession estimable, et noble même, quand elle est le fruit d'un enthousiasme qui devient son excuse, ils l'adoptent comme l'artisan se livre au travail mécanique qui protége son existence. Un aristarque célèbre a remarqué avec finesse que dans le tems où une loi barbare sous certains rapports, et peut-être politique sous quelques autres, dépouillait le comédien de son état civil, celui-ci ne se livrait à son art que lorsqu'il s'y sentait entraîné par l'irrésistible ascendant de la nature. L'éducation avait préparé son goût : son talent justifiait sa témérité. Le comédien excommunié par l'église devenait le fils adoptif de Thalie et de Melpomène. Les applaudissemens le consolaient, et sa gloire le replaçait au rang qu'il avait perdu. Baron était reçu à Chantilli chez le grand Condé. Aujourd'hui que le métier d'acteur ne fait point déroger, aujourd'hui qu'il est devenu presque aussi lucratif qu'honorable, on se passe de vocation et de talent; et pourvu que la caisse s'exécute ponctuellement à la fin du mois, l'acteur s'inquiète fort peu s'il a ennuyé ou amusé le public. Pour le comédien, un coup de sifflet était autrefois un coup de foudre; aujourd'hui ce n'est qu'un léger murmure qui chatouille ses oreilles, et dont il rit dans les coulisses. On ne peut donc qu'applaudir au zèle éclairé des administrateurs de l'Odéon, dont l'ambition, en améliorant leur troupe, est de s'élever à la hauteur du second théâtre de la nation, et de décorer leur scène du titre de succursale de la comédie française. Ils parviendraient à leur but si, secondé des vues bienveillantes du gouvernement, ils ajoutaient aux richesses exiguës de leur répertoire quelques paillettes du beau trésor du Théâtre Français. Il me

Digitized by Google

semble qu'en leur accordant ce faible secours, l'art y gagnerait de toutes parts. Pour figurer un jour à la comédie française et ne point descendre de son *diapason*, il faut que les sujets que la nature y destine puissent s'exercer dans les chefs-d'œuvre de Regnard, de Molière et de Destouches, et de nos savans comiques. C'est là seul qu'il puiseront le sentiment des convenances et ce ton noble et sûr de la bonne et vraie comédie. C'est par le charme des beaux vers que leur diction s'épurera, et non par des tours vicieux, des locutions barbares, et qui outragent à-la-fois et la langue et l'oreille. Leur talent prendra naturellement la teinte des bons ouvrages qu'ils représenteront. La comédie française se recrutera sans cesse de ces auxiliaires, qui ne feront point disparate avec elle, et en faisant leur sort, c'est au sien qu'elle aura songé. D. D.

INSTITUT IMPÉRIAL DE FRANCE.

Classe de la langue et de la littérature françaises.

PRIX PROPOSÉS AU CONCOURS POUR L'ANNÉE 1814.

Séance publique du 15 avril 1813.

La Classe avait proposé pour sujet du prix de poésie, un *Episode du genre épique, soit d'invention, soit tiré de l'histoire, mais non traduit ni imité d'aucun poëme ancien ni moderne.*

Aucune des pièces envoyées au concours n'a été jugée digne du prix; deux seulement ont paru à la Classe mériter une mention honorable. L'une est le n° 12, ayant pour épigraphe ce vers de Virgile :

Arma virumque cano.

L'autre pièce est le n° 24, avec cette épigraphe : *Ossa arida, audite verbum Dei.*

La Classe propose pour le prix qui sera adjugé dans la séance publique du mois d'avril 1814, un poëme dans le genre épique de cent vers au moins et de deux cents vers au plus, dont le sujet sera *les derniers momens du chevalier Bayard.*

Elle a annoncé, dès l'année dernière, que le sujet du prix d'éloquence qui sera décerné en 1814, est un *Discours sur les avantages et les inconvéniens de la critique littéraire.*

« La Classe a cru devoir annoncer d'avance le sujet du prix de » poésie qu'elle décernera dans la séance publique d'avril 1815. Ce » sujet est *la découverte de la vaccine.* »

Digitized by Google

Les concurrens ne doivent pas donner à leurs ouvrages plus d'étendue que n'en comporte une heure de lecture.

Ces prix seront, chacun, de la valeur d'une médaille d'or de 1500 francs.

Les ouvrages envoyés au concours doivent être remis au secrétariat de l'Institut le 15 janvier 1814.

Le terme est de rigueur.

Ils devront être adressés, francs de port, au secrétariat de l'Institut, avant le terme prescrit, et porter chacun une épigraphe ou devise qui sera répétée dans un billet cacheté, joint à la pièce et contenant le nom de l'auteur, qui ne doit point se faire connaître.

Les concurrens sont prévenus que l'Institut ne rendra aucun des ouvrages qui auront été envoyés au concours; mais les auteurs auront la liberté d'en faire prendre des copies, s'ils en ont besoin.

Quelques mots sur l'imitation dans le style, à l'occasion des remarques qui ont été faites dans un journal vers la fin de mars 1813.

Je crois l'imitation moins fréquente en littérature qu'on ne le pense communément.

La nature même des choses multiplie les apparences de l'imitation, et les rapports accidentels dont cette fausse apparence peut résulter sont nécessairement très-nombreux. Souvent on remarque entre deux individus une grande ressemblance dans le son de voix, dans le regard, dans toutes les manières, et pourtant ces personnes-là ne se sont jamais rencontrées. Si elles s'étaient vues, ne penserait-on point que l'une d'elles a pris les habitudes de l'autre, soit en les imitant, comme on s'attache quelquefois à le faire sans trop y songer, soit même très-involontairement, et par une suite de cette loi qui ajoute à la ressemblance des êtres déjà très-analogues, s'ils viennent à communiquer ensemble? Les hommes diffèrent beaucoup moins les uns des autres qu'ils ne différaient lorsqu'ils vivaient seulement en société, mais non pour la société; ceux même qui auraient aujourd'hui conservé le plus d'originalité, réprimeraient jusqu'à un certain point ces libres mouvemens, un peu bizarres, au milieu de gens dont la marche est régulière et prudemment uniforme. Le style est le résultat des modifications individuelles dans la manière de sentir; parmi d'innombrables auteurs, il doit donc s'en trouver naturellement dont les écrits donnent lieu à des

Digitized by Google

rapprochemens assez justes, sans qu'il soit prouvé par-là que le plus moderne ait voulu imiter, ou même qu'il ait jamais lu le prétendu chef de l'*école* dont il paraît membre.

Si je m'éloigne un moment des considérations générales, ce ne peut être pour en faire une application exclusivement relative à un ouvrage que je n'ai point lu; mais si, par exemple, quelqu'un pensait que M. de Marchangy a imité la manière de M. de S[t] Pierre, je lui dirais : J'ignore ce qui en est, je ne partage ni ne rejette cette opinion; mais avant que les *Etudes de la Nature* parussent, il pouvait arriver, je le suppose, qu'un autre auteur d'un mérite égal écrivît de cette manière; et je demande si M. de S[t] Pierre eût alors changé la sienne, s'il en aurait trouvé quelqu'autre aussi bonne à-la-fois et aussi convenable à son sujet, comme à ses propres inclinations, ou si, dans le cas contraire, on ne l'eût pas fait injustement descendre au rang de simple imitateur?

Non-seulement on peut être ainsi trompé par de simples apparences, mais on ajoute à l'erreur qu'elles produisent, en les recherchant avec curiosité. Il est conforme aux dispositions ordinaires de la plupart des critiques de supposer l'imitation vraisemblable, ou même indubitable, toutes les fois qu'elle est seulement possible. Presque toujours, on le sait, la critique, proprement dite, dégénère plus ou moins en satire, comme une cour criminelle prend l'habitude de croire coupables presque tous ceux que les circonstances permettent de soupçonner. Je n'en examinerai pas ici les causes, il en résulterait des longueurs, et sans doute peu d'utilité. Outre ce penchant à blâmer les personnes, à déprécier les choses, on veut saisir l'occasion de dire avec sagacité quelque chose de neuf, et de faire preuve d'une sorte d'érudition; mais en découvrant de semblables rapports, on les dénonce au public comme des marques de faiblesse; en groupant ainsi les auteurs, on en forme des classes qui, n'étant pas moins arbitraires que les divisions et subdivisions de plusieurs sciences, auront cet inconvénient de plus de calomnier, pour ainsi dire, des hommes de génie, s'il s'en rencontre, et de leur attribuer le projet qu'un esprit supérieur ne voudrait, ni ne pourrait suivre, d'imiter tel ou tel écrivain déjà célèbre.

DE S***.

Digitized by Google

Aux Rédacteurs du Mercure de France.

Gueret, le 6 avril 1813.

MESSIEURS, les ouvrages des anciens auteurs, les histoires des peuples qui ont brillé dans l'antiquité par les lois, par les arts et par la science du gouvernement, offrent souvent au lecteur attentif des traces précieuses de mœurs et d'usages singuliers qu'on retrouve dans des tems bien postérieurs. Dans la scène IV de l'acte I^er^ de l'Antigone de Sophocle, un garde vient annoncer à Créon qu'on a rendu quelques honneurs au cadavre de Polynice, qu'on a répandu du sable à l'entour, et qu'on l'a arrosé de libations mortuaires. Créon, qui avait porté une défense expresse de donner la sépulture à Polynice, est surpris autant qu'irrité de ce qu'il vient d'apprendre. Le garde craignant qu'on ne soupçonne ou lui ou ses camarades, dit que pour *montrer leur innocence, ils sont tout prêts à manier le fer brûlant, et à soutenir l'épreuve du feu en marchant à travers les flammes.*

Il paraît clairement par ce passage, qu'à l'époque à laquelle florissait Sophocle, ou du moins dans les tems primitifs de la Grèce, un accusé pouvait se justifier soit en maniant le fer brûlant, soit en marchant à travers les flammes.

Les peuplades du nord qui envahirent les régions occidentales de l'Empire romain, portèrent dans ces belles contrées des institutions qui annonçaient assez leur simplicité et leur ignorance. Au nombre de ces institutions, on peut compter sans doute la forme de procédure par le combat judiciaire. Les abus et les inconvéniens de cette jurisprudence devinrent, à la longue, sensibles à tous les esprits, et nos bons et simples aïeux crurent y remédier en imaginant de laisser la décision de tous les cas litigieux à l'auteur de toute sagesse et de toute justice. Ils s'applaudirent d'avoir trouvé une méthode infaillible de démêler la vérité et de prévenir toute espèce de fraude. Il fut établi, et sans doute Sophocle était peu connu alors, que dans certains cas l'accusé serait admis à prouver son innocence en se soumettant publiquement à différentes épreuves également périlleuses et effrayantes, telles que de plonger le bras dans l'eau bouillante, de lever avec la main un morceau de fer rouge, de marcher pieds nus sur des barres de fer embrasées. En 831, l'impératrice Judith, épouse

Digitized by Google

de Louis-le-Débonnaire, accusée par ses beaux-frères d'un commerce scandaleux avec Bernard, comte de Barcelone, jura qu'elle était innocente de ce crime, et pour le prouver se soumit à l'épreuve du feu, qu'elle ne subit pas néanmoins, son serment ayant été jugé suffisant. La reine Teutberge, bru de l'empereur Lothaire, petit-fils de Charlemagne, accusée d'inceste avec son frère, moine et soudiacre, nomma un champion qui subit pour elle l'épreuve de l'eau bouillante en présence d'une cour nombreuse.

Ces épreuves sont absolument les mêmes que celles qui sont désignées dans le passage que j'ai cité de Sophocle. Comment des usages qui attestent l'ignorance et la barbarie des peuples de notre Europe aux neuvième et dixième siècles, se trouvent-ils dans la Grèce ancienne, contrée si célèbre par ses lois et par le caractère moral et spirituel de ses habitans? Cette conformité dans un point si singulier de jurisprudence, entre des peuples qui diffèrent d'ailleurs foncièrement à tant d'égards, me paraît digne de quelqu'attention, d'autant plus qu'elle avait échappé à l'observation des historiens.

J'ai l'honneur d'être, etc.

J. JOULLIETTON, *docteur en médecine, conseiller de préfecture du département de la Creuse.*

Aux Mêmes.

MESSIEURS, cette lettre vous arrive des confins de la Gascogne; elle est d'un admirateur des beaux-arts, qui n'a pu voir sans indignation les grossières insultes imprimées contre Boileau, dans un de ces livres aujourd'hui si communs, où de petits auteurs semblent s'attacher à attaquer le mérite des hommes illustres, sans doute parce qu'ils désespèrent de pouvoir jamais atteindre à leur perfection. Ce livre, dont je veux vous parler, a pour titre : *L'Homme de bonne Société;* il se vend à Paris chez Leprieur, rue des Noyers, n° 45. Il a été imprimé pour la seconde fois en 1810. L'auteur n'a pas cru devoir se nommer, et ce *modeste* silence montre du moins qu'il lui reste encore un peu de sens commun. Voici ce qu'on lit à la 316e page de ce livre, dans une note.... (car vous savez qu'on ne saurait plus faire un livre, sans remplir ses pages de notes; or, c'est sur-tout dans les notes qu'il se débite le plus d'absurdités,

Digitized by Google

parce que c'est dans les notes que les auteurs étalent avec emphase leurs sublimes réflexions.) On lit donc dans une note de ce livre ce passage remarquable : « Quand on voit » Louis XIV, surnommé le Grand, laisser complaisam- » ment Boileau se mettre sur la même ligne que lui, dans » ce vers si ridicule et si connu,

Grand roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire,

» on ne sait vraiment, si l'on doit s'étonner le plus ou de » l'excessive bonté de ce prince pour lui-même et pour ses » louangeurs, ou *de la haute impertinence de ce fils de* » *greffier*, qui cessera d'écrire si Louis XIV ne cesse de » vaincre. »

Quoi ! un maigre auteur, parce qu'il aura recueilli dans un petit livre quelques traits épars çà et là dans vingt Almanachs, et qu'il l'aura semé de quelques sentences de morale répétées cent fois avant lui, se croit le droit d'insulter le législateur du Parnasse français, un des plus aimables et des plus grands poëtes que le siècle de Louis XIV ait produits, et dont la France puisse s'honorer ! Un inconnu, un compilateur se permet d'outrager Boileau à ce point, et tous les amis du bon sens, des beaux vers et du goût ne s'élèveront pas contre cet audacieux pour l'accabler des huées de l'indignation ! Il ose accuser Boileau ! Tout est-il donc bouleversé dans l'empire des lettres ? Mais encore de quoi l'accuse-t-il ? de mal assaisonner ses louanges, de se mettre sur la même ligne que Louis XIV, d'avoir fait un vers ridicule ! Boileau a fait un vers ridicule ! En vérité, voilà une étrange nouvelle que notre auteur nous apprend. Pour moi, je n'y croirai que lorsque ce furieux ennemi des beaux vers, en aura fait un, un seul, qui puisse être mis à la suite de celui qu'il ose censurer.

Vous ne vous attendez pas, Messieurs, que j'entreprenne de justifier Boileau ; ce serait presqu'aussi ridicule que de le critiquer. Il s'agit de relever ces insultes qu'on lui prodigue, et qu'on n'aurait jamais cru devoir trouver dans un livre intitulé : *l'Homme de bonne Société*. N'est-ce pas une chose inouie que de voir un compilateur faire ressortir à son tribunal un grand roi et un grand poëte, et comparer *l'excessive bonté* du premier *pour lui-même*, avec *la haute impertinence* du second, qu'il ose désigner par *fils de greffier ? La haute impertinence* de Boileau ! Boileau impertinent, parce qu'il est fils de greffier ? Ah ! Monsieur le

Digitized by Google

bel esprit, je vous entends. Vous vous êtes imaginé que c'était la naissance du poëte qui rendait ridicule ce vers si flatteur,

Grand roi, cesse de vaincre, ou je cesse d'écrire;

et pesant les plus grands hommes dans vos petites balances, vous avez aussitôt conclu qu'il fallait que Louis XIV (car vous condamnez les rois comme les poëtes) fût d'une grande complaisance pour lui et ses louangeurs, pour souffrir un *orgueil si déplacé*. Mais savez-vous que Louis XIV pensait plus juste que vous, qu'il s'avait fort bien que Boileau était pour le moins aussi grand poëte que lui-même était grand roi, et que la naissance du louangeur ne diminua jamais à ses yeux le mérite du poëte? Avant de faire votre remarque, vous auriez dû poser pour principe qu'il n'est pas permis à un fils de greffier de faire de jolis vers, ni de louer dignement un roi tel que Louis XIV; que c'est la naissance qui doit décider du mérite d'un homme, que les talens et le goût doivent être en proportion avec la noblesse de l'origine. Il est vrai que vous n'y auriez point gagné; car à lire les notes de votre livre, on aurait bientôt reconnu que vous n'êtes pas issu de ce haut rang, d'où l'on vous croirait d'abord descendu, d'après la manière dont vous traitez les fils de greffiers.

MM. les Rédacteurs, peut-être aurais-je mieux fait de me taire que de vous exprimer la colère dont j'ai été enflammé à la lecture d'une pareille note. Le vrai mérite a cela de particulier, qu'on ne saurait l'attaquer sans se couvrir d'opprobre, et qu'il est presque ridicule de vouloir le défendre. Cependant, si vous aviez la bonté de vouloir insérer ma lettre dans votre excellent journal, vous obligeriez infiniment,

Celui qui a l'honneur d'être, etc.

P. S. L. DE ROUGA.

Saint-Severs, le 10 février 1813.

Sur l'efficacité de la Vaccine.

EXTRAIT d'un *Voyage aux Indes orientales*, fait pendant les années 1802, 1803, 1804, 1805 et 1806, par Charles-François Tombe, chevalier de la Légion-d'Honneur et de

Digitized by Google

l'Empire, chef de bataillon, ex-commandant le quartier-général du 4e corps de la Grande-Armée (*).

« On eut à l'Isle-de-France, à cette époque (août 1803), un preuve bien convaincante et bien consolante pour l'humanité, de l'heureuse efficacité de la Vaccine.

» Le brick français, *la jeune Caroline*, capitaine Baron, revenant de la traite, et ayant une grande quantité de nègres attaqués de la petite-vérole, le conseil de santé décida, avant de l'envoyer en quarantaine, qu'on y embarquerait six enfans vaccinés avec leur mère, pris parmi les esclaves de l'Etat, enfans dont le vaccin servit pour les noirs qui n'avaient pas encore été attaqués de l'épidémie régnante. Ce brick, qui avait été envoyé en quarantaine à Coëtivi, petite île déserte de l'archipel de l'Inde, en arriva le 30, après trois mois et quinze jours de départ, pendant lequel tems les enfans vaccinés furent couchés parmi les enfans infectés, dans les mêmes couvertures, portèrent les mêmes chemises, burent dans les mêmes vases, et furent même inoculés par le chirurgien du bâtiment, sans éprouver la moindre incommodité. »

(*) Cet ouvrage, qui a été présenté à S. M. l'Empereur et Roi par l'auteur, est composé de deux volumes in-8°, avec un atlas in-4°, contenant 18 planches de cartes marines et militaires, des costumes et armures asiatiques, et différentes vues, gravées en taille-douce. Prix, 18 fr., et 21 fr. franc de port. Il faut ajouter 3 fr. pour avoir l'atlas colorié. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Digitized by Google

POLITIQUE.

Le président réélu des Etats-Unis, M. Maddison, s'est rendu le 4 mars, au Capitole, à Washington. Il y a prêté serment, et exprimé sa profonde reconnaissance pour cette marque nouvelle de confiance reçue de ses concitoyens. Il sait que les circonstances ajoutent du poids à ses nombreuses obligations. Il compte sur l'assistance divine, sur le zèle d'une nation puissante et éclairée, et sur la bonté de ses conseils.

« La guerre que nous soutenons, a-t-il dit, n'a été déclarée de la part des Etats-Unis que long-tems après que l'on eut commencé à la lui faire en réalité, qu'après avoir épuisé tous les argumens imaginables, après avoir reçu une déclaration positive que les causes qui la provoquaient ne cesseraient pas, et au moment seulement où nous ne pouvions plus différer cet appel sans affaiblir l'énergie de la nation, détruire toute sa confiance en elle-même et dans ses institutions politiques, et perpétuer par-là un état honteux de souffrance, ou bien regagner par les sacrifices les plus coûteux et une lutte plus sanglante le rang que nous aurions perdu parmi les puissances indépendantes.

» De l'issue de cette guerre dépendent notre souveraineté nationale sur les mers, et la sécurité d'une classe importante de citoyens dont les occupations donnent une valeur convenable à celles de toutes les autres classes. Ne pas combattre pour un tel objet, serait renoncer à notre égalité avec les autres puissances sur un élément commun à tous, et violer le titre sacré que tout membre de la société a à sa protection. »

L'orateur rappelle ici que dans cette guerre, l'Amérique-Unie n'a enfreint aucun des usages des peuples civilisés, qu'elle a eu un respect scrupuleux pour toutes les obligations, qu'elle ne s'est point écartée de l'esprit de libéralité qui la caractérise. Les Anglais, au contraire, ont trouvé bons tous les moyens, tous les instrumens, toutes les armes. Ils ne se sont pas servis de la hache et du scapel, mais ils ont reçu dans leurs rangs et lié à leur cause les sauvages altérés du sang américain. Ils ont

Digitized by Google

assisté aux tortures que les Barbares font souffrir à leurs prisonniers avant de les immoler. C'est avec de tels secours que sur quelques points du théâtre de la guerre continentale les Anglais ont obtenu des avantages sur les Américains.

« Nos ressources, a dit M. Maddison en terminant, suffisent amplement pour amener cette guerre à une fin honorable ; notre population s'élève à plus de la moitié de celle des îles britanniques ; elle se compose d'hommes courageux, libres, vertueux et intelligens. Notre pays offre en abondance tout ce qui peut contribuer aux aisances de la vie, même sous le rapport des arts. Les signes de la prospérité générale s'aperçoivent par-tout : les moyens employés par le cabinet britannique pour la miner, sont retombés sur lui-même ; ils ont donné à nos facultés nationales un développement plus rapide et fait entrer dans nos coffres les métaux précieux destinés à entrer dans ceux de notre ennemi.

» C'est une considération d'un favorable augure, qu'une guerre inévitable ait trouvé si à propos la facilité de lever des contributions nécessaires à la soutenir, lorsque la voix publique invoquait la guerre ; personne n'ignorait et tout le monde sait encore que sans ces contributions il serait impossible de la continuer aussi long-tems qu'elle pourrait durer. Le patriotisme, le bons sens et l'énergie de nos concitoyens garantissent d'avance la satisfaction avec laquelle chacun d'eux supportera sa part du fardeau commun. Pour que la guerre soit courte et son succès certain, nous n'avons besoin que d'efforts vigoureux et systématiques ; le succès de nos armes pourra préserver pendant long-tems notre pays de la nécessité d'y avoir recours une autre fois. Les exploits de nos braves marins ont déjà prouvé notre aptitude à maintenir nos droits sur un élément ; si la réputation de nos armes a été ternie sur l'autre, des éclairs d'héroïsme nous assurent qu'il ne nous manque, pour obtenir des triomphes semblables sur terre, que la discipline et l'habitude qui font chaque jour des progrès. »

Ce discours, écouté avec le plus vif intérêt, a été accueilli comme contenant l'expression des sentimens unanimes des Américains. Leur attention est, en ce moment, portée sur une expédition qu'ils savent destinée contre eux, composée de trois vaisseaux de ligne, de trois frégates, et d'un *vaisseau à fusées !!!* Les fusées à la Congrève, et le

Digitized by Google

scapel des sauvages, sont les armes que le courage anglais préfère d'employer. Il est visible qu'avec ce choix de moyens l'incendie de quelques ports américains doit être tentée par l'expédition.

Nous voyons les Anglais soutenir en Amérique une guerre qu'ils ont provoquée, avec des moyens peu dignes d'une nation civilisée; nous allons les voir en Sicile réaliser le plan depuis long-temps médité; et d'hôtes dangereux, de protecteurs suspects, devenir des usurpateurs déclarés, violer le respect du trône, porter la division dans la famille royale, le trouble et l'effroi parmi les citoyens, la terreur et la dévastation dans l'île qui les a si imprudemment accueillis. La lettre que nous allons extraire est écrite de Messine à un habitant d'Otrante; elle contient des détails curieux sur la situation de la Sicile.

« Nos malheurs, vous le savez, remontent à l'époque où le cabinet britannique exerça son influence, toujours fatale, sur l'esprit de ceux qui nous gouvernaient. De ce moment les hommes sages prévirent nos désastres; et lorsque la cour, obligée de se retirer en Sicile, reposa ses dernières espérances sur ces mêmes alliés qui l'avaient perdue, il n'est pas d'opprobres dont il n'ait été facile aux Anglais de la couvrir; mais ils ont surpassé tout ce qu'on pouvait attendre d'eux.

» En effet, à peine arrivé à Palerme, le roi se vit enlever successivement toutes ses ressources, toute son autorité. Messine et tous les points importans furent occupés par les Anglais; leurs escadres s'emparèrent des ports, le drapeau britannique flotta sur les tours de Melazzo, à côté du drapeau sicilien; on vit reparaître des hommes qui avaient trahi le roi, ceux qui lui restaient fidèles furent chassés : une garnison anglaise remplaça la garnison royale du château de Palerme : le général Maitland, lord Bentinck, s'interposant entre le roi et ses sujets, publiaient des proclamations, donnaient des ordres auxquels les habitans étaient tenus d'obéir; l'un prétendait intervenir dans les délibérations du sénat, l'autre voulait payer directement les troupes; tous deux semblaient évidemment envoyés plutôt pour épuiser un pays conquis que pour garantir ce même pays d'une conquête.

» Leur audace fut poussée si loin, que les yeux de la reine se dessillèrent; elle connut enfin l'astucieuse politique de ses prétendus défenseurs; mais sa résistance était tardive; elle était en opposition avec l'esprit qui jusqu'a-

Digitized by Google

lors avait dirigé sa conduite, elle n'eut et ne pouvait avoir aucun effet.

» Cependant le roi lui-même parut sortir de la froideur habituelle de son caractère; il se plaignit, on le menaça, et il fut contraint à remettre dans les mains de son fils l'exercice de son impuissante autorité.

» S. M. se retira à quelques lieues de Palerme avec la reine : bientôt on leur *conseilla* de vivre séparés; le roi habita *Colle*, et la reine fut confinée dans une maison de campagne près de Montréal.

» Le prince François, jeune, sans expérience des affaires, ne pouvait avoir qu'une autorité fictive. Sous son nom les Anglais gouvernèrent, et leurs mesures prouvèrent mieux que jamais qu'ils se croyaient en pays ennemi. Il disposaient ouvertement des ressources de la Sicile, changeaient jusqu'aux constitutions du royaume, et leur donnaient une forme qui ne convenait ni au caractère ni à la position des habitans.

» Des symptômes de mécontentement se manifestèrent : lord Bentinck voulut prévenir leur développement, et tandis qu'il appelait en Sicile de nouvelles troupes étrangères, il enrégimentait les émigrés calabrois et dévouait vingt mille Siciliens à tenter de hasardeuses expéditions sur les côtes d'Espagne. L'agitation publique augmenta, les rixes devinrent plus fréquentes entre les habitans et les troupes anglaises : plusieurs officiers y perdirent la vie. On n'imagina rien de mieux qu'une conspiration dans laquelle tous ceux que l'on craignait seraient enveloppés; on leur supposa le projet de faire sauter la salle du nouveau parlement, et à la faveur de cette invention d'une bizarrerie atroce, on réussit à affermir l'autorité anglaise en renouvelant les proscriptions.

» Désabusé des illusions qu'on lui avait présentées, fatigué des vexations de tout genre que lui faisaient souffrir d'orgueilleux étrangers, le peuple ne supportait plus le joug qu'avec une impatience visible. Une révolution était prête à éclater. Les Anglais voulurent la prévenir, et flattèrent les passions populaires en ramenant le roi à Palerme; mais ils n'ont pas su se contraindre; le roi est redevenu l'objet de leurs violences et de leur mépris, et l'indignation publique s'en est accrue : vous savez ce qu'elle a déjà produit.

» Je n'ai pas appris qu'il y ait eu de nouveaux événe-

Digitized by Google

mens. Le peuple est contenu par une force insuffisante ; nous sommes sur un volcan.

» Nos hôtes insolens et sanguinaires n'ont semé sur le sol de la Sicile que des haines ; ils n'y recueilleront que des vengeances. Ils n'ont rien respecté ; ils ont compris dans leurs excès les sujets et les souverains, et depuis le trône jusqu'à la dernière classe du peuple, ils n'ont ici que des ennemis irréconciliables..»

Une lettre plus récente annonce que les Anglais ont enfin levé le masque, déporté la reine à Cagliari et retenu le roi prisonnier à Colli. Le prince héréditaire est resté sous la main des Anglais.

Cependant, sur la côte opposée, une tranquillité profonde règne. Le roi de Naples donne une attention soutenue aux travaux de la marine, et fait imprimer une grande activité aux chantiers de Castellamare et de Naples. Le zèle des marins égale celui des troupes de terre. S. M. va visiter la Pouille et les côtes de ses Etats que baigne l'Adriatique. Le roi veut connaître par lui-même la situation de ces provinces, et les améliorations dont elles sont susceptibles. La reine reste à Naples. Des fouilles intéressantes ont été faites sous ses yeux à Pompéi.

Si l'on en croit des relations particulières auxquelles le journal qui les a accueillies donnerait quelque crédit, le despotisme anglais aurait paru trop pesant aux Espagnols ; un parti considérable se serait formé contre eux, et un neveu de Ballasteros, à la tête de 15,000 hommes, aurait attaqué et exterminé un corps anglais de 3000 hommes, au cri de *mort aux Anglais*. On attend avec intérêt la confirmation de cette importante nouvelle.

L'Empereur est arrivé à Mayence le 16 de ce mois à minuit ; il avait été précédé de vingt-quatre heures par le prince de Neuchâtel et de Wagram. Le 17, le grand-duc de Francfort était arrivé dans cette dernière ville escorté par une garde d'honneur. La famille de Saxe est attendue à Munich. Le prince Kourakin, qui avait passé l'hiver à Vienne, est retourné en Russie.

Voici une nouvelle note sur la situation des armées françaises dans le nord au 15 avril.

Le vice-roi était dans ses positions, la gauche à l'Elbe, à l'embouchure de la Saale, le centre à Bernbourg, la droite aux montagnes du Hartz, la réserve à Magdebourg.

Le prince d'Eckmulh était en position à Celle.

Digitized by Google

Le général Vandamme occupait Brême.

Le 12, l'ennemi voulut tâter Bernbourg avec plusieurs bataillons ; ils furent vivement reçus et repoussés avec perte. Il poussa aussi une patrouille sur Nordhausen au débouché du Hartz ; ce point était occupé par un détachement de cavalerie westphalienne, qui chargea vigoureusement l'ennemi : on fit prisonniers trois hussards.

Le 12, un détachement de hussards prussiens arriva à Gotha à onze heures du soir ; il cerna la maison du baron de Saint-Aignan, ministre plénipotentiaire de France, et prit son secrétaire qui était au lit dangereusement malade ; on l'enleva de force.

Quatre régimens d'infanterie russe étaient devant la place de Wittemberg, défendue par le général Lapoipe ; ils avaient tenté une attaque de vive force, mais ils avaient été repoussés après avoir perdu bien du monde.

La place de Torgau n'est observée que par des partis de cosaques ; 14,000 Saxons s'y sont renfermés.

L'ennemi avait un poste de 25 hommes à Hof, un escadron à Schleitz et un à Plauen.

Des cadres bavarois au nombre de 1200 hommes, venant de l'armée du vice-roi et se rendant à Bromberg, ont été attaqués près de Langensalza par deux escadrons ennemis ; ils les ont repoussés ; cependant une cinquantaine de traînards ont été pris.

Le 12, on avait des nouvelles des places de Dantzick, Thorn, Modlin, Custrin, Stettin, Glogau ; elles étaient dans le meilleur état de défense ; l'ennemi n'avait encore rien entrepris contre elles.

Le 15 au matin, S. M. l'Empereur était parti de Saint-Cloud. Il est arrivé le 16 à onze heures du soir à Mayence ; il a fait le trajet avec une incroyable rapidité, en moins de 40 heures.

Toutes les nouvelles des bords du Rhin, du Weser et de l'Elbe, s'accordent à exprimer une surprise égale de la marche toujours croissante des hommes, chevaux, transports qui débouchent de Wesel, de Mayence, de Strasbourg, pour se porter sur les Anséatiques, sur Magdebourg, et sur la Saxe ducale, où les principaux corps de l'armée française sont réunis. Les hommes sont dans les meilleures dispositions, tous brûlent de se signaler ; l'arrivée de l'Empereur à son quartier-général doit être l'étincelle électrique qui enflammera cette jeunesse pleine d'enthousiasme et d'émulation. Dans l'intérieur, toutes les lettres, toutes

Digitized by Google

les feuilles des départemens contiennent l'expression de la satisfaction des administrateurs et des magistrats : par-tout les appels ont été faits conformément aux derniers sénatus-consultes. Partout la réponse a été exacte et précise, l'obéissance la plus entière à la loi a caractérisé l'excellent esprit qui anime les départemens. Ceux de la Hollande ne sont point restés en arrière. Ceux de la Seine-Inférieure, du Nord, des bords du Rhin, des côtes de l'Ouest, ont particulièrement fait remarquer leur empressement accoutumé à écouter la voix de l'honneur et celle du souverain.

Le dimanche 18 avril, S. M. l'Impératrice-Régente a reçu au palais de Saint-Cloud, avec la solennité accoutumée, le corps diplomatique et les étrangers de distinction, qui lui ont été successivement présentés par M. le prince de Schwarzemberg, par M. le comte de Kelle, ministre du grand-duc de Francfort, par M. de Just, ministre de Saxe, et par M. le duc de Bassano.

Le mercredi 21, S. M. a présidé le conseil des ministres, et le vendredi 23, le conseil-d'état. S. Exc. le ministre de la marine, comte Decrès, a été créé duc par décret de l'Empereur, en date du 14 de ce mois. S.....

ANNONCES.

Abrégé de la Nouvelle Géographie universelle, physique, politique et historique de William Guthrie, avec la géographie ancienne fondue dans la moderne. Huitième édition, soigneusement revue, corrigée, augmentée de moitié, et contenant les derniers changemens survenus en Europe jusqu'en 1813; ornée de 9 nouvelles cartes par Arrowsmith. Un très-fort volume in-8° de 1176 pages, bien imprimé sur carré fin. Prix, 10 fr. 50 c., et 14 fr. franc de port.

L'*Abrégé*, sans cartes dans le volume, avec le *Nouvel atlas universel portatif de Géographie ancienne et moderne*, contenant 40 cartes, dont 34 pour la partie moderne, par Arrowsmith, et 6 pour la partie ancienne, par d'Anville. Un volume petit in-folio, cartonné. Prix, 21 fr., et 25 fr. franc de port.

L'atlas se vend séparément, 15 fr.

Chez Hyacinthe Langlois, libraire-éditeur pour la Géographie, rue de Seine-Saint-Germain, n° 12, chez lequel on trouve la Géographie complète de Guthrie, 9 volumes in-8° et atlas, 48 fr.

Nouvelle Bibliothèque philosophique, contenant : 1° les prolégomènes philosophiques, ou notions préliminaires du nouveau système

Digitized by Google

proposé ; 2° son analyse, avec le tableau généalogique ; 3° la classification des opérations de l'entendement humain, ou catalogue de bibliothèques ; rédigée et mise en ordre par J.-D. Langlois, ci-devant avocat au parlement, et ancien imprimeur. Un vol. in-8°. Prix, 3 fr., et 3 fr. 60 c. franc de port. Chez l'Auteur, rue du Petit-Pont-Saint-Jacques, n° 20 ; et chez Laurens aîné, imprimeur-libraire, quai des Augustins, n° 19.

Annuaire Forestier pour 1813, ou Tableau de l'Organisation Forestière, contenant les noms, grades et résidences des agens de tous grades des Eaux et Forêts, y compris les gardes généraux ; des officiers du Génie, chefs d'arrondissemens forestiers, et des officiers de Louveterie ; suivi de l'Analyse méthodique et raisonnée des lois, arrêts, décisions et instructions en matière de forêts, chasse et pêche ; d'un Traité de Semis et Plantations, et d'un Calendrier forestier ; par M. Baudrillart, sous-chef de division à l'administration générale des Forêts, membre de la société d'Agriculture de Paris. Un volume in-12. Prix, 3 fr., et 4 fr. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Instruction sur l'art d'extraire l'indigo contenu dans les feuilles du pastel ; par M. le chevalier de Puymaurin, membre du Corps-Législatif et de la Légion-d'Honneur, directeur de la fabrique impériale de l'indigo pastel, à Toulouse. In-8°. Prix, 1 fr., et 1 fr. 25 c. franc de port. Chez Arthus Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Esprit de la méthode d'éducation de Pestalozzi, suivie et pratiquée dans l'Institut d'éducation d'Yverdun en Suisse ; par M. M. A. Jullien, auteur de l'*Essai sur l'emploi du tems*. Deux vol. in-8°. Prix, papier ordinaire, 10 fr., et 13 fr. franc de port ; grand papier collé, 15 fr., et 18 fr. franc de port. A Paris, chez J. J. Paschoud, libraire, rue Mazarine, n° 22 ; et à Genève, même maison de commerce.

La Diligence, poëme en quatre chants ; par M. Détatteville. Un vol. in-18, imprimé sur papier grand raisin. Prix, 2 fr., et 2 fr. 50 c. franc de port. Chez Latour, libraire, grande cour du Palais-Royal.

XXVII^e livraison de l'*Histoire des généraux français ;* par A. Châteauneuf. Le prix des 27 livraisons est de 20 fr., et 25 fr. franc de port. Chaque numéro séparé se vend 1 fr., papier commun, et 3 fr. papier vélin. Chez l'Auteur, rue des Bons-Enfans, n° 34.

L'Editeur a promis trente numéros, il n'ira point au-delà.

Digitized by Google

Le Trésor sacré de la Mémoire, ou Choix de poésies extrait des meilleurs auteurs français, tels que Jean Racine et Louis Racine, Corneille, Voltaire, le cardinal de Bernis, Campistron, le P. Porée, Gresset, Boileau, Malherbe, J. B. Rousseau, etc. etc.; ouvrage pour l'instruction et l'amusement de la jeunesse, divisé ainsi qu'il suit : 1° Poésies morales et religieuses ; 2° Odes ; 3° Sonnets ; 4° Cantiques, Cantates, Hymnes, etc. ; 5° Pensées et Réflexions sur divers sujets ; 6° Elégies ; 7° Idylles, Inscriptions ; 8° Vices ; 9° Poésies fugitives ; 10° Poésies sur divers sujets ; 11° Choix d'Enigmes, Charades et Logogriphes ; 12° Tables des matières. Un vol. in-12, orné d'une gravure et frontispice gravé. Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. 25 c. franc de port. Chez Laurens aîné, imprimeur-libraire, quai des Augustins, n° 19.

Epîtres de M. Viennet, de Béziers, capitaine au corps impérial d'artillerie de la marine, membre de plusieurs sociétés savantes. Un vol. in-8°. Prix, 2 fr., et 2 fr. 50 c. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Sydonie, ou Mémoires de M: De.... Deux volumes in-12. Prix, 4 fr., et 4 fr. 80 c. franc de port. Chez A. Eymery, libraire, rue Mazarine, n° 30 ; et Delaunay, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n° 243.

Idées sur le mouvement perpétuel. Brochure in-8°. Prix, 1 fr. 50 c., et 1 fr. 75 c. franc de port. Chez Audot, libraire, rue St-Jacques, n° 51.

Traité du Contrat de Mariage ; par M. Pothier, avec des notes indicatives des changemens introduits par la nouvelle législation et par la nouvelle jurisprudence : suivi d'un Commentaire sur les dispositions du Code Napoléon, relatives aux mariages, dans lequel on a fait usage des arrêts rendus par la cour de Cassation et par les cours Impériales, sur les questions les plus importantes de la matière ; par M. **, avocat. Deux vol. in-8°. Prix, 10 fr. Chez Letellier, libr., rue du Jardinet, n° 3.

Mademoiselle Lafayette, ou le Siècle de Louis XIII ; par Mme de Genlis. Deux vol. in-12. Prix, 5 fr., et 6 fr. franc de port. Chez Maradan, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 9.

Défense de l'Essai sur le Journalisme, précédée de l'Histoire de la conspiration pour étouffer cet ouvrage. Brochure in-8°. Prix, 1 fr. 50 c., et 2 fr. franc de port. Chez D. Colas, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26, faubourg S.-G. ; Petit, libraire,

Digitized by Google

Palais-Royal, galeries de bois, n° 257; et chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 243.

Léonie de Montbreuse; par Mme S..... G... Deux vol. in-12. Prix, 5 fr., et 6 fr. franc de port. Chez Renard, libraire, rues de Caumartin, n° 12, et de l'Université, n° 5.

Composition musicale, d'après les principes mathématiques pour le violon, l'alto et le violoncelle; par A. F. Marescotti. Prix, 5 fr.

Air: *Tu sei l'anima mia*, de l'opéra d'*Axur*, musique de Salieri, chanté par Mme Sessi: 1 fr. 50 c.

Duo du même opéra: *Qui dove scherza l'aura*: 2 fr.

N. B. Ces deux derniers morceaux avec traduction française, et accompagnement de piano.

Chez Carli, éditeur, marchand de musique et cordes de Naples, à la typographie de la Syrène, péristyle du théâtre Favart, côté de la rue Marivaux.

N° 3. *Duo d'Ormus*, ou Tarara, musique de Saliéri, chanté par M. Tacchinardi et Mme Sessi: *Per te solo amato bene*. Prix, 2 fr.

N° 4. Duo du même opéra, chanté par MM. Porto et Bassi: *Non mi socca biscroma*: 1 fr. 80 c.

N° 5. Air du même opéra, chanté par Mme Sessi: *Quest' el premo*: 1 fr. 80 c.

Le reste de la collection est sous presse jusqu'au N° 12; tous avec accompagnement de piano ou harpe, et traduction française.

Chez le même.

Le MERCURE DE FRANCE paraît le Samedi de chaque semaine, par cahier de trois feuilles. Le prix de la souscription est de 48 *francs* pour l'année, de 25 *francs* pour six mois, et de 13 *francs* pour un trimestre.

Le MERCURE ÉTRANGER paraît à la fin de chaque mois, par cahier de quatre feuilles. Le prix de la souscription est de 20 *francs* pour l'année, et de 11 *francs* pour six mois. (Les abonnés au *Mercure de France*, ne paient que 18 fr. pour l'année, et 10 fr. pour six mois de souscription au *Mercure Etranger*.)

On souscrit tant pour le Mercure de France *que pour le* Mercure Étranger, *au Bureau du Mercure, rue Hautefeuille*, n° 23; *et chez les principaux libraires de Paris, des départemens et de l'étranger, ainsi que chez tous les directeurs des postes.*

Les Ouvrages que l'on voudra faire annoncer dans l'un ou l'autre de ces Journaux, et les Articles dont on désirera l'insertion, devront être adressés, *francs de port*, à M. *le Directeur-Général du Mercure*, à Paris.

Digitized by Google

DE LA SEINE
5 cent.

MERCURE DE FRANCE.

N° DCXV. — *Samedi* 1er *Mai* 1813.

POÉSIE.

ÉPITRE A MES AMIS,

Sur les changemens de l'amour en France, depuis l'époque de la chevalerie jusqu'au siècle actuel.

En devisant près de la *Table ronde*,
Nous avons tous, amis francs et joyeux,
Bu le nectar d'une muse féconde,
Comme on savoure un vin délicieux.
Or maintenant laissez-moi vous redire
Comment l'Amour, infidèle aux statuts
Des chevaliers, réunis chez Artus,
Perdit, hélas! son sceptre et son empire :
Le fat rira ; vous, sachez, loin d'en rire,
Reconquérir leurs antiques vertus.

Tout excès nuit ; c'est ma thèse en substance.
Il s'éclipsa ce bel âge où la France,
Dans les combats, les fêtes et les jeux,
Suivait de l'œil ces redoutables preux
Qui du beau sexe adorait la puissance :

N

Digitized by Google

On vit l'Amour, rodomont belliqueux,
Outrer enfin sa ridicule audace,
Rider ses traits, abandonner sa grâce,
Prendre l'écu du fou sénéchal Queux.
Un romancier, dans plus d'une anecdote,
Peignit alors le maigre Don-Quichotte
Qui, se donnant pour redresser des torts,
Par monts, par vaux, en sa folle marotte,
Allait trottant et bravant mille morts;
Puis, endetté dans mainte et mainte auberge,
Se retira, le casque tout rouillé,
Sur un cheval retif et dépouillé,
N'ayant pour bien qu'un tronçon de flamberge,
Et vint s'offrir, manchot, l'œil éraillé,
Devant sa belle, à trente ans encor vierge....
Avec raison Cervantes l'a raillé.

L'Amour, tombant dans un excès contraire,
Fut s'amollir à la cour d'Henri trois;
Là, délaissé des Grâces, de sa mère,
Il se soumit aux plus honteuses lois,
Et la beauté n'eût plus le don de plaire.
Mais de Henri, le plus grand de nos rois,
L'ame, heureux moule où venait se refondre
L'honneur loyal des Français d'autrefois,
Changea les mœurs, et l'Amour plus courtois,
Couvert d'acier, fit rougir, sut confondre
Les vils mignons qui s'arrogeaient ses droits.

Dans une cour brillante, mais austère,
Ce Dieu charmant, sous Louis, déjà vieux,
Vit s'altérer son naïf caractère;
Froid, empesé, dévot, sententieux,
Du fier monarque il prit l'air sérieux.
Environné de belles mijaurées,
Le pauvre enfant, devenu Céladon,
Craignait, au sein de ces prudes titrées,
De se livrer à son tendre abandon:
Privé de traits, d'arc et d'ailes dorées,
Pour sa compagne il avait la Raison!
Il eût péri dans cette cour sévère,
Si quelquefois, bien loin de Maintenon,

Digitized by Google

Avec les jeux, conduit par le Mystère,
Il ne se fût déridé chez Ninon.

Aussi des mœurs régnait l'hypocrisie :
Le courtisan, l'homme de qualité,
Baillant d'ennui, las de leur dignité,
Comme les Dieux l'étaient de l'ambroisie,
S'humanisaient, et de la bourgeoisie
L'orgueil flattait la sotte vanité.
Là, secouant le poids de l'étiquette
Pour égayer leur ennui libertin,
Loin de Versaille, et d'un pied clandestin,
Ils s'en allaient, au jeu de *la bassette*,
D'un cœur novice essayer la conquête,
Ou présider aux honneurs d'un festin.
Là, du marquis l'aimable impertinence,
L'air décisif et le ton cavalier
Du mousquetaire, en habit d'ordonnance,
Plaisaient bien plus aux dames de finance
Que les égards du président altier
Et les soupirs de l'humble roturier,
Vu d'un œil froid, comme sans conséquence.
Mais soit qu'encor Paris singeât la cour
Et que des mœurs la cour maintint l'école,
Soit que la mode, à la beauté frivole
Fit respecter le code de l'amour,
On encensait ce Dieu comme une idole
Qu'on ne pouvait renverser en un jour.
Ces beaux marquis séduisans, mais perfides,
Faisaient la guerre aux principes des mœurs,
Sans toutefois attaquer en vainqueurs
Les préjugés des épouses timides
N'osant encor se livrer à leurs cœurs.
Le jeu muet de la coquetterie
Disait beaucoup du sourire et des yeux,
Applaudissait à la galanterie
D'un madrigal, au jargon précieux,
Et passait même au jeune audacieux
Des billets doux, et mainte agacerie,
Ou le grondait d'un air tout gracieux ;
C'était là tout... Pour cacher les épines
Dont la Pudeur avait semé leurs pas,

Digitized by Google

Ces fats brillans, de leurs beautés divines
Louaient entr'eux les grâces, les appas,
De leurs faveurs se targuaient, mais tout bas,
Puis confiaient aux moqueuses Nérines
Leur désespoir, et ne s'en vantaient pas (1).

L'Amour gêné sous l'état despotique
Où gouvernait l'Hymen trop exigeant,
Brûlait déjà de vivre en république :
Alors parut le célèbre Régent
Dont, à son gré, le génie indulgent
Vint abolir le code platonique.
Tout aussitôt, à la cour, à Paris,
Un être vain, *l'Homme à bonnes fortunes*,
En dénigrant par des demi-souris,
Des vieilles mœurs les vertus importunes,
Fronda l'Hymen et dauba les maris.
Tel qu'un Gracchus prêchait les lois agraires,
Le novateur, dans l'Empire galant,
Du *Boute-en-train* émule turbulent,
Fit retentir des plaintes téméraires
Contre son code et ses droits féodeaux,
Contre son joug, le plus lourd des fardeaux,
Et ces maris qui, tyrans arbitraires,
S'opposaient tous aux plaisirs sociaux
De tant de fats, encor célibataires.
Qu'arriva-t-il ? Le pauvre Hymen banni
Dans son malheur n'eut plus ni paix, ni trêve ;
Jusqu'en province il fut même honni,
Et, sous les yeux de l'austère Genève,
Le *Libertin* forma plus d'un élève (2).
L'amour devint un caprice, un désir,
Un feu follet, un rapide plaisir
Qui dans les cœurs ne laissait nulles traces ;

(1) Cette faible esquisse des mœurs sous Louis XIV, est parfaitement mise en scène dans le *Misantrope* et autres pièces de Molière. Tant il est vrai, comme l'a dit un favori de Thalie : *Que les comédies sont les portraits de famille d'une nation.*

(2) Il s'éleva jusques dans les murs de Genève une secte galante qui prit le nom de *Libertins*. Voyez l'Histoire de M. Picot.

Digitized by Google

Les sentimens, au lieu de l'embellir,
Furent taxés d'hypocrites grimaces ;
Voir, faire un choix, se livrer et jouir,
Passa dès-lors pour l'abandon des Grâces.
L'Hymen perdit tous ses droits de seigneur ;
Le ridicule atteignit ses Lucrèces,
Et lorsqu'un fat, éhonté suborneur,
Avait flétri par d'impures tendresses
L'aimable Lise, ou Rose encore en fleur,
En se riant de ses lâches faiblesses,
A leurs maris il croyait faire honneur.

Un tel excès fut de peu de durée :
L'Hymen jaloux s'en révolta, dit-on,
Et pour sa cause armant plus d'un Caton (3),
Sut ramener la femme censurée
Au noble orgueil qui craint l'opinion,
Argus malin dont la vue éclairée
Suit les faux pas des beautés en renom.
Le sexe alors dut sentir et se dire
Que la pudeur qui charme, touche, attire,
Lorsqu'on s'en voit doucement repoussé,
Seule, pouvait rétablir son empire
Par le désordre à ses pieds renversé.
Tardifs projets ! aux mœurs de la régence
Succèda bien une feinte décence ;
Humilié, remémorant ses torts,
Le sexe, au gré de généreux efforts,
Reprit le sceptre, et prit sous sa défense
La loyauté, l'amour et la constance.
Mais, en un jour apprend-il à régner ?
Il est né faible, et la troupe galante
Imagina, pour mieux le dominer,
Une tactique adroite, insinuante.
Désirait-on séduire une beauté ?
Si ses vertus exigeaient un long siége,
L'Hypocrisie, au regard affecté,
Avec lenteur, tantôt creusait le piége
Où succombait sa superbe fierté :

(3) Les philosophes moralistes et législateurs, tels que Montesquieu, J.-J. Rousseau, Raynal, etc., etc.

Digitized by Google

Voulant tantôt lui cacher sa défaite,
Elle feignait un respect langoureux,
Et, sous le joug d'un amour malheureux,
On la voyait humilier sa tête :
Lui cédait-on ? L'amant présomptueux
Se relevait, et, fier de sa conquête,
En jouissait en despote orgueilleux.
Ainsi, par air, par point d'honneur, peut-être,
(L'honneur alors, plein de fatuité,
Se confondait avec la vanité (4)) ;
Le militaire, habile petit maître,
Mettait plus d'art, plus de combinaisons,
En assiégeant le cœur d'une maîtresse,
Qu'il n'eût fallu de génie et d'adresse
Pour renverser des tours et des bastions,
Et s'emparer de telle forteresse.

Mais en dépit de tant d'habileté,
L'or fut la clef de ces forts redoutables,
Pour nos Folards souvent inexpugnables :
Certain auteur dit un jour : « La beauté
» Prodigue l'or, ses loisirs, la santé :
» Vous, profitez des momens favorables
» Que la fortune offre à l'avidité ;
» De l'or ! de l'or ! et vous serez aimables. »
Barême a dit : Des galans officiers
Tomba soudain l'inutile tactique ;
Plutus régna ; sa baguette magique
En Adonis changea nos gros banquiers,
Et les Amours, devenus financiers,
Mirent les cœurs d'un sexe né pudique,
Au taux courant de la place publique (5).

(4) « Si chaque siècle a ses mœurs, chaque siècle à sa comédie, » a dit encore M. Etienne. Les deux époques de la régence et du règne de Louis XV confirment cette observation. *Les Bourgeoises à la mode*, *le Chevalier à la mode*, *l'Homme à bonnes fortunes*, peignent les mœurs de cette première époque ; *La Coquette corrigée*, *les pièces de Marivaux*, etc. nous retracent celles de la seconde.

(5) Cette dernière époque des mœurs de la fin du dix-huitième siècle est, sans doute, la plus avilissante pour l'amour : elle est aussi peinte par nos comiques modernes. On sent, toutefois, que les

Digitized by Google

Oui, que Mondor, épris d'une beauté,
Voulut sans art, sans assiduité,
Fixer ses yeux, s'attirer son sourire,
Changer bientôt son amour en délire
Sans les chagrins de la rivalité ;
Hôtel, pompons, diamans, équipage,
Cent mille écus, et ces cadeaux d'usage
Qu'on obtenait dans des jours de gaité ;
C'était assez pour qu'en amant gâté
L'heureux Crésus s'arrogeât l'avantage
De posséder ses charmes, sans partage,
Tant que durait le tacite traité.
Je m'attends bien qu'une langue indiscrette
Me parlera de ce bel étourdi
Qui, par sa taille et son âge enhardi,
A cette belle osait conter fleurette :
Chut !.. Elle sait, fort tendre et non coquette,
Se relayer d'un amour engourdi
Avec scrupule, et la nuit en cachette :
Mais grâce aux soins de la fine soubrette,
Mondor est sûr qu'on n'adore que lui ;
Au déjeûner, sans soupçon, sans ennui,
Il vient, content, s'asseoir à sa toilette.....

Un grand malheur pouvait seul advenir,
Malheur cruel ! qui forçait sa maîtresse
A l'effacer de son cher souvenir,
Lorsqu'au comptoir la fortune traîtresse
D'un noir crayon lui marquait l'avenir :
Aussi Phryné, calculant sa tendresse,
Suivait du cours et la hausse et la baisse
Ou pour l'accroître, ou pour la ralentir.
Si donc mon homme avait fait banqueroute,
Dès ce jour même il cessait d'être amant,
Et sa beauté, d'ingratitude absoute,
L'abandonnait, prenait une autre route,
Comme le fer attiré par l'aimant.

---

femmes galantes dont on parle ici, n'étaient point de la *bonne compagnie*, quoiqu'elles affichassent dans Paris un luxe scandaleux, prix infâme du trafic de leurs charmes.

Digitized by Google

« Quelle union ! était-elle assortie ? »
Dira peut-être avec un peu d'humeur,
La douce Eglé qui, de la sympathie
A fait toujours son unique bonheur ;
« Prétendez-vous, dans un tableau menteur,
» Par la satire et par la calomnie
» Peindre l'amour et l'histoire du cœur ?... »
O mes amis, appaisez sa colère ;
C'est à regret que d'un siècle immoral
Je suis ici l'avocat général :
Un plus beau siècle aujourd'hui nous éclaire ;
Tout a changé ; le bien succède au mal.
Voyez déjà que d'épouses fidèles !
Le *court-mantel*, loin d'aller de travers,
S'alongerait jusqu'aux pieds de nos belles (6) :
Mais pour complaire à des maris pervers
En ferait-on des épreuves nouvelles ?
Gardons-nous en, n'imitons point Artus ;
Maris, jouons un plus généreux rôle ;
Croyons plutôt nos femmes sur parole,
Et que la foi nous prouve leurs vertus....

Vous souriez ? Trève de badinage ;
Apprécions le bonheur du ménage,
Et vivons y, sans éclat et sans bruit ;
Il est si doux de se dire en soi-même :
« Je suis aimé de l'épouse que j'aime ;
» De notre amour ma famille est le fruit ;
» En nous voyant, on l'admire, on m'envie,
» Et, comme un jour s'écoule notre vie,
» Tant notre cœur est heureux et jouit. »

CHARLES MULLOT (de la Gironde).

---

(6) Le *court-mantel*, charmante fiction du poëme de *la Table Ronde*. Voyez le chant XIV^e.

Digitized by Google

ÉNIGME.

Immortels Esculape, Arétée, Hippocrate,
Celse, Galien, Stahl, Cullen, Erasistrate,
Boerhaave, Lieutaud, Morgagni, Zimmerman,
Astruc, Morton, Wilis, Lorry, Vogel, Hoffmann,
Baglivi, Sydenham, Wan-Swieten, Sauvages,
Et vous tous médecins fameux dans tous les âges,
Vous futes grands docteurs assurément, eh bien !
Près de moi qu'êtes vous ? par ma foi, presque rien.
Avant vous, après vous, ce n'est point raillerie,
En maître j'ai traité, goutte, dyssenterie,
Rhumatisme, ohlegmon, tétanos, carditis,
Colique, érésipèle, angine, pleuritis,
Fièvre du Canada, tierce, quarte, hépatique,
Rémittente, éruptive, errative, hystérique,
Catharale, usticaire, et mille maux divers
Dont les barbares noms entrent mal dans les vers.
Votre science, d'ailleurs, à guérir fut bornée :
Pour de plus grands desseins le ciel m'a destinée,
Et si Napoléon a pu faire des rois
J'ai fait des Empereurs à mon tour quelquefois.

V. B. (d'Agen.)

LOGOGRIPHE

Dans un jour solennel la semaine dernière,
Sur six pieds, j'exprimais les douleurs d'une mère ;
Je suis un lieu, sur cinq, où diables et sorciers,
Font chaque nuit, dit-on, des tours de leurs métiers.

V. B. (d'Agen.)

CHARADE.

Afin qu'aisément il devine,
Je préviens le lecteur que l'un, le deux, le trois,
Peuvent être français ou latins, à son choix.
S'il sert à la langue latine,

Digitized by Google

Le premier est un substantif,
Qui peut devenir adjectif,
Suivant l'usage auquel on le destine.
Le deuxième est mot nominatif,
Ou verbe très-impératif.
L'entier, de nature androgyne,
Au pluriel marquera le datif
D'un certain qualificatif;
Par conséquent aussi le cas qui le termine.
En français, le premier est un prépositif.
Le second nomme un levier attractif
Qui fait mouvoir mainte machine.
La dévote qui s'achemine
Pour ouir le prône instructif
De son curé rebarbatif,
Ne franchit le portail de la maison divine,
Qu'après avoir foulé le tout d'un pas hâtif.

B.

---

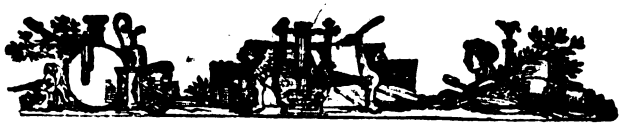
*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Mappemonde.*

Celui de l'Enigme-Logogriphe est *Orage*, dans lequel on trouve : *rage*, *or*, *orge* et *âge.*

Celui de la Charade est *Mercure.*

Digitized by Google



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

ANNALES DE L'EDUCATION, rédigées par F. GUIZOT, professeur d'histoire à l'Académie de Paris. — IIIe ANNÉE. — N° 1. — A Paris, chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue de Seine, n° 8.

Nous avons parlé à diverses reprises à nos lecteurs de plusieurs cahiers des *Annales de l'Education* pendant les deux premières années de cet ouvrage périodique. La troisième année commence, et si l'on veut réfléchir à la gravité de la matière, au petit nombre de lecteurs qu'un journal qui s'y renferme peut prétendre à intéresser, on pensera sans doute que cela seul est une preuve que nous ne nous étions pas trompés en promettant aux rédacteurs un heureux succès. Le cahier que nous avons sous les yeux renferme, comme les précédens, des articles instructifs, intéressans et sagement diversifiés. Mais au lieu d'en faire l'analyse, nous croyons servir plus utilement et les rédacteurs et nos abonnés, en transcrivant ici la plus grande partie du premier morceau qui expose le but et la marche de l'ouvrage. Après des réflexions générales sur la nature de la vérité et sur les obstacles qui nous empêchent si souvent d'arriver jusqu'à elle, l'auteur observe que l'un des plus dangereux vient de l'éclat même dont elle nous frappe. Les gens qui ne l'ont envisagée que sous une de ses faces, la trouvent cependant si lumineuse, qu'ils croient la connaître toute entière, et c'est-là ce qui les rend souvent impérieux et exclusifs : ils n'auraient point rencontré cet écueil si leur esprit eut été moins préoccupé, s'il avait eu plus d'étendue; l'auteur continue ensuite de cette manière :

« Les rédacteurs des *Annales de l'Education* se sont constamment appliqués à l'éviter. Indiquer le but vers lequel l'éducation doit tendre, et les principes fondamentaux qui doivent présider à sa marche, quelle que soit la route qu'elle suive pour y arriver, voilà tout ce

Digitized by Google

qu'ils ont entrepris, parce que c'est là tout ce qu'ils croient possible. Ils voudraient éclairer leurs lecteurs et ne prétendent point les diriger; c'est à leur raison qu'ils s'adressent, et c'est par elle seule qu'ils essayent d'exercer sur leur conduite une influence qui cesserait, à leur avis, d'être salutaire, si elle voulait s'étendre plus loin, c'est-à-dire, dominer de plus près.

» Telle est l'intention des articles généraux destinés à prouver et à développer les principes de l'éducation; quelques-uns de ces articles se bornent à une discussion philosophique; d'autres, comme le *Journal adressé par une femme à son mari sur l'éducation de ses deux filles*, font suivre l'application de ces principes dans un cas particulier et à des caractères donnés. Ces mêmes principes se trouvent rattachés à l'histoire de la raison humaine, dans l'examen des opinions qu'ont eues à ce sujet les hommes distingués de divers pays et de différens siècles, qui s'en sont occupés spécialement ou par occasion. On a déjà rappelé et discuté celles de Rabelais, de Montaigne et de Kant. On présentera et l'on discutera de la même manière celles de Fénélon, de Locke, de Rousseau, de Pestalozzi, et de plusieurs autres.

» *L'éducation physique* a été traitée dans son ensemble par un homme capable de le concevoir. L'ouvrage qu'il nous a communiqué dans ses lettres touche à sa fin; il aura conduit l'enfant jusqu'à l'âge où il devient homme, et envisagé sous le point de vue le plus général les grands changemens qui s'opèrent dans son être physique pendant la vie. Il reprendra ensuite successivement les diverses maladies de l'enfance, leur caractère, les circonstances qui les accompagnent, et indiquera les principaux remèdes qu'on peut y appliquer.

» Des *Lettres sur l'étude de la physique et de la chimie*, et sur celle de *l'histoire naturelle*, sont destinées à donner aux parens des notions exactes sur l'état de ces sciences, sur les objets dont elles s'occupent, sur les grands résultats auxquels elles sont parvenues, et sur la manière de les étudier. Les sciences naturelles ont aujourd'hui une utilité si étendue et inspirent un intérêt si général, qu'elles font une partie essentielle de toute bonne

Digitized by Google

éducation. Ces *lettres* sont écrites par des hommes très-versés dans les sciences qui en sont l'objet; leur nom seul, s'il nous était permis de le faire connaître ici, inspirerait une entière confiance.

» *Un Essai sur l'Education nationale dans les Etats-Unis d'Amérique*, ouvrage d'un homme à qui le gouvernement américain l'a demandé, pour l'adopter presque complétement, nous a paru très-propre à faire connaître l'esprit qui doit présider à ces grandes institutions, bases des lumières et de la moralité des peuples.

» *Des Contes* et *des Voyages*, qui ont pour but de faire bien comprendre aux enfans la nature de leurs devoirs, et de les instruire en amusant leur jeune imagination, ne sauraient être déplacés dans un recueil qui s'adresse surtout aux parens. Ils les aideront à réussir dans l'application de leurs principes, en leur fournissant de nouveaux moyens de développer dans leurs enfans de bons sentimens et des idées morales, justes et puissantes. Chaque numéro renfermera, comme par le passé, un morceau de ce genre.

» Enfin les *Annales de l'Education* rendront un compte exact des ouvrages qui paraîtront sur ce sujet, et dont les parens pourront se servir. Cette partie de notre littérature est aujourd'hui bien riche et bien pauvre. On publie beaucoup de livres d'éducation, mais fort peu valent la peine qu'on en parle. La multitude des annonces qu'on rencontre a pu faire croire à quelques personnes que nous avions quelquefois négligé de les tenir au courant de publications intéressantes. Nous croyons pouvoir leur assurer qu'elles sont dans l'erreur. Rien n'est si aisé que d'indiquer un livre, mais si le livre est mauvais ou inutile, à quoi bon l'indiquer? Ne vaut-il pas mieux employer le tems et la place à développer des idées importantes et fécondes? Cette considération nous a déterminé à passer sous silence un grand nombre de livres élémentaires, d'abrégés, de méthodes, qui nous ont paru sans utilité comme sans intérêt. Du reste, pour régler à l'avenir les annonces de ce genre, nous donnerons de trois en trois mois une revue des ouvrages

Digitized by Google

nouveaux que les parens pourront consulter ou employer avec fruit. »

Nos lecteurs ont maintenant sous les yeux le plan de cet ouvrage utile. On pourrait dire, en quelque manière, que cet article en est un nouveau prospectus, mais avec cette différence que rien ne garantit absolument les promesses d'un prospectus ordinaire, au lieu que deux années d'expérience offrent ici la plus sûre caution pour l'avenir. Le rédacteur cite ce proverbe : *Quand le bien a commencé, il suffit qu'il dure pour devenir meilleur.* Son désir est qu'on puisse l'appliquer à ses *Annales.* Nous croyons qu'il sera satisfait, et que le tems ne fera qu'augmenter le succès de son ouvrage. C. V.

PENSÉES SUR L'HOMME, LE MONDE ET LES MŒURS, par J. SANIAL-DUBAY, avec cette épigraphe : *Dedit hoc providentia hominibus munus ut honesta magis juvarent.* — Prix, 4 fr., et 5 fr. franc de port. — Un vol. in-8°. — A Paris, chez *Lenormant*, imprimeur-libr., rue de Seine, n° 8; *Delaunay*, libraire, Palais-Royal; et l'Auteur, rue Choiseul, n° 6.

VOILA un grave penseur, un profond moraliste qui se présente dans la carrière avec un gros recueil de 260 pages in-8°, qu'il intitule *Pensées.* Dans les ouvrages de ce genre, le titre est plus facile à trouver que la chose. Les pensées neuves et piquantes sont plus rares que les penseurs.

Mais M. Sanial-Dubay nous déclare au moins avec cette modestie qui convient au moraliste, au philosophe, qu'il ne vient point *muni d'un nouveau système de morale, endoctriner le genre humain.* Il est bien *convaincu* que la nature ne lui en a départi *ni les moyens ni le droit,* et il déclare *qu'il n'est pas homme* à se les supposer. Pleinement convaincu des bornes de notre intelligence et de notre savoir, il est porté à croire *qu'il n'existe rien d'absolu* dans le monde, *pas même dans la science des mœurs.* Je crois qu'ici M. Sanial se trompe; il y a dans le monde des vérités très-*absolues,* ne fût-ce que les

Digitized by Google

vérités mathématiques. Il y a aussi des vérités *absolues* en morale, ce sont des vérités de sentiment sans lesquelles l'ordre social, qui entre manifestement dans les vues du créateur, cesserait d'exister. Mais à entendre l'auteur, on croirait que la science des mœurs est encore plus absolue que celle des mathématiques, qu'elle est la plus positive de toutes les sciences, ce qui n'est certainement pas vrai. Les moralistes n'ont jamais eu cette prétention. Leur science est un composé d'aperçus et le résultat d'une foule d'observations, mais elle n'a point de règles fixes. C'est moins une science qu'un don de la nature, un tact fin et délicat qui fait descendre le moraliste jusque dans les replis les plus cachés de notre cœur, pour nous dérober les motifs secrets de nos actions, le mystère de nos vices et quelquefois celui de nos vertus. La plupart de ces découvertes n'ont rien de positif et d'absolu; nées de l'expérience elles sont à chaque instant démenties par elle. Ce sont des principes généraux qui, dans leur application, rencontrent un grand nombre d'exceptions, et dont chacun peut trouver en soi-même ou la preuve ou la réfutation. *La science des mœurs* n'est donc point une science, mais un talent, une disposition, un instinct délicat qui nous fait démêler sans peine, et comme par une soudaine inspiration, les nuances fines qui séparent l'immense diversité de nos caractères.

M. Sanial-Dubay a-t-il reçu de la nature le talent des La Bruyère, des La Rochefoucault, etc. En ouvrant son livre, je l'ai désiré, car je ne me refuse jamais aux jouissances que peut me faire éprouver un bon ouvrage, et à une instruction dont je sens plus que personne tout le besoin. Poëtes, historiens, politiques, moralistes, s'il m'arrive de vous critiquer, soyez sûrs d'avance que ce n'est pas ma faute. Je me sens les plus heureuses dispositions pour la louange; secondez-moi, faites paraître de bons ouvrages, je suis tout prêt, je suis à vous..... Mais quand je vois un boîteux, je ne puis en conscience vanter la beauté de ses jambes et la grâce de sa démarche; quand je vois un borgne je ne puis lui dire qu'il a les plus beaux yeux du monde; quand je lis les vers de

Digitized by Google

tel poëte et les articles de tel journaliste qui le loue sans restriction, je suis trop honnête homme pour m'écrier ce poëte est un Racine, ce journaliste est un oracle.... Le boîteux et le poëte, le journaliste et le borgne penseraient que je me moque d'eux, et ne me pardonneraient pas des éloges que *leur modestie* croirait sans doute exagérés. Mais revenons à M. Sanial-Dubay. Il faut, nous dit-il dans sa préface, que des pensées morales *soient justes*, *vraies*, *utiles*, *neuves*, *piquantes*, *et sur-tout bien exprimées*..... « Il ne suffit pas de reproduire des pensées communes, sans suite et sans liaison.... Il faut être doué d'une *rare sagacité*, d'un *esprit scrutateur*, *méditatif*. » On voit que M. Sanial connaît toutes ses obligations. En ouvrant ce recueil le lecteur est préparé d'avance à lire des pensées *neuves*, *piquantes*, et *sur-tout bien exprimées*; il s'apprête à jouir de *la rare sagacité* d'un auteur qui va lui dévoiler sans doute de nouveaux secrets.

Quant aux *pensées neuves*, en voilà un certain nombre que je prends au hasard, et qui ne laissent rien à désirer aux amateurs de la nouveauté.

« On voudrait passer dans le monde pour vertueux, » et l'on ne remplit pas même ses devoirs.

» *Il serait à désirer* que, comme le vin, l'homme en » vieillissant devînt meilleur et plus généreux.

» Les hommes se sont avisés de tout, excepté d'être » sages.

» Beaucoup d'hommes éprouvent le double malheur » de trouver le tems long et la vie courte.

» Est-il plus doux d'aimer que d'être aimé? L'un satisfait plus le cœur et l'autre l'amour-propre.

» L'homme méchant fait le mal; l'homme faible le » laisse faire. »

Je ne finirais pas si je voulais citer toutes les pensées neuves de l'auteur; arrivons donc aux *pensées piquantes* et *bien exprimées*.

« L'esprit des sots n'habite jamais que le *rez-de-*» chaussée.

» Les hommes sont si *dépensiers* en sottises qu'elles » semblent ne leur rien coûter.

Digitized by Google

» L'imagination est une coquette *qui fait voir bien du* » *pays* à ceux qui s'amusent à l'écouter.

» Le tems ne paraît long *qu'à* ceux *qui* ne savent *qu'en* » faire. »

M. Sanial fait grand cas du naturel ; et si on veut des maximes dans lesquelles cette précieuse qualité brille avec le plus d'éclat, je puis en citer un bon nombre ; en voilà quelques-unes.

« L'aversion est *l'épine* du sentiment, comme la sym- » pathie en est la *rose*.

» L'amour-propre est un *enfant gâté* qui n'aime à se » nourrir que *des bonbons* de la flatterie.

» Sujet à la fermentation, l'amour ressemble au vin » nouveau ; mais l'amitié calme et bienfaisante a beau- » coup de rapport avec le vin vieux.

» Que l'homme est malheureux, lorsqu'au lieu de » laisser *filer* et *dévider* à la raison la *courte fusée* de la » vie, il abandonne imprudemment ce soin aux pas- » sions *étourdies* qui ne surent jamais qu'*embrouiller* !

» Celui qui a perdu une fois le fil de l'honneur, ne » peut se tirer du labyrinthe de la honte. »

Ce livre renferme presque toutes les formes du style, et M. Sanial n'a pas même dédaigné le calembourg.

« Ce ne sont pas, dit-il, les préceptes qui *manquent* » aux hommes, mais bien les hommes qui *manquent* aux » préceptes. »

Le nouveau moraliste nous défend de mépriser la vieillesse, et pour corriger les jeunes gens du jour d'un vice qui tient à l'égoïsme et à la légèreté, il dit avec beaucoup de raison :

« Ne devrions-nous pas départir à la vieillesse un peu » de cette vénération que nous inspire l'antiquité ? Car » la vieillesse est une *antiquité commencée*. »

Mais telle est notre ingratitude envers ceux même qui prennent notre défense, que les vieillards seront peu satisfaits d'un semblable motif. Quelle mine sur-tout ferait telle femme qui a passé la soixantaine, si M. Sanial-Dubay s'approchant d'elle, lui disait d'un ton grave et avec un profond salut : Oui, Madame, je vous respecte infiniment, car vous êtes une *antiquité commencée* !

Digitized by Google

M. Sanial blâme Duclos de n'avoir point parlé des femmes dans ses *Considérations sur les Mœurs*. « Peut-» être m'accusera-t-on, dit-il, d'être tombé dans un » défaut contraire, mais la cause que je défends est trop » belle et trop juste pour que je puisse être blâmé de » mon zèle. » Oui, sans doute, et nous sommes trop galans, nous autres Français, pour ne pas dire avec l'auteur : « La femme est un *doux et tendre mystère* que » tout le monde adore sans le connaître.

» La femme a sur l'homme le même empire que *le cœur* » a sur *l'esprit*.

» Le soleil et la femme semblent s'être partagé l'em-» pire du monde; l'un nous donne les jours, l'autre les » embellit. »

Il entre ensuite dans des détails sur le caractère des femmes, il nous apprend que « la femme s'enflamme » plus vîte que l'homme, et que le feu de celui-ci s'éteint » cependant plutôt.

» Les femmes, dit-il encore, savent mieux feindre, » se posséder et conduire une intrigue que les hommes.

» *Tout nous porte à croire* que la femme a l'esprit plus » républicain que l'homme. »

Les deux premières pensées ne sont peut-être pas absolument neuves; mais pour la dernière, je ne me souviens pas de l'avoir vue autre part. Je vais en citer encore quelques-unes qui donneront une idée de la manière du *moraliste*.

« Les prudes ne sont que les pédantes de l'amour.

» Une prude est un feu qui couve sous la cendre.

» Le mariage est l'arbre du bien et du mal.

» Le voile de la pudeur récèle plus de charmes que » n'en peut offrir la *plus belle nudité*.

» Tant pis pour une fille si, au premier coup-d'œil, » on ne la distingue pas d'une femme. »

Je ne me lasserais pas de citer; mais je crois en avoir assez dit pour faire connaître cet ouvrage. On pourrait peut-être y relever quelques erreurs; mais je suis sûr que le lecteur ne les trouverait pas d'une grande importance; en effet, l'ouvrage de M. Sanial-Dubay ne peut être dangereux. La morale en est aussi pure qu'il est

Digitized by Google

possible de le désirer. Je ne sais si l'auteur a fait de son esprit tout l'usage qu'il pouvait en faire; je ne le crois pas; mais je puis répondre de la pureté de ses intentions. Son caractère se montre sous le jour le plus favorable. Il a pris à tâche et s'est fait un plaisir de rassembler un grand nombre de pensées utiles, sans trop s'embarrasser de savoir si elles se trouvaient ailleurs. Il a fait comme tant d'autres auteurs plus renommés qui prennent les méditations de leur mémoire pour celles de leur esprit; mais en littérature, comme en toute autre chose, chacun de nous fait ce qu'il peut, et non pas ce qu'il veut. Sur les douze cent soixante-quatre pensées que M. Sanial-Dubay vient de donner au public, j'en ai remarqué au moins dix qui m'ont paru tournées avec précision, entr'autres celles-ci :

« Il n'y a rien à faire pour être naturel, et beaucoup pour ne l'être pas.

» On fait l'éloge de la patience tant qu'on n'en a pas besoin.

» Les lumières sans les mœurs sont les éclairs qui précèdent la foudre. »

Cette dernière image me paraît d'autant plus belle qu'une cruelle expérience nous a prouvé combien elle est juste. Peut-être le public et l'auteur seront-ils étonnés que je n'aie pas trouvé dans ce livre un plus grand nombre de pensées dignes d'être citées. Il en renferme peut-être bien d'avantage. Je ne donne mes opinions littéraires que pour ce qu'elles valent, trouvant fort ridicules ces petits despotes sans titre qui pensent qu'en littérature leur jugement doit faire loi, et qui ont tant et tant d'orgueil qu'ils se croient une opinion. Mais certes! pour peu que l'on réfléchisse, on avouera que trouver dix pensées dans un volume in-8° de 250 pages, est une chose assez rare au tems qui court.

AD. DE S.....

Digitized by Google

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE, PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE, adressée à un souverain d'Allemagne, pendant les années 1782 à 1790 inclusivement, et pendant une partie des années 1775—1776; par le baron de GRIMM et par DIDEROT. — Cinq très-forts vol. in-8° de 3070 pages, et qui terminent cette Correspondance. — Prix, 36 fr., et 45 fr. franc de port. — A Paris, chez *F. Buisson*, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

(PREMIER ARTICLE.)

LE genre de la Correspondance du baron de Grimm, son objet, le ton que l'auteur a constamment employé, et plus encore que tout cela le goût bien prononcé du public, toutes ces raisons réunies faisaient désirer vivement que l'éditeur des cinq premiers volumes ne s'arrêtât pas au milieu du chemin. Il avait fait entrevoir la possibilité de recouvrer la portion de cette correspondance pendant les années 1775 et 1776, et de remplir le vide que les amis des lettres avaient remarqué avec chagrin dans cette première partie. On pouvait s'en rapporter à son zèle. Le vœu des lecteurs est rempli; les cinq nouveaux volumes comprennent, non-seulement l'année 1775 et une partie de la suivante, mais leur objet principal est d'offrir la suite des lettres du baron de Grimm, depuis le commencement de 1782 jusqu'à la fin de 1790. Le goût épuré du littérateur qui a présidé au choix des morceaux, la juste réputation dont il jouit dans la carrière polémique, sont autant de garans du mérite de ce nouveau recueil; et l'empressement avec lequel le public a reçu le premier volume, garantit d'avance le succès qu'il réserve aux suivans. Ce succès doit être fondé sur les mêmes motifs, puisque toutes ces lettres réunissent les mêmes qualités et le même intérêt : il augmente à mesure que, par un long séjour en France, l'auteur s'identifie avec sa nouvelle patrie. Plus sensible au mérite particulier de notre système littéraire, les préjugés originels s'effacent peu-à-peu.

Il était difficile, en effet, que le baron de Grimm,

Digitized by Google

doué d'un esprit très-juste et du tact le plus fin, nourri de principes puisés à la plus brillante école, ne fût frappé de cette noble harmonie qui règne dans les chefs-d'œuvre dramatiques de nos grands maîtres. C'est-là le point important de notre littérature : au moins c'est par-là qu'elle diffère essentiellement de toutes les autres. Nous sommes d'accord avec les étrangers sur les bases principales d'un traité ou d'une dissertation; la logique est de tous les pays. Nous cherchons souvent à imiter nos voisins dans les ouvrages de pure imagination, tels que les romans ou les autres compositions légères. La palme de l'épopée nous échappe, et reste dans leurs mains, il faut l'avouer; mais pour l'art dramatique! Oh! plus d'accord, plus d'imitation. Une supériorité absolue, voilà ce qu'ont su nous mériter trente chefs-d'œuvre traduits dans toutes les langues, représentés sur tous les théâtres de l'Europe; et c'est à l'étranger à son tour à se modeler sur notre système s'il veut parvenir à cette célébrité, qu'il n'est plus possible d'obtenir maintenant, en s'écartant des règles de la raison et du goût. Corneille, Molière, Racine, Voltaire, ont prononcé l'arrêt, et deux siècles entiers l'ont consacré. Grimm étonné d'abord de la simplicité de notre poétique, fit entrevoir des sentimens que le Parnasse français devait frapper d'anathême; mais éclairé par la réflexion, et sur-tout dégagé de passions, il ne tarda pas à rendre un éclatant hommage à l'art illustré par le génie de Corneille. L'occasion était importante, c'était en 1775, au moment où la magnifique édition du théâtre de Shakespeare, traduit par Letourneur, mettait en présence les fidèles observateurs des anciennes doctrines, et les enthousiastes épris des beautés éparses et sauvages de l'Eschyle anglais. Les observations de Grimm sont empreintes de cette délicatesse de goût qu'il avait *si bien apprise;* elles composent l'un des morceaux les plus importans du premier volume, et il n'est pas hors de propos d'en faire connaître quelques fragmens. On y verra que, tout en professant la plus grande admiration pour Voltaire, il ne s'était cependant pas rangé aveuglement au nombre de ses fanatiques adulateurs.

Digitized by Google

« Il y a long-tems que nous n'avons vu paraître aucun » ouvrage qui ait excité plus de critiques et plus de » louanges, sur lequel on ait disputé plus vivement, sur » lequel enfin l'opinion du public ait été plus partagée » et plus incertaine. Ceux qui, nourris dès l'enfance » dans le respect de nos grands modèles, leur rendent » ce culte exclusif et superstitieux qui ne diffère en rien » de l'intolérance théologique, ont regardé les traduc- » teurs de Shakespeare comme des sacrilèges qui vou- » laient introduire au sein de la patrie des divinités mons- » trueuses et barbares. Les dévots de Ferney n'ont pu » voir sans beaucoup d'humeur un ouvrage qui allait » instruire la France de l'adresse admirable avec laquelle » M. de Voltaire a su s'approprier les beautés de Shakes- » peare, et de la mauvaise foi non moins admirable avec » laquelle il s'est permis ensuite de le traduire. Les » Anglais les plus jaloux de la gloire de leur théâtre se » sont plaint de ce qu'on l'avait traduit trop littérale- » ment; d'autres ont trouvé que la traduction était infi- » dèle. Cette traduction n'a vraiment réussi qu'auprès » de ceux qui ne connaissaient pas le poëte, et qui brû- » laient de le connaître, qui l'ont dévoré sans se mettre » en peine d'examiner s'ils lisaient de l'anglais ou du » français. C'est ainsi, par exemple, que l'a lu M. Se- » daine, et il en a été quelques jours dans une espèce » d'ivresse qu'il est difficile de rendre, mais qu'il est aisé » d'imaginer, pour peu que l'on connaisse sa tournure » et ses ouvrages. *Vos transports*, lui ai-je dit, *ne m'éton-* » *nent point, c'est la joie d'un fils qui retrouve un père* » *qu'il n'a jamais vu.* »

Après ce préambule, Grimm examine avec une impartialité remarquable, et on ne peut trop le dire, avec un goût bien rare, le système du théâtre anglais, les causes de l'admiration et de l'idolâtrie dont Shakespeare est encore l'objet dans sa patrie, les dangers qui pourraient résulter pour notre littérature d'une imitation trop servile, mais en même tems les richesses que des mains habiles sauraient tirer d'une mine aussi féconde. Il est impossible de disserter sur la préférence que les Anglais donnent à leur théâtre sur tous les autres. Les raisons

Digitized by Google

sur lesquelles ils s'appuient ne peuvent être entendues par des Français. « Si le procès était porté au tribunal » des différentes nations de l'Europe, il y a tout lieu de » croire que nous le perdrions en Espagne et en Alle- » magne; nous pourrions nous en consoler dans l'espé- » rance de le gagner en Italie, et sur-tout dans l'an- » cienne Grèce; mais des jugemens si contradictoires » n'annonceraient-ils pas encore le même esprit de par- » tialité qui eût fait prononcer chaque peuple. »

Si l'on voulait établir une comparaison entre Shakespeare d'un côté, Corneille et Racine de l'autre, dans la supposition qu'un semblable parallèle soit possible, ne conviendrait-il pas de considérer attentivement d'abord le caractère des peuples pour lesquels ils ont écrit, l'état des lettres au moment où ils ont composé leurs ouvrages: les usages, les mœurs, les préjugés même qu'ils avaient à retracer, à combattre ou à respecter? « Il faudrait voir » d'abord le point d'où ces génies sont partis, et peut- » être sentirait-on après un examen approfondi, que la » distance qu'il y a d'un certain degré de perfection au » dernier terme que l'art peut atteindre, est en effet plus » immense, plus incommensurable que la distance qui » paraît si sensible entre la naissance de l'art et les pre- » miers degrés de son accroissement. Il faudrait exa- » miner les moyens et les secours que chacun a pu » trouver dans la carrière qu'il avait à remplir; et peut- » être reconnaîtrait-on alors que ces moyens et ces se- » cours qui semblent favoriser le génie, en répriment » souvent les élans, et pour se sauver de quelques » erreurs, lui font perdre une partie de ses forces et de » son énergie. L'homme de génie qui parle à une nation » encore barbare lui commande et dispose, pour ainsi » dire, de tous ses goûts et de toutes ses affections. Pour » peu qu'un peuple commence à être policé, les mœurs, » les usages, les préventions de ce peuple sont autant » de liens que l'homme de génie est forcé de respecter, » et qui rendent nécessairement sa marche moins libre » et moins hardie. »

Peut-on nier que ce morceau ne soit dicté par la plus saine raison? On voit avec plaisir que ces principes si

Digitized by Google

justes, ne sont pas le résultat de la séduction de l'exemple, de l'ascendant qu'exercent sur la multitude, les hommes dont les succès ont consacré les systèmes; mais, au contraire, qu'ils appartiennent à la réflexion, au goût qui sait tout mettre à sa place; enfin, à la conviction qui ne s'établit que lorsque tous les nuages du doute sont dissipés.

Le juge partial à qui l'on soumettrait la question que Grimm discute avec autant de bonheur que de talens, ne serait-il pas entièrement disposé à penser comme lui? L'expérience, d'ailleurs, n'a-t-elle pas justifié depuis, tout ce que le baron de Grimm pensait il y a bientôt quarante ans? Navons nous pas vu de hardis novateurs nous présenter comme le type du beau, les produits de leur imagination déréglée? Ils accusent la langue de sécheresse et d'impuissance; ils se plaignent des entraves que l'autorité des règles impose au génie; ils ont l'air de croire que débarassée de ce fardeau antique, sans aucun frein, sans autre guide que le caprice d'un cerveau en délire, notre littérature prendrait une marche plus mâle et plus fière. Ces subtilités ont trouvé des partisans : peu s'en est fallu que les anciennes traditions ne fussent abandonnées, mais les malheureux essais de ces nouveaux Erostrates ont arrêté le troupeau d'imitateurs tout prêts à se précipiter sur leurs traces. Le feu sacré brûle encore et Grimm n'a pas été un des moins soigneux à le conserver. « Le » plus grand mal, ajouta-t-il, que pourrait produire » en France la traduction de Shakespeare, ce serait de » détourner nos jeunes gens de l'étude des seuls modèles » dont l'imitation soit sans danger; ce serait de les invi» ter à s'essayer vainement dans un genre qui ne pourra » jamais convenir ni aux mœurs ni à l'esprit de la nation. » Il est sans doute beaucoup plus aisé de violer toutes » les règles de l'art que d'en observer une seule. Il n'est » pas difficile, sans doute, d'entasser une foule d'évène» mens les uns sur les autres, de mêler le grotesque et » le terrible, de passer d'un cabaret à un champ de ba» taille, et d'un cimetière à un trône; il y a bien moins » de difficultés à rendre la nature telle qu'elle se pré-

Digitized by Google

» sente aux yeux, qu'à la choisir avec ce discernement » heureux qui suppose le goût le plus sûr et le plus dé» licat; et si rien n'est plus aisé que d'apercevoir les » défauts qui déparent les plus belles productions de Sha» kaspeare, il ne le serait pas moins de les imiter. »

Enfin, Grimm a voulu consigner sa profession de foi tout entière dans ce passage important, que nous ne pouvons nous empêcher de rapporter, malgré la longueur des citations qui précédent. « S'il m'était permis » d'exprimer par une comparaison l'impression que » m'ont faite Shakespeare et Racine, je dirais que je » vois l'un comme une statue colossale dont l'idée est » imposante et terrible, mais dont l'exécution tantôt » brute, tantôt négligée, et tantôt du travail le plus pré» cieux, m'inspire encore plus d'étonnement que d'ad» miration. L'autre comme une statue aussi régulière » dans ses proportions que l'Apollon du Belvédère, » dont l'ensemble est plus céleste que la nature même, » et qui, malgré quelques détails faibles et languissans, » me charme au moins toujours par la noblesse, l'élé» gance et la pureté de son style. » Si de tels jugemens font honneur à celui qui les rend, à quel dégré n'élèvent ils pas les auteurs sortis intacts du creuset d'une aussi saine critique; mais en même tems refuserons nous un juste tribut d'éloges à l'illutre correspondant que le baron de Grimm croyait pouvoir entretenir de ses savantes analyses? La France était réservée à subjuguer l'Europe par ses lettres, comme à la protéger par ses armes. Grimm peut réclamer sa part des succès que la littérature française obtient en Allemagne depuis un demi siècle. Il a été l'un des membres les plus utiles et les plus savans de cette sorte de propagande qui répandait dans les capitales du nord de l'Europe, l'esprit, les usages et les opinions de notre patrie.

Il paraît que la mission expresse du baron était d'informer le prince de tout ce qui pouvait fixer l'attention à Paris, dans quelque genre que ce soit; une foule de petits événemens exerçait chaque jour, l'esprit, la malice aimable, et nous pouvons le dire, le talent du plénipotentiaire. Mais combien le tems change la face des

Digitized by Google

choses ! Que de détails qui dans leur nouveauté ont paru dignes d'être rapportés, auxquels nous ne trouverions pas même l'intérêt d'une simple anecdote. Les évènemens qui se sont succédés si rapidement depuis vingt-cinq ans, ont creusé l'intervale d'un siècle entre l'âge où nous vivons, et les usages, les mœurs et les intérêts qui gouvernaient le monde avant cette époque. Les éditeurs de la correspondance l'ont parfaitement senti, et en élaguant tout ce qui n'était plus digne d'exciter la curiosité du public, ils ont sur-tout conservé ce qui appartient à tous les tems et plaît à tous les esprits, la partie littéraire. Il ne faut pas croire cependant que le recueil soit uniquement consacré à l'analyse de pièces de théâtre, oubliées maintenant pour la plupart : les années qui ont précédé la révolution, furent marquées par une si grande fermentation des esprits ; le germe de la catastrophe qui se préparait sourdement, et plus que tout cela peut-être, la manie du raisonnement qui s'était emparé de toutes les têtes, donnèrent la naissance à des opinions si étranges, à des écrits donc l'audace fut si scandaleuse, qu'on ne sait ce qui doit paraître le plus incompréhensible, ou du bonheur de ceux qui portaient de tels coups à visage découvert, ou de l'impassible faiblesse qui les recevait sans se plaindre. Grimm n'a pas négligé cette source abondante d'intérêt. Sa Correspondance devient sous ce rapport, une sorte de table raisonnée de tous ces écrits exaltés, par l'esprit de parti au moment de leur apparition; la plupart si contraires les uns aux autres et ensevelis aujourd'hui dans la même poussière. Aucun de nous maintenant ne consentirait à les lire, mais c'est avec un vif plaisir qu'on en retrouve les passages les plus saillans. Ce sont les médailles d'un âge éloigné. On les consulte pour juger des opinions d'un peuple ancien, ou sourire de ses folies, ou le blâmer tout haut de ses erreurs : ah ! prenons garde, ce peuple ancien c'est nous mêmes ; et quant à ses erreurs, laissons à la postérité le soin de prononcer.

Il suffit de réfléchir sur l'époque où le baron de Grimm a écrit les lettres qu'on publie aujourd'hui, pour se convaincre que cette lecture ne peut manquer de devenir

Digitized by Google

de plus en plus attachante. Nous consacrerons un autre article à leur examen. Nous nous bornerons dans celui-ci à des considérations sur la partie littéraire. Si nous avons interrompu nos observations pour nous livrer à une digression étrangère à l'objet que nous nous proposions, nous n'avons eu d'autre motif que de donner à nos lecteurs une idée générale de cette intéressante collection.

L'esprit de légèreté, d'inconséquence dans les mœurs, la fatuité du langage, devenue le ton dominant de la haute société sous le règne de Louis XV, accéléra la décadence de l'art dramatique. Quelques contemporains du grand siècle en furent les témoins, et leurs derniers regards purent apercevoir toute la profondeur de l'abîme. Les faibles successeurs de Molière, de Regnard et de Destouches, éblouis par les travers du jour, sans autorité dans les lettres, plus amoureux de leurs succès passagers qu'attentifs au soin de leur gloire, se laissèrent emporter par la contagion de l'exemple. Imitateurs les uns des autres; chacun exagéra les défauts de son devancier. Écoutons les réflexions que cette thèse intéressante suggère au baron de Grimm en rendant compte de la chûte d'une comédie de caractère, ouvrage d'un de nos littérateurs les plus aimables, et dont l'esprit fait regretter qu'il n'ait pas formé son talent à une meilleure école. « Nous avons vu à la suite de Barthe et de Dorat » une foule de jeunes poëtes s'empresser à défaire et à » refaire *les Fausses Infidélités* de l'un, et *la Feinte par* » *amour* de l'autre; nous les avons vu réussir plus ou » moins dans l'imitation de ces bluettes dramatiques; » mais toutes les fois qu'ils ont voulu hasarder des co- » médies de caractère, ils n'ont pas manqué de trahir le » secret de leur impuissance : c'est qu'il y a loin d'un » esprit facile, agréable, au talent de concevoir une in- » trigue simple, des incidens vraisemblables qui com- » posent une action dont la marche et le mouvement » gradué tendent toujours à développer les travers et les » ridicules d'un caractère propre à la scène. Au défaut » d'unité dans le plan de leur ouvrage, ajoutez des » nuances de mœurs ou trop faibles ou trop prononcées,

Digitized by Google

» des situations romanesques, des incidens accumulés » sans motif et sans vraisemblance, des caractères faiblement esquissés; nulle gradation dans le développement de l'action, voilà ce que nous offrent depuis long-» tems presque tous les grands ouvrages dramatiques » que nous avons vu hasarder au théâtre; trop heureux » encore, quand aux vices du sujet, à la stérilité de la » composition, ils ne joignent pas de plus un style rempli de manière et de faux goût, un dialogue qui ne » présente qu'un assemblage de vers détachés, de phrases » suspendues pour amener bien ou mal ces mots prétendus heureux que l'accent ou le jeu d'un acteur en » faveur fait valoir en leur prêtant une intention fière et » spirituelle qu'on est tout étonné de ne plus trouver à la » lecture. C'est la manie de montrer de l'esprit, même » celui qu'on n'eût jamais, qui a contribué plus que tout » le reste à corrompre le style de la comédie.

» La conversation est devenue, dans quelques sociétés, une espèce de lutte dans laquelle on réduit le naturel même et la raison à se cacher sous des formes » tourmentées et bisarres; on ne dit plus de choses » neuves; on rajeunit comme l'on peut par l'expression » ce qui a été dit mille fois. Nos cercles, c'est-à-dire, » ceux où l'on fait de l'esprit, ressemblent à ces combats » en champ clos, où les assaillans ne trouvant plus que » des lances brisées, les aiguisent chacun de son mieux » et n'en fournissent pas moins leur carrière. »

On peut croire que le baron de Grimm, animé d'un zèle si fervent pour la conservation des bons principes, ne néglige pas l'occasion de louer les hommes qui avaient le courage et le talent de secouer le joug de la mode. En commençant l'article que nous venons d'extraire, Grimm paye à la muse naissante de l'illustre Colin-d'Harleville un tribut d'éloges honorables pour tous deux. « Depuis » *le Méchant* on ne peut guères compter que *l'Inconstant* et *l'Optimiste* qui nous rappellent du moins l'étude » et le goût des bons modèles. Malgré tous les défauts » de ces deux comédies, défauts que nous n'avons pas » dissimulés dans le compte que nous avons eu l'honneur » de vous en rendre, M. Colin est, depuis Gresset, le

Digitized by Google

» seul de nos auteurs comiques qui nous ait donné l'es-
» poir d'un talent qui pourrait consoler Thalie de sa
» longue viduité. »

C'était en 1788 que Grimm s'exprimait ainsi ; presqu'en même tems le succès brillant de la charmante comédie des *Etourdis*, avait excité tout son enthousiasme, et si les orages politiques ne l'eussent pas contraint d'aller terminer sa longue carrière loin du pays où il s'était si bien naturalisé, ce spirituel et judicieux étranger aurait vu de nouveaux favoris de Thalie, bannir de la scène le papillotage et le jargon des boudoirs. Notre aimable et joyeux Picard eût enchanté un esprit aussi vif que celui du baron. Il eût applaudi à d'autres succès auxquels l'opinion décernait depuis long-tems les palmes académiques.

Le baron n'oubliait, dans sa correspondance, rien de ce qui pouvait en varier les formes et piquer la curiosité de son auguste commettant. Le morceau suivant, et que nous ne pouvons résister à l'envie de faire connaître, dut paraître bien bisarre aux yeux des Allemands ; nous l'avons réservé pour terminer cet article ; une bouffonnerie n'est pas déplacée après de graves dissertations ; c'est la petite pièce.

Une femme de beaucoup d'esprit avait imaginé de composer des synonymes sur quelques mots de la langue. On connaît le talent des femmes pour les dissertations fines et analytiques. Ces synonymes eurent le plus grand succès ; la mode en vint, chacun voulut en composer ; mais personne n'y mit la même grâce et le même esprit. Le comte de Thiars, las de tous ces synonymes, s'avisa d'en composer un sur les mots *Anesse* et *Bourrique ;* il parut très-propre à en faire passer la fantaisie ; le voici :

Anesse et *Bourrique.*

« Expression dont le commun des hommes se sert
» indifféremment pour exprimer la femelle d'un âne. Les
» nuances cependant entre ces deux dénominations sont
» très-distinctes et frappent aisément les esprits subtils

Digitized by Google

» et profonde qui pèsent la valeur des termes et qui veu-
» lent parler ou écrire avec élégance.

» L'ânesse est une personne qui possède tous les avan-
» tages accordés à son espèce. Elle est dans la vigueur
» de l'âge, douce, patiente, laborieuse, ayant les vertus
» de son sexe, et telle enfin que l'Evangile peint la
» femme forte, bonne mère, bonne nourrice, bonne
» ouvrière.

» La bourrique, au contraire, présente dans la même
» espèce un individu avili, et soit que la nature lui ait
» donné une constitution faible et vicieuse, soit que
» l'âge lui ait ôté ses forces et ses agrémens, dans cet
» état de dégradation, on la désigne sous le nom hon-
» teux de bourrique.

» L'usage, ce tyran des langues, l'usage vient à l'appui
» de cette distinction. Tout homme qui s'exprime bien,
» dit avec confiance; l'ânesse de Balaam parla. Nul ora-
» teur n'oserait dire la bourrique.

» Si dans un cercle on entend une personne d'esprit
» dire une bêtise, on dit : Elle raisonne comme une
» bourrique. Si, au contraire, on veut peindre une dame
» qui a du caractère, ce qui demande plus d'élévation
» et d'énergie dans l'expression, on dit : elle est têtue
» comme une ânesse.

» Les femmes, ce précieux ornement du monde, qui
» sont dans la société ce que les fleurs sont dans les
» champs, doivent souvent leur fraîcheur et leur santé
» au lait d'ânesse. Nul docteur en médecine ne s'est avisé
» de leur ordonner le lait de bourrique.

» Ces exemples me paraissent suffisans pour déter-
» miner l'emploi que l'on doit faire de ces deux expres-
» sions qui, comme je le prouve, ne sont point syno-
» nymes. Si cependant quelqu'âne donnait la préférence
» à la bourrique, ce serait un égarement du cœur, une
» pure illusion du sentiment qui ne doit pas tirer à con-
» séquence. »

G. M.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre de l'Impératrice.* — Pour le bénéfice de Perrou.

Trois nouveautés le même jour : *le Faux Imposteur*, *Inès et Pédrille* et *M. de Crac*, car enfin, ce gentilhomme gascon, très-connu sur le territoire de la Comédie française, n'ayant point encore chassé sur les terres de l'Odéon, pouvait bien jouir aussi des honneurs de la nouveauté. Certes, voilà plus qu'il ne faut pour faire recette. Si le jour d'une représentation à bénéfice est une fête pour l'acteur, il devient souvent un jour de deuil pour l'auteur. L'humble desservant du temple de Thalie, jaloux de se faire jouer à quelque prix que ce soit, vient s'y offrir en holocauste aux vues intéressées de l'artiste ; l'un empoche l'argent, l'autre ne recueille presque toujours que des sifflets. S'il arrive que les pièces n'y soient pas tuées du premier coup, leur existence n'est pas de longue durée. Que de pièces blessées, à je ne sais quel bénéfice, reposent aujourd'hui tranquillement au cercueil, et dont assurément on n'est pas tenté de troubler la cendre !

Le Faux Imposteur, avide de se montrer au lever du rideau, a été expédié si vîte, qu'à peine on a songé à ses funérailles. Ce n'est pas *un faux Imposteur* du côté de l'esprit, car sitôt qu'il a ouvert la bouche, on a su à quoi s'en tenir sur le sien. Le parterre, par ironie, a demandé l'auteur, et Perrou, pour ajouter sans doute à la plaisanterie du parterre, est venu gravement annoncer que l'auteur désirait garder l'anonyme. Aux sifflets ont succédé les éclats de rire qui sont bien d'aussi funestes sifflets que les autres.

On a cru un moment qu'*Inès et Pédrille* dédommageraient le public ; et, en effet, quoique l'esprit de *Pédrille* ne fût ni bien sémillant, ni bien vif, comme il succédait à l'esprit du *Faux Imposteur*, il a presqu'opéré l'effet d'un feu d'artifice. Le plus faible rayon de lumière devient une brillante étoile au sortir des ténèbres. On va juger de l'intrigue de la pièce, qui certes n'a pas coûté de grands efforts d'imagination.

Léonora, suivant l'habitude de toutes les pupilles de comédie, hait à la mort son tuteur, et aime à l'adoration

Digitized by Google

son amant. Cet amant est Léon. A l'aide d'un fripon, nommé Pédrille, frère d'Inès, fille très-serviable, il parvient à enlever sa maîtresse. Il conduit cette tendre amante chez une tante à lui, bonne dame très-crédule, à qui il la présente sous le nom d'Elvire, sa prétendue. Le tuteur arrive, un écrin à la main, pour vendre des diamans. On l'invite, en qualité de témoin, à signer le contrat de mariage. Il signe. Il faut que le désir de débiter sa marchandise soit bien fort, puisqu'il ne reconnaît sa chère pupille que lorsque l'alcade envoyé à la poursuite de la belle entre pour s'en saisir. J'ai vu l'instant où le public allait sévèrement punir le galant de son effronterie, et le tuteur de sa sottise; mais heureusement pour l'auteur tout a fini par des chansons. On a fait répéter ce couplet.

Un médecin que l'on révère,
Et que l'on craint dans le pays,
A mis hier en deuil un père,
Une sœur, un oncle, deux fils;
Chacun d'eux l'accable d'injures.
Je ne connais que le mari,
Qui, sans regrets et sans murmures,
Ait pris sur le champ son parti.

Le public a imité l'époux; il a pris aussi son parti, et a demandé l'auteur. On a nommé MM. Delètre et Victorin.

Perrou, sous les traits du gascon de Crac, a fort diverti l'assemblée. Sans cet acteur et sa fille, jeune débutante, qui *gasconne* presqu'aussi bien que lui, on eût pensé que l'affiche qui promettait du plaisir n'était qu'une *gasconnade*.

Début de M^lle Desbordes dans Claudine. — Grâce au zèle éclairé des administrateurs du théâtre de l'Impératrice, le spectacle de l'Odéon pourra dans peu s'enorgueillir d'une troupe, si non parfaite, du moins digne du second théâtre de la capitale. Il a fait une brillante acquisition en engageant M^lle Desbordes. Le talent de cette actrice s'est développé à Feydeau, où elle a d'abord débuté dans une *Heure de Mariage*, opéra-comique, et, tout-à-la-fois, agréable comédie: elle y a recueilli tous les suffrages. *Lisbeth*, *le Prisonnier*, et d'autres pièces encore, offrirent à la débutante une suite de succès. Au bout de trois mois, elle fut reçue sociétaire. Delà, elle passa au théâtre de Rouen, où

Digitized by Google

les connaisseurs la regrettent encore. Engagée depuis à Bruxelles, elle a toujours paru au milieu des applaudissemens.

Le hasard a favorisé l'Odéon en lui offrant pour le second emploi une actrice telle que Mlle Desbordes. Une bonne jeune première est presque un phénix à trouver. Dans les autres emplois de la scène, l'art peut en quelque sorte suppléer à la nature, mais dans celui-ci il faut que la nature fasse presque tous les frais. Les ruses de la dissimulation, les mystères de la coquetterie s'apprennent, mais le sentiment ne s'apprend pas.

Mlle Desbordes réunit à beaucoup d'intelligence une voix souple, flexible et touchante qui module à son gré toutes ses inflexions. La voix du cœur enfin, et c'est celle qu'il faut pour jouer Claudine. A son entrée sur la scène, la crainte inséparable d'un début avait un peu glacé ses moyens, mais bientôt encouragée par les applaudissemens, elle a repris tous ses avantages. Que de douceur, de modestie et de grâces naïves! Elle a su répandre dans le rôle de Claudine une teinte de sensibilité que ne soupçonnaient pas même celles qui l'ont précédée. Son accent toujours vrai, simple et pur, a trouvé, sans effort, le chemin du cœur.

> Des plus beaux yeux les pleurs ont obscurci les charmes,
> Qui ne pleura jamais sentit couler ses larmes.

Cependant plusieurs de ces mots touchans, de ces élans de l'ame qu'elle a si bien exprimés, n'ont pas été suffisamment sentis par le parterre. Le public demande des acteurs, les acteurs à leur tour devraient demander un public. Elle sera mieux appréciée encore à son second début, quand le spectateur aura fait plus ample connaissance avec son jeu. Ce n'est pas du premier coup-d'œil qu'on découvre toutes les finesses d'un tableau de l'Albane ou du Corrége.

Nous devons remercier Damas, dont les conseils l'ont si bien guidée. En applaudissant l'élève, c'était le maître qu'on applaudissait. Cet artiste si justement célèbre a joui doublement. Nous devons aussi un tribut d'éloges aux acteurs qui ont si bien secondé la débutante dans le cours de la pièce. Closel a mis dans son rôle beaucoup de noblesse et de sensibilité. Il en a saisi parfaitement les intentions. Mlle Délia est une fort jolie coquette; d'un jour à l'autre elle fait des progrès. Elle écoute fort bien au théâtre; et mieux encore à la ville, car elle profite avec esprit d'un

Digitized by Google

bon avis, et sait poliment en rejeter un mauvais. Le rôle de Mme d'Ernetti lui fera autant d'honneur qu'elle en a fait à ce rôle, abandonné depuis long-tems à des actrices au-dessous du médiocre. Chazel a une franchise, un naturel admirable dans Ambroise. La voix de Mlle Delattre n'est pas toujours au diapazon général. Mais ne jurons de rien. Il serait possible qu'avec du travail elle devint une soubrette fort agréable : elle est jeune ; elle a le tems de devenir bonne.

DU PUY DES ISLETS.

REVUE LITTÉRAIRE ET CRITIQUE,

OU OBSERVATIONS SUR LES LETTRES, LES ARTS, LES MŒURS ET LES USAGES.

PARIS n'a pas seul le privilége d'avoir des auteurs qui font des pièces très-sifflées et très-sifflables. La démangeaison d'écrire et de se faire jouer, même sur les plus minces tréteaux, a gagné plus d'un nouveau Desmazures provincial. Les sifflets, ces instrumens de douleur, sont devenus d'une nécessité indispensable dans nos départemens. Il me paraît qu'on sait fort bien s'en servir dans celui de l'Hérault : témoin *le Véridique*, journal politique, administratif et littéraire. Après avoir un peu exercé sa colère contre les auteurs du département, qu'il signale comme celui d'où il sort les productions les plus mesquines, après avoir tancé vertement M. le directeur du spectacle, l'Aristarque en vient à *la Famille des Valets*, drame nouveau, sifflé aussi comme ses prédécesseurs. Voici comme il s'exprime sur la pièce :

« Nous n'entrerons pas dans de longs détails sur *la Famille des Valets*. Il me serait difficile de donner l'analyse de cette pièce, et nous défions le plus habile observateur de nous la présenter. Un plan mal conçu, des scènes insignifiantes, mal liées, sans intérêt, aucune peinture des mœurs dont ce cadre pouvait être embelli ; un style dénué de verve comique, incorrect et trivial, voilà ce qu'on devait attendre d'un jeune homme qui s'est imaginé qu'on écrivait la comédie comme on écrirait une frivole chanson. Les sifflets ont fait justice de cette production dont la chute était annoncée dès les premières scènes. Il nous suffira de donner quelques conseils à l'auteur. Si l'envie d'écrire le prend encore, qu'il se dise avant de commencer :

Digitized by Google

» L'art d'écrire la comédie, ou pour mieux dire l'art de peindre les ridicules et les vices des hommes, ne s'apprend pas en peu de tems. L'étude du cœur humain n'est point une étude facile, et l'écrivain qui ne sait pas calculer la marche des passions, qui ne sait pas, à l'aide d'une image frappante et naturelle, arracher les pleurs ou exciter le rire des spectateurs attentifs; l'écrivain, dis-je, qui ne sachant pas se respecter lui-même, *dédaigne de respecter* le public, en lui offrant des productions indignes de lui, doit renoncer à une entreprise au-dessus de ses forces; et doit s'attendre à devenir sans cesse le sujet de la risée publique.

» Sourd à mes conseils, l'auteur nous prépare sans doute encore quelque *nouvelle sottise*, mais qu'il se rappelle qu'un habile nocher, il ne s'est point instruit pendant l'orage. Les revers ne lui ont été d'aucune utilité; trois fois il s'est élancé dans l'arène et trois fois il a succombé. Qu'il entende le public, fatigué de ses productions, lui dire comme le valet de l'étourdi:

» et de trois,
» Quand nous serons à six nous ferons une croix. »

Monsieur le censeur peut avoir raison, mais il me semble qu'il fait un peu trop sentir le poids de sa férule.

Les Romances. — Quel déluge de Romances s'est emparé du quai Voltaire, et inonde les plus beaux magasins du Boulevard! Jamais on n'a plus soupiré, roucoulé. Il semble que les pasteurs de Lydie, d'Arcadie, et les bergers du Lignon, ressuscités à-la-fois, se soient donné rendez-vous en France. Dans chaque amant je vois un Descreteaux à qui il ne manque que la panetière et la houlette. Passe encore si ces nouveaux troubadours de la Chaussée-d'Antin chantaient juste, et ne déclaraient la guerre qu'à la rime et à leurs infidèles, mais ils la font encore à nos oreilles. Le Misanthrope leur dirait: A quoi bon tous ces roucoulemens? Chantez plutôt: *Si le Roi m'avait donné Paris sa grand' ville.*

Il serait cependant injuste d'envelopper dans la proscription universelle tous les faiseurs de romances. Une bonne romance a son prix. C'est un petit poëme qui exige, comme des ouvrages plus sérieux, une exposition, un nœud, un dénouement; c'est, pour ainsi dire, l'*élégie en miniature*; mais il faut que le sentiment y domine.

Il faut que le cœur parle ou que l'auteur se taise.

Digitized by Google

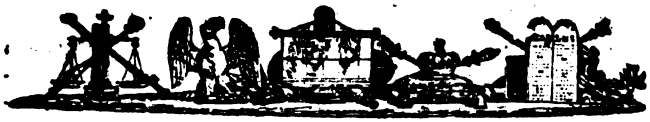
MM. Dalvimare, Plantade, et quelques autres, nous donnent de tems en tems des Romances charmantes; et parmi celles qui ont paru tout récemment, nous avons distingué les *Romances* de M. le chevalier Laffilé. La musique en est écrite sans prétention et sans afféterie; elle se recommande par la grâce naïve qui convient au genre. Le style n'en est point trop chargé, et les accompagnemens ne servent qu'à aider le chant. Ces Romances ont eu le suffrage de nos compositeurs les plus célèbres, à qui elles sont dédiées, tels que Creutzer, A. Berton, Pleyel, Dietrick et Garat l'aîné, tous membres du Conservatoire. L'auteur fait quelquefois les paroles et la musique, et il prouve par-là qu'il est assez riche pour se passer de la fortune des autres. Voici un couplet que nous prenons au hasard; il est tiré des regrets d'un troubadour.

Quoique toujours brûlant des mêmes feux,
Plus ne saurai m'enivrer de tes charmes,
Et quand viendrai m'égarer dans ces lieux,
Fleurs et gazons mouillerai de mes larmes.
Triste et distrait, rêvant à mon bonheur,
Ma bouche en vain appellera Zélie;
Mais avec moi prolongeant ma douleur,
Echo dira le nom de mon amie (1).

D. D.

(1) Le recueil de Romances de M. le chevalier Laffilé, se trouve chez l'auteur, rue Helvétius, n° 44; et chez J. Pleyel, boulevard Bonne-Nouvelle, n° 8.

Digitized by Google



POLITIQUE.

Les dernières nouvelles d'Angleterre sont à la date du 20. A cette époque le bill pour la révocation des lois pénales contre les catholiques était sur le point d'être présenté, et les vœux d'un si grand nombre de citoyens Anglais auxquels une éloquente opposition a si long-tems servi d'interprête, sont enfin au moment d'être réalisés.

Les nouvelles d'Amérique n'offrent rien d'intéressant, si ce n'est l'avis de quelques prises envoyées à Charlestown. Celles de la Baltique font connaître que le convoi anglais composé de quatre à cinq-cents voiles a passé le Sund le 6 de ce mois, mais qu'il a été fort maltraité par le feu des batteries et des chaloupes canonnières danoises. Plusieurs bâtimens se sont échoués sur l'une et l'autre côtes : un grand nombre ont éprouvé de fortes avaries. A cet égard, la cour de Danemarck a fait paraître dans sa gazette officielle l'article suivant :

« Comme l'on a annoncé dans les feuilles publiques étrangères, que le Danemarck devait avoir demandé que son commerce et la navigation ne fussent point inquiétés par les bâtimens ennemis, on juge à propos de prévenir le commerce qu'il n'a été fait aucune démarche de ce genre. Aussi y a-t-il encore de tems en tems des affaires de peu d'importance dans nos parages. L'amiral Moore y remplace l'amiral Morris, que le mauvais état de sa santé a forcé de revenir en Angleterre. »

Les renseignemens parvenus à Londres, de la Baltique et de l'Elbe, sont loin au surplus d'être aussi satisfaisans qu'on avait paru le croire. Des bords de l'Elbe on n'a reçu aucune demande de marchandises coloniales ou d'objets manufacturés. La hausse assez sensible qui s'était manifestée n'a été que passagère, ces marchandises sont de nouveau en baisse. Il est clair que les villes au-delà de l'Elbe s'attendent chaque jour à voir les Français rentrer dans leurs murs ; que dès-lors elles ont un puissant intérêt à ne pas accueillir des marchandises prohibées. Il y a plus, des lettres de Brême annoncent que les expéditions de marchandises anglaises pour Hambourg et les

Digitized by Google

environs ont été refusées ; que les lettres-de-change, tirées pour paiement de ces expéditions, sont retournées à Londres sans avoir été acquittées ; aussi le change sur Hambourg a-t-il diminué, tandis qu'au contraire, le change sur Paris a augmenté. Les Hambourgeois ont aisément reconnu qu'en payant aux Anglais le prix de leurs marchandises, ils devaient s'attendre à perdre d'abord les capitaux, et ensuite les valeurs qu'ils représentent ; ainsi le système continental exerce son empire par la seule force des actes, et la nature des intérêts des peuples, même sur les pays que nous ne réoccupons pas encore ; et les habitans au-delà de l'Elbe reconnaissent que ce n'est pas vainement qu'ils ont reçu les lois françaises, et que leurs villes sont inscrites sur le tableau des départemens de l'Empire.

Dans cette partie de nos provinces du nord, il paraît qu'il est plus facile aux Anglais de faire pénétrer des faux bruits que des marchandises. Pour ces bruits, il n'y a point de lettres-de-change a acquitter, et c'est une denrée que la malveillance met facilement en circulation ; mais les Anglais, cette fois, ont pris le soin de démentir eux-mêmes les nouvelles accréditées par leurs agens. C'est avec peine, dit un de leurs journaux, que nous faisons part à nos lecteurs des circonstances suivantes :

« L'armée qui assiége Dantzick profitant d'une occasion en apparence favorable, avait occupé, avec un détachement de 1800 hommes, les ouvrages avancés de la place ; mais, dans l'ivresse de son bonheur, ce détachement ayant négligé la discipline, et les soldats s'étant enivrés, ils furent attaqués par la garnison qui fit une sortie vigoureuse, et qui les emmena prisonniers dans l'intérieur de la forteresse. Un officier de marine anglais, qui avait été fait prisonnier à Dantzick, s'en est échappé le 6 mars : d'après ce qu'il rapporte, il n'y a pas lieu d'espérer que cette place, qui n'est d'ailleurs pas resserrée de très-près, se rende de sitôt ; elle était abondamment fournie de grains et de liqueurs, et le pain y était au prix ordinaire. Dans quelques sorties que la garnison avait faites, elle s'était procuré des bestiaux. »

Telle est la version anglaise : nous la citons parce qu'elle contient un aveu intéressant des détails contenus dans la note officielle que nous avons déjà publiée sur une attaque des Russes contre les faubourgs de Dantzick, et de l'échec qu'ils ont éprouvé. Les Anglais, il est vrai, attribuent la

Digitized by Google

défaite des Russes à leur état d'ivresse plutôt qu'au courage de la garnison. Ils aiment mieux insulter leurs alliés que de reconnaître les vertus de leurs ennemis. Les assauts de Praga et d'Ismaïlow prouvaient, en effet, que l'ivresse avait été jusqu'ici un des moyens d'exaltation employés par les généraux russes; mais on croyait que les soldats de cette nation, depuis qu'ils ont vu combattre les Français, avaient appris que l'honneur seul fait les vrais braves, et que le véritable courage est de sang froid.

Est-ce l'honneur, le courage, la politique qui dirigent en Sicile les actes du gouvernement anglais? Ils se réduisent à peu de mots : entrer sous un pavillon ami, et arborer le pavillon de prise; protéger un territoire, et s'en rendre maître; garantir une famille royale, et la diviser pour pouvoir la proscrire; tenir le chef en charte-privée, proscrire la mère, régner sous le nom du fils; telle est la conduite généreuse, loyale et protectrice, dont la note suivante, écrite de Palerme, va présenter le développement.

« Depuis les derniers événemens, dont Palerme a été le théâtre au moment du retour du roi, on n'a pas cessé, en Sicile, de se trouver menacé d'une guerre intestine. Les Anglais ont employé tous les moyens qui leur sont familiers, l'appareil de la force, les actes de violence, les séductions, les caresses, les fausses promesses. Ils ont mis de nouveau en avant le prince François, et ils ont résolu d'obtenir de gré ou de force la déportation de la reine.

» Le roi, effrayé par la menace et par la crainte d'une combustion générale, s'est joint aux Anglais pour faire renoncer la reine à employer les moyens de résistance.

» Enfin, cette princesse a été embarquée sur la polacre *le Saint-Antoine*, et déportée à Cagliari, avec son fils le prince Léopold. Le roi a été consigné dans sa maison de campagne de Colli.

» Le prince héréditaire est resté entre les mains des Anglais, qui, dans l'espoir de tromper le peuple par une apparence de réconciliation et par des espérances dont il n'est plus la dupe, ont donné un repas d'étiquette où le prince François et les autres personnes de la famille royale qui ne sont pas privées de leur liberté, ont dîné avec les ministres et les généraux anglais. Jamais il ne fut donné de fête plus triste. La gaîté ne pouvait venir s'asseoir entre les opprimés et les oppresseurs. Les troupes anglaises sont constamment sous les armes. »

Divers rapports officiellement publiés ont annoncé la

Digitized by Google

environs ont é
pour paiemen
dres sans avoi
bourg a-t-il d
sur Paris a a
reconnu qu'en
chandises, ils
capitaux, et e
le système con
des actes, et
sur les pays q
habitans au-d
vainement qu
villes sont in
l'Empire.

Dans cette
qu'il est plus
bruits que d
point de lettr
que la malve
les Anglais,
mêmes les
avec peine,
part à nos l

« L'armée
en apparen
ment de l
mais, dans
négligé l
furent att
teuse, et
la forter
fait pris
d'après
cette p
se ren
grains
Dans
s'était

T
con
not
de
q

...s avec les autres Puissances, et d'assurer la tran... le bien être des peuples soumis à la domination ...ne. Cet acte est du 16 avril. M. Wallis, sur lequel ... se réunir la confiance du gouvernement pour ... des finances, a donné et obtenu sa démission.

...les bavaroises annoncent que le ministère saxon ...gue le roi qui s'y est retiré, et que le grand-duc ...bourg s'est aussi rendu dans cette résidence.

...*oniteur* à publié deux notes sur la situation des ...dans le nord : l'une du 10 au 15 avril ; l'autre du ...

...5. Dantzick, Thorn, Modlin, Zamosk, étaient ...même état.

..., Custrin, Glogau, Spandeau, n'étaient que fai... bloqués.

...bourg était le point de réserve du vice-roi.

...mberg et Torgau étaient en bon état. La garnison ...emberg avait repoussé l'attaque de vive force.

...néral Vandamme était en avant de Brême ; le gé... bastiani entre Celle et le Wezer ; le vice-roi dans ...e position, la gauche sur l'Elbe, à l'embouchure ...aale, et la droite au Hartz, occupant Bernebourg ; ...rve à Magdebourg.

...prince de la Moskowa était à Erfurt : le duc de Ra... à Gotha, occupant Langen-Saltza ; le duc d'Istrie à ...ach ; le comte Bertrand à Cobourg.

...général Souham était à Weymar. La ville avait été ...ée par 300 hussards prussiens, qui furent éparpillés ... la journée du 19 par un escadron du 10^e^ de hus... , et un escadron badois, sous les ordres du général ...issière. On leur a pris 60 hussards et 4 officiers, par... lesquels se trouve un aide-de-camp du général Blu... r.

Du 20. Le vice-roi était dans ses positions, la gauche à ...lbe à l'embouchure de la Saale, le centre à Bernbourg, ...droite aux montagnes du Hartz, la réserve à Magde... urg.

Le prince d'Eckmülh était en position à Celle.

Le général Vandamme occupait Brême.

Le 12, l'ennemi voulut tâter Bernbourg avec plusieurs bataillons ; ils furent vivement reçus et repoussés avec perte. Il poussa aussi une patrouille sur Nordhausen au débouché du Hartz ; ce point était occupé par un détachement de

Digitized by Google

continuation des succès de l'armée d'Aragon, sous les ordres du maréchal-duc d'Albufera, contre les bandes d'insurgés espagnols. Un grand nombre de chefs ont été pris. Les insurgés ont, sur tous les points, perdus des hommes, des chevaux, des munitions, des positions importantes. Le château de Mora a été défendu contre d'Eroles et Villa-Campa avec une valeur héroïque, par une poignée de Français, commandés par le capitaine Bridault, du 11e léger, qui, par ses excellentes dispositions, et son inébranlable fermeté a donné le tems à l'armée d'Aragon d'arriver à lui et de le délivrer. Des notes renfermant de semblables détails ont été adressées au ministre de la guerre par le comte Reille, commandant l'armée de Portugal. Relativement à l'état politique de l'Espagne, l'extrait suivant d'une lettre de Madrid, publié par le *Moniteur*, donne les détails que l'on va lire.

Extrait d'une lettre de Madrid, en date du 8 *avril* 1813.

« ..... Depuis le 8 mars, tout le gouvernement de Cadix est changé. Le parti *libéral* l'a emporté sur le *servile*. Celui-là est l'ennemi des Anglais. Nous y avons aussi un troisième parti. La mésintelligence entre les Anglais et les insurgés, est la plus grande; les Anglais ont voulu que tous les officiers de l'armée espagnole fussent anglais, et la plus grande désertion des officiers et soldats s'en est suivie. La Serrania de Ronda, et la plupart de la Galice, sont en insurrection contre les gouvernans de Cadix. Dans les Andalousies, il y a un grand mécontentement; les habitans ne veulent pas souffrir les fortes exactions qu'on leur fait en argent, en effets, et singulièrement en hommes; ceux-ci rentrent tous chez eux, après avoir été enrôlés et enlevés par force.

» L'armée espagnole d'Andalousie, commandée par le duc del Parque, mal habillée, mal payée, sans discipline militaire et sans confiance dans ses chefs, n'est en disposition de faire aucun effort, ni de tenir même contre un corps d'armée français de 5 à 6000 hommes.... »

Le cabinet autrichien vient de se déterminer à une émission de billets, dits d'anticipation, pour une somme de 45 millions de florins, dont l'amortissement par douzième chaque année, est hypothéqué sur les recettes les plus solides de l'Etat. Cette détermination est motivée sur la nécessité de conserver, dans les circonstances actuelles, l'influence qu'assure la situation de la monarchie, et les

Digitized by Google

rapports avec les autres Puissances, et d'assurer la tranquillité et le bien être des peuples soumis à la domination autrichienne. Cet acte est du 16 avril. M. Wallis, sur lequel paraissait se réunir la confiance du gouvernement pour la gestion des finances, a donné et obtenu sa démission. Les feuilles bavaroises annoncent que le ministère saxon suit à Prague le roi qui s'y est retiré, et que le grand-duc de Wurtzbourg s'est aussi rendu dans cette résidence.

Le *Moniteur* à publié deux notes sur la situation des armées dans le nord : l'une du 10 au 15 avril ; l'autre du 15 au 20.

Du 15. Dantzick, Thorn, Modlin, Zamosk, étaient dans le même état.

Stettin, Custrin, Glogau, Spandeau, n'étaient que faiblement bloqués.

Magdebourg était le point de réserve du vice-roi.

Vittemberg et Torgau étaient en bon état. La garnison de Vittemberg avait repoussé l'attaque de vive force.

Le général Vandamme était en avant de Brême ; le général Sébastiani entre Celle et le Wezer ; le vice-roi dans la même position, la gauche sur l'Elbe, à l'embouchure de la Saale, et la droite au Hartz, occupant Bernebourg ; sa réserve à Magdebourg.

Le prince de la Moskowa était à Erfurt : le duc de Raguse à Gotha, occupant Langen-Saltza ; le duc d'Istrie à Eisenach ; le comte Bertrand à Cobourg.

Le général Souham était à Weymar. La ville avait été occupée par 300 hussards prussiens, qui furent éparpillés dans la journée du 19 par un escadron du 10e de hussards, et un escadron badois, sous les ordres du général Laboissière. On leur a pris 60 hussards et 4 officiers, parmi lesquels se trouve un aide-de-camp du général Blucher.

Du 20. Le vice-roi était dans ses positions, la gauche à l'Elbe à l'embouchure de la Saale, le centre à Bernbourg, la droite aux montagnes du Hartz, la réserve à Magdebourg.

Le prince d'Eckmülh était en position à Celle.

Le général Vandamme occupait Brême.

Le 12, l'ennemi voulut tâter Bernbourg avec plusieurs bataillons ; ils furent vivement reçus et repoussés avec perte. Il poussa aussi une patrouille sur Nordhausen au débouché du Hartz ; ce point était occupé par un détachement de

Digitized by Google

cavalerie westphalienne, qui chargea vigoureusement l'ennemi : on fit prisonniers trois hussards.

Le 12, un détachement de hussards prussiens arriva à Gotha à onze heures du soir; il cerna la maison du baron de Saint-Aignan, ministre plénipotentiaire de France, et prit son secrétaire qui était au lit dangereusement malade; on l'enleva de force.

Quatre régimens d'infanterie russe étaient devant la place de Wittemberg, défendue par le général Lapoype; ils avaient tenté une attaque de vive force, mais ils avaient été repoussés après avoir perdu bien du monde.

La place de Torgau n'est observée que par des partis de cosaques, 14,000 Saxons s'y sont renfermés.

L'ennemi avait un poste de 25 hommes à Hof, un escadron à Schleitz et un à Plauen.

Des cadres bavarois au nombre de 1200 hommes, venant de l'armée du vice-roi et se rendant à Bromberg, ont été attaqués près de Langensalza par deux escadrons ennemis; ils les ont repoussés; cependant une cinquantaine de traînars ont été pris.

Le 12 on avait des nouvelles des places de Dantzick, Thorn, Modlin, Custrin, Stettin, Glogau; elles étaient dans le meilleur état de défense; l'ennemi n'avait encore rien entrepris contre elles.

Le 15 au matin, S. M. l'Empereur était parti de Saint-Cloud. Il est arrivé le 16 à 11 heures du soir à Mayence; il a fait le trajet avec une incroyable rapidité, en moins de 40 heures.

Voici actuellement la série des notes officielles publiées par le *Moniteur*, sous la date de Mayence :

Mayence, le 18 avril au soir.

S. M. l'Empereur n'est point sorti dans la journée du 17; il a reçu le grand-duc de Bade, le prince de Hesse-Darmstadt et le duc de Nassau.

M. Le comte de Saint-Marsan et M. le baron de Nicolay lui ont été présentés.

Le 18, après la messe, S. M. a reçu les autorités du département.

S. M. a ensuite monté à cheval; elle a parcouru Cassel, le nouveau fort Montébello, les marais de Montbach et le fort Maunier.

A cinq heures, l'Empereur a reçu le prince-primat grand-duc de Francfort;

Digitized by Google

Le grand-duc et la grande-duchesse de Bade, le prince-primat, les princes de Hesse-Darmstadt et le duc de Nassau ont eu l'honneur de dîner avec S. M.

Mayence, le 24 avril.

S. M. l'Empereur a passé, le 22 du mois, la revue de quatre beaux régimens de la vieille garde, il a témoigné sa satisfaction du bel état de ces troupes; elles sont arrivées à Mayence en poste, et n'ont mis que six jours pour faire la route; elles étaient si peu fatiguées, qu'elles ont passé le Rhin sur-le-champ. Le général Curial est arrivé à Mayence avec les cadres des douze nouveaux régimens de la jeune garde, qui s'organisent en cette ville. Toutes les fournitures destinées à l'équipement de ces troupes sont arrivées à Mayence par les transports accélérés.

Le duc de Castiglionne a été nommé gouverneur militaire des grands-duchés de Francfort et Wurtzbourg. La citadelle de Wurtzbourg a été armée et approvisionnée.

Les bruits qui avaient été répandus sur une prétendue défaite du général Sébastiani et sur la mort de ses aides-de-camp, sont faux et controuvés; au contraire, se proposant d'attirer l'ennemi à lui, il ordonna au général Maurin d'évacuer Celle; 1200 cosaques s'y jetèrent sur-le-champ; le 18, le général Maurin rentra précipitamment dans Celle, pêle-mêle avec l'ennemi, qui fut mis dans une déroute complète et perdit une cinquantaine de tués, grand nombre de blessés et une centaine de prisonniers.

Pendant ce tems, le général Sébastiani se portait sur Uelzen; il chassa de Gros-Œsingen un parti de 600 cosaques qui se reploya sur Sprakenselh, où l'ennemi avait réuni 1500 cavaliers; le général Sébastiani les fit aussitôt charger et enfoncer; on leur a tué 25 hommes, blessé beaucoup plus et pris une vingtaine de cosaques; les fuyards ont été poursuivis jusque près d'Uelzen.

Le général Vandamme commande à Bremen; il a sous ses ordres les trois divisions Dufour, Saint-Cyr et Dumonceau.

L'effervescence des esprits se calme dans la 32e division militaire; la quantité de forces qu'on voit arriver de tous côtés, les exemples sévères qu'on a faits sur les chefs des complots, mais sur-tout le peu de monde que l'ennemi a pu montrer sur ce point, ont comprimé la malveillance.

Le duc de Reggio est parti le 23 de Mayence pour prendre le commandement du 12e corps de la Grande-Armée.

Digitized by Google

Au 24, la plus grande partie de l'armée avait passé les montagnes de la Thuringe.

Le roi de Saxe ayant jugé convenable de s'approcher le plus possible de Dresde, s'est porté sur Prague.

S. M. l'Empereur est parti le 24, à 8 heures du soir, de Mayence.

Le duc de Dalmatie a repris les fonctions de colonel-général de la garde. S. M. a envoyé à Wetzlar le duc de Trévise pour organiser le corps polonais du général Dombrouski, et en former deux régimens d'infanterie, deux régimens de cavalerie, et deux batteries d'artillerie. S. M. a pris ce corps à sa solde depuis le 1er janvier.

Le prince d'Eckmühl s'est rendu dans la 32e division militaire, pour y exercer, vu les circonstances, les pouvoirs extraordinaires délégués par le sénatus-consulte du 3 avril.

On peut ajouter à ces notes officielles des considérations contenues dans une lettre de Magdebourg, en date du 20 avril, sur l'ensemble de la situation des deux armées.

« Voici deux mois, y est-il dit, que les Prussiens et les Russes tournent autour de la position qu'a prise le prince vice-roi au confluent de la Saale et de l'Elbe. L'ennemi, plein d'une confiance aveugle, a osé jeter deux corps en avant de l'Elbe, l'un du côté de Lunebourg et Stendel, l'autre du côté de Dresde et de Leipsick; il n'a pas cependant, sur tout le cours de l'Elbe, un seul point d'appui; toutes les forteresses sont dans nos mains; il en est de même de celles de l'Oder et de la Vistule. L'ennemi s'est donc placé dans une telle alternative, que, s'il n'obtient pas les succès les plus constans, il doit éprouver des revers plus soudains et plus désastreux que ceux auxquels l'intempérie des saisons et la défection d'un allié nous exposèrent dans la dernière campagne. Les ailes de l'armée ennemie sont éparpillées sur une ligne de plus de 150 lieues. Berlin est, à ce qu'il paraît, occupé par une armée de faiseurs de pamphlets et de proclamations, mais presque dénué de troupes régulières. La nécessité d'observer Dantzick, Thorn, Modlin, Zamosc, les places de Glogau, Custrin, Stettin, Wittenberg et Torgau, a considérablement affaibli l'armée russe et prussienne; car Dantzick seul donne de l'occupation à un corps de 30,000 hommes. Il n'est donc pas étonnant que les efforts de l'ennemi de ce côté de l'Elbe se bornent à quelques courses de cavalerie. Il faut que les Russes n'aient aucune idée de la masse imposante des forces

Digitized by Google

concentrées entre le Rhin et l'Elbe, et plus spécialement entre Magdebourg et Mayence. Cette armée reçoit tous les jours de nouveaux renforts, et toutes les lacunes que tant de garnisons détachées avaient laissées dans ses rangs, se sont trouvées remplies comme par enchantement : créée par l'enthousiasme national, elle brûle de combattre pour l'honneur de la France et pour les véritables intérêts de l'Europe. »

Un décret impérial, du 8 avril, accorde aux maréchaux de l'Empire, et aux grands-officiers de l'Empire et de la Couronne, rang et séance au Conseil-d'Etat lorsqu'ils y auront accompagné S. M. en vertu de ses ordres. Ils y prendront rang après les présidens de section. Ils prendront part à la discussion des affaires, en donneront leur avis comme les autres membres du conseil.

S. M. l'Impératrice régente, a présidé le conseil des ministres et divers conseils-d'Etat aux jours accoutumés.

M. le prince de Scharzenberg, ambassadeur d'Autriche, est parti le 27 de Paris.

M. Otto est arrivé dans cette capitale.

S....

ANNONCES.

Vie et Pontificat de Léon X; par William Roscoë, auteur de la *Vie de Laurent de Médicis*. Ouvrage traduit de l'anglais par M. Henry. Quatre vol. in-8°, ornés du portrait de Léon X, et d'un grand nombre de médailles. *Seconde édition*, revue et corrigée. Prix, 25 fr., et 32 fr. 50 c. franc de port ; papier vélin, 50 fr., et 57 fr. 50 c. franc de port. Chez Gide fils, lib., rue Colbert, n° 2, près la rue Vivienne ; et chez Nicolle, libraire, rue de Seine, n° 12.

L'édition originale de la Vie de Léon X, n'ayant pas été imprimée sous les yeux de l'auteur, il s'est glissé dans les notes et pièces diverses qu'il y a jointes, un grand nombre d'erreurs et de fautes que par malheur on a copiées dans la première édition. Il fallait, pour les rectifier et les corriger, un littérateur qui possédât des connaissances variées, et qui fût en même tems doué d'une patience à toute épreuve. L'éditeur a eu le bonheur de le rencontrer dans un ami. Cet ami est M. Parison, dont le nom est bien connu de plusieurs savans ; il a revu toutes les épreuves de cette seconde édition, et il

Digitized by Google

a vérifié toutes les citations et les appendix, travail dont il s'est chargé de la manière la plus obligeante, auquel il s'est livré avec le plus grand zèle, et qui l'a forcé de compulser autant de livres qu'en a consultés M. Roscoë.

Quant à la traduction, elle a été retouchée avec tout le soin dont M. Henry était capable.

Glorwina, ou la Jeune Irlandaise, histoire nationale; par miss Orvenson. Traduite de l'anglais par le traducteur d'*Ida* et du *Missionnaire*, ouvrages du même auteur. Quatre vol. in-12. Prix, 10 fr., et 12 fr. franc de port. Chez les mêmes.

Les Pandectes françaises, ou Commentaires raisonnés sur les Codes Napoléon, de Procédure civile, de Commerce, d'Instruction Criminelle, Pénal, Rural: Militaire et de la Marine; formant un Traité succinct et substantiel, mais complet, de chaque matière; par Me J. B. Delsporte, ancien avocat. *Seconde édition*, soigneusement corrigée par l'Auteur qui a fait usage de la jurisprudence, en rapportant les décisions intervenues dans les Cours sur les questions les plus importantes auxquelles ces Codes ont donné lieu jusqu'à présent. Un vol. in-8°. Tome III Prix, 6 fr., et 8 fr. franc de port. Chez D'Hautel, libraire, rue de la Harpe, n° 80.

Euxodie, ou l'Amie généreuse; par Henri V...n, auteur du roman d'*Ordre et Désordre*, ou les Deux Amis, avec romance mise en musique et accompagnement de guitarre par l'auteur. Deux vol. in-12. Prix, 4 fr., et 4 fr. 50 c. franc de port. Chez Janet et Cotelle, libraires, marchands de musique de LL. MM. II. et RR., rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 17.

Avis sur la conservation des dents et sur les moyens d'en calmer les douleurs, avec un appendice sur le perfectionnement des dents artificielles; et des instrumens à l'usage du dentiste; par Victor Sancerotte, dentiste ci-devant à Moscou, établi maintenant à Paris. *Seconde édition*, revue et augmentée. Brochure in-12. Prix, 1 fr. 80 c., et 2 fr. franc de port. Chez Michaud frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34.

Vie du maréchal duc de Montebello; par A. Châteauneuf. Prix, en papier vélin, 60 c. Chez l'Auteur, rue des Bons-Enfans, n° 34.

Double Histoire, ou les Deux Inès, nouvelle espagnole; par M. ***. Deux vol. in-12. Prix, 3 fr., et 4 fr. franc de port. Chez Michaud frères, libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34.

Digitized by Google

Pensées diverses sur les Journalistes, les Auteurs, Acteurs et Actrices, et sur quelques nouveaux ouvrages de littérature, suivies de quelques Chansons patriotiques, philosophiques et anacréontiques; par Auguste Hus, auteur de *la Vallée de Montmorency; Paris et Londres;* du nouveau *Faldoni*, et de plusieurs autres opuscules, en vers et en prose. In-8°. Chez A.-G. Debray, libraire, rue Saint-Nicaise, n° 1; les Marchands de nouveautés, au Palais-Royal; Moreaux, imprimeur-libraire, rue Saint-Honoré, n° 315.

Aventures plaisantes de M. Bobèche, et son voyage de 48 heures dans l'intérieur de la capitale; histoire plus vraie que vraisemblable, dans laquelle se trouvent quelques petits mensonges et beaucoup de vérités, publiées par le rédacteur du *Petit Conteur de Poche.* Un vol. in-18 de 220 pages, orné d'une jolie gravure. Prix, 1 fr. 25 c., et 1 fr. 60 c. franc de port. Chez Ledentu, libraire, passage Feydeau, n° 28.

Histoire des Généraux français; par A. Châteauneuf. XXVII^e^ partie. Le prix de toute la collection est de 15 fr., et 19 fr. franc de port. Chez l'Auteur, rue des Bons-Enfans, n° 34.

Vingt-sept livraisons ont paru successivement. L'auteur en a promis trente, il n'ira point au-delà.

Les trois derniers numéros contiennent les maréchaux duc de Dantzick et Perigaon; les généraux de division Wimpfen, Grenier, Eblé, Reynier, Thiébaut, Delaborde, Debelle; les généraux de brigade Abbatuit, Delage, Saint-Cyr; Houdart-de-la-Motte, colonel, etc., etc.

Chaque numéro se vend séparément: papier commun, 1 fr., papier vélin, 3 fr.

Tarif des intérêts à 5 pour 100, calculés en livres tournois et en francs, par jour, mois et année, depuis 1 fr. jusqu'à 10,000 fr.; ouvrage nécessaire à toutes les classes de la société; suivi d'un tableau des réductions, d'un tableau des retenues sur les rentes depuis le 14 octobre 1810, et du taux de l'intérêt l'égal, depuis l'an 1509; par un receveur de l'enregistrement. Un vol. in-8°. Prix, 1 fr. 50 c., et 2 fr. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Collection de pièces nouvelles pour le piano, composées par MM. L. Adam, Bertini, Desormery, H. Kerr, A. Klengel, G. Le Moyne, l'Etendart, J. Mereaux, B. Mozin, Paer, Ph.-J. Flessinger, H. Rigel.

PROSPECTUS. — Cette Collection est offerte au public par souscription; elle sera divisée en douze livraisons, formant 350 planches environ.

Digitized by Google

Les livraisons, dont chacune sera composée par un des auteurs ci-dessus nommés, présenteront successivement une grande variété dans tous les genres de musique dont le piano est susceptible, tels que Sonates avec et sans accompagnement, Trio, Concerto, Sonates à quatre mains, Duo pour piano et harpe ou pour deux piano, Fantaisies, Airs variés, etc.

La douzième livraison ne contiendra que des Airs de différens caractères, composés chacun par un des auteurs de la Collection.

Tous les morceaux composés pour les grands piano seront aussi arrangés pour ceux à cinq octaves.

Aucun morceau ne sera publié dans la Collection, qu'après avoir été agréé par la réunion des auteurs.

La première livraison paraîtra dans le courant de janvier prochain, et les autres de mois en mois.

Le prix de la Collection est de 36 fr. pour Paris, et 40 fr. pour les départemens, payables en souscrivant. Le papier vélin se paie double.

Les livraisons seront adressées franc de port à MM. les Souscripteurs.

Aucune livraison ne sera vendue séparément, et l'on ne pourra souscrire que pour la Collection entière, quelle que soit l'époque de la souscription.

S'adresser, franc de port, à Paris, rue du Mail, n° 5, à M. Lelièvre, correspondant des auteurs.

On vient de publier un *Essai sur la Typographie de Syracuse, 400 ans avant J. C.*, pour servir de supplément aux éditions et traductions de Thucydide, avec un plan de Syracuse. Prix, 2 fr. 50 c. Chez Pélicier, libraire, Palais-Royal, première cour.

Nous en rendrons compte incessamment.

Cet Essai renferme des recherches faites avec exactitude, et nous paraît indispensable aux savans qui s'occupent de géographie ancienne ou d'hellénisme.

Le MERCURE DE FRANCE paraît le Samedi de chaque semaine, par cahier de trois feuilles. Le prix de la souscription est de 48 *francs* pour l'année, de 25 *francs* pour six mois, et de 13 *francs* pour un trimestre.

Le MERCURE ÉTRANGER paraît à la fin de chaque mois, par cahier de quatre feuilles. Le prix de la souscription est de 20 *francs* pour l'année, et de 11 *francs* pour six mois. (Les abonnés au *Mercure de France*, ne paient que 18 fr. pour l'année, et 10 fr. pour six mois de souscription au *Mercure Etranger*.)

On souscrit tant pour le Mercure de France *que pour le* Mercure Étranger, *au Bureau du Mercure, rue Hautefeuille*, n° 23; *et chez les principaux libraires de Paris, des départemens et de l'étranger, ainsi que chez tous les directeurs des postes.*

Les Ouvrages que l'on voudra faire annoncer dans l'un ou l'autre de ces Journaux, et les Articles dont on désirera l'insertion, devront être adressés, *francs de port*, à M. *le Directeur-Général du Mercure*, à Paris.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

N° DCXVI. — *Samedi* 8 *Mai* 1813.

POÉSIE.

ODE SUR LA MORT DE M. DELILLE,

A M. T....T.

Virgilium vidi tantùm. OVID.

Quoi ! le printems renaît, Zéphire agite encore
Les ombrages touffus,
Les champs sont émaillés des doux parfums de Flore,
Et Delille n'est plus !

Ah ! dépouille aujourd'hui tes vêtemens de fête,
Nature, prends le deuil :
Peux-tu sourire encor, le jour que ton poëte
Descend dans le cercueil ?

Que la mort du grand homme attriste ta carrière,
O sublime Apollon,
Unis, dans leur douleur, le dieu de la lumière,
Et le dieu d'Hélicon.

Digitized by Google

Apprends à l'univers, par des marques touchantes,
Que tu plains son destin,
Et ne verse sur nous que tes clartés mourantes,
Que tes pleurs du matin.

Couronne, que nos cœurs destinaient à sa fête,
Partage nos regrets.
Au chantre dont tes fleurs devaient parer la tête,
Il ne faut qu'un cyprès (1).

Et vous, dont il reçut, avant sa dernière heure,
Des adieux si touchans,
Montrez à mes regards l'éternelle demeure
Du poëte des champs.

Est-il dans un jardin ? Son ombre consolée
A-t-elle quelques fleurs ?
Pourra-t-il respirer, du fond du mausolée,
Ce tribut de vos pleurs ?

Que dis-je ? tout son corps, d'une plume naissante,
Se couvrant à mes yeux,
Il vient de revêtir la forme éblouissante
D'un cygne harmonieux (2).

Mais l'aigle des Latins, dont il suivit l'exemple,
Dans l'air s'est arrêté :
Il l'attend, et bientôt tous deux partent ensemble
Pour l'Immortalité.

O vous, vous dont l'éloge encourage ma lyre
Et mes premiers transports,
Vous qui leur succédez, les voyez-vous sourire
A vos nobles efforts ?

Dans les flots de clarté dont l'éclat environne
Ces poëtes fameux,
Ils vous montrent de loin l'immortelle couronne
Qui vous attend comme eux.

LALANNE.

---

(1) M. Delille est mort le jour de Saint-Jacques, sa fête.

(2) . . . . . *Album mutor in alitem*
Superna : nascunturque leves
Per digitos humerosque plumæ.

HOR. Lib. II, Od. 20.

Digitized by Google

STANCES SUR LA MORT DE M. DELILLE.

Le Parnasse est en deuil ; les Muses sont troublées,
Apollon sur son luth porte un œil égaré,
Les flammes du Génie à ses yeux sont voilées :
Tout annonce la mort de son fils adoré.

Les ombres du trépas sur Delille épandues
De son esprit divin respectent le flambeau,
Tel on voit le soleil en séparant les nues
Se montrer à nos yeux plus brillant et plus beau.

En le voyant quitter sa dépouille mortelle
Gardons-nous d'accuser la rigueur du trépas ;
Et félicitons-nous qu'une vie aussi belle,
Ait daigné pour un tems se fixer ici bas.

Il va les retrouver au pays de la Gloire
Ces poëtes fameux qu'il nous a retracés,
Bientôt, en lettres d'or, on verra dans l'histoire
De leurs noms et du sien les chiffres enlacés.

Du célèbre Milton, de l'immortel Virgile,
On relira toujours les sublimes écrits,
Sur-tout lorsqu'on verra dans les vers de Delille
Combien de leurs beautés il rehaussait le prix.

Hélas ! c'en est donc fait, sa lyre enchanteresse
Ne reproduira plus des accords si touchans :
Ses crayons préparés à peindre la vieillesse
Demeurent suspendus au milieu de ses chants.

D'un cortège pompeux son ame environnée
Goûte en paix les douceurs d'un repos éternel,
Et voit du haut des cieux la foule prosternée
Comme auprès de son dieu le peuple d'Israël.

Par Mlle Sophie de C.....

CATULLE AU MOINEAU DE LESBIE.

Passer deliciæ meæ puellæ, etc. (Cat. Carm. 2.)

Heureux moineau, délices de ma belle,
Qui tendrement te réchauffe en son sein ;

Digitized by Google

Qui, de son doigt menaçant et badin,
Aime à te faire une mobile échelle ;
Ou te cherchant une douce querelle,
Brave par fois ton courroux innocent,
Quand, pour charmer une absence cruelle,
Elle a besoin de quelque amusement.
Pourquoi ne puis-je auprès de toi, comme elle
De mes ennuis adoucir le tourment !
Moins de plaisir eut la vive Atalante,
Lorsqu'à ses pieds, un artifice heureux
Faisant rouler une pomme brillante
De sa ceinture enfin rompit les nœuds.

KERIVALANT.

AUTRE IMITATION DU MÊME.

Si quidquam mutis. (CAT. Carm. 97.)

Au sein de la tombe muette,
Si des souvenirs toujours chers
Ont une volupté secrète
Qui rend nos chagrins moins amers,
La jeune et tendre Quintilie,
Précipitée au noir séjour,
Jouit bien plus de ton amour
Qu'elle ne regrette la vie.

Par le même.

LA CHASTELLAINE DE COUCY.

ROMANCE.

A la cour de Bourgogne était
Coucy la chastellaine.
Sa beauté fit qu'on l'appellait
D'amours la souveraine.
Belle non-seulement ;
Mais, par grand miracle, si sage
Qu'ayant bien vingt ans d'age
Elle était sans amant.

Digitized by Google

Du grand comte de Charolais
La troupe téméraire,
Confessait partout que jamais
Vertu ne fut si fière.
Fierté cède à la fin
Au chevalier qu'Amour protége.
C'est là le privilége
Du Dieu jeune et malin.

Bozon fut l'heureux chevalier;
Et pourtant je vous jure,
Que Bozon n'était pas sorcier :
Oyez son aventure.
Sorcier, non ; mais aussi
Fidèle et de telle apparence
Qu'en le voyant, d'avance
Vertu criait merci.

« Ami, ne t'ai rien dénié, »
Lui dit la chastellaine ;
« Mais je veux mourir sans pitié
» S'il faut qu'aucun l'apprenne.
» — Ne craignez, dit Bozon :
» Votre honneur ici ne hasarde
» Car il est sous ma garde. »
Coucy reprit : « C'est bon. »

Or c'était le tems des tournois
A la cour de Bourgogne.
Festins advinrent à-la-fois
Où l'on but sans vergogne.
On tint propos joyeux
De guerre et de galanterie :
Chacun vantant sa mie,
Bozon baissait les yeux.

Un chevalier jadis épris
De Coucy l'inhumaine,
Voulut égayer les esprits
Touchant la chastellaine.
« Amour gît dans ses yeux,
» Dit-il, un dieu fit sa figure,
» Mais après la ceinture
» C'est un monstre hideux. »

Digitized by Google

« Tu faux, chevalier ! Dieu le voit, »
Dit Bozon en colère :
« Hé quoi ! dit l'autre, mieux que moi
» Sauriez-vous le mystère ? »
Bozon soudain rougit,
Veut parler ; sa voix au passage
Se glace par la rage :
Il sort et chacun rit.

Bozon, plus habile en champ clos
Court vider sa querelle ;
Hélas ! à des rires nouveaux
C'était livrer sa belle ;
On en parle à la cour.
Coucy que poursuit le scandale
Voit plus d'une rivale
Triompher à son tour.

Bozon veut calmer sa douleur.
Coucy lui dit : « Beau sire !
» Dame qui n'a plus son honneur
» Au cloître se retire ;
» J'y vais, vous aimant bien. »
Amans de belles qu'on outrage,
Aimez les davantage
Mais ne répondez rien.

Par M. S. R.

ÉNIGME.

L'or, l'argent, et la guerre et la perversité,
Par fois aussi la pauvreté
Dans le séjour des morts, hélas ! me font descendre.
D'être par le destin si durement traité
Lecteur, aurais-je dû m'attendre ?
Non certes, je l'avoue avec naïveté,
Car en tous lieux, les lois ont soin de me défendre.
Ce qui sur-tout va te surprendre,
C'est qu'à Paris, à Rome, et dans mainte cité,
Souvent d'un ton plaintif et tendre,
Dans plus d'un opéra je sais me faire entendre.

V. B. (d'Agen.)

Digitized by Google

LOGOGRIPHE

Vu de la tête au pied, lecteur,
Ou l'on me chante, ou l'on me fête;
Et vu du pied jusqu'à la tête,
Je suis philosophe, empereur,
Pape, saint, roi, ville, royaume.
Dans mes quatre lettres, en somme,
Que de puissance et de grandeur!

B.

CHARADE.

Pour faire vivre dans l'abondance,
Il n'est rien tel que mon premier;
Pour chanter l'antique vaillance,
Il n'est rien tel que mon dernier;
Pour imposer respect, silence,
Il n'est rien tel que mon entier.

S.....

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Diète.*
Celui du Logogriphe est *Stabat*, dans lequel on trouve : *sabat.*
Celui de la Charade est *Parvis.*

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

ABRÉGÉ ANALYTIQUE DE LA VIE ET DES ŒUVRES DE SÉNÈQUE; par M. le sénateur VERNIER, comte de Montorient, etc., etc. — Un vol. in-8°. — A Paris, chez *Testu*, rue Haute-Feuille, n° 12.

« DOMINÉ par le besoin d'une occupation suivie, comme il le dit lui-même à la fin de son livre, M. Vernier pense que le meilleur moyen de se rendre utile à ses semblables est de faire revivre des auteurs anciens, dont les ouvrages sont une source inépuisable. » La manière de M. Vernier paraît conforme, sous les rapports essentiels, au but qu'il se propose, et ce but convient parfaitement à un homme que son rang, son âge et d'autres considérations ne permettent pas de confondre avec ceux qui écrivant pour se faire un nom quelconque, se vouent aux lettres comme on prend un métier.

Bien différent de Diderot, M. Vernier juge Sénèque sans enthousiasme, et il n'entreprend pas de le justifier dans les circonstances où il s'est mal justifié lui-même; libre de toute prévention, il sait également et le blâmer et le défendre. Il le considère comme un des premiers écrivains moralistes; il ne dissimule ni les faiblesses de sa conduite, ni l'espèce d'incertitude de ses principes, mais les reproches que Sénèque a pu mériter, soit en publiant *une satire amère contre un empereur à qui il avait prodigué des louanges*, soit en se laissant non pas seulement *éblouir, mais séduire par le luxe qui régnait dans son tems;* ces reproches *n'atténuent point sa gloire littéraire et n'empêchent pas qu'il ne doive être placé parmi les plus grands génies de l'antiquité.* Sénèque dit lui-même qu'il n'est pas encore, qu'il ne sera jamais tout ce que pourrait être le véritable disciple de la sagesse, qu'il lui suffit de retrancher chaque jour quelque chose de ses défauts, et qu'il ne se propose pas d'atteindre les

Digitized by Google

plus vertueux, mais de s'éloigner des méchans. Cela ne suffirait point au sage, à celui qui ne voit dans ses propres facultés, dans ses désirs même, dans le don de la vie que l'instrument avec lequel il doit faire tout ce que peut un génie faible pour obéir à ce génie suprême qui, en soutenant le monde, forma sans doute l'impénétrable dessein d'abandonner un ou plusieurs globes à la débile providence des êtres passagers. Où est-il ce vrai sage, cet homme en qui l'on ne voit plus l'instinct mortel, mais la raison impérissable? Quand le tems et la réflexion le préparent ou l'élèvent, la fortune ennemie a des secrets pour l'arrêter, pour le détruire. Rarement il apparaît sur notre terre dans sa noble simplicité. Dix générations s'écoulent avant qu'on puisse contempler de nouveau cet admirable phénomène, un homme désabusé, profond, inébranlable.

Si comme tant d'autres sectateurs de la philosophie, Sénèque ne fut pas irréprochable en tout, l'abondance de ses pensées, la sagacité de ses observations, le but moral de presque tous ses écrits motivent parfaitement le choix de M. Vernier. Il rapporte les jugemens que Bayle, Montaigne et plusieurs anciens ont porté sur Sénèque; il dit quelques mots de ses traducteurs, de ses abréviateurs. Parmi ceux dont il a omis de parler, ou qu'il peut avoir oublié, se trouve Erasme, qui donna le titre de *Flores Senecæ* à son extrait des œuvres du Gouverneur de Néron. Tant de travaux sur Sénèque ne rendaient pas inutile le livre de M. Vernier. C'est le seul, je crois, qui présente, en langue vulgaire et en un seul volume, un extrait raisonné des traités encore existans et des lettres de ce philosophe, qui fut moins peut-être un grand homme qu'un grand personnage, et qui n'eût pas eu dans Rome de si nombreux partisans s'il eût vécu d'une manière plus conforme aux principes qu'il cherchait à se faire.

M. Vernier regarde comme suffisamment établie cette opinion de M. Couppé, que le théâtre de Sénèque appartient à Lucius Annæus lui-même, et non pas à l'un de ses frères, comme on l'avait pensé généralement; mais il se borne à l'analyse de ses œuvres philoso-

Digitized by Google

phiques, et ne songeant qu'à rendre vraiment utile l'emploi de ses momens de loisirs, il n'a pas eu recours à des recherches d'érudition pour faire paraître plus neuf ou plus piquant un sujet si connu.

Si les observations de M. Vernier sur la doctrine de Sénèque n'ont le plus souvent rien de très-frappant, on y trouve un mérite qu'il faut savoir apprécier plus que tout autre, celui d'une justesse presque générale, que nul esprit de parti du moins ne vient suspendre. L'on voit, par exemple, dans quelques traducteurs des notes pleines de déclamations contre la folie du *paganisme* qui, dans sa prétendue sagesse, admettait et justifiait le suicide. Beaucoup plus judicieux et plus sincère, M. Vernier, tout en condamnant le suicide, ne s'indigne pas contre les stoïciens, et contre Sénèque qui les a suivis très-souvent, il leur pardonne de n'avoir pas été chrétiens avant que le christianisme existât, ou qu'il eût soumis Rome et la Grèce; mais il remarque (et ce n'est pas la moins forte des objections réelles contre le suicide), que dans le système qui l'autorise, il est impossible d'assigner et de déterminer relativement à chaque individu, le degré de souffrance et d'infortune qui doit le faire renoncer à l'espoir d'un avenir moins stérile, et lui permettre de juger de ce qui sera par ce qui est.

Quoique M. Vernier ne soit point partial en faveur de Sénèque, et qu'il lui fasse dans l'occasion de justes reproches, il se trompe, je pense, en cherchant à justifier la rédaction de la lettre que Néron voulut écrire après le meurtre d'Agrippine. Tout est perdu bientôt lorsqu'on admet que des raisons d'État peuvent autoriser un acte essentiellement criminel; mais si l'on trouve insuffisant ce qui est allégué en faveur de Sénèque dans cette circonstance décisive, on doit au contraire le justifier au sujet de la nature de l'ame. Sénèque pouvait, sans tomber précisément *dans un écueil*, la croire immortelle et pourtant matérielle. Des philosophes nombreux et des pères de l'église ont regardé comme chimérique la supposition des esprits purs : le mot grec qui répond à celui d'incorporel, ne désignait alors qu'une

Digitized by Google

matière subtile. L'auteur remarque que Sénèque n'ayant pas des idées *assez nettes, assez exactes de l'essence* de l'ame, eût fait plus prudemment de s'en tenir à la manière dont il avait présenté son premier système, pour en conclure que l'ame, étant une émanation de la divinité, elle participe à son immortalité. Il est à craindre qu'après des milliers de dissertations et de décisions, nous et nos descendans nous n'ayons pas des idées plus nettes, plus exactes de cette essence. Puisque l'ame est invisible, elle ne peut être exactement connue : si c'est une essence, cela seul doit la rendre impénétable ; et ce serait pis encore, si, par malheur, elle n'avait pas d'existence propre.

Je ne chercherai point les occasions, assez rares d'ailleurs, de faire des remarques d'une autre nature, qui ne tiennent ni à l'objet essentiel de ce livre, ni à la manière dont l'auteur s'exprime en général ; mais j'opposerai, dans un seul endroit la lettre de Sénèque à un passage de la traduction qui se trouve assez négligemment rendu pour qu'il en résulte un contre-sens. Dans la réponse que la divinité est supposée faire aux plaintes des hommes, M. Vernier dit : J'ai placé tous vos biens en vous-mêmes, et votre bonheur consiste à n'en avoir pas besoin. Mais il y a (*De Providentiâ*, cap. 6) : *Intus omne posui bonum ; non egere felicitate, felicitas vestra est.* J'ai mis en vous la source des biens réels ; et c'est le plus grand avantage qui pût vous être accordé (1), de n'avoir pas besoin des avantages extérieurs.

DE SEN**

(1) Je rends *vestra* par *qui pût vous être accordé* : voyez dans Sénèque les lignes qui suivent : *Nulla incidunt tristia..... ; non poteram vos istis subducere, animos vestros adversus omnia armavi.*

Digitized by Google

Poésies de L. J. B. E. Vigée, de plusieurs académies. *Cinquième édition*, revue, corrigée et augmentée de pièces inédites. Un volume grand in-18 de 400 pages, et orné d'une jolie gravure. — Prix, 3 fr. 50 c., et 4 fr. franc de port; papier vélin, 7 fr., et 7 fr. 50 c. franc de port. — A Paris, chez *Delaunay*, libraire, Palais-Royal, n° 243.

C'est un spectacle bien singulier que celui qu'offre souvent la littérature. Pour ne parler ici que de la poésie, on peut la comparer a un champ immense qu'une foule de gens s'occupent sans cesse à retrécir. Ils ont une vaste campagne et veulent absolument n'avoir qu'un enclos. Faute de mieux, l'intolérance se rejette sur la littérature, et émet tour-à-tour les opinions les plus exclusives et les plus contradictoires. Qu'un homme de lettres n'estime guère que le genre où il excelle, et ne veuille lire ni louer autre chose, malheureusement cela est naturel, quoique cela soit étrange : mais qu'une foule de juges suivent la même marche, qu'ils ne veulent qu'un genre, et bientôt ne veulent qu'un homme, voilà ce qui se conçoit moins et s'est vu trop souvent. Il fut un tems en France où la poésie était presque toute entière en épîtres légères, en pièces fugitives. Les innombrables partisans de ce genre éminemment français, avaient sans doute aussi leur intolérance et *persiflaient* vraisemblablement beaucoup les auteurs qui essayaient de montrer une poésie plus forte et des sentimens plus profonds. Cependant il s'est élevé un homme qui, éminemment doué par la nature, a offert les plus beaux modèles de cette haute poésie, et en même tems a donné de nouvelles ressources à notre versification et de nouvelles cordes à notre lyre. Aussitôt que son succès a été aussi constaté qu'il était juste, une génération toute entière s'est précipitée sur les traces de ce grand poëte. On a imité ses procédés, on a quelquefois approché de son talent, et des hommes distingués sont aujourd'hui l'honneur de son école : mais qu'est-il arrivé ? on n'a

Digitized by Google

plus cultivé, on n'a plus vanté que la poésie élevée, pittoresque et descriptive. On a presque abandonné la poésie légère qui a aussi son mérite, et au lieu de deux plaisirs on n'en a plus voulu qu'un, lequel même n'en est pas toujours.

Les bons esprits s'opposeront constamment, autant qu'ils le pourront, a cet envahissement d'un genre sur tous les autres. Ils jouiront partout de ce qui est bon. Ils pourront se taire sur ce qui est trop vanté; mais ils appuieront sur ce qui ne l'est pas assez, et moins un genre estimable aura de faveur, plus l'auteur qui s'est distingué leur paraîtra digne d'être soutenu de leurs suffrages. Ce sont ces suffrages des bons esprits qui ont assuré le succès des quatre premières éditions des poésies, que nous annonçons. On ne peut accuser M. Vigée d'être de ces hommes qui sont toujours du parti des vainqueurs. Il a cultivé la poésie légère au milieu des triomphes de la poésie descriptive. Abandonné par beaucoup de *poëtes fugitifs* qui ont justifié ce nom en quittant leur parti et même en passant dans l'autre, il est resté presque seul sur le champ de bataille, il y est encore, et s'il n'a point succombé dans cette lutte, il doit la craindre moins encore aujourd'hui qu'il se présente mieux assuré que jamais.

Cette cinquième édition, préférable de tout point aux précédentes, commence par *ma journée*. Il n'est pas bien prouvé que ce soit un poëme, comme l'appelle l'auteur, faute peut-être de savoir quel autre nom lui donner; mais, il est certain que c'est un des plus brillans morceaux de poésie légère qui ait paru depuis long-tems. Il supporte même une épreuve difficile. Les personnes qui l'ont entendu lire par l'auteur avec le rare talent qu'on lui connaît, le lisent elles-mêmes avec beaucoup de plaisir encore. Comme il est très-connu, je n'en citerai ici que quelques vers.

On attendait la walse, et la walse commence.
Ce ne sont plus ces pas, ces bonds impétueux.
La scène va changer. En marchant deux à deux,
Du parquet lentement on mesure l'espace:
Mais déployant soudain la souplesse et sa grâce,

Digitized by Google

Au signal qu'on reçoit, qu'on donne tour-à-tour,
De vingt cercles pressés on décrit le contour.
La beauté, que dès-lors le plaisir environne,
Au bras qui la soutient mollement s'abandonne;
Une tendre langueur se répand sur ses traits,
Son œil demi-voilé n'en a que plus d'attraits;
Sa bouche de l'amour semble aspirer les flammes.
Je ne sais à quel point la walse plaît aux femmes,
Je n'ai pas leur secret; mais, dans mon jeune tems,
Je pense que, par goût, j'aurais walsé long-tems.

L'éloge de ces vers est fait quand on les a lus. On aime la poésie descriptive qu'on y trouve, et si j'ose dire aussi, celle qu'on n'y trouve pas. Il n'y en a que cette juste mesure dont on s'est si souvent écarté ailleurs.

J'approuverai avec plus de restriction ces jolis vers sur La Fontaine.

Aussi, combien d'auteurs veulent suivre ses pas!
Ils ont tous de l'esprit et lui n'en avait pas:
Le bonhomme, entre nous, n'avait que du génie.

Il n'y a pas de *génie* qui tienne: il est impossible de convenir que La Fontaine n'avait pas d'*esprit*. L'auteur s'y connaît trop bien pour tenir sérieusement à cette opinion. Au reste, quand on voudra bien s'entendre sur les mots, on sentira que, plus souvent qu'on ne croit, l'esprit est la monnaie du génie.

Les Visites sont du même genre que *ma Journée*, et ont eu à-peu-près le même succès. Par la même raison, je n'en citerai rien, hormis pourtant un vers sur l'opéra-comique:

Monsieur (dit l'auteur) faut-il être sincère?
On fait un opéra quand on n'a rien à faire.

Le vers est joli: mais est-il très-juste? je sais qu'il s'est établi dans la littérature une opinion qui en exclut presque l'opéra-comique. Je conviens que le succès des ouvrages de ce genre tient souvent tellement à la musique, et quelquefois encore tient tellement à rien, que la part du poëte n'est pas toujours facile à faire. Mais n'y a-t-il pas des occasions où cette part est claire, et même est assez

Digitized by Google

brillante? Le répertoire encore si nouveau de l'Opéra-Comique n'offre-t-il pas déjà un certain nombre de petites comédies où le public paraît constamment trouver de l'esprit, de la gaieté, et quelquefois des scènes qui ne seraient déplacées nulle part. Sans parler ici de l'élégance de Favart, de Marmontel, et des savantes et dramatiques compositions de Sédaine, croit-on qu'il fût si facile de faire *Adolphe et Clara* ou *Maison à Vendre*? Je crois qu'on a droit de réclamer un peu plus d'indulgence et d'égards pour un genre qui a produit de tels ouvrages.

J'attaque les opinions de M. Vigée, ne pouvant guère attaquer son style, qui est en général d'une correction aussi précieuse qu'elle est rare. Ce n'est pas qu'une critique minutieuse ne trouvât encore quelquefois à la contredire; mais je ne connais aucun auteur qui résistât entièrement à de pareilles chicanes; et c'est en vouloir à son propre plaisir que de juger la poésie avec cette rigidité. Uranie est la seule des muses à qui l'on ait donné le compas.

Au milieu de ces poésies d'un ton si léger et si agréable, on trouve une héroïde intitulée, *Ariane abandonnée*. L'héroïde était, comme on sait, une espèce de *tragédie épistolaire*. Ce genre si sombre n'est peut-être pas celui qui convient le mieux à M. Vigée, et cependant dans cet essai on trouve beaucoup de vers très-bien faits, tels que ceux-ci :

> Dieux vengeurs, armez-vous, que vos foudres soient prêtes!
> Neptune! contre lui soulève les tempêtes....
> Qu'ai-je dit! Soyez sourds à mes vœux indiscrets,
> O dieux! je l'aime trop pour le haïr jamais.

Je passe plusieurs morceaux fort agréables pour arriver à un des meilleurs et des moins connus de ce recueil: je veux parler de l'*Epître à Ducis* sur *la Médiocrité*. Dans cette communication d'un poëte très-aimable avec un poëte éminemment sombre et tragique, il y a une fusion des deux manières qui est pleine de charme et d'intérêt. En écrivant à M. Ducis, à ce patriarche de notre poésie, dont tout homme de lettres honore les talens et les vertus, M. Vigée a pris un style plus ferme,

Digitized by Google

une manière plus large, plus gracieuse, ce me semble, que dans aucune autre de ses poésies. Pour qu'on en juge bien, je vais citer un morceau d'une assez longue étendue.

La ville, tu le vois, m'offre donc le bonheur;
Mais comme aux champs sur-tout j'en goûte la douceur!
C'est-là que de nectar, que de pure ambroisie
Se parfume pour moi la coupe de la vie.
Nulle saison aussi n'intimide mes pas.
Novembre et ses brouillards, janvier et ses frimas
Ne sont qu'un vain obstacle à cette ardeur secrète
Qui me fait un besoin d'une agreste retraite;
Car tu présumes bien que les vastes châteaux,
Leurs tours, leurs ponts-levis, leurs fossés, leurs créneaux,
Les jardins fastueux et ces parcs dont la vue
Avec étonnement mesure l'étendue,
Ne tentent point l'ami de la simplicité:
Le toit du laboureur par le chaume abrité,
De mes goûts, de mes vœux aurait plutôt l'hommage.
Mais la Seine, en son cours, baigne un petit village
Dont le sol, fécondé par un soin journalier,
Remplit de l'habitant la grange et le cellier.
Là, rien de recherché, de grand, de magnifique;
Tout s'y présente aux yeux sous un dehors rustique.
Une seule maison témoignerait que l'art,
Un moment, dans le lieu s'arrêta par hasard,
Et voulut, en dépit du luxe et de la mode,
D'un modeste séjour faire un séjour commode.
C'est dans cette maison, qu'au sein de l'amitié,
De chacun de mes ans s'écoule la moitié,
Et vers elle toujours un même goût m'entraîne:
C'est que je n'y connais ni l'ennui ni la gêne.
Un valet important ne vient pas, sans façon,
Me dire en terme exprès: « Madame est au salon. »
Je fais ce que je veux. Seul et dans le silence,
Sous mon verrou discret, je lis, j'écris, je pense;
Ou, lorsqu'un ciel d'azur me défend le repos,
De mon hôte, à loisir, je parcours tout l'enclos.
Je ne m'égare point dans un espace immense,
Mais la simple nature a sa magnificence.

Digitized by Google

Peins-toi d'antiques murs ou, rivaux du verger,
Des espaliers féconds sont venus se ranger;
Une eau qui, de son cours charmant la promenade,
Ici roule en torrent, et là tombe en cascade;
Des berceaux qu'au hasard la serpe a façonnés;
Mais de pampre, de fleurs, ou de fruits couronnés:
Pour enchanter les yeux en faut-il davantage?
Apprenti jardinier, par fois je fais l'ouvrage
Du rustre qui pour lui, du matin jusqu'au soir,
Me laissant promener la bêche ou l'arrosoir,
Sur le sable s'étend, et lourdement sommeille
Gonflé du vin du jour et du vin de la veille.
Pour son vieux serviteur le maître est indulgent;
Je le serais de même: après tout, notre argent
Peut-il payer les soins d'un parfait domestique?
Je ne te parle pas de cette république
D'oiseaux qui, différens de plumage et de nom,
Peuplent les toits, les murs, les cours de la maison;
Du bon chien qui, perdant son allure craintive,
Accourt, bondit et jappe aussitôt que j'arrive;
Du paisible animal dont, mauvais cavalier,
Je prétends, mais en vain, faire un ardent coursier;
De la vache, cédant, pour peu qu'on la caresse,
Sa mamelle abondante à la main qui la presse;
Leur présence pourtant m'intéresse et me plaît.
Mais tu sauras du moins quel est sur-tout l'attrait
Qui m'appelle et me fixe en ce riant asile;
C'est que j'y suis aimé, c'est que j'y suis utile.
De tems en tems j'écoute, et bien patiemment,
L'affaire qu'on me vient conter bien longuement;
Je ramène un époux au serment qui le lie;
Deux voisins sont brouillés, je les réconcilie;
Des vœux d'un couple amant je hâte le succès;
J'apaise une querelle ou préviens un procès;
De petits orphelins sont-ils dans la misère,
Quoique dans mon hôtesse ils trouvent une mère,
Je les soulage aussi: consoler la douleur
Et faire un peu de bien, c'est encor du bonheur.

Ah! puisque le printems rajeunit la nature,
Que les bois ont repris leur verte chevelure,
Viens, Ducis, viens jouir de ce manoir charmant,

Digitized by Google

Sûr qu'on t'y recevra sans fade compliment,
Sans apprêt, sans contrainte et sans cérémonie.
Mes hôtes, avant tout, prisent la bonhomie;
Tu seras content d'eux. Et quel plaisir pour moi
De te voir, de penser, de causer avec toi;
De te dire combien je méprise le monde,
Ses travers, sa bassesse, ou sa noirceur profonde;
A quel point je suis las du sot métier d'auteur,
Car j'en prévois le prix! Un journal détracteur,
Lorsque vers l'Achéron il me faudra descendre,
En publiant ma mort, insultera ma cendre;
Mais, venant y fixer un regard attendri,
Qu'un objet qui m'aimait et que j'aurai chéri,
Lui donne quelques pleurs. D'un lâche et vil outrage
Il m'aura trop vengé par ce touchant suffrage.

Me voici encore admirant les vers, mais n'approuvant pas l'opinion. Pourquoi M. Vigée croit-il qu'après lui on *insultera à sa cendre*? Ignore-t-il que cette époque, qu'il nous fera, j'espère, attendre fort long-tems, est l'heure de la justice, et que supposé que cette heure ne fût pas jusques-là arrivée pour lui, c'est alors sur-tout qu'on apprécierait tout ce qu'il y a d'ingénieux et d'élégant dans ses ouvrages et dans son style. On voit dans les poésies de M. Vigée plusieurs autres traces des injustices qu'il éprouve ou qu'il prévoit. C'est aussi à cette pensée qu'il faut attribuer un assez grand nombre d'épigrammes qui terminent son recueil. Ce n'est pas toujours là qu'il a été le plus heureusement inspiré; mais ce n'est pas là non plus que la nature l'appelait: on voit sans peine qu'il est né pour des sentimens bien plus doux et plus aimables, et que ce n'est qu'en se faisant une espèce de violence qu'il exprime ses haines qui, à ce qu'il assure, ne sont jamais que des revanches. Je pourrais citer de lui de jolies épigrammes; mais j'aime mieux choisir dans son recueil une *épigramme à la grecque*, c'est-à-dire, un madrigal dont le trait me paraît charmant.

La Création de la Femme.

Dieu, dans sa puissance infinie,
Avait créé la terre, et la mer, et les cieux;

Digitized by Google

Entre ces élémens établi l'harmonie,
Et pour se délasser, mis l'homme au milieu d'eux;
Mais l'homme seul, hélas! s'ennuyait; à l'ouvrage
Dieu se remit soudain, fit la femme; et les yeux
Sur cet objet fixés, prêt à lui rendre hommage:
Restons en là, dit-il; je ne ferais pas mieux.

Voici une espèce de triolet adressé par l'auteur à un jeune poëte. Le conseil est bon et quelquefois nécessaire.

Esprit, raison et sentiment
Sont l'ame de la poésie.
Tour élégant, rime choisie
Remplacent difficilement
Esprit, raison et sentiment.
Quand vous invoquez Polymnie,
Demandez-lui donc instamment
Esprit, raison et sentiment.
Croyez qu'on bâille, qu'on s'ennuie,
Lorsqu'on cherche inutilement
Dans œuvre de mots seuls remplie,
Esprit, raison et sentiment.

On sent bien que dans un recueil composé de près de deux cents pièces différentes, tout n'est pas et ne peut être égal: mais il y en a un très-grand nombre qu'on lira avec un extrême plaisir. Une des meilleures est certainement *mes Conventions*, morceau plein de grace et de talent, je citerai aussi *la Nouvelle Chartreuse*, et une *Epître à Louise Contat*, à cette actrice charmante que l'amitié et les arts ont eu récemment à regretter. Cette épître rappelle souvent avec un bonheur singulier la bonne manière des épîtres de Gresset. Je ne dois pas non plus oublier une élégie touchante de M. Vigée sur la mort de son fils, le *Discours sur l'intérêt*, et l'*Epître à Le Gouvé sur l'utilité de la critique*, morceau extrêmement distingué. Il est impossible de lire ce recueil sans être frappé de la variété qui y règne et de la facilité avec laquelle l'auteur saisit tant de tons différens. On lui sait gré aussi de n'y trouver aucune trace de cette manie pittoresque et descriptive qui gâte tant d'ouvrages et nuit à de si beaux talens. L'auteur a toujours du goût, ce

Digitized by Google

qui n'est autre chose que le sentiment des convenances, mérite que le public apprécie très-bien et récompense toujours.

J'ai cru remarquer que les pièces les plus longues de ce recueil sont précisément les meilleures. Je voudrais que ce fut une raison pour l'auteur d'en augmenter le nombre. En supposant que des idées plus sérieuses l'éloignent de la poésie légère, qui l'empêcherait dans ses loisirs qu'il nous peint si bien, de faire quelques épîtres telles que celles à M. Ducis et à Le Gouvé. Quelques titres littéraires qui l'honorent déjà, il gagnerait beaucoup, et nous aussi, à la publication de quelques autres épîtres de ce genre, et sur-tout de ce mérite.

Je ne sais quelle querelle chercher à l'auteur, et j'éprouve involontairement un peu d'humeur contre un homme qui prête trop rarement à la censure. C'est en lisant un ouvrage si correct que je sens tout *le bon esprit* de ces critiques qui s'attachent particulièrement à juger les mauvais ouvrages, et qui, riches en citations plaisantes, font des articles charmans à si peu de frais. Je compte bien suivre leur marche à l'avenir, et malheur au premier ouvrage un peu ridicule qui me tombera entre les mains : mais comme avant d'être malin il faut pourtant être juste, je conviens que le recueil dont je me suis très-maladroitement chargé de rendre compte, est plein d'esprit, de talent et de grâce, et doit être recherché par tous les amateurs de bons et de jolis vers.

J. C.

MADEMOISELLE DE LAFAYETTE, ou *le Siècle de Louis XIII*; par Mme DE GENLIS. — Deux vol. in-12. — Prix, 5 fr., et 6 fr. franc de port. — A Paris, chez *Maradan*, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 9.

JE pourrais ici faire une longue dissertation pour ou contre les romans historiques; mais je me sens peu de goût pour ces discussions où il est également facile de plaider les deux causes. Un bon ouvrage, dans quelque genre que ce soit, est la meilleure réponse que l'on

Digitized by Google

puisse faire aux détracteurs du genre dans lequel il est composé; mais cette réponse est la plus difficile de toutes, et celle dont les auteurs s'avisent le moins.

Quoiqu'il en soit, un roman historique doit toujours être un roman. La partie historique, il me semble, n'est qu'accessoire et indépendante de l'intérêt qui doit résulter du développement des passions, des caractères et des situations. Quelquefois même elle n'est qu'une espèce de charlatanisme à l'aide duquel, sans un grand effort d'imagination, on donne du relief à des personnages ou à des événemens qui n'en auraient point du tout s'ils étaient de pure invention. Mais je l'avoue franchement, tout cet échafaudage de puissance et de gloire, toute cette pompe et cette majesté dont s'environne l'amour des grands de la terre, a moins d'attraits pour mon cœur qu'un amour simple qui se cache dans un rang plus modeste. Plus l'homme se rapproche de la nature, plus ses affections et ses passions nous intéressent, parce qu'elles sont plus franches et plus naïves. Les amours de Paul et de Virginie ne sont-ils pas mille fois plus touchans que les amours de tous les rois ensemble? Dans toute composition romanesque ou dramatique, il faut une action, un intérêt; il faut que la curiosité soit vivement excitée, que toutes les idées du lecteur flottent vers un but, entre la crainte et l'espérance. Telles sont les conditions sans lesquelles on ne compose qu'un ouvrage froid et insipide, quelque nom qu'on lui donne, dans quelque rang de la société que l'on en choisisse les personnages. Dépouillons donc d'abord le nouveau roman de M^me^ de Genlis de toute cette pompe royale, de tout ce luxe étranger aux sentimens du cœur humain.

Une jeune personne « avait tous les principes que peuvent donner une éducation chrétienne et *les sentimens religieux les plus sincères et les mieux affermis.* Son esprit était sage, juste, étendu, son imagination vive, son ame élevée; elle mettait le bonheur à trop haut prix..... elle était décidée depuis long-tems à ne *donner sa main* qu'à un homme supérieur à tous les autres par la grandeur de son caractère, ou à celui qu'elle jugerait capable de le devenir..... Elle voulait trouver dans *un époux* la

Digitized by Google

force, l'énergie, la grandeur d'ame, enfin toutes les qualités qui font *les héros.* » Tel est le portrait moral que Mme de Genlis nous fait de son héroïne. Or voilà que cette jeune personne, si difficile dans son choix, se prend de belle passion pour un être *sans grandeur, sans énergie*, « qui n'a pas même ces vertus domestiques qui assurent le bonheur intérieur; qui manque à tous ses devoirs de fils, d'époux, de frère, d'ami; » qui porte la dévotion jusqu'au bigotisme le plus scrupuleux; n'osant même prononcer le mot d'amour devant ce qu'il aime; si bien connu pour l'austérité de ses mœurs, qu'il peut avoir tant de maîtresses qu'il voudra sans compromettre leur réputation, et cette jeune personne si sévère elle-même devient amoureuse d'un homme marié, qui fait fort mauvais ménage avec sa femme, parce qu'elle a le tort d'être vive, gaie, franche, et de montrer du goût pour les amusemens de son sexe et de son âge.

Tel est le caractère des deux principaux personnages que Mme de Genlis met en action. Or, je le demande, quel intérêt peut produire l'amour de deux êtres que rien dans le monde ne peut rapprocher? quel en est le but? Le mariage? l'amant est marié. La jeune personne descendra-t-elle de la hauteur de ses principes pour devenir la maîtresse d'un homme qu'elle ne peut épouser? Impossible; ses sentimens religieux sont trop *sincères et trop bien affermis, son ame est trop élevée.....;* son amant n'a pas de grands moyens de séduction. Un tel amour ne peut donc faire espérer au lecteur aucun résultat. Les deux amans sont séparés par une barrière qu'il leur est moralement impossible de franchir, par le caractère même que leur ont donné la nature et l'éducation. Allons-nous donc avoir le tableau de cet amour *platonique*, sentiment bisarre qui a bien un commencement, mais qui n'a point de fin, et qui, dès le premier jour, est aussi près de son but que le dernier, qui n'est point susceptible de développement, et qui, par cette seule raison, ne peut exister dans le cœur humain, où toutes les passions naissent, se développent et s'éteignent, quand elles sont arrivées à un but déterminé?

Quelquefois cependant de grandes passions nous em-

Digitized by Google

portent loin de notre caractère et de nos principes, nous mettent dans une violente opposition avec nous-mêmes, excitent en nous des combats, nous placent dans des situations critiques, nous conduisent sur le bord de l'abîme, et souvent nous y précipitent. De ce développement des passions, de cette opposition entre elles et nos principes, naissent les obstacles, les craintes, les espérances, les situations dramatiques, et toutes les sources d'un intérêt vif et profond. Mais ce n'est point ainsi que M^me^ de Genlis a vu son sujet. Les caractères de ses deux amans restent toujours les mêmes; ils n'avancent ni ne reculent, point de combats, point de situations fortes, rien de ce qui caractérise une grande passion. Le seul intérêt de curiosité qu'inspire l'amant ressemble à celui que fait naître le *Marquis* dans la *Comédie du Legs;* osera-t-il déclarer son amour, ou ne l'osera-t-il pas ? mais que fait la jeune personne? Quel est son but? elle entreprend de guérir, par ses conseils, son amant d'un défaut dont on ne guérit point, de l'indolence et de l'apathie. Si quelquefois, à force de le raisonner, elle le réveille de son engourdissement, il y retombe bientôt, et cela devait être, car l'indolence est une maladie physique autant que morale. Elle forme aussi le projet de le reconcilier avec sa femme; elle l'engage *à remplir ses devoirs d'époux;* il y consent pour faire plaisir à sa maîtresse, devient père, et le ménage est reconçilié. Mais quelle froide reconciliation! Quoi! cette jeune personne, avec tout son esprit, n'a pas pensé qu'elle était l'obstacle le plus dangereux à un rapprochement sincère et durable entre les deux époux, que tant qu'elle serait aimée, la femme légitime ne pouvait l'être? Non, elle n'a point deviné cela, et, malgré sa délicatesse excessive, elle se trouve, d'un bout à l'autre du roman, dans la position la plus fausse, et selon moi, la moins délicate.

Cependant le jeune homme a un intendant, homme adroit, grand politique. Cet intendant craint que l'amour ne prenne trop d'ascendant sur l'esprit de son maître, qu'il tient en tutelle, dont il régit bien les affaires, et dont la fortune est à sa disposition. Il forme le projet de

Digitized by Google

briser des liens qu'il redoute, et pour arriver à son but, il met en œuvre des ressorts qui ne sont pas bien neufs, et qu'on trouvera sans doute un peu faibles pour un homme doué d'aussi grands talens. Il entreprend de faire croire à l'amant que sa maîtresse le trahit, et qu'elle reçoit toutes les nuits un homme enveloppé d'un large manteau. L'amant, sans réfléchir, ajoute foi à cette calomnie horrible et dénuée de vraisemblance; mais l'habile intendant n'a pas calculé qu'un pareil moyen était non-seulement impuissant, mais encore dangereux; que la jalousie donne de nouvelles forces à l'amour, qu'elle veut s'éclairer, voir de ses propres yeux, et qu'entre amans, les soupçons les mieux fondés amènent les explications et le triomphe de l'innocence. En effet, le grand politique échoue dans une entreprise si faiblement combinée; mais bientôt il concerte avec un de ses agens une intrigue qui n'est pas plus forte que la première, mais qui doit amener un résultat positif. Il veut d'abord parler au confesseur de son maître qui, malgré *sa faiblesse, sa sagesse et sa dévotion, est amoureux comme un profane.* — Et les scrupules? que sont-ils devenus? dit l'intendant. — Les scrupules! répond l'agent subalterne; *le père Caussin est un si bon homme!*..... C'est donc d'abord ce confesseur si bon homme, que l'on veut placer entre les deux amans pour les désunir; mais l'intendant change bientôt de projet, et il est convenu que l'agent dont il se sert employera toute son éloquence pour persuader à l'amant que *lorsqu'on possède sans partage le cœur de ce qu'on aime, il est aisé d'en obtenir ce qu'on désire, et qu'ainsi sa maîtresse finira par lui accorder des rendez-vous particuliers;* et cet amant, jusqu'à ce jour si dévot et si scrupuleux, oublie tout-à-coup, et pour la première fois, *le père Caussin.* C'est quinze jours après ce moment heureux et solennel, où sa femme vient de mettre le comble à sa félicité, en lui donnant un héritier, qu'il forme le projet de séduire sa maîtresse; il lui écrit une lettre qui, d'un bout à l'autre, est un chef-d'œuvre d'astuce, digne de Tartuffe ou de Lovelace, et dans laquelle il lui propose tout uniment de se déshonorer. La jeune personne *reste anéantie;* elle

Digitized by Google

voit que son amant a perdu *toute idée de bienséance*, elle se fait religieuse, et son amant au désespoir veut se faire moine.

Tel est le canevas que Mme de Genlis s'est créé en grande partie, et sur lequel elle a brodé. Plus d'un lecteur le trouvera mesquin, des esprits difficiles le trouveront peut-être un peu ridicule et regarderont le dénouement comme une *capucinade ;* mais donnez des noms historiques, de grands noms aux personnages qui viennent de passer sous vos yeux, que l'héroïne soit Mlle de la Fayette, sa rivale la reine, son amant Louis XIII, l'intendant le cardinal de Richelieu, tout change, et vous avez un roman admirable, un chef-d'œuvre.....; tant la puissance des noms couvre l'impuissance de l'imagination, tant on donne de relief aux petites choses en les attachant à de grands souvenirs, tant les mensonges, même les plus invraisemblables, acquièrent de vraisemblance en se mariant avec la vérité! Je conçois donc facilement que le genre du roman historique soit fort commode pour les auteurs. Leurs inventions les plus bisarres y prennent le caractère respectable de l'histoire, et l'histoire, y perdant quelque chose de sa gravité, y prend tout le charme de la fiction. Mais cette riche broderie ne peut couvrir la pauvreté du fond. Tous les personnages de ce nouveau roman sont dans la plus fausse position. Il n'y a rien à espérer pour les deux amans ; ils ne cherchent point d'ailleurs à combattre un penchant réprouvé par leur situation mutuelle, mais qu'ils croient innocent ; ils s'y livrent depuis le commencement, sans contrainte et sans remords, ils font tout ce qu'ils veulent, jusqu'au moment où l'un d'eux, voulant plus qu'il ne doit, l'autre se retire d'un monde où elle ne peut rester sans danger pour sa vertu.

Le cardinal de Richelieu, le plus grand homme de son siècle, le plus grand politique qui peut-être ait jamais existé, ne paraît dans tout cet ouvrage que comme un intrigant subalterne, ne faisant jouer que de misérables ressorts de comédie, tout-à-fait indigne d'un génie tel que le sien. Je ne doute pas que le cardinal de Richelieu n'ait employé plusieurs fois des moyens aussi bas ;

Digitized by Google

il n'y a rien de bas aux yeux des politiques; mais tel est et tel sera toujours l'inconvénient des romans historiques; l'auteur est forcé de ne montrer ses personnages que sous un seul jour, sous celui qu'il juge utile au développement de son action. Il ne fait voir qu'un seul côté d'un caractère que l'histoire nous montre tout entier, et dénature en quelque sorte le sentiment qu'elle nous a donné de tel et tel grand personnage. Ainsi dans M^me^ de la Vallière, M^me^ de Genlis ne nous présente et ne pouvait guères nous présenter Louis XIV que comme un amant, et le plus grand de nos rois, envisagé seulement sous cet aspect, est un héros de roman très-commun. Dans *Mademoiselle de Lafayette*, l'auteur voulant mettre en action le cardinal de Richelieu et ne pouvant nous montrer le grand homme d'état, l'homme *qui tenait la destinée de l'Europe dans sa main*, ne nous montre qu'un intrigant fort ordinaire, à qui elle fait tenir souvent un langage peu noble avec ce Boisenval, son agent secret. J'en prends à témoin ce dialogue. « Il faut apprendre au père Caussin, dit le cardinal, que rien au monde ne doit faire tolérer un amour adultère..... — Le roi appelle peut-être encore, par habitude, cet amour une simple amitié; au vrai, *quelque chose qui puisse arriver*, je ne sais s'il pourra jamais se résoudre à prononcer le mot d'amour. — N'importe, dit le cardinal, nous apprendrons aussi au père Caussin que l'amitié intime a ses dangers entre un homme marié de trente-cinq ans et une jeune fille *belle comme un ange*. Je veux *là dessus lui donner une petite leçon*. — Il est bien juste, monseigneur, répond Boisenval, *qu'un prince de l'église* apprenne à un simple moine *son métier*. D'ailleurs tout le monde sait que votre éminence est aussi *profond théologien que grand politique*..... » Je n'ai pas besoin, je crois, de faire remarquer l'inconvenance d'un pareil langage.

On a vanté la scène où le roi et M^lle^ de Lafayette, surpris par un orage terrible, sont obligés de se réfugier dans l'église de Longchamps, et y arrivent au moment où une jeune novice va prendre le voile. Quant à moi, cette scène m'a paru fort brusquement amenée. La conduite du roi qui entraîne si rapidement sa mai-

Digitized by Google

tresse sous les yeux de la reine, m'a semblé un peu leste pour un dévot, et pour tout autre peu décente et peu délicate. L'orage arrive tout exprès, comme par un coup de baguette. Cette scène, d'ailleurs, ne produit aucun résultat, si ce n'est celui de nous faire prévoir le dénouement, comme ces rêves qui, placés au premier acte d'une tragédie, sont de funestes présages de ce qui doit arriver au dernier; mais ici, l'espèce de rêve que les personnages principaux font tout éveillés, est trop près du dénouement et le laisse trop deviner, ce dont on n'avait pas besoin, car de semblables amours ne pouvaient faire espérer un autre résultat. Je n'étendrai pas davantage ces critiques. Les habiles ont déjà prononcé sur cet ouvrage; j'aurais du me taire, et je ne m'aperçois de mon indiscrétion qu'au moment où je n'ai plus que des éloges à donner.

Mme de Genlis n'a peut-être rien écrit de mieux que ce roman, ce qui contribue sans doute à jeter un voile sur le vice absolu d'un pareil sujet. Le portrait de Mlle de Lafayette est charmant, quoiqu'un peu long et un peu travaillé. La peinture des premières années du règne de Louis XIII est un excellent morceau d'histoire. L'épisode de Mme de Bregi est une *nouvelle* très-attachante, et l'on sait que Mme de Genlis excelle dans ce genre qui ne sort pas des bornes de son imagination.

On trouve dans cet ouvrage quelques réflexions parfois profondes, souvent piquantes, et toujours justes. Je n'en citerai qu'une seule pour donner envie au lecteur d'aller chercher les autres.

« Le caractère national du Français doit sa qualité distinctive à la *chevalerie* de François Ier, à la loyauté, à la valeur et à la gaîté de Henri-le-Grand, à la galanterie et à la noble fierté de Louis XIV. Le caractère français se forme de cet heureux mélange de vertus héroïques et de qualités aimables. Il eût manqué quelque chose à ses agrémens ou à sa grandeur, si l'un de ces rois n'eût pas existé. »

En général, les ouvrages de Mme de Genlis sont remplis de ces pensées jetées, sinon à la manière de La Bruyère ou de la Rochefoucault, du moins à la ma-

Digitized by Google

nière de Duclos. Elle les prodigue trop, il est vrai, elle oublie souvent que les pensées qui naissent du fond du sujet doivent traverser le récit avec la rapidité de l'éclair; mais elle rachette par la justesse des aperçus ce qui lui manque du côté de la précision. Son style est clair, mais sans chaleur; elle a plus de raison que d'imagination et de sensibilité, et ses ouvrages se lisent, en général, avec plus de réflexion que d'intérêt. Elle sait beaucoup mieux mettre la vertu en préceptes qu'en action, parler des passions mieux que les développer et les peindre; elle éclaire plus qu'elle ne touche, persuade plus qu'elle ne séduit. Si elle avait reçu de la nature un esprit plus vif et plus piquant, une touche plus vigoureuse, une manière de peindre plus pittoresque, son tact naturel, son esprit d'observation peu commun, quoique souvent minutieux, l'eussent placée au nombre de nos meilleurs moralistes; mais il n'est pas un seul de ses grands romans dont l'idée soit originale et neuve. Ses conceptions dans ce genre sont de pièces et de morceaux; ce sont de petits tableaux qu'elle a cousus ensemble, tant bien que mal, pour les faire entrer dans un grand cadre; mais comme écrivain, elle l'emporte sur toutes les femmes qui se mêlent aujourd'hui d'écrire; enfin elle a tout ce qu'il faut pour faire excuser *l'enthousiasme* de ses admirateurs, et pour la consoler *de l'injustice* de ses critiques.

AD..... DE S....N.

AMÉLIE ET CLOTILDE, par J. BOCCOUS. — Quatre vol. in-12. — Prix, 9 fr., et 11 fr. franc de port. — A Paris, chez *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue de Seine, n° 8.

LORSQU'UN écrivain sait penser (ce qui n'arrive pas toujours), on peut avoir la certitude qu'une conception principale s'est d'abord offerte à son esprit, et qu'il y a subordonné toutes les parties de son ouvrage. Pour l'apprécier alors avec exactitude et avec justice, pour ne pas s'exposer sur-tout à le condamner sans l'entendre,

Digitized by Google

il n'est qu'un moyen sûr, mais souvent peu facile, et qui demande un mûr examen; c'est de remonter avec l'auteur à cette conception première et génératrice; de s'identifier avec lui pour mieux pénétrer ses intentions; de se rendre un compte fidèle de son but et de ses moyens; en un mot, de se placer pour le juger, dans le même point de vue où il s'est placé pour écrire.

En cherchant ainsi à m'assurer du but principal de l'auteur d'*Amélie et Clotilde*, j'ai cru voir qu'il s'était surtout proposé de montrer, ou plutôt de faire sentir par de vives et énergiques peintures, que si la passion de l'amour, la plus douce et la plus orageuse des passions humaines, modifie quelquefois nos penchans, les asservit à son empire, et les dirige à volonté comme des sujets soumis et fidèles, souvent aussi l'amour même est modifié par ces penchans, prend la teinte des divers caractères, et devient dans des cœurs différens, capable des plus grands crimes, ou susceptible des plus héroïques efforts de vertu.

Si tel a été, en effet, le principal but de l'auteur, on verra par l'analyse suivante jusqu'à quel point il s'en est approché.

Amélie, douée d'une sensibilité exquise, douce, naïve, et cependant d'un caractère aussi ferme qu'élevé, aime tendrement Lucidor, que le comte de Beaucourt, son père, lui destine pour époux. Lucidor est un jeune fat, rempli de ces qualités brillantes qui deviennent autant d'instrumens de perfidie quand elles cachent un cœur corrompu. Il ne connaît de l'amour que ses plaisirs; il n'a pour but dans ses intrigues que de satisfaire son caprice, et de préparer des jouissances à son excessive vanité. Reçu avec un dédain affecté par l'indigne sœur d'Amélie, l'orgueilleuse et exigeante Clotilde, à laquelle il avait d'abord fait l'honneur d'adresser ses hommages, il s'était depuis attaché à gagner le cœur d'Amélie, aussi confiante que sensible; et il y avait trop bien réussi.

Cependant Amélie ignore qu'elle a inspiré la passion la plus noble et la plus tendre à Edmond, jeune homme aimable et généreux, d'une conduite exemplaire, et dont le cœur est susceptible de porter toutes les vertus jus-

Digitized by Google

qu'au dévouement le plus héroïque, comme celui de Clotilde, violent et dissimulé, est capable de se livrer à tous les genres d'excès. Cette femme artificieuse n'avait feint de dédaigner les hommages de Lucidor que pour mieux jouir d'un triomphe dont se flattait en secret son insatiable vanité. Du moment que la jalousie entre dans son ame altière, elle ne voit plus dans sa sœur qu'une odieuse rivale. Dissimulant toutefois les passions qui la consument, elle reçoit avec une bonté apparente les assiduités d'Edmond, qui, toujours fidèle à ce qu'il aime, ne chérit dans Clotilde que l'unique sœur d'Amélie, et ne cherche dans ses entretiens qu'une diversion à ses peines.

Ces assiduités cependant trompent le comte de Beaucourt aussi bien qu'Amélie et sa mère. Ils croient Edmond amoureux de Clotilde; et n'attendent pour les unir que d'avoir conclu le mariage de Lucidor et d'Amélie.

Le projet de ce mariage a été formé depuis long-tems par le comte de Beaucourt et le baron de Perceval, père de Lucidor. Liés depuis 40 ans, le comte et le baron se sont toujours aimés, malgré l'opposition marquée de leurs opinions et de leurs goûts. Le comte est d'un caractère ferme et en apparence sévère, mais il porte un cœur accessible aux plus douces affections. Attaché violemment à ses principes, qui sont souvent des préjugés, il n'est pas moins asservi aux convenances, qui sont toujours pour lui des lois ou des chaînes. Du reste, sa passion dominante est la chasse; et malheur au braconnier qu'il rencontrerait dans ses bois, s'il pouvait se livrer à sa colère avant de consulter sa sensibilité! Le baron est d'un tempérament vif, d'une humeur gaie, d'un caractère ouvert et loyal, mais parfois un peu trop sincère, ou pour mieux dire, trop brusque. Son aversion à lui, c'est la chasse; sa passion est pour les beaux-arts; et quelquefois cette passion dégénère en véritable manie. Des goûts si opposés avaient souvent fait naître entre les deux amis des querelles toujours suivies d'un prompt raccommodement. Ils ne s'en aimaient que mieux; sauf à se brouiller de nouveau pour se raccommoder encore.

Le baron presse le mariage de son fils et d'Amélie.

Digitized by Google

Le contrat va être signé. La comtesse de Beaucourt tombe malade. Mère aussi malheureuse que tendre, elle a perdu, d'une manière horrible, un fils encore au berceau. Sa santé depuis ce tems a toujours été chancelante : elle dépérit de jour en jour. Combien elle voudrait cependant qu'il lui restât assez de vie pour être témoin du bonheur de sa fille ! Elle dissimule ses souffrances ; elle exige qu'on ne diffère plus : le jour est pris, le contrat dressé ; elle le signe, et elle meurt.

Peu de jours avant sa mort, la comtesse avait soupçonné la passion secrète de Clotilde pour Lucidor, et n'avait rien oublié de ce qui pouvait en prévenir les suites funestes. Elle avait exigé de ses filles le serment de se chérir et de s'entr'aider toujours : elle avait eu avec Clotilde un long et touchant entretien, et lui avait laissé une lettre dont on va connaître l'objet.

Edmond reçoit cette lettre au moment où il allait partir, résolu à fuir sa patrie et à chercher dans les distractions d'un long voyage l'oubli de son malheureux amour. Il déchire l'enveloppe, il lit ; il entend l'amie qu'il a perdue lui recommander sa Clotilde, lui témoigner combien elle mourrait contente si elle emportait la certitude qu'il sera un jour l'époux de cette fille si chère !..... Edmond ne balance plus, il fait un noble effort sur lui-même, et se dispose à remplir les vœux que formait en expirant celle qu'il avait appris à respecter et à chérir comme une mère.

Les deux sœurs se sont retirées dans un château peu éloigné. Amélie est attaquée d'une maladie dangereuse ; ce qui fournit à Clotilde l'occasion d'entretenir avec Lucidor une correspondance suivie. Lucidor, pour se venger des anciens refus de Clotilde, entreprend de la séduire. Il réussit ; et ne voit dans ce succès qu'un motif impérieux de hâter plus que jamais son union avec Amélie, qui commence à se rétablir. Sur ces entrefaites, Edmond a demandé la main de Clotilde ; le comte la lui a promise, et Clotilde, qui a besoin de gagner du tems pour faire jouer les ressorts qu'elle prépare en secret contre sa sœur ; a aussi donné

Digitized by Google

son consentement. Tout se dispose pour les deux mariages : ils seront célébrés le même jour.

Ici un nouvel incident

Change tout, donne à tout une face imprévue.

Un vieil officier, sa jeune fille, réduits à une extrême indigence, viennent demeurer près du château. Cette fille, nommée Agathe, a été aussi victime de la séduction de Lucidor. Celui-ci ne tarde pas à découvrir leur nouvelle retraite. Il tremble que le secret de ses perfides amours ne soit enfin dévoilé : et tandis qu'Amélie comble de ses bienfaits la malheureuse Agathe et son vieux père, il les fait enlever par des brigands. Le courageux Edmond, accouru pour les défendre, est enlevé avec eux.

Lucidor n'était déjà que trop intéressé à perdre Edmond. Il savait que ce dangereux rival avait percé le mystère de ses amours avec Clotilde. Par le récit qu'il fait lui-même de l'enlèvement d'Agathe, et par des lettres supposées dans lesquelles son valet-de-chambre imite l'écriture d'Edmond, c'est sur ce dernier que retombe tout l'odieux de son crime : Edmond ne passe plus que pour un scélérat.

L'hymen d'Amélie et de Lucidor est sur le point de se conclure. Clotilde, furieuse et désolée, rappelle en vain à son séducteur les promesses qu'elle en a reçues : il méprise ses pleurs et ses menaces. Lucidor et Amélie sont à l'autel : le prêtre va prononcer les paroles sacrées..... Clotilde pousse un cri horrible, et tombe sans connaissance : la cérémonie est interrompue.

A cette scène dramatique, en succède aussitôt une autre qui est d'un grand effet dans le roman, et que je regrette de ne pouvoir qu'indiquer. Clotilde a repris ses sens ; mais d'affreuses convulsions succèdent à son long évanouissement. Il est nuit ; et Amélie, qui n'a point voulu la quitter, est restée seule avec elle. En jetant les yeux sur une table placée près du lit de sa sœur, elle aperçoit une lettre qui paraît récemment écrite, et dont voici le contenu : « Mon père, une passion malheureuse me conduit au tombeau. Je meurs victime du bonheur

Digitized by Google

d'une autre. Si une maladie naturelle ne remplit pas mon attente, n'accusez que moi des moyens que j'aurai employés pour me délivrer d'une existence que j'abhorre.

CLOTILDE.

Amélie, tremblante et saisie d'horreur, avait à peine achevé la lecture de cette lettre, lorsque, portant ses regards sur un tiroir à demi ouvert, elle y voit un poignard et une enveloppe cachetée, ayant pour suscription ces mots : *Remède extrême*. Elle pousse un cri, frissonne, se saisit du poignard et du poison. Clotilde les lui arrache. « Monstre, que fais-tu? lui dit-elle; veux-tu m'ôter la seule ressource qui va me délivrer de ton horrible présence? » Alors commence entre les deux sœurs un entretien dans lequel Clotilde, égarée par l'excès de sa rage et de son désespoir, fait l'aveu de sa passion pour Lucidor, des tourmens qu'elle a soufferts, de la résolution irrévocable qu'elle a prise; menace de se frapper à l'instant même du poignard dont sa main est armée, si Amélie ne consent à lui céder ce qu'elle aime, et ne s'engage par serment à tenir à jamais cachés les motifs d'un tel sacrifice. Amélie, hors d'elle-même, a fini par tout promettre : elle reste anéantie.

Depuis ce moment fatal, il n'est plus de repos pour elle : tout est changé; tout est fini : au bonheur qui l'attendait succède l'affliction la plus profonde. Cependant, ni les menaces, ni les plus durs traitemens, ni la malédiction de son père, ni les prières du baron, ni la douleur d'un amant qu'elle adore et qu'indignent ses refus, ne peuvent la porter à trahir sa promesse, ni à violer le secret que lui a confié sa sœur. Lucidor, de son côté, se voit contraint de céder aux violences de Clotilde. On va célébrer leur hymen. Amélie, seule et désolée, s'éloigne lentement de ces lieux où tout insulte à son malheur. Elle s'égare dans les bois qui entourent le château, et tombe entre les mains des bandits qui ont enlevé Agathe. Ils l'entraînent dans leur affreux repaire, d'où la délivre un inconnu.

Telle est la première moitié de l'intrigue. Les aventures de tout genre s'accumulent à tel point dans le

Digitized by Google

reste du récit que ce serait passer toutes les bornes que de vouloir seulement les indiquer. Il suffira d'ajouter que, depuis son éloignement de la maison paternelle, Amélie, errante, menacée dans sa vie et dans son honneur, tombe d'embûches en embûches, de périls en périls, et d'infortunes en infortunes; toujours en butte aux poursuites d'un amant qu'elle chérit, et qui s'obstine à vouloir la séduire; toujours persécutée par une sœur jalouse, et qui brûle de l'immoler à ses soupçons; toujours protégée par l'inconnu, dont la générosité courageuse ne s'est jamais démentie, et qui, l'ayant une fois retirée des mains de ses ravisseurs, n'a plus cessé de veiller sur elle.

Le comte de Beaucourt, qui prend pour une fuite l'éloignement d'Amélie, est plus que jamais irrité contre elle. Le baron de Perceval, qui l'aime tendrement et la croit innocente, ne perd pas une occasion d'élever la voix en sa faveur. Il parvient à émouvoir les entrailles paternelles. Le comte pleure, il regrette, il redemande son Amélie. Amélie paraît alors : l'inconnu qui l'a sauvée tant de fois, force tous les spectateurs à reconnaître son innocence, dévoile la trahison de Clotilde, fait voir en lui cet Edmond lâchement calomnié par Lucidor, et dans ce Lucidor même l'infâme ravisseur d'Agathe. Clotilde se livre d'abord aux plus violens accès de fureur, tombe ensuite dans le délire, et meurt bientôt, en confessant l'énormité de ses crimes; car, pour le dire en passant, elle en a commis de si horribles qu'il m'en aurait trop coûté de les offrir à l'imagination des lecteurs. Lucidor, non moins coupable, éprouve les mêmes remords, et court s'ensevelir à la Trappe. Amélie désabusée, oublie un amant perfide, et en accordant sa main au généreux et tendre Edmond, lui donne enfin le digne prix de tant de services et de constance.

Il y a des invraisemblances dans ce roman : il y a même des invraisemblances morales. Je veux dire que les personnages n'agissent pas toujours d'une manière naturelle, et sur-tout que leurs actions ne sont point assez motivées. Des éclaircissemens et des préparations

Digitized by Google

ménagées avec beaucoup d'art, seraient souvent nécessaires, non-seulement pour écarter toute obscurité du récit, mais pour y répandre ce ton de persuasion et de vérité d'où naissent les émotions que la raison et le goût avouent. L'auteur vise trop constamment et trop ouvertement à l'effet; il n'est pas toujours exempt d'affectation ni de trivialité. Mais, quels que soient ces défauts et quelques autres encore que j'aurais pu remarquer, ce roman attache à tel point qu'on ne peut en suspendre la lecture. Il abonde en peintures touchantes, en scènes terribles : il s'empare de l'imagination qu'il conduit de surprise en surprise; il excite, il soutient, nourrit et accroît sans cesse l'émotion du lecteur. Les grands effets y sont prodigués avec une richesse d'invention remarquable; et l'intérêt de curiosité y est porté au plus haut degré où il puisse atteindre. Des traits de dialogue excellens, des observations intéressantes, ajoutent encore au plaisir que produit le récit des événemens, le développement des caractères, et donnent sur-tout une idée favorable de l'esprit et du talent de l'auteur, à qui cet ouvrage assure un rang parmi nos romanciers modernes.

Cet auteur est espagnol : il nous en prévient dans sa préface. On aurait pu le deviner en parcourant son livre. Ce qui le distingue sur-tout, c'est une imagination vive et féconde, qui ne sait pas toujours se régler. Très-versé dans la littérature de son pays, il a fait encore une étude sérieuse et approfondie de la littérature des Anglais, de celle des Italiens et de la nôtre. Il doute cependant lui-même qu'il soit encore parvenu à bien posséder notre langue. Cette langue est si difficile; tant de Français qui, d'ailleurs, ne manquent ni d'esprit, ni d'instruction, l'écrivent eux-mêmes si mal, qu'il faut, pour n'être que juste, ne pas exiger qu'un étranger en connaisse mieux qu'ils ne font, les analogies, les délicatesses, ou même qu'il respecte des règles qu'il nous voit chaque jour violer. Sa diction est vicieuse, mais son style a souvent du nerf et du coloris. Il ne s'exprime point avec correction, mais il écrit avec esprit, avec imagination, quelquefois même avec éloquence. J'ose

Digitized by Google

annoncer que son ouvrage aura beaucoup de lecteurs ; et je ne crains pas que l'événement démente ma prophétie. M. J. J.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre de l'Impératrice.—Le Vieillard et les jeunes gens, et l'Habitant de la Guadeloupe,* pour le début de Martelli et la continuation de ceux de Mlle Desbordes.

Jamais le théâtre de l'Odéon n'a présenté à la curiosité publique un appas plus attrayant que celui qui lui fut offert mardi dernier : aussi ne faut-il pas demander si la salle était bien garnie, et si les spectateurs formaient eux-mêmes un spectacle. La curiosité exerce son empire comme la mode, ou plutôt on peut les regarder comme deux sœurs inséparables qui se prêtent un mutuel appui.

Trois acteurs renommés ont reçu tour-à-tour les adorations de la province. Ce triumvirat se composait de Granger, de Martelli et de Beauval. Martelli pour les rôles à grande tenue, en langage technique *les rôles habillés*, paraît avoir obtenu constamment la préférence sur ses deux rivaux. Fier de la dignité qui fut son lot, il cédait de grand cœur à ces petits marquis de coulisse, le domaine de l'insolence. Un souverain tel que Martelli, semblable à ceux de la Grande-Bretagne, ne se déplace point aisément de ses états. Que d'interprètes, que d'ambassadeurs n'a-t-il donc pas fallu employer pour l'arracher d'un séjour dont il faisait les délices? Encouragé par les regards bienveillans et par l'activité énergique de M. le surintendant, dont le zèle s'exerce à verser un nouvel éclat sur les théâtres, l'administrateur de celui de l'Odéon a tout mis en œuvre pour conquérir un acteur aussi distingué que Martelli. Il a fait des sacrifices de plus d'un genre qui tous doivent tendre à l'amélioration de ce spectacle. Il a su alléger le théâtre d'une foule d'individus qui ne faisaient que l'embarasser. Il a tranché sans égard et sans pitié les branches parasites qui dévoraient la substance de l'arbre, pour ne conserver que les rameaux utiles. Il doit s'attendre à voir le succès couronner tant de zèle. Le drame semble être le genre le mieux accueilli au faubourg Saint-Germain, et l'administrateur

Digitized by Google

s'est armé des instrumens nécessaires à l'exploitation de cette mine. Témoins le naturel, la sensibilité exquise de Martelli, et les larmes si touchantes de M^lle^ Desbordes. Les époux et les épouses, les mères et les filles, les amans et leurs maîtresses, viendront apporter en tribut leurs pleurs à l'Odéon.

Ce n'est pas que Martelli soit toujours le mouchoir à la main, et ne puisse fort bien égayer son visage. Il a prouvé qu'il savait avec art,

Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

M. de Naudé qu'il représente dans *les Vieillards et les jeunes gens*, fait si bien oublier ses soixante-deux ans, ses grâces sont si légères, son jeu si délicat, si jeune, ses intentions si fines, qu'au théâtre et dans la salle toutes les conquêtes ont été pour lui. M^lle^ Desbordes, jalouse de contribuer à l'éclat de son début, lui avait en partie sacrifié son amour-propre. Le rôle qu'elle jouait n'est rien par lui-même, mais le talent sait de rien faire quelque chose. On voyait dans Victor un petit espiègle qui laisse percer de tems en tems ses malices spirituelles. Mais une lutte sentimentale s'est établie entre elle et Martelli, dans *l'Habitant de la Guadeloupe*. Leurs questions étaient si naïves, leurs soupirs entrecoupés si naturels, leurs accens si vrais, si tendres, si touchans, que non-seulement du parterre au ceintre on sanglottait, mais que l'acteur et l'actrice en s'écoutant versaient des larmes;

Et le souffleur oyant ceci,
Loin de souffler pleurait aussi.

Ce ne sont point, pour le coup, de ces applaudissemens tels qu'on en voit tous les jours, qui s'achètent aux dépens de la bourse d'un acteur ou d'une actrice, ou des épaules d'un partisan trop indiscret, ceux-ci sont de franc jeu : *honni soit qui mal y pense*.

On peut juger de la sensation que produira Martelli par celle qu'il a fait naître, étant à peine remis des fatigues de son voyage, et tourmenté encore par un enrouement qui le prive des facultés de son organe. Cet artiste distingué sera d'autant plus utile au théâtre de l'Impératrice, que l'esprit de l'homme de-lettres vient chez lui au secours de l'acteur. Les auteurs seront jaloux de lui créer des rôles, bien sûrs que son intelligence embellira leurs talens. Les écrivains les plus distingués ouvriront leur portefeuille, et la médiocrité,

Digitized by Google

se verra forcée de fermer le sien. Le comité de lecture, qu'on accuse un peu lestement quelquefois du malheureux destin des ouvrages sifflés, se trouvant moins souvent placé entre les pavots de l'ennui et le sourire de la pitié, y gagnera à son tour, il s'évitera quelques mauvaises épigrammes, et s'enrichira peut-être de quelques bonnes pièces.

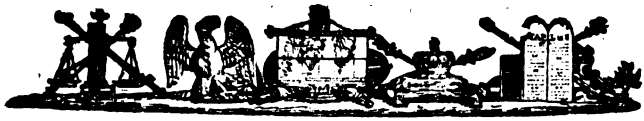
DU PUY DES ISLETS.

NÉCROLOGIE — Le premier de nos poëtes modernes, Jacques Delille, vient d'être enlevé aux lettres et à ses nombreux amis. Né à Aigue-Perse en 1738, il était âgé de 75 ans : lorsque la mort l'a surpris, il s'occupait encore, dit-on, d'un poëme *sur la Vieillesse*, et des corrections qu'il jugeait nécessaires dans sa traduction de l'*Enéide*.

Son corps est resté exposé plusieurs jours à la vénération et aux regrets des hommes de lettres et des élèves du Collége de France. Jeudi dernier, il a été transporté au cimetière de l'Est, suivi du cortége nombreux des membres de l'Institut, des professeurs du Collége de France, des conseillers de l'Université, etc., etc. M. le comte Regnaud de Saint-Jean-d'Angély, comme président de la seconde classe de l'Institut, a prononcé un discours sur sa tombe. Ce discours est un chef-d'œuvre d'éloquence et de sensibilité ; MM. Delambre et Arnault, l'un comme professeur du Collége de France, l'autre comme secrétaire-général de l'Université, ont aussi exprimé dignement les regrets qu'excitait dans l'Université et spécialement dans l'établissement auquel il était attaché, la perte de cet incomparable professeur.

Nous donnerons par la suite une notice détaillée sur sa vie et ses ouvrages.

Digitized by Google



POLITIQUE.

Les journaux anglais à la date du 20 n'offrent rien d'intéressans, si ce n'est la reprise des hostilités des insurrections dans l'Amérique méridionale, et l'accusation dirigée contre le général Miranda d'une défection en faveur de l'Angleterre, dont il paraîtrait qu'il était l'agent : il convient à cet égard d'attendre des renseignemens plus authentiques. On écrivait d'Hambourg à Londres, en date du 6 avril, ce peu de mots intéressans et significatifs.

« Il n'y a pas de demande pour les productions coloniales, ce qui fait que le prix en est nominal. Il est impossible d'envoyer des marchandises dans l'intérieur, tant que l'ennemi n'aura pas été éloigné de nos environs. Le change sur Londres est à 28 s. 2 d.; l'escompte, de 5 1/2 à 6 pour 100. L'argent est très-rare. Nous apprenons en ce moment que Lunebourg est réoccupé par 400 hommes. Nous sommes encore à recevoir des armes; il est instant qu'il nous en arrive bientôt, car nous sommes sérieusement menacés : plaise au ciel que nous recevions les hommes et les armes qu'on nous promet, mais qui n'arrivent pas ! Nous n'entendons pas parler de Brême, et ne savons pas ce qui s'y passe. C'est ici comme par-tout; nos vieillards et nos hommes d'expérience redoutent les événemens qui se préparent; les jeunes gens et ceux qui ne doutent de rien, se livrent à de dangereuses illusions. »

Depuis cette date, les nouvelles officielles et celles de Brême ont appris que le prince d'Eckmüll était arrivé à Haarbourg, le général Sébastiani à Lunébourg, et que le pays entre le Weser et l'Elbe était complètement nétoyé.

Les nouvelles d'Allemagne renouvellent l'idée d'hostilités prochaines entre les Serviens, appuyés par les Russes, et les Turcs. Les Serviens arment leurs places fortes. Les Turcs font de nouveaux mouvemens en Bosnie.

En Autriche, les mesures de finances prescrites par le dernier acte impérial relatif aux billets d'anticipation continuent à occuper le cabinet. Les réserves d'infanterie sont portées au complet : les recrues incorporées sont exercées pendant un mois au maniement des armes, et ensuite

Digitized by Google

renvoyées dans leurs foyers. Par un rescript du conseil aulique, qui a fait une vive sensation, l'Empereur a ordonné à tous les chevaliers de Marie-Thérèse de signer une promesse de ne point servir contre l'Autriche ni ses alliés, sous peine d'être tenus de remettre leur décoration. Cette résolution a été prise à l'occasion du général Tetteborn, décoré de la croix de Marie-Thérèse, actuellement au service de la Russie. La famille royale de Saxe et le ministère sont réunis à Prague. La Bavière continue d'être le lieu de passage des corps nombreux venant d'Italie.

La Gazette officielle danoise contient la note très-importante qu'on va lire.

« La cour de Suède a jugé convenable de rappeler son chargé d'affaires qui se trouvait récemment accrédité près de S. M. C'est pour cette raison que notre chargé d'affaires près la cour suédoise revient ici. Ainsi, les communications ministérielles ne pourront plus avoir lieu que par correspondance. Ce changement dans les rapports entre les deux cours ne peut qu'exciter l'attention des sujets danois; ils doivent être convaincus que S. M. s'est refusée de céder la Norvège ou une partie de ce pays, en accordant comme indemnité des villes et des pays qui avoisinent le Holstein. L'amour du roi pour ses sujets doit leur être un sûr garant qu'il ne cédera à aucune considération qui pourrait blesser leurs intérêts. Dans la guerre qui dure depuis long-tems, le roi les a toujours vus offrir volontairement le sacrifice de leur fortune et de leur vie; il ne doute pas que sa résolution de maintenir l'indépendance de l'Etat et de l'ensemble des provinces qui le composent ne soit approuvée par tous les Danois, Norwégiens et habitans du Holstein; et il est persuadé des preuves de dévouement qu'ils s'empresseraient de donner encore à l'Etat, dans le cas où des offenses forceraient S. M. à leur demander de nouveaux sacrifices pour la défense du trône et pour leur propre sûreté. »

Le ministre de la guerre a reçu de M. le maréchal duc d'Albufera et du général comte Reille, divers rapports sur des avantages remportés par les corps placés sous leurs ordres. Le rapport qu'on va lire est d'une importance qui nous commande de le donner en entier.

San-Felipe, le 17 avril 1813.

Monsieur le duc, depuis long-tems les préparatifs des Anglais, les efforts des Espagnols pour recruter leur armée, et les renforts arrivés successivement de Sicile, me faisaient prévoir une attaque

Digitized by Google

générale, d'autant plus sérieuse que les ennemis annonçaient hautement le désir où ils étaient de m'attaquer.

En conséquence, je me déterminai, par une marche forcée, à porter sur Fuente de la Higuera, le 11 avril, 16 bataillons d'infanterie, 10 escadrons et 12 bouches à feu. Je chargeai le général de division, comte Harispe, d'attaquer une division de 6000 hommes du corps d'Elio, à Yecla (1). Il arriva à la pointe du jour en vue de cette ville; l'ennemi, sous les armes, fit une première résistance, traversa la ville pour se porter sur une position très-escarpée, où il fut attaqué vivement. Le général Harispe dirigea son avant-garde, aux ordres du colonel Meyer, mon premier aide-de-camp, sur la position où s'était retiré l'ennemi, qui se forma promptement en carrés. La résistance fut vive; mais la valeur de nos troupes l'emporta: l'ennemi fut poussé, la baïonnette aux reins, de position en position, jusqu'au moment où les hussards du 4e purent exécuter une charge, qui, d'abord repoussée et bientôt répétée, avec l'appui d'un piquet de dragons du 24e, parvint à enfoncer les bataillons, et à faire mettre bas les armes à 900 hommes. Le 7e de ligne, les voltigeurs des 44e et 116e achevèrent la défaite de l'ennemi, qui fut poursuivi pendant plus de trois lieues, laissant en notre pouvoir 1500 prisonniers des quatres plus anciens régimens d'Espagne; 68 officiers, dont un général, et un drapeau enlevé par l'adjudant Sattonay, du 44e de ligne. Plus de 300 morts et 200 blessés sont restés sur le champ de bataille.

A peine cette brillante affaire était finie, que je fis avancer sur Villena dix bataillons des 1re et 3e divisions, avec les cuirassiers. Le général Murray et le général Elio, à la tête de mille chevaux anglais, ou de la garde du roi de Sicile, quelqu'infanterie et des pièces, voulurent m'arrêter. Le général Habert marchait à eux, en même tems que 400 cuirassiers se déployaient sur le flanc droit. Bientôt les tirailleurs cessèrent, et je vis l'ennemi se retirer dans Villena; quelques coups de canon enfoncèrent la porte, et le général Habert traversa aussitôt la ville avec son avant-garde. Les généraux ennemis s'étaient retirés sur Biar et Sax. A mon entrée dans la ville, une vive fusillade partit du fort. J'ordonnai au colonel Estève d'en faire l'investissement avec un bataillon de son régiment, et au capitaine du génie, Dupau, d'en barricader les avenues; ce qui fut fait très-promptement et avec intelligence.

Le 12, à midi, le gouverneur me demanda une capitulation, que

(1) Dans la province de Murcie.

Digitized by Google

je lui accordai aussitôt. Il défila à la tête du régiment de Velez-Malaga, l'un des plus beaux, des mieux équipés et armés que j'aie vus en Espagne. Mille hommes, sous-officiers et soldats, 34 officiers, un colonel et un drapeau, vinrent ajouter aux résultats de la journée du 11. Les Anglais virent, de Biar, défiler la garnison de Villena sans rien entreprendre pour la dégager. Le général Habert, que j'avais chargé de les observer, marcha à eux, trouva le village de Biar crénelé, repoussa un parti qui l'occupait. Je vis bientôt sur des plateaux élevés l'ennemi formé sur plusieurs lignes, ayant de l'artillerie dans les intervalles.

Le colonel Guillemet, à la tête de 600 voltigeurs, fut chargé par le général Habert de gravir les cimes qui dominaient la gauche de l'ennemi; il parvint à l'en chasser, dans le même tems que le 1er léger abordait la ligne anglaise au pas de charge, et avec une haute valeur. Ce régiment eut à souffrir du premier feu; mais bientôt il enleva la première ligne, soutenu par le 14e, qui prit une part glorieuse à cette affaire. Nos colonnes marchaient avec succès, par la droite et la gauche; ce mouvement fut soutenu par cinq bataillons des braves du 3e léger, 114e et 121e, aux ordres des généraux Robert et Lamarque. Les Anglais furent entièrement culbutés et poursuivis de position en position; à peine ils parvenaient à se former, que débordés et attaqués de nouveau, ils précipitaient leur retraite, nous abandonnant deux pièces de canon et une centaine de prisonniers. Ils furent ainsi menés jusqu'à la nuit close, sous les retranchemens et les redoutes de Castalla. Je plaçai les dix bataillons qui avaient obtenu un si beau succès, au débouché de la vallée de Biar, décidé à rentrer dans mes positions du Xucar.

Cependant, le lendemain vers deux heures, je m'aperçus que l'ennemi occupait une immense montagne, à laquelle s'appuie Castalla. Je me rappelai les diverses dépêches de V. Exc., et dès-lors, pour compléter une reconnaissance qui nous avait donné tant de glorieux avantages, je décidai qu'une colonne de 600 voltigeurs reconnaîtrait l'ennemi par notre extrême droite, tandis que quatre bataillons, par une fausse attaque, menaceraient la gauche de la montagne et acheveraient la reconnaissance, dans le cas où le succès de la droite le permettrait. Trop d'impétuosité dans nos braves troupes, et l'impulsion du succès de la veille, transformèrent en une attaque réelle ce qu'elles ne devaient que simuler. Des forces quadruples échelonnées sur les rochers, dont les ressauts sont tellement répétés, qu'il n'est pas plus permis de les franchir que de les juger à la vue, déterminèrent les chefs des colonnes qui étaient parvenues

Digitized by Google

sur les sommités, à retrograder sur la position d'où elles étaient parties. J'avais toujours espéré que cette reconnaissance me ferait voir à fond la force de l'armée ennemie dans ses positions, ou l'en ferait sortir, ce qui remplissait également mon but. En effet, au bout d'une heure je vis toute l'armée anglaise déboucher de derrière Castalla, et se former sur deux longues lignes. Je portai alors les bataillons de la 1re division qui étaient formés en échelons, à la hauteur de ceux de la 3e. En cette position, j'attendais l'ennemi, qui, après avoir démontré une grande résolution de nous attaquer, fut arrêté par notre contenance et par douze bouches à feu que le général Vallée fit approcher et établir avec promptitude. Un seul bataillon anglais essaya de se glisser pour déborder notre gauche; j'y envoyai le colonel Meyer; un bataillon du 16e repoussa vigoureusement cette attaque; le capitaine de grenadiers, Lacroix, tua, de sa main, l'officier qui la commandait. L'ennemi borna là ses efforts, et rentra à la nuit dans ses retranchemens. De mon côté, je suis rentré à Biar et Villena sans qu'il nous ait suivis.

En résultat des combats des 11, 12 et 13, nous avons fait à l'ennemi 2.700 prisonniers, 114 officiers, et tué plus de 900 hommes; deux drapeaux et deux pièces de canon sont en notre pouvoir. Dans la dernière journée, j'avais laissé quatre bataillons de la division Harispe à Villena en observation sur Sax; ainsi quatre bataillons ont combattu contre seize, dans des positions inaccessibles. Onze bataillons, y compris ceux qui venaient de se battre, ont été formés pour recevoir l'attaque de 40 bataillons anglais, hanovriens, calabrois et espagnols; tandis que l'ennemi a toujours évité d'offrir à notre cavalerie l'occasion de donner un coup de sabre.

Notre perte totale est de 800 hommes hors de combat, parmi lesquels le colonel Arbot tué, le chef d'escadron Colson et le chef de bataillon Herenberger grièvement blessés. L'ennemi nous a fait 41 prisonniers.

J'ai de grands éloges à donner aux généraux de division Harispe et Habert; aux généraux Robert, Gudin et Lamarque, pour leur vigueur constante; ainsi qu'aux colonels Meyer et Guillemet, qui ont très-bien conduit les avant-gardes. L'ordonnateur Bondurand a su se porter partout; et, par sa prévoyance et ses soins, tous les blessés ont été enlevés avec la plus grande promptitude.

Le lendemain 14, je suis rentré dans mes positions en avant du Xucar, sans que l'ennemi nous ait montré un seul cavalier, et après avoir fait sauter le fort de Villena.

Je suis, etc.

Signé, le maréchal duc D'ALBUFERA.

Digitized by Google

L'Empereur a reçu à Francfort, à Erfurth, à Weymar, la visite de divers princes de la Confédération, qui ont eu l'honneur de dîner avec Sa Majesté, à son quartier-général. A Weymar, l'Empereur s'est entretenu pendant deux heures avec la duchesse. La note qui donne ces détails ajoute : la quantité de troupes qui passe ici est innombrable, jamais on n'a vu de plus beaux trains d'artillerie ni de convois d'équipages militaires en meilleur état.

S. M. l'Impératrice reine et régente a reçu des nouvelles de la situation de l'armée. Le *Moniteur* a publié jour par jour ces importantes notes. Les voici :

« *Du 25 avril.* La place de Thorn a capitulé ; la garnison retourne en Bavière : elle était composée de 600 Français et de 2700 Bavarois ; dans ce nombre de 3300 hommes, 1200 étaient aux hôpitaux. Aucun préparatif n'annonçait encore le commencement du siége de Dantzick : la garnison était en bon état, et maîtresse des dehors. Modlin et Zamosk n'étaient point sérieusement inquiétés. A Stettin, un combat très-vif avait eu lieu ; l'ennemi, ayant voulu s'introduire entre Stettin et Dam, avait été culbuté dans les marais, et 1500 Prussiens y avaient été tués ou pris.

» Une lettre reçue de Glogau faisait connaître que cette place, au 12 avril, était dans le meilleur état. Il n'y avait rien de nouveau à Custrin. Spandau était assiégé : un magasin à poudre y avait sauté, et l'ennemi, ayant cru pouvoir profiter de cette circonstance pour donner l'assaut, avait été repoussé après avoir perdu 1000 hommes tués ou blessés. On n'a point fait de prisonniers, parce qu'on était séparé par des marais.

» Les Russes ont jeté des obus dans Wittenberg, et brûlé une partie de la ville. Ils ont voulu tenter une attaque de vive force, qui ne leur a point réussi. Ils y ont perdu 5 à 600 hommes.

» La position de l'armée russe paraissait être la suivante : un corps de partisans, commandé par un nommé Dornberg, qui, en 1809, était capitaine des gardes du roi de Westphalie, et qui le trahit lâchement, était à Hambourg, et faisait des courses entre l'Elbe et le Weser. Le général Sébastiani était parti pour lui couper l'Elbe.

» Les deux corps prussiens des généraux Lecoq et Blucher paraissaient occuper, le premier, la rive droite de la Basse-Saale, le second, la rive droite de la Haute-Saale.

» Les généraux russes Wintzingerode et Wittgenstein occupaient Leipsick ; le général Barclay de Tolly était sur

Digitized by Google

la Vistule, observant Dantzick ; le général Saken était devant le corps autrichien, dans la direction de Cracovie, sur la Pelica.

» L'Empereur Alexandre avec la garde russe, et le général Kutusow, ayant une vingtaine de mille hommes, paraissaient être sur l'Oder ; ils s'étaient fait annoncer à Dresde pour le 12 avril, ils s'y étaient fait depuis annoncer pour le 20 : aucune de ces annonces ne s'est réalisée. »

L'ennemi paraissait vouloir se maintenir sur la Saale.

Les Saxons étaient dans Torgau.

Voici la position de l'armée française :

« Le vice-roi avait son quartier-général à Mansfeld, la gauche appuyée à l'embouchure de la Saale, occupant Calbe et Bernebourg, où est le duc de Bellune. Le général Lauriston, avec le 5e corps, occupaient Asleben, Sondersleben et Gerbstet. La 31e division était sur Eisleben ; la 35e et la 36e étaient en arrière en réserve. Le prince de la Moskowa avait son corps en avant de Weimar. Le duc de Raguse était à Gotha ; le 4e corps, commandé par le général Bertrand, était à Saafeld ; le 12e corps, sous les ordres du duc de Reggio, arrivant à Cobourg.

» La garde est à Erfurt, où l'Empereur est arrivé le 25 à onze heures du soir. Le 26, S. M. a passé la revue de la garde, et a visité les fortifications de la ville et la citadelle. Elle a fait désigner des locaux pour y établir des hôpitaux qui puissent contenir 6000 malades ou blessés, ayant ordonné qu'Erfurt serait la dernière ligne d'évacuation.

» Le 27, l'Empereur a passé en revue la division Bonnet, faisant partie du 6e corps aux ordres du duc de Raguse.

» Toute l'armée paraissait en mouvement : déjà tous les partis que l'ennemi avait sur la rive gauche de la Saale se sont reployés. Trois mille hommes de cavalerie s'étaient portés sur Nordhausen pour pénétrer dans le Hartz, et un autre parti sur Heiligenstadt pour menacer Cassel : tout cela s'est reployé avec précipitation, en laissant des malades, des blessés et des traînards, qui ont été faits prisonniers. Depuis les hauteurs d'Ebersdorf jusqu'à l'embouchure de la Saale, il n'y a plus d'ennemis sur la rive gauche.

» La jonction entre l'armée de l'Elbe et l'armée du Mein doit s'opérer le 27 entre Naumbourg et Mersebourg.

» Le quartier-général de l'Empereur était le 28 à Naumbourg : le prince de la Moskowa avait passé la Saale. Le général Souham avait culbuté une avant-garde de 2000

Digitized by Google

hommes qui avait voulu s'opposer au passage de la rivière. Tout le corps du prince de la Moskowa était en bataille au-delà de Naumbourg.

» Le général Bertrand occupait Jéna et avait son corps rangé sur le fameux champ de bataille d'Jena.

» Le duc de Reggio avec le 12e corps arrivait à Saalfeldt.

» Le vice-roi débouchait par Hall et Mersebourg.

» Le général Sébastiani s'était porté, le 24, sur Velzen : il avait culbuté un corps de 4000 aventuriers commandés par le général russe Czernicheff: il avait dispersé son infanterie; il avait pris une partie de ses bagages et son artillerie, et le poursuivait l'épée dans les reins, sur Lunebourg.

» Le 29, l'Empereur avait porté son quartier-général à Naumbourg.

» Le prince de la Moskowa s'était porté sur Weissenfels. Son avant-garde, commandée par le général Souham, arriva près de cette ville à deux heures après-midi, et se trouva en présence du général russe Lanskoï, commandant une division de 6 à 7 mille hommes de cavalerie, d'infanterie et d'artillerie. Le général Souham n'avait pas de cavalerie; mais sans en attendre il marcha à l'ennemi et le culbuta de ses différentes positions. L'ennemi démasqua 12 pièces de canon; le général Souham en fit mettre un pareil nombre en batterie. La canonnade devint vive et fit des ravages dans les rangs russes qui étaient à cheval et à découvert, tandis que nos pièces étaient soutenues par des tirailleurs placés dans des ravins et dans des villages. Le général de brigade Chemineau s'est fait remarquer. L'ennemi essaya plusieurs charges de cavalerie: notre infanterie le reçut en carré et par feu de file qui couvrit le champ de bataille de cadavres russes et de chevaux. Le prince de la Moskowa dit qu'il n'a jamais vu à la fois plus d'enthousiasme et de sang-froid dans de l'infanterie. Nous entrâmes dans Weissenfels; mais voyant que l'ennemi voulait tenir près de la ville, l'infanterie marcha à lui au pas de charge, les schakos au bout des fusils et aux cris de *vive l'Empereur!* La division ennemie se mit en retraite. Notre perte en tués et blessés a été d'une centaine d'hommes.

» Le 27, le comte Lauriston s'était porté sur Wettin, où l'ennemi avait un pont. Le général Maisons fit placer une batterie qui obligea l'ennemi à brûler le pont, et il s'empara de la tête de pont que l'ennemi avait construit.

Digitized by Google

»Le 28, le comte Lauriston se porta vis-à-vis Hall, où un corps prussien occupait une tête de pont, culbuta l'ennemi et l'obligea d'évacuer cette tête de pont et de couper le pont. Une canonnade très-vive s'en était suivie d'une rive à l'autre. Notre perte a été de 67 hommes; celle de l'ennemi a été bien plus considérable.

»Le vice-roi avait ordonné au maréchal duc de Tarente de se porter sur Marsebourg. Le 29 à quatre heures après-midi, ce maréchal arriva devant cette ville; il y trouva 2000 Prussiens qui voulurent s'y défendre: ces Prussiens étaient du corps d'Yorck, de ceux mêmes que le maréchal commandait en chef et qui l'avaient abandonné sur le Niemen. Le maréchal entra de vive force, leur tua du monde, leur fit 200 prisonniers, parmi lesquels se trouve un major, et s'empara de la ville et du pont.

»Le comte Bertrand avait, le 29, son quartier-général à Dornbourg, sur la Saale, occupant par une de ses divisions le pont d'Jéna.

»Le duc de Raguse avait son quartier-général à Kœsen sur la Saale; le duc de Reggio avait son quartier-général à Saafeld sur la Saale.

»Ce combat de Weissenfels est remarquable parce que c'est une lutte d'infanterie et de cavalerie en égal nombre et en rase plaine, et que l'avantage est resté à notre infanterie. On a vu de jeunes bataillons se comporter avec autant de sang-froid et d'impétuosité que les plus vieilles troupes.

»Ainsi, pour début de cette campagne, l'ennemi est chassé de tout ce qu'il occupait sur la rive gauche de la Saale; nous sommes maîtres de tous les débouchés de cette rivière; la jonction entre les armées de l'Elbe et du Mein est opérée, et les villes importantes de Naumbourg, de Weissenfels et de Marsbourg ont été occupées de vive force.»

Tels étaient les avantages d'un début de la jonction de l'armée du Prince vice-roi, et de celle qui s'avançait sous les ordres de l'Empereur; ce n'était là que le prélude d'un des événemens mémorables qui accomplit les promesses de l'Empereur, les vœux de la France, et couronne d'une gloire nouvelle une armée jeune d'ardeur, vieille de courage, forte de l'expérience de ses généraux, et du génie de son auguste chef. Au moment où nous écrivons le canon retentit: il annonce que non loin des plaines d'Jéna et sur le même champ de bataille de Lutzen, où périt Gustave-

Digitized by Google

Adolphe victorieux, l'Empereur vient de remporter une victoire brillante et complète sur les armées russes et prussiennes combinées, et réunies sous les ordres de l'empereur Alexandre et du roi de Prusse, commandant en personne. Cette bataille a été livrée le 1er mai; à sept heures du soir l'Empereur poursuivait ses avantages.

S....

ANNONCES.

Considérations nouvelles sur le Droit en général, et particulièrement sur le Droit de la nature et des gens; par C. L. S. Michel, ex-procureur-général près la cour d'Appel de Douai, membre de la Légion-d'Honneur et chevalier de l'Empire. Un vol. in-8°. Prix, 3 fr. 50 c. — Le même, in-12: 2 fr. 50 c. Chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n° 143; Marchant, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 23.

Histoire littéraire d'Italie, par P. L. Ginguené, de l'Institut impérial de France, etc. — TOME SIXIÈME. — Prix, 6 fr., et 7 fr. 60 c. franc de port. Chez Michaud frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34.

Chacun des cinq premiers volumes déjà publiés, se vend également 6 fr.

ERRATA pour le dernier N°.

Dans l'annonce des livres, page 238, *Euxodie*; lisez: *Eudoxie*.

Page 240, dernier article: *Essai sur la typographie*; lisez: *Essai sur la topographie*.

Le MERCURE DE FRANCE paraît le Samedi de chaque semaine, par cahier de trois feuilles. Le prix de la souscription est de 48 *francs* pour l'année, de 25 *francs* pour six mois, et de 13 *francs* pour un trimestre.

Le MERCURE ÉTRANGER paraît à la fin de chaque mois, par cahier de quatre feuilles. Le prix de la souscription est de 20 *francs* pour l'année, et de 11 *francs* pour six mois. (Les abonnés au *Mercure de France*, ne paient que 18 fr. pour l'année, et 10 fr. pour six mois de souscription au *Mercure Etranger*.)

On souscrit tant pour le Mercure de France *que pour le* Mercure Étranger, *au Bureau du Mercure, rue Hautefeuille*, n° 23; *et chez les principaux libraires de Paris, des départemens et de l'étranger, ainsi que chez tous les directeurs des postes.*

Les Ouvrages que l'on voudra faire annoncer dans l'un ou l'autre de ces Journaux, et les Articles dont on désirera l'insertion, devront être adressés, *francs de port*, à M. *le Directeur-Général du Mercure*, à Paris.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

N° DCXVII. — *Samedi* 15 *Mai* 1813.

POÉSIE.

LE JEUNE RAIMOND.

Elégie couronnée par l'Académie des Jeux Floraux, dans sa séance du 3 *mai* 1813.

Ego vadam ad illum, ille non revertetur ad me.
DAVID, second livre des Rois.

Au vallon du Tolza, fertile et beau séjour,
Est un enclos funèbre, où placés tour-à-tour,
Reposent à jamais les aïeux du village.
Voisin de cet asile, un modeste ruisseau,
Comme un sillon d'argent, suit au loin le côteau
Et se perd en un bois sauvage.

C'est là, que dans un soir d'été,
M'abandonnant à la mélancolie,
Je fixais un œil attristé,
Sur ces limpides eaux, dont la rapidité
Me retraçait la fuite de la vie.

T

Digitized by Google

Tout-à-coup d'un essaim d'enfans
Les cris joyeux se font entendre ;
Et déjà plus prompts que les vents,
Sur ces bords je les vois descendre.
En se livrant de folâtres combats,
Ils brisaient des roseaux les tiges verdoyantes,
Et franchissaient dans leurs courses bruyantes
Plus d'une tombe ouverte sous leurs pas.
Tous semblaient ignorer que cette même terre,
Où d'un plaisir si pur leurs cœurs étaient émus,
De tant d'hommes qui ne sont plus
Enfermait la froide poussière ;
Et devait se r'ouvrir un jour
Pour les engloutir à leur tour.

Frappé de cette image et de leur folle ivresse,
J'attachais mes regards sur ces enfans heureux :
Mais le jeune Raimond se distinguait entr'eux ;
Par je ne sais quel air de grâce et de noblesse.
Seul héritier d'une illustre maison,
Qui du malheur avait subi l'outrage,
Il promettait d'en soutenir le nom,
Et d'un grand cœur annonçait le courage.
On eût dit, qu'étrangère aux chagrins ennemis,
Son ame défiait le sort le plus funeste ;
Et tout en folâtrant, à ses jeunes amis,
D'une bourse indigente il partageait le reste.

Bientôt, la nuit plus sombre interrompit leurs jeux :
Pensif, je m'éloignai nourrissant l'espérance
De voir long-tems encor cet enfant généreux,
Des ses nobles parens consoler la souffrance.
Hélas ! deux jours après, sous l'arbre du hameau,
J'appris d'un vieux pasteur, au front sexagénaire,
Que cet infortuné, doux trésor de sa mère,
Dormait déjà dans la nuit du tombeau.

« Pour cueillir la blanche églantine
» Suspendue aux flancs d'un rocher,
» Je l'ai vu, me dit-il, je l'ai vu se pencher
» Le long d'une affreuse ravine.

Digitized by Google

» Mais à peine sa faible main,
» Eut saisi cette fleur, objet de son envie,
» Qu'à travers les rochers précipité soudain,
» Dans l'onde il a perdu la vie. »

Imprudent! m'écriai-je alors:
Tu vécus l'âge d'une rose;
Et déjà moissonné tu tombes sur ces bords
Comme la fleur à peine éclose,
Qui fut le prix de tes efforts.

Seul, à ces mots, vers l'enclos funéraire,
Je m'avançais, de deuil environné;
Lorsque du jeune infortuné,
A mes regards s'offrit la mère.
Penchée aux bras de son époux,
Elle marchait silencieuse et pâle;
Mais parvenus à la pierre fatale,
Tous les deux à la fois tombèrent à genoux.
Je les voyais dans l'herbe jaunissante,
Cachant un front par la douleur flétri,
Le nom de cet enfant chéri,
Rendait leur plainte plus touchante;
Et sur la pierre du trépas,
Comme s'il eut pu les entendre,
Tous les deux, en pleurant, ils s'écriaient: « Hélas!
» Vers nous tu ne reviendras pas,
» Mais avant peu, vers toi, tu nous verras descendre. »

S. Edmond Geraud.

STANCES A ZULMÉ.

Zulmé, vois folâtrer ces zéphirs caressans
Dont l'haleine embaumée effleure le feuillage;
Entends de ces oiseaux les concerts ravissans
Et vois bondir au loin les troupeaux sous l'ombrage;
Ce coteau qui se dore au déclin d'un beau jour,
Ces vallons émaillés, et cette eau qui murmure,
Tout inspire dans la nature
Désirs d'amour.

Loin des yeux de Zéphire, une fleur vient d'éclore:
Sur sa tige ignorée elle va dépérir;

Digitized by Google

Mais Zéphire sourit à la fille de Flore,
Et soudain, à ses vœux on la voit s'entr'ouvrir.
A l'aspect d'un amant, ainsi fille, à son tour,
Sent palpiter son cœur. Bientôt sa voix l'appelle,
Et son sein indiscret décèle
Soupirs d'amour.

Tout s'émeut près de nous; là, le lierre amoureux
Vient enlacer l'ormeau, s'unit à son feuillage;
Plus loin d'un couple ailé les accens doucereux
Trahissent le secret du plus doux badinage;
Le papillon lui-même, au moins fidèle un jour,
De la fleur du vallon savourant le calice,
Enivré, goûte avec délice
Plaisirs d'amour.

Toi seule, ma Zulmé, peux rester insensible
A l'aspect de tableaux si purs et si touchans;
Ah! comment désarmer ta rigueur inflexible,
Si ton cœur est muet, même au milieu des champs!
Ta beauté te rend fière; Eh! c'est la fleur d'un jour,
Qui brillante aujourd'hui, demain pâlit, s'efface.
Adieux beaux ans... Qui les remplace?
Regrets d'amour.

MALO.

DE TEMS EN TEMS,

CHANSONNETTE.

Air : *Le premier pas.*

De tems en tems,
Détachant ma musette
De l'humble myrte auquel je la suspends,
Sans nul effort, je compose et répète
Tendre romance ou vive chansonnette
De tems en tems. (*Bis.*)

De tems en tems,
Je sens pour une belle
Mon cœur brûler des feux les plus ardens;
Toujours jaloux de lui prouver mon zèle,
J'aime ma belle, et je lui suis fidèle
De tems en tems. (*Bis.*)

Digitized by Google

De tems en tems,
A l'ombre de la treille,
Au dieu Bacchus offrant un grain d'encens;
Charmé, séduit, par sa liqueur vermeille,
Joyeusement je vide ma bouteille
De tems en tems. (*Bis.*)

De tems en tems,
Jouer est ma folie,
Le jeu, par fois, peut charmer nos instans;
Quand pour second, j'ai fillette jolie,
Avec plaisir je fais une partie
De tems en tems. (*Bis.*)

De tems en tems,
Je suis la douce pente
Qui des plaisirs m'offre les plus piquans;
Vrai sans soucis, l'ame toujours contente,
J'aime, je bois, je ris, je joue et chante
De tems en tems. (*Bis.*)

ARMAND-SÉVILLE, *convive des soupers de Momus, et secrétaire général de la société libre des Joyeux.*

A M. RAMEY,

Sur sa statue de l'Empereur.

COMMENT ce modèle des rois
Ne vivrait-il pas d'âge en âge?
S'il n'était immortel par ses nombreux exploits,
Il le serait par ton ouvrage.

VIAL.

ÉNIGME.

JE viens des pays gras, dit-on,
Et quoique j'aie acquis en France,
Par une longue résidence,
Le droit bourgeois, grec reste mon surnom.
On prétend qu'un Français se pique
De politesse envers un étranger;
Je n'en crois rien, car dans la république
Où je siége, ils n'ont pas rougi de me loger

Digitized by Google

Aux derniers rangs, avec une mine fourchue,
Et la figure biscornue.
C'est ainsi que dans leur pays,
Osent me présenter ces Français si polis !

S.....

LOGOGRIPHE

Du temple de Janus quand Mars ouvre les portes,
On cesse de courir à mes divins autels ;
Mais sitôt que ce dieu dissipe ses cohortes,
Je mérite l'hommage et l'encens des mortels.
Veut-on que le lecteur aisément me devine !
Otez ma tête : alors des premiers troubadours
La province où je suis rappelle l'origine,
Et de Pétrarque aussi les célèbres amours.
Sans ma tête et ma queue, autre métamorphose ;
Je me change à l'instant en exclamation.
Enfin à mon entier l'Angleterre s'oppose,
Et je ne suis qu'un mot pour cette nation.

FÉLIX MERCIER (de Rougemont).

CHARADE.

Si tu crains de faire naufrage,
Ami, reste sur le rivage
Et ne quitte pas le premier.
Plus d'une bouche provençale
Avec délices se régale
De mets préparés au dernier.
Souvent, près d'un suberbe temple,
L'artiste s'arrête et contemple
L'architecture de l'entier. B.

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Mineur*.

Celui du Logogriphe est *Noël*, dans lequel on trouve : *Léon*, empereur ; *Léon*, roi ; *Léon*, pape ; *saint Léon*, *Léon*, philosophe ; *Léon*, ville et royaume.

Celui de la Charade est *Hallebarde*.

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

RÉPONSE A M. L. A. M. SUR SA CRITIQUE DU TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE D'ORNITHOLOGIE DE M. MOUTON-FONTENILLE; par l'auteur de ce Traité. — In-8°.

LA polémique entre des hommes recommandables par leurs talens et leurs lumières, a toujours des résultats avantageux pour les progrès des sciences, parce que, ainsi qu'on l'a dit si souvent, *c'est du choc des opinions contraires que naît la vérité.* Mais lorsque l'aigreur anime les *combattans*, la discussion dégénère en dispute, et le public s'en amuse, tandis que les *impartiaux* s'affligent de voir le mérite donner prise à la médisance. L'opuscule que j'annonce a paru au milieu d'un différend de ce genre, qui a offert à la république des lettres le triste spectacle de deux écrivains faits pour s'estimer, s'attaquant avec acharnement et se faisant une guerre dont les sciences n'ont retiré aucun avantage.

En 1811, M. Mouton-Fontenille, naturaliste connu par vingt années d'observations et de travaux, et par des ouvrages qui ont obtenu des savans un accueil honorable, publia un *Traité élémentaire d'ornithologie*, qui manquait à l'enseignement et dont les professeurs désiraient vivement la publication. Un travail si nécessaire fut bien accueilli et le méritait; les maîtres le recommandèrent aux élèves et s'en servirent eux-mêmes dans leurs leçons.

Cependant ce succès excita la bile d'un homme auquel l'auteur n'avait jamais donné aucun sujet de plainte, et il attaqua sans ménagement une production vraiment recommandable. M. Mouton a cru devoir répondre à cette *critique amère*, faite bien moins dans l'intention de servir la science que dans celle de le dénigrer lui-même. Si sa réponse n'était qu'un *mémoire justificatif*, on se dispenserait d'en parler dans le *Mercure*; mais comme elle con-

Digitized by Google

tient une foule d'observations curieuses sur l'histoire naturelle, elle mérite d'être connue des savans.

M. L. A. M. reprochait à l'auteur d'avoir composé son Traité avec vingt pages de Buffon, cent de Linné, dix de Virey, trois ou quatre des *Lettres à Sophie*, et quelques lignes de Belon, Gessner, Aldrovande, Jonston, Le Vaillant, Brisson, etc.

M. Mouton répond que s'il a fait usage des *Fundamenta ornithologiæ* de Linné et de l'introduction au *systema naturæ*, ainsi que du discours sur la nature des oiseaux par Buffon, il n'a point prétendu, en agissant ainsi, se parer des dépouilles de ces grands hommes et des autres naturalistes chez lesquels il a puisé; qu'il a eu soin d'avertir ses lecteurs des emprunts qu'ils faisait; qu'il a disposé l'*Histoire naturelle des oiseaux* de Buffon d'après le système de Linné; qu'une classification systématique, qui suppose de l'ordre, de la méthode et de la clarté, ne peut-être regardée comme une compilation faite sans soin; et qu'enfin il n'a rien emprunté aux *Lettres à Sophie*, qu'il ne connaissait lors de la rédaction de son ouvrage que par l'excellente critique qu'un de nos premiers savans en a faite dans le *Mercure*.

M. L. A. M. reprochait en second lieu à l'auteur du *Traité élémentaire d'ornithologie* d'avoir mal traduit le texte de Linné, et il citait pour exemple cette phrase latine : *trachœa annulis constat merè cartilagineis*, que l'auteur critiqué a traduite ainsi : *la trachée artère* (des oiseaux) *est formée par des anneaux purement cartilagineux*. Le critique prétend qu'il fallait dire, *des anneaux cartilagineux parfaits*. Mais M. Mouton lui répond avec raison que le texte latin ne renferme rien de semblable, et que le mot *merè* veut dire, *purement*, *sans mélange*. Comme M. L. A. M. n'appuie par aucun autre exemple son assertion que M. Mouton a mal traduit le texte de Linné, nous ne l'en croirons pas sur parole, puisqu'il se trompe si grossièrement en voulant prouver que le savant dont il dénigre l'ouvrage a fait un solécisme.

M. Mouton relève ensuite un anachronisme d'un demi-siècle échappé à son critique, au sujet de Belon.

Le censeur a employé beaucoup de paroles pour blâ-

Digitized by Google

mer l'auteur d'avoir placé le *flammant*, l'*avocette* et le *coureur*, dans l'ordre des *échassiers* ou *oiseaux de rivage*, au lieu de les avoir mis dans les palmipèdes, et il conclut de là que la *classification méthodique* de M. Mouton ne vaut rien.

Celui-ci répond que la faute, s'il y en a une, doit retomber sur Linné, dont il a suivi le système. Il ajoute ensuite que ce n'est que pour celui qui ne voit qu'un seul caractère dans une classification artificielle, que le *flammant* et l'*avocette* semblent appartenir à la famille des *palmipèdes*: « Mais celui qui dispose les oiseaux d'après une » méthode naturelle, le vrai naturaliste sur-tout, qui, sans » s'arrêter à un seul attribut, en considère plusieurs dans » son ensemble, en accordant au caractère des doigts » palmés toute la valeur et la considération qu'il mérite, » voit que si le *flammant* et l'*avocette* semblent se » rapprocher des palmipèdes par ce seul attribut, ils se » rapprochent plus encore des oiseaux de rivages, par la » longueur de leurs extrémités inférieures et de leur cou, » par la nudité de leurs cuisses, la forme de leur corps, » par leurs habitudes, leur genre de vie, etc.; et il sait » qu'un caractère positif ne peut pas annuller plusieurs » caractères négatifs. Ainsi le *flammant* et l'*avocette* » forment le chaînon qui unit les palmipèdes aux » échassiers. Linné a donc eu raison de placer le » *flammant* immédiatement après les palmipèdes, et à la » tête des oiseaux de rivages. »

C'est d'après ces raisons que M. Mouton s'est rangé à l'avis de Buffon et de Linné, qui placent l'*avocette* et le *flammant* parmi les oiseaux de rivages. D'autres naturalistes, entr'autres l'anglais *Reinhold Forster*, le célèbre *Blumenbach*, dans leurs *Manuels d'histoire naturelle*, *Cuvier*, dans son *Tableau élémentaire*, *Millin*, dans ses *Élémens*, ont partagé le sentiment de Linné et de Buffon. De pareils noms sont un très-grand poids dans la balance, sur-tout lorsqu'on n'a que celui de M. L. A. M. à leur opposer. Je ne transcrirai pas ici les choses très-déplacées que ce critique se permet sur ce qu'il appelle la manière de *philosopher* de M. Mouton-Fontenille, il suffit de lire la réponse de celui-ci pour savoir que la

Digitized by Google

victoire n'est pas demeurée à l'assaillant. Cette discussion donne lieu à M. Mouton de présenter diverses considérations sur les études qui restent à faire pour compléter l'histoire naturelle de la France. Elles sont dignes d'exciter l'attention publique, et prouver que même dans la polémique, les vues d'utilité générale se présentent toujours à l'esprit juste et à la raison éclairée de l'auteur.

Son ennemi, tout en convenant du mérite du traité sur l'art d'*empailler les oiseaux* placé à la suite de l'ornithologie, reproche, à l'auteur, de nombreuses et insipides répétitions, et de vouloir s'emparer du travail de M. Hénon, son collaborateur.

M. Mouton oppose d'abord à M. L. A. M. le témoignage de M. Chaptal, qui a regardé son travail comme très-neuf, très-utile et très-bien rédigé. Il n'est pas difficile de juger entre M. Chaptal, si profond dans les sciences physiques, et M. L. A. M., dont les ouvrages prouvent beaucoup d'esprit, mais peu de connaissances. Quand au second point, il faut savoir que MM. Mouton et Hénon ont successivement publié deux éditions d'un traité de l'*Art d'empailler les oiseaux*, qu'ils avaient composé ensemble, mais dont la plus grande partie était du premier. Après la mort d'Hénon, M. Mouton a entièrement refondu l'ouvrage, et en fait le troisième volume de ses *Elémens d'Ornithologie*. Il n'a pas nommé Hénon sur le titre, mais il le nomme dans sa préface, et renvoye à l'éloge de son collaborateur, inséré dans le compte rendu des travaux de la Société d'agriculture de Lyon, en 1809. M. Mouton parle plusieurs fois dans cet éloge de l'*Art d'empailler;* il est donc irréprochable à cet égard.

M. L. A. M. a aussi écrit sur l'histoire naturelle; M. Mouton, qu'il a critiqué avec tant d'amertume, le critique à son tour. Il cite d'abord un passage d'un des livres de M. L. A. M., où il dit à une demoiselle: *Vous avez vu des corbeaux et des aigles, dont l'audace égale la voracité, dévorer les lièvres, les perdrix et jusqu'à l'agneau.* M. Mouton soutient avec raison que les corbeaux ne mangent ni les agneaux, ni les lièvres, ni les perdrix.

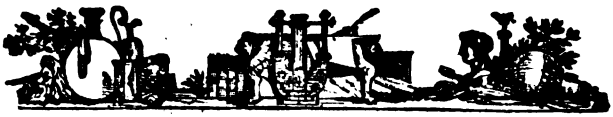
Digitized by Google

M. L. A. M. continue de dire à son écolière : *Que la nature ne les amène* (les aigles et les corbeaux) *dans nos climats que pendant l'hiver, et que comme ils sont couverts d'un plumage noir et lugubre, il heurte avec la blancheur des champs et l'azur des cieux, et les fait découvrir de loin au faible qu'ils menacent.* M. Mouton, occupé d'ornithologie depuis vingt années, dit que jamais aucun naturaliste n'a vu d'aigle couvert d'un *plumage noir et lugubre,* que les corbeaux paraissent en automne comme en hiver, lorsqu'il y a de la neige comme lorsqu'il n'y en a point, et il accuse son critique d'avoir confondu le *corvus corona* avec le *corvus corax;* il lui reproche en outre d'avoir falsifié, par des détails burlesques, la fécondation des palmiers d'Otrante, rapportée par *Sorianus Pontanus*. Il est vrai que ce récit est très-convenant dans la correspondance de M. L. A. M. avec sa *belle amie;* quant aux erreurs qui y fourmillent, il suffit de savoir un peu de botanique pour les reconnaître.

Au reste, M. Mouton déclare à la fin de son opuscule, qui est une suite nécessaire du traité d'*Ornithologie*, que c'est la première fois qu'il prend la plume pour se défendre, mais qu'il ne la prendra plus pour un semblable objet. Nous l'y engageons bien vivement pour sa réputation. Les ouvrages qu'il a promis depuis long-tems, mais sur-tout ses *Elémens de Botanique* et son *Pinax des plantes européennes*, répondront aux envieux qui s'agitent maintenant pour s'éclipser ensuite, mieux que toutes les brochures qu'il pourrait faire.

L. A. M. Bourgeat.

Digitized by Google



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

CONTES NOUVEAUX ET NOUVELLES NOUVELLES; par ADRIEN DE SARRAZIN. — Quatre vol. in-8°. — Prix, 7 fr. 50 c., et 9 fr. franc de port; papier vélin, 12 fr., et 13 fr. 50 c. franc de port. — A Paris, chez *F. Schoell*, libraire, rue des Fossés-Montmartre, n° 14.

SANS doute les lecteurs du *Mercure* n'ont point oublié ni *le Caravanserail*, ni l'auteur de ce charmant ouvrage. M. de Sarrazin a eu soin d'ailleurs de se rappeler de tems en tems à leur souvenir par des *contes* du même genre et par des *nouvelles* que le public a reçues avec beaucoup de faveur. Le *Portrait de Famille* a fourni le sujet de deux pièces de théâtre; je crois me rappeler qu'on essaya aussi de mettre sur la scène *Vieillesse et Gaîté*, et si ce conte n'eut pas autant de succès sous la forme dramatique, ce ne fut pas la faute du conteur. Le recueil que nous annonçons aujourd'hui renferme la plupart de ces morceaux déjà publiés dans le *Mercure*, mais ils n'en forment guères que la moitié. L'autre est tout-à-fait nouvelle, et c'est principalement de celle-là que nous devons rendre compte à nos abonnés.

Le *Caravanserail* et les *Nouveaux contes* ont entr'eux des ressemblances et des différences; je ne sais trop auquel de ces deux recueils le public donnera le prix. Dans le premier, on voit régner par-tout les mœurs orientales; le merveilleux y joue un rôle important; chaque conte a pour but de mettre en évidence quelque vérité philosophique ou morale, souvent profonde et toujours juste; l'allégorie est un des moyens dont l'auteur se sert pour y parvenir. L'imagination a eu un libre essor dans cet ouvrage, la peinture des mœurs orientales lui donne un éclat et un relief qui manque ordinairement aux tableaux dont les sujets sont pris parmi nous. Mais peut-être aussi l'intérêt que nous prenons aux person-

Digitized by Google

nages est-il moindre, en raison du moindre rapport que nous avons avec eux; peut-être l'allégorie n'est-elle pas toujours exempte de ce froid qui s'y glisse si aisément lorsqu'elle est trop prolongée. Dans ses nouveaux *Contes* ou plutôt dans ses *Nouvelles*, M. de Sarrazin a pris peut-être un essor moins élevé, leur couleur est plutôt morale que philosophique, l'imagination de l'auteur n'avait pas à y parcourir un champ aussi vaste, et par conséquent celle des lecteurs n'y est pas mise dans un mouvement aussi rapide et aussi varié. Mais en revanche les mœurs, les événemens, les personnages, tout y est plus voisin de nous. Ce sont souvent nos contemporains que M. de Sarrazin met en scène; il les peint avec la plus grande vérité, nous associe à leurs sentimens, nous fait rire de leurs faiblesses et nous intéresse vivement à leur sort. Le cœur est plus ému, si l'imagination est moins frappée, et beaucoup de lecteurs trouveront cet échange avantageux. Les penseurs et les poëtes seront, je crois, pour le *Caravanserail*; les gens du monde pourront bien se décider pour les *Nouvelles*. Mais il est un point sur lequel tous seront d'accord, et c'est celui que j'avais en vue en parlant des ressemblances de ces deux ouvrages. Dans tous deux, en effet, on reconnaît la même noblesse de sentimens, la même élévation morale, et ce ton de bonne compagnie qui devient plus rare tous les jours. Dans tous deux aussi le style est d'une pureté, d'une élégance remarquables. Il y règne un naturel plus rare peut-être que le bon ton. Rien n'y décèle un auteur qui travaille ses phrases, qui cherche à briller et à éblouir. C'est un homme d'esprit avec qui l'on cause, et dont le style se teint naturellement et de lui-même des couleurs propres à son sujet, parce que l'auteur a aussi de l'imagination et de la sensibilité. Ses deux ouvrages sont, en particulier, si exempts de néologisme, que les peintures locales des mœurs de notre époque, dans le recueil qui nous occupe, peuvent seules faire connaître celle où ils ont été écrits.

Parcourons maintenant les quatre petits volumes qui composent ce nouveau recueil. Dans le premier, nous nous arrêterons de préférence au *Spleen* ou à *la Vallée de Lauterbrunn*, nouvelle anglaise. L'idée en est simple,

Digitized by Google

mais ingénieuse. Un jeune anglais favorisé des dons de la nature et comblé de ceux de la fortune, se trouve atteint de cette maladie funeste dont le nom seul annonce qu'elle est sur-tout commune chez les individus de sa nation. Il a mis en usage tous les moyens déjà connus de la vaincre, sans pouvoir y parvenir; c'est en vain qu'il a changé de plaisirs, d'occupations et de séjour :

Cœlum, non animum mutant qui trans mare currunt,

dit le bon Horace, et par-tout où notre anglais s'est transporté, suivi de son opulence, il l'a été aussi de ses ennuis et de ses dégoûts. Il ne s'était point apperçu de cette liaison intime des uns avec l'autre, mais enfin un médecin habile, le docteur Elliot, s'en apperçoit pour lui, et fonde l'espoir de le guérir sur cette remarque. Il ordonne au jeune Wentworth de se transporter au milieu des montages de la Suisse, pour y mener la vie rustique et laborieuse d'un pâtre, et d'emporter avec lui l'argent nécessaire pour y former son premier établissement, mais de s'isoler de manière à ne pouvoir pendant une année recevoir une seule guinée de son pays. La résolution paraît d'abord désespérée au jeune homme, mais sa maladie ne l'était pas moins et il se décide. Il va s'établir dans la vallée de Lauterbrunn; et là commence à s'opérer en lui une guérison ou plutôt une métamorphose, dont l'auteur développe et nous fait suivre les progrès avec une vérité qui annonce la plus grande connaissance du cœur humain. C'est dans sa *Nouvelle* qu'il faut les chercher; de pareils développemens ne sont pas susceptibles d'analyse. On sera également frappé de la description que fait l'auteur de la célèbre vallée où il conduit son anglais; elle est fidèle et brillante, mais sur-tout elle est à sa place, avantage qui manque à tant d'autres descriptions. Je n'ai sûrement pas besoin d'ajouter que l'amour a sa part dans la guérison de notre malade. C'est un remède qu'à la vérité le docteur Elliot n'avait pas prescrit, mais il ne gâte jamais rien dans les maladies de ce genre, et il fallait bien que M. de Sarrazin finit par unir son anglais à une compagne

Digitized by Google

aimable et vertueuse, puisqu'il voulait le conduire au bonheur.

C'est le conte d'*Edgar et Blanche* qui dans le second volume fixera principalement notre attention; non parce qu'il est le plus important par son étendue; non que je le regarde comme le plus parfait dans son ensemble, mais parce que malgré le défaut essentiel dont nous allons parler, il offre une lecture extrêmement agréable et parce que l'auteur pour le rendre irréprochable n'aurait qu'à lui donner plus d'étendue et de développemens. En effet, une partie de ce conte enlèvera, je crois, tous les suffrages.

Edgar, qui en est le héros, est en route avec son écuyer pour remettre sur le trône une princesse opprimée; il a quitté, pour remplir cette œuvre chevaleresque, une maîtresse charmante qui lui a sauvé la vie, et le père de cette maîtresse, vieillard aussi sage que vertueux. Il entre dans une forêt, théâtre des enchantemens de la fée Gloriolide. Son nom désigne assez son caractère et son emploi: elle s'occupe en effet à tendre des pièges à la vanité de tous ceux qui passent dans ses domaines, et lorsqu'ils succombent, elle les transforme en oiseaux, ce qui lui procure, comme on peut le penser, une volière passablement peuplée. L'écuyer d'Edgar ne fait pas vingt pas dans la forêt enchantée sans être changé en sansonnet. Edgar, au contraire, résiste aux plus terribles épreuves. On le loue envain de sa beauté, de son bon sens, de son courage; envain on lui donne toutes les raisons de croire que la fée elle-même meurt d'amour pour lui; envain on lui procure dans un tournois la gloire de triompher de tous les chevaliers de la table ronde, il n'en conçoit pas le plus petit mouvement d'orgueil. Mais hélas! à la fin d'un banquet, on engage Edgar à donner des preuves de son talent pour la poésie. Le bon chevalier n'était pas aussi bon troubadour; c'était là le côté faible de ses talens, et ce fut aussi celui de sa modestie; sa gloriole se révolta lorsqu'il se vit vaincu dans cette lutte si frivole, et il devint oiseau comme tous ses prédécesseurs. Le sage Gauvain qui entra dans la forêt après lui, ne fut pas plus heureux. Il écouta de sang-froid toutes les louanges qui furent

Digitized by Google

prodiguées à sa raison, à sa philosophie, à la vaste étendue de ses connaissances, mais il ne put tenir contre le dépit de perdre avec un enfant deux parties d'échecs. On voit combien cette fiction est ingénieuse; les détails en sont charmans. Le dénouement plaira sur-tout aux femmes, car la seule présence de la modeste Blanche suffit pour détruire le charme de la fée et pour rendre la figure humaine à tous ses oiseaux. Mais on regrettera sûrement avec nous que cette partie du conte où la féerie joue un si grand rôle, ne soit pas assez bien liée avec l'autre, où le merveilleux n'est nullement employé. Ce défaut tient à ce que l'auteur s'est renfermé dans un trop petit espace. Il y avait dans son sujet la matière d'un petit roman de chevalerie et de féerie; s'il veut l'entreprendre, je lui réponds d'un succès complet.

Le troisième volume offre trois contes inédits; et de ces trois, il en est deux, *le Point d'honneur* et *les Chagrins de l'amour-propre*, qui me paraissent d'un mérite égal. On trouve, dans le premier, des situations fortes et tragiques et un caractère de la plus grande fermeté. Il est fait pour plaire aux lecteurs qui aiment les émotions vives. Le second offre un développement très-ingénieux du cœur humain; il plaira sur-tout aux observateurs et aux moralistes. Dans le *Point d'honneur*, un jeune homme excellent, mais qui n'est pas tout-à-fait exempt de l'étourderie de son âge, se permet à un repas de corps des plaisanteries déplacées sur un vieux militaire sans fortune, mais que l'on a toujours regardé comme le modèle de l'honneur. Tout pourrait excuser Verseuil : ce repas de corps était le premier auquel il se fût jamais assis; le vin avait étourdi sa jeune tête, ses railleries n'avaient pas été outrageantes, et le chevalier de Montluc lui aurait pardonné sans doute, si l'honneur n'était aussi inflexible que les mânes :

Ignoscenda quidem scirent si ignoscere manes ;

Mais le repentir de Verseuil ne peut toucher le vieillard sévère. Un autre officier du régiment lui déclare que s'il ne se bat pas avec M. de Montluc, il faudra qu'il quitte le régiment, et qu'il faudra le quitter encore s'il se bat

Digitized by Google

et s'il triomphe de son adversaire. M. de Montluc prescrit lui-même les lois du combat; afin de rendre égale cette lutte d'un jeune homme adroit et vigoureux et d'un vieillard débile, le sort décidera lequel des deux aura le funeste droit de brûler la cervelle à l'autre. Verseuil est au désespoir; au moment de se rendre sur le champ de bataille, une lettre lui apprend que M. de Montluc est le père de la charmante Ernestine, de l'objet le plus cher de toutes ses affections; mais l'honneur lui défend de révéler ce secret terrible. Que fera-t-il? comment se conduira-t-il? comment pourra-t-il accorder ce qu'il doit à l'amour et à l'honneur? faudra-t-il que la mort ou le malheur soient, pour un jeune homme vertueux, le châtiment d'une faute si légère? Je ne répondrai point à ces questions. C'est à M. de Sarrazin qu'il faut s'adresser pour savoir le dénouement de cette nouvelle; je crois seulement pouvoir assurer qu'on sera content de la manière dont il a su l'amener.

L'homme ne doit souvent ses chagrins et même ses malheurs qu'à son amour-propre. Tel a une fortune honnête, sans être brillante; il ne tiendrait qu'à lui d'en jouir et d'être heureux; mais son voisin est riche, son voisin a une maison plus belle, un jardin plus vaste et mieux dessiné; son amour-propre est humilié de la comparaison; il ne jouit plus de son bonheur; il souffre de celui d'un autre, et la paix est pour jamais bannie de son cœur. Il en est ainsi de tous les objets sur lesquels peut se porter l'amour-propre; et sur quoi ne se porte-t-il pas? Tel mari peut aimer sa femme jusqu'au moment où une autre femme l'éclipsera dans l'exercice du talent le plus frivole, mais où elle avait joui jusques-là de la supériorité. Telle est en général la vérité morale que M. de Sarrazin a voulu mettre en action dans les *Chagrins de l'amour-propre*, et tels sont à-peu-près les exemples qu'il a choisis. Valcour, son principal personnage, se ruine pour briller à l'égal de ses voisins, plus riches que lui, et cesse d'aimer sa femme parce qu'une coquette la surpasse, au moins en apparence, comme musicienne et comme danseuse, dans un concert suivi d'un bal très-brillant. La coquette, il est vrai, contribue beaucoup à tour-

Digitized by Google

ner la tête du pauvre Valcour, elle tire un cruel parti de l'avantage que lui a donné la découverte de son amour-propre, mais cet amour-propre n'en est pas moins la source première de ses malheurs. Ils sont grands, car la perte de sa santé vient y mettre le comble; mais alors l'épouse aimable et vertueuse qu'il a délaissée vient à son secours : un médecin, homme d'esprit, la seconde. Valcour recouvre une fortune médiocre, mais suffisante; il retrouve sa tendresse pour sa femme, élément de bonheur non moins important; et le médecin, après lui avoir rendu la santé, lui prescrit le régime suivant pour se préserver des rechûtes :

« Il en est de l'amour-propre comme du sang : il est nécessaire à l'existence, mais il faut l'adoucir et l'épurer.

» Pour arriver à ce but, je conseille tous les jours, soir et matin, et même dans le courant de la journée, une bonne dose de réflexion.

» Il faut que l'ame du malade se mette à un régime solide, et se nourrisse d'affections douces, de sentimens nobles et élevés.

» Le malade tâchera de se mettre dans une situation où tout homme raisonnable serait heureux, et se dira : Si je suis malheureux ce n'est pas la faute de ma situation, c'est celle de mon caractère. Alors c'est sur son caractère qu'il faudra travailler.

» Qu'il consulte sa raison sur la valeur réelle des choses qu'il n'a pas, et il cessera de les envier; qu'il la consulte aussi sur la valeur des choses qu'il possède, elle lui révélera son bonheur.

» Il examinera avec quelque attention ce que l'on admire et ce que l'on critique dans le monde. Il verra qu'on ne s'occupe guères des choses importantes, et que les bagatelles jouent le premier rôle.

» Quand il jouira du sentiment de ses propres vertus et de celles des êtres qui l'environnent, il permettra que l'on censure son tailleur ou son cuisinier, que l'on critique la couleur de ses chevaux et la forme de sa voiture, et il ne sera plus tourmenté par les caprices d'une coquette et par l'opinion de la frivolité. »

Nous voici arrivés au dernier volume : il s'ouvre par

Digitized by Google

la Chaumière, nouvelle remplie du plus grand intérêt, qui même est peut-être la meilleure du recueil, mais dont l'étendue ne nous permet pas de donner ici l'analyse. Elle est suivie des *Deux Veuves*, morceau déjà connu de nos lecteurs, et qui se distingue par la sévérité du sujet ainsi que par la noblesse des sentimens du principal personnage. Quoique le dénouement en soit heureux, il laisse aux lecteurs une impression un peu sombre; mais l'auteur a eu soin de le faire suivre immédiatement par une allégorie aussi amusante qu'ingénieuse, et qui termine ce dernier volume très-heureusement. L'auteur voit en songe la déesse de la Vérité, qui lui remet une balance avec laquelle il pourra peser et apprécier tout ce qui tient au moral de l'homme; ses vertus et ses vices, ses talens et ses ridicules, ses ennuis et son bonheur. Muni de cet instrument d'espèce nouvelle, il se transporte aux Champs-Elysées, s'établit auprès de l'homme qui y pèse les corps et offre ses services aux passans qui seront curieux de faire peser leur esprit, leur bonheur et leur caractère. Ce cadre, pour parler le langage du jour, ce cadre est fort heureusement choisi. L'auteur y place successivement les portraits d'une multitude d'originaux; tous sont d'une touche spirituelle et de la plus grande vérité; et pour tous il sait trouver un poids chargé d'une inscription qui répond en un seul mot à la question qu'on vient de lui faire. Ce songe, un peu malin, est écrit en vers et en prose. Les vers ont quelque chose de la manière de Gresset; ils sont légers, faciles, pleins de sens, et annoncent que l'auteur entend assez bien la période poétique. Il pourra prétendre à des succès dans ce genre s'il veut se donner la peine de le cultiver.

J'ai hésité au commencement de cet article entre le *Caravanserail* et les *Nouveaux Contes;* il est cependant une partie où le nouveau recueil annonce que l'auteur a fait des progrès marqués. Son dialogue est plus vif, plus rapide, et encore plus naturel que dans le premier ouvrage. En un mot, si après avoir joui de cette nouvelle production de son talent, on veut l'examiner avec les yeux sévères de la critique, on ne pourra, je crois, y

Digitized by Google

reprendre que quelques invraisemblances légères. L'auteur entraîné par la vivacité de son imagination, ne les aura probablement pas aperçues, et je crois qu'il en arrivera autant au plus grand nombre de ses lecteurs. On doit cependant désiser que M. de Sarrazin se tienne, à l'avenir; tout-à-fait sur ses gardes. On voudrait n'avoir même pas ce léger reproche à faire à des ouvrages qui placent l'auteur parmi nos conteurs les plus ingénieux, et lui donnent un rang distingué parmi ceux qui nous amusent, non seulement sans blesser la décence la plus rigoureuse, mais en nous offrant des leçons de la morale la plus élevée, en nous mettant sous les yeux des exemples de la plus austère vertu. C. V.

ALEXINA, ou *la Vieille tour du château de Holdheim*; par M^me^ ***, auteur d'*Eugenio et Virginia*, d'*Orfeuil et Juliette*, etc., etc. — Quatre vol. in-12 de 1072 p. — Prix, 12 fr., et 14 fr. franc de port. — A Paris, chez *Renard*, libraire breveté de S. A. I. Madame la princesse Pauline, rues Caumartin, n° 12, et de l'Université, n° 5.

CE charmant ouvrage est un nouveau titre que l'auteur s'est acquis à la reconnaissance publique. Les gens de goût et les personnes sensibles n'ont point sans doute oublié, qu'indépendamment de plusieurs traductions très-agréables, telles que *Rosa* ou *la Fille mendiante*, *le Père et la Fille*, etc., nous lui devons *Eugenio et Virginia*, *Orfeuil et Juliette*, romans qui ont eu un assez grand nombre d'éditions, et qui ont été traduits en plusieurs langues; enfin *Maclovie* ou *les Mines du Tyrol*. L'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui, loin d'être inférieur aux précédens, pourrait l'emporter à quelques égards, à cause de la difficulté vaincue: l'auteur, à ce qu'elle nous apprend elle-même dans une courte introduction placée à la tête du premier volume, s'étant exercée dans un genre qui n'est pas le sien, « pour plaire » à des amis qui lui sont bien chers, et qui sont venus » partager sa solitude de V.....n. »

Digitized by Google

Alexina, jeune orpheline, nièce de M. de Vermonville, capitaine de hussards, est élevée dans un château situé au milieu de la forêt des Ardennes. Lorsqu'elle est parvenue à l'âge de seize ans, son oncle renvoie impitoyablement Mme Risberg, sa gouvernante, femme vertueuse et zélée qui, avant de partir, remet à sa jeune élève une boîte d'or à double fond. L'intéressante orpheline l'ouvre avec émotion, et y trouve le portrait en miniature d'une jeune femme vêtue de blanc; un voile de crêpe couvrait à demi de beaux cheveux blonds; ses grands yeux bleus paraissent fixer des regards mélancoliques sur Alexina, dont le cœur se brise au moment où on l'arrache des bras de Mme Risberg, sa seconde mère. « Mais bientôt le calme profond de la nature agit sur » elle, et la plongea dans cette espèce de rêverie vague, » où l'âme, fatiguée d'avoir vivement senti, s'affaisse, » pour ainsi dire, sous le poids des émotions, et ne » cherche même plus à recueillir de nouvelles forces » pour sentir encore.

Après le départ de sa digne gouvernante, son oncle veut la forcer d'épouser Balthazar Broomgatzer, louche, un peu bossu, et de la tournure la plus grotesque: elle résiste. M. de Vermonville et ses complices redoublent leurs menaces. Convaincue qu'elle ne les fléchira point, elle prend subitement son parti, sèche ses larmes; le calme renaît au fond de son ame. « Age heureux! dit » l'auteur, printems fugitif de la vie, où les brillantes » illusions de l'espérance colorent d'une teinte si douce » les nuages de l'avenir, pourquoi faut-il que la main » sévère de l'expérience obscurcisse ou fasse disparaître » à jamais vos magiques et rians tableaux? »

Alexina fuit, traverse la forêt au milieu de la nuit, se cache dans le creux d'un arbre pour éviter deux brigands, et arrive à la pointe du jour chez Julienne, sa nourrice. Cette bonne femme, touchée des prières de sa chère enfant, l'envoie secrètement chez une de ses tantes, Mme Hermann, fermière dans le duché de Luxembourg. Là, notre jeune fugitive fait connaissance avec les comtesses Aurélie et Albertine: le jeune cheva-

Digitized by Google

lier Charles de Heidenheim, leur frère, s'offre à ses regards.

Ici commence la vie sensible d'Alexina, qui réunit l'inestimable avantage d'être à-la-fois passionnée et fidèle aux principes de la délicatesse la plus sévère. Un inconnu, homme entre deux âges, semble suivre tous ses mouvemens. Le feu prend à la demeure de la bonne Mme Hermann; il arrache Alexina aux flammes. Souvent sa voix mystérieuse se fait entendre au moment où elle le croyait le plus éloigné. Un jour, s'étant écartée de ses jeunes compagnes, les comtesses Aurélie et Albertine, elle croit le reconnaître, enveloppé dans un manteau, et caché entre deux arbres; il lui fait signe de s'approcher, elle obéit. Fatale erreur! c'était son oncle, M. de Vermonville, qui l'oblige à monter dans une chaise de poste, et l'enlève, malgré sa résistance et ses cris.

Je crois, au reste, devoir passer sous silence les diverses aventures de la charmante orpheline, toutes extraordinaires, sans néanmoins dépasser les bornes du possible. Rien n'étonne son courage, rien ne trouble son inaltérable douceur. Les entrailles de la terre se sont entr'ouvertes, des hommes vêtus de noir l'entourent, ce ne sont point des brigands; la nuit on entend un bruit infernal. D'abord Vermonville est très-effrayé; mais le jour suivant, Alexina n'est pas peu surprise de voir que son oncle paraît intimement lié avec Ubald, chef de ces sérieux et mornes habitans des galeries souterraines où elle est détenue. On la rend à la lumière, et elle est conduite par Vermonville au château de Holdheim. Durant sa route, son mystérieux inconnu la suit et l'observe sans se découvrir à elle.

Arrivé au château de Holdheim, on la présente à la duchesse Chiarafonte. La première nuit, Alexina est mortellement effrayée de la subite apparition d'un vieillard qui entre dans sa chambre en soulevant la tapisserie. Persécutions qu'elle éprouve de nouveau pour épouser Balthazar Broomgatzer. Le mariage doit se célébrer à dix heures dans la chapelle du château. Disparition de Balthazar, précédée d'un bruit lugubre qu'on entend au moment d'entrer dans la chapelle. La duchesse et M. de

Digitized by Google

Vermonville sont consternés de cet évènement extraordinaire; mais il n'est que le prélude d'autres plus extraordinaires encore. La malheureuse Alexina est précipitée, le poignard sur la poitrine, dans un souterrain, par l'inexorable Castruccio, l'homme de confiance de la cruelle duchesse Chiarafonte. Quelques pierres éboulées, une lueur lointaine lui donnent l'espérance de fuir. Voulant appuyer sa main sur un tronçon de colonne, elle sent tout-à-coup un visage glacé sur lequel tombent des cheveux humides. Montée sur un amas de décombres, elle aperçoit alors distinctement une figure pâle, qui remue les lèvres, en fixant sur elle des regards mélancoliques; elle retombe dans le souterrain. Laissons-y notre touchante orpheline; l'amour saura bien y pénétrer et l'arracher au pouvoir de ses bourreaux, intéressés, comme on le devinera sans peine, à hâter sa mort ou son exil pour cacher des usurpations et des crimes horribles.

L'infâme Castruccio entre un soir dans le caveau où elle est détenue: il fait briller à ses yeux une arme meurtrière; envain elle implore sa pitié. Tout-à-coup un fantôme enveloppé d'un linceul se présente aux regards de l'assassin. Alexina reconnaît les traits du spectre qui la veille s'était offert à ses regards. Castruccio épouvanté tombe la face contre terre. Dire par quels moyens la belle orpheline fut délivrée, ce serait sans doute trop accorder à la curiosité du lecteur, et c'est ce qu'il est bon qu'il puisse lire dans l'ouvrage même. Nous prononcerons seulement à demi-voix le nom de Charles de Heidenheim, et nous imiterons pour le reste la réserve du surveillant et mystérieux inconnu.

Un des principaux mérites de ce nouveau roman, c'est que l'intérêt va toujours en croissant. Les lecteurs sensibles accorderont sans doute quelques larmes au touchant récit des amours et des malheurs du comte Wilhelm de Holdheim et de la princesse Sidonie, épisode qui, dès le commencement était préparé avec beaucoup d'art. L'ancienne gouvernante d'Alexina, la bonne Madame Risberg, y joint quelques détails qui lui sont personnels. Ensuite on découvre quel est le généreux

Digitized by Google

inconnu, cet homme entre deux âges, modèle de constance, d'amitié, et dont les regards protecteurs semblent attachés sans cesse sur la jeune orpheline. Fut-elle heureuse? Unit-elle son sort à celui du tendre et passionné Charles de Heidenheim? Le mystère dont on avait cherché à envelopper son illustre naissance fut-il enfin découvert, ou devint-elle la victime des embûches de la cruelle duchesse Chiarafonte? C'est ce qu'il est encore à propos de ne point révéler ici. Il nous suffira de dire que tous les événemens se développent avec une admirable simplicité; ce qu'on avait considéré comme merveilleux cesse de l'être. En un mot, ce roman est de tous ceux de ce genre celui où l'on explique avec le moins d'efforts les choses qui au premier coup-d'œil paraissaient surnaturelles. A chaque page on s'écrie: c'est cela, oui c'est bien cela; on est surpris de ne l'avoir point pressenti d'avance, et cette surprise est un plaisir de plus pour le lecteur. Ajoutez un style toujours pur, naturel, souvent pittoresque et sensible lorsqu'il faut être l'un et l'autre; point de ces descriptions longues et déplacées, de ces impuissances poëtiques qui fatiguent parcequ'elles n'arrivent jamais à leur but; tout y est à sa place. Quelques personnes ont été tentées de reprocher à l'auteur d'être entré vers la fin dans trop de détails. Nous avons lu avec attention le dernier volume, et nous avons eu occasion de nous convaincre que toute suppression eût nui à l'effet général. Dans les ouvrages où règne un merveilleux apparent, il ne faut point scinder les évènemens, mais les dénouer avec art. Or, des détails maniés par une main habile et exercée ne sont point des longueurs. C'est par des détails que l'on arrive à l'ame; mais c'est au goût à n'admettre que ceux qui sont susceptibles de l'émouvoir.

Alexina, en conservant toujours le caractère propre à son âge, offre en même tems le modèle de toutes les vertus de son sexe. Aussi cet agréable ouvrage peut-il être mis sans danger dans les mains des jeunes personnes. L'auteur y fait aimer la vertu en la parant de toutes les graces de l'imagination, et a su éviter en même tems le ridicule de plusieurs écrivains modernes qui ne

Digitized by Google

croyent point blesser les règles du bon goût lorsqu'ils font d'un roman un supplément au *Petit carême de Massillon*. Cette confusion, ces déplacemens sont cependant un véritable signe de barbarie; car dans les ouvrages de pure imagination, lorsqu'on veut persuader et édifier, il faut que le prédicateur ait le bon esprit de se cacher.

J. B B. Roquefort.

CONSEILS A MON FILS AGÉ DE SIX MOIS,

PAR MADAME F. DE MONTOLIEU.

Vous n'avez pas encore six mois, mon cher enfant, et déjà vous m'inspirez le plus tendre sentiment, le plus vif que j'aie jamais ressenti; déjà votre éducation, vos vertus, votre bonheur, sont l'objet de mes continuelles pensées. Je n'ai connu tout le prix de la vie, je n'ai redouté de la perdre que depuis que je suis mère. O mon fils! si je ne suis pas destinée à guider tes premiers pas dans cette vie, je veux du moins que quelques unes de mes idées me survivent et puissent influer sur ta conduite future. Je vais les jeter sur le papier sans beaucoup d'ordre, et telles que mon cœur me les dicte. Cet écrit, tracé par la main de ta mère, te sera remis en son tems, et je te prie d'avoir égard, dans le cours de ta carrière, à ce qu'il contient.

Si votre bon et digne père (1) vous est conservé, remerciez Dieu tous les jours de ce don précieux. Je ne vous

(1) Le baron Louis de Montolieu, d'une ancienne famille originaire de la Provence, qui a fourni nombre de chevaliers de Malte, dont plusieurs se sont distingués. Une branche de cette famille ayant embrassé la religion calviniste, s'expatria dans les tems des persécutions. Le père de celui-ci s'attacha au duc régnant de Wurtemberg, et fut nommé gouverneur de la principauté de Montbeillard. Son fils unique, Louis, se fixa en Suisse, à Lausanne, capitale du canton de Vaux. Il s'y maria deux fois, et y mourut l'année 18co, regretté de tous ceux qui l'ont connu, sans laisser de postérité. Le fils qu'il avait eu de son premier mariage avec Mlle Mayor de Sullens, auteur de cet écrit, mourut dans son enfance, et sa mère peu d'années après. La seconde femme du baron de Montolieu ayant trouvé ce morceau dans ses papiers, la jugé digne d'être sauvé de l'oubli, et l'offre au public sans y rien changer.

(*Note d'Isabelle de Montolieu.*)

Digitized by Google

dis pas de l'aimer et de le respecter, ces sentimens doivent naître sans efforts dans votre cœur. La tendresse que j'ai toujours eue pour ce digne ami, est jusques ici le principe de celle que j'ai pour vous. J'ai suivi cet honnête homme dans les vicissitudes de la vie humaine, et je n'ai pas cessé de l'aimer et de l'estimer parfaitement. Je l'ai vu dans la prospérité et dans l'adversité, égal, soumis aux lois de la nature, philosophe sans orgueil et sans âpreté, l'esprit assez content, et sur-tout l'ame tranquille. Jamais vain, jamais bas, jamais tenté de blesser la justice, la vérité, l'humanité, pour quelque intérêt que ce pût être, toujours occupé du noble soin d'être utile à ses semblables, et s'irritant peu contre les ingrats.

Toutes ces vertus sont fondées sur une base solide, c'est la connaissance, le respect et l'amour pour la Divinité. Tout vous l'annonce, ce Dieu créateur et protecteur de l'univers; il n'appartient à aucune de ses créatures de bien comprendre son existence, encore moins d'en détruire le sentiment qui est toujours actif dans notre ame, et qui, lorsqu'il est développé, devient le fondement de la conduite et de l'epérance de tout homme qui pense.

L'homme a reçu de Dieu un rayon de lumière qu'on appelle raison, et qui paraît lui marquer une place supérieure à celles des autres êtres créés. Quelle gloire, quel ressort ce privilége ne doit-il pas donner à notre ame? mais voyons jusques où cette raison peut favoriser nos vues ambitieuses.

Et pour n'en pas perdre les fruits, reconnaissons humblement les bornes que Dieu lui a prescrites. Cette raison, d'abord, est suffisante pour nous conduire à la connaissance de l'Etre suprême, comme nécessairement parfait. Elle nous éclaire sur le but de notre existence; recherches qui demandent toute l'application dont nous pouvons être capables.

Vous le découvrirez aisément ce but en suivant les traces de la nature: les principales, les plus grandes vérités, les seules bien démontrées, sont tirées de cette source toujours pure, lorsque notre faiblesse, nos erreurs et trop d'orgueil et de précipitation ne la corrompent pas.

La raison, ou plutôt la faculté de raisonner qui se développe sous les noms de bons sens, de jugement, d'intelligence, d'esprit, nous ouvre une source de bonheur et de

Digitized by Google

plaisir, dans les connaissances utiles et agréables dont elle nous rend plus ou moins susceptibles, et que l'on nomme sciences ou arts. Dans les sciences de spéculations nous rencontrons des bornes, il paraît que nos pas y sont comptés. Rendons grâces à Dieu de la portion qu'il nous a faite de ses dons, et faisons lui un hommage sincère et soumis de notre juste ignorance.

Venons aux principaux usages que nous pouvons tirer de la raison, pour la faire servir utilement à notre conduite et à notre bonheur. D'abord, mon cher enfant, garantissez-vous des préjugés de nation, de famille et d'éducation: ce sont des sources d'erreurs que l'on ne saurait prévenir que par l'attention, l'examen, la réflexion habituelle sur la valeur et le prix de tous les objets que le monde peut nous offrir. Si dans votre enfance vous avez reçu des fausses notions, il faut sortir de cet esclavage le plutôt qu'il sera possible. Persuadez-vous fortement que si tout homme peut se tromper, tout homme aussi est capable de trouver par lui-même les vérités utiles qui ne passent pas les bornes de la raison humaine. L'homme sage qui a profité de son expérience a cependant de l'avantage sur vous. Consultez la portée et le caractère de votre génie, et recherchez vos dons et vos talens. Suivez avec zèle et avec courage ceux qui porteront le plus loin votre utilité dans la société. Ce ne sont pas les grandes places qui honorent et nous rendent heureux, ce sont celles que l'on peut remplir avec succès: il vaut mieux convenir à la place que l'on choisit, que si elle nous convient simplement d'après nos désirs ambitieux et vains. Lorsque votre vocation sera décidée, fuyez toute paresse, langueur de l'ame, oisiveté, craignez peu les obstacles que vous rencontrerez dans votre carrière; la paresse les multiplie, le courage d'esprit les fait disparaître. Soyez ferme et incorruptible dans les moindres choses, où la vérité et la justice sont intéressées. Il n'y en a point de petites en ce genre, puisqu'elles portent l'empreinte de la Divinité; mais si vous devez les respecter, autant aussi devez-vous apporter de facilité, de souplesse, de complaisance, dans ce que l'on appelle usage de société, enfin dans tout ce qui peut contribuer à la paix et à l'union avec vos semblables; soyez plutôt disposé à recevoir la loi qu'à la donner.

Dans les objets de la vanité, petite gloire, caprice des hommes, le véritable honneur n'y a aucune part.

Digitized by Google

Les hommes que vous devez naturellement aimer, parce qu'ils tendent au même but que vous, qu'ils ont les mêmes objets d'espérance, les mêmes peines, les mêmes droits, la même valeur, sont très-réellement vos frères; de là naissent chez vous les sentimens d'amour véritable, de rapports, de vrai désir de leur être utile, et de concourir à leur bonheur. Ne soyez ni caustique, ni insolent; ménagez les faibles, je veux dire ceux qui sont moins favorisés que vous des avantages de l'esprit, de la fortune et du rang : Dieu a laissé à ceux qui en sont le mieux pourvus le soin de faire la portion aux autres. Quelle gloire! quel sentiment doux et flatteur n'éprouverez-vous pas dans cette position.

Prenez peu de confiance aux réputations établies, elles trompent souvent et peuvent dépendre des circonstances. Ne prenez personne pour modèle complet de votre façon de penser et de votre conduite. Pourquoi ne trouveriez-vous pas chez vous le fond des vertus que vous voudriez imiter? Quant aux talens, ils sont les enfans du génie, et celui-ci ne s'acquiert pas. Il faut rechercher, suivre, étendre celui que l'on a reçu de la nature; le goût se forme par l'attention, la comparaison et les rapports des choses, la réflexion, les bonnes sociétés, les lectures bien choisies, mais il dépend aussi d'une espèce de vue dans l'ame d'un sentiment délicat sur le beau et le vrai que l'on ne peut pas se donner absolument, mais que l'on peut perfectionner.

Appliquez-vous constamment à distinguer le faux honneur du véritable; par exemple, ne soyez jamais humilié de rencontrer vos supérieurs dans toutes les choses que la nature et vos soins n'ont pu vous rendre propres. Gagnez les premières places dans la classe des hommes vertueux, mais aussi employez les moyens et les loisirs que votre principale vocation vous laissent, à cultiver les goûts agréables qui peuvent vous rendre aimable et intéressant dans la société.

Vivez autant que vous le pourrez avec vos égaux en rang et en fortune; l'on est presque toujours lézé dans la société de ses supérieurs, et l'on risque de mettre ses inférieurs dans le cas d'être presque toujours mécontens d'eux ou de nous; les grands mérites sauvent dans toutes les classes ces inconvéniens, et peuvent alors nous fournir des amis.

Traitez tout le monde avec bonté, sur-tout vos domestiques, lesquels cependant il ne faut pas admettre à votre

Digitized by Google

confiance. Ne dédaignez pas d'entrer utilement dans leurs affaires, mais qu'ils ne connaissent jamais les vôtres. Observez dans celles-ci l'ordre le plus exact, et une sage économie suivant votre état : l'ordre et l'économie tiennent à toutes les vertus.

Evitez les dettes, emprunts d'argent, cautionnemens, à moins que dans ce dernier cas vous ne retiriez quelqu'un d'embarras ou d'un danger bien démontré.

Il faut toujours être bien sûr de pouvoir satisfaire à la parole donnée, et si même vous l'aviez engagée trop légèrement, il faudrait s'en punir en l'acquittant.

Faites l'aumône dans la proportion de votre fortune, avec attention sur les vrais besoins, jamais par ostentation; il peut se rencontrer des cas pressans ou une aumône abondante ne doit pas être soumise au calcul de nos propres besoins. Cette chaleur de sentiment, qui nous entraîne quelquefois au-delà du devoir, caractérise les grandes ames. Retranchez autant que vous le pourrez tout ce qu'il sera possible dans votre état sur le luxe et les besoins factices, pour vous procurer le plaisir de donner plus facilement et plus abondamment.

Ne négligez pas le soin de votre fortune, lorsque vous pourrez l'augmenter par d'honnêtes moyens, et mettez-vous dans le cas de vous en passer par la modération de vos désirs, de vos goûts et de vos besoins.

Ne contractez pas légèrement des amitiés intimes; songez que votre ami doit être la personne la plus respectable pour vous, puisqu'il doit être dans tous les momens votre juge et votre conseil.

Il est donc absolument nécessaire de s'assurer de la vertu de votre ami, mais lorsque vous n'en doutez plus, ne connaissez plus aussi de bornes à la confiance, aux secours et aux sacrifices que vous pouvez prétendre l'un de l'autre. Un ami qui ne rougirait pas de vos torts ne mérite pas ce nom.

Je crois inutile de vous parler de l'ingratitude : l'oubli d'un bienfait et la crainte de l'avouer caractérise l'ame la plus vile.

Soyez sobre, ou si vous voulez voluptueux, dans l'usage des plaisirs; le plaisir n'est pas un état, l'on ne peut le

Digitized by Google

fixer, ce sont des fleurs qu'il faut cueillir sur son passage et dans leur saison, le plaisir n'existe peut-être que dans la variété et le changement; ceux qui appartiennent au cœur et à l'esprit sont plus nobles, plus durables, et d'une autre nature que ceux auxquels on a donné ce nom.

La société des femmes doit plaire à un honnête homme, elle entretient la politesse et adoucit les mœurs. C'est un mauvais ton, aujourd'hui proscrit, que celui d'en médire et de les dégrader. Elles veulent plaire aux hommes, et ceux qui ne cherchent dans leur société que des plaisirs passagers, nuisent essentiellement à la société, qui doit trouver chez elles des mères de familles sages, des amies utiles, et d'honnêtes compagnes du sort des hommes.

Quant à l'amour que la jeunesse et la beauté inspire, gardez-vous de le traiter avec trop de respect, c'est un délire passager auquel il ne faut accorder que le tems de la jouissance. Ce plaisir n'appartient pas à la plus noble partie de notre être; évitez-en l'excès, il a toutes sortes d'inconvéniens.

Il est malheureusement fort rare qu'une femme soit digne d'inspirer une vraie et grande passion. Elle supposerait un concours heureux de qualités morales et physiques, qui captiverait l'ame et soumettrait l'inconstance. Une telle femme ne peut être l'objet de vos amusemens: si vous la rencontriez jamais, je désirerais quelle devînt votre épouse.

Si vous vous mariez, choisissez une femme vertueuse, pas trop bornée, intelligente, d'une humeur égale, d'une bonne santé, et dont la figure soit agréable. Quelle soit, s'il se peut, dans un rang et un état de fortune qui n'empire pas votre condition. Le sacrifice le moins dangereux à faire est cependant celui des richesses; mais il faut craindre de se jeter dans la mauvaise fortune. Calculez toujours votre dépense sur vos facultés et la décence de votre état.

N'affectez ni magnificence, ni simplicité. En général, méprisez les regards qui tombent sur toutes sortes d'apparence de grandeurs et de mérite.

Gagnez l'estime par vos vertus et des talens utiles, et vous l'obtiendrez sûrement. Suivez le caractère de votre esprit, s'il est gai et brillant, faites usage des dons agréa-

Digitized by Google

bles sans les estimer plus qu'ils ne valent, et plutôt dans l'intention de plaire et d'amuser, que dans celle de briller plus que les autres. Si votre esprit est sérieux et réfléchi, ne cherchez pas une autre manière d'être; celle-ci à ses avantages : vous aurez votre place et vos momens, c'est tout ce qu'il faut.

Soyez fidèle au secret, ne recherchez pas celui des autres; ne soyez pas prodigue de conseils; en général, n'entrez dans les affaires d'autrui que lorsque vous en serez requis, et que vous pourrez y servir utilement. Faites autant qu'il se pourra que votre manière d'obliger laisse oublier que l'on vous doit de la reconnaissance, et ne faites pas attendre, ni acheter par des souplesses les services que vous aurez le bonheur de rendre.

Etablissez et fortifiez votre santé par les exercices, le calme que vous entretiendrez dans votre ame, par la tempérance, et une vie active.

Tâchez de conserver votre vie, mais accoutumez-vous à ne pas trop craindre le terme de votre être physique : si vous avez rempli les devoirs de votre état, vous avez assez vécu.

Calculez vos jours plutôt sur leur utilité que sur leur durée; il y a un pas toujours difficile pour un galant homme, c'est celui où une offence reçue offre l'alternative de perdre la vie ou de l'ôter à son adversaire.

Je ne puis pas vous donner des conseils à cet égard. L'on ne peut pas vivre avec les hommes et renoncer à leur estime, et cependant qu'il est difficile de sauver les remords d'une affaire malheureuse. Combien ne doit-on pas apporter d'attention, par la douceur, l'honnêteté, la bonté, la politesse, à prévenir ces embarras.

Je veux toucher à un sujet de la plus grande importance. Il a pour objet les différends cultes que l'on rend à la Divinité. Evitez les préjugés à cet égard, et respectez les tous; un homme qui rend hommage à Dieu, d'après les sentimens de son cœur et le degré de ses lumières, lui est sûrement agréable; il mérite tous vos égards. Je suis sûre que la morale de l'Evangile, sa pureté, ses rapports, surtout, avec le bonheur de l'homme, entraîneront votre cœur; du reste, il est aisé de comprendre et de sentir combien sont cachés les rapports de l'Etre infini avec la

Digitized by Google

créature, et combien ils doivent échapper à notre faible vue.

Tirez de ce mémoire, tout informe qu'il est, mon cher enfant, ce qui pourra vous être utile; reconnaissez-y mes bonnes intentions, mon zèle pour votre bonheur, et soyez indulgent pour son auteur.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre Français.* — *Rodogune et Amphytrion.*

Si je reviens sur Rodogune, ce n'est point dans le dessein d'offrir un nouveau tribut d'éloges à Mlle Raucourt. Elle a dans le rôle de Cléopâtre, comme Racine dans son style, *la perfection désespérante*. Je ne dirai pas non plus que Mlle Duchesnois s'est surpassée dans celui de Rodogune; les nombreux applaudissemens qui plus d'une fois ont interrompu sa voix, ont pris soin de l'en informer avant moi. De semblables interprètes sont plus éloquens que la prose la plus énergique. Mon intention est d'exhorter les acteurs en général, et cette actrice célèbre particulièrement, à ne point dénaturer les vers de Corneille par des corrections frivoles, sous le prétexte d'en rajeunir l'expression. La franchise avec laquelle ce grand homme peint sa pensée est presque toujours celle du génie, et le génie a des priviléges incontestables. Qui ne doit préférer sa nudité sublime à toutes les parures du bel esprit? Musiciens! ne profanez point en les changeant les accords de Gluck; artistes et poëtes, sachez respecter le grand Corneille.

Mlle Duchesnois fait dire à Rodogune.

> Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
> Dont par le doux rapport les ames assorties
> S'attachent l'une à l'autre, et se laissent *charmer*
> Par ce je ne sais quoi qu'on ne peut *exprimer*.

On sent combien le mot *exprimer* est faible, et rend mal la pensée de l'auteur. Il s'agit bien d'exprimer; on ne cherche à exprimer les effets d'une sensation quelconque, que lorsque cette sensation est déjà connue, déjà bien définie, et ce n'est point ici le cas. Rodogune ne sait pourquoi elle aime; elle ne démêle point le penchant qui l'entraîne;

Digitized by Google

elle s'en étonne, mais elle y cède par un attrait irrésistible. Rétablissons donc les vers du grand Corneille tels qu'il les a faits et tels qu'il a dû les faire.

> Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
> Dont par le doux rapport les ames assorties
> S'attachent l'une à l'autre, et se laissent *piquer*
> Par ce je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.

Je devine bien que le mot *piquer* est l'expression dont s'est allarmé le hardi correcteur des vers de Corneille; et qu'ayant changé ce mot, la contrainte de la rime l'a forcé de changer aussi celui d'*expliquer*? Mais sa délicatesse pouvait être sans effroi, cette expression naïve n'est dépourvue ni de grâce ni de force. Elle se transporte sans effort du propre au figuré. Si l'on dit très-bien, être piqué d'un serpent quand on en éprouve la morsûre, ce *je ne sais quoi*, cet aiguillon imperceptible de l'amour ne peut-il pas agir de la même manière sur le cœur. Ces fausses délicatesses d'un goût timide ont fait gâter souvent les plus beaux vers. Ne voit-on pas tous les jours des actrices corriger dans Andromaque, de leur pleine autorité, ces vers qu'un sentiment si tendre a dictés à Racine?

> Non, vous n'espérez plus de nous revoir encor,
> *Sacrés murs!* que n'a pu conserver mon Hector!

Elles n'osent prononcer *sacrés murs*; il semble qu'à cette expression l'orage des sifflets va fondre sur elles, elles aiment mieux faire un contre-sens, et dire, *murs sacrés*, comme si elles parlaient des vases sacrés ou des biens de l'église.

J'aurais bien d'autres exemples de cette nature à rapporter, mais je m'arrête pour dire un mot de l'événement tragique qui a eu lieu dans *Amphytrion*.

J'ai remarqué qu'à l'Opéra et à la comédie française, le rôle des divinités n'était confié d'ordinaire qu'à des apprentifs comédiens ou à des sujets subalternes. On ne s'est point encore avisé de ravir à M^lle^ Patrat le rôle de la Nuit, qui fait l'essentiel de son emploi. Le malheureux Valmor, de corvée ce jour-là, faisait Jupiter. Tout allait bien: comblé des faveurs d'Alcmène Leverd, il s'était diverti aux dépens d'Amphytrion,

> Et, satisfait, gaiment lui dorait la pilule.

Digitized by Google

Comme il s'en retournait au ciel, les cordes qui suspendaient ce vieux fauteuil, qu'on a nommé la gloire on ne sait pourquoi, se sont rompues tout-à-coup, et Valmor est tombé nageant dans son sang, mais il s'est relevé avec courage et s'est montré au public, qui lui porte l'intérêt le plus vif. On espère que sa blessure n'aura point de suite : il est entre les mains du célèbre médecin Alibert.

Théâtre de l'Impératrice.—La Querelle des Deux Frères, pour la continuation des débuts de Martelli.

Cet ouvrage me paraît un des meilleurs qu'ait tracés Collin-d'Harleville; c'est au moins celui qui se recommande par le plus d'énergie, qualité qui ne forme pas la base principale du talent de cet auteur. Il touche le cœur plus qu'il ne brille par la vivacité de l'expression et par l'esprit. Ce n'est point à la cour et parmi les grands qu'il a puisé ses caractères; il n'arrache point comme Molière le masque aux ridicules et aux vices illustres : c'est dans les conditions privées de la vie, dans l'intérieur des ménages, qu'il établit le centre de ses observations. S'il ne provoque pas toujours l'admiration, il excite le sourire, ou fait couler de douces larmes. Rien n'est plus intéressant que l'amitié de ces deux frères se querellant toujours et ne pouvant se quitter; c'est un fil qui se noue, se rompt et se renoue sans cesse. Il est vrai que le dénouement peut s'ajourner à un tems indéfini, parce qu'il n'y a point de raison pour que ces deux querelleurs ne recommencent sans fin leurs querelles.

Martelli dans les deux frères a bien saisi son rôle; mais ce n'est peut-être pas celui qui lui fait le plus d'honneur. En général, cet acteur a plus d'intelligence, d'esprit, de finesse et d'à-plomp que d'entraînement. Il plaît par une diction correcte, élégante et pure, et par des qualités qu'on acquiert par une étude constante. Personne ne connaît mieux que lui les habitudes du monde et les conventions théâtrales. Cependant on désirerait que sa coiffure fut moins lourde, sa mise moins âgée. Le vêtement entre pour plus qu'on ne croit dans l'effet que doit produire l'acteur. S'il est vrai que le théâtre soit un miroir magique qui réfléchit à nos yeux le personnage sous le point de vue le plus brillant; pourquoi ne pas soigner ses reflets agréables? Molé et Fleuri me semblent être les acteurs qui ont le mieux senti et mis en usage ce prestige enchanteur. La tenue, la démarche, les habitudes du corps, ne suffisent pas seules, il faut y joindre les grâces de la parure. Malgré toutes les

Digitized by Google

observations que je viens de faire relativement à Martelli, je n'en suis pas moins l'admirateur de son beau talent, et les éloges qu'il mérite, et que je lui donne avec autant de plaisir que de justice, doivent rejaillir sur l'administrateur du Théâtre de l'Impératrice, qui l'a su distinguer et faire en sa faveur des sacrifices. DU PUY DES ISLETS.

Théâtre de l'Opéra-Comique. — L'Opéra-Comique est en ce moment le théâtre le plus suivi : *chambrée* complète presque chaque soir ; cet état prospère est dû à plusieurs nouveautés, qui toutes ont été bien accueillies, et à l'activité des sociétaires qui redoublent de zèle à mesure que la saison devient moins favorable pour le spectacle.

La *Chambre à coucher*, opéra en un acte, paroles de M. S...., musique de M. Guénée, a été représenté avec succès. M. S.... a mis, sous le nom du maréchal de Richelieu, une aventure arrivée à Alcibiade. Je ne connais pas l'auteur, mais à la manière dont il fait parler ses personnages, je serais tenté de croire qu'il n'a jamais vu ceux qu'il met en scène ; il ne faut cependant pas juger l'ouvrage avec trop de sévérité, puisque c'est le début de deux jeunes gens. Cette circonstance me rappelle le vaudeville final des Visitandines :

Peut-être un jour ils feront mieux,
Ils ne sont encore que novices.

Théâtre du Vaudeville. — Je vais solder à-la-fois un petit arriéré que j'ai avec le théâtre du Vaudeville. D'abord paraît le *Baguey renversé*, qui n'a pas éprouvé de chûte sur la scène. On trouve dans cette petite pièce un tableau vrai et animé de la promenade du bois de Boulogne le jour de Long-Champs. Il y a du mouvement, de la gaîté et quelques jolis couplets dans cette bluette, qui doit en partie son succès à un rôle d'escamoteur joué par *Joly* d'une manière fort originale.

Les *Escamotages*. On assure que c'est une parodie des Abencerages ; je ne le crois pas, rien n'y annonce la parodie, rien n'y rappelle l'opéra de M. de Jouy. Au lieu des Maures de Grenade, ce sont des aubergistes d'Orléans ; les Espagnols sont parodiés par un traiteur du château de Madrid au bois de Boulogne. Les Orléannais sont en procès avec le traiteur pour une pièce d'esprit-de-vin ; l'aubergiste confie le soin de plaider sa cause à un jeune poète nommé

Digitized by Google

Ilmendort; et comme l'avocat est prêt à partir pour le tribunal, il le fait accompagner par sa femme, qui doit lui être ramenée. Ilmendort gagne le procès, et perd la femme en route; au retour, il est condamné, je ne sais par qui, à jeuner jusqu'à ce qu'on ait retrouvé celle qu'il a perdue; alors on amène la pièce d'esprit-de-vin que l'aubergiste a gagnée; les douves tombent, et le tonneau, au lieu de contenir de l'esprit, ne renferme que la femme de l'aubergiste.

Je suis presque honteux d'avoir pris la peine de faire l'analyse d'un semblable ouvrage. L'auteur, qui me paraît avoir étudié les mœurs des auberges, assure que dans un cabaret, il faut une jolie femme au comptoir; car, dit-il spirituellement, lorsque l'on *goûte* la maîtresse, on ne *goûte* pas le vin. Toutes les plaisanteries sont de la même force et du même ton; et voilà l'ouvrage dans lequel un journaliste, en haine des Abencerages, a bien voulu trouver de l'esprit et de la gaîté.

Il faut plus d'esprit qu'on ne pense pour faire une bonne parodie; il ne suffit pas pour réussir d'avoir l'intention d'être méchant, lorsqu'on n'est pas mieux en fonds que M. Henry Simon, on s'expose à être méchant, mais c'est dans l'acception qui signifie *mauvais*.

Le *Billet perdu* est de MM. Barré, Radet et Desfontaines; ils l'ont annoncé sous le titre modeste de *proverbe*, imité de l'allemand. La scène se passe à Hambourg; la femme d'un peintre a perdu un billet de 500 florins, le billet a été trouvé par un certain Drogmann, épicier, qui s'en est approprié la valeur, parce que, dit-il, l'argent n'a pas de maître. M. Drogmann est le mari d'une jolie femme, et il avait pour *ami intime* un jeune homme avec lequel il vient de se brouiller par jalousie; celui-ci piqué du procédé de Drogmann qui lui enlève la possibilité de voir la chère petite femme, fait insérer dans les affiches que M. Drogmann a trouvé il y a un an, un billet de 500 florins, et qu'il est prêt à le remettre à celui qui pourra prouver qu'il lui appartient. Drogmann n'a connaissance de cette espiéglerie que lorsque plusieurs frippons arrivent la gazette à la main réclamer le billet; le véritable propriétaire se présente enfin, mais Drogmann soutient que ce n'est pas lui qui a fait insérer l'article; la femme du peintre porte sa plainte chez le Bourguemestre qui, pour l'aider à convaincre Drogmann d'imposture, lui donne un

Digitized by Google

certain Fureterre lequel est chargé de la diriger dans ses démarches. Grâces à l'intelligence de Monsieur l'observateur, le billet est rendu; les différentes recherches donnent lieu à des scènes qui ont beaucoup amusé et où l'on retrouve le talent des auteurs de tant de jolis Vaudevilles. Dans cette pièce on change onze fois de décorations : c'est une innovation à ce théâtre.

Joly a donné au rôle de Fureterre une physionomie de mobilité et d'observation qui s'accorde bien avec le caractère. B.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

La société Philotechnique de Paris a tenu, le 2 de ce mois, sa séance publique dans le local accoutumé de la préfecture du département de la Seine, dit *la salle Saint-Jean*.

M. de la Chabeaussière, l'un des secrétaires perpétuels, a fait le rapport sur les travaux de la société; il a trouvé le moyen d'y insérer, par un mouvement oratoire assez touchant, un premier hommage à M. Delille, dont on venait d'apprendre la mort. Ce mouvement a été fort applaudi.

Le même a lu ensuite, pour M. Creuzé de Lessert, un conte en vers, imité de l'abbé Blanchet, et intitulé : *le Paradis de Schédad*.

M. Paganel a fait lire un discours fortement pensé et très-bien écrit, sur la durée de l'Empire chinois.

On a lu, pour M. de Lessert, des stances fort ingénieuses sur la vie humaine, comparée avec une pièce en cinq actes.

M. Fayolle a communiqué des observations sur l'éloge oratoire et sur l'éloge historique.

M. Joseph Lavallée a fait lire des fragmens du second chant de son poëme sur la déclamation. On en a vivement applaudi le morceau qui rappelle Mlle Clairon, jouant le rôle de la confidente Isménie dans *Mérope*. On en aurait sans doute applaudi quelques autres détails s'ils eussent été mieux entendus : l'inconvénient d'une salle un peu trop vaste, pour les voix faibles, en a fait perdre quelques-uns.

M. Raboteau a lu deux apologues en vers, imités de M. de Saint-Lambert, dont la philosophie, douce et fine, n'a pas perdu à recevoir quelques développemens sous la plume du poëte imitateur.

M. Pigault-Lebrun a lu un conte en prose, intitulé : *Ma Maison de Campagne*. On y a goûté sa manière originale et piquante d'y tourner en ridicule quelques-uns de nos travers.

Digitized by Google

M. Lemazurier a terminé les lectures par celle d'un conte en vers, intitulé : *le Roi Dagobert*, dont le style est naturel et piquant, et dont les détails sont gracieusement encadrés.

Le talent de M. Gabriel Foignet, sur la harpe, la belle voix de Mlle Joséphine Armand, une romance agréable de Plantade, chantée par lui-même ; un duo de violon et de piano, très-bien exécuté par M. Armand fils et Mlle Flore Armand sa sœur, ont complété la satisfaction d'une assemblée nombreuse et choisie qui s'était rendue à cette séance.

On vient de mettre en vente le poëme *d'Amadis* par l'estimable auteur des *Chevaliers de la Table Ronde*. Cette nouvelle production ne peut manquer d'exciter l'intérêt le plus vif. On connait l'amabilité et la grâce qui distinguent les ouvrages de M. Creuzé de Lesser ; ces deux qualités se retrouvent à chaque page de ce poëme qui fait suite aux *Chevaliers de la Table Ronde*.

Digitized by Google

POLITIQUE.

TANDIS que les armées françaises triomphent en Espagne, et des dernières forces régulières des insurgés battus par le duc d'Albufera, et des bandes éparses en Catalogne et dans les provinces de l'Ebre; que l'armée anglaise est contenue dans ses positions, et que celle du roi Joseph leur paraît inattaquable sur le Douro; que lord Wellington abdique le commandement général dont il avait été revêtu, et que le ministère anglais ne peut plus lui envoyer des secours, tandis que les côtes de l'Italie et celles de France sont mises à l'abri de toute surprise, et que dans tous les départemens les pères rivalisent avec les fils de famille à qui montrera le plus de zèle, ou par des sacrifices pécuniaires, ou en payant de sa personne; tandis que les opérations combinées de la conscription arriérée, et celle de 1814, et de la levée des gardes d'honneur, ont marché de front et avec un égal succès, prouvant à-la-fois le zèle des administrateurs et le dévouement des administrés, l'Empereur, à la tête de l'armée, réalise les promesses émanées du trône : *bientôt les Russes*, a dit l'Empereur, *rentreront dans leurs affreux climats*. Le génie de l'Empereur, et la victoire fidèle à ses armes, pressent cette retraite déjà signalée par un des plus brillans exploits qui aient honoré le courage français.

Voici les notes successivement reçues de l'armée par S. M. l'Impératrice-Reine et Régente. Elles ont hautement répondu à l'attente générale, à la confiance de tous les sujets fidèles, à l'espoir de tous les esprits éclairés : elles ont répandu une allégresse générale jusqu'aux extrémités de l'Empire, où elles ont été portées avec une rapidité extraordinaire.

Du 3 mai. — Les combats de Weissenfels et de Lutzen n'étaient que le prélude d'événemens de la plus haute importance. L'empereur Alexandre et le roi de Prusse qui étaient arrivés à Dresde avec toutes leurs forces dans les derniers jours d'avril, apprenant que l'armée française avait débouché de la Thuringe, adoptèrent le plan de lui livrer bataille dans les plaines de Lutzen, et se mirent en marche

Digitized by Google

pour en occuper la position ; mais ils furent prévenus par la rapidité des mouvemens de l'armée française ; ils persistèrent cependant dans leurs projets, et résolurent d'attaquer l'armée pour la déposter des positions qu'elle avait prises.

La position de l'armée française au 2 mai, à neuf heures du matin, était la suivante :

La gauche de l'armée s'appuyait à l'Elster ; elle était formée par le vice-roi, ayant sous ses ordres les 5e et 11e corps. Le centre était commandé par le prince de la Moskowa, au village de Kaïa. L'Empereur avec la jeune et la vieille garde était à Lutzen.

Le duc de Raguse était au défilé de Poserna, et formait la droite avec ses trois divisions. Enfin le général Bertrand, commandant le 4e corps, marchait pour se rendre à ce défilé. L'ennemi débouchait et passait l'Elster aux ponts de Zwenkau, Pegau et Zeitz. S. M. ayant l'espérance de le prévenir dans son mouvement, et pensant qu'il ne pourrait attaquer que le 3, ordonna au général Lauriston, dont le corps formait l'extrémité de la gauche, de se porter sur Leipsick, afin de déconcerter les projets de l'ennemi et de placer l'armée française, pour la journée du 3, dans une position toute différente de celle où les ennemis avaient compté la trouver et où elle était effectivement le 2, et de porter ainsi de la confusion et du désordre dans leurs colonnes.

A 9 heures du matin, S. M. ayant entendu une canonnade du côté de Leipsick, s'y porta au galop. L'ennemi défendait le petit village de Listenau et les ponts en avant de Leipsick. S. M. n'attendait que le moment où ces dernières positions seraient enlevées, pour mettre en mouvement toute son armée dans cette direction, la faire pivoter sur Leipsick, passer sur la droite de l'Elster, et prendre l'ennemi à revers : mais à 10 heures, l'armée ennemie déboucha vers Kaïa sur plusieurs colonnes d'une noire profondeur ; l'horison en était obscurci. L'ennemi présentait des forces qui paraissaient immenses : l'Empereur fit sur-le-champ ses dispositions. Le vice-roi reçut l'ordre de se porter sur la gauche du prince de la Moskowa, mais il lui fallait trois heures pour exécuter ce mouvement. Le prince de la Moskowa prit les armes, et avec ses cinq divisions soutint le combat, qui au bout d'une demi-heure devint terrible. S. M. se porta elle-même à la tête de la garde, derrière le centre de l'armée, soutenant la droite du prince

Digitized by Google

de la Moskowa. Le duc de Raguse, avec ses trois divisions, occupait l'extrémité droite. Le général Bertrand eut ordre de déboucher sur les derrières de l'armée ennemie, au moment où la ligne se trouverait le plus fortement engagée. La fortune se plut à couronner du plus brillant succès toutes ces dispositions. L'ennemi, qui paraissait certain de la réussite de son entreprise, marchait pour déborder notre droite et gagner le chemin de Weissenfels. Le général Compans, général de bataille du premier mérite, à la tête de la 1re division du duc de Raguse, l'arrêta tout court. Les régimens de marine soutinrent plusieurs charges avec sang-froid, et couvrirent le champ de bataille de l'élite de la cavalerie ennemie. Mais les grands efforts d'infanterie, d'artillerie et de cavalerie, étaient sur le centre. Quatre des cinq divisions du prince de la Moskowa étaient déjà engagées. Le village de Kaïa fut pris et repris plusieurs fois. Ce village était resté au pouvoir de l'ennemi; le comte de Lobau dirigea le général Ricard pour reprendre le village; il fut repris.

La bataille embrassait une ligne de deux lieues couvertes de feu, de fumée et de tourbillons de poussière. Le prince de la Moskowa, le général Souham, le général Girard, étaient par-tout, faisaient face à tout. Blessé de plusieurs balles, le général Girard voulut rester sur le champ de bataille. Il déclara vouloir mourir en commandant et dirigeant ses troupes, puisque le moment était arrivé pour tous les Francais qui avaient du cœur, de vaincre ou de périr.

Cependant, on commençait à apercevoir dans le lointain la poussière et les premiers feux du corps du général Bertrand. Au même moment le vice-roi entrait en ligne sur la gauche, et le duc de Tarente attaquait la réserve de l'ennemi, et abordait au village où l'ennemi appuyait sa droite. Dans ce moment, l'ennemi redoubla ses efforts sur le centre; le village de Kaïa fut emporté de nouveau; notre centre fléchit; quelques bataillons se débandèrent; mais cette valeureuse jeunesse, à la vue de l'Empereur, se rallia en criant *vive l'Empereur!* S. M. jugea que le moment de crise qui décide du gain ou de la perte des batailles était arrivé: il n'y avait plus un moment à perdre. L'Empereur ordonna au duc de Trévise de se porter avec seize bataillons de la jeune garde au village de Kaïa, de donner tête baissée, de culbuter l'ennemi, de reprendre le village, et de faire main-basse sur tout ce qui s'y trouvait. Au

Digitized by Google

même moment, S. M. ordonna à son aide-de-camp le général Drouhot, officier d'artillerie de la plus grande distinction, de réunir une batterie de 80 pièces, et de la placer en avant de la vieille garde, qui fut disposée en échelons comme quatre redoutes, pour soutenir le centre, toute notre cavalerie rangée en bataille derrière. Les généreux Dulauloy, Drouhot et Devaux partirent au galop avec leurs 80 bouches à feu placées en un même groupe. Le feu devint épouvantable. L'ennemi fléchit de tous côtés. Le duc de Trévise emporta sans coup férir le village de Kaïa, culbuta l'ennemi, et continua à se porter en avant en battant la charge. Cavalerie, infanterie, artillerie de l'ennemi, tout se mit en retraite.

Le général Bonnet, commandant une division du duc de Raguse, reçut ordre de faire un mouvement par sa gauche sur Kaïa, pour appuyer les succès du centre. Il soutint plusieurs charges de cavalerie dans lesquelles l'ennemi éprouva de grandes pertes.

Cependant le général comte Bertrand s'avançait et entrait en ligne. C'est envain que la cavalerie ennemie caracola autour de ses quarrés; sa marche n'en fut pas ralentie. Pour le rejoindre plus promptement l'Empereur ordonna un changement de direction en pivotant sur Kaïa. Toute la droite fit un changement de front, la droite en avant.

L'ennemi ne fit plus que fuir, nous le poursuivîmes une lieue et demie. Nous arrivâmes bientôt sur la hauteur que l'empereur Alexandre, le roi de Prusse et la famille de Brandebourg occupaient pendant la bataille. Un officier prisonnier qui se trouvait là, nous apprit cette circonstance.

Nous avons fait plusieurs milliers de prisonniers. Le nombre n'a pu en être plus considérable, vu l'infériorité de notre cavalerie, et le désir que l'Empereur avait montré de l'épargner.

Au commencement de la bataille, l'Empereur avait dit aux troupes: *C'est une bataille d'Egypte. Une bonne infanterie soutenue par l'artillerie doit savoir se suffire.*

Le général Gourré, chef d'état-major du prince de la Moskowa a été tué, mort digne d'un si bon soldat! Notre perte se monte à 10,000 tués ou blessés. Celle de l'ennemi peut être évaluée de 25 à 30,000 hommes. La garde royale de Prusse a été détruite. Les gardes de l'Empereur de Russie ont considérablement souffert: les deux divisions de dix régimens de cuirassiers russes ont été écrasées.

Digitized by Google

S. M. ne saurait trop faire l'éloge de la bonne volonté, du courage et de l'intrépidité de l'armée. Nos jeunes soldats ne considéraient pas le danger. Ils ont dans cette grande circonstance relevé toute la noblesse du sang français.

L'état-major-général, dans sa relation, fera connaître les belles actions qui ont illustré cette brillante journée, qui, comme un coup de tonnerre, a pulvérisé les chimériques espérances et tous les calculs de destruction et de démembrement de l'Empire. Les trames ténébreuses ourdies par le cabinet de Saint-James pendant tout un hiver, se trouvent en un instant dénouées comme le nœud gordien par l'épée d'Alexandre.

Le prince de Hesse-Hombourg a été tué. Les prisonniers disent que le jeune prince royal de Prusse a été blessé, et que le prince de Mecklenbourg-Strelitz a été tué.

L'infanterie de la vieille garde, dont six bataillons étaient seulement arrivés, a soutenue par sa présence l'affaire avec ce sang-froid qui la caractérise. Elle n'a pas tiré un coup de fusil. La moitié de l'armée n'a pas donné, car les quatre divisions du corps du général Lauriston n'ont fait qu'occuper Leipsick; les trois divisions du duc de Reggio étaient encore à deux journées du champ de bataille; le comte Bertrand n'a donné qu'avec une de ses divisions, et si légèrement, qu'elle n'a pas perdu 50 hommes; ses seconde et troisième divisions n'ont pas donné. La seconde division de la jeune garde, commandée par le général Barrois, était encore à cinq journées; il en est de même de la moitié de la vieille garde, commandée par le général Decouz, qui n'était encore qu'à Erfurth: des batteries de réserve formant plus de 100 bouches à feu n'avaient pas rejoint, et elles sont encore en marche depuis Mayence jusqu'à Erfurth; le corps du duc de Bellune était aussi à trois jours du champ de bataille. Le corps de cavalerie du général Sébastiani, avec les trois divisions du prince d'Eckmülh étaient du côté du Bas-Elbe. L'armée alliée, forte de 150 à 200,000 hommes, commandée par les deux souverains, ayant un grand nombre de princes de la maison de Prusse à sa tête, a donc été défaite et mise en déroute par moins de la moitié de l'armée française.

Les ambulances et le champ de bataille offraient le spectacle le plus touchant: les jeunes soldats, à la vue de l'Empereur, faisaient trève à leur douleur en criant *vive l'Empereur*. — *Il y a vingt ans*, a dit l'Empereur, *que je*

Digitized by Google

commande des armées françaises : je n'ai pas encore vu autant de bravoure et de dévouement.

L'Europe serait enfin tranquille si les souverains et les ministres qui dirigent leur cabinet pouvaient avoir été présens sur ce champ de bataille. Ils renonceraient à l'espérance de faire rétrograder l'étoile de la France ; ils verraient que les conseillers qui veulent démembrer l'Empire français et humilier l'Empereur, préparent la perte de leurs souverains.

Du 3, à 9 heures du soir. — L'Empereur, à la pointe du jour du 3, avait parcouru le champ de bataille. A dix heures il s'est mis en marche pour suivre l'ennemi. Son quartier-général, le 3 au soir, était à Pegau. Le vice-roi avait son quartier-général à Wichstanden, à mi-chemin de Pegau à Borna. Le comte Lauriston, dont le corps n'avait pas pris part à la bataille, était parti de Leipsick pour se porter sur Zwemkau, où il était arrivé. Le duc de Raguse avait passé l'Elster au village de Lietzkowits, et le comte Bertrand l'avait passé au village de Gredel. Le prince de la Moskowa était resté en position sur le champ de bataille. Le duc de Reggio de Naumbourg devait se porter sur Zeist.

L'empereur de Russie et le roi de Prusse avaient passé par Pegau dans la soirée du 2, et étaient arrivés au village de Loberstedt à onze heures du soir. Ils s'y étaient reposés quatre heures et en étaient partis le 3, à 3 heures du matin, se dirigeant sur Borna.

L'ennemi ne revenait pas de son étonnement de se trouver battu dans une si grande plaine par une armée ayant une si grande infériorité de cavalerie. Plusieurs colonels et officiers supérieurs fait prisonniers, assurent qu'au quartier-général ennemi, on n'avait appris la présence de l'Empereur à l'armée que lorsque la bataille était engagée ; ils croyaient tous l'Empereur à Erfurt.

Comme cela arrive toujours dans de pareilles circonstances, les Prussiens accusent les Russes de ne les avoir pas soutenus. Les Russes accusent les Prussiens de ne s'être pas bien battus. La plus grande confusion règne dans leur retraite. Plusieurs de ces prétendus volontaires, qu'on lève en Prusse, ont été faits prisonniers ; ils font pitié. Tous déclarent qu'ils ont été enrôlés de force, et sous peine de voir les biens de leurs familles confisqués.

Les gens du pays disent qu'un prince de Hesse-Hombourg a été tué ; que plusieurs généraux russes et prussiens

Digitized by Google

ont été tués ou blessés. Le prince de Mecklenbourg-Strélitz aurait également été tué ; mais toutes ces nouvelles ne sont encore que des bruits du pays.

La joie de ces contrées d'être délivrées des cosaques ne peut se décrire. Les habitans parlent avec mépris de toutes les proclamations et de toutes les tentatives qu'on a faites pour les engager à s'insurger.

L'armée russe et prussienne était composée du corps des généraux prussiens York, Blucher et Bulow ; de ceux des généraux russes Witgenstein, Wintzingerode, Miloradowitch et Tormazow. Les gardes russes et prussiennes y étaient. L'empereur de Russie, le roi de Prusse, le prince royal de Prusse, tous les princes de la maison de Prusse étaient à la bataille.

L'armée combinée russe et prussienne est évaluée de 150 à 200,000 hommes. Tous les cuirassiers russes y étaient et ont beaucoup souffert.

Du 4 au soir. — Le quartier-général de l'Empereur, était le 4 au soir à Borna ;

Celui du vice-roi à Kolditz ;

Celui du général comte Bertrand à Frohbourg ;

Celui du général comte Lauriston à Mœlbus ;

Celui du prince de la Moskowa à Leipsick ;

Celui du duc de Reggio à Zeitz.

L'ennemi se retire sur Dresde dans le plus grand désordre et par toutes les routes.

Tous les villages qu'on trouve sur la route de l'armée sont pleins de blessés russes et prussiens.

Le prince de Neuchâtel, major-général, a ordonné que l'on enterrât, le 4 au matin, à Pegau, le prince de Mecklembourg-Strelitz avec tous les honneurs dus à son grade.

A la bataille du 2, le général Dumoutier, qui commande la division de la jeune garde, a soutenu la réputation qu'il avait déjà acquise dans les précédentes campagnes. Il se loue beaucoup de sa division.

Le général de division Brenier a été blessé. Les généraux de brigade Chemineau et Grillot ont été blessés et amputés.

Recensement fait des coups de canon tirés à la bataille, le nombre s'en est trouvé moins considérable qu'on n'avait cru d'abord ; on n'a tiré que 39,500 coups de canon. A la bataille de la Moskowa on en avait tiré 50 et quelque mille.

Du 5 au soir. — Le quartier-général de l'Empereur était à Colditz, celui du vice-roi à Harta, celui du duc de Raguse

Digitized by Google

derrière Colditz, celui du général Lauriston à Wurzen, du prince de la Moskowa à Leipsick, du duc de Reggio à Altenbourg, et du général Bertrand à Rochlitz.

Le vice-roi arriva devant Colditz le 5 à 9 heures du matin. Le pont était coupé et des colonnes d'infanterie et de cavalerie avec de l'artillerie défendaient le passage. Le vice-roi se porta avec une division à un gué qui est sur la gauche, passa la rivière, et gagna le village de Komichau, où il fit placer une batterie de 20 pièces de canon : l'ennemi évacua alors la ville de Colditz dans le plus grand désordre, et en défilant sous la mitraille de nos 20 pièces.

Le vice-roi poursuivit vivement l'ennemi ; c'était le reste de l'armée prussienne, forte de 20 à 25,000 hommes, qui se dirigea, partie sur Leissnig, et partie sur Gersdorff.

Arrivées à Gersdorff, les troupes prussiennes passèrent à travers une réserve qui occupait cette position : c'était le corps russe de Milloradovitch, composé de 2 divisions formant à-peu-près 8000 hommes sous les armes ; les régimens russes n'étant que de deux bataillons de quatre compagnies chaque, et les compagnies n'étant que de 150 hommes ; mais n'ayant que 100 hommes présens sous les armes, ce qui ne fait que 7 à 800 hommes par régiment : ces deux divisions de Milloradovitch étaient arrivées à la bataille au moment où elle finissait, et n'avaient pas pu y prendre part.

Aussitôt que la 36e division eut rejoint la 35e, le vice-roi donna ordre au duc de Tarente de former les deux divisions en trois colonnes, et de déposter l'ennemi. L'attaque fut vive : nos braves se précipitèrent sur les Russes, les enfoncèrent et les poussèrent sur Harta. Dans ce combat nous avons eu 5 à 600 blessés, et nous avons fait 1000 prisonniers ; l'ennemi a perdu dans cette journée 2000 hommes.

Le général Bertrand arrivé à Rochlitz, y a pris quelques convois de blessés, de malades et de bagages, et fait quelques prisonniers ; plus de 1200 voitures de blessés avaient passé par cette route.

Le roi de Prusse et l'empereur Alexandre avaient couché à Rochlitz.

Un adjudant sous-officier du 17e provisoire, qui avait été fait prisonnier à la bataille du 2, s'est échappé, et a raconté que l'ennemi a fait de grandes pertes et se retire dans le plus grand désordre ; que pendant la bataille les Russes et les Prussiens tenaient leurs drapeaux en réserve, ce qui fait que nous n'en avons pas pu prendre ; qu'ils nous

Digitized by Google

ont fait 102 prisonniers, dont 4 officiers; que ces prisonniers étaient conduits en arrière sous la garde du détachement laissé aux drapeaux; que les Prussiens ont fait de mauvais traitemens aux prisonniers; que deux prisonniers ne pouvant pas marcher par extrême fatigue, ils leur ont passé le sabre au travers du corps; que l'étonnement des Prussiens et des Russes d'avoir trouvé une armée aussi nombreuse, aussi bien exercée, et munie de tout, était à son comble; qu'il y avait de la mésintelligence entr'eux, et qu'ils s'accusaient respectivement de leurs pertes.

Le général comte Lauriston, de Wurtzen, s'est mis en marche sur la grande route de Dresde.

Le prince de la Moskowa s'est porté sur l'Elbe pour débloquer le général Thielmann qui commande à Torgau, prendre position sur ce point, et débloquer Wittenberg; il paraît que cette dernière place a fait une belle défense, et repoussé plusieurs attaques qui ont coûté fort cher à l'ennemi.

Des prisonniers racontent que l'empereur Alexandre, voyant la bataille perdue, parcourait la ligne russe pour animer le soldat, en disant : « courage, Dieu est pour nous. »

Ils ajoutent que le général prussien Blucher est blessé, et qu'il y a cinq généraux de division et de brigade prussiens tués ou blessés.

Du 6 au soir. — Le quartier-général de S. M. l'Empereur et roi était à Waldheim; celui du vice-roi, à Ertzdorff; celui du général Lauriston était à Oschatz; celui du prince de la Moskowa, entre Leipsick et Torgau; celui du comte Bertrand, à Mittweyda; celui du duc de Reggio, à Penig.

L'ennemi avait brûlé à Waldheim un très-beau pont de bois d'une seule arche, ce qui nous avait retardé de quelques heures. Son arrière-garde avait voulu défendre le passage, mais s'était reployée sur Ertzdorff; la position de ce dernier point est fort belle. L'ennemi a voulu la tenir. Le pont étant brûlé, le vice-roi fit tourner le village par la droite et par la gauche. L'ennemi était placé derrière des ravins. Une fusillade et une canonnade assez vives s'engagèrent; aussitôt on marcha droit à l'ennemi et la position fut enlevée. L'ennemi a laissé 200 morts sur le champ de bataille.

Le général Vandamme avait le 1er mai son quartier-général à Harbourg. Nos troupes ont pris un cuffet de

Digitized by Google

guerre russe armé de 20 pièces de canon. L'ennemi a repassé l'Elbe avec tant de précipitation qu'il a laissé sur la rive gauche une infinité de barques propres au passage et beaucoup de bagages. Les mouvemens de la Grande-Armée étaient déjà connus et causaient une grande consternation à Hambourg. Les traîtres de Hambourg voyaient que le jour de vengeance était près d'arriver.

Le général Dumonceau était à Lunebourg.

A la bataille du 2, les officiers d'ordonnance Berenger et Pretel ont été blessés, mais peu dangereusement.

Il faut espérer que l'on chantera à Saint-Pétersbourg un *Te Deum*, comme on l'a fait pour la bataille de la Moskowa.

Il circule, en effet, en Allemagne, des relations rédigées dans le dessein d'égarer l'opinion : mais les faits parlent, les résultats sont positifs. Où seraient les Russes s'ils avaient triomphé à Lutzen ? à Erfurt, sans doute : où est l'Empereur Napoléon ? à Dresde. S. M. y est entrée le 8 sans coup férir, et la ligne de l'Elbe est à nous. Pendant ce tems, des notes dont l'authenticité n'est pas suspecte, attestent que des ordres sont portés à Cracovie aux corps polonais et au corps autrichien de se mettre en mouvement. Il suffit de jeter un coup-d'œil sur la carte pour présager les résultats inévitables d'une telle combinaison de mouvemens. On annonce que le dimanche 23, un *Te Deum* solennel sera chanté dans toutes les églises de France, pour rendre grâce à la divine Providence d'une succession d'événemens si prospères et si glorieux. S.....

Le MERCURE DE FRANCE paraît le Samedi de chaque semaine, par cahier de trois feuilles. Le prix de la souscription est de 48 *francs* pour l'année, de 25 *francs* pour six mois, et de 13 *francs* pour un trimestre.

Le MERCURE ÉTRANGER paraît à la fin de chaque mois, par cahier de quatre feuilles. Le prix de la souscription est de 20 *francs* pour l'année, et de 11 *francs* pour six mois. (Les abonnés au *Mercure de France*, ne paient que 18 fr. pour l'année, et 10 fr. pour six mois de souscription au *Mercure Etranger*.)

On souscrit tant pour le Mercure de France *que pour le* Mercure Étranger, *au Bureau du Mercure, rue Hautefeuille*, n° 23; *et chez les principaux libraires de Paris, des départemens et de l'étranger, ainsi que chez tous les directeurs des postes.*

Les Ouvrages que l'on voudra faire annoncer dans l'un ou l'autre de ces Journaux, et les Articles dont on désirera l'insertion, devront être adressés, *francs de port*, à M. *le Directeur-Général du Mercure*, à Paris.

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

N° DCXVIII. — *Samedi* 22 *Mai* 1813.

POÉSIE.

Morceau détaché d'une traduction libre du Printems de Gessner.

IDYLLE.

. . . . . .

Glissant du sommet des montagnes,
L'Aurore, sur son char riant,
Des bords lointains de l'orient,
Te ramène dans nos campagnes.
Sur tes pas, aimable Printems,
Arrivent le doux badinage,
Les jeux, les plaisirs innocens,
L'Amour aussi, ce Dieu volage.
Je le vois; son arc est tendu:
Dans sa main tenant une rose,
Nonchalamment il se repose
Sur un lit de fleurs étendu.
Le Dieu fripon sourit d'avance
Aux beautés qui, de sa puissance
Vont subir les aimables lois.

Digitized by Google

Les Ris, les Grâces l'environnent :
L'une d'elles tient son carquois,
Et les deux autres le couronnent,
Tandis que les nymphes des bois,
Près du Dieu d'Amour accourues,
Frappent les campagnes émues
Des accens de leur douce voix.
Des oiseaux la troupe fidèle,
Volant jusqu'aux portes des cieux,
Semble, par ses concerts joyeux,
Saluer la saison nouvelle.
Les fleurs s'empressent de s'ouvrir ;
La rose, amante du zéphyr,
Brille sur sa tige légère ;
Et déjà la jeune bergère,
Dans nos vallons où le plaisir
L'attend sur la verte fougère,
Avec son amant va cueillir
L'humble et hâtive primevère.

Les Zéphyrs, au souffle amoureux,
Doux Printems, te suivent encore ;
En foule ils viennent dans ces lieux
Annoncer l'approche de Flore.
De la cime des verts coteaux,
Ils se répandent dans la plaine,
Aux bords des limpides ruisseaux,
Et de leur caressante haleine
Rident le cristal de leurs eaux.
Toujours tendres, toujours volages,
Soit qu'ils agitent les gazons ;
Soit qu'ils errent sous les feuillages,
A travers les épais buissons,
Sur les monts couronnés d'ombrages ;
Soit qu'ils soufflent dans les vallons,
Chaque fleur reçoit leurs hommages.
Rien n'échappe à leur doux essor ;
Ils baisent, dans leur vol rapide,
La feuille où la rosée humide
En perles se balance encor.
Mais bientôt leur tendre murmure
Eveille les Faunes légers,

Digitized by Google

Qui, sortant de leur grotte obscure,
Apprennent aux heureux bergers,
Et ton retour dans nos vergers,
Et le réveil de la nature.
Les Satyres, encore à jeun,
Loin de leurs huttes enfumées,
Vont respirer le doux parfum
Dont les plaines sont embaumées.
Au son bruyant de leurs pipeaux,
Les Nymphes quittent leur retraite,
Et, sous de paisibles ormeaux,
Courent, par mille jeux nouveaux,
Du Printems célébrer la fête.
Le soir, lorsque du ciel plus pur
Brillent les flambeaux taciturnes,
Les Nayades r'ouvrent leurs urnes
D'où jaillissent des flots d'azur.
Formés de ces trésors liquides
Cent ruisseaux, coulant à-la-fois,
Vont promener leurs eaux limpides
Sur les épais gazons des bois.
Quelques-uns, du haut des collines,
Tombent en nappes argentines.
Au fond des vallons odorans,
Où, formant des bassins rians,
S'amassent leurs eaux cristallines.
Là, souvent, quand l'astre du jour
S'abreuve des ondes amères,
De jeunes et tendres bergères
Se rafraîchissent tour-à-tour.
Ah! combien vous êtes à plaindre,
Si vous croyez, jeunes beautés,
Laisser sous ces flots agités
Des feux qu'Amour seul peut éteindre.

Saison aimable des beaux jours,
Symbole heureux de la jeunesse,
Tems où la mère des Amours
De nos cœurs double la tendresse;
O toi! que chérit la vieillesse,
Et dont les momens sont si courts,
Viens répandre par-tout l'ivresse!

Digitized by Google

Tu régnais encore, doux Printems,
Lorsque notre barque légère,
Du lac, à l'heure où, de la terre,
Morphée endort les habitans,
Sillonnait l'onde solitaire.
O mes amis ! rappelez-vous
Cette nuit si fraîche et si belle !...
Les Plaisirs, dans notre nacelle,
S'étaient embarqués avec nous.
Poussés jusques sur le rivage,
On entendait bondir les flots,
Qui, fuyant parmi les roseaux,
Imitaient le bruit du feuillage.
Nous chantions : soudain les échos,
Sur l'aile du Zéphyr volage,
Portaient au sommet des coteaux,
Avec le murmure des eaux,
Les chants du joyeux équipage.
Perché sur les rochers déserts,
Au sein des épaisses ténèbres,
Quelquefois de ses cris funèbres
L'oiseau des nuits frappant les airs,
Troublait les aimables concerts
De la sensible Philomèle,
Qui de sa douleur éternelle
Remplissait les bocages verts.
Pour écouter sa voix touchante,
Tout se tut : de la vague errante
Se dissipa le bruit confus ;
Le Zéphyr retint son haleine,
Et, roulant sur la molle arène,
Les ruisseaux ne murmuraient plus.

AUGUSTE MOUFLE.

IMITATION DE MARTIAL. — L. 2, Ep. 80.

De son poignard se déchirant le sein,
Fannius tombe aux pieds d'un assassin
Dont il a su tromper la barbarie.
De Fannius, certes, je plains le sort ;
Mais n'est-ce pas une étrange furie
De se tuer pour éviter la mort ?

B.

Digitized by Google

LE CHATEAU DES MAULÉONS,

OU LA BARONNIE DE RÉ AU TEMS DES CROISADES.

C'est là (1) qu'un vieux château couronné de trophées,
Fut habité des preux, fut visité des fées.
Urgelle au char volant qu'emporte un vert dragon
Levant son sceptre d'or sur l'antique donjon
D'un mot faisait enfuir la mer de ces rivages,
Enveloppait la lune en de sombres nuages,
Se jouait de la foudre, arrêtait dans les cieux
Des signes de la nuit le cours silencieux.
D'une coupe penchée entre ses mains puissantes
Quelquefois elle verse un philtre extrait des plantes,
Dont sa grotte magique a vu naître la fleur :
Sous la voûte il pénètre en légère vapeur
Jusqu'au banquet où siége une troupe choisie,
Métamorphose l'air en parfum d'ambroisie,
Rend plus brillant l'éclat des radieux flambeaux,
Ruisselle avec le vin dans les rians cristaux,
Coule dans tous les cœurs, sur tous les fronts déploie
La vive expression d'une soudaine joie.
Le baron au manteau chamarré de la croix,
Témoin de sa valeur, lorsque, l'égal des rois,
Il combattait l'Arabe aux champs de Palestine ;
Sur ses genoux son fils dont la main enfantine
Tient ce fruit violet transplanté de Damas
Conquête la plus sûre après tant de combats ;
L'aïeule avec son rouge et sa perse à ramage
Où d'éclatans oiseaux font briller leur plumage ;
La dame qui puisant dans la patère d'or
Au vainqueur du tournois vient de verser encor
De brûlant hippocras une coupe fumante ;
Derrière elle un beau page à la tresse odorante,
Debout, les yeux remplis d'une timide ardeur ;
La vierge rougissant d'une tendre pudeur ;
Le prélat radieux qui sur la pourpre étale
A son cou suspendu l'or en croix pectorale ;

(1) A la Flotte, bourg et port de l'île de Ré. Près de ce bourg on voit aussi les ruines de l'abbaye des Châtelliers, fondée par les Mauléons.

Digitized by Google

Sa guitare à la main le naïf troubadour
Aux vers pleins de combats, de féérie et d'amour,
A l'écharpe de rose, à la brillante épée
Dans le sang musulman avec honneur trempée ;
Tous respirent la gloire, et tous chantent en chœur
Jérusalem conquise et Godefroi vainqueur.

F. O. DENESLE, *associé à l'Acad. de la Rochelle.*

LE TOMBEAU DU TROUBADOUR. — ROMANCE.

Musique de l'Auteur.

Sous le riant climat de l'antique Ibérie,
Jadis en un castel vivait un troubadour ;
Alfred était son nom, et près de gente amie
Heureux il s'enivrait des plaisirs de l'amour.
Lors point n'étaient cœurs volages,
On s'aimait bien dans ces vieux tems,
La vie était pour les amans
Un beau jour, un jour sans nuages.

Sous les myrtes témoins de leur secret délire
Suivez-les, épiez ces fortunés amans :
Ils chantent chaque soir, et sous leurs doigts la lyre
Imite des oiseaux les doux gazouillemens.
Aussi semble la nature
S'animer, sourire à ses jeux
Quand se prodigue couple heureux
Tendres baisers sur la verdure.

Mais las ! qui peut compter sur un bonheur durable ?
Un jour de nos beaux ans vient obscurcir le cours.
Pauvre Alfred !... ah ! plaignez son destin déplorable ;
Il va perdre bientôt Lisis et ses amours.
Saurez qu'un jour dès l'aurore
Lisis aux champs porta ses pas...
Alfred ne l'accompagnait pas,
Un trouble inconnu le dévore.

Déjà le tems s'écoule : ô comble de souffrance !
Lisis ne revient point... Alfred part, vole aux bois,
Les parcourt éperdu : quel lugubre silence !
Il appelle,... et l'écho seul répond à sa voix.

Digitized by Google

Au vallon, à la prairie,
Il demande en pleurant Lisis ;
En vain... tout est sourd à ses cris,
Plus de Lisis, de douce amie.

Ah ! si voyez Alfred, d'honneur vous ferait peine ;
Ses yeux jadis si vifs s'éteignent sans retour,
Son beau front est meurtri. plus n'a figure humaine,
Il erre à l'abandon en maudissant le jour.
Et sa mie infortunée
Doit bien souffrir en ce moment :
Est au pouvoir d'un autre amant
Et dans une tour enchaînée.

Vous dirai qu'autrefois seigneur de haut parage
Fut épris de Lisis qui rejeta ses vœux :
Alfred fut préféré, et seigneur plein de rage,
Jura de désunir le couple trop heureux.
Ainsi fit ; mais de sa vie,
Lisis abrégera le cours ;
Ne peut oublier ses amours
Et voir un jour leur foi trahie.

Cependant sous le poids de sa douleur amère
A déjà succombé le dolent troubadour ;
Il invoquait la mort, elle a clos sa paupière ;
Tel dépérit un lis séché des feux du jour.
Dans ces lieux tout pleins de charmes,
Depuis ce tems les voyageurs
Sur sa tombe ont semé des fleurs,
A sa mort ont donné des larmes.

CHARLES MALO.

ÉNIGME.

LONGUE, courte, quarrée, ou de figure ronde,
On me trouve par-tout, et je suis à-la-fois
Dans les lacs, sur les monts, dans les pics, dans les bois,
Et dans tous les objets, quels qu'ils soient dans le monde.
Mobile comme l'onde,
Je puis changer à tout moment.
Don Gusman, Bride-Oison en bégayant son rôle,
De ma vertu parle souvent.

Digitized by Google

Je fis couler jadis, chez Rollet le Pactole,
De nos jours même encore, oui le fait est certain,
Tel Brigandeau, qu'on vit gras comme un moine,
Et qui sans moi souvent eut expiré de faim;
Par moi de ses enfans fonda le patrimoine.
Au reste je conviens à gens d'autre métier,
Et de maint ouvrier
Je dirige l'ouvrage.
Je déplus dans Esope, et charmai dans Laïs.
Je parais sur le front des hommes de tout âge,
Et toujours avec eux je parcours le pays.

V. B. (d'Agen.)

LOGOGRIPHE

Je fus avec six pieds un malheureux monarque,
Et mon chef mis à bas, un fameux hérésiarque.

Par le même.

CHARADE.

Lecteur, quand mon premier, d'une manière infâme,
Des jours d'un malheureux vient de rompre la trame,
Mon dernier aussitôt avec ses trois consors
Sans crainte et sans pitié s'empare de son corps,
Dans la nuit du tombeau étroitement l'enserre,
Y descent avec lui, pour y pourrir en terre.
Aimes-tu le repos, le bonheur et la paix?
Aux gens de mon entier ne te livre jamais.

Par le même.

---

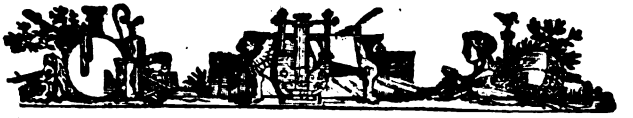
*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *V* (la lettre).

Celui du Logogriphe est *Paix*, dans lequel on trouve : *Aix* (ville de Provence).

Celui de la Charade est *Portail*.

Digitized by Google



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Baisers et Elégies de Jean Second, avec le texte latin, accompagnés de plusieurs morceaux de Théocrite, d'Anacréon, de Guarini et du Tasse, traduits en vers français; suivis de quelques Baisers inédits; par P. S. Tissot. — Un vol. in-12. — Prix, papier fin, 3 fr., et 3 fr. 75 c. franc de port; papier vélin, 6 fr., et 6 fr. 75 c. franc de port. — A Paris, chez *J.-G. Dentu*, imprim.-libraire, rue du Pont-de-Lodi, n° 3; et Palais-Royal, galeries de bois, n°s 265 et 266.

Les *Baisers de Jean Second* ne sont pas, il s'en faut bien, des modèles de goût et de justesse : l'affectation et la recherche s'y font trop souvent sentir. Le style trop brillant, en est quelquefois obscur, et, ce qui est moins excusable encore, le fonds n'en est pas toujours raisonnable. Enfin, comme M. Tissot a eu le bon esprit de l'observer lui-même, l'auteur n'a point assez respecté le précepte donné depuis, par le législateur de notre parnasse :

Il faut, même en chansons, du bon sens et de l'art.

Cependant, malgré des défauts si graves et si multipliés, les *Baisers de Jean Second* jouissent chez tous les peuples qui ont une littérature, d'une réputation assez brillante pour engager les poëtes à les traduire, les libraires à en multiplier les éditions. Cette réputation serait-elle usurpée? Gardons-nous de le croire. Elle peut être exagérée; mais si elle n'avait pas un fondement réel, elle ne serait point aussi répandue, elle n'aurait pas été aussi durable. Ce qui a fait le succès des *Baisers de Jean Second*, et ce qui le justifie, c'est la vivacité, l'élégance du style, c'est le coloris poétique et la volupté des images, c'est la grâce enfin, qui souvent y res-

Digitized by Google

semble trop à la mignardise, mais qui plaît et séduit encore, lors même qu'elle est voisine de l'affectation.

Que devait donc faire un traducteur qui, n'étant point égaré par un aveugle enthousiasme, appréciait avec justesse ces beautés et ces défauts? Ce qu'a fait M. Tissot, et ce qu'il expose ainsi dans sa préface : « J'ai traduit Jean Second avec fidélité, parce qu'il le » méritait (1), et que les difficultés de sa poésie, enga- » geaient un ami du travail à essayer du moins de les » vaincre, mais je n'ai pas voulu m'imposer des lois trop » sévères : tout air de gêne et de servitude déplairait » dans des vers érotiques. Je ne me suis pas refusé la » liberté d'ajouter une pensée qui m'a paru heureuse ou » agréable, bien moins encore la faculté de remplacer » ce qui choquait la raison ou la vérité. Des amis de » la charmante latinité de Jean Second regretteront peut- » être ces diminutifs qu'il a employés à l'exemple de » son maître (Catulle). Notre langue n'a point cette » richesse, ou le petit nombre de diminutifs qu'elle pos- » sède sont tombés en désuétude, moins parce qu'ils » sont vieux, que parce qu'ils n'ont pas été créés par un » goût sûr et des oreilles sensibles au charme de l'eupho- » nie. Mais quand cette ressource m'aurait été offerte, » j'avoue que j'en aurais encore usé avec sobriété. Tous » ces petits mots donnent de l'afféterie au style : qu'un » amant qui plaisante avec sa maîtresse, lui prodigue les » plus jolis noms, invente pour elle, dans le commerce » intime, des expressions enfantines et gracieuses, ce » badinage est aimable et peut plaire à celle qui en est » l'objet; mais quand on peint la passion, ses plaisirs, » ses transports, il faut du naturel, des images, de la » chaleur, de l'ame enfin. A mon sens, les diminutifs » entrent peu dans le dictionnaire de l'amour. Ce n'est » pas à ces gentillesses, dont il s'est d'ailleurs servi avec » tant de goût, que Catulle doit le titre de grand poëte. » Cependant, comme Jean Second a fait quelquefois un » usage judicieux de ces ornemens, j'ai cherché des

(1) *Parce qu'il méritait qu'on le traduisit de la sorte*, ou toute autre tournure me paraîtrait avoir plus de régularité.

Digitized by Google

» expressions tendres et caressantes pour servir d'équi-
» valent. »

Ces réflexions judicieuses, pleines de mesure et de goût, font si bien connaître la manière adoptée par M. Tissot, qu'il suffirait, pour louer sa traduction et en proclamer le mérite, d'observer qu'il y a été fidèle. Il n'a cependant pas toujours usé *de la faculté de remplacer ce qui choquait la raison ou la vérité* dans les compositions de son poëte; peut-être même ne l'a-t-il pas dû toujours. « Rien n'est plus élégant, dit-il dans une note » sur le *onzième Baiser*, que les vers de cette pièce, mais » il faut avouer qu'elle péche par le fonds; et les plus » jolis vers du monde ne sauraient racheter à mes yeux » l'absence du bon sens, le premier de tous les mérites » en poésie comme en prose; aussi ai-je été vivement tenté » de supprimer ce *Baiser*, mais, comme traducteur, je » ne l'ai pas dû peut-être. » Le lecteur en jugera; voici cette pièce, telle que l'a rendue fort courte M. Tissot.

Filles de l'air, cessez, diligentes abeilles,
De moissonner le miel sur les roses vermeilles;
Quittez le doux nectar de la fleur du printems
Et les sucs de l'anet qui parfume les champs;
Volez vers Eucharis : sa bouche purpurine
Exhale les parfums de la tendre églantine,
Les parfums de la fleur que la main des amans
Va chercher dans les bois à l'aube du printems;
Des larmes de Narcisse, elle est humide encore;
Le plus vif incarnat l'enflamme et la colore;
Ainsi brillent la rose et ce peuple de fleurs,
Diverses de parfums, riches de cent couleurs,
Que la triste Vénus en pleurant fit éclore
Du sang pur d'Adonis mourant à son aurore.
Mais de grâce, écoutez, peuple aimable et léger,
Un amant avec vous consent à partager :
Ne soyez point ingrat, ne soyez point avide;
Laissez quelque nectar sur cette bouche humide;
Si vous alliez tarir et sécher sa fraîcheur,
Eucharis, aux baisers de ma brûlante ardeur
Ne rendrait qu'un baiser sans parfums, sans délices,
Et tristement puni, j'expierais mes services.

Digitized by Google

Sur-tout loin que vos dards osent jamais blesser
Sa bouche délicate et propice au baiser.
Discret dans vos larcins, caresser-la de l'aile,
Comme le jeune lis ou la rose nouvelle.

Assurément le fond de cette pièce est fort peu raisonnable, et l'affectation des pensées va jusqu'au ridicule. Si M. Tissot n'avait pas un trop bon esprit pour en écrire jamais de semblables, s'il était l'auteur de ce *Baiser*, et qu'il l'eût encore en portefeuille, on devrait lui conseiller sans doute de ne le point faire paraître, on devrait l'engager à réserver les charmans détails dont il est rempli, pour une composition plus sensée; mais qu'il sacrifiât ces détails après les avoir rendus d'une manière si heureuse, c'est ce que n'exigeait point le goût, et sa qualité de traducteur exigeait tout le contraire.

Pour rendre une justice entière à la versification de M. Tissot, jugeons-la sur ce qu'elle est dans les morceaux où Jean Second a montré plus de justesse et de véritable passion, où sa gentillesse ordinaire dégénère moins en afféterie, où sa pensée a moins de recherche et son style un peu plus de franchise. Tel est, à mon avis, le *dix-huitième Baiser*, que M. Tissot a traduit avec autant de facilité que d'élégance; et quoique cette jolie pièce soit assez longue, j'espère que le lecteur ne me saura pas mauvais gré de la transcrire.

Beauté plus douce encor que l'astre de Latone,
Plus brillante à mes yeux que la vive couronne
De l'étoile au front d'or qui ramène le jour,
Accorde cent baisers à mon brûlant amour.
Au nom des Dieux, au nom de Gnide,
Je les demande aussi nombreux,
Que les baisers voluptueux
Donnés ou rendus par Ovide,
Toujours heureux, toujours avide.
Je les demande aussi nombreux
Que les amours, les ris, les jeux,
Folâtre essaim qui se repose
Sur ton front, parmi tes cheveux,
Ou sur tes deux lèvres de rose;

Digitized by Google

Aussi nombreux que mes désirs,
Depuis que j'adore tes charmes;
Aussi nombreux que mes soupirs,
Mes espérances, mes alarmes,
Et nos transports et ces plaisirs,
Toujours mêlés de quelques larmes.
Ajoute à ses baisers sans cesse renaissans,
Et les propos d'amour, et les noms caressans,
Et les soupirs et les murmures,
Langage harmonieux des cœurs,
Sans oublier vives morsures,
Sourire et regards enchanteurs.
Imitons de Vénus les colombes charmantes:
A peine, au souffle du zéphyr,
L'hiver commence à s'amollir,
Les becs entrelacés, les ailes frémissantes,
Murmurant de concert, on les voit tour-à-tour
Donner et recevoir le baiser de l'amour.
Ivre de ce bonheur suprême,
Les yeux noyés dans le plaisir,
Tu me diras: Je vais mourir,
Soutiens la moitié de toi-même.
Oui, prompt comme l'éclair, je presse dans mes bras,
Contre mon sein brûlant, mon amante glacée,
Et de mes longs baisers l'agréable rosée
Rend la vie à son cœur, l'éclat à ses appas.
Enfin, sous les baisers succombe ma faiblesse;
D'une mourante voix je murmure à mon tour:
Recueilli dans tes bras, ô ma jeune maîtresse!
Laisse moi renaître à l'amour.
Dans ses bras Eucharis m'enchaîne;
Foyer d'une douce chaleur,
Son sein réchauffe ma langueur;
Et les parfums de son haleine
Font de nouveau battre mon cœur.
Cueillons, chère Eucharis, les fleurs de la jeunesse:
Déjà je vois l'importune vieillesse,
Les soucis, les douleurs, compagnes de son sort,
Et dans l'ombre caché le monstre de la mort.

J'ai souligné ce dernier vers qui ne me paraît pas du même ton que le reste de la pièce. *Le monstre de la*

Digitized by Google

mort, caché dans l'ombre, est, ou me semble du moins une expession peu naturelle, et déplacée sur-tout dans une composition érotique dont les idées, les images et la versification ont eu jusques-là de la douceur, de l'abandon, de la grace, sans mélange de couleurs fortes et de tournures hardiment figurées.

. . . . . en Jam miserabiles
Curas ægra senectus,
Et morbos trahet, et necem.

a dit le poëte latin qui est, cette fois, plus naturel que son interprète. Je le remarque comme une singularité, car presque toujours M. Tissot, conduit par un goût plus sain que celui de son modèle, lui rend l'utile service de déguiser ou d'affaiblir les traits de recherche et d'affectation qui en déparent les beautés.

Sans être exemptes des mêmes défauts, *les Elégies* de Jean Second en offrent cependant moins d'exemples. Elles ne sont pas, à beaucoup près, aussi connues que ses *Baisers*, et quelques-unes du moins mériteraient plus de l'être. Elles obtinrent, dès l'époque où l'auteur les fit paraître, les plus honorables suffrages. Sans répéter ici les louanges qui leur furent prodiguées par des hommes tels qu'Heinsius, Scaliger et Théodore de Beze, il suffira de rappeler que le célèbre Grotius croyait y trouver réunis tout le charme de Tibulle, toutes les graces de Properce et la brillante abondance d'Ovide. *Omnes Tibulli lepores, omnes Propertii veneres, et ovidianam facilitatem in elegiis illius agnoscas.* Ces louanges sont fort exagérées sans doute, mais en les réduisant à la plus juste mesure, on peut encore affirmer que les *Elégies* de Jean Second offrent quelquefois des traits dignes d'un élève de ces grands maîtres; qu'elles ne sont dépourvues ni d'imagination, ni de sentiment; et qu'enfin si le style a moins d'éclat et d'élégance poétique que celui des *Baisers* du même auteur, il a aussi moins de faux brillans et de mignardise.

Parmi ces élégies divisées en trois livres, M. Tissot en a choisi huit, qui lui ont paru offrir plus d'intérêt que les autres, et ils les a traduits avec les mêmes soins que

Digitized by Google

les Baisers. Je ne puis me refuser au plaisir de faire connaître cette fin de la première, qui me paraît plus propre encore que les morceaux déjà cités, à donner une idée avantageuse du goût et du talent du traducteur.

Viens nous sourire encore, ô déesse des fleurs!
L'aurore a rafraichi leurs parfums, leurs couleurs;
A peine tu parais, la rose, le narcisse,
Et le lis virginal entr'ouvrent leur calice;
Dans ces rians jardins, ton domaine charmant,
Mille autres fleurs encor que ton léger amant
Flatte, échauffe, nourrit de sa féconde haleine,
Appellent les regards et le choix de leur reine.
Partage avec le mois, délices des pasteurs,
Partage avec le dieu qui règne sur les cœurs,
Nos hymnes, notre encens, nos justes sacrifices.
Souviens-toi de ces jours de gloire et de délices,
Quand le jeune Zéphire, épris de ta beauté,
Profitant de l'erreur de ta sécurité,
Captive, t'enchaîna dans ses flexibles ailes;
De cet âge où, du haut des voûtes éternelles,
Tu contemplais les jeux des fiers enfans de Mars;
Reviens, dans cet éclat enchanter nos regards.
Des accords des Romains ma jeunesse nourrie
Te consacre ces vers dans une autre Hespérie,
Sous le chant matinal des oiseaux du printems:
Hélas, Rome n'est plus; les ravages du tems
Ont renversé ton culte; ils ont détruit tes fêtes:
Mes vers sont éternels et bravent ses conquêtes.

Mère du tendre Amour, caressante Cypris,
Apollon et Bacchus, vous, mes dieux favoris,
Faites vivre à jamais ces fruits de mon ivresse,
Et des brûlans regards de ma jeune maîtresse;
Que mes premiers amours, Julie et sa beauté,
Volent avec mes chants à l'immortalité.

A cette traduction des *Baisers* et de huit *Élégies* de Jean Second, M. Tissot a joint encore une traduction non moins soignée de la première scène du second acte du *Pastor fido*, de la vingt-septième idylle de Théocrite, de deux odes d'Anacréon, et de l'admirable épisode

Digitized by Google

d'Herminie. Enfin son recueil est terminé par des *Baisers* de sa composition, plus sagement conçus, mieux pensés en général que ceux du poëte latin, mais peut-être moins brillans. Jean Second, comme l'observe M. Tissot, *a plutôt peint l'ivresse des sens que les mouvemens de l'ame.* Ce sont ces mouvemens de l'ame, ce sont les délicatesses du sentiment, c'est le moral enfin de l'amour que M. Tissot a voulu peindre, et qu'il a peint en effet dans ses *Baisers*. Je regrette que le défaut d'espace ne me permette pas d'entrer dans plus de détails sur ces aimables compositions que j'aurais beaucoup de plaisir à analyser. Mais du moins je ne finirai pas sans citer encore ce début de la seconde.

Vois-tu, mon Eucharis, ces familles de fleurs
Qui parent les saisons de leurs tendres couleurs ?
Un zèle ingénieux, rival de la nature,
Veille sur leurs trésors, les préserve d'injure,
Leur ménage au matin les rayons du soleil.
Avec les mêmes soins, avec un art pareil,
Je défends ta candeur des piéges de l'envie.
Nos amours, tu le sais, sont les fleurs de ma vie,
Je veux les conserver dans toute leur fraicheur,
D'un souffle empoisonné je veux garder ton cœur.
Ce cœur est tout ouvert, on pourrait le surprendre ;
Ecoute les conseils de l'ami le plus tendre.
Un point sur l'horison, une nuage léger,
Au pilote attentif annoncent le danger :
Il faut être en amour plus prévoyant encore.

Il n'y a certainement dans Jean Second aucun passage où les pensées, les images et les expressions soient choisies et employées avec plus de bonheur et de grace que dans ces vers. C'est le véritable ton du genre ; et M. Tissot prouve dans ce morceau qu'il sait égaler son auteur sans le traduire. On se souvient qu'il a soutenu avec honneur une lutte beaucoup plus dangereuse. Sa traduction fidèle et savamment travaillée des *Bucoliques de Virgile* est un véritable service rendu à notre littérature ; elle s'est améliorée successivement dans plusieurs éditions que le public s'est empressé d'accueillir, et l'attention laborieuse que l'auteur avait mise à la revoir et

Digitized by Google

à la perfectionner, en prouvant jusqu'à quel point il s'était pénétré des beautés de son modèle, avait fait présager d'avance la manière distinguée dont il saurait les analyser et les faire sentir dans le cours de poésie latine qu'il commença l'année dernière, au Collège de France, et qu'il continue cette année avec autant de zèle que de succès. ROLLE, *bibliothécaire de la ville.*

ŒUVRES CHOISIES D'ANTOINE-PIERRE-AUGUSTIN DE PIIS. — A Paris, chez *Brasseur* aîné, imprimeur-éditeur, rue de la Harpe, n° 93; *Léopold-Collin*, libraire, rue Gilles-le-Cœur, n° 42; *Chaumerot*, libraire, Palais-Royal, galeries de bois; *Fantin*, libraire, quai des Grands-Augustins, n° 56; *Debray*, libraire, rue Saint-Honoré, en face la rue du Coq.

Le *Mercure de France* ne s'était point encore occupé des *Œuvres de M. de Piis*, quoiqu'elles eussent déjà fait une sensation assez vive dans le public. L'auteur, plus modeste que ne le sont d'ordinaire les auteurs, attaché à des travaux importans qui lui permettent peu de songer à sa gloire littéraire, avait sans doute négligé envers ce journal les formalités d'usage : son livre n'était parvenu à aucun des rédacteurs chargés de rendre compte des ouvrages nouveaux. Il semble que l'avantage ou plutôt le plaisir de parler de cet agréable recueil de poésies, m'ait été réservé. Il me flatte d'autant plus qu'il m'offre le moyen d'émettre une opinion qui ne sera, j'espère, que l'écho de l'opinion générale. Ayant à m'occuper de trois genres de poésie absolument distincts, j'ai cru qu'il serait convenable de diviser mon travail en trois articles différens. Dans le premier, je parlerai principalement des contes, ouvrage de la première jeunesse de l'auteur, je dirais presque de son enfance; dans le second, de ses épîtres et œuvres dramatiques, et dans le troisième, de son poëme de l'harmonie imitative.

M. de Piis n'est point de cette caste éphémère et orgueilleuse d'écrivains qui croient tout savoir sans avoir

Digitized by Google

jamais rien appris ; littérateurs sans littérature, et poëtes sans poésie. Le génie, vous diront-ils, supplée à tout. Ils prennent l'audace pour le génie et l'intrigue pour le succès. On voit dans ses ouvrages, en apparence les plus légers, qu'il a étudié les langues savantes et les bons modèles.

Les *Contes* de M. de Piis parurent en 1773, 1774 et 1775. Avant de les faire imprimer, il les lisait à la société de M. Vase, faubourg du Temple, et recueillait les suffrages et les conseils d'écrivains distingués alors admis à cette réunion. La première édition se fit à Neufchâtel, sous le titre des *Augustins*. Elle était si fautive que l'errata contenait 700 corrections. Cazin en a fait depuis trois éditions anonymes. La cinquième est celle qui paraît aujourd'hui, et c'est la seule qui soit annoncée par l'auteur. Quand ils virent le jour, leur gaîté piquante et naturelle désarma la sévérité de Fréron même. Il leur consacra dans l'*Année littéraire* un article et un éloge brillant. Un suffrage tel que celui de Fréron, critique habile, quand la partialité et l'esprit de parti n'offusquaient point ses lumières, c'était déjà presqu'un succès pour l'auteur, ou du moins, l'espoir d'un succès. Mais il dut jouir bien davantage, quand présenté à Voltaire en 1778, par le marquis de Villette, il eut le plaisir d'entendre dire à ce grand homme, que parmi tous les *contes* il avait particulièrement distingué *les Anges réformés*, *le Cagot incroyable*. Voltaire était sans doute le plus poli des écrivains : on l'a vu encourager plus d'un homme de lettres qu'au fond du cœur il eut découragé ; mais il n'était indulgent pour les mauvais vers que lorsqu'ils devenaient pour lui un hommage consacré à son grand talent. Alors fût-on un pygmée, il faisait de vous presqu'un géant. Il accueillait la louange de toute main et jetait sa couronne au plus offrant. Peut-être, dira-t-on, que dans quelques-uns de ces contes l'auteur soulève un peu le capuchon des moines pour rire de leur visage, et que la vieillesse du patriarche de Ferney aimait encore à s'amuser de ces espiègleries ; mais des vers platement impies ou grossièrement libertins, eussent révolté son goût. Ainsi l'éloge donné à M. de Piis par

Digitized by Google

Voltaire était une prévention bien glorieuse pour le talent de ce jeune auteur. Mais ce qui ne laissait aucun doute sur le succès qu'ils devaient avoir, c'est leur propre mérite.

On y distingue une gaîté franche et naturelle, de l'esprit, et de l'esprit du bon tems, sur-tout certaine originalité qui n'est pas, comme on a bien voulu le prétendre, cette licence qui marche au hasard et sans frein, violant toutes les règles de la bienséance et du goût. Sans être bizarre, il sait être neuf. Bien loin de ces écrivains qui pour en revêtir leur muse indigente arrachent sans pitié les lambeaux de quelques poëtes ignorés, ou ne présentent dans leurs maigres conceptions que les pâles épreuves des dessins larges et vigoureux de quelque maître célèbre; vrais frêlons de la littérature, pillant sans cesse le miel des abeilles, M. de Piis ne se revêt des habits de personne; le patrimoine qu'il présente au public lui appartient tout entier, c'est l'héritage de la nature et de l'art. L'auteur ne s'est pas contenté de feuilleter toutes les poétiques, de les lire attentivement, d'apprendre techniquement le métier : c'est dans les écrits de nos poëtes qu'il a su étudier ces finesses heureuses, ces combinaisons savantes de style qui se devinent plutôt qu'elles ne se montrent, qui se rencontrent plutôt qu'elles ne se décèlent. Sans y paraître étranger en rien, il aurait pu converser de leur art avec Boileau, Racine, Voltaire, J. B. Rousseau, Le Brun, et le poëte illustre dont les muses pleurent en ce moment la perte. Cet éloge n'est pas aussi frivole qu'on pourrait le penser. Peu d'hommes sont aujourd'hui possesseurs des secrets d'un art qui paraît si facile au premier coup-d'œil, et qui exige, indépendamment de l'heureuse organisation de la nature, une étude constante, un travail suivi, et cet aptitude à la patience dont parle Buffon. Que de gens

Qui pour rimer des mots pensent faire des vers.

Le poëte trouve sur ses pas plus d'un motif pour se décourager. Il ne voit point toujours son travail apprécié à sa juste valeur. Des lecteurs superficiels, des juges peu expérimentés, le pèsent au même poids et dans la

Digitized by Google

même balance qu'ils viennent de péser l'écrivain le plus médiocre. La louange est aujourd'hui une monnoie courante, marquée au même coin, et qui devient l'héritage de tout le monde. Cela est si vrai que si l'on voulait donner un éloge qui convint exclusivement à Corneille, Racine et Voltaire, il faudrait créer un vocabulaire nouveau. Quel parasite littéraire n'est tenté de faire un grand homme de l'auteur chez lequel il a dîné la veille. Mais ces auteurs qui stipendient la gloire, ne se contentent pas de laisser agir les censeurs chargés de la leur distribuer, ces Messieurs, d'après le principe de Lemierre, qui prétendait qu'on ne faisait jamais mieux ses affaires que soi-même, se saisissent de l'encensoir et s'encensent eux-mêmes. Ils ne s'épargnent point. Habiles à glisser sur de grands défauts, ils saisissent de petites beautés, les analysent avec un soin curieux, à-peu-près comme ces botanistes qui comptent toutes les fibres d'une rose flétrie.

M. de Piis n'étant pas son propre juge, ne doit pas s'attendre à être loué sans restriction.

Parmi *ses Contes*, il n'en est pas un seul qui n'offre un mot heureux, un trait d'esprit, et ne soit piquant soit par le sujet, soit par l'éxécution; mais j'en ai remarqué deux ou trois qui, quoique l'auteur ait dit avec grace:

> O Pudeur, hâte-toi de tirer dans mes vers
> Des rideaux que Grécourt laissait toujours ouverts,

frisent un peu la manière de cet abbé plus qu'égrillard. Il est un autre conte d'un genre différent, qu'un goût rigide n'adopterait peut être pas, c'est celui qui a pour titre: *Chacun à son tour.*

Il s'agit d'un patient, pendu on ne saurait plus mal, et que le bourreau avait abandonné au lugubre poteau; à qui il advient la bonne fortune de pendre à son tour cet exécuteur des hautes justices.

> Heureux celui qui peut rendre
> Un service à lui rendu,
> Mais plus heureux qui peut pendre
> Le bourreau qui l'a pendu.

Digitized by Google

Tous ces contes où figurent à la potence ces malheureuses victimes de leurs passions effrénées, ont un côté qui afflige l'ame et attriste le rire. Dépêchons nous, pour nous dédommager de la critique, de citer le charmant conte nommé, *les Pantoufles d'Empédocle.*

Il n'est rien tel que d'approfondir tout
Comme Empédocle, homme de goût,
Qui doutait si Vulcain logeait sous la Sicile :
Un jour ce philosophe habile,
Entendant dans l'Etna retentir les marteaux
Dont il tente en trois tems d'attendrir les métaux,
Marcha vers le volcan d'un pas ferme et tranquille,
Dépouilla de sang froid sa chaussure inutile,
Et se jeta pieds nus et la tête en avant,
Dans un gouffre de flamme entr'ouvert par le vent.
Que ne peut pas sur nous le désir de s'instruire !
Plusieurs passans, qui l'avaient observé,
Battaient des mains en éclatant de rire ;
Mais un petit-maître énervé,
Prenant les pantoufles du sire,
Cria : Messieurs, qu'est-ce qu'une action
Si belle qu'elle soit, quand l'orgueil l'accompagne.
Voici ce que je trouve au pied de la montagne :
Siflons tous sans compassion.
— Parsembleu, Monsieur le maroufle,
Lui répartit une pantoufle,
Feu mon maître par vous gratis est insulté :
Qui ne cède à la vanité ?
L'ombre du laboureur voltige autour de l'arbre
Qu'étant jeune il avait planté ;
Ce riche qui n'est plus sous sa tombe de marbre,
S'enorgueillit d'avoir été ;
L'auteur le moins connu jaloux de se survivre,
De sa cendre de nain croit renaître géant,
Baise avant d'expirer les feuillets de son livre,
Et s'endort sans regret dans la nuit du néant.
Sous la faux de la mort on voit encor la belle
Sourire à son portrait, qui durera plus qu'elle,
Et qui transmettra sa beauté :
Bref, il n'est pas jusques au sage
Qui, traîné malgré lui vers l'horrible Léthé,

Digitized by Google

Ne trace avec le doigt son nom sur le rivage
Dans l'espoir de l'apprendre à la postérité.
— Ta remontrance m'est égale,
Reprit le petit maître à grand tort furieux,
Tu raisonnes pantoufle, et malgré ta morale
On ne verra jamais les miennes dans ces lieux;
Aux pieds d'Elmire elles sont beaucoup mieux.

Ce conte est plein d'esprit, de graces, de talens et semé de vers faits à la manière de Boileau, tels que celui-ci:

De sa cendre de nain croit renaître géant.

On a dû remarquer aussi cette heureuse onomatopée:

Entendant dans l'Etna retentir les marteaux
Dont il tente en trois tems d'attendrir les métaux.

Cette manière de peindre n'est certes pas celle d'un poëte vulgaire. Si un plus long espace m'était accordé, je citerais d'autres contes d'un genre opposé à celui que je viens de citer, et qui contraste par des beautés d'un genre aimable et gracieux, et font l'éloge de la flexibilité du talent de l'auteur. Je ne passerais pas sous silence ses charmantes épitres, quelques-unes de ses épigrammes, ses madrigaux, et sur-tout ces vers adressés à M. de Parny:

Sous le voile de l'anonyme,
Chevalier, je vous ai surpris:
Dans ma recherche légitime
Comment me serai-je mépris?
Des dons que Flore nous dispense
Vous avez fait sentir le prix,
Et les fleurs par reconnaissance
Se glissent dans vos écrits.

Mais je sens qu'il faut m'arrêter et borner mes citations. Ce n'est pas qu'en cette occasion je craigne que l'on puisse me rappeler ce vers:

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

DU PUY DES ISLETS.

Digitized by Google

Léonie de Montbreuse; par Mme S..... G... — Deux vol. in-12. — Prix, 5 fr., et 6 fr. franc de port. — A Paris, chez *Renard*, libraire, rues de Caumartin, n° 12, et de l'Université, n° 5.

Apprendre aux jeunes personnes qu'elles doivent se tenir en garde contre les dangers d'un premier choix en amour, et que la prudence paternelle sait mieux discerner qu'elles-mêmes celui qui doit assurer leur bonheur; tel est le but moral que s'est proposé l'auteur de cet ouvrage. Mme S..... G... a développé cette utile vérité à l'aide d'une fiction ingénieuse quoique simple, intéressante quoique dénuée d'événemens extraordinaires.

Léonie, fille du comte de Montbreuse, sort du couvent à l'âge où il faut déjà penser à prendre son rang dans le monde, où par conséquent un peu de connaissance de ce monde est assez nécessaire; mais ce n'est point au couvent qu'on peut espérer de l'acquérir, et Léonie, malgré son esprit, malgré le talent d'observation dont elle est douée, ne peut éviter pourtant de tomber dans une erreur fatale: elle se défie des sentimens de son père pour elle, parce qu'il montre un peu de froideur dans l'expression de sa tendresse. Elle ne croit pas qu'un tel homme puisse s'occuper assez, ou au moins avec succès, des moyens de la rendre heureuse. Léonie prend donc le parti de ne s'en rapporter qu'à elle-même du soin de son bonheur; et déjà sa curiosité s'éveille, son imagination se monte au seul portrait que son père lui trace, à dessein de l'en dégoûter, du jeune cousin Alfred de Nelfort, qu'on attend d'un jour à l'autre dans la maison. Or cet Alfred, très-brave officier, lui est annoncé comme un assez mauvais sujet. Elle le voit enfin; et elle croit qu'elle l'aime, parce qu'il a la réputation d'avoir séduit beaucoup de femmes, mais sur-tout parce qu'on a voulu la prévenir contre lui. Dans ces dispositions, elle n'hésite point à refuser la main d'un jeune homme d'un rare mérite, auquel son père prend le plus vif in-

Digitized by Google

térêt, et quoique le roi lui-même ait désiré ce mariage. C'est Alfred seul qu'elle aime; elle a juré de n'avoir jamais d'autre époux, et elle consigne ce serment dans un anneau qu'elle lui donne. M. de Montbreuse consent à leur union, mais il exige qu'elle n'ait lieu qu'au bout de huit mois pendant lesquels les amans viendront habiter son château, Alfred, condamné à une solitude qui n'est point du tout dans ses goûts, ressent bientôt de l'ennui, malgré la présence de sa bien aimée. Il finit par chercher des distractions dont elle n'est point l'objet, et qui sont même contraires à la fidélité promise. Léonie voit tout cela; elle en souffre beaucoup; elle souffre d'autant plus qu'elle a depuis quelque tems, pour objet de comparaison, un voisin que lui a présenté son père, Edmond de Clarencey, jeune homme sensible, bon, sage au plus haut point. Léonie ne peut résister aux belles qualités qu'il possède; elle sent bientôt que c'est celui-là que la nature l'a destinée à aimer, et elle apprend aussi que c'est celui-là même que son père lui avait proposé pour époux. Cependant elle est résolue de tenir sa promesse, pour ne pas affliger une tante qui lui est chère; mais notre jeune étourdi lui épargne ce pénible sacrifice, en renonçant de lui-même à un bonheur dont Edmond, devenu son ami, lui paraît beaucoup plus digne. Léonie, au comble de ses vœux, découvre que c'est moins au hasard qu'à la sage prévoyance de son père qu'elle doit le bonheur de sa vie.

Nous avons donné l'analyse de ce roman, sans craindre d'affaiblir le plaisir que doit produire la lecture de l'ouvrage, parce que le genre d'intérêt dont il est susceptible n'est pas fondé, comme dans la plupart des autres romans, sur une série de faits plus ou moins extraordinaires et inattendus; c'est par le naturel des situations, par la vérité des caractères, que Mme S.... G.. a cherché ses moyens de plaire et d'attacher, et c'est aussi par-là qu'elle a rendu sa leçon plus profitable pour les nombreuses Léonies qu'on rencontre dans la société.

En général, le plan de l'ouvrage est sage et bien ordonné. Toutes les parties en sont liées avec beaucoup

Digitized by Google

de discernement. Il est semé d'aperçus très-fins sur les mœurs et sur les plus secrets mouvemens du cœur. Nous allons en donner un exemple en citant quelques phrases qui tombent sous nos yeux. « Les femmes habituées aux éloges, aux protestations de tendresse, ont » cela de malheureux qu'elles ne peuvent supporter la » pensée d'être indifférentes, même aux gens qui les » intéressent le moins. Le dépit qu'elles en ressentent » les conduit souvent à faire, pour plaire, des frais exagérés qui les compromettent si bien qu'elles ne savent » plus comment rétrograder; et bientôt elles se trouvent » engagées sans avoir le moindre sentiment pour excuse. » Je crois que ce travers de vanité a fait commettre plus » de fautes que toutes les folies de l'amour. »

Quoique ces sortes de citations ne donnent qu'une légère idée du mérite d'un ouvrage d'agrément, nous ferons remarquer encore à nos lecteurs un passage qui se trouve voisin de celui qu'ils viennent de lire. Léonie dit en parlant d'Alfred : « Sa présence n'avait pas pour » moi tout le charme que mon imagination s'en était promis : son esprit si vif, si gai dans le grand monde où » l'ironie a tant de succès, était d'un faible secours dans » une société intime où personne n'a envie de se tourner » mutuellement en ridicule. C'est ici qu'il faut réunir » toutes les qualités d'un esprit attachant pour y paraître » long-tems aimable. Une bonne conversation se compose de tant d'élémens divers que pour la soutenir il » faut autant d'instruction que d'usage, de bonté que de » malice, de raison que de folie, de sentiment que de » gaîté. »

On voit que l'auteur, pour écrire un roman, ne s'est point contenté de lire des ouvrages de ce genre. Il a médité avec nos moralistes; et sur-tout il a lu et su lire dans le cœur humain. M^me^ S. G. y a découvert beaucoup de ces petites vérités qu'on n'avoue pas, et qui n'en sont pas moins réelles pour les La Rochefoucault de tous les âges. Son style facile et agréable est plus correct qu'on ne devait espérer de le trouver dans un roman, et dans l'ouvrage d'une jeune femme.

Digitized by Google

Empressons-nous de féliciter Mme S. G. de ce qu'elle a suivi la bonne école, l'école de l'aimable auteur d'*Adèle de Senanges*, et de ce qu'elle n'a pas cherché à établir sa réputation sur quelques-uns de ces romans dits *religieux* ou *historiques*, dans lesquels on cherche à honorer, à sanctifier des actions que réprouvent la morale et la justice. H. D.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre Français.* — *Andromaque*, pour les débuts de Mlle Humbert.

Débuter à la comédie française par le rôle d'Hermione, et dans l'emploi de Mlle Duchesnois, voilà ce qu'on appelle une noble témérité. Le succès a-t-il suivi l'audace? c'est ce que nous sommes loin d'affirmer.

Dans le cours des visites de Mlle Humbert, car on fait ses visites pour le fauteuil de Mme Clairon comme pour celui de Voltaire, ceux qui ont eu le plaisir de voir la débutante, n'ont rien trouvé en elle qui formât un contraste trop marqué avec la fille d'Hélène, qu'elle se chargeait de ressusciter; mais l'Hermione de l'appartement n'est pas toujours l'Hermione du théâtre. Telle à la scène voit s'évanouir des charmes encensés au grand jour, et telle autre en acquiert que ni elle ni personne ne soupçonnait. L'optique a ses malheurs et ses prestiges. Tous ces riens charmans, ces finesses de la physionomie s'éclipsent à une certaine distance, et ces traits dont la nature a trop marqué l'empreinte, se coordonnent et se placent de la manière la plus convenable. L'optique théâtrale et celle qu'exige la peinture ont à-peu-près les mêmes résultats. Des traits faits pour être vus de loin ne doivent être, pour ainsi dire, qu'indiqués sur la toile; pour peindre la miniature, on ne saurait trop polir, et se servir de pinceaux trop délicats. La figure de Mlle Humbert, fort agréable à la ville, n'a point tenu, au théâtre, ses promesses. Peut-être a-t-elle un peu perdu de ses agrémens par le voisinage de Mme Rose Dupuis, dont le visage jouera plus d'une fois un mauvais tour à celui des débutantes qui fera d'elle une humble confidente. Elle se venge par ses charmes de l'infériorité de son rang.

Digitized by Google

Il me semble qu'il serait politique à ces princesses de s'affranchir des soins d'une suivante aussi dangereuse que Mme Rose. N'y a-t-il point un autre choix à faire? Elles seraient fort bien et bien plus à l'aise auprès de Mme Patrat. Il est vrai que Mme Patrat n'est pas sur la première ligne des confidentes. Quand l'une est dans le salon, l'autre est dans l'antichambre. Pourquoi la comédie française n'a-t-elle pas recours à Mlle Dégotti; elle tiendrait son rang entre la première et la seconde, et s'acquitterait très-honorablement de ses fonctions.

Quoique toute actrice qui se destine au rôle d'Hermione doive un peu compter sur ses attraits, et même n'en ait jamais trop, cependant à quoi le talent ne supplée-t-il pas? Nos pères étaient convenus de ne point chicaner Mlle du Mesnil sur le chapitre de la beauté. Il est vrai que c'était Mlle du Mesnil. La débutante paraît ne s'être pas assez occupée de son art. Sa démarche est brusque, précipitée et sans grâce. Elle ne sait pas choisir ces belles pauses, si bien indiquées par les habiles statuaires. L'art de la tragédie ne consiste pas à réciter des vers avec plus ou moins d'intelligence, de feu ou de sensibilité, son premier but est de rappeler le personnage au spectateur, de tromper ce spectateur si savamment qu'il croye le voir marcher, agir et l'entendre parler; l'ame doit prêter à l'organe les inflexions qui lui conviennent pour peindre et nuancer les passions. La nature a donné à la débutante une voix assez forte, mais sans charme et sans flexibilité; quand elle veut la déployer, les sons s'arrêtent dans sa gorge. Comment donc, avec un instrument aussi rebelle, rendre le caractère d'Hermione, qui flotte entre des sentimens si opposés; tantôt fière et dédaigneuse avec Oreste, tantôt s'armant d'une coquetterie adroite pour en faire son esclave, le déchirant et l'appaisant, et d'un mot, d'un regard le poussant à la vengeance; tantôt, avec Andromaque, dissimulée et jalouse; et près de Pyrrhus, tendre, sensible, emportée et furieuse. L'organe de la débutante, n'ayant qu'une seule couleur, peut-il se prêter à des effets si variés? Aussi a-t-elle paru de la plus grande monotonie. Je conviens qu'elle n'a pas été bien servie dans les scènes qu'elle a jouées avec Dumousseux, qui ne paraît pas avoir trop bien profité des leçons de M. Florence, connu par son intelligence, et riche en savantes traditions. Mais la débutante a eu lieu d'être satisfaite des efforts qu'a faits Talma pour

Digitized by Google

la seconder. Sans lui, que serait-elle devenue ? Talma a vengé la gloire de Racine outragé, dans cette représentation, par les acteurs les plus médiocres :

Un seul héros s'avance, et vaut seul une armée.

Nous ne croyons pas encore avoir vu cet acteur aussi sublime. A force de creuser son art, il y trouve des beautés imprévues; de même qu'en fouillant dans les entrailles de la terre, on en fait jaillir des métaux, dont la richesse étonne.

C'est dans les fureurs d'Oreste sur-tout que Talma, effrayant de beauté, nous a retracé le noble délire d'Oreste. Son génie seul a pu deviner la peinture du fils d'Agamemnon ; il est acteur comme Phidias, Praxitèle et Polydore étaient peintres ; ces artistes ne trouvant point de modèle pour représenter les Dieux, puisaient dans le beau idéal.

Reprise du Jaloux sans amour. — L'auteur du *Jaloux sans amour* était né avec de l'esprit, du goût, mais qui dégénérait souvent en faiblesse. Son premier titre de gloire fut le petit poëme du *Jugement de Pâris*, dont on a retenu quelques vers, et entr'autres ceux-ci. Il s'agit de la toilette d'une des trois déesses.

A son oreille on suspendit en nœuds
Des boucles d'or errantes et captives;
Des diamans d'un vert faible et douteux
Ceignent son front, façonnés en olives.

On connaît aussi de lui quelques contes tirés d'anciens fabliaux, mais tout cela ne prouve ni génie, ni verve comique, ni talent nécessaire pour entreprendre un ouvrage dramatique. Aussi nous paraît-il avoir complètement échoué dans *le Jaloux sans amour*. Le caractère principal est froid et insipide; celui de sa marquise est d'une tolérance qui passe toutes les bornes et dégénère en niaiserie. L'oncle est un vieil indiscret du plus mauvais ton, et qui viole toutes les lois de la bienséance. L'auteur, qui a voulu se traîner sur les traces de Dorat et se servir de son jargon, n'a ni son coloris, ni ce persiflage qui lui tenait lieu souvent de raison et de comique. Molé, pour faire niche au public qui avait sifflé la pièce à la première représentation, s'avisa de la

Digitized by Google

réhabiliter quatre ans après. Il se ligua avec M^lle^ Contat, alors jeune et jolie, pour en faire l'apothéose. Il réussit. On couronna, si non la pièce, du moins la bonne volonté de l'acteur. Fleury, comme successeur de Molé, a cru se servir des droits que lui donne un si bel héritage, et vient de tenter une nouvelle résurrection; car la pièce était décidément enterrée. Mais qu'eût-il fait sans M^lle^ Mars? C'est à elle que les mânes d'Imbert doivent faire des remerciemens. Elle a employé toute la magie de son esprit et de son talent pour captiver en faveur de la pièce la bienveillance du public. Elle a gagné sa cause. Il n'en est point qu'elle ne gagne au tribunal du parterre et des loges. Elle peut répondre d'avance du succès de ses enchantemens : la véritable magie est celle des grâces.

Théâtre de l'Impératrice. — Reprise du Mariage de Figaro. — Les toilettes faites de bonne heure, toute la Chaussée-d'Antin accourant, lundi dernier, à l'Odéon, pas une place après sept heures, pourquoi tout cela? on donnait la reprise du *Mariage de Figaro*. Il est vrai que ce chef-d'œuvre de Mozart n'était pas le motif unique de cet empressement général. On était curieux d'entendre une *prima donna* qui descendait de la dignité de son rang pour remplir un second rôle dans les nôces de Figaro, celui de Suzanne. Le vrai talent sait faire du personnage le plus subalterne un personnage de première ligne. On sait que M^lle^ Clairon ne dédaigna pas de jouer une confidente, et qu'elle se laissa toujours deviner par son intelligence et la grâce de son jeu. Porto, qui remplissait pour la première fois le rôle du comte Almaviva, devait aussi influer sur l'attention publique. J'ignore si Mozart écrivit ce rôle d'*original* pour une basse ou pour un tenor. Jusqu'alors il n'avait été joué que par des tenors, ou du moins je ne me rappelle pas de l'avoir entendu chanter par des voix d'un ordre plus grave. Rendu par des voix de basse, il est certain qu'il contraste moins avec celui de Figaro. Les amateurs de la vraie musique ont eu amplement de quoi se délecter, car Mozart plaît à-la-fois aux harmonistes et aux mélodistes, il a mis, pour me servir de l'expression d'une artiste célèbre, sur le théâtre la statue et le piédestal. Ce n'est pas qu'il soit jamais bruyant mal-à-propos. Il laisse quelquefois sommeiller son orchestre pour le réveiller avec plus de verve. Aucun compositeur ne peut se flatter d'avoir mieux su marier la voix et les ins-

Digitized by Google

trumens, et c'est ici le cas de faire un éloge bien mérité de l'admirable orchestre du Théâtre de l'Impératrice. La romance que chante Mme Barilli en italien et en français, *mon cœur soupire*, est accompagnée du cor, de la flûte, de la clarinette, du haut-bois, et de presque tous les instrumens. Eh bien! elle s'entend dans toutes les parties de la salle, comme si elle n'était accompagnée que par un seul d'entr'eux. Voilà ce que nous n'avons pas encore pu obtenir au grand opéra, où les chanteurs et l'orchestre semblent avoir fait une conspiration contre nos oreilles et rivaliser à qui nous rendra le plus tôt sourds. La comtesse Almaviva et sa charmante camériste se sont parfaitement entendues pour nous plaire. On a prétendu que le rôle de Suzanne qui est enjouée, piquante, éveillée, paraissait ne pas convenir entièrement aux moyens de Mme Festa; on n'a pas observé que la Suzanne italienne n'est pas aussi espiègle et aussi vive que la Suzanne française. Le compositeur a glissé dans sa musique des teintes pleines de suavité qui touchent presqu'à l'amour, et qui me paraissent se fondre et se nuancer fort bien avec la voix de Mme Festa. Cette cantatrice a fait infiniment de plaisir dans un air qu'on n'avait point encore entendu dans cet opéra. Mme Barilli me paraît aussi admirablement d'accord avec le rôle de la comtesse; son maintien, sa décence, ses grâces modestes, la noblesse de ce son de voix qui semble n'appartenir qu'à une femme de qualité, sa manière délicate de chanter, tout en elle sert à favoriser l'illusion. On ne se lassera point d'aller voir la plus harmonieuse et la plus savante des musiques, chantée par les premiers des virtuoses. De l'aveu des grands maîtres, on n'a rien écrit qui soit supérieur au final du second acte du *Mariage de Figaro*. Dans le duo de la lettre, Mozart ne s'est livré qu'à son inspiration, et jamais elle n'a été plus heureuse. S'il existe un ouvrage où le génie soit allé peut-être plus loin, c'est Don Juan. Ainsi Mozart n'a de rival que lui-même. DU PUY DES ISLETS.

DANS le courant de février dernier, les journaux annoncèrent au public qu'il venait de se former à Paris, sous les auspices de plusieurs hommes de lettres distingués, une société qui avait pris pour titre, *les Soupers de Momus*. Depuis cet instant, ces joyeux apôtres de la folie se sont réunis deux fois, non chez un Landelle du faubourg Saint-

Digitized by Google

Germain, ainsi que la *Gazette de France* s'est plu à l'annoncer, mais bien *au parc d'Etretat*, rue Montorgueil; c'est là, le premier samedi de chaque mois, que Momus tient ses séances. La dernière réunion, à laquelle j'ai eu le plaisir d'assister, ne peut que donner une idée avantageuse de cette société.

Les aimables convives de Momus, sans prétendre établir aucune rivalité entre eux et les épicuriens du Rocher de Cancale, ont cru qu'ils pouvaient comme ces derniers, en sablant le Champagne, faire entendre des chansons en l'honneur des femmes et du fils de Sémélé.

Non-seulement ils chantent, mais ils font encore des lectures de pièces de vers; telles que épîtres, élégies, contes et épigrammes. Plusieurs compositeurs connus, qui sont également convives des *Soupers de Momus*, se sont engagés à faire part de quelques productions nouvelles à chaque séance de la Société. Comme jusqu'à présent elle n'a rien mis sous les yeux du public, je ne crois point devoir me permettre de nommer aucun de ses membres; mais je me crois autorisé à faire paraître la chanson suivante qui m'a été communiquée. Les lecteurs remarqueront sans doute avec plaisir qu'elle ne renferme aucune épigramme contre les femmes, les auteurs, les médecins, les journalistes, etc., etc., enfin que, si elle n'est pas un modèle d'originalité, elle n'offre au moins aucun des défauts qu'on reproche à la plupart des chansonniers. Elle m'a paru écrite avec facilité, et mériter d'être publiée.

CE QUE NOUS AVONS DE MIEUX A FAIRE.

Air : *Du Ménage de Garçon.*

Mes chers amis, suivons la trace
D'Épicure et d'Anacréon,
Fêtons, comme le bon Horace,
L'amour, le vin et la chanson.
Ces philosophes sur la terre
Savouraient les plaisirs des Dieux;
Amis, que pouvons-nous mieux faire
Que de vivre toujours comme eux?

Tâchons d'imiter ces modèles
Dans nos écrits, dans nos discours;

Digitized by Google

Comme eux aimons toutes les belles,
La constance endort les amours.
Près de la beauté la plus fière
Ils soupiraient un jour ou deux;
Amis, que pouvons-nous mieux faire
Que de faire l'amour comme eux?

Pour chasser leur mélancolie,
Pour apprivoiser les amours,
Pour électriser leur génie,
Vous savez qu'ils buvaient toujours;
Puisqu'ils trouvaient au fond du verre
Mille plaisirs délicieux,
Amis, que pouvons-nous mieux faire
Que de boire toujours comme eux?

Leurs aimables chansons à boire,
Et leurs hymnes à la beauté,
Sont leur plus beau titre de gloire
Aux yeux de la postérité.
Jusqu'au moraliste sévère
Sourit à leurs refrains joyeux;
Amis, que pouvons-nous mieux faire
Que de chanter toujours comme eux?

C'est dans les bras d'une maîtresse,
Au sein de leurs joyeux repas,
Qu'ils voyaient venir sans tristesse
L'instant fatal de leur trépas.
Ce n'était qu'en vidant leur verre
Qu'ils faisaient leurs derniers adieux;
Amis, que pouvons-nous mieux faire
Que de mourir un jour comme eux?

X.

INSTITUT IMPÉRIAL DE FRANCE.

Prix extraordinaire. — Une personne qui ne s'est pas fait connaître, a fait remettre au secrétaire perpétuel de la classe de la langue et de la littérature françaises, une somme de 1000 francs, destinée à former un prix pour celui qui, du jugement de cette classe, traiterait le

Digitized by Google

MERCURE DE FRANCE.

N° DCXIX. — *Samedi 29 Mai 1813.*

POÉSIE.

LE SIÈCLE DE LOUIS XIV.

Fragment extrait d'un poëme sur la littérature française.

Louis le Grand régnait, la muse de l'histoire
De *siècle de Louis* nommait ces tems de gloire.
Aux jeux brillans du Pinde ainsi qu'au champ de Mars
Ses sujets à l'envi couraient de toutes parts ;
Ce n'était plus les jours de la pénible enfance,
C'était l'âge viril de la superbe France.
Déjà pour l'annoncer Corneille avait paru ;
Au plus haut de son cours cet astre parvenu,
Laissait tomber les flots de sa vive lumière :
Et bientôt sur ses pas dans la même carrière
Un nouvel astre encor s'élançant à son tour,
De ce soleil couchant promettait le retour.
C'est toi, peintre du cœur, c'est toi, divin Racine !
Favori des neufs sœurs filles de Mnémosine !
C'est toi qui fis entendre aux Français attendris
Des chants qu'Apollon même aux Grecs avait appris.

Digitized by Google

Auprès d'eux on voyait au même instant paraître
De la scène comique et l'arbitre et le maître,
Qui pour les corriger nous montrant nos travers
Sut flétrir nos défauts par de sublimes vers.
Un chantre plein de goût, imitateur d'Horace,
Avait pris fièrement le sceptre du Parnasse,
Et ses dignes rivaux, sans en être jaloux,
Lui laissaient exercer un empire aussi doux.
Il n'en commit pas moins, soit oubli, soit malice,
Envers un grand poëte, une grande injustice;
Il ne t'a point nommé, toi, qu'on cite toujours
En parlant d'amitié, de simplesse et d'amours,
Inimitable auteur de ces fables charmantes,
Leçons dans tous les tems si douces, si touchantes!
La faute en est pour lui; l'inflexible équité
Ta vengé hautement chez la postérité,
Et recouvrant les droits que le talent te donne,
Tu ceins ton noble front d'une double couronne;
Bon La Fontaine! en vain tu paraîtrais surpris,
De ton art cependant tu remportes le prix.

Aux sources de l'antique ayant puisé la grâce,
Et du Mélégigène (*) osant suivre la trace,
Quittant souvent la cour pour le sacré vallon,
Comme un cygne éclatant paraissait Fénélon!
Fénélon, qui toujours sensible à leurs misères,
Sut toujours compâtir aux malheurs de ses frères.
De ce rare mentor pour l'héritier des rois
Ensemble le monarque et le père ont fait choix.
Heureux! si quelque jour... Mais, hélas! pour la France
C'est en vain que doit luire un rayon d'espérance.
Oh! qui me donnera la force et la couleur
Pour peindre le génie et sa mâle vigueur?
Quel est cet aigle altier qui dédaignant la terre
S'élève sans effort au séjour du tonnerre;
Et qui d'un vol sublime osant fendre les airs
Semble fait pour lancer la foudre et les éclairs?
C'est Bossuet! c'est-lui! voyez comme il s'avance!
De ses rivaux à lui quel intervalle immense!

(*) Surnom d'Homère.

Digitized by Google

Ne vous y trompez pas, c'est un homme inspiré !
Qu'il est beau, qu'il est grand, cet orateur sacré !
Sur des ailes de feu vers la céleste voûte,
Quand il monte et poursuit sa lumineuse route
On voit les cieux s'ouvrir aux accens de sa voix,
Et la foudre gronder sur la tête des rois.
Du génie et de l'art c'est la toute-puissance,
Et nommer Bossuet c'est nommer l'éloquence.

Maintenant si des bords du Permesse fleuri,
De ces bocages frais, de ce vallon chéri,
Je passe aux champs de Mars, à ces lieux de carnage,
Où l'homme contre l'homme a déployé sa rage,
Quels illustres guerriers pleins de gloire et d'honneurs
Se disputent entre eux la palme des vainqueurs.
De leurs nobles travaux je n'écris point l'histoire,
Et les nommer ici, c'est assez pour leur gloire.
C'est Turenne et Condé, c'est Vendôme et Villars,
Eveillant leur génie au milieu des hasards;
Vauban, non moins fameux, sans livrer de batailles
Protége nos cités et défend nos murailles.
Luxembourg et Créqui, Boufflers et Catinat,
Volent à la victoire en courant au combat.
Du Quesne, Du Gay-Tronin, et Jean-Bart et Tourville,
Sur les mers à leur tour rendent leur sang fertile.

C'est ainsi qu'entouré de ces hommes fameux,
Louis, de l'avenir, ira frapper les cieux.
Il a vu s'abaisser sous sa puissance auguste
De ses fiers ennemis l'orgueil toujours injuste.... etc.

TALAIRAT.

L'ANNIVERSAIRE DE MA SŒUR. — ÉLÉGIE.

Le Printems est venu ranimer la nature,
Nos vallons, nos coteaux ont repris leur verdure;
De roses couronné, mai, guidant les beaux jours,
Remplit l'air de parfums émanés de la terre.
Tout rit, à son aspect, tout renaît, dans son cours;
Renaissante, avec lui, ma douleur solitaire
Me le montre voilé d'un crêpe funéraire.
Un an s'est écoulé depuis que, de ma sœur,

Digitized by Google

De la sœur la plus tendre, hélas, et la plus chère,
Il a vu, dans un jour mortel à mon bonheur,
Se fermer, pour jamais, les yeux à la lumière.
Depuis ce jour, tout est changé pour moi;
Ce qui causait ma joie excite mes alarmes:
Pour mes regards obscurcis par les larmes,
Et pour mon cœur rempli d'effroi,
La nature a perdu ses charmes.
Il renait ce jour de douleur
Où, par l'affreuse mort, au matin de sa vie,
Ma sœur à mon amour, à mes vœux fut ravie!
L'aquilon a séché la rose dans sa fleur.
Grâces, vertus, attraits sont dans la tombe:
Le deuil, un deuil qui doit être éternel,
Survit à celle qui succombe:
D'amour et de regret un tribut solennel,
Chaque jour honore sa cendre;
Mais moi, loin du toit paternel,
Loin des lieux où gémit la mère la plus tendre,
Où deux inconsolables sœurs
Exhalent des soupirs que tu ne peux entendre,
Alexandrine, hélas! je dévore des pleurs,
Qu'en liberté je ne saurais répandre!
Il est vrai, la fidèle et sensible amitié
Adoucit mes chagrins sans pouvoir m'en distraire;
Mais la douleur qui leur est étrangère,
Dans les cœurs a bientôt fatigué la pitié;
Lorsqu'on n'en peut mourir, il faut savoir la taire;
Tel est mon sort... Depuis quinze ans,
Jeté sur la scène du monde,
Si fertile en écueils, en revers si féconde,
Je suis mes destins inconstans,
Comme l'esquif, jouet de l'onde,
Erre au gré des flots et des vents.
Espoir, craintes, plaisirs, tourmens,
Désirs, regrets, tout ce qui de la vie
Attriste ou charme les momens,
Et ces secrets qu'à l'amour des parens,
D'un fils, la tendresse confie,
Ces secrets qui, des cœurs sont le doux entretien,
Mourent cachés au fond du mien.

Digitized by Google

Que dis-je ?.. Dans ces tems de détresse et d'alarmes
Où des jours de ma sœur pâlissait le flambeau,
Où la douleur qui respectait ses charmes
Précipitait ses pas vers le tombeau,
Que de chagrins ravis à ma tendresse !
Combien d'instans perdus pour sa tristesse !
Et ce jour le dernier, et ce dernier instant
Dont l'affreux souvenir accable ma pensée,
Mais où, de la vertu le triomphe éclatant
Nous montra la mort terrassée,
Où la mort fut sans aiguillon,
Où le trépas fut sans victoire ;
Ce jour et cet instant où ton dernier sillon
Aboutit au séjour de la paix, de la gloire,
Je ne les ai point vus... A ma triste mémoire,
Transmis par tes plaintives sœurs,
Un fidèle récit de nos communs malheurs,
Dans mon ame, à jamais, en a gravé l'histoire.
Lorsque la tienne allait se rejoindre à son Dieu,
Je n'ai point recueilli, sous ta faible paupière,
De ton dernier regard la caresse dernière,
Et je n'ai pu répondre à ton dernier adieu !....
Mais quel injuste effet d'une erreur accablante ?
Les derniers mots tracés par ta main défaillante
Et par la souffrance altérés,
De ton amour garant sacrés,
N'ont-ils pas été pour ton frère ?
J'ai couvert de baisers, j'ai mouillé de mes pleurs,
De tes purs sentimens l'écrit dépositaire.....
Las ! quand je l'ai reçu, déjà, de mes douleurs
L'expression ne pouvait plus t'atteindre,
Et vivant, après toi, j'étais le plus à plaindre.
Les anges, au divin séjour
Ont, par leurs chants, salué ta présence,
Quand, déplorant ton éternelle absence,
Vainement tes parens appelaient ton retour.
Pour eux, Alexandrine ici bas est perdue ;
La terre la devait aux cieux,
Aux cieux la terre l'a rendue ;
Un jour sans fin luit à ses yeux ;
Qu'ils ne tournent vers nous, qui n'avons pu la suivre,
Vers nous qui lui tendons les bras.

Digitized by Google

Nous qui, pour la sauver, eussions cessé de vivre,
Et dont l'amour suivit à son trépas.
Vous dont ses tendres soins soulageaient les misères,
Indigens, pleurez-la.... Vous ne la verrez plus
De ses prodigues dons vous porter les tributs!
Et vous, ses sœurs, et vous, ses compagnes si chères,
Dont elle fut l'exemple, et l'amour et l'orgueil,
Allez offrir des fleurs à son cercueil....
Fleurs qu'elle chérissait, sous nos larmes écloses,
Croissez sur cette tombe où ma sœur dort en paix;
Chastes lis, éclatantes roses,
Rendez-nous son image et ses touchans attraits?
Vous étiez de son front la modeste couronne;
Que vos parfums s'élèvent vers son trône,
Avec nos vœux, nos soupirs, nos regrets!.....
Et moi, lorsque de mai la vingtième journée,
D'un cruel souvenir viendra frapper mon cœur,
Sur ma lyre plaintive, à gémir condamnée,
En longs accens de deuil, je dirai chaque année,
Et ses vertus, et mon malheur!....

P. A. VIEILLARD.

ÉNIGME.

Je ne parle qu'à demi-mot,
En moi tout est énigmatique;
Mais si je trompe plus d'un sot
Beaucoup de gens me font la nique.
Dès que je suis connu, plaignez mon triste sort,
Mon mérite, hélas! cesse d'être;
Je fais aussi jouer plus d'un ressort
Pour qu'on ne puisse me connaître.
Suis-je petit, j'ai peu d'enfans;
Suis-je grand, je ne sais qu'en faire:
Ce sont toujours de méchants garnemens
Car ils trahissent tous leur père.
Il est vrai que leur père, assez communément,
Les immole inhumainement.

ACHILLE BÉLOT, *vérificateur de l'enregistrement.*

Digitized by Google

LOGOGRIPHE

Chèrz jadis à la reine des dieux,
Je suis, lecteur, une île avec ma tête.
La coupez-vous? aussi-tôt à vos yeux
Je me transforme et je deviens prophète.

B.

CHARADE.

A des hommes de cœur adresser mon premier,
Est vraiment quelquefois un dangereux métier.
Dieu fait bien ce qu'il fait, contre sa providence
Mortel qui se récrie et murmure a grand tort,
Mon dernier sous un chêne en fit l'expérience:
Dans les bras de Morphée il eut trouvé la mort
Si deux heures plutôt à ses vœux favorable
L'Éternel eût changé l'ordre et l'art admirable
De sa création. Cher lecteur, mon entier
Est un héros d'intrigue, un célèbre estafier,
Qui du Guadalquivir aux rives de la Seine
Transplanté par Caron sut plaire sur la scène.

V. B. (d'Agen.)

---

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Forme* (la).
Celui du Logogriphe est *Parins*, dans lequel on trouve: *Arins*.
Celui de la Charade est *Palais*.

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

DES ERREURS POPULAIRES RELATIVES A LA MÉDECINE ; par A. RICHERAND, professeur de la Faculté de médecine de Paris, chirurgien en chef-adjoint de l'hôpital Saint-Louis, chirurgien-major de la garde de Paris, chirurgien-consultant du lycée Napoléon, des académies de Saint-Pétersbourg, Vienne, Madrid, etc. Avec cette épigraphe : *Utinam, tam vera invenire possim quam falsa convincere.* — CICERO, *de Naturâ deorum.* Seconde édition, revue, corrigée et augmentée. — A Paris, chez *Caille* et *Ravier*, libraires, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n° 17.

DÉCOUVRIR des vérités, détruire des erreurs, tel est le souhait que forme M. Richerand; tel est le noble but qu'il se propose. Si l'on veut connaître les vérités utiles qu'il a découvertes en médecine, il faut les aller chercher dans deux Traités justement célèbres qu'il a publiés sur cette science. Dans le plus ancien de ces ouvrages (*Nouveaux Elémens de Physiologie*), qui date de dix ans au plus, et dont cinq éditions rapidement épuisées attestent assez le mérite, M. Richerand avait fait voir, dès son début dans la carrière, qu'il ne se livrerait pas à la pratique de la médecine sans en bien connaître le sujet. En publiant le second de ses ouvrages (*Nosographie chirurgicale*), parvenu en peu d'années à la troisième édition, et consacré à l'exposition de la chirurgie, l'une des branches de la médecine pratique; il a prouvé que les recherches anatomiques et les expériences physiologiques n'avaient point été pour lui des objets de pure spéculation, mais bien plutôt qu'il en avait fait la base de laquelle il s'est élevé aux applications pratiques de la médecine.

Dans le livre qu'il publie aujourd'hui pour la seconde fois, avec de nombreuses et importantes additions,

Digitized by Google

M. Richerand se propose de découvrir, de démontrer les erreurs nombreuses relatives à la médecine, répandues parmi le peuple et parmi le vulgaire des médecins, et de prouver aux gens du monde que la médecine n'est point un art domestique dont chacun peut, sans danger, faire des applications. L'invention de cet ouvrage appartient en propre à l'auteur, il n'a que le nom de commun avec quelques autres publiés sous le même titre par Joubert, Primerose, Bienville, etc., à une époque où l'on discutait sérieusement pour savoir dans laquelle des deux familles royales de France ou d'Angleterre, se perpétuait le don miraculeux de guérir les écrouelles par l'attouchement; si le mari est malade par la grossesse de sa femme, etc., etc. Les progrès de la philosophie ont fait raison de semblables absurdités; mais il reste encore un grand nombre d'erreurs plus ou moins grossières et dangereuses. L'auteur tente de les détruire, il cherche à détromper une foule de gens trop crédules. Il est à craindre pourtant qu'il ne trouve encore parmi eux beaucoup d'incrédules:

L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour le mensonge.

Si M. Richerand n'atteint pas le but qu'il s'est proposé, si les meilleures raisons exprimées de la manière la plus claire et la plus élégante échouent contre des préjugés, erronés, c'est que presque tous les hommes comptent leurs erreurs parmi leurs richesses, et ne les abandonnent qu'à regret.

Essayons de faire connaître, par une courte analyse, la disposition de cet ouvrage et quelques-uns des faits remarquables qu'il contient en très-grand nombre.

Le 1er chapitre est consacré à relever quelques fausses idées relatives au fœtus et aux sexes. La croyance de l'hermaphrodisme, admise dans l'antiquité et consacrée par des monumens des arts, est une erreur encore assez généralement répandue de nos jours; et cependant jamais aucun individu de l'espèce humaine n'a réuni les organes nécessaires pour se féconder lui-même, ni pour remplir avec deux autres individus les fonctions

Digitized by Google

de l'un et de l'autre sexe ; rarement même les prétendus hermaphrodites ont-ils les organes d'un sexe assez bien conformés pour en remplir les fonctions. Cette erreur, comme tant d'autres, a passé des savans au vulgaire : on voit même encore, au Muséum anatomique, une pièce en cire représentant les organes des deux sexes réunis sur le même individu ; mais ce fait est tellement en contradiction avec tous les autres, que cela seul suffirait pour faire élever des doutes sur sa réalité, s'il n'y avait pas d'ailleurs des témoins oculaires de l'infidélité de la représentation.

Une autre erreur que les savans ont d'abord accueillie et répandue comme une vérité, mais qu'ils ont bientôt reconnue pour une ruse du charlatanisme, et quelquefois pour un effet du penchant à l'exagération est la croyance à la procréation de divers animaux différens de leurs mères.

Ainsi on a dit que des femmes étaient accouchées d'un poisson, d'un singe, d'un ours, etc. ; mais quand l'esprit de critique a examiné des faits analogues, on a vu tantôt le prétendu accouchement n'être que la partie d'un animal caché a dessein pour faire croire à un phénomène extraordinaire. D'autres fois, au contraire, le prétendu monstre n'être qu'un enfant défiguré par une maladie dont il avait été affecté dans le sein de sa mère. Un vice primitif dans l'organisation des germes peut même être la cause de cette difformité. Quelques physiologistes pourront bien contester à M. Richerand cette dernière proposition. Il est assurément très-difficile de prononcer sur une question de cette nature. Cependant ce qui appuie l'opinion de l'auteur, c'est que certains vices de conformation ne peuvent absolument dépendre d'aucun dérangement accidentel : telle est la transposition complète et régulière des viscères, de manière qu'alors la pointe du cœur est à droite, le foie à gauche, etc.

Les défectuosités, les difformités, les fractures et les envies ou taches de naissance, qui sont des altérations organiques de la peau, ont été et sont encore généralement attribuées à l'imagination de la mère.

Digitized by Google

Il n'est presque personne qui n'ait quelque histoire de cette espèce à raconter. C'est tantôt une femme accouchée d'un enfant ayant les membres rompus parce qu'elle a assisté au supplice de la roue. Celle-ci est accouchée d'un enfant manchot, parce qu'elle a été frappée de la vue d'un homme mutilé. Il n'est presque pas d'opinion aussi anciennement et aussi universellement répandue. Mallebranche, Maupertuis, l'ont partagée, et ont essayé d'en donner l'explication. Comment donc oser l'attaquer? Sans doute il ne serait pas philosophique de rejeter des faits faute de pouvoir les expliquer; mais on peut, en apportant dans leur examen une saine critique, voir qu'ils sont faux ou exagérés, que dans la plupart des cas la monstruosité a été indépendante ou plutôt isolée de toute affection morale; que si le hasard a pu faire quelquefois coïncider ces deux choses, la monstruosité ne dépend pas moins de quelques causes physiques plus ou moins appréciables, et qu'enfin, il serait impossible d'attribuer à l'imagination la plus active et la plus puissante (en admettant pleinement l'influence de l'esprit de la mère sur le corps de l'enfant) les vices que l'on observe dans quelques cas.

Est-ce que les vices de conformation qu'on observe assez fréquemment dans les fruits dépendraient de l'imagination de la plante leur mère? Les personnes qui observent n'ont-elles pas vu que les envies et autres défectuosités ressemblent, le plus souvent, à toute autre chose plus qu'à celle à laquelle on les compare? N'ont-elles pas vu aussi que ce n'est que quand on a aperçu un signe qu'on se souvient d'avoir formé un désir pendant sa grossesse? Ne sait-on pas aussi que depuis que le supplice de la roue n'est plus en usage, on n'a pas moins observé des enfans nés avec des fractures? Tout récemment encore le professeur Chaussier a observé un enfant qui avait plus de 100 fractures lorsqu'il est né, et pourtant sa mère avait eu une grossesse heureuse et exempte de toute affection morale vive. Mais les physiologistes savent que cela peut très-bien arriver sans la participation morale de la mère, et que toute l'influence de sa volonté serait impuissante pour le produire. S'il en était

Digitized by Google

autrement, les femmes qui essayent inutilement de donner la mort à leur fruit par des moyens physiques, ne la lui donneraient-elles pas par le souhait qu'elles en forment. Est-ce qu'il faudrait un plus grand effort d'imagination pour changer le sexe de son enfant que pour le transformer en un ours, en un singe, en un cul-de-jatte, comme on dit que cela peut arriver?

Toutes les mères désirent avoir de beaux enfans, pourquoi leur imagination si puissante échoue-t-elle donc quelquefois en cela?

Comment l'imagination qui, dit-on, peut produire un bec-de-lièvre, peut-elle produire une division analogue dans un organe qu'elle ne connaît pas, dans l'utérus, par exemple, dans la vessie, dans l'urètre. Si l'on dit qu'une femme qui accouche d'un enfant dont les deux yeux sont confondus en un seul au milieu de la face, a été frappée de l'idée ou de la représentation d'un cyclope. Quelle idée, quelle impression pourra expliquer la réunion des deux reins en un seul chez l'enfant d'une femme qui ignore la situation, la forme, et jusqu'à l'existence de ces organes. Enfin si l'on peut accoucher d'un serpent, d'une carpe, pourquoi n'accoucherait-on pas aussi d'un sac d'argent. Un médecin, certes plus fort sur la doctrine que sur la foi, répond à ceux qui lui rapportent des faits extraordinaires d'accouchement, et qu'ils attribuent, comme de raison, à l'imagination de la mère, en racontant l'histoire d'une femme chez qui on était venu recevoir le montant d'une lettre de change: embarrassée de trouver la somme qu'on lui demandait, elle s'avisa de se frotter le ventre, et aussitôt elle accoucha d'un sac de 1200 francs. Combien cette puissance créatrice de l'imagination des femmes est une chose admirable et précieuse?

La fable de Tirésias a paru plusieurs fois s'être réalisée et des individus de l'espèce humaine ont changé de sexe. M. Richerand en cite un cas remarquable et fait voir que ces prétendus changemens ne tiennent qu'à des apparences quelquefois assez spécieuses.

On doit s'étonner avec M. Richerand de voir tant d'erreurs répandues dans le monde sur la science qui

Digitized by Google

intéresse le plus, mais que l'on étudie le moins. Est-ce que la physiologie ne devrait pas faire partie des cours d'études? Est-ce qu'il est plus intéressant pour l'homme de connaître toute autre science que celle dont il est le sujet? La fameuse inscription du temple de Delphes Γνῶθι σεαυτόν, connais-toi toi-même, ne commandait sans doute que l'étude de l'homme moral, mais comment le connaître sans étudier le physique: l'un est l'instrument de l'autre, et c'est par la connaissance de l'instrument qu'il faut arriver à celle des jouissances qui la mettent en action.

Chapitre II. — « A peine l'enfant, dégagé des » liens qui l'unissaient à sa mère, vient-il au jour, que » l'erreur, cette reine du monde, s'en empare et le range » au nombre de ses sujets. » M. Richerand condamne les manipulations que les matrônes exercent sur la tête de l'enfant pour la façonner.

Il attaque plus loin quelques idées bien plus difficiles à vaincre. Ce sont quelques-unes de celles que l'éloquent Rousseau a émises sur l'éducation des enfans; l'auteur démontre que l'allaitement maternel, le plus doux des devoirs de la maternité, n'est point toujours préférable à l'allaitement d'une nourrice. Il prouve que l'usage des bains peut-être souvent pernicieux.

Chapitre III. — Pour conserver la santé, ce bien si précieux aux yeux de ceux sur-tout qui n'en jouissent pas, on a eu recours à une foule d'erreurs.

C'est ainsi qu'on voit des personnes bien portantes se médicamenter par précaution. C'est comme un homme ignorant en mécanique qui, de crainte de voir un jour les mouvemens de sa montre se déranger, s'aviserait de vouloir en rétablir les rouages au risque bien probable d'en altérer l'harmonie. Mais les purgatifs, remèdes de précaution les plus usités, déterminent des évacuations. On s'applaudit de s'être débarrassé d'humeurs nuisibles, pourquoi ne pas s'applaudir aussi de verser des larmes en grande abondance quand l'œil est irrité par la fumée? Il serait aussi raisonnable encore de se féliciter d'avoir éprouvé une large plaie ou une brûlure très-étendue,

Digitized by Google

puisqu'avant la guérison de ces accidens, il s'écoule une quantité considérable d'humeur purulente.

M. Richerand fait des observations du plus grand intérêt sur les espèces d'alimens et sur les abstinences qui conviennent à l'homme dans les différens climats : il en est de même des méthodes de traitement. Il en est de même aussi des mœurs, des usages ; ils sont commandés par le climat, et à cet égard des publicistes ont commis une grande erreur en accordant trop aux institutions politiques. Les erreurs relatives à l'usage de quelques alimens, de certaines liqueurs, au danger des bains pendant la canicule, sont relevées de manière à ne laisser aucun doute dans l'esprit.

Le danger des livres populaires de médecine est si grand, l'erreur des personnes qui, avec quelques recettes et une ignorance complète de la médecine, s'imaginent pouvoir traiter ses malades, est si générale qu'on ne peut s'élever contre elle avec trop de force. Aussi M. Richerand s'est-il attaché à repousser la médecine populaire : Eh, quand son ouvrage pouvait-il paraître plus à-propos qu'à cette époque où tous les nombreux journaux politiques et littéraires semblent transformés en autant de gazettes de santé!

Chapitre IV. — On a long-tems admis dans les phénomènes de la vie des époques fixes, des années climatériques qu'on a cru pouvoir calculer, prédire, comme le jeu d'une mécanique, comme la marche d'un astre. Mais c'est encore là une erreur : dans les mécaniques l'effet de la même puissance est toujours le même, la régularité des oscillations d'une pendule s'accorde avec des mouvemens irréguliers dans le reste de l'horloge. Dans les corps vivans, au contraire, tout est variable : et comment ne pas pressentir dans les phénomènes intérieurs et plus ou moins éloignés une grande instabilité, de nombreuses variétés à en juger par celles que présentent le pouls, les mouvemens de la respiration et les autres phénomènes extérieurs qui sont en quelque sorte les oscillations des corps animés! Aussi voit-on la dentition, la puberté, la menstruation avoir des époques

Digitized by Google

variables : peut-on dire aussi que les âges des corps vivans ne se comptent point par le nombre des années ! La doctrine des jours critiques réguliers ne paraît pas avoir de fondemens plus solides. Ceux qui l'admettent invoquent l'autorité d'Hippocrate, mais les observations la contredisent, et l'on est forcé par là de reconnaître que cette doctrine est postérieure au médecin de Cos, et que ce sont, parmi ses successeurs, les Pythagoriciens qui l'ont sur-tout établie. Au reste, si dans ce fait comme dans quelques autres l'autorité d'Hippocrate doit se taire devant des faits plus exactement observés, il restera toujours à ce grand homme une gloire impérissable pour avoir donné des modèles parfaits à suivre dans l'art d'observer et d'écrire l'histoire des maladies, et pour son excellente méthode de philosopher. Chaque histoire dans ses épidémiques forme un tableau particulier où les phénomènes sont décrits par des coups de pinceau frappans, ineffaçables, qui rapprochent et distinguent tous les traits caractéristiques. Plusieurs histoires de maladies recueillies dans une ville, dans un canton, étant rapprochées, il cherche s'il ne serait pas possible de trouver la raison de leur développement, dans les saisons, le sol, l'exposition, etc. Telle est par-tout sa méthode philosophique; elle est toute pratique : il commence par étudier les faits, et toutes les vues générales n'en sont que les résultats. Tous les philosophes savent qu'on trouve dans les ouvrages antérieurs à Aristote que « avant que la pensée se » produise, les sens ont éprouvé tout ce qui doit la for» mer, et que ce sont eux qui en font parvenir les ma» tériaux à l'entendement. » N'est-ce pas là l'histoire précise de la pensée?

On dit généralement que la médecine n'a pas fait de progrès depuis Hippocrate; dans la méthode d'observer et d'étudier peut-être est-ce vrai; mais les méthodes pratiques ont certainement fait des progrès.

P. A. B.

(*La suite au prochain numéro.*)

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE, PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE, adressée à un souverain d'Allemagne, pendant les années 1782 à 1790 inclusivement, et pendant une partie des années 1775—1776; par le baron de GRIMM et par DIDEROT. — Cinq très-forts vol. in-8° de 3o7o pages, et qui terminent cette Correspondance. — Prix, 36 fr., et 45 fr. franc de port. — A Paris, chez *F. Buisson*, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

(SECOND ARTICLE.)

UNE des choses les plus remarquables de cette longue Correspondance, c'est l'extrême flexibilité du talent de l'écrivain. On a peine à concevoir que tant de sujets différens, tant d'intérêts, en apparence si opposés, ayent pu être traités, débattus, appréciés par le même homme avec une aussi grande sagacité, et sans que cette foule d'individus, de faits et de détails particuliers, et quelquefois minutieux, ayent jamais égaré son jugement. Grimm se montre tour-à-tour littérateur instruit, penseur profond, juge impartial, moraliste même, et partout narrateur piquant et véridique. Il sait par des grâces particulières et par un charme heureux, dû en grande partie à l'aisance et au naturel qui règnent dans son style, nous intéresser à des faits obscurs et déjà bien loin du moment où nous vivons. Que dans ses lettres il traite ou de la burlesque et furieuse querelle des gluckistes et des piccinistes, ou des rêveries magnétiques de Mesmer ou de Deslon, ou de l'invention des aérostats, ou des nombreux revers dramatiques dont il fut le témoin, on retrouve toujours ce tact fin et délicat d'un esprit supérieur, uni à cette fleur d'urbanité, à ce ton de plaisanterie de bon goût, qu'il avait puisé dans la fréquentation du grand monde. Presque tous les articles sortis de la plume du baron de Grimm sont com-

Digitized by Google

posés dans la forme de nos articles de journaux; et ce n'est pas un médiocre sujet offert à la réflexion, que dix gros volumes de critique littéraire, qui ne contiennent ni personnalités offensantes, ni jugemens dictés par l'envie, ou par le chagrin d'un succès, ni enfin le tableau de ces *haines vigoureuses*, dont tant d'hommes, d'ailleurs si recommandables, ne rougissent pas de donner le signal et l'exemple. Nous ne parlons pas ici, et l'on doit aisément le penser, de toutes les épigrammes et des couplets satiriques qui se trouvent dans cette Correspondance. Grimm les rapporte comme des nouveautés capables d'ajouter à l'intérêt de ses lettres, mais il les accompagne rarement de ses observations. Il est probable que les arrêts du baron ont été tous rendus dans le silence du cabinet; les justiciables n'ont pas assisté à la lecture de la sentence, et c'est quelquefois bien dommage. Que de prétentions appréciées à leur valeur! Quel mécompte dans les calculs de la vanité! On ne peut accuser Grimm d'une sévérité injuste; ses décisions sont presque toutes confirmées; il avait jugé d'avance comme la postérité.

Pendant les dix dernières années de la correspondance du baron de Grimm, l'éclat de la littérature s'était singulièrement affaibli. Voltaire et Rousseau n'étaient plus; Diderot, Thomas, d'Alembert les avaient suivis de près dans la tombe; le majestueux Buffon se reposait à Montbar, de cinquante ans de travaux glorieux; Laharpe, malheureux dans la carrière tragique qu'il s'obstinait à parcourir, jetait en silence les fondemens du vaste monument littéraire qu'il a su élever; d'autres hommes justement célèbres depuis, n'avaient pas encore acquis des titres assez imposans pour réunir tous les esprits, et conquérir tous les suffrages. L'attention publique était partagée alors entre les nouveautés offertes à la curiosité, et les nouveautés plus dangereuses des systêmes qui bouleversaient toutes les têtes. Quel moment en effet pour la publication d'un ouvrage purement littéraire! L'apparition d'une seconde Iliade eût-elle balancé l'impression de tel écrit scandaleux ou politique qui flattait les passions de la multitude et l'engouement du jour? Il était bien plus piquant de juger

Digitized by Google

les opérations du Gouvernement que d'apprécier un traité de morale; de raisonner sur un compte de finance plutôt que sur un plan de tragédie. Par un incompréhensible travers de la mode, les matières les plus graves faisaient les délices des têtes les plus frivoles; et l'oisif qui, de cercle en cercle, avait colporté les funestes folies dont il n'était que l'écho, se croyait appelé à jouer un personnage. Il fallait, pour plaire à cette multitude blasée sur les vraies jouissances de l'esprit, la réveiller par l'âcreté du style, l'audace des pensées, et le scandale de la discussion. Quelques hommes ont profité de cette disposition, plus habilement pour leur célébrité que pour leur gloire. Alors le plus mince intérêt prenait l'importance d'une affaire d'Etat. S'agissait-il d'un opéra ou d'une comédie? Tous les moyens étaient mis en œuvre; rien n'était oublié pour faire consentir l'autorité à son propre avilissement; et le succès le plus extravagant devenait le prix de la hardiesse plutôt que celui du talent. Grimm a consigné tous ces faits singuliers dans son recueil. C'est là que le philosophe pourra tirer de hautes conséquences du récit de tant d'importantes frivolités. Quel bizarre et curieux tableau n'y voit-on pas des agitations de Paris, pour jouir de l'ineffable bonheur de voir représenter *Tarare*, ou le *Mariage de Figaro*? Que de détails maintenant oubliés sur l'auteur de ces deux ouvrages, sur cet homme qui, pendant vingt ans, força toute la France à s'occuper de lui, qui usurpa le droit de tout dire; courtisan, financier, négociant, jurisconsulte, auteur, il mit la comédie au palais, et le barreau sur le théâtre; criblé des traits de la satire, il sut rendre au centuple les coups qu'il en avait reçus.

Un critique, aussi distingué par l'étendue de ses connaissances que par la solidité de son jugement, dans l'examen qu'il a été chargé de faire de la *Correspondance du baron de Grimm*, a consigné une remarque qui ne nous avait pas échappé, et que nous ne voulons pas, de notre côté, passer sous silence. Nos lecteurs nous sauront bon gré de leur faire connaître, sous le jour le plus favorable, le caractère de l'homme dont jusqu'ici nous

Digitized by Google

n'avons vanté que le goût et l'esprit. On sait avec quelles odieuses couleurs J.-J. Rousseau a peint le baron de Grimm; il ne pouvait traiter plus mal un ennemi déclaré. C'est dans ses *Confessions* que ce génie mélancolique et sauvage a déposé tout le fiel d'une animosité que sa misanthropie lui faisait trouver légitime. La futilité du motif ne détruisait pas ce que l'expression de ce ressentiment pouvait avoir de pénible, et même d'affligeant, pour Grimm; cependant rien de plus noble, de mieux pensé, de plus délicat que le compte très-détaillé qu'il rend des *Confessions*. Sans doute, il est bien loin de s'extasier devant les turpitudes que révèle le citoyen de Genève; il ne se laisse pas éblouir par l'orgueil de semblables aveux; il démêle fort bien le sentiment qui entraînait le philosophe d'inconséquences en inconséquences, et la puissance plus forte, qui n'était qu'en lui, et qu'il lui eût été impossible de détruire, et qui, malgré tant de travers, a su lui conquérir, presqu'à son corps défendant, l'estime et l'admiration de l'Europe et de la postérité. « En convenant que ces » Mémoires sont remplis de disparates, d'extravagances, » de minuties, de platitudes, il serait difficile de n'y pas » reconnaître, du moins, l'intention qu'a eue l'auteur » de se montrer à ses lecteurs tel qu'il fut, ou tel qu'il » se crut de bonne-foi; et avec cette intention, il est » une sorte d'intérêt dont l'ouvrage ne saurait manquer; » la manière dont un homme comme Rousseau se rend » compte à lui-même de ses plus secrets sentimens, de » la première origine de toutes ses pensées et de toutes » ses affections, quelque défectueuse qu'elle soit, et » quelques préventions qui puissent s'y mêler, offrira » toujours une instruction assez utile sur l'art de nous » observer nous-mêmes, et de pénétrer jusqu'aux ressorts les plus cachés de notre conduite et de nos actions. Malgré la différence qu'il peut y avoir entre les » hommes à certains égards, ils se ressemblent si fort à » tant d'autres, que l'on peut bien assurer que l'homme » qui s'est le mieux observé lui-même est sans doute » aussi celui qui connaît mieux les autres.

» Quelle vérité, quelle fraîcheur et quelle vivacité de

Digitized by Google

» pinceau dans l'histoire du grand noyer de la terrasse » de Bossey, dans la peinture de sa première entrevue » avec Mme de Warens, dans celle de ses timides et » infortunées amours avec la belle marchande de Turin; » dans le récit des brillantes espérances fondées sur » les merveilles d'une fontaine de héron; dans les » aveux naïfs de son engouement pour l'ami Baile, » et quelques années après pour le semillant Venture de » Villeneuve; dans le récit si simple et si séduisant de » l'heureuse soirée de Tonne, entre Mlle Galley et son » amie, etc..... Quel excellent portrait que celui de » M. le juge-mage Simon! Le roman de Scarron n'en a » pas de plus comique; ce qui ne l'est pas moins sans » doute, c'est la désastreuse histoire du concert de Lau- » sanne et la rencontre de l'archimandrite de Jérusalem. » Un tableau plus charmant encore est celui de cette » nuit passée, à la belle étoile, dans la niche d'un mur » de terrasse, près de Lyon, après laquelle il ne restait » plus au pauvre Jean Jacques que deux pièces de six » blancs, ce qui ne l'empêchait pas d'être de bonne hu- » meur, et d'aller chercher son déjeuner en chantant, » tout le long du chemin, une cantate de Batistin; son » séjour aux Charmettes offre non-seulement une foule » de peintures champêtres remplies de grâce ou de sen- » sibilité, on y suit encore avec intérêt la marche de ses » études et les premiers développemens de son génie et » de ses pensées.

» Il est sans doute assez vraisemblable que Jean » Jacques s'est permis plus d'une fois d'orner le récit » de ses aventures de tous les agrémens dont il a pu le » croire susceptible; mais ce qui nous persuade au moins » que s'il n'a pas toujours été exactement vrai, il a » presque toujours été parfaitement sincère; c'est que, » sans paraître le chercher, il ne dit presque rien des » circonstances de sa vie, des dispositions particulières » de son enfance et de sa première jeunesse, qui ne serve » à expliquer très-naturellement toutes les inconsé- » quences connues de son caractère et de sa manière » d'être. »

Les passages que nous venons de rapporter sont pris

Digitized by Google

au hasard; nous aurions pu multiplier beaucoup ces citations; les différens morceaux consacrés à J.-J. Rousseau sont peut-être les plus étendus de cette collection. Grimm parle des *Confessions* dans plusieurs endroits de sa Correspondance, et toujours avec la même impartialité, le même ton de critique et la même admiration. Le génie a sans doute des droits assurés à la nôtre; mais qu'il est honorable le rôle de l'homme offensé qui fait ainsi le sacrifice de son amour-propre, pour exalter le monument conservateur de son injure.

On trouve fréquemment, dans les cinq nouveaux volumes de Grimm des particularités et des anecdotes sur Rousseau; il en est une qui, par sa bisarrerie et la grace de sa narration, mérite d'être rapportée. Elle fut recueillie par Cérutti, dans une conversation avec le baron d'Holbach.

« On n'imaginerait jamais la scène qui décida notre » rupture (c'est le baron d'Holbach qui parle). Rousseau » dinait chez moi avec plusieurs gens de lettres; Diderot, » St.-Lambert, Marmontel, l'abbé Raynal, et un curé » qui, après le diné, lut une tragédie de sa façon. Elle » était précédée d'un discours sur les compositions théâ» trales, dont voici la substance. Il distinguait la co» médie et la tragédie de cette manière. Dans la comédie, » disait-il, il s'agit d'un mariage, dans la tragédie, d'un » meurtre. Toute l'intrigue, dans l'une et dans l'autre, » roule sur cette péripétie. Epousera-t-on, n'épousera» t-on pas? Tuera-t-on, ne tuera-t-on pas? On épousera, » on tuera; voilà le premier acte. On n'épousera pas, » on ne tuera pas; voilà le second acte. Un nouveau » moyen d'épouser et de tuer se préseute, et voilà le » troisième. Une difficulté nouvelle survient à ce qu'on » épouse et qu'on tue, et voilà le quatrième acte. Enfin, » de guerre lasse, on épouse et on tue; c'est le dernier » acte..... Nous trouvâmes cette poétique si originale » qu'il nous fut impossible de répondre sérieusement » aux demandes de l'auteur; j'avouerai même que moitié » riant, moitié gravement, je persiflai le pauvre curé. » Jean-Jacques n'avait pas dit le mot, n'avait pas souri » un instant, n'avait pas même remué de son fauteuil;

Digitized by Google

» tout-à-coup il se lève comme un furieux, et s'élançant » vers le curé, il prend son manuscrit, le jette à terre, » et dit à l'auteur : *Votre pièce ne vaut rien, votre dis-* » *cours est une extravagance; tous ces messieurs se mo-* » *quent de vous; sortez d'ici, et retournez vicarier dans votre* » *village*. Le curé se lève alors, non moins furieux, vomit » toutes les injures possibles contre son trop sincère » avertisseur, et des injures il aurait passé aux coups et » aux meurtres tragiques, si nous ne les avions séparés. » Rousseau sortit dans une rage que je crus momentanée, » mais qui n'a pas fini, et qui même n'a fait que croître » depuis. Diderot, Grimm et moi nous avons tenté vai- » nement de le ramener, il fuyait devant nous. Ensuite » sont arrivées ces infortunes auxquelles nous n'avions » d'autre part que celle de l'affliction. Il regardait notre » affliction comme un jeu, et ses infortunes comme » notre ouvrage. Il s'imagina que nous armions le Par- » lement, Versailles, Genève, la Suisse, l'Angleterre, » l'Europe entière contre lui. Il fallut renoncer, non à » l'admirer ni à le plaindre, mais à l'aimer ou à le lui » dire. »

La rapide succession de tableaux variés qui passent sous les yeux du lecteur, ne laisse que la difficulté du choix à celui qui, ainsi que nous, se trouve dans l'obligation de donner une idée générale de ce recueil. Ferons-nous connaître cette notice aussi intéressante que détaillée, sur la vie et les ouvrages du célèbre peintre Vernet; choisirons-nous quelques-uns des excellens morceaux de littérature qui ont pour objet l'examen des nombreux discours de réceptions à l'Académie, prononcés par des hommes qui ne sont pas arrivés tous au même degré de gloire? Deux contes traduits de la langue russe mériteraient de fixer l'attention, le nom de l'auteur ne saurait manquer d'exciter la curiosité; c'est en effet un spectacle assez extraordinaire et inattendu que de voir Catherine II, faisant trêve à ses vastes projets, s'occuper à composer des contes de féerie, destinés sans doute à l'amusement des princes, ses petits-fils; mais on nous saura gré d'indiquer seulement ces sources abondantes d'intérêt, pour rapporter quelques fragmens d'une

Digitized by Google

lettre que nous regrettons bien de ne pouvoir citer toute entière; c'est une bonne fortune pour un article de journal; et quel moment serait plus favorable que celui où le Parnasse français déplore la perte de son plus bel ornement; car la lettre est de Jacques Delille; elle est adressée par lui de Constantinople, dans l'année 1785, lorsqu'il accompagna M. de Choiseul-Gouffier, dans son ambassade auprès de la Porte ottomane. Ce serait bien ici l'occasion de jeter quelques fleurs de rhétorique sur la tombe récente de ce grand poëte, d'arrondir une période sonore, même de rimer le modeste quatrain; nous n'ambitionnons pas tant de gloire. Pour louer dignement les grands hommes, il faut laisser parler leurs ouvrages. Voyons ce que sentait Delille à la vue d'Athènes et de la Grèce.

« Nous avons quitté cette ville (*Malte*) pour voir un » pays plus barbare, mais plus intéressant; ce beau » pays de la Grèce où les regrets sont du moins adoucis » par les souvenirs. La première île qu'on rencontre est » *Cerigo*, si connue sous le nom de *Cythère*. Il faut con- » venir qu'elle répond mal à sa réputation. Nos roman- » ciers et nos faiseurs d'opéras seraient un peu étonnés » s'ils savaient que cette île si délicieuse dans la fable » et dans leurs vers, n'est qu'un rocher aride. En vérité, » on a très-bien fait d'y placer le temple de Vénus; pour » se plaire là, il fallait bien un peu d'amour.

« Les autres îles sont plus dignes de leur renommée, » et la fécondité de leur terrain, l'avantage de leur po- » sition, la beauté de leur ciel, la douceur de leur cli- » mat, embelli par tout ce que la fable a de plus enchan- » teur, et l'histoire de plus intéressant, offrent un des » plus ravissans spectacles qui puissent flatter l'imagi- » nation et les yeux. Mais je n'en pouvais jouir comme » les autres; chacun m'affligeait inhumainement d'un » plaisir que je ne pouvais partager; on me disait : voilà » la patrie de Sapho, d'Anacréon, d'Homère; hélas! » j'étais aveugle comme lui, et jamais je ne l'avais si » douloureusement éprouvé; mais du moins je décou- » vrais à-peu-près la position de ces lieux, et je voyais » tout cela un peu mieux que dans les livres. »

Digitized by Google

L'illustre voyageur raconte ensuite son arrivée dans la ville d'Athènes; rien de plus animé que l'expression du sentiment d'admiration et de douleur qu'il éprouve à la vue des débris du Parthénon et des temples de Jupiter et de Thésée. Le poëte et l'admirateur passionné de tout ce qui appartient à ce génie des anciens qu'il a si bien connu, se retrouvent dans cette partie de sa lettre, que sa longueur nous force d'abréger. « Après ces tem-» ples, on voit encore dix-sept colonnes de marbre, » reste de cent dix qui soutenaient, dit-on, le temple » d'Adrien. Devant est une aire à battre le bled, pavée » des magnifiques débris de ce monument. On y dis-» tingue avec douleur des fragmens sans nombre des » superbes sculptures dont ce temple était orné. Entre » deux de ces dix-sept colonnes s'était guindé, il y a » quelques années, pour y vivre et mourir, un ermite » grec, plus fier des hommages de la populace qui le » nourrissait, que les Miltiade et les Thémistocle ne » l'ont jamais été des acclamations de la Grèce. Ces » colonnes elles-mêmes font pitié dans leur magnificence. » Je demandai qui les avait ainsi mutilées, car il était » aisé de voir que ce n'était point l'effet du tems; on me » dit que de ces débris on faisait de la chaux. J'en pleu-» rai de rage. . . . . .

» J'ai vu un bourgeois appuyer un mauvais plancher » de sapin sur des colonnes qui avaient supporté le temple » d'Auguste. J'aperçois dans une cour une fontaine de » marbre, j'entre; c'était autrefois un magnifique tom-» beau, orné de belles sculptures. Je me prosterne, je » baise le tombeau; dans l'étourderie de mon adoration » je renverse la cruche d'un enfant qui riait de me voir » faire; du rire il passe aux larmes et aux cris; je n'avais » point sur moi de quoi l'appaiser, et il ne serait pas » encore consolé si des Turcs très-bonnes gens ne » l'avaient menacé de le battre.

» Il faut que je vous conte encore une superstition de » mon amour pour l'antiquité. Au moment où je suis » entré tout palpitant dans Athènes, ses moindres débris » me paraissaient sacrés. Vous connaissez l'histoire du » sauvage qui n'avait jamais vu de pierres; j'ai fait

Digitized by Google

» comme lui; j'ai d'abord rempli les poches de mon habit,
» ensuite de ma veste, de morceaux de marbres sculptés,
» et puis, comme le sauvage, j'ai tout jeté, mais avec
» plus de regret que lui. »

On ne s'étonne plus en y réfléchissant bien du nombre presque prodigieux de lettres que le baron adressait à son auguste correspondant; à Paris avec de l'esprit, les sujets ne peuvent jamais manquer, il n'y a que l'embarras du choix. Le prince était-il versé dans la littérature, une foule de poëtes était là pour fournir au récit de leurs catastrophes dramatiques; voulait-il de la politique? Quoi de plus curieux que le tableau de la lutte qui commençait à s'engager entre les différens ordres de l'Etat. Tableau grotesque, si quelques traits épars n'eussent fait entrevoir déjà les étincelles du vaste incendie qui bientôt allait tout dévorer? Enfin, aimait-il les portraits, les anecdotes? C'est encore de Paris qu'il faut tirer cette denrée abondante; Paris est le pays du monde où l'on sait le mieux disserter sur rien, et pour rien mettre tous les esprits en fermentation. Nulle part les charlatans et les aventuriers ne sont accueillis avec plus d'empressement: peut-être les choses sont-elles un peu changées sur ce point depuis vingt-cinq ans; mais quelques exemples récens peuvent encore nous donner une idée du fol engouement qui, du tems de Grimm, s'emparait de toutes les têtes à la première vue, au premier mot; il fallait savoir en profiter; au moindre vent contraire, adieu l'illusion, et personne n'osait plus parler sérieusement de l'homme dont la veille on adorait en fermant les yeux les pernicieuses jongleries. Grimm donne à cet égard des détails curieux sur le fameux Cagliostro. Peu d'intrigans eurent son audace et ses succès. Cet être singulier, revêtu d'un titre usurpé, sorti de la classe la plus obscure, s'annonce comme alchimiste, comme médecin, il vient pour rétablir les mystères d'Isis, et prétend avoir vécu trois siècles. A l'aide de ces absurdités et de l'or qu'il prodigue, la foule des dupes se précipite sur ses pas, il est accueilli par les grands, les éblouit, et se sert de leurs propres richesses pour leur tendre de nouveaux piéges. Nous l'avons vu se présenter au balcon

Digitized by Google

de l'hôtel qu'il occupait sur le boulevard, recevoir les applaudissemens de la multitude rassemblée pour le voir, et faire jeter avec profusion de l'argent à la foule ébahie, qui ne doutait plus qu'un seigneur aussi magnifique n'eut au moins trois cents ans, ne fit de l'or à volonté, et ne fut en commerce direct avec le diable. Grimm raconte des particularités fort curieuses sur ce personnage singulier; la vogue dont il a joui un moment n'est pas un des traits les moins caractéristiques de l'esprit public sous le dernier règne.

Les nombreux lecteurs des premiers volumes de cette correspondance ont remarqué la grande quantité d'anecdotes que le baron recueillait avec soin, et qui font un des principaux agrémens de ses lettres; on n'en trouve pas moins dans cette seconde partie. Toutes sont racontées avec cette finesse d'expression qui est un des caractères particuliers du style de Grimm. Quelques-unes se rattachent à des faits historiques : de ce nombre se trouvent des détails intéressans sur le masque de fer. Ils serviront à fortifier l'opinion de ceux qui penchent à le croire frère jumeau de Louis XIV; opinion qu'il ne convient pas de discuter ici, mais dont il ne serait pas difficile de faire sentir toute la faiblesse. Au surplus, l'histoire fournit beaucoup de matériaux pour démontrer ce qu'il n'était pas; aucun pour le faire connaître. Il faut se résoudre à ne trouver que de vaines conjectures, sans jamais pouvoir éclaircir ce grand problème politique.

Parmi les circonstances que l'historien ne dédaignera pas de rapporter, il en est une qui nous a paru mériter d'être connue. On sait de quel esprit de justice, de prédilection même, le célèbre M. Fox était animé pour la France; sans manquer à ses devoirs envers son pays et son souverain, il en a donné des preuves trop multipliées pour les révoquer en doute. Ne pourrait-on trouver une partie de la cause de ces sentimens, indépendamment du mérite personnel de M. Fox, dans l'origine de ce ministre qui comptait Henri IV au nombre de ses ancêtres? Grimm donne cette généalogie; l'ayeule paternelle

Digitized by Google

de M. Fox était petite-fille du roi Charles second (1) et de la duchesse de Portsmouth.

Les gens de goût ont toujours été surpris de la disparate singulière qui existe entre la Métromanie et les autres ouvrages de Piron. Grimm nous apprend à ce sujet « que *la Métromanie* était fort différente dans l'origine de ce qu'elle est aujourd'hui, et que lorsqu'elle » fut refusée par les comédiens elle méritait à tous égards » de l'être. Tout informe qu'était l'ouvrage alors, Mademoiselle Quinault et son frère, qui avaient infiniment » de connaissances et de goût, y découvrirent le germe » des plus grandes beautés. On engagea le poëte à corriger sa pièce, à la refondre toute entière, et il y a » telle scène qu'on lui fit recommencer vingt fois. »

Barthe est un des hommes de lettres qui a le plus fourni aux malicieux récits du baron. Cet auteur était connu dans le monde pour être le type achevé d'un caractère qu'il a voulu mettre au théâtre (*l'Homme personnel*), et qui n'obtint qu'un médiocre succès : aussi disait-on alors : *comment s'étonner qu'il n'ait pas mieux saisi ce personnage? Pour le voir dans son véritable jour le modèle était trop près du peintre.* « Colardeau avait été de » ses amis, mais il ne le voyait plus qu'assez rarement; » ayant appris qu'il était à toute extrémité, il vole chez » lui, et le trouvant encore en état d'écouter ce » qu'on lui disait : je suis désespéré de vous voir si malade, lui dit-il, et j'aurais pourtant une grâce à vous » demander, c'est d'entendre la lecture de mon *Homme* » *personnel*. — Songez donc mon ami, lui répondit Colardeau, que je n'ai plus que quelques heures à vivre. » — Hélas! oui, mais c'est justement pourquoi je serais » bien aise de savoir ce que vous pensez de ma pièce. » Il insista au point que le mourant fut forcé de consentir, et après l'avoir écoutée jusqu'au bout sans rien » dire, il manque à votre caractère un trait bien précieux, lui dit Colardeau. — Vous me l'allez dire? — » Oui, répliqua-t-il en riant, c'est de forcer un ami qui

(1) Fils de Charles Ier et de Henriette Marie, fille de Henri IV.

Digitized by Google

» se meurt à entendre encore la lecture d'une comédie » en cinq actes.

» M. de Choisi avait adressé à Barthe, après la lecture » de son poëme de l'*Art d'aimer*, des vers où il l'appelait » *vainqueur de Bernard et d'Ovide*. Ah! vainqueur, lui » dit Barthe, cela est trop fort, beaucoup trop fort, » j'exige que vous changiez cela. — Eh bien! puisque » vous le voulez absolument, je mettrai *rival*..... On » parla d'autres choses. Barthe après quelques momens » de recueillement se rapproche de lui et lui dit affec- » tueusement : *vainqueur* est plus harmonieux.

Le passage suivant ne paraîtra peut-être pas sans intérêt lorsqu'un acteur distingué ramène la foule à l'Odéon. On sait que M. Martelli, auteur de plusieurs pièces de théâtre, a donné *les Deux Figaro*, ouvrage joué plusieurs fois à Paris avec succès. Grimm n'a omis ni la pièce ni son auteur. « *Les Deux Figaro* » sont d'un acteur de la troupe de Bordeaux, du sieur » Martelli, ci-devant avocat, et tellement estimé pour sa » conduite et ses mœurs, que malgré la nouvelle pro- » fession qu'il avait embrassé, ses anciens confrères ne » l'ont pas rayé de leur tableau. Il paraît que la première » idée de l'auteur était de faire simplement une critique » du *Mariage de Figaro*, et qu'entraîné par une concep- » tion heureuse il a fait plus et mieux qu'il ne voulait » faire d'abord. C'est la suite, dit-on, d'une gageure. » M. de Baumarchais n'ayant pas été content de la ma- » nière dont le sieur Martelli avait joué à Bordeaux le » rôle d'Almaviva, le lui fit sentir assez dûrement. Vous » avez absolument manqué le rôle, lui dit-il. Eh bien! » lui répliqua l'auteur, si j'ai manqué le rôle, je tâcherai » de ne pas manquer la pièce, et il fit *les Deux Figaro*. »

Arrêtons-nous cependant. Quelqu'étendue que nous puissions donner à nos articles, nous ne pourrions faire connaître cette correspondance que d'une manière trop imparfaite. Peu de recueils méritent autant de fixer l'attention des amateurs et de trouver place dans les bibliothèques. C'est dans cette saison, qui entraîne loin de Paris tant de personnes embarrassées d'user les heures de la journée, que cette lecture deviendra encore plus

Digitized by Google

agréable. On y trouve un peu de ce que l'on a appris, beaucoup de ce qu'on ne sait pas; mais le tout est dit avec tant de grâce que les choses les moins nouvelles en paraissent rajeunies; et puis, peut-on compter pour rien l'avantage de commencer sa lecture et de la quitter où l'on veut; de trouver des idées en ordre, des jugemens rédigés, des opinions toutes débattues. Quelle source d'esprit et d'érudition! Elle ne sera pas négligée; elle mérite de ne pas l'être; Grimm deviendra une autorité, son témoignage sera invoqué dans les questions les plus délicates de la littérature. Il est digne de cet honneur; mais il n'en est pas moins digne de remarque, que ce soit un étranger qui l'obtienne. G. M.

Œuvres choisis d'Antoine-Pierre-Augustin de Piis. — A Paris, chez *Brasseur* ainé, imprimeur-éditeur, rue de la Harpe, n° 93; *Léopold-Collin*, libraire, rue Gilles-le-Cœur, n° 42; *Chaumerot*, libraire, Palais-Royal, galeries de bois; *Fantin*, libraire, quai des Grands-Augustins, n° 56; *Debray*, libraire, rue Saint-Honoré, en face la rue du Coq.

(second article.)

Je pourrais consacrer un article entier aux chansons de M. de Piis, genre dans lequel, de l'aveu général, il a remporté la palme, et qui lui mérite l'épithète aussi juste que plaisante de *Corneille du Vaudeville*. Quelques-unes de ses chansons sont écrites avec tant d'harmonie, rimées avec tant de perfection, qu'elles s'élèvent quelquefois jusqu'à la hauteur des stances de l'ode; mais borné par l'espace, je me contenterai de citer ce seul couplet. Il s'agit du Tems :

Hélas! au lieu de Cupidon,
A ma porte je vois descendre,
Un Dieu sévère, un Dieu barbon,
Dont l'habit est couleur de cendre;
Sur les vertèbres de son dos
Trainent deux ailes déplumées,

Digitized by Google

Et d'une horloge et d'une faulx
Ses deux mains sèches sont armées.

Certainement ces vers ont la couleur poétique, et sont une peinture énergique et fidèle du tems. M. de Piis possède un don bien rare aujourd'hui, celui de savoir rendre ses idées avec exactitude et précision. Il ne pense pas que l'esprit doive se passer du talent, il pense au contraire que le talent,

Bien loin de le gêner le sert et l'enrichit.

Il en fournira plus d'une fois la preuve dans les citations que je ferai de ses Œuvres. Occupons-nous d'abord de ses vaudevilles. N'est ce rien que d'exceller dans un genre tel qu'il soit, et d'avoir été le digne successeur de Collé, de Piron et de Favart. Quoique le vaudeville, né malin, enfant léger du troubadour, ne dût jamais vieillir à la table d'un Français, il était cependant passé de mode; on le regardait comme une coquette surannée qui avait plu jadis, mais dont on ne se souciait guères de vérifier les charmes. M. de Piis se chargea de le ressusciter et de lui rendre toute la fraîcheur de son printems. Il s'associa M. Barré. Ils mirent en commun leur esprit et leur gaîté, et travaillèrent à sa régénération. Ils promenèrent, dans les quatre saisons de l'année, ce chantre joyeux des amours et du vin, et à chaque saison lui obtinrent une couronne. Nos plus élégantes actrices quittèrent pour lui plaire la parure et les diamans, et prirent le corset, la croix d'or et le jupon de futaine de Mathurine et de Babet. Nos dames de la ville en raffollèrent; les belles de la cour en égayèrent leurs banquets; l'orgue de Barbarie s'en empara, et il descendit de la table du fermier-général à l'échoppe de l'artisan. M. de Piis, en reconnaissance de la gloire et du plaisir qu'il en avait reçu, lui fonda depuis une chapelle qu'Euterpe et Thalie préféraient, et préfèrent encore tous les jours, au plus beau temple, sur-tout lorsqu'en sa qualité de prêtresse on y voit officier la charmante M^me^ Hervey. C'est bien dommage que le fondateur ait été chassé du sanctuaire; ses ministres sont bien éloignés de lui; ils se plaisent à dénaturer l'ouvrage du fondateur. Au lieu de ces cadres simples et

Digitized by Google

ingénieux, où la gaîté franche et villageoise se déployait sans effort, nous avons de petites intrigues dont on nous donne à débrouiller l'énigme. Des concerts, des opéras-comiques et de petits mélodrames à grand fracas; la niaiserie remplace le naturel; le gros sel de la plaisanterie, le sel attique; l'équivoque, la finesse, et l'indécence, l'ingénuité. Si MM. Radet, Barré, Desfontaines, Moreau et Désaugiers ne cherchaient à rendre au vaudeville son premier lustre et sa *gaîté native*, les dévots les plus fervens déserteraient la chapelle, et Vénus même oserait à peine y faire sa prière.

Ce n'est pas quelquefois qu'une muse un peu fine
Sur un mot en passant ne joue et ne badine.

C'est ce qu'on trouve souvent dans les vaudevilles de M. de Piis, mais il évite l'excès, suivant le précepte de Boileau, et par conséquent celui du goût. Le vaudeville intitulé *Santeuil et Dominique* me paraît un des plus brillans qu'il ait composés. C'est presqu'un tour de force, en ce qu'il est bâti sur une pointe d'aiguille. L'auteur a su tirer d'une simple anecdote, je serais tenté de dire même d'une devise, *castigat ridendo mores*, une pièce en trois actes, pleine de situations piquantes, de saillies et de traits heureux. Les gens d'une sévérité de mœurs inflexible le blâmeraient peut-être d'avoir exposé sur la scène un homme respectable, au moins par le caractère dont il était revêtu. Il répondra que Laharpe a introduit un curé dans Mélanie; il est vrai que Laharpe fait ressortir les vertus de ce personnage, et que M. de Piis rit aux dépens des ridicules et des vices de Santeuil. Mais il faut pardonner quelque chose à l'époque à laquelle il écrivait. On venait de faire main-basse sur les Visitandines. Il crut que le poëte de Saint-Victor serait de bonne prise pour le vaudeville. Ne considérons ici que l'esprit et le talent de l'auteur. Qui n'a dû se dérider le front en trouvant en présence le chanoine de Saint-Victor et l'arlequin Dominique? Celui-ci, sous le déguisement d'un gascon, lui chante le couplet suivant, sur l'air *de la Monaco*:

Reconnaissez le marquis de Forbès
Qui fréquentait dès

Digitized by Google

Sa jeunesse
Billards, cafés,
Cabarets,
Lansquenets,
Jouant sans cesse
Et ne gagnant jamais.
Satan décrépit
Se rendit ermite,
Mon instinct subit
Est du même acabit,
J'ai perdu la nuit
Mille écus de suite;
J'en viens de dépit
Prendre ici votre habit.

Santeuil répond : « que voulez-vous dire ?

DOMINIQUE.

» C'est votre habit dont je me fais besoin, l'habit de la maison. Il faut un peu aider à la lettre cadédis.

Fin de l'air.

Lorsque je perds
J'ai la tête à l'envers;
Mais j'espère
En ce monastère
Fuir les travers
D'un perfide univers,
Mes noirs revers
Et tous les tapis verts.

SANTEUIL.

Air : *Jugez du soldat français.*

Vous feriez, je vous le promets,
A votre âge une sottise,
Et vous vous consulterez ; mais,
Permettez que je vous dise,
Quoi ? vous ne gagnez jamais ?

DOMINIQUE.

Jamais
Moi je ne touche une carte,

Digitized by Google

Qué du fond du sac
Zeste, zeste et crac,
Mon derneir écu né parté.

SANTEUIL.

» Voilà qui est particulier ; mais pourtant le sac que vous tenez est plein.

DOMINIQUE.

» C'est lé seul dé mes sacs échappé au naufrage, et je puis vous jurer ma parole d'honneur que je n'ai jamais gagné de ma vie.... Je l'apporte pour ma dot au couvent.

SANTEUIL.

» Serait-il possible que vous ne gagnassiez jamais ?

DOMINIQUE.

Air : *Mes bons amis pourriez-vous m'enseigner.*

Vous savez bien qu'au pays de là-bas
D'adresse au vingt et un l'on joute :
De ce jeu là, cadédis, je suis las,
Quand je songe à cé qu'il mé coute.
L'an passé pas à pas
Dans les plus mauvais draps,
Il mit ma fortune en déroute.
De Pézénas à Carpentras
Et de Carpentras à Bazas
Je ne vis pas
Un as
En route. »

Sans la crainte que j'ai d'étendre trop les citations, je mettrais cette scène entière sous les yeux du lecteur. Si des couplets ainsi jetés sur le papier ne sont pas dépourvus de sel, qu'on juge du prix qu'ils doivent acquérir par la voix et le jeu de l'acteur. Le Vaudeville demande à être joué et chanté. On a fait un reproche assez bizarre à l'auteur : on a prétendu que dans la pièce, Dominique ne louait point assez Santeuil sur ses hymnes, un des plus beaux monumens de la moderne latinité. Il est très-probable que Dominique n'avait jamais feuilleté le portefeuille du chanoine, et cet arle-

Digitized by Google

quin se connaissait mieux, sans doute, en canevas italiens qu'en hymnes et en cantiques ; mais l'accusation est dénuée de fondement, et le couplet suivant, adressé par Dominique à Santeuil, en fournira la preuve.

On vous chante à Florence ;
On vous chante à Milan ;
On vous chante à Vicence
Et dans le Parmesan ;
On vous chante à Pavie ;
On vous chante à Turin,
Et dans Bergame ma patrie,
On vous chante au lutrin.

Il est difficile d'être plus chanté ; mais en supposant que l'arlequin soit un peu sobre de louanges envers le chanoine, le chanoine ne s'épargne pas les coups d'encensoir. Le peintre a dû tracer ainsi ce portrait : l'orgueil de Santeuil était connu. C'était chez lui un trait de caractère.

Après ce vaudeville qui me paraît supérieur par son originalité à tout ce qu'a fait M. de Piis, on distinguera *le Remouleur et la Meunière ;* ce divertissement en un acte, d'une couleur entièrement opposée au premier ouvrage, brille par le naturel et des grâces naïves. Il fit à sa naissance les délices du théâtre des Troubadours. A la clôture de ce spectacle il se réfugia chez Montansier, et de là aux Variétés, où il est resté en possession de plaire. Si l'on s'attache à ses enfans par les maux qu'ils causent, celui-ci est bien *le filius dilectus*, le fils chéri de M. de Piis. Emprisonné long-tems dans les cartons de la rue de Chartres, il s'émancipa et voulut jouir de ses prérogatives sur un autre théâtre. Il brouilla son auteur avec les actionnaires du Vaudeville. On supprima la pension de 4000 fr. qu'on faisait à l'inventeur et fondateur de l'établissement, et on condamna à l'obscurité la plus profonde toute sa famille littéraire.

Si M. de Piis s'est rendu célèbre par ses chansons et ses vaudevilles, il tire une nouvelle gloire de ses opéras comiques. Le second volume de ses œuvres contient *la Fausse Paysanne*, ou *l'Heureuse Inconséquence*, comédie en trois actes, mêlée d'ariettes ; *Les trois*

Digitized by Google

Déesses rivales, divertissement en un acte ; *les Savoyardes*, ou *la Confidence de Bayard*, comédie en un acte et en prose, mêlée d'ariettes ; *les Solitaires de Normandie*, opéra comique en un acte, en vaudevilles. Il était difficile de placer Bayard dans un cadre digne de lui ; ce caractère entiérement chevaleresque, semble n'être bien qu'au milieu des camps et environné de l'appareil militaire. Bien différent de Henri IV, roi-guerrier, mais populaire, qui n'a jamais mieux figuré que dans la partie de chasse et à la table du paysan de Lieursaint, Bayard est celui des opéras comiques de M. de Piis qui eut le moins de vogue. Bayard n'y paraît peut-être pas assez souvent. On a pensé, d'ailleurs, que le chevalier sans peur et sans reproche, était peu propre à chanter des duos et des ariettes. Mais dans la même pièce on distingue le personnage de Maurice, aussi ingénieux qu'intéressant. A l'aide de son optique, il retrace à Bayard un trait bien flatteur pour ce héros, celui où il reçoit chevalier le brave monarque François Ier. L'éloge est délicat et plein de grace. — *La Fausse Paysanne* eut beaucoup de succès et le méritait. Mais je m'arrête avec plaisir aux *Trois Déesses rivales* ; cette pièce fut un hommage rendu aux talens variés des trois demoiselles Renaud, qu'on appelait alors *une nichée de rossignols*. Elle n'a aucun rapport avec le *Poëme du Jugement de Pâris*, d'Imbert ; ni avec le ballet héroïque de Pellegrin-Barbier, donné en 1728. Si la musique de ce ballet ne valait pas mieux que les paroles, l'ouvrage ne dut pas obtenir un triomphe bien grand. La pièce des *Trois Déesses rivales* possède a un degré éminent le mérite du style. Chaque déesse y parle suivant son langage. Elles sont rivales par l'esprit comme elles l'étaient par la beauté, le talent et les grâces. On peut reprocher à Pâris de revenir un peu trop à ses moutons ; mais qui ne l'absout en faveur de ces vers charmans : il est question des femmes :

Il est bien vrai que, malgré mon *système*,
Ce sexe fait pour tout charmer,
Plus d'une fois aurait su m'enflammer
S'il n'était pas d'une inconstance extrême.

Digitized by Google

Mais le moyen de ne pas s'allarmer,
Malheureux par le doute au sein du bonheur même,
L'homme le plus certain d'aimer,
N'est jamais aussi sûr qu'on l'aime.

Je ne blâmerais dans ces vers que le mot *système*, qui me semble trop méthodique dans la bouche de Pâris. Tous le reste de la pièce est écrit d'un style facile, coulant, harmonieux. Les ouvrages qui ne portent que sur un pivôt très-frèle ont besoin, pour se soutenir, de tous les charmes de la poésie, et *les Trois Déesses rivales* ne pouvaient pas être mieux qu'entre les mains de M. de Piis.

DU PUY DES ISLETS.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre Français.* — *Iphigénie en Aulide*, pour la continuation des débuts de Mlle Humbert.

La débutante a mieux joué le rôle de Clytemnestre que celui d'Hermione. Son organe, privé de fraîcheur et d'éclat, convient mieux à la maternité qu'à l'amour. Un sifflet mercenaire qui s'était déclaré contre elle à la première représentation, n'a cessé de la poursuivre à la seconde. La haine rend injuste et maladroit. Ce sifflet peu connaisseur a mieux servi la débutante qu'il ne lui a été contraire. Comme il ne s'acharnait que sur les endroits qu'elle disait le mieux, un orage d'applaudissemens couvrait les sons aigus du siffleur, et se vengeait de son ineptie, en le condamnant au silence. Tyranniser une actrice à ses premiers essais sur la scène, anéantir ses moyens par des signes d'improbation manifestes, c'est un lâche et honteux métier; mais une indulgence déplacée est aussi un grand malheur. Une débutante est toujours tentée de prendre l'encouragement pour l'éloge, et l'éloge pour la vérité.

Sur la foi des flatteurs la plus sage s'endort.

La flatterie est un poison qui tue le plus beau talent, jugez si elle doit enterrer un talent médiocre. Une artiste applaudie indiscrètement, bientôt ne travaille plus, et devient pire qu'elle n'était au moment où elle entra dans la carrière. Si Mlle Humbert veut réussir, qu'elle prête l'oreille aux avis du connaisseur impartial et désintéressé, bien cer-

Digitized by Google

taine qu'en lui dévoilant ses défauts, il lui prépare dans l'avenir des triomphes. Qu'elle apprenne, je le lui ai déjà dit, à se présenter, à marcher avec grace sur la scène; c'est la première leçon de son art. Avant de lui apprendre à lire, n'instruit-on pas l'enfance à connaître les signes représentatifs du langage. La débutante tient toujours sa tête fixe sur son pivot; qu'elle travaille les muscles de sa physionomie, afin de lui faire contracter la mobilité qu'exige le théâtre. Ce n'est pas que je l'exhorte à se tourmenter le visage et à se rendre hideuse; la grimace n'est pas l'expression. L'expression de la douleur a son genre de beauté comme celle du plaisir. La débutante a des bras un peu longs et grêles; l'art lui défend de les trop déployer; elle doit souvent les dérober avec adresse sous le manteau de Melpomène. Les grands gestes ne sont permis qu'aux actrices dont les bras bien attachés sont arrondis et gracieux; et encore leur fréquence devient fatigante. C'est par une pse noble et imposante, par le jeu des traits, la fierté du regard, l'expression de la bouche que les grands effets se produisent. Talma en a offert dernièrement, dans le rôle d'Achille, l'exemple le plus parfait. On peut dire que, par la physionomie nouvelle qu'il a donnée à ce rôle, il en a fait une création. On viendra désormais le lui voir jouer avec autant d'empressement qu'on vient l'entendre dans Manlius et dans Oreste. Je me permettrai cependant de lui faire une observation. Les sons de son organe ont semblé un peu trop caverneux dans la dernière partie du rôle; la voix d'Achille doit être haute, menaçante et pleine d'éclat; elle doit répondre à son impétuosité et à la colère à laquelle il est constamment enclin. *Impiger, iracundus.*

Achille déplairait moins bouillant et moins prompt.

Talma est trop célèbre et trop ami de l'art pour s'offenser d'un conseil. Il démêlera aisément dans les miens l'accent de l'admiration. DU PUY DES ISLETS.

Théâtre-Feydeau. — Première représentation du *Prince Troubadour,* opéra en un acte, paroles de M. Duval, musique de M. Méhul.

Les succès sont, pour les sociétaires de ce théâtre, une raison de redoubler de zèle et d'activité. Bientôt après une pièce qui a réussi, nous en voyons paraître une autre qui réussit encore; *Sobiesky* est dans toute sa nouveauté; *les*

Digitized by Google

Deux Jaloux et *le Mari de Circonstance*, continuent d'attirer la foule, et déjà *le Prince Troubadour* est venu à leur aide. Cet opéra est de deux maîtres connus par de nombreux succès, mais qui depuis long-tems n'avaient rien donné à ce théâtre. On se plaignait de leur absence. Quel auteur pourrait faire oublier celui qui, sur cette scène, nous a donné *le Prisonnier*, le *Trente et Quarante*, *Maison à Vendre*, etc. Quel compositeur pourrait nous consoler du silence de M. Méhul ! Leur rentrée nous promet de nouveaux plaisirs.

Guillaume, duc d'Aquitaine, est un jeune prince aussi renommé par sa galanterie que par ses exploits guerriers. Son goût pour les dames, et sur-tout son inconstance, l'ont fait surnommer *le grand trompeur de dames*. Il apprend que la petite-fille du baron de la Touraille, son vassal, est un ange de beauté et de gentillesse ; il brûle du désir de la voir ; mais comment s'introduire dans le château. Sa réputation, qui n'est que trop méritée, suffit pour l'en exclure. Accompagné d'un seul de ses courtisans, et tous deux déguisés en troubadours, ils viennent demander l'hospitalité. Le baron de la Touraille devant lequel ils ont l'honneur de paraître, apprend bientôt que le duc est l'un des deux troubadours. Guillaume, par une fausse confidence, persuade au baron que son compagnon est le duc lui-même, dont il avoue qu'il est le confident, et pour déterminer celui-ci à jouer ce rôle, il lui remet, en signe de puissance, sa propre épée, au pommeau de laquelle est attaché le sceau des ducs d'Acquitaine. Le faux duc qui depuis long-tems est amoureux de la fille du baron, profite de son autorité passagère pour faire dresser un acte qui l'unisse à sa maîtresse ; mais ne voulant pas entiérement devoir son bonheur à la supercherie, il remet son épée au duc d'Acquitaine, qui ne s'en sert que pour sceller le bonheur de son heureux rival.

Le déguisement du prince et celui de son confident, donnent lieu à des scènes pleines d'un vrai comique et de mots ingénieux où l'on retrouve tout le talent de l'auteur.

La musique est aussi digne de M. Méhul, la science musicale y est jointe à la mélodie la plus pure ; on y trouve des chants aussi gracieux que ceux que l'on se plaît à prêter aux troubadours. L'ouverture est d'un effet piquant ; des couplets fort bien chantés par M^me^ Gavaudan, sont d'une tournure originale ; un grand air, chanté par Martin, lui a offert les moyens de développer sa belle voix ; mais le

Digitized by Google

morceau le plus remarquable est un *Quinquetto* à la manière italienne.

Faisons des vœux pour que cette première rentrée de MM. Duval et Méhul nous procure bientôt un nouvel ouvrage qui sera sans doute, comme celui-ci, digne de l'auteur et du compositeur auxquels nous devons tant de jolis opéras.

Théâtre du Vaudeville.—Première représentation d'*Elle et Lui*, vaudeville en un acte, de MM. Théaulon et Capelle.

On représente les journalistes comme des envieux pour qui dénigrer est une jouissance, qui, ne reconnaissant de talent à personne, trouvent leur plus grand bonheur dans la critique, et n'emploient qu'à regret la formule de l'éloge. On se trompe : si la conscience des fonctions dont ils sont chargés les rend quelquefois sévères, c'est avec un véritable plaisir qu'ils distribuent aussi la louange lorsqu'ils en ont l'occasion; mais, hélas, il faut l'avouer, elle ne se présente pas fréquemment; cependant je l'ai trouvée aujourd'hui, et je la saisis. M'en croirez-vous, lecteur, je viens de voir une chose presque miraculeuse; c'est une arlequinade qui n'est point usée comme le genre pourrait le faire craindre; c'est une pièce à deux personnages où les situations ne sont pas forcées, et dont les scènes ne languissent pas; où l'on trouve de jolis couplets sans calembourgs, de la gaîté unie à la décence, des plaisanteries sur le mariage qui ne sont pas rebattues; enfin ce prodige, c'est *Elle et Lui.*

Arlequin, autrefois maître à danser à Rome, y avait épousé Colombine; bientôt après son mariage, il la quitte pour aller chercher fortune en Amérique; après un séjour de cinq ans dans le Nouveau-Monde, il revient dans ses foyers, curieux de savoir ce que sa femme a fait en son absence. Combien il a tort! les épreuves en ce genre sont délicates; en fait de fidélité, il vaut mieux croire que d'approfondir. Arlequin fait annoncer sa mort par Gilles, son ancien rival, sous les habits duquel il se présente; Colombine, prévenue par Gilles, veut donner une bonne leçon à son mari; elle feint de le prendre pour Gilles, et part d'un grand éclat de rire lorsqu'il lui annonce la mort d'Arlequin; un genre d'affliction aussi singulier confirme les soupçons du pauvre mari, qui, dans sa simplicité bergamasque, ne réfléchit pas que son teint seul doit le faire

Digitized by Google

reconnaître; mais sa colère redouble lorsque Colombine lui reproche d'employer une ruse grossière pour la tromper et lui déclare qu'Arlequin, qu'il prétend avoir vu périr en Amérique, est de retour depuis six mois. A cette nouvelle, les terreurs du jaloux redoublent; il croit réellement que, depuis six mois, Colombine est la femme d'un autre Arlequin. Colombine le laisse en proie à la douleur; pendant qu'il se livre au désespoir, il voit, nouvel Amphitrion, sa ressemblance paraître devant lui: c'est Colombine elle-même qui se présente comme l'époux arrivé depuis six mois.

Je veux laisser quelque plaisir aux lecteurs: je ne leur dirai pas comment Arlequin reconnaît que sa femme, qui avait été instruite de son projet d'épreuves, s'est moqué de lui, et n'a pris ce déguisement que pour le tourmenter et lui faire perdre l'envie de l'éprouver une autre fois: Arlequin, très-content d'en être quitte pour la peur, avoue qu'il a joué de bonheur, et qu'il a été plus heureux que sage.

Cette jolie pièce a obtenu le succès le plus complet et le plus mérité; les auteurs ont été nommés au milieu des applaudissemens; ils ont de grandes obligations à Laporte, qui a joué le rôle d'Arlequin avec son talent accoutumé, et à Mlle Desmarres, qui a su répandre tant de grâces et d'enjouement dans celui de Colombine: ce n'était pas une médiocre entreprise que de paraître alternativement sous les habits de Colombine et sous ceux d'Arlequin à côté de Laporte, digne successeur de Carlin; Mlle Desmarres s'est habilement tirée de cette difficulté.

Puisqu'il faut absolument faire la part de la critique, je dirai que l'on a reconnu dans *Elle et Lui* de fortes réminiscences d'Amphytrion; mais si les auteurs ont imité quelqu'un, on conviendra qu'ils ont bien choisi leur modèle.

B.

Digitized by Google

POLITIQUE.

La cérémonie du *Te Deum* qui a porté à la divine Providence l'expression de notre reconnaissance pour la faveur qu'elle a accordée à nos armées dans la journée de Lutzen, a été remarquable par son caractère noble et imposant, et par les sentimens qu'elle a fait éclater au sein de cette immense Capitale. A une heure, S. M. l'Impératrice, après avoir entendu la messe dans ses appartemens, est partie du palais des Tuileries, dans la voiture du couronnement, pour se rendre à la métropole. S. Em. Monseigneur le cardinal Maury, archevêque de Paris, a eu l'honneur de haranguer S. M. à l'entrée de l'église. S. M., environnée du cortège prescrit par le cérémonial, est allée se mettre à genoux, sur un carreau, au pied des marches de l'autel. Après sa prière, elle est revenue s'asseoir sur son trône, placé à la gauche du trône de l'Empereur. Après le *Te Deum*, S. M. a été reconduite sous le dais, comme à son arrivée, et est rentrée au palais des Tuileries.

« Il est difficile, dit le *Moniteur*, en rendant compte de cette imposante cérémonie, de peindre l'émotion qu'inspirait cette auguste cérémonie; c'était un spectacle à-la-fois si magnifique et si touchant : ces grands corps de l'Etat, soutiens de l'Empire, ces magistrats respectables chargés du maintien de l'ordre et de la justice, ces guerriers honneur de la patrie, ces jeunes élèves des lycées, l'espoir de la France, cette élite de l'immense population de la capitale contemplaient avec attendrissement la douce majesté de la vertu montant sur le plus glorieux des trônes du Monde, et joignaient leurs vœux aux siens, pour remercier le Dieu des armées des succès dont il couronne les nobles conceptions et les efforts rapides de notre immortel Empereur.

» La reconnaissance pour ses travaux, les regrets pour son éloignement, les vœux pour sa conservation, l'enthousiasme qu'excitent tant de pertes réparées en six mois, tant de complots déjoués en un jour, tant de chimères détruites par une victoire, tant de prodiges opérés par son génie répandaient dans toutes les ames un mélange d'im-

Digitized by Google

pressions fortes, nobles et tendres qu'on s'efforçait d'exprimer de toutes parts par les acclamations les plus unanimes et les plus répétées.

» Dans le temple, hors du temple, sur toute la route que S. M. l'Impératrice-Regente a parcourue avec son noble cortège, et que bordait une foule immense, les mêmes acclamations l'ont accompagnée, et lui ont prouvé l'amour et la vénération dont tous les Français sont pénétrés pour elle. »

En recevant nos vœux reconnaissans, cette même Providence, à laquelle nous reportions les succès éclatans de l'Empereur, n'a pas tardé à nous demander de nouvelles actions de grâces. A peine l'Empereur a-t-il eu rétabli dans sa Capitale son auguste allié, qu'il a concilié dans sa vaste pensée, et ses vœux constans pour la paix, unique objet de ses immenses travaux, et les opérations nécessaires pour poursuivre ses triomphes et multiplier ses avantages. Il a proposé la paix, il a indiqué le lieu où elle pourrait être traitée, les puissances qui pourraient être appelées à un congrès; et cependant, appuyant ses offres magnanimes de toute la puissance de ses armes, il a attaqué et battu de nouveau ses ennemis le 20 et le 21.

Pour suivre l'ordre des événemens, nous devons d'abord au lecteur d'intéressans détails, donnés par la *Gazette de Francfort*, sur la rentrée du roi de Saxe dans sa capitale.

A peine les Français eurent-ils, le 10, passé l'Elbe, auprès de Prielnitz, au-dessous de Dresde, et chassé les Russes de la nouvelle ville et de ses alentours, que l'Empereur Napoléon alla examiner les moyens de rétablir les deux arches du grand pont que les ennemis avaient fait sauter dans leur retraite du 8. Placé sur une pile du pont, le monarque indiqua d'abord aux sapeurs et autres ouvriers les premiers travaux de déblaiement; ensuite il fit approcher le maître des bâtimens de S. M. le roi de Saxe, lui prescrivit lui-même une forme de pont légère et solide, lui ordonna de le suivre au chantier, fit toiser en sa présence les bois convenables, donna des ordres précis pour la réparation du pont; et le lendemain à neuf heures du matin, les troupes et la grosse artillerie passaient dessus; tout avait été exécuté dans l'espace de dix heures.

Le 11, dès le matin, les troupes françaises et alliées commencèrent à passer sur la rive droite. Près de 50,000 hommes défilèrent sous les yeux de l'Empereur, qui resta sept heures assis sur un banc de pierre, environné des pre-

Digitized by Google

miers de ses généraux et de ses maréchaux. De noires colonnes de fumée qui s'élevaient derrière des coteaux de vignes, annoncèrent l'incendie d'un village, et que les Russes prenaient la route de Bautzen. Sur ses entrefaites, le roi de Saxe était arrivé de Prague à Tœplitz, la garde bourgeoise était rangée, et toute la cour s'était réunie pour recevoir ce souverain; la route était illuminée, mais le roi ne vint pas. On apprit qu'il s'était arrêté à son château de Sedlitz, et que l'Empereur des Français avait l'intention d'aller au-devant de lui le 12, jusqu'à Pirna.

Jamais spectacle aussi magnifique que celui du 12 ne se présenta aux habitans de Dresde. Les grenadiers de la vieille garde impériale formaient une ligne sur trois de hauteur qui s'étendait de la porte de Pirna jusqu'au château. L'Empereur, accompagné et suivi du prince vice-roi, de plusieurs ducs, maréchaux et généraux, s'était rendu à cheval au-devant du roi de Saxe. La garde à cheval de l'Empereur était en grande tenue à Gruna; là les deux monarques s'embrassèrent étroitement, et le roi de Saxe monta un cheval blanc que l'Empereur Napoléon montait souvent.

Les magistrats de Dresde ayant complimenté les deux souverains, l'Empereur Napoléon leur adressa ces mémorables paroles.

« Magistrats, aimez votre roi; voyez en lui le sauveur » de la Saxe. S'il eut été moins fidèle à sa parole, moins » bon allié, s'il se fût laissé entraîner dans l'opinion des » Russes et des Prussiens, la Saxe était perdue; je l'aurais » traité en pays conquis.

» Mon armée ne fera que passer, et vous serez bientôt » quittes des charges que vous supportez. Je défendrai et » je protégerai la Saxe contre tous ses ennemis. »

Alors commença l'entrée vraiment triomphale des deux souverains : la marche était ouverte par toute la cavalerie légère de la garde. Venaient ensuite les mamelouks et la garde bourgeoise à cheval de Dresde. L'état-major impérial précédait immédiatement l'Empereur et le Roi qui n'avait près de sa personne que son adjudant. Suivaient tous les généraux et les chefs de l'armée française. La marche était fermée des cavaliers de la garde, des fusiliers et des troupes légères. Elle a duré deux heures, et les rangs étaient nombreux et très-serrés. Les habitans de Dresde versaient des larmes de joie en revoyant leur monarque chéri : toutes les cloches sonnaient, le bruit du canon retentissait. L'Em-

Digitized by Google

pereur a rempli l'engagement qu'il avait pris, en disant : « Je vous ramènerai votre roi. » On attend incessamment le retour de toute la famille royale.

Voici quelle était, au 18 mai, la situation de l'armée, suivant les nouvelles reçues par S. M. l'Impératrice Reine et Régente.

L'Empereur était toujours à Dresde. Le 15, le duc de Trévise était parti avec le corps de cavalerie du général Latour-Maubourg et la division d'infanterie de la jeune garde du général Dumoutier.

Le 16, la division de la jeune garde, commandée par le général Barrois, partait également de Dresde.

Le duc de Reggio, le duc de Tarente, le duc de Raguse et le comte Bertrand, étaient en ligne vis-à-vis Bautzen.

Le prince de la Moskowa et le général Lauriston arrivaient à Hoyers-Verda.

Le duc de Bellune, le général Sébastiani et le général Reynier marchaient sur Berlin. Ce qu'on avait prévu est arrivé; à l'approche du danger, les Prussiens se sont moqués du réglement du *landsturm*; (1) une proclamation a fait connaître aux habitans de Berlin qu'ils étaient couverts par le corps de Bulow; mais que, dans tous les cas, si les Français arrivaient, il ne fallait pas prendre les armes, mais les recevoir suivant les principes de la guerre. Il n'est aucun Allemand qui veuille brûler ses maisons ou qui veuille assassiner personne. Cette circonstance fait l'éloge du peuple allemand. Lorsque des furibonds sans honneur et sans principes prêchent le désordre et l'assassinat, le caractère de ce bon peuple les repousse avec indignation. Les Schlegel, les Kotzbuë et autres folliculaires aussi coupables, voudraient transformer en empoisonneurs et en assassins les loyaux Germains; mais la postérité remarquera qu'ils

(1) Le cabinet prussien avait imaginé de mettre en mouvement, sous un nom qui caractérisait déjà la nature des soldats qu'il prétendait armer, *landsturm*, la masse entière des habitans de la campagne. Les ordres donnés à cette armée révolutionnaire, ont à-la-fois le cachet de l'inexpérience, de la déraison et de la barbarie. Le *Moniteur* a consigné cet ordre qui sanctifie tous les moyens possibles de défense, prescrit l'assassinat et l'incendie, et à chaque article porte la peine de mort contre celui qui en enfreindra les étranges dispositions.

Digitized by Google

n'ont pu entraîner un seul individu, une seule autorité hors de la ligne du devoir et de la probité.

Le comte Bubna est arrivé le 16 à Dresde. Il était porteur d'une lettre de l'Empereur d'Autriche pour l'Empereur Napoléon. Il est reparti le 17 pour Vienne.

« L'Empereur Napoléon a offert la réunion d'un congrès à Prague pour une paix générale. Du côté de la France arriveraient à ce congrès les plénipotentiaires de la France, ceux des Etats-Unis d'Amérique, du Danemarck, du roi d'Espagne et de tous les princes alliés; et du côté opposé, ceux d'Angleterre, de la Russie, de la Prusse, des insurgés espagnols et des autres alliés de cette masse belligérante. Dans ce congrès seraient posées les bases d'une longue paix. Mais il est douteux que l'Angleterre veuille soumettre ses principes égoïstes et injustes à la censure et à l'opinion de l'Univers, car il n'est aucune puissance, si petite qu'elle soit, qui ne réclame au préalable les priviléges adhérens à sa souveraineté, et qui sont consacrés par les articles du traité d'Utrecht sur la navigation maritime.

» Si l'Angleterre, par ce sentiment d'égoïsme sur lequel est fondée sa politique, refuse de coopérer à ce grand œuvre de la paix du Monde parce qu'elle veut exclure l'Univers de l'élément qui forme les trois quarts de notre globe, l'Empereur n'en propose pas moins la réunion à Prague de tous les plénipotentiaires des puissances belligérantes pour régler la paix du continent. S. M. offre même de stipuler au moment où le congrès sera formé, un armistice entre les différentes armées, afin de faire cesser l'effusion du sang humain.

» Ces principes sont conformes aux vues de l'Autriche. Reste à voir actuellement ce que feront les cours d'Angleterre, de Russie et de Prusse.

» L'éloignement des Etats-Unis d'Amérique ne doit pas être une raison pour les exclure; le congrès pourrait toujours s'ouvrir, et les députés des Etats-Unis auraient le tems d'arriver avant la conclusion des affaires pour stipuler leurs droits et leurs intérêts. »

C'est ainsi que s'exprimait à Dresde le restaurateur de la maison de Saxe, le libérateur de l'Allemagne. Nous l'allons suivre au-delà de l'Elbe, pressant par ses exploits la réponse qu'il attend à ses ouvertures.

Le 20, l'Empereur a attaqué les armées russe et prussienne, réunies à Bautzen, capitale de la Haute-Lusace, sur la Sprée. Les ennemis, dans cette journée, ont été

Digitized by Google

forcés d'abandonner le champ de bataille et de faire précipitamment leur retraite, sur les retranchemens qu'ils avaient préparés à Hockirchen, lieu célèbre où en 1758, le grand Frédéric a été battu par le maréchal Laudon. Le lendemain 21, sans laisser aux ennemis le tems de respirer, l'Empereur a fait attaquer leur position, et s'en est rendu maître après une victoire que tous les rapports sommaires qui sont parvenus s'accordent à faire considérer comme une des plus signalées qui aient jamais couronné les armes de l'Empereur. M. de Montesquiou, l'un des officiers d'ordonnance de S. M., est arrivé hier en courrier, porteur de ces importantes nouvelles. Les relations officielles de ces grands événemens sont attendues de moment en moment. Le bruit du canon les a annoncés hier à la capitale, au sein de laquelle ils ont répandu la plus vive allégresse. S.....

ANNONCES.

Annales du Crime et de l'Innocence, ou Choix de Causes célèbres anciennes et modernes, réduites aux faits historiques, par MM. R***, P. V*** , anciens avocats. Vingt volumes, où vingt numéros, in-12, de plus de 200 pages chaque, imprimés sur beau papier, en caractère cicéro, grande justification. Prix, pour la collection entière, 36 fr., et 48 fr. franc de port. Il en parait actuellement 7 volumes. On peut souscrire pour dix numéros, pour quinze numéros, ou pour le tout. Les personnes qui souscriront pour la collection entière, ne paieront que 34 fr., et 44 fr. franc de port. Cet ouvrage sera terminé le 1er janvier prochain, 1814. Chez Lerouge, libraire, Cour du Commerce, quartier Saint-André-des-Arcs; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Les vers dorés de Pythagore, expliqués et traduits pour la première fois en vers cumolpiques français, précédés d'un discours sur l'essence et la forme de la poésie chez les principaux peuples de la terre. Adressé à la classe de la langue et de la littérature française, et à celle d'histoire et de la littérature ancienne de l'Institut impérial de France, par Fabre d'Olivet. Prix. 6 fr., et 7 fr. 50 c. franc de port; pap. vélin, 12 fr., et 13 fr. 50 c. franc de port. A Paris, chez Treuttel et Würtz, libraires, rue de Lille, n° 17; et à Strasbourg, même maison de commerce.

Digitized by Google

Molière commenté d'après les observations de nos meilleurs critiques ; son éloge par Chamfort, et des remarques inédites du Père Roger, ex-jésuite. Ouvrage enrichi d'une Lettre de Molière sur l'Imposteur ; de la scène du Pauvre du Festin de Pierre, etc., pour faire suite à toutes les éditions de ses Œuvres. Deux vol. in-12, ornés du portrait de Molière. Prix, 8 fr., et 9 fr. 70 c. franc de port. Chez Migneret, imprimeur-libraire, rue du Dragon, n° 20 ; et Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

On trouve aux mêmes adresses quelques exemplaires du portrait qu'on vend séparément. Prix, 3 fr.

Annuaire de l'Imprimerie et de la Librairie de l'Empire français, pour l'année 1813, imprimé par ordre de M. le général baron de Pommereul, officier de la Légion-d'Honneur, conseiller-d'État, directeur-général de l'imprimerie et de la librairie. Un vol. in-18. Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. franc de port. Chez de la Tynna, libraire, rue J.-J. Rousseau, n° 20.

Cet ouvrage, qui paraît pour la première fois, contient l'organisation des bureaux de la Direction générale de l'Imprimerie et de la librairie, les noms des censeurs impériaux, ceux des inspecteurs de Paris et des divers départemens, des vérificateurs à l'estampille, la liste des Imprimeurs et des Libraires de Paris, le tableau des Imprimeurs et des Libraires de l'Empire, classés par ordre alphabétique de départemens, la liste de tous les Imprimeurs de l'Empire en un seul ordre alphabétique, et celle de tous les Libraires de l'Empire aussi en un seul ordre alphabétique. — La désignation de tous les journaux, feuilles d'annonces et périodiques des départemens, et le texte entier de toutes les lois, concernant l'Imprimerie et la Librairie, depuis le 19 juillet 1793 jusqu'à ce jour.

Le Mémorial du jeune âge ; ouvrage contenant des principes de lecture (française et latine), de religion, de morale, de botanique, de grammaire, d'histoire ancienne et moderne, de géographie et d'arithmétique ; par M. Boinvilliers, inspecteur de l'Académie Impériale de Douai, etc. Prix, relié en parchemin, 2 fr. 25 c. Chez Aug. Delalain, successeur de Barbou, rue des Mathurins, n° 5.

C'est à l'occasion de cet ouvrage qu'un critique distingué a dit : Un des plus utiles fruits de la révolution, est l'empressement des membres de l'Institut, des gens de lettres et des artistes, à travailler pour les écoles publiques, et même pour les écoles du premier degré.

L'ouvrage que nous annonçons est adopté dans un grand nombre de maisons d'éducation.

Digitized by Google

Amadis de Gaule, poëme faisant suite à la *Table Ronde*, par M. Creuzé de Lesser. Un vol. in-18, avec gravure. Prix. 3 fr.. et 3 fr. 60 c. franc de port. Chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 243.

Le même, papier vélin, 6 fr., et 6 fr. 60 c. franc de port.

Traduction des Œuvres complètes de Tacite, par M. Gallon de la Bastide. Trois vol. in-8°. Prix, 18 fr., et 22 fr. 50 c. franc de port. Chez Brunot-Labbe, libraire de l'Université impériale, quai des Augustins, n° 33; et chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 243.

Œuvres poétiques et morales du Chev-Rassier, membre du Corps-Législatif. Deux vol. in-8°. Prix, 10 fr., et 13 fr. franc de port. Chez Migneret, imprimeur-libraire, rue du Dragon, n° 20; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

MUSIQUE. — Cinq romances, paroles de M. C. de Proisy, avec accompagnement de piano ou harpe; composées et dédiées à Mme Adélaïde Frégoze, par Mme Caroline Cresté. Prix, 6 fr. Chez Naderman, éditeur de musique et facteur de harpes, rue de Richelieu, n° 46, passage de l'ancien café de Foi, à la Clef d'Or.

CARTE contenant l'Empire d'Autriche, la Confédération du Rhin et le royaume de Prusse; par M. Lapie, ingénieur-géographe. Sur une demi-feuille papier colombier. Prix, 1 fr. 50 c., et 2 fr. franc de port. Chez Magimel, libraire, rue de Thionville, n° 9; et chez Picquet, graveur-géographe, place de la Monnaie.

Le MERCURE DE FRANCE paraît le Samedi de chaque semaine, par cahier de trois feuilles. Le prix de la souscription est de 48 *francs* pour l'année, de 25 *francs* pour six mois, et de 13 *francs* pour un trimestre.

Le MERCURE ÉTRANGER paraît à la fin de chaque mois, par cahier de quatre feuilles. Le prix de la souscription est de 20 *francs* pour l'année, et de 11 *francs* pour six mois. (Les abonnés au *Mercure de France*, ne paient que 18 fr. pour l'année, et 10 fr. pour six mois de souscription au *Mercure Étranger*.)

On souscrit tant pour le Mercure de France *que pour le* Mercure Étranger, *au Bureau du Mercure, rue Hautefeuille*, n° 23; *et chez les principaux libraires de Paris, des départemens et de l'étranger, ainsi que chez tous les directeurs des postes.*

Les Ouvrages que l'on voudra faire annoncer dans l'un ou l'autre de ces Journaux, et les Articles dont on désirera l'insertion, devront être adressés, *francs de port*, à M. *le Directeur-Général du Mercure*, à Paris.

Digitized by Google

MERCURE

DE FRANCE.

N° DCXX. — *Samedi* 5 *Juin* 1813.

POÉSIE.

CANTIQUE DE MOÏSE,

APRÈS LE PASSAGE DE LA MER ROUGE.

Que vos chants de triomphe honorent l'Eternel !
Sa gloire protége Israël ;
Son trône est porté par les mondes.

L'impie, osant lever l'étincelant acier,
Et, couvrant de soldats les campagnes fécondes,
S'avança sur les mers : Dieu dans les mers profondes
Lança le guide et le coursier.

Du Dieu de mes aïeux le bras est invincible.
Il est ma force et mon appui,
Et mes jours et mes vœux n'appartiennent qu'à lui.

Jéhovah s'est montré comme un guerrier terrible.
Perfides ennemis ! frémissez à ce nom.
L'onde engloutit le char de Pharaon ;
De ces chefs belliqueux la défaite éclatante
Dément l'orgueil de leurs complots :

E e

Digitized by Google

Vous avez vu leur foule menaçante,
Comme un roc détaché de sa base tremblante,
Tomber dans les profondes eaux.

Dieu, de l'impiété confondant l'insolence,
Brisa de Pharaon la fragile puissance.
Il disparaît ce roi, des peuples révéré,
Comme le chaume aride
Par l'étincelle avide
Surpris et dévoré.

Regardez s'appaiser la vague mugissante
Au souffle ardent de sa fureur.
A ses ordres sacrés la mer obéissante
A tressailli d'une divine horreur.
L'onde croît et s'élève en montagne mouvante;
Et les flots, si long-tems par les vents balancés,
S'arrêtent dans l'abime unis et condensés.

L'ennemi se disoit : « La guerre est allumée.
» J'irai, je poursuivrai leur formidable armée.
» Je les atteins : leur dépouille est à moi.
» Que leur vaine fureur contre mon nom s'élève !
» Ma vengeance et mon glaive
» Réservent à leurs jours l'esclavage et l'effroi. »

Tu disais.... La mer irritée
Sous leurs pas entr'ouvre son sein;
Et, comme une masse d'airain,
Ils descendent au fond de l'onde épouvantée.

Quel serait votre égal, ô Dieu, parmi les dieux ?
Qui pourrait s'élever jusqu'au trône des cieux ?
L'homme adore en tremblant votre empire immuable.
Plein d'un effroi religieux,
Il ne peut soutenir la splendeur qui l'accable.

Un nuage de feu ceint vos temples sacrés.

Vous avez étendu votre main redoutable :
La terre les a dévorés.

Au devant de vos pas ils ont marché sans crainte,
Ces guerriers qui, guidés vers la demeure sainte,

Digitized by Google

Verront de leurs destins les empires jaloux.
Vous avez racheté des fers de l'esclavage
Ce peuple, que vos soins ont sauvé du naufrage,
Et que votre clémence élève jusqu'à vous.

Dieu, de ses ennemis frappant l'orgueil stérile,
Enchaîne d'un regard leur fureur immobile,
Et leurs fronts devant lui seront inanimés,
Jusqu'au moment fameux qui, prédit d'âge en âge,
Vers le temple divin doit ouvrir un passage
Aux superbes guerriers que ses mains ont armés.

La Palestine alors, sous ses palmes antiques,
Ira, traînant le deuil de ses fêtes publiques,
Porter aux pieds du trône une plaintive voix.
Mais Dieu commande au glaive, et poursuit sa vengeance;
Et les chefs de Moab, pleurant dans le silence,
De la triste Idumée ont fait pâlir les rois.

Enfin par la grandeur de son Dieu qu'il atteste,
Israël a conquis l'héritage céleste
Que les tems écoulés ne réservaient qu'à lui.
L'encens fume et s'élève au fond du sanctuaire.
Que des astres errans s'éclipse la lumière!
Jéhovah doit régner : les siècles auront fui.

Aux regards d'Israël les ondes s'applanirent;
Mais contre Jéhovah quels ennemis s'unirent?
Ces armes et ces chars qui marchent sur les mers
Ont semblé seconder l'orgueil qui les anime :
L'Eternel fit un signe, et les flots de l'abime
S'élancèrent contr'eux au feu de ses éclairs.

Hébreux, couronnez-vous des palmes de la gloire.
Dieu sur les nations vous promit la victoire.

Que vos chants de triomphe honorent l'Eternel!
Sa gloire protége Israël;
Son trône est porté par les mondes.

L'impie, osant lever l'étincelant acier,
Et couvrant de soldats les campagnes fécondes,
S'avança sur les mers : Dieu dans les mers profondes
Lança le guide et le coursier.

HENRI TERRASSON.

Digitized by Google

LE BAISER JUSTIFIÉ.

MADRIGAL IMITÉ D'EDMOND WALLER.

Bellinda, see from yonder flow'rs, etc., etc.

Voyez, Zélis, cette rose vermeille,
Avec quelle candeur elle entr'ouvre son sein,
Et livre sans regret à l'amoureuse abeille
Tous ses trésors, objets d'un doux larcin :
Sous l'effort redoublé de l'amant qui la presse,
Loin qu'elle perde un instant sa fraîcheur,
Plus vif est son éclat, plus pure est son odeur,
Tant l'Amour embellit la beauté qu'il caresse.
Pourquoi donc, ô Zélis, pourquoi vous offenser
Du baiser que tantôt j'ai pris sur votre bouche?
En vous embellissant ai-je pu vous blesser?
Calmez donc ce courroux; un maintien trop farouche
En effrayant l'Amour enlaidit la beauté :
Hélas! si votre cœur se plaît à la vengeance,
Laissez-moi donc du moins commettre une autre offense;
Jusqu'ici mon bonheur ne vous a rien coûté.

De Bouranseaux (de Thouars).

CHACUN SON TOUR, OU LES HOMMES DEVENUS FEMMES.

CHANSON CRITIQUE.

Air : *Du Méléagre Champenois.*

REFRAIN.

De nos soupirs devenons avares,
Hommage, égards, en amour nous sont dûs;
Changeons nos mœurs, anciennes, bisares,
Donnons des lois et n'en recevons plus.

Mes chers amis, adoptez mon système,
A maint caprice exposé tour-à-tour
L'homme plaisait et déplaisait de même,
Forçons le sexe à nous faire sa cour.

CHŒUR.

De nos soupirs, etc.

Digitized by Google

Si dans nos lacs tendus avec adresse,
Plusieurs tendrons sont pris en même temps,
A chacun d'eux prouvons notre tendresse,
La femme aimable a deux ou trois amans.

CHŒUR.

De nos soupirs, etc.

Lorsqu'à nos pieds, un objet plein de charmes,
Nous supplira de répondre à ses feux,
Par un refus augmentons ses allarmes,
Quands nos regards lui diront : « Sois heureux ! »

CHŒUR.

De nos soupirs, etc.

Pleins de santé feignons d'être malades,
D'avoir parfois maux de nerfs ou vapeurs ;
Puis avec art, soyons gais ou maussades,
Et la beauté briguera nos faveurs.

CHŒUR.

De nos soupirs, etc.

Aimons les bals, le luxe, la dépense,
Soir et matin chantons, amusons-nous ;
Rêvons toilette et ne parlons finance,
Que pour briller et contenter nos goûts.

CHŒUR.

De nos soupirs, etc.

Traitons souvent avec humeur, rudesse,
L'objet par nous constamment abusé ;
Mais supportons une tendre caresse
Pour obtenir un bijou refusé.

CHŒUR.

De nos soupirs, etc.

Quand nous verrons une belle accablée,
Par ses travaux, par de secrets ennuis,
Rappelons-lui la superbe assemblée,
Où nous devons par elle être conduit.

CHŒUR.

De nos soupirs, etc.

Un jour l'hymen peut asservir nos ames,
Adieu pour nous les plaisirs et les ris,

Digitized by Google

Si nous restons plus fidèles aux femmes,
Qu'elles ne sont fidèles aux maris.

CHŒUR.

De nos soupirs, etc.

Lorsque le tems aura blanchi nos têtes,
De l'art de feindre épuisons les secrets;
Replaçons-nous à l'âge des conquêtes,
Rajeunissons et vantons nos attraits.

CHŒUR.

De nos soupirs, devenons avares,
Hommage, égards, en amour nous sont dûs;
Changeons nos mœurs anciennes, bizarres,
Donnons des lois et n'en recevons plus.

Par P. J. CHARRIN,
Convive des soupers de Momus.

ÉNIGME.

AMI, je suis d'heureux présage,
De la belle saison j'annonne le retour;
Mon aspect est riant, on m'admire au village,
Aux champs je fixe mon séjour.
Aglaé, Corinne et Silvie,
Ainsi que leurs tendres bergers,
En folâtrant dans la prairie
Me foulent sous leurs pieds légers:
Je suis sur la verte fougère
Témoin de leurs jeux innocens.
A la ville, quoiqu'étrangère,
J'embellis maints appartemens.

ACHILLE BÉLOT, *vérificateur de l'enregistrement.*

LOGOGRIPHE

JE réside toujours entre des mains grossières;
Avec moi l'on construit des palais, des chaumières:
Mais sans tête, lecteur, j'ai bien plus d'agrémens;
Car je suis le témoin du bonheur des amans.

S.....

Digitized by Google

CHARADE.

Aime-tu le bonheur ?
Fuis mon premier, lecteur,
Car le repos il chasse
Et met à la besace
Le quart du genre humain ;
Pourtant mons Double-Main
Brillant par la dépense,
Nageant dans l'abondance,
Faisant toujour bombance,
Sans lui mourrait de faim.
Près de la ville sainte
Et joignant son enceinte,
Se trouve mon dernier.
Une fois chaque année,
Dans certaine journée
On voit dans mon entier
Tels gens de tout métier,
Comme des rois de Perse
Gravement promener,
Même se pavaner
D'une façon diverse,
Président, conseillers,
Assesseurs et greffiers,
Le prévôt, le commerce
Et messieurs les huissiers.

V. B. (d'Agen.)

---

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Logogriphe.*
Celui du Logogriphe est *Samos*, dans lequel on trouve : *Amos.*
Celui de la Charade est *Figaro.*

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

DES ERREURS POPULAIRES RELATIVES A LA MÉDECINE ; par A. RICHERAND, professeur de la Faculté de médecine de Paris, chirurgien en chef-adjoint de l'hôpital Saint-Louis, chirurgien-major de la garde de Paris, chirurgien-consultant du lycée Napoléon, des académies de Saint-Pétersbourg, Vienne, Madrid, etc. Avec cette épigraphe : *Utinam, tam vera invenire possim quam falsa convincere.* — CICERO, *de Naturâ deorum.* Seconde édition, revue, corrigée et augmentée. — A Paris, chez *Caille* et *Ravier*, libraires, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n° 17.

(SUITE ET FIN DE L'EXTRAIT.)

CHAPITRE V. — Les blessures les plus simples, les contusions légères, sont agravées par le traitement qu'on leur applique. On attribue chaque jour encore de graves accidens au vent du boulet, et l'on ne réfléchit pas que chaque jour il enlève l'habit ou le plumet des guerriers sans les blesser. On couvre de vésicatoires, de cautères, on purge des enfans affectés d'écrouelles, sous prétexte d'évacuer l'humeur *peccante*. Cette erreur si préjudiciable et si répandue, tient à l'usage des livres de médecine populaire et à la coupable ignorance en physiologie du vulgaire des médecins.

La médecine est conjecturale, dit-on sans cesse et de toutes parts. Certainement elle est conjecturale comme la vie, et comme tous les phénomènes vitaux : raison de plus pour ne pas confier sa vie et sa santé au charlatan déhonté qui promet des recettes infaillibles pour maîtriser des événemens qu'il ne sait pas prévoir ; raison de plus pour choisir celui qui sait le mieux conjecturer. C'est en cela que consiste l'expérience en médecine : mais dans cette science de même que dans les autres, ce n'est pas l'âge qui donne l'expérience. L'opinion con-

Digitized by Google

traire est une erreur préjudiciable : tel médecin à son aurore, riche des faits observés par ses prédécesseurs a plus d'expérience que tel autre vieilli dans sa pratique ou plutôt dans la routine.

Une autre erreur relative à la pratique de la médecine, très-généralement répandue, consiste à croire que les oculistes, les herniaires, les lithotomistes et autres praticiens qui se bornent au traitement d'un genre limité de maladies ont sur ces maladies une expérience bien plus grande que les médecins ou les chirurgiens qui embrassent l'universalité de la thérapeutique. Il suffit pour se convaincre de la vérité de la proposition contraire, de réfléchir à la manière dont on acquiert et perfectionne les connaissances, sur-tout dans les sciences naturelles. C'est en comparant les objets analogues qu'on parvient à en connaître, à en faire ressortir toutes les nuances. L'expérience a d'ailleurs depuis long-tems décidé cette question. On sait que toutes les découvertes importantes et utiles sur les maladies des yeux, sur la taille, etc., sont dues à des médecins qui ont étudié et pratiqué l'art tout entier.

Il en est de même des renoueurs et autres opérateurs de la même sorte, qui s'occupent de traiter les fractures et les luxations, de tirailler les jointures qui on souffert des entorses. On n'exagérerait pas en disant que la moitié des amputations de membres pratiquées dans les hôpitaux civils, sont nécessitées par des manœuvres maladroites, des tiraillemens intempestifs exercés dans des cas où le seul repos aurait incontestablement amené la guérison. Quels sont encore les chefs-d'œuvre des rhabilleurs ? ils excellent à relever ou réduire les côtes qui certainement ne se luxent jamais. Ils brillent encore à relever le bréchet et l'estomac, à replacer les nerfs chevauchés, etc., etc.

Ce chapitre contient en outre des remarques extrêmement importantes sur le principe vital. Qu'est-ce donc que ce principe vital dont on parle tant depuis Hippocrate jusqu'à nos jours. On peut voir et admirer dans l'ouvrage de Barthes (si toutefois on l'entend) ce que chacun a pensé de ce principe. On peut aussi, si l'on

Digitized by Google

en veut prendre des idées justes et précises, consulter l'ouvrage que nous examinons, on y verra que le principe vital, la force vitale, etc., n'est point un principe intelligent, que ce n'est point même une substance particulière, mais que l'on doit entendre par-là l'ensemble des propriétés qui dans les corps organisés président aux actions vitales, que c'est à la matière organisée ce qu'est l'attraction à la matière brute, ou plutôt que c'est un certain nombre de qualités ajoutées à l'attraction et aux autres propriétés physiques qui ne sont que modifiées dans les corps vivans. Quelques physiologistes ont voulu considérer dans leurs travaux ce principe vital comme l'inconnue des algébristes ; mais c'est employer sans nécessité et sans fruit un appareil imposant. Les propriétés vitales ne sont point dans les phénomènes de la vie ce que sont les inconnues dans les calculs, on ne parvient point à les dégager ; elles sont dans l'étude des phénomènes, dans la recherche des causes en physiologie, ce que sont les propriétés physiques et l'affinité chimique dans l'étude des sciences physiques. C'est le point où l'on s'arrête.

Chapitre VI. — Chacun entend dire et beaucoup de monde répète qu'on peut avaler sa langue. On dit que des esclaves se sont donnés la mort de cette manière, et pourtant avec un peu d'attention on verrait que la langue, organe principal de la déglutition, ne peut pas s'avaler elle-même. On verrait aussi qu'on ne pourrait avaler sa langue sans avaler en même tems la machoire à laquelle elle est étroitement attachée.

Il est une opinion généralement admise, qui a pour elle, tout, excepté l'expérience ; c'est celle dans laquelle on regarde le verre pilé ou grossièrement concassé comme un poison mécanique qui irrite et déchire l'estomac. Une personne meurt presque subitement après un repas copieux : dans un examen du cadavre, fait avec une bien coupable légéreté, on croit trouver dans l'estomac du verre pilé ; un procès criminel est intenté, le savant professeur Chaussier est consulté, il soumet des animaux à des expériences, plusieurs personnes même s'y soumettent volontairement. Il résulte de ces expériences

Digitized by Google

que le verre pilé n'est pas un poison. C'est un fait à ajouter à un grand nombre d'autres, dont le savant que nous venons de citer pourrait faire un beau recueil de consultations médico-légales.

On ne saurait trop signaler et combattre l'abus des purgatifs. A-t-on la plus légère indisposition? on se purge. Les manuels populaires de santé en font un remède universel. Or voici la comparaison favorite des médecins purgans, auxquels des satiriques ont donné un nom bien moins honnête encore. Les autres évacuations, et à bien plus forte raison les moyens thérapeutiques, ne sont rien, la purgation est tout: c'est, disent-ils, comme pour nétoyer ou assainir un marais; le soleil pourra bien enlever par évaporation une partie de l'eau, des ouvertures l'évacueront encore plus vîte, mais la boue restera toujours au fond; il en est de même de la saignée et des autres évacuations, elles n'enlèvent pas les mauvaises humeurs! *Risum teneatis.*

La fièvre n'est point une seule et même maladie; il n'y a pas non plus de fébrifuge universel. Elle est un effet admirable de la sympathie, du *consensus* qui existe entre toutes les parties d'un corps organisé. Une d'elle vient elle à souffrir, selon son importance, selon l'espèce et la gravité de son mal, toutes les autres parties entrent en action, il se fait une sorte d'insurrection de tous les organes, ceux de la circulation sur-tout se font remarquer au milieu de tous les autres: c'est à cette conspiration générale contre la cause morbifique qu'on donne le nom de fièvre. Il importe donc pour traiter la fièvre de connaître le point de départ. C'est d'après cette connaissance que doit être dirigé le traitement, autrement il est nuisible.

On croit peut-être que les phénomènes de la vie sont du domaine de la chimie: en effet, la plupart de ces phénomènes sont matériels et apparens, ce sont des transformations de matières; et pourtant à part la respiration, dont les chimistes pourraient bien même ne pas avoir encore trouvé la véritable théorie, aucun phénomène vital n'a été éclairé par la chimie. La connaissance des alimens et de la bile ne pourrait encore conduire à

Digitized by Google

celle du chyle qui résulte de leur mixtion. Le sperme, dont l'action vivifiante perpétue les espèces organisées, qu'est-il chimiquement considéré? Quelques sels dissous dans un liquide albumineux.

Le fluide de la vaccine et celui de la variole, qui produisent dans le corps humain deux maladies différentes et incompatibles, ne présentent l'un et l'autre à l'analyse chimique qu'un liquide séreux très-peu différent de la sérosité du sang: et l'action du sang sur certaines parties du système nerveux qui donne le sentiment et le mouvement, et l'action du même liquide sur d'autres parties du système nerveux qui donne naissance aux facultés de l'intelligence! Ce sont là des phénomènes qui, sans sortir du champ des sciences naturelles d'observation, échappent aux analyses et aux compositions des chimistes.

On lira avec beaucoup d'intérêt et de profit ce que M. Richerand a écrit sur le traitement des idées dominantes, genre singulier de folie dont Pascal et beaucoup d'autres philosophes ont été atteints.

Que dire d'une erreur aussi grossière, d'une jonglerie aussi déhontée que le mesmérisme ou magnétisme animal. Si elle méritait qu'un homme sensé s'y arrêtât encore après l'examen authentique qui en a été fait par une commission éclairée, on proposerait aux nouveaux magnétiseurs, qui donnent des connaissances intuitives et les facultés de tous les sens à toutes les parties du corps, de deviner quel est le sexe d'un enfant avant sa naissance? Il n'y a pas long-tems qu'une personne sollicita de l'accoucheur en chef de l'hospice d'accouchement la permission d'y mettre en évidence le talent ou don de prescience qu'elle possède. Dans un cas semblable, où il y a un à parier contre un, le hasard aurait pu la favoriser plusieurs fois de suite; mais deux femmes étaient dans le travail de l'enfantement. Une d'elles devait avoir un garçon et l'autre une fille, suivant la prédiction. Eh bien! Qu'est-il arrivé? La première a eu une fille, la seconde a eu un garçon. L'adepte n'a pas demandé à continuer ses expériences.

M. Richerand croit à tort, ce me semble, que tout le

Digitized by Google

monde regarde la terre comme une planète presqu'imperceptible dans le système solaire, dont la vaste étendue n'est elle-même qu'un point dans l'immensité de l'espace. Il trouvera encore beaucoup de personnes qui, robustes sur la foi des écritures, qu'elles interprètent très-mal, sans doute, non contentes de voir l'homme régner en souverain sur des êtres plus forts, aussi bons, et presqu aussi intelligens que lui, croyent que l'Univers a été créé pour lui seul, que les astres ont été faits pour réjouir sa vue; et à quelle autre fin, en effet, auraient-ils été formés?...

Chapitre VII. — Rien de si sage que le précepte de se défier de la vérité d'un fait qui est en contradiction avec tous les autres. Ce n'est cependant point une raison pour le rejetter, mais cela doit engager à l'examiner avec la plus scrupuleuse attention. Les médecins français qui sont allés en Pologne, où, suivant des traditions et le rapport des voyageurs, règne une maladie singulière apelée la plique, n'ont vu dans cette prétendue maladie que le feutrage des cheveux, effet de la malpropreté. Quant à tous les autres symptômes plus ou moins extraordinaires attribués à cette affection, ce sont toutes les maladies possibles dont un homme peut être attaqué, qu'il ait ou non les cheveux feutrés. Dans le premier cas, c'est une simple coïncidence que les médecins polonais regardaient comme un effet de la plique.

On a long-tems cherché un lithontreptique, ou un fondant de la pierre dans la vessie, mais les recherches des plus habiles chimistes (Fourcroy et Vauquelin), qui l'auraient sans doute fait découvrir s'il existait, ont prouvé que les dissolvans des calculs (en supposant qu'on pût connaître, *à priori*, la nature) agiraient d'une manière nuisible sur la vessie, avant que de dissoudre le calcul. Il reste donc certain que les boissons aqueuses abondantes sont le seul moyen de prévenir la formation du calcul, puisque l'on sait que le sel, qui en fait le plus souvent la base, est soluble dans beaucoup de liquide, et se précipite quand la quantité du liquide est moindre.

La médecine n'est point la physique, ce n'est point la chimie non plus; mais les phénomènes de la vie, soit en

Digitized by Google

santé, soit en maladie, sont des phénomènes physiques ou chimiques très-complexes, dans lesquels les effets de la pesanteur, de l'élasticité, de l'affinité, sont modifiés, dirigés par les effets de certaines autres qualités propres aux corps vivans : ce sont les *propriétés vitales*. Il est aussi certains phénomènes tout-à-fait super-chimiques. On ne sera pas tenté de regarder cette opinion comme un effet de l'ignorance des médecins dans les sciences physiques, quand on saura que les professeurs Hallé et Chaussier donnent dans leurs écrits et dans leurs leçons l'exemple et le précepte de cette sage réserve dans l'application des sciences physiques à la science de l'organisme.

Chapitre VIII. — Un assez grand nombre d'expressions proverbiales relatives à la physiologie renferment un sens vrai, d'autres ne le sont pas. M. Richerand les examine dans ce chapitre terminé par un examen critique de la doctrine cranioscopique du docteur Gall.

Chapitre IX. — Les proverbes relatifs à l'hygiène occupent ce chapitre, dans lequel les gens du monde trouveront commentées d'une manière très-judicieuse quelques expressions populaires qui cachent un sens juste.

Chapitre X.—Ce chapitre est employé à faire connaître l'état de la médecine en France, son enseignement, l'influence qu'amène la séparation de la chirurgie d'avec la médecine, les heureux effets que promet leur réunion, etc., se fait lire avec le plus vif intérêt, mais ne se prête point à être analysé.

Chapitre XI. — Pour le plus grand nombre des médecins, comme pour le peuple, dit avec raison Zimmermann, la médecine pratique n'est autre chose que de posséder une recette pour chaque incommodité. Ce n'est point cependant le remède qu'il est difficile de trouver, mais l'art de l'appliquer convenablement. On lira avec intérêt ce que dit M. Richerand sur les charlatans, les possesseurs de remèdes, de recettes prétendues nouvelles et sûres; ce qu'il dit sur le tact, qualité heureuse, qui n'est pas toujours l'apanage du médecin

Digitized by Google

qui sait le plus, mais de celui qui sait le mieux, qui est en médecine ce qu'est le goût en littérature, qui appartient au médecin chez qui l'instruction n'est pas seulement du savoir, mais un moyen de perfectionnement pour le jugement; qui donne enfin à celui qui en est doué, ces inspirations heureuses, ces illuminations soudaines qui lui révèlent ce qu'il faut faire, déterminations qui ne sont elles-mêmes que des jugemens exacts dont des sens exquis et perfectionnés par de bonnes études et par l'expérience, lui ont fourni les motifs, et dans lesquels il a fait entrer comme élémens les événemens futurs qu'il a appris à prévoir.

Pourquoi les injures et sarcasmes prodigués à la médecine jouissent-ils d'une si grande faveur? est-ce que cela serait une vengeance de l'espèce d'empire que la médecine exerce sur l'homme? Ne serait-ce pas aussi un effet du mépris que les hommes affectent pour la mort? Serait-il possible aussi que l'homme n'affectât de ne point croire à la médecine que pour se débarrasser du poids de la reconnaissance? Un des hommes qu'on a comptés au nombre des détracteurs de la médecine, *Caton* l'ancien portait au contraire au plus haut degré la crédulité, il a lui-même écrit sur la médecine; il enseigne dans son traité *de re rusticâ* une recette bizarre et des paroles mystérieuses pour guérir les membres cassés et démis.

Il n'est pas inutile de faire remarquer que les brocards dont la médecine a été accablée lui ont presque tous été lancés par des malades incurables, qui s'en prenaient à la médecine des torts de la nature. Témoins Montaigne, Molière, J.-J. Rousseau. Ce dernier disait, vers la fin de sa vie, à Bernardin de Saint-Pierre : « Si je faisais » une nouvelle édition de mes ouvrages, j'adoucirais » ce que j'y ai écrit sur les médecins; il n'y a pas d'état » qui demande autant d'étude que le leur; par tout pays » ce sont les hommes les plus véritablement savans. »

Chapitre XII. — Ce dernier chapitre est employé à combattre une erreur des plus répandues et des plus funestes au bonheur des hommes; les craintes chimériques

Digitized by Google

que la mort leur inspire. C'est au médecin (suivant la remarque de Diderot) qu'il appartient d'écrire de la métaphysique; lui seul a vu les phénomènes. Aussi est-ce au médecin Locke que l'on doit la première analyse de l'entendement humain; mais ce philosophe et Condillac, le plus illustre de ses disciples, n'ont expliqué que l'origine et le développement des facultés intellectuelles; ils n'ont point songé à étudier comment cet édifice lentement élevé, se dégrade avec l'âge, et tombe enfin en ruine totale au moment de la mort. Ils en ont étudié la composition, et ont négligé de s'occuper de sa décomposition. Persuadé que telle est la condition de l'esprit humain que ce n'est qu'en se servant de tous ses leviers, qu'il peut déployer utilement toutes ses forces, M. Richerand a soumis nos facultés intellectuelles à ce double mode d'analyse, il en présente le résultat de la manière la plus instructive. Il a éprouvé lui-même dans une maladie grave qui l'a conduit jusqu'aux portes du tombeau, plusieurs des phénomènes qu'il retrace. C'est pendant la convalescence de cette maladie, qui avait répandu la consternation parmi ses amis et de ses nombreux disciples, que M. Richerand a composé la première édition de cet ouvrage; le public l'accueillit, comme tout ce qui est déjà sorti de la plume de M. Richerand. Un critique injuste, à force de vouloir être sévère, fut seul d'un avis opposé. M. Richerand ne pouvait mieux répondre à l'accueil favorable du public, et à son trop rigide censeur que par les additions et les améliorations qu'il a faites à son ouvrage. Le lecteur en connaît maintenant le but, et quelques-uns des faits principaux; quant au style, il ne le cède en rien à celui des autres ouvrages du même auteur, et c'est dire assez. Il est un des savans dont on peut dire: c'est un littérateur qui s'occupe de science.

P. A. B.

Digitized by Google

HISTOIRE DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE ; par M. CHARLES BOTTA, chevalier de l'ordre de la Réunion, l'un des quarante de l'Académie impériale de Turin, etc. ; traduite de l'italien et précédée d'une introduction, par M. [illegible] DE SÉVELINGES. Ouvrage orné de plans et de cartes géographiques. — TOMES I et II. — Prix, 15 fr., et 19 fr. franc de port ; papier vélin, 30 fr., et 34 fr. franc de port. — Les Tomes III et IV paraîtront dans le courant de juin. — A Paris, chez *J. G. Dentu*, imprimeur-libraire, rue du Pont de Lodi, n° 3.

UN littérateur français, profondément versé dans l'étude de la langue et de la littérature italienne, a déjà rendu compte aux lecteurs du *Mercure* de l'ouvrage original dont nous leur annonçons aujourd'hui la traduction. Nous n'avons rien à ajouter à l'opinion qu'a exprimée M. Ginguené sur cette production importante. Il en a exposé le plan, en a fait connaître l'exécution, et a donné à l'auteur les justes louanges que méritaient son impartialité, son discernement, sa patience dans les recherches laborieuses que nécessitait une pareille entreprise, et l'art avec lequel il en a mis en œuvre les résultats. Le style a aussi été l'objet de son examen, et c'est particulièrement sur cette partie qui a causé, dans la patrie de l'auteur, des débats si longs et si animés, qu'il nous messiérait de prétendre avoir un avis après l'historien savant et ingénieux de la littérature italienne. Nous croyons, en conséquence, ne devoir nous permettre qu'une seule observation sur l'ouvrage original de M. Botta, et nous l'emprunterons à son estimable traducteur. C'est que l'historien italien de la guerre d'Amérique se trouvait dans une position plus heureuse, pour en tracer à la postérité un tableau fidèle, que tous les écrivains qui s'en étaient occupés avant lui. Tous, en effet, Américains, Français, Anglais, étaient, en quelque sorte, partie dans la cause dont ils se faisaient les rapporteurs. Ils ont écrit, pour la plupart, à une

Digitized by Google

époque trop voisine des événemens qu'ils racontaient pour avoir pu les considérer, les juger avec tout le sang froid désirable; sans doute, il était nécessaire qu'ils écrivissent ; l'histoire ne pouvait se passer de leur témoignage, mais les contemporains et la postérité ne peuvent les écouter que comme des témoins. M. Botta, au contraire, peut être considéré comme un juge qui recueille les dépositions de témoins oculaires, mais qui est étranger à leurs passions. Il a saisi le moment favorable où l'éloignement des tems et des lieux était assez grand pour lui permettre une parfaite impartialité, et ne l'était point assez pour l'empêcher de recourir aux sources premières. Cet avantage est si grand que non-seulement il doit rendre l'histoire de M. Botta préférable à toutes celles où le même sujet a été traité par des écrivains appartenant à quelqu'une des nations intéressées, mais que l'on peut, en quelque sorte, prédire qu'on ne fera pas mieux après lui.

La traduction d'un pareil ouvrage était sans doute un présent à faire à tous les Français qui ne savent pas l'italien, et même à beaucoup de ceux qui entendent cette langue, mais qui trouvent plus commode de lire une histoire dans leur idiôme maternel. M. de Sévelinges était plus propre que personne à remplir cette tâche aussi honorable qu'utile. Il possède très-bien la langue de Guichardin et de Machiavel, il écrit la sienne avec correction, et souvent avec élégance; enfin, un heureux concours de circonstances l'a mis à portée de recueillir, sur la partie diplomatique de cette *Histoire*, des renseignemens aussi positifs que curieux qui avaient manqué à son auteur. M. de Sévelinges les développe avec beaucoup d'ordre et de clarté, dans une *Introduction*, qui forme seule un bon ouvrage, et qui sera le véritable objet de cet article, attendu que personne n'a pu encore la faire connaître à nos lecteurs.

M. de Sévelinges débute par des réflexions générales sur la part que prit la France à cette guerre qui établit l'indépendance des Etats-Unis. Il s'élève avec raison contre ceux qui, depuis la révolution, ont blâmé sur ce point la conduite des conseillers de Louis XVI. On

Digitized by Google

trouve en effet aujourd'hui beaucoup de ces politiques habiles à prédire après l'évènement, et qui nous disent hardiment que si la France n'eût pas protégé l'insurrection de l'Amérique, elle ne serait pas devenue elle-même le théâtre de la plus affreuse insurrection. Il manque à ce raisonnement deux petites circonstances pour le rendre victorieux; d'abord de prouver ce qu'on avance, savoir que, sans notre guerre d'Amérique, nous n'aurions point eu de révolution, et en second lieu de montrer qu'il nous était impossible de prévenir ou d'arrêter la révolution, par cela seul que nous nous étions mêlés de la guerre d'Amérique. Quoiqu'il en soit, il nous semble que M. de Sévelinges a suffisamment réfuté ses adversaires en les priant de se reporter à l'époque où nos ministres se décidèrent, en leur demandant ce qu'ils auraient fait à leur place, et si leur prévoyance prophétique les eût rendus sourds à la voix de l'honneur, qui demandait, pour la nation française, la réparation et la vengeance de tous les torts qu'elle avait soufferts à la paix de 1763?

Notre auteur ayant ainsi justifié la politique de la cour de France à cette époque, entame l'histoire des négociations où le cabinet de Versailles s'engagea. Il la divise en trois parties; la première comprend les négociations qui précédèrent et préparèrent les deux traités l'un de commerce, l'autre d'alliance éventuelle, qui furent signés entre la France et l'Amérique, le 6 février 1778; la seconde renferme tout ce qui a rapport à la résidence de notre premier ministre plénipotentiaire auprès du congrès, jusqu'à la fin du mois de septembre 1779; la troisième a pour objet les négociations relatives aux préliminaires de la paix signés, en janvier 1783, à Paris et à Versailles.

Deux frères, MM. Gérard et Gérard de Rayneval, furent les principaux agens de notre cour dans ces négociations délicates. M. de Sévelinges suit pas à pas leurs démarches et met en évidence leurs talens vraiment distingués et les services qu'ils rendirent à l'Etat. Lorsque les évènemens sont passés, il est assez commun de trouver leur marche tout-à-fait naturelle, et le vulgaire des lec-

Digitized by Google

teurs est assez porté à croire que les choses ne pouvaient aller autrement. On verra dans l'ouvrage de M. de Sévelinges comment les négociateurs trouvent souvent des difficultés aux choses qui en semblent le moins susceptibles, comment, au contraire, ils sont souvent près d'obtenir ce qu'on ne croirait pas qu'ils eussent eu l'audace de demander. Ainsi, dans les deux premières parties des négociations dont M. de Sévelinges est l'historien instruit et fidèle, on sera surpris de voir parmi les Américains un parti anglais très-puissant qui, secondé par des émissaires de l'Angleterre, mit plus d'une fois en péril l'œuvre le plus salutaire pour lui-même, l'indépendance des Etats-Unis. On verra, avec moins d'étonnement, l'Angleterre travaillant sans cesse à détacher de nous les colonies américaines, consentant à reconnaître leur indépendance, pourvu qu'elles entrassent dans une alliance avec eux, et fondant sur ce projet l'espoir d'humilier de nouveau la France, sauf à opprimer ensuite la République nouvelle, qui alors n'aurait plus trouvé d'alliés. La conduite des autres puissances qui prirent part à ces négociations fut beaucoup plus honorable. Dans les instructions secrettes données à M. Gérard, on ne remarque qu'un seul article qui eût réellement besoin d'être tenu secret. Nos ministres ne voulaient pas que l'on aidât les Américains à conquérir le Canada et les autres possessions anglaises restées fidèles à la métropole; il y avait en cela un peu d'égoïsme; on était bien aise de tenir le nouvel Etat dans notre dépendance, par le voisinage d'un ennemi dangereux. Mais dans tout le reste, rien de plus noble, de plus désintéressé que la conduite de Louis XVI. On peut en dire autant du monarque espagnol (Charles III) toujours prêt à offrir sa médiation, à coopérer au rétablissement de la paix, avant que lui-même il eût pris les armes, mais dès-lors fidèle au pacte de famille, inviolablement attaché à l'honneur de la nation espagnole et aux intérêts du chef de sa maison. La nation américaine en général, et le sage Franklin en particulier, font également admirer leur loyauté pendant ces deux premières périodes.

La troisième, celle qui se termine à la paix, est encore

Digitized by Google

plus intéressante. La politique de l'Angleterre paraît y changer par la révolution qui eut lieu dans son ministère, mais un parti secret devenu celui de l'opposition, n'en continue pas moins des trames clandestines; tandis que lord Shelburne traite loyalement avec M. de Rayneval, et qu'il a même la bonne-foi de ne point se prévaloir de la défaite du comte de Grasse pour élever ses prétentions, le duc de Richmond travaille avec ardeur dans le conseil privé à rallumer la guerre en entraînant les Américains dans son parti : des émissaires secrets sont envoyés à Paris, ils échouent contre la loyauté de Franklin; mais ils parviennent au moins à faire signer aux Américains une paix séparée avec l'Angleterre. Les cabinets de Versailles et de Madrid ne se démentent pas; leur prudence et leur loyauté restent les mêmes; l'honneur est leur but essentiel. C'est ici que M. de Sévelinges nous révèle un fait que l'on aurait peine à croire s'il ne nous donnait d'aussi bons garans. Charles III tenait surtout à obtenir la restitution de Gibraltar à l'Espagne; il nous offrait la partie espagnole de Saint-Domingue, si nous voulions nous charger de l'équivalent à céder aux Anglais. Pour concevoir combien le désir de Charles III était difficile à satisfaire, il suffit de se rappeler que le point d'honneur anglais commandait la conservation de Gibraltar aussi impérieusement que le point d'honneur espagnol en exigeait la restitution; et cependant M. de Rayneval se conduisit avec tant de sagesse, de fermeté et d'adresse, qu'il obtint le consentement du lord Shelburne. C'était pour notre négociateur un véritable triomphe, mais il ne put en recueillir le fruit. Lord Shelburne se repentit presque sur-le-champ de sa condescendance, il craignit de payer de sa tête une pareille concession. De leur côté les ministres français furent embarrassés de l'équivalent à fournir à l'Angleterre. La Martinique devait en faire partie; ils ne pouvaient renoncer sans peine à cette ancienne colonie et céder des sujets français pour acquérir à Saint-Domingue des sujets espagnols. M. d'Aranda fut consulté. Les instructions de ce ministre espagnol étaient précises. Il ne pouvait se relâcher sur l'article de Gibraltar. M. d'Aranda réfléchit profon-

Digitized by Google

dément. Il n'ignorait pas ce qu'il risquait en s'écartant de la volonté bien décidée de son monarque, mais il savait aussi quel besoin l'Espagne et la France avaient de la paix. Il fit un généreux sacrifice. Il se départit de ses prétentions sur Gibraltar et accepta les deux Florides en échange. La paix fut rendue au monde, et M. d'Aranda fut disgracié.

Une chose assez étonnante dans l'histoire de ce Traité c'est la nullité du rôle qu'y joue la Hollande ; seule parmi les puissances alliées, non-seulement elle ne recueille aucun fruit de la guerre, mais elle est obligée de sacrifier dans l'Inde son comptoir de Negapatan. Peut-être sa conduite molle et incertaine lui avait-elle mérité ce traitement, mais il me semble qu'il eût été plus glorieux pour la France de lui conserver cette colonie que d'acquérir pour elle-même l'île anglaise de Tabago.

Je crois avoir donné une idée suffisante de l'intérêt qu'offre l'introduction dont M. de Sévelinges a enrichi l'histoire de M. Botta ; qu'il me soit permis à présent d'y relever deux inexactitudes que l'auteur ne pouvait guère se dispenser de commettre, qui ne peuvent rien ôter au mérite de son travail, mais qui ne sont pourtant pas sans importance et qu'il serait bon de corriger dans une nouvelle édition.

Dans une note sur l'article du Traité de 1783 qui règle les droits des Anglais et les nôtres touchans la pêche de la morue à Terre-Neuve, M. de Sévelinges n'a pu s'empêcher de faire valoir *l'avantage* que nous eûmes d'obtenir pour cet objet une étendue de côtes incomparablement plus vaste que celle qui nous était assignée par la paix d'Utrecht. Je crois en effet que nos ministres crurent gagner beaucoup à cet échange ; le fait est que ne connaissant Terre-Neuve que sur la carte, ils furent trompés par les négociateurs Anglais. En cédant ce que nous avions sur la côte orientale pour en acquérir une étendue plus grande à l'ouest et au nord, nous fîmes ce que ferait un propriétaire qui échangerait cent arpens de terres fertiles, contre deux cents dans les landes de Bordeaux. La pêche était très-abondante sur les côtes

Digitized by Google

que nous avons cédées, elle est très-médiocre sur la côte occidentale et presque nulle sur celle du nord. Depuis cet arrangement, la navigation de Terre-Neuve ne put se continuer qu'à l'aide d'une prime, et nous ne pûmes plus soutenir dans nos propres îles à sucre la concurrence des pêcheurs américains et anglais.

La seconde erreur de M. de Sévelinges, ou plutôt de l'homme d'ailleurs très-respectable qui lui a fourni ses matériaux, est relative à la traversée du comte d'Estaing lorsqu'il se rendit de Toulon en Amérique. Cette traversée fut de 91 jours, et ce tems aurait suffi pour arriver au Cap de Bonne-espérance. Notre auteur a droit de s'en étonner, mais il n'aurait pas dû expliquer cette lenteur en disant que M. d'Estaing « se défiant de ses capitaines qui le regardaient comme un intrus dans le corps de la marine, mettait toutes les nuits en panne pour s'assurer qu'aucun de ses vaisseaux ne s'était écarté ». Quelque mauvaise volonté que l'on eût contre M. d'Estaing, il n'est pas un capitaine de vaisseau qui eût voulu risquer son honneur et sa tête en se séparant de son escadre ; et à supposer qu'un pareil fou se fût trouvé parmi ces capitaines, mettre en panne pendant la nuit était le meilleur moyen que M. d'Estaing pût prendre pour favoriser sa séparation. Il n'est nullement besoin de cette supposition peu honorable à la marine française pour expliquer la longueur de la traversée du comte d'Estaing. Cet amiral peu expérimenté avait le malheur d'être myope. Lorsqu'il était obligé de naviguer au plus près du vent, il craignait sans cesse de faire tomber le vent sur les voiles (de *faire chapelle*, comme disent les marins) ce qui dans une escadre produit des abordages souvent très-fâcheux : en conséquence au lieu de serrer le vent il en prenait trop dans ses voiles ; au lieu de s'élever en louvoyant il courait à gauche et à droite, mais toujours sur la même ligne et ne gagnait pas une lieue par jour. C'est ainsi qu'il a employé non-seulement 91 jours à se rendre de Toulon en Amérique, mais ce qui est plus curieux encore, 66 bien comptés dans une traversée de Cadix à Brest.

On voit comme je l'ai annoncé que pour éviter ces

Digitized by Google

deux erreurs il aurait fallu avoir des connaissances qu'il serait injuste d'exiger d'un littérateur, et que l'on ne saurait blâmer M. de Sévelinges de ne les avoir pas reconnues dans les notes d'un politique.

Je devais à la vérité de les relever. Je lui dois à présent de renouveler les éloges que j'ai donnés plus haut à l'estimable traducteur de M. Botta. On doit vivement désirer qu'il nous fasse promptement jouir des deux derniers volumes de cette histoire. L'éditeur enfin, M. Dentu, a droit à nos remercimens du soin qu'il a pris de l'orner de cartes et de plans qui en facilitent l'intelligence et d'un beau portrait de Washington qui en est le véritable héros. C. V.

FANNY, ou *Mémoires d'une jeune orpheline et de ses bienfaiteurs*. Roman traduit de l'anglais de miss EDGEWORTH, auteur de *la Mère Intrigante*, de *l'Ennui*, ou *Mémoires du comte de Glenthorn*, etc. — A Paris, à la librairie française et étrangère de *Galignani*, rue Vivienne, n° 17.

DES gens qui se disent connaisseurs, des amis, des compatriotes de miss Edgeworth, prétendent que ce roman n'est pas d'elle; mais que c'est l'ouvrage de quelque forban littéraire qui a trouvé bon de se couvrir d'un pavillon respecté dans les lettres. Cette ruse n'est pas nouvelle en Angleterre, non plus qu'en France; et le nom de Miss Edgeworth est assez célèbre pour avoir tenté la cupidité. Il n'est donc pas absolument impossible que quelque libraire anglais, spéculant sur le succès qu'ont obtenu les *Mémoires du comte de Glenthorn* et *la Mère intrigante*, ait commandé à quelque écrivain à gages un roman dans le même genre, et l'ait donné comme étant du même auteur.

Mais, pourra-t-on demander, comment l'éditeur de la traduction française de *Fanny* a-t-il été dupe de ce stratagême? C'est lui qui en publiant, il y a environ un an, la traduction des *Mémoires du comte de Glenthorn*, disait :

Digitized by Google

« Le public, toujours avide de nouveautés et si sou-
» vent trompé dans son attente, ne me reprochera pas
» d'avoir cherché à grossir le nombre des productions
» éphémères à la faveur d'un *nom imposant* ou d'un
» titre spécieux. »

Ne craint-il pas qu'on ne lui fasse aujourd'hui et avec plus de raison ce reproche ?

Cependant si le traducteur de *Fanny*, écrivain élégant et spirituel, auteur lui-même d'un roman qui a eu beaucoup de succès, affirmait que la lecture de celui-ci « est pleine d'agrément et d'intérêt », ne serait-on pas tenté de le croire, ou du moins d'en juger par soi-même? C'est ce que nous avons essayé de faire sans examiner plus long-tems si l'ouvrage était ou non de Miss Edgeworth, et en ne cherchant qu'à rendre l'impression qu'il nous a faite. Nous commencerons par convenir avec le traducteur qu'il offre de l'intérêt, mais on désirerait que les moyens employés par l'auteur fussent plus simples, plus vraisemblables et moins nombreux; car aucun des ingrédiens qui entrent dans la composition ordinaire d'un roman n'a été oublié dans celui-ci. Inimitié de deux familles qui, pour la haine et l'acharnement, ne le cèdent guère qu'aux Montaigus et aux Capulets : assassinat, empoisonnement, duel entre frères, rapt, caverne, souterrain, tout s'y trouve; et ce qu'il y a de plus singulier, c'est en Angleterre et en Irlande, deux pays civilisés, où la police et les lois ne peuvent être sans force et sans action contre les malfaiteurs; c'est de nos jours enfin qu'on assassine l'héritier d'une grande famille, et qu'un mari tient sa femme enfermée dans un cachot, jusqu'à ce qu'elle y expire de douleur et de chagrin; tout cela sans enquête ni poursuite contre les coupables.

M^me^ Radcliffe, à ce qu'il nous semble, mettait plus d'art à ses compositions; le lieu, l'époque de ses romanesques horreurs sont généralement mieux choisis. C'est dans des siècles déjà assez éloignés, dans des pays encore en proie aux brigandages du régime féodal qu'elle place ordinairement ses bourreaux et leurs victimes. Plus habiles encore, les auteurs de la Biblio-

Digitized by Google

thèque bleue commencent presque toutes leurs histoires par ces mots : *Il y avait une fois*, ou *il était une fois*, et ne vous disent rien de plus de l'époque où vivaient leurs personnages. Cet artifice de narration est trop négligé de nos jours, où l'on affecte au contraire d'assigner des dates à des faits imaginaires, et où l'on affiche la prétention de peindre un siècle dans le récit d'une amourette.

Les romans de Mme Radcliffe, qui nous ont déjà offert un terme de comparaison avec le roman de *Fanny*, pourraient en offrir encore un autre; c'est la perversité de quelques-uns des personnages. Les brigands du château d'Udolphe sont presque d'honnêtes gens en comparaison de ce misérable lord Somerthon et de ce lâche coquin de colonel Ross qui, à la vue d'une enfant de 7 à 8 ans, médite de la séduire, quand elle aura atteint l'âge d'être séduite, et couve cet abominable projet jusqu'au moment de le mettre à exécution. Ces créations monstrueuses, condamnées par le bon goût, ne sont pas moins contraires à la morale : il y a du danger à calomnier ainsi le crime. On peut amener des esprits faibles à douter du mal qui n'existe que trop réellement en leur retraçant des forfaits invraisemblables et impossibles.

Ce n'est pas que le roman de *Fanny* n'ait aussi ses héros de vertus; les lords Hamilton et Albemarle reposent un peu l'esprit des fatigantes horreurs de deux ou trois scélérats. Le caractère de lord Albemarle est même noblement tracé, et peut rappeler à certains égards un anglais du même nom, célèbre à Paris, vers le milieu du dernier siècle, par les grâces de son esprit et de sa personne; le même qui a inspiré au grand poëte, que la France pleure en ce moment, ces vers du *Poëme de l'Imagination* :

Que j'aime ce mortel qui, dans sa douce ivresse
Plein d'amour pour les lieux où jouit sa tendresse,
De ses doigts que paraient des anneaux précieux,
Détache un diamant, le jette et dit : « Je veux
» Qu'un autre aime après moi cet asile que j'aime,
» Et soit heureux aux lieux où je le fus moi-même. »

Digitized by Google

Un autre personnage qui, dans un genre différent, ne paraît manquer ni de vérité ni de naturel, c'est miss Bridegeman, maîtresse de la pension où fut d'abord conduite l'orpheline, femme habile dans l'art d'exploiter l'éducation publique, et qui après avoir commencé par une petite école, s'était élevée ensuite au pensionnat, puis enfin à l'*établissement*. Ce dernier mot paraît désigner, en Angleterre, le degré le plus élevé dans la hiérarchie des maisons d'éducation. C'est le nom que prennent les pensions en vogue où ne sont admises que les *demoiselles titrées*, mais où parviennent quelquefois à se glisser des filles de bourgeois à qui l'on fait payer chèrement l'honneur d'une pareille association. L'autorité despotique qu'exerce miss Bridegeman dans ce petit empire, la puissance d'un de ses regards, la difficulté de pénétrer jusqu'à elle, tout ces détails sont pleins de vérité. C'est un de ces portraits dont-on dit: J'ai vu cette figure là quelque part.

Fanny, presqu'en entrant dans la maison de miss Bridegeman, a été adoptée par une jeune pensionnaire qui lui prodigue les soins les plus tendres. C'est une mère et une institutrice pour l'orpheline; mais la morale qu'elle lui prêche est certainement au-dessus de leur âge à toutes deux. Il n'est guère vraisemblable que la jolie prêcheuse voulant réprimer dans Fanny, quelques mouvemens de vanité, s'étende « sur le peu de durée des » charmes personnels exposés aux ravages des maladies, » et certains de céder aux atteintes de la veillesse. » Ce sont-là des malheurs qu'une jeune fille, si sensée qu'on la suppose, ne sait pas prévoir de si loin.

Le roman de *Fanny* est divisé en chapitres. L'un est intitulé : *Un Père;* un autre : *Longue Histoire;* un troisième : *Histoire touchante*. Le traducteur aurait peut-être mieux fait de supprimer ces titres. Il n'est jamais à propos d'annoncer au lecteur une longue histoire. Il ne sera que trop tenté de la trouver telle; il faut également éviter de lui annoncer une histoire touchante. Dire aux gens : je m'en vais vous faire pleurer, c'est tomber dans le ridicule de ces causeurs maladroits qui vous disent : je vais vous faire bien rire. On connaît l'effet

Digitized by Google

ordinaire de ces promesses. Au surplus, c'est dans l'histoire touchante que se trouve l'empoisonnement dont nous avons parlé. Un empoisonnement est une chose assez sérieuse; mais l'emploi trop fréquent du mot *drogue* donne à cette partie du récit une couleur toute différente. Supposez toute la pompe et le débit superbe d'un acteur de mélodrames, vous ne parviendrez jamais à lui faire déclamer, sans être sifflé, des phrases telles que celles-ci : « La *drogue* que j'ai fait prendre à mon » ennemi doit avoir produit son effet.... Je vois que vos » sens deviennent engourdis par l'influence de la *drogue* » que vous avez prise..... La *drogue* avait commencé » à opérer. »

Ce sont-là des taches bien légères dans un roman en quatre volumes, auquel on ne refusera pas un grand intérêt de curiosité. Et que demande-t-on de plus aux trois quarts des romans, espèce d'ouvrages qu'on est accoutumé à traiter sans conséquence, à peu-près comme certaines gens qu'on rencontre dans le monde, qu'on est bien aise d'y avoir vus une fois, et avec lesquels on ne désire pas de se retrouver! L.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre Français*. — *Le Dissipateur*. — Annoncer M^lle^ Mars dans un rôle qu'elle n'a point encore essayé, n'est-ce pas offrir au spectateur une nouvelle jouissance? Quelle débutante applaudie au Conservatoire, quelle actrice déifiée en province et qui vient à Paris cueillir des palmes nouvelles, peut se flatter d'attirer ce concours prodigieux qui se dispute le plaisir de voir M^lle^ Mars quand elle joue!

La coquette du *Dissipateur* est un des rôles les plus difficiles du répertoire, parce qu'il exige un mélange de grâce et de finesse, de sentiment et de ruses ingénieuses, qui ne se rencontre pas toujours dans la même actrice. M^lle^ Contat, qui semblait née pour le rire, n'avait pas reçu au même degré le don des pleurs. Pour l'acquérir, il lui fallait quelque travail. Aussi jouait-elle beaucoup mieux les premiers actes du *Dissipateur* que le dernier. M^lle^ Mars,

Digitized by Google

sur qui elle a déposé son héritage, a voulu grossir son patrimoine et l'embellir d'un charme de plus : l'art d'attendrir. Les spectateurs, à son dernier couplet, ont senti leurs yeux se mouiller de larmes. Les aristarques les plus difficiles convenaient qu'ils n'avaient pas encore vu jouer cette actrice d'une manière si supérieure dans son nouvel emploi. Je me trouvais assis près d'un vieil amateur qui, comme le seigneur Pococurante dont parle Voltaire dans *Candide*, ne trouve rien de bon. Depuis cinquante ans cloué à l'orchestre de la comédie française, il n'a presque point abandonné sa place. Je l'observais : son visage s'épanouissait en voyant l'actrice chérie, et il mêlait ses *bravos* à ceux du public. « M^lle^ Gaussin, me dit-il enfin, était tant soit peu mielleuse; la Doligny manquait de grâce, et par-dessus le marché était laide. M^lle^ Mars reunit grace, figure, finesse, sensibilité; enfin, *c'est mon actrice*. » Je n'oubliai pas après la représentation de faire part à la charmante élève de Thalie de ce petit compliment, qui certes en vaut bien un autre. Voici des vers qu'on vient de lui adresser :

Brillante élève de Thalie,
Mars, qui te créa si jolie,
Qui t'inspira ce jeu piquant
Qui plait sans cesse, et sans cesse varie !
Tu sais passer en badinant
Des ris aux pleurs, des pleurs à la légèreté.
Un jour c'est la naïveté,
L'autre c'est la plaisanterie;
Et chez toi l'ingénuité
Est sœur de la coquetterie.

DU PUY DES ISLETS.

Théâtre du Vaudeville. — Première représentation de *Greuse*, ou *l'Accordée de Village*, vaudeville en un acte, par M^me^ Valory.

Greuse, après avoir joui pendant la majeure partie de sa vie, d'une réputation peut-être au-dessus de son talent, eut le malheur sur la fin de ses jours de voir, par un caprice assez fréquent de la fortune, qu'on ne l'estimait pas tout ce qu'il valait; on avait commencé par le placer trop haut, et l'on finit par ne pas lui rendre même la justice qui lui était due. Les grands tableaux de ce peintre sont oubliés depuis long-tems; mais ses petites compositions, le sentiment qu'on y trouve, les têtes détachées si remarquables

Digitized by Google

par leur expression, seront toujours distinguées parmi nos peintures de genre, et ses tableaux de chevalet sont plus estimés des amateurs que certaines compositions gigantesques de quelques peintres de l'école moderne.

Revenons au vaudeville de Greuse. C'est un sentiment louable que celui de la reconnaissance, mais il faut qu'il soit bien dirigé, et que son expression honore celui auquel on a voulu rendre hommage; je crois que l'intention de Mme Valory était bonne, mais après avoir vu son ouvrage, les spectateurs emporteront-ils une bonne opinion d'un homme qui abuse de la facilité avec laquelle il est reçu chez de bons paysans, de la confiance que toute une famille lui porte pour essayer de séduire une jeune fille et la ravir à celui qu'elle aimait, et auquel elle était fiancée avant son arrivée? tel est pourtant le fonds de la pièce nouvelle, composée en l'honneur de Greuse. Celui-ci se trouve avec Lemière au château de M. de Marigny: tous deux amateurs de la nature cherchent dans les campagnes, l'un des inspirations poétiques, l'autre des sujets de tableaux villageois. Greuse est particulièrement bien reçu chez un bon fermier qui doit marier sa fille avec un de ses voisins, auquel elle est déjà fiancée; l'arrivée de Greuse change toutes les dispositions de cette pauvre villageoise qui, flattée d'avoir attiré l'attention d'un Monsieur de la ville, dédaigne Alain son prétendu; Greuse qui trouve la petite personne fort à son gré, ne se fait aucun scrupule de violer les droits de l'hospitalité et de faire le malheur d'Alain; il veut épouser la fiancée. Lemière lui fait sentir combien ce projet est extravagant, odieux même; Greuse convient de ses torts, le tabellion est appelé, Alain épouse celle qu'il aime, et les acteurs groupés autour du garde-note, représentent le joli tableau de Greuse, *l'Accordée de Village*.

Tel est le vaudeville de Greuse, dont les couplets, partie si importante dans cette sorte d'ouvrage, sont très-faibles. Les caractères sont mal tracés; celui de Greuse manque de noblesse.

La petite paysanne qui veut abandonner pour un homme qu'elle connaît à peine, son fiancé, l'ami de son enfance, ne peut intéresser en sa faveur. Alain lui-même a bien de la bonté d'épouser une femme qui ne l'aime pas.

Si l'on me demande pourquoi j'ai traité sévèrement l'ouvrage d'une dame, et par quelle raison je n'ai pas en cette circonstance usé d'une indulgence dont toutes les femmes n'ont pas besoin, je répondrai qu'il est bien per-

Digitized by Google

mis à une dame de travailler pour le théâtre, mais que je pense que même en cas de succès, peut-être est-il plus convenable pour elle de garder l'anonyme; que Mme Valory a eu doublement tort de se faire nommer, puisqu'une bien faible partie du parterre avait témoigné le désir de savoir à qui on devait un ouvrage plus recommandable par l'intention que par l'exécution. B.

Le cabinet de physique de M. Lebreton n'est pas assez connu à Paris; ce savant modeste est de la vieille roche; il se contente d'être bien sûr de son affaire, de satisfaire ses auditeurs, et ne se doute pas, dans sa bonhomie que tout cela n'est pas suffisant, et que, dans ce pays, pour être estimé ce que l'on vaut, il faut faire parler de soi, devrait-on, comme Lemierre, faire sa besogne soi-même.

Je me promettais, depuis long-tems, de retourner chez M. Lebreton. Ses soirées, qu'il pourrait, à juste titre, appeler *Soirées amusantes*, m'avaient laissé un souvenir fort agréable; ma nouvelle visite m'a procuré assez de plaisir, pour que je veuille le faire partager. Le cabinet de physique de M. Lebreton est le plus beau et le plus complet que je connaisse. Parmi les instrumens qui le décorent, j'ai distingué une machine électrique et une machine pneumatique de la plus grande dimension; à l'aide de cette dernière, M. Lebreton exécute, en peu de minutes, la belle expérience de la congélation de l'eau. Les expériences sont également amusantes et instructives, et le plaisir qu'elles donnent, est d'autant plus vif qu'il est général, c'est-à-dire que les spectateurs qui ont quelques connaissances en physique, tout en appréciant le talent du professeur, se remettent au courant, et que ceux qui ne savent absolument rien, y trouvent cependant du plaisir, en acquérant quelques notions générales qui peuvent leur servir au besoin.

Après les expériences de physique, on descend dans le souterrain destiné à la fantasmagorie, ou si l'on aime mieux, à la psicagogie; ce lieu est admirablement choisi, car la scène est située dans les caveaux de l'ancienne abbaye, dans l'endroit même où ont été enterrés Frédégonde et Clotaire; ces souvenirs ajoutent à la terreur involontaire que l'on éprouve en descendant dans le séjour des évocations; toutes les apparitions ne doivent pourtant pas effrayer, car après quelques figures de démons qui

Digitized by Google

n'effrayent plus que les enfans, vous voyez paraître de jeunes beautés d'une figure si gracieuse et d'une tournure si élégante, qu'elles font regretter leur peu de solidité; car personne ne sait mieux que M. Lebreton le précepte de Boileau,

Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

La soirée est ordinairement terminée par la danse des ombres ou la représentation d'un orage dont les différens effets sont rendus avec une fidélité si scrupuleuse, que le machiniste même de l'Opéra ne ferait pas mal d'aller prendre quelques leçons du grand sorcier du faubourg Saint-Germain.

Enfin, après deux heures d'un plaisir d'autant plus vrai qu'il tourne au profit de l'instruction, on quitte le cabinet de M. Lebreton en formant le projet d'y revenir. B.

Les journaux quotidiens se sont long-tems occupé d'un procès en calomnie, intenté par M. Alexandre Duval, membre de l'Institut, contre M. André Murville, auteur d'un libelle intitulé *les Infinimens Petits*. La Cour impériale de Paris vient de prononcer définitivement dans cette affaire. Le libelle est supprimé; son auteur condamné en une *amende* de 100 francs, et dans tous les frais et dépens.

En rendant compte de ce jugement, le rédacteur d'un journal très-répandu, ajoute : « Cette cause, *pour l'honneur de la littérature*, n'aurait peut-être jamais dû être portée devant un tribunal. »

Cette observation nous paraît déplacée: la littérature n'était pour rien dans cette affaire. M. Duval ne se plaignait nullement des injures que le libelliste adressait à l'homme de lettres; il se plaignait d'avoir été calomnié comme citoyen, comme directeur d'un établissement public; il se plaignait de ce qu'on avait, sans son aveu, imprimé, publié des actes privés, ses lettres particulières, etc., etc. Il a obtenu justice; et tous les honnêtes gens ont dû voir avec intérêt qu'enfin le règne des calomniateurs et des libellistes était passé.

Sans doute que M. Duval, lorsqu'il s'est décidé à demander vengeance des calomines d'André Murville, avait présent à l'esprit ce passage de Voltaire qui nous paraît en effet devoir servir de règle à tout homme de lettres qui se respecte et veut être respecté.

Digitized by Google

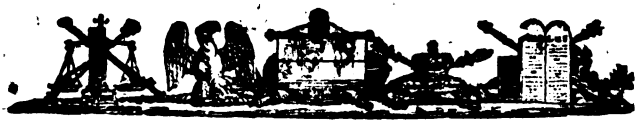
« Je ne répondrai jamais aux satires qu'on fera sur mes ouvrages ; il est d'un homme sage de les mépriser ; mais les calomnies personnelles, tant de fois imprimées et renouvelées, connues en France et chez les étrangers, exigent qu'on prenne une fois la peine de les confondre. L'honneur est d'une autre espèce que la réputation d'auteur : l'amour-propre d'un écrivain doit se taire ; mais la probité d'un homme accusé doit parler, afin qu'on ne dise pas :

Pudet hæc opprobria nobis
Et dici potuisse, et non potuisse refelli. »

(VOLTAIRE, tom. I de la *Correspondance*.)

AVIS. — Dans le Recueil des Nouvelles traduites, ou imitées par Mme de Montolieu, qui vient de paraître chez M. Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23, à Paris, on a omis d'indiquer les noms des auteurs allemands de quelques-unes de ses nouvelles. *Nanthilde*, ou *la Vallée de Balbella*, est de M. Auguste Lafontaine ; *Cécile de Rodeck*, ou *les Regrets*, ainsi que *Sophie d'Alwin*, ou *le Séjour aux eaux de B****, sont de Mme Caroline Pichler ; *la Découverte des eaux de Wissembourg* est en partie de M. J. R. Wyss, de Berne. Les noms d'auteurs si généralement connus et estimés, ne peuvent qu'ajouter à l'intérêt qu'y prendra le lecteur, et Mme de Montolieu, affligée de l'oubli de l'éditeur, se doit à elle-même, ainsi qu'à ces auteurs, de faire connaître les sources où elle a puisé.

Digitized by Google



POLITIQUE.

M. le général Thouvenot a eu en Espagne un engagement très-vif sur la route de Miranda à Vittoria avec des insurgés réunis en nombre considérable. Les détachemens et les cadres des régimens qu'il commendait on fait face sur tous les points; l'escorte de prisonniers, le convois que les détachemens escortaient sont arrivés à leur destination. Le détail d'une expédition plus importante vient aussi d'être publié.

« Au mois de septembre dernier, lorsque le général Caffarelli, commandant l'armée du nord; retira une partie de ses troupes de la Biscaye, et vint avec des renforts se réunir à l'armée de Portugal, pour faire le siége de Burgos, les insurgés profitèrent de l'évacuation momentanée de plusieurs postes de la côte pour s'y établir, et ils se fortifièrent sur-tout à Castro, position maritime importante, défendue par la nature encore mieux que par l'art. C'est de là qu'ils communiquaient régulièrement avec les Anglais, qu'ils recevaient d'eux des armes, des munitions et des vivres, et que ces derniers à leur tour troublaient tout le commerce de la côte, et interceptaient les communication de Bayonne et de Santona. La difficulté de conduire de l'artillerie jusqu'à cette place, à traver les montagnes presqu'inaccessibles qui l'entoure et la défendent, en avait jusqu'ici retardé la reprise. Néanmoins, le général Clausel, commandant l'armée du Nord, ayant eu l'ordre d'entreprendre cette opération, en a chargé le général Foy, commandant la 1re division de l'armée de Portugal (détachée momentanément à l'armée du Nord), qui l'a exécutée, et qui a enlevé d'assaut la place de Castro, après un siége de dix à douze jours. »

Les pièces qui accompagnent cette note offrent les détails du siége, et renferment les témoignages de la plus vive satisfaction pour la conduite du général Charles Lamet, commandant à Santona; M. le général Saint-Paul; l'officier d'artillerie Cayot, tué à la tranchée; le chef de bataillon du génie Plazanet; les chefs de bataillon Godin, Magistadi, etc., etc.; les 6e et 2e régimens légers, le 76e, le 6e régiment italien.

Digitized by Google

Les gazettes allemandes contiennent les détails suivans : Dantzick est occupé par une garnison, et commandée par un chef qui justifient hautement leur renommée, et l'idée que l'on avait conçue de leurs moyens et de leur courage. Ces assiégés d'une nature bien extraordinaire sont devenus assiégeans ; les forces russes qui les tenaient en échec ont été, en partie, appelées au secours des alliés battus successivement sur la Saale, sur l'Elbe, sur la Sprée et sur la Neiss. La garnison de Dantzick est sortie de ses murailles. L'étendue de son fourrage et de ses reconnaissances a été telle que l'allarme a été portée jusqu'à Elbing et Marienbourg. Le tocsin sonnait par-tout, annonçant le passage de la Vistule par les braves assiégés. De son côté, le corps polonais aux ordres du prince Poniatwski et les saxons sous ses ordres, ont quitté Cracovie, traversant la Silésie autrichienne et la Moravie. Ce corps est arrivé sur les frontières de Bohême se dirigeant vers la Saxe. Le comte de Bubna est de retour à Vienne du quartier-général de l'Empereur Napoléon. Il est descendu le 20 chez M. de Metternich, ministre des affaires étrangères, et ce ministre l'a conduit sur-le-champ à Laxembourg.

Voici ce qu'on écrivait de Nuremberg, en date du 26 mai :

« Ce fut le 18, à deux heures après midi, que l'Empereur Napoléon quitta Dresde. Le roi de Saxe l'accompagna à cheval jusqu'à la maison de la chaussée. L'Empereur coucha à Hartha. Le lendemain, ce monarque prit une exacte connaissance de tous les endroits où, deux jours auparavant, ses troupes, sous les ordres du maréchal duc de Tarente, avaient eu divers engagemens très-vifs avec l'arrière-garde des armées russe et prussienne qui se repliaient sur Bautzen. La ville de Bischoffswerda, qui se trouvait au milieu du feu et des ennemis, a considérablement souffert dans cette occasion ; elle était composée de 327 maisons ; toutes, à l'exception de deux ou trois, ont été pillées et brûlées par les ennemis. L'Empereur, par un mouvement de cette générosité qui lui est naturelle, a ordonné sur-le-champ qu'on lui fit un rapport des pertes essuyées par les habitans, en promettant formellement de les dédommager. Le quartier-général impérial fut établi le 19 à Forstchen ; le 20, l'Empereur était en présence de l'ennemi.

» La vieille enceinte de la ville de Bautzen, le château d'Ortenbourg, la place du tir, toutes les hauteurs des environs étaient garnies d'une nombreuse artillerie ; les portes

Digitized by Google

étaient fermées ; toute communication au-dehors était interdite : c'était dans cette position, que les Russes regardaient comme inexpugnable, qu'ils se flattaient de triompher des Français, et de pouvoir attendre des secours. Tous ces préparatifs ont été inutiles, et n'ont pu arrêter la valeur des soldats de Napoléon. Le 19, l'Empereur resta dix heures à cheval, et parcourut une ligne de 200,000 hommes ; à onze heures du soir, il visitait encore les avant-postes les plus avancés, étudiait les positions de l'ennemi, observait tous ses feux. Ce n'est qu'à un génie aussi actif, aussi infatigable, qu'il est donné de fixer perpétuellement la victoire qui échappe quelquefois des mains des guerriers les plus renommés. Les dispositions de l'Empereur étaient si bien prises, que la victoire du 20 n'a pas été un moment douteuse. La ville de Bautzen n'a pas souffert ; l'ennemi n'a pas eu le tems d'y commettre du dégât, suivant sa coutume. Le soir de cette glorieuse journée, le prince de Neuchâtel, déjà à trois lieues plus loin que Bautzen, expédiait un courrier au roi de Saxe, et le courrier avait ordre de continuer sur-le-champ sa route pour Munich. Le gain de cette bataille a décidé du sort de la Lusace, et doit délivrer entièrement la Saxe de tous les ennemis qui étaient encore sur son territoire. Nous attendons avec impatience des nouvelles ultérieures ; les Français ne sont pas gens à s'arrêter au milieu des victoires. »

Relativement au matériel de l'armée et à ses moyens de subsistance, voici des détails donnés de Dresde, en date du 22 mai.

« L'Empereur Napoléon a su pourvoir avec une admirable sagesse à la subsistance de ses armées, et les vivres y sont en abondance. L'intendant-général, le comte Mathieu Dumas, fait venir des contrées les plus éloignées d'immenses quantités de pain. Il arrive tous les jours 100 mille rations à Dresde, et cette ville en fournit encore elle-même une quantité considérable. Les routes de Freyberg, de Chemnitz, de Leipsick, sont couvertes de chariots chargés de vivres ; la seule ville de Leipsick envoie tous les jours dix mille livres de pain, la ville de Misnie en fournit la même quantité. On tire les plus grands secours du grand-duché de Wurtzbourg et des provinces bavaroises de la Franconie. On amène journellement du riz et du biscuit de Mayence, et des troupes de bœufs arrivent de tous les côtés. »

Les nouvelles de Francfort continuent en même tems à représenter cette ville comme le lieu non interrompu du

Digitized by Google

passage des corps et détachemens qui rejoignent l'armée ; il passe sur-tout beaucoup de cavalerie, des régimens attachés à la garde, des trains d'artillerie, et des convois de munitions considérables.

Après la triple victoire qui a signalé sur la Sprée les armes de l'Empereur dans les journées du 20, du 21 et du 22, l'Empereur a marché sur Glogau, et un des corps de son armée sur Berlin. Voici les relations officielles de ces grands événemens.

L'Empereur Alexandre et le roi de Prusse attribuaient la perte de la bataille de Lutzen à des fautes que leurs généraux avaient commises dans la direction des forces combinées, et sur-tout aux difficultés attachées à un mouvement offensif de 150 à 180 mille hommes. Ils résolurent de prendre la position de Bautzen et de Hochkirch, déjà célèbre dans l'histoire de la guerre de sept ans; d'y réunir tous les renforts qu'ils attendaient de la Vistule et d'autres points en arrière; d'ajouter à cette position tout ce que l'art pourrait fournir de moyens, et là, de courir les chances d'une nouvelle bataille dont toutes les probabilités leur paraissaient être en leur faveur.

Le duc de Tarente, commandant le 11e corps, était parti de Bischofswerda, le 15; et se trouvait le 15 au soir à une portée de canon de Bautzen, où il reconnut toute l'armée ennemie. Il prit position.

Dès ce moment, les corps de l'armée française furent dirigés sur le camp de Bautzen.

L'Empereur partit de Dresde le 18 : il coucha à Harta, et le 19, il arriva, à dix heures du matin, devant Bautzen. Il employa toute la journée à reconnaître les positions de l'ennemi.

On apprit que les corps russes de Barclay de Tolly, de Langeron et de Sass, et le corps prussien de Kleist avaient rejoint l'armée combinée, et que sa force pouvait être évaluée de 150 à 160,000 hommes.

Le 19 au soir, la position de l'ennemi était la suivante : sa gauche était appuyée à des montagnes couvertes de bois et perpendiculaires au cours de la Sprée, à-peu-près à une lieue de Bautzen. Bautzen soutenait son centre. Cette ville avait été crénelée, retranchée et couverte par des redoutes. La droite de l'ennemi s'appuyait sur des mamelons fortifiés qui défendaient les débouchés de la Sprée, du côté du village de Nimschütz : tout son front était couvert sur la Sprée. Cette position très-forte n'était qu'une première position.

Digitized by Google

On apercevait distinctement, à 3000 toises en arrière, de la terre fraîchement remuée et des travaux qui marquaient leur seconde position. La gauche était encore appuyée aux mêmes montagnes, à 2000 toises en arrière de celle de la première position, et fort en avant du village de Hochkirch. Le centre était appuyé à trois villages retranchés, où l'on avait fait tant de travaux qu'on pouvait les considérer comme des places fortes. Un terrain marécageux et difficile couvrait les trois quarts du centre. Enfin leur droite s'appuyait en arrière de la première position, à des villages et à des mamelons également retranchés.

L. front de l'armée ennemie, soit dans la première, soit dan. la seconde position, pouvait avoir une lieue et demie.

D'après cette reconnaissance, il était facile de concevoir comment, malgré une bataille perdue comme celle de Lutzen, et huit jours de retraite, l'ennemi pouvait encore avoir des espérances dans les chances de la fortune. Selon l'expression d'un officier russe à qui on demandait ce qu'ils voulaient faire : « *Nous ne voulons*, disait-il, *ni avancer, ni reculer.* » — *Vous êtes maîtres du premier point*, répondit un officier français ; *dans peu de jours, l'événement prouvera si vous êtes maîtres de l'autre!* Le quartier-général des deux souverains était au village de Natchen.

Au 19, la position de l'armée française était la suivante:

Sur la droite était le duc de Reggio, s'appuyant aux montagnes sur la rive gauche de la Sprée, et séparé de la gauche de l'ennemi par cette vallée. Le duc de Tarente était devant Bautzen, à cheval sur la route de Dresde. Le duc de Raguse était sur la gauche de Bautzen, vis-à-vis le village de Niemenschütz. Le général Bertrand était sur la gauche du duc de Raguse, appuyé à un moulin à vent et à un bois, et faisant mine de déboucher de Jaselitz sur la droite de l'ennemi.

Le prince de la Moskowa, le général Lauriston et le général Reynier étaient à Hoyerswerda, sur la route de Berlin, hors de ligne et en arrière de notre gauche.

L'ennemi, ayant appris qu'un corps considérable arrivait par Hoyerswerda, se douta que les projets de l'Empereur étaient de tourner la position par la droite, de changer le champ de bataille, de faire tomber tous ses retranchemens élevés avec tant de peine, et l'objet de tant d'espérances. N'étant encore instruit que de l'arrivée du général Lauriston, il ne supposait pas que cette colonne fût de plus de 18 à

Digitized by Google

20,000 hommes. Il détacha donc contr'elle, le 19 à 4 heures du matin, le général York, avec 12 mille Prussiens, et le général Barclay de Tolly, avec 18 mille Russes. Les Russes se placèrent au village de Klix, et les Prussiens au village de Weissig.

Cependant le comte Bertrand avait envoyé le général Pery, avec la division italienne, à Kœnigswartha, pour maintenir notre communication avec les corps détachés. Arrivé à midi, le général Pery fit de mauvaises dispositions; il ne fit pas fouiller la forêt voisine. Il plaça mal ses postes, et à quatre heures, il fut assailli par un *hourra* qui mit du désordre dans quelques bataillons. Il perdit 600 hommes, parmi lesquels se trouve le général de brigade italien Balathier, blessé; deux canons et trois caissons; mais la division ayant pris les armes, s'appuya au bois, et fit face à l'ennemi.

Le comte de Valmy étant arrivé avec de la cavalerie, se mit à la tête de la division italienne, et reprit le village de Kœnigswartha. Dans ce même moment, le corps du comte Lauriston, qui marchait en tête du prince de la Moskowa pour tourner la position de l'ennemi, parti de Hoyerswerda, arriva sur Weissig. Le combat s'engagea, et le corps d'York aurait été écrasé, sans la circonstance d'un défilé à passer, qui fit que nos troupes ne purent arriver que successivement. Après trois heures de combat, le village de Weissig fut emporté, et le corps d'York, culbuté; fut rejeté de l'autre côté de la Sprée.

Le combat de Weissig serait seul un événement important. Un rapport détaillé en fera connaître les circonstances.

Le 19, le comte Lauriston coucha donc sur la position de Weissig; le prince de la Moskowa à Mankersdorf, et le comte Regnier à une lieue en arrière. La droite de la position de l'ennemi se trouvait évidemment débordée.

Le 20, à huit heures du matin, l'Empereur se porta sur la hauteur en arrière de Bautzen. Il donna ordre au duc de Reggio de passer la Sprée et d'attaquer les montagnes qui appuyaient la gauche de l'ennemi; au duc de Tarente de jeter un pont sur chevalets sur la Sprée, entre Bautzen et les montagnes; au duc de Raguse de jeter un autre pont sur chevalets sur la Sprée, dans l'enfoncement que forme cette rivière sur la gauche, à une demi-lieue de Bautzen; au duc de Dalmatie, auquel S. M. avait donné le commandement supérieur du centre, de passer la Sprée pour

Digitized by Google

inquiéter la droite de l'ennemi ; enfin, au prince de la Moskowa, sous les ordres duquel étaient le 3e corps, le comte Lauriston et le général Regnier, de se rapprocher sur Klix, de passer la Sprée, de tourner la droite de l'ennemi, et de se porter sur son quartier-général de Wurtchen, et de là sur Weissenberg.

A midi, la canonnade s'engagea. Le duc de Tarente n'eut pas besoin de jeter son pont sur chevalets; il trouva devant lui un pont de pierre, dont il força le passage. Le duc de Raguse jeta son pont; tout son corps d'armée passa sur l'autre rive de la Sprée. Après six heures d'une vive canonnade et plusieurs charges que l'ennemi fit sans succès, le général Compans fit occuper Bautzen; le général Bonnet fit occuper le village de Niedknyn, et enleva au pas de charge un plateau qui le rendit maître de tout le centre de la position de l'ennemi; le duc de Reggio s'empara des hauteurs, et à sept heures du soir, l'ennemi fut rejeté sur sa seconde position. Le général Bertrand passa un des bras de la Sprée; mais l'ennemi conserva les hauteurs qui appuyaient sa droite, et par ce moyen se maintint entre le corps du prince de la Moskowa et notre armée.

L'Empereur entra à huit heures du soir à Bautsen, et fut accueilli par les habitans et par les autorités avec les sentimens que devaient avoir des alliés, heureux de se trouver délivrés des Stein, des Kotzbue et des cosaques. Cette journée, qu'on pourrait appeler, si elle était isolée, *la bataille de Bautzen*, n'était que le prélude de la bataille de Wurtchen.

Cependant l'ennemi commençait à comprendre la possibilité d'être forcé dans sa position. Ses espérances n'étaient plus les mêmes, et il devait avoir dès ce moment le présage de sa défaite. Déjà toutes ses dispositions étaient changées.

Le destin de la bataille ne devait plus se décider derrière ses retranchemens. Ses immenses travaux et 300 redoutes devenaient inutiles.

La droite de sa position qui était opposée au 4e corps, devenait son centre, et il était obligé de jeter sa droite, qui formait une bonne partie de son armée, pour l'opposer au prince de la Moskowa, dans un lieu qu'il n'avait pas étudié et qu'il croyait hors de sa position.

Le 21, à 5 heures du matin, l'Empereur se porta sur les hauteurs, à trois-quarts de lieues en avant de Bautsen.

Digitized by Google

Le duc de Reggio soutenait une vive fusillade sur les hauteurs que défendait la gauche de l'ennemi. Les Russes qui sentaient l'importance de cette position, avaient placé là une forte partie de leur armée, afin que leur gauche ne fût pas tournée. L'Empereur ordonna aux ducs de Reggio et de Tarente d'entretenir ce combat, afin d'empêcher la gauche de l'ennemi de se dégarnir et de lui masquer la véritable attaque dont le résultat ne pouvait pas se faire sentir avant midi ou une heure.

A 11 heures, le duc de Raguse marcha à mille toises en avant de sa position, et engagea une épouvantable canonnade devant les redoutes et tous les retranchemens ennemis.

La garde et la réserve de l'armée, infanterie et cavalerie, masquées par un rideau, avaient des débouchés faciles pour se porter en avant par la gauche ou par la droite, selon les vicissitudes que présenterait la journée. L'ennemi fut tenu ainsi incertain sur le véritable point d'attaque.

Pendant ce tems, le prince de la Moskowa culbutait l'ennemi au village de Klix, passait la Sprée, et menait battant ce qu'il avait devant lui jusqu'au village de Preilitz. A dix heures il enleva le village; mais les réserves de l'ennemi s'étant avancées pour couvrir le quartier-général, le prince de la Moskowa fut ramené et perdit le village de Preilitz. Le duc de Dalmatie commença à déboucher à une heure après-midi. L'ennemi, qui avait compris tout le danger dont il était menacé par la direction qu'avait prise la bataille, sentit que le seul moyen de soutenir avec avantage le combat contre le prince de la Moskowa, était de nous empêcher de déboucher. Il voulut s'opposer à l'attaque du duc de Dalmatie. Le moment de décider la bataille se trouvait dès-lors bien indiqué. L'Empereur, par un mouvement à gauche, se porta, en 20 minutes, avec la garde, les quatre divisions du général Latour-Maubourg et une grande quantité d'artillerie, sur le flanc de la droite de la position de l'ennemi, qui était devenue le centre de l'armée russe.

La division Morand et la division Wurtembergeoise enlevèrent le mamelon dont l'ennemi avait fait son point d'appui.

Le général Devaux établit une batterie dont il dirigea le feu sur les masses qui voulaient reprendre la position. Les généraux Dulauloy et Drouot, avec soixante pièces de batteries de réserve, se portèrent en avant. Enfin le duc de

Digitized by Google

Trévise, avec les divisions Dumoutier et Barrois de la jeune garde, se dirigea sur l'auberge de Klein-Baschwitz coupant le chemin de Wurtchen à Bautzen.

L'ennemi fut obligé de dégarnir sa droite pour parer à cette nouvelle attaque. Le prince de la Moskowa en profita et marcha en avant. Il prit le village de Preisig, et s'avança, ayant débordé l'armée ennemie, sur Wurtchen. Il était trois heures après-midi, et lorsque l'armée était dans la plus grande incertitude du succès, et qu'un feu épouvantable se faisait entendre sur une ligne de trois lieues, l'Empereur annonça que la bataille était gagnée.

L'ennemi voyant sa droite tournée se mit en retraite, et bientôt sa retraite devint une fuite.

A sept heures du soir, le prince de la Moskowa et le général Lauriston, arrivèrent à Wurtchen. Le duc de Raguse reçut alors l'ordre de faire un mouvement inverse de celui que venait de faire la garde, occupa tous les villages retranchés, et toutes les redoutes que l'ennemi était obligé d'évacuer, s'avança dans la direction d'Hochkirck, et prit ainsi en flanc toute la gauche de l'ennemi qui se mit alors dans une épouvantable déroute. Le duc de Tarente, de son côté, poussa vivement cette gauche et lui fit beaucoup de mal.

L'Empereur coucha sur la route au milieu de sa garde à l'auberge de Klein-Baschwitz. Ainsi, l'ennemi forcé dans toutes ses positions, laissa en notre pouvoir le champ de bataille couvert de ses morts et de ses blessés, et plusieurs milliers de prisonniers.

Le 22, à quatre heures du matin, l'armée française se mit en mouvement. L'ennemi avait fui toute la nuit par tous les chemins et par toutes les directions. On ne trouva ses premiers postes qu'au-delà de Weissenberg, et il n'opposa de la résistance que sur les hauteurs en arrière de Reichenbach. L'ennemi n'avait pas encore vu notre cavalerie.

Le général Lefebvre Desnouettes, à la tête de 1500 chevaux des lanciers polonais et des lanciers rouges de la garde, chargea, dans la plaine de Reichenbach, la cavalerie ennemie et la culbuta. L'ennemi, croyant qu'ils étaient seuls, fit avancer une division de cavalerie, et plusieurs divisions s'engagèrent successivement. Le général Latour-Maubourg, avec ses 14,000 chevaux et les cuirassiers français et saxons, arriva à leur secours, et plusieurs charges de cavalerie eurent lieu.

Digitized by Google

L'ennemi, tout surpris de trouver devant lui 15 à 16,000 hommes de cavalerie, quand il nous en croyait dépourvus, se retira en désordre. Les lanciers rouges de la garde se composent en grande partie des volontaires de Paris et des environs. Le général Lefebvre Desnouettes et le général Colbert, leur colonel en font le plus grand éloge. Dans cette affaire de cavalerie, le général Bruyère, général de cavalerie légère de la plus haute distinction, a eu la jambe emportée par un boulet.

Le général Reynier se porta avec le corps saxon sur les hauteurs au-delà de Reichenbach, et poursuivit l'ennemi jusqu'au village de Hotterndorf. La nuit nous prit à une lieu de Gœrlitz. Quoique la journée eût été extrêmement longue, puisque nous nous trouvions à huit lieues du champ de bataille, et que les troupes eussent éprouvé tant de fatigues, l'armée française aurait couché à Gœrlitz; mais l'ennemi avait placé un corps d'arrière-garde sur la hauteur en avant de cette ville, et il aurait fallu une demi-heure de jour de plus pour la tourner par la gauche. L'Empereur ordonna donc qu'on prît position.

Dans les batailles du 20 et du 21, le général wurtembergeois Franquemont et le général Laurences ont été blessés. Notre perte dans ces journées peut s'évaluer à 11 ou 12,000 hommes tués ou blessés. Le soir de la journée du 22, à sept heures, le grand-maréchal duc de Frioul, étant sur une petite éminence à causer avec le duc de Trévise et le général Kirgener, tous les trois pied à terre et assez éloignés du feu, un des derniers boulets de l'ennemi rasa de près le duc de Trévise, ouvrit le bas-ventre au grand-maréchal, et jeta roide mort le général Kirgener. Le duc de Frioul se sentit aussitôt frappé à mort; il expira douze heures après. — Dès que les postes furent placés et que l'armée eut pris ses bivouacs, l'Empereur alla voir le duc de Frioul. Il le trouva avec toute sa connaissance, et montrant le plus grand sang-froid.

Le duc serra la main de l'Empereur, qu'il porta sur ses lèvres. « Toute ma vie, lui dit-il, a été consacrée » à votre service, et je ne la regrette que par l'utilité » dont elle pouvait vous être encore! — Duroc, lui dit » l'Empereur, il est une autre vie! C'est là que vous » irez m'attendre, et que nous nous retrouverons un » jour!—Oui, sire, mais ce sera dans 30 ans, quand vous » aurez triomphé de vos ennemis et réalisé toutes les espé-

Digitized by Google

» rances de notre patrie.... J'ai vécu en honnête homme; » je ne me reproche rien. Je laisse une fille, Votre Majesté » lui servira de père. »

L'Empereur, serrant de la main droite le grand-maréchal, resta un quart d'heure la tête appuyée sur sa main gauche dans le plus profond silence. Le grand maréchal rompit le premier ce silence : « Ah Sire ! allez-vous en ! ce spectacle « vous peine ! » L'Empereur s'appuyant sur le duc de Dalmatie et sur le grand écuyer, quitta le duc de Frioul sans pouvoir lui dire autre chose que ces mots : « Adieu, donc, mon ami ! » Sa majesté rentra dans sa tante, et ne reçut personne pendant toute la nuit.

Le 23, à neuf heures du matin, le général Reynier entra dans Gœrlitz. Des ponts furent jetés sur la Neisse, et l'armée se porta au-delà de cette rivière.

Au 23 au soir, le duc de Bellune était sur Botzenberg; le comte Lauriston avait son quartier-général à Hohckirch, le comte Regnier en avant de Trotskendorf sur le chemin de Lauban, et le compte Bertrand en arrière du même village; le duc de Tarente était sur Schœnberg; l'Empereur était à Gœrlitz.

Un parlementaire envoyé par l'ennemi, portait plusieurs lettres, où l'on croit qu'il est question de négocier un armistice.

L'armée ennemie s'est retirée, par Banzlau et Lauban, en Silésie. Toute la Saxe est délivrée de ses ennemis, et dès demain 24, l'armée française sera en Silésie.

L'ennemi a brûlé beaucoup de bagages, fait sauter beaucoup de parcs, disséminé dans les villages une grande quantité de blessés. Ceux qu'il a pu emmener sur des charrettes n'étaient pas pansés; les habitans en portent le nombre à plus de 18,000. Il en est resté plus de 10,000 en notre pouvoir.

La ville de Gœrlitz, qui compte 8 à 10,000 habitans, a reçu les français comme des libérateurs.

La ville de Dreste et le ministère saxon ont mis la plus grande activité à approvisionner l'armée, qui jamais n'a été dans une plus grande abondance.

Quoiqu une grande quantité de munition ait été consommée, les ateliers de Torgau et de Dresde, et les convois qui arrivent, par les soins du général Sorbier, tiennent notre artillerie bien approvisionnée.

On a des nouvelles de Glogau, Custrin et Stettin. Toutes ces places étaient dans un bon état.

Digitized by Google

Ce récit de la bataille de Wurtchen ne peut être considéré que comme un esquisse. L'état-major-général recueillera les rapports qui feront connaître les officiers, soldats et les corps qui se sont distingués.

Dans le petit combat du 22, à Reichenbach, nous avons acquis la certitude que notre jeune cavalerie est, à nombre égal, supérieur à celle de l'ennemi.

Nous n'avons pu prendre de drapeaux; l'ennemi les retire toujours du champ de bataille. Nous n'avons pris que 19 canons, l'ennemi ayant fait sauter ses parcs et caissons. D'ailleurs, l'Empereur tient sa cavalerie en réserve, et jusqu'à ce qu'elle soit assez nombreuse, il veut la ménager.

Du 25 au soir. — Le prince de la Moskowa, ayant sous ses ordres les corps du général Lauriston et du général Reynier, avait forcé, le 24, le passage de la Neiss, et le 25 au matin, le passage de la Queiss, et était arrivé à Buntzlau. Le général Lauriston avait son quartier-général à mi-chemin de Buntzlau, à Haynau.

Le quartier-général de l'Empereur était, le 25 au soir, à Buntzlau.

Le duc de Bellune était à Wehrau, sur la Queiss.

Le général Bertrand était entré, le 24, à Lauban, et le 25 il avait suivi l'ennemi.

Le duc de Tarente, après avoir passé la Queiss, avait eu un combat avec l'arrière-garde ennemie. L'ennemi, encombré de charrettes de blessés et de bagages, voulut tenir. Le duc de Tarente eut ses trois divisions engagées. Le combat fut vif; l'ennemi souffrit beaucoup. Le duc de Tarente avait, le 25 au soir, son quartier-général à Stegkight.

Le duc de Raguse était à Ottendorf.

Le duc de Reggio était parti de Bautzen, marchant sur Berlin par la route de Luckau.

Nos avant-postes n'étaient plus qu'à une marche de Glogau.

C'est à Buntzlau que le général russe Koutousof est mort il y a six semaines. Nos armées n'ont trouvé dans ce pays aucune exaltation. Les esprits y sont comme à l'ordinaire. La *landwehr* et le *landsturm* n'ont existé que dans les journaux, du moins dans ce pays-ci; et les habitans sont bien loin d'adhérer au conseil des Russes, de brûler leurs maisons et de dévaster leur pays.

Le général Durosnel est resté en qualité de gouverneur

Digitized by Google

à Dresde. Il commande toutes les troupes et garnisons françaises en Saxe.

Plusieurs corps français se dirigent sur Berlin où il paraît que l'on démanage et où l'on s'attend depuis quelques jours à voir arriver l'armée.

Du 27. — Le 26, le quartier-général du comte de Lauriston était à Haynau. Un bataillon du général Maison a été chargé inopinément, à cinq heures du soir par 3 mille chevaux, et a été obligé de se reployer sur un village. Il a perdu deux pièces de canon et trois caissons qui étaient sous sa garde. La division a pris les armes; l'ennemi a voulu charger sur le 153e régiment; mais il a été chassé du champ de bataille, qu'il a laissé couvert de morts. Parmi les tués se trouvent le colonel et une douzaine d'officiers des gardes-du-corps de Prusse, dont on a apporté les décorations.

Le 27, le quartier-général de l'Empereur était à Liegnitz, où se trouvaient la jeune et le vieille garde et les corps du général Lauriston et du général Regnier. Le corps du prince de la Moskowa était à Haynau; celui du duc de Bellune manœuvrait sur Glogau. Le duc de Tarente était à Goldberg. Le duc de Raguse et le comte Bertrand étaient sur la route de Goldberg à Liegnitz.

Il paraît que toute l'armée ennemie a pris la direction de Jauer et de Schweidnitz.

On ramasse bon nombre de prisonniers. Les villages sont pleins de blessés ennemis.

Liegnitz est une assez jolie ville de 10,000 habitans. Les autorités l'avaient quittée par ordre exprès, ce qui mécontente fort les habitans et les paysans du cercle. Le comte Daru a été en conséquence chargé de former de nouvelles magistratures.

Tous les gens de la cour et toute la noblesse qui avaient évacué Berlin, s'étaient retirés à Breslau, aujourd'hui ils évacuent Breslau, et une partie se retire en Bohême.

Les lettres interceptées ne parlent que de la consternation de l'ennemi et des pertes énormes qu'il a faites à la bataille de Wurtchen.

Du 29. — Le duc de Bellune s'est porté sur Glogau. Le général Sébastiani a rencontré près de Sprottau un convoi ennemi, l'a chargé, lui a pris 20 pièces de canon, 80 caissons et 500 prisonniers.

Le duc de Raguse est arrivé le 28 au soir à Janer, poussant l'arrière-garde ennemie dont il avait tourné la position

Digitized by Google

sur ce point. Il lui a fait 300 prisonniers. Le duc de Tarente et le comte Bertrand étaient arrivés à la hauteur de cette ville.

Le 28, à la pointe du jour, le prince de la Moskowa, avec les corps du comte Lauriston et du général Regnier, s'était porté sur Neumark; ainsi notre avant-garde n'est plus qu'à sept lieues de Breslau.

Le 29, à dix heures du matin, le comte Schouvalow, aide-de-camp de l'Empereur de Russie, et le général Kleist, général de division prussien, se sont présentés aux avant-postes. Le duc de Vicence a été parlementer avec eux. On croit que cette entrevue est relative à la négociation de l'armistice.

On a des nouvelles de nos places, qui sont toutes dans la meilleure situation.

Les ouvrages qui défendaient le champ de bataille de Wurchen sont très-considérables; aussi l'ennemi avait-il dans ces retranchemens la plus grande confiance. On peut s'en faire une idée quand on saura que c'était le travail de 10,000 ouvriers pendant trois mois; car c'est depuis le mois de février que les Russes travaillaient à cette position qu'ils considéraient comme inexpugnable.

Il parait que le général Wittgenstein a quitté le commandement de l'armée combinée : c'est le général Barclay de Tolly qui la commande.

L'armée est ici dans le plus beau pays possible; la Silésie est un jardin continu où l'armée se trouve dans la plus grande abondance de tout.

Pendant que l'Empereur marche sur l'Oder, et qu'un de ses plus illustres lieutenans se dirige sur Berlin, et qu'un autre, le prince d'Eckmull, est entré à Hambourg secondé par 10,000 danois, il est curieux de voir quelle proclamation a suivi, dans cette résidence, la fameuse ordonnance sur la levée en masse, sur ce *landsturm*, auquel le salut public a été confié sous de si funestes auspices, et à l'aide de moyens si désastreux. Cette nouvelle proclamation est du 18 mai, deux jours avant les événemens de Bautzen et d'Hochkirchen. Elle porte que la prudence oblige *à faire emmener les objets* dont le transport pourrait plus tard devenir difficile. « Cependant, y est-il dit, le public ne doit pas concevoir d'alarmes. Le lieutenant-général Bulow est près de couvrir la résidence royale par une force suffisante; « quand une force ennemie le contraindrait à se retirer sur Berlin, il

Digitized by Google

serait renforcé à tems, et l'ennemi ne pourrait pénétrer. *Si des serviteurs des classes élevées s'absentent*, ils le font par ordre exprès du roi. Les faibles qui s'éloigneraient par crainte, peuvent le faire; leur lâcheté ne ferait que nuire. On ne négligera aucune mesure de prudence; on fera toutes les dispositions que les circonstances exigeront, mais on espère que le public ne jugera pas de ces dispositions que l'intérêt général et cette capitale sont en plus grand danger.» Depuis cette proclamation, il paraît qu'un grand nombre d'habitans se sont crus des serviteurs d'un ordre élevé, et qu'ils ont jugé à propos de précéder, dans sa retraite prochaine, le corps qui, sous les ordres du général Bulow, doit inspirer tant de sécurité à la capitale.

Quant aux Anglais, les relations qu'ils reçoivent du nord, que leurs agens leur adressent sans y croire, et que leur ministère publie sans en être la dupe, continuent, comme on doit s'y attendre, a être très-favorables aux alliés. Il n'entrait pas dans le plan des alliés de défendre la Saale; ils ne voulaient tenir que sur l'Elbe. Ils ont remporté la victoire à Lutzen; ils y sont demeurés maîtres du champ de bataille; mais dans la nuit, ils ont cru devoir se diriger sur l'Elbe, repasser ce fleuve, et donner à l'Empereur la satisfaction digne de lui de ramener son auguste allié dans sa capitale. Quand les relations de Bautzen et de Wischen seront parvenues aux Anglais, ils trouveront encore un moyen de faire comprendre comment les alliés ne voulaient point tenir dans ses positions, ou comment après avoir repoussé toutes les attaques, ils ont cru devoir se retirer en Silésie et se faire rejeter sur l'Oder. Les écrivains anglais n'éprouvent, à cet égard, aucun embarras, aucune difficulté, si ce n'est peut-être désormais à varier les formes de leur style pour des raisonnemens si long-tems employés, et pour soutenir un artifice tombé même aux yeux de ses auteurs dans le discrédit le plus complet. Il n'y a que sur la mission du comte Schouvalow, et du général Kleist auprès de l'Empereur, qu'il leur sera peut-être difficile de donner le change à l'opinion.

S....

ERRATA pour le dernier N°.

Page 432, ligne 11. *Œuvres poétiques et morales du Cher-Rassier*, lisez : *du Cher. Rallier.*

Digitized by Google

MERCURE

DE FRANCE.

N° DCXXI. — *Samedi* 12 *Juin* 1813.

POÉSIE.

ÉPITRE A M. LE MERCIER,

Membre de l'Institut, qui avait adressé des vers aux jeunes gens qui suivent le cours de poésie latine de M. TISSOT.

QUAND vos chants, à nos pleurs, viennent se marier
Qui vous reconnaîtrait dans la foule classique ?
Vous avez déposé le bandeau poétique
Et la couronne de laurier :
Vos vers vous ont trahi, célèbre le Mercier.
Oui, sur votre lyre éplorée,
Le brûlant dithyrambe à la marche égarée,
Du poëte des champs suit le vol radieux,
Sur ces rians gazons, sous cette ombre fleurie,
Où Virgile plaça l'homme chéri des Dieux,
Dont l'utile pitié fut la vertu chérie,
Le guerrier qui mourut en servant la patrie,
Les inventeurs des arts et les chantres pieux,
Delille vous sourit dans le royaume sombre.
Dans la foule des vers qui poursuivent son ombre,
Les vôtres ont su le flatter :

Digitized by Google

On est encor, là bas, sensible à quelque chose.
Bientôt à tous les morts il va les réciter,
Dans ce beau séjour qu'on ne peut plus quitter,
Descendu sans apothéose,
Son rival gémira sans en dire la cause,
De l'entendre aussi bien traiter.
Oh! qu'en lisant ces vers que votre luth sonore
A soupirés pour nous, et sans art et sans loi,
Il visite ce temple où la France l'adore :
Dans cette enceinte encor son souvenir est roi (1).
Qu'il vienne : il se verra dans son vivant ouvrage,
Et dans ce successeur qu'il forma pour les siens,
Il pourra contempler le plus bel héritage
Qu'il légue à ses concitoyens.
Qu'il vienne encourager les prémices naissantes
De tous ces nourrissons à son culte soumis,
Et qu'il anime encor ces luttes innocentes
Où les rivaux sont des amis.
Oui, du feu d'Apollon notre ame est enflammée,
Et cédant, malgré nous, à ce penchant vainqueur,
Nous sommes amoureux de cette renommée,
Qui, d'un souffle si doux, vient chatouiller le cœur.
Nous concevons peut-être un espoir légitime :
Souvent par votre ami notre essor est jugé (2),
Et nous avons, par fois, quelques succès d'estime
Et de la gloire, en abrégé.
Mais vous, guidez nos pas aux rives immortelles,
Nos muses grandiront à l'ombre de vos ailes.
Et si quelqu'un de nous, dans son essor hautain,
Ose un jour aspirer à la tragique scène,
Sans doute, votre Melpomène,
Pour l'aider à monter, lui donnera la main.
Que dis-je? votre voix éloquente et hardie
Saura lui révéler les mystères secrets
De cette étude approfondie,
Qui recule l'empire, augmente les effets
De la folâtre comédie (3).

---

(1) Expression de Lebrun.

(2) On lit souvent, au Collége de France, des vers faits par les élèves.

(3) M. le Mercier a traité cette matière à l'Athénée de Paris.

Digitized by Google

Montrez à nos regards tous ces mondes nouveaux,
Ce tartare, ce ciel, que votre muse altière,
De Newton savante écolière,
Evoqua, sous ses yeux, des gouffres du chaos (4).
Que par là, désormais, un long crime s'expie :
Qu'on ne répète plus ce qui fut dit cent fois,
Et que chacun de nous, heureusement impie,
De vos divinités reconnaisse les droits.
En attendant ces jours, dont l'heureuse espérance
Embellit le lointain des rayons les plus doux,
Acceptez ce tribut que la reconnaissance
Aurait voulu payer en vers dignes de vous.
Cette jeunesse vous convie
A chercher, dans ses jeux, quelque délassement :
Venez charmer encor notre oreille ravie.
Nos suffrages naïfs qu'inspire le moment
Peuvent faire oublier les chagrins de la vie ;
Nous ne blâmons point par envie,
Et nous louons par sentiment.

LALANNE.

LES OISEAUX DE SYLVIE. — ROMANCE.

O vous, qui, près de ma Sylvie,
La charmez par vos doux concerts ;
Qui préférez à l'empire des airs,
L'esclavage avec mon amie,
Croissez, paisibles sous ses yeux :
Petits oiseaux vous êtes trop heureux !

Vous seuls au lever de l'aurore
Méritez son premier souris :
Puisque sa main jadis vous a nourris
Vous flatte et vous caresse encore,
Croissez paisibles sous ses yeux
Petits oiseaux vous êtes trop heureux.

Quelquefois trompant son adresse
Et vous échappant de sa main
Furtivement vous entrez dans son sein :
Et cependant votre maîtresse,

(4) L'Atlantiade, poëme de M. le Mercier.

Digitized by Google

Sourit de vos aimables jeux ;
Petits oiseaux vous êtes trop heureux.

Souvent pour prix de votre audace,
On vous rend à votre prison ;
Une caresse, une douce chanson,
Bientôt vous valent votre grace ;
On baise les audacieux....
Petits oiseaux que vous êtes heureux !

Vivez auprès de ma Sylvie :
Charmez la par vos doux concerts :
Comment pleurer la liberté des airs,
Esclaves de ma douce amie !
Croissez paisibles, sous ses yeux,
Petits oiseaux vous êtes trop heureux !

EDMOND DE SIBLAS.

ÉPIGRAMME. — LA CALOMNIE CONFONDUE.

DAMIS, dit-on, ne peut vendre son livre.
Rien de plus faux : il le vend à la livre.

E. F. BAZOT.

Boutade à un peintre qui ébauchait un portrait de FÉNÉLON.

TES efforts sont superflus,
Damis, et chacun les blâme ;
Car, pour peindre, avec son âme,
Ce grand homme qui n'est plus,
Il faudrait, en traits de flamme,
Peindre toutes les vertus.

BOINVILLIERS.

ÉNIGME.

BEAUCOUP de gens disent : je suis en place,
Et je tâcherai d'y rester :
Moi j'aime assez qu'on me déplace,
Et qu'on me force de trotter ;
Car de quelque lieu qu'on me chasse,
Ce n'est pas pour toujours que je m'en vois bannir ;
J'espère n'être pas long-tems sans revenir.

Digitized by Google

Et quelque soit d'ailleurs le chemin que je fasse,
Pas n'est besoin sur moi que vous vous alarmiez ;
Car rarement je marche à pieds.

S.....

LOGOGRIPHE

CHACUN dans son état, me recherche et me prise,
Le soldat dans un camp, le prélat à l'église.
De me porter, Dorval, tu serais enchanté,
Réfléchis, il te faut perdre ta liberté.
Crois moi, ne fais jamais un pareil sacrifice,
Dissèque moi plutôt, si c'est là ton caprice.
Commence par mon chef : en me décapitant,
Je t'offre en un clin d'œil, un squelette ambulant.
Dans cet état tu peux, avec un peu d'adresse,
Préparer un bouquet pour ta jeune maitresse,
Dans un seul tour de main, en m'arrachant le cœur,
Faire éclore, pour elle, une charmante fleur.
Déjà tu l'as en main et brûle de la mettre
A son corset. Zoë veut-elle le permettre ?
Pour savoir son secret, décole-moi, lecteur,
Tu vois que sa réponse assure ton bonheur.

Par un membre de la Société littéraire de Loches.

CHARADE.

MON premier est de forme ronde,
Et se distingue dans le monde.
Vous qui voulez avoir toujours raison
Guidez-vous d'après mon second ;
Il ne vous fera pas taxer d'étourderie.
Mon entier est une œuvre pie.

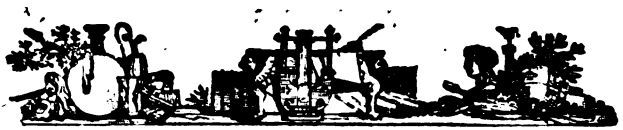
ACHILLE BÉLOT, *vérificateur de l'enregistrement.*

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Verdure*.
Celui du Logogriphe est *Truelle*, dans lequel on trouve : *Ruelle*.
Celui de la Charade est *Procession*.

Digitized by Google



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

LETTRES A MADAME DE FRONVILLE, SUR LE PSYCHISME; par J.-S. QUESNÉ. — In-8°. — Prix, 3 fr. — Chez *Janet* et *Cotelle*, libraires, rue Neuve des Petits-Champs, n° 17.

DANS une lettre critique imprimée à la suite de la première de ces quatre lettres sur le *psychisme*, on objecte à l'auteur que le fluide *psychique* ayant, selon lui, toutes les qualités de l'être intelligent reconnu jusqu'alors, ce n'était guères la peine de changer le nom des choses; mais, répondrait-il, remplacer la tradition moderne de l'ame esprit pur, par l'hypothèse d'un fluide subtil formant le complément essentiel de notre organisation, c'est faire plus que de changer le nom des choses. Dans de semblables matières, des différences beaucoup moins grandes ont suffi pour partager, non-seulement les dissertateurs, mais de vrais savans, de profonds métaphysiciens.

On ajoute que le système de M. Quesné n'a pas le mérite de la nouveauté, Pythagore et d'autres ayant dit avant lui, qu'une ame animait l'univers, et réduisait aux lois les plus simples l'œuvre du créateur. Ici il faut entendre par ame une substance active, et au lieu du créateur, il faudrait dire l'ordonnateur des choses; car le créateur, selon l'acception donnée à ce mot parmi nous, serait aussi l'auteur de cette ame de l'univers, acte de puissance qui ne serait pas tout simple, supposition qui n'ôterait rien à la grandeur de la création. Au reste, cette remarque de la lettre critique est plus juste que la précédente. L'hypothèse du fluide psychique est analogue, en effet, à l'opinion ancienne d'un principe intelligent, sorte d'être invisible, mais non pas immatériel. M. Quesné donne à ce principe un nom spécial, il appelle psychique ce fluide répandu dans l'univers, et

Digitized by Google

il le considère particulièrement dans les êtres où son action se trouve plus sensible. Ainsi M. Quesné, s'autorisant très-à-propos de la découverte, encore récente, de plusieurs fluides subtils, dont les diverses propriétés rendent raison de tant de phénomènes auparavant inexplicables, en suppose un dont l'introduction dans les corps organisés les rend vivans. La connaissance des fluides électrique et galvanique conduisait beaucoup de personnes à cette idée ; tout se borne, chez l'auteur de ces lettres, à supposer une autre matière subtile encore inconnue, et à lui donner un nom convenable. Peut-être, à l'avenir, contestera-t-on l'existence de ce fluide spécial ; peut-être croira-t-on que pour rendre raison des mouvemens de la vie, autant que l'homme puisse se le promettre, il suffit du calorique combiné avec d'autres principes connus, et circulant, ou fermentant, pour ainsi dire, dans des organes fabriqués par l'artisan suprême.

Il convient d'observer que si en adoptant la doctrine du psychisme on se laissait conduire au *matérialisme*, ce serait librement, en quelque sorte. Dans cette doctrine la sagesse de Dieu subsiste naturellement, et sa puissance n'est pas méconnue. L'opération divine qui formerait toutes les espèces vivantes avec des principes semblables, et qui par la simple diversité des organes multiplierait et perpétuerait des oppositions si fortes, cette industrie sublime n'aurait-elle donc rien qui nous étonnât ? Celui qui veut plus, tombe dans un grand inconvénient ; il n'a pas le plaisir de se figurer que du moins il comprend quelque chose. Le matérialisme, selon l'acception, non pas la plus juste, mais la plus usitée, est réellement indépendant de la manière de concevoir dans l'homme le principe vital. Si l'ame est un esprit pur que Dieu créa, Dieu pourrait l'anéantir. Le nier, et prétendre à-la-fois qu'un pur esprit ne peut mourir, mais qu'il a pu naître, et que Dieu même l'ayant fait ne saurait le détruire, ce serait avec trop d'évidence sacrifier tout raisonnement à nos désirs ou a nos préventions. Si, au contraire, une portion donnée d'un fluide ardent et imperceptible vient soutenir le jeu

Digitized by Google

des machines corporelles que la Providence a fabriquées, pourquoi cette réunion particulière des élémens psychiques, cette ame qui devient une, et qui se trouve séparée de la source générale de vie, ne resterait-elle pas soumise à cette même Providence, et ne survivrait-elle pas à l'*enveloppe grossière* dans laquelle d'autres voient l'homme tout entier.

La supériorité de l'homme sur les autres animaux, s'explique aussi bien par la plus grande perfection des organes, comme il est dit dans la seconde lettre, que par l'existence d'une ame essentiellement différente du principe qui suffit au reste des êtres vivans. Je ne vois pas pourquoi l'homme devrait alors se mépriser lui-même, comme on le voit dans la lettre critique. Que Dieu nous ait donné des organes plus parfaits, ou une ame plus noble, ne sommes nous pas également l'objet de ses faveurs particulières? Qu'importe à la dignité de la vie, à la moralité des actions, de l'honneur, que le génie qui l'inspire, ou la raison qui le conduit, soient des résultats d'une substance qui n'étant pas un être positif, est pourtant un être, qui n'étant rien de ce que nous pouvons comprendre, est néanmoins quelque chose selon nous, et qui n'existant pas avant le corps formé pour la recevoir, a toutefois une existence propre?

Ils sont loin de nous, sans doute, les siècles où pour refuter son adversaire il suffisait de le déclarer impie. Quand on remplaçait un mot théologique de trois syllabes par un autre mot non moins inintelligible, mais de cinq syllabes, on était digne du feu; la forme du capuchon distinguait le reprouvé du prédestiné; des hypothèses, ou vaines, ou ingénieuses, mais étrangères aux intérêts des hommes, agitaient le monde. Aujourd'hui quelques brochures peuvent paraître sans qu'une sainte indignation, sans que les ferveurs du zèle partagent les puissances. Cette sagesse, digne des tems éclairés, en négligeant ce qui ne saurait avoir qu'une importance imaginaire, fera mieux reconnaître à la longue l'importance réelle des principes de morale et d'administration, des maximes claires, naturelles, in-

Digitized by Google

contestables, qui peuvent reprimer les penchans vicieux et améliorer la condition des peuples.

Le ton même et quelques-unes des objections de la lettre critique, ne semblaient pas de nature à n'y faire voir qu'un simple jeu concerté avec l'auteur du psychisme; mais M. Quesné ne paraissait pas non plus avoir rencontré dans l'anonyme un adversaire bien redoutable, et si, dans les lettres qu'il avouait, il n'avait rien consolidé, ses efforts dans celle qu'on ne lui attribuait point alors, n'eussent pas été propres à détruire le plus frêle édifice. Maintenant M. Quesné se déclare l'auteur de cette lettre anonyme. Quel que soit le motif qui l'ait déterminé à faire usage de ces petits moyens, il s'est attaqué lui-même sans force à la vérité, mais aussi sans beaucoup d'autres ménagemens. Dans les quatre lettres destinées à exposer directement, ou à justifier l'hypothèse du psychisme, l'auteur n'a pas toujours employé des raisonnemens beaucoup plus forts ou plus convaincans. La plupart de ses observations semblent justes, et rien ne prouve qu'il manque des connaissances que ces sortes de matières exigent; cependant pour fixer les regards de l'Europe sur une assertion qu'il est presque impossible d'établir comme vraie, comme démontrée, mais qu'on pourrait faire écouter comme très-plausible, il faudrait sans doute et plus de développemens, et plus de profondeur.

On trouverait dans tous les tems des femmes capables de s'enfoncer dans les espaces de la vraie métaphysique; peut-être même le domaine des abstraits va-t-il former leur partage, maintenant que les hommes paraissent n'y trouver rien d'assez *solide;* néanmoins jusqu'à ce qu'ils s'en soient désaisis sans retour, s'adresser expressément à une femme dans ces questions où l'enjouement deviendrait ridicule, c'est faire naître une prévention défavorable, et donner à croire qu'on veut éluder toute discussion réelle. M. Quesné semble du moins ne pas prendre au système de psychisme un fort grand intérêt. Si celui de la vérité lui paraît un jour demander qu'on s'en occupe, il publiera sans doute un Traité plus digne de toute l'attention que mérite un sujet dont l'obscurité n'est pas essentiellement impénétrable, et qui, les lois morales

Digitized by Google

exceptées, ne le cède en importance à rien de ce que peuvent se proposer les recherches de notre esprit inquiet.

Bien que tous les hommes, selon le prétendu critique, connaissent l'ame sous le nom de pur esprit, l'antiquité entière en a eu d'autres idées, et même plusieurs docteurs vénérés des chrétiens n'eussent pas vu dans le psychisme une hérésie formelle. Les lois durables qui régissent l'univers sont-elles le résultat du mélange de deux principes matériels, l'un passif et inerte, l'autre constamment actif, l'un brut et visible, l'autre impalpable et divin? Le monde, au contraire, n'est-il qu'une manifestation accidentelle en quelque sorte, des desseins et de la volonté d'un esprit pur, d'une intelligence seule nécessaire? Telle est à-peu-près l'alternative à laquelle l'assertion du psychisme peut ramener. Les dogmes actuels consacrent la seconde de ces idées; les systèmes anciens se rapprochaient assez généralement de la première, et on la retrouve, dit-on, jusques chez les Chinois qui réduisent à deux principes de cette nature leur cinq élémens. Les Peischadiens, qui, lors de la venue de Zoroastre, suivaient la loi de Djemschid, distinguaient déjà l'ordre et la confusion, le mouvement et la résistance, les fluides subtils et les corps visibles, les Jzeds dirigés par Ormusd, et les Dews commandés par Ahriman, puissances également subordonnées au tems sans borne, à Mithras. D'autres contrées de l'Orient, l'Egypte, des philosophes grecs, et des sectes chrétiennes expliquaient aussi par la combinaison des deux principes, et le monde physique, et le monde moral : or l'idée primitive des deux principes se réduit au concours du feu toujours mobile (1) et des corps passifs, combinés par l'éternelle sagesse. Quel parti prendrait le public d'aujourd'hui? L'on en voit deux qui lui convien-

(1) Thalès définissait l'ame, une nature sans repos; Lactance, une lumière que le mouvement du sang entretient : les Brahmes, est-il dit dans le discours préliminaire du *Zend-Avesta*, par Anquetil, ne regardent pas comme possible l'existence de l'esprit pur, etc.

Digitized by Google

nent, et qui presque infailliblement le partageront en deux seules classes. Les uns demanderont, qu'est-il d'usage de croire? et parleront comme on a parlé jusqu'à présent dans leur famille. Les autres diront, laissons l'ame et poursuivons nos affaires. Cette ame impérissable qui fait tout l'orgueil de quelques-uns et qu'ils défendent avec une humeur un peu susceptible, paraît assez légèrement traitée par les autres. Beaucoup de personnes, à l'heure de la mort, répéteraient volontiers les petits vers, tout-à-fait dignes de notre tems, qu'un César doit avoir faits dans ce moment qui est terrible pour de certains esprits, et fort sérieux pour le sage.

Animula, vagula.....
Quæ nunc abibis in loca,
. . . . . .
Nec, ut soles, dabis jocos.

DE SEN**.

SUITE DES NOUVELLES DE Mme ISABELLE DE MONTOLIEU. — Trois vol. in-12, avec de la musique. — Prix, 7 fr. 50 c., et 9 fr. franc de port. — A Paris, chez *Arthus-Bertrand*, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

IL faut que les romans soient les fleurs de la littérature, car ce printems en a vu éclorre une assez ample moisson. Les dames, comme on le peut penser, n'ont pas été des dernières a ensemencer ce brillant parterre; mais combien de ces fleurs pourront se comparer à l'*immortelle?* combien ont déjà pâli à l'éclat du grand jour? Cependant de tous les genres le roman est celui que les femmes, dans une société très-policée, paraissent particulièrement appelées à cultiver avec le plus de succès; il y a même dans ce genre des parties où l'on ne peut, sans injustice, leur refuser une incontestable supériorité. Ainsi elles excelleront dans tout ce qui tient à la peinture de l'amour, sur-tout pour le développement des symptômes les plus fugitifs de cette passion, de ses combats, de ses progrès, des effets qui résultent du contraste des sentimens et des devoirs; en un mot, de

Digitized by Google

cette variété infinie de détails que les puissances mobiles de l'imagination et de l'ame savent jeter au milieu de la situation la moins variée, et qui forment les événemens d'une vie soumise en apparence à la plus constante uniformité. Tel est, en effet, dans l'ordre actuel des choses le rôle le plus habituel ou, pour ne pas sortir de la nature, on puisse placer une héroïne de roman, dépendante comme elle l'est de l'empire des opinions, et même des simples habitudes sociales, de celui des préjugés et des maximes qui règnent dans le monde, liée enfin par toutes les espèces de convenances et de contraintes qui sans altérer la nature des sentimens qui l'agitent, les modifient cependant en mille manières, et leur prêtent ces nuances délicates où s'empreignent les secrets du cœur, dédale mystérieux dont personne mieux qu'une femme ne sait découvrir, suivre et éclairer les détours.

S'il semble d'abord que le triomphe de leur talent soit de rendre comme elles les inspirent la délicatesse des sentimens, les touchantes émotions et tous les tourmens d'aimer, on voit aussi qu'elles ne sont guères moins heureuses dans toutes les observations qui demandent de la finesse et même de la malignité; que leur pinceau vif et léger saisit et fixe avec une égale promptitude les ridicules et les travers; mais d'ailleurs leur habitude, leur besoin, peut-être, de tout rapporter à un seul objet concentre, en quelque sorte, leurs aperçus. Circonscrites dans un cercle assez étroit de relations sociales, leur vue y acquiert plus de justesse et de netteté que d'étendue; et ce qui semblerait prouver qu'en fait d'études, de caractères et de mœurs, elles ne pénètrent guères au-delà de certaines surfaces, et analysent peu les ressorts généraux du cœur humain, c'est que, même dans les tragédies où la peinture des effets de l'amour devrait en apparence leur offrir quelque avantage, elles n'ont jamais obtenu de succès décidé, et qu'elles se risquent encore bien moins à écrire la haute comédie où il faut une autre intrigue, d'autres portraits que ceux qui font le charme et le succès d'un roman.

Mais si elles se sont formé dans ce genre un domaine exclusif, quoique bien à elles, ce domaine n'est pas

Digitized by Google

également accessible à toutes. La vérité, la nature, la grâce ne sont pas des choses aussi communes que plusieurs de ces dames pourraient bien le penser. Il est même à croire que plus elles montrent de prétentions à ce précieux partage, moins au fond elles y ont de titres. Il faut bien cependant être quelque chose; on n'a pas été élevée au sein des lettres et des arts, dans des pensionnats *académiques*, pour descendre aux soins bourgeois d'un ménage : on a des talens, un esprit vanté dans vingt salons, un cœur dont vingt amis proclament la *sensibilité* : tous ces dons seront-ils perdus pour l'univers? Non, non,.... aura qui pourra de la vérité, du naturel, de la grâce, nous nous jetterons à corps perdu dans la *sensibilité*. La *sensibilité* est le roman du cœur, tandis que le véritable roman en est l'histoire. C'est une mine féconde que l'Allemagne a ouverte à nos dames, et qu'elles exploitent avec succès, quand faute de savoir mieux faire elles se découvrent une vocation toute particulière au métier d'auteur.

Mais vais-je ici, critique indiscret, mêler l'épine aux fleurs, troubler ces succès obtenus avec tant d'art, ou plus barbare encore, insulter à la cendre des morts. Non, contentons-nous d'avoir signalé les écueils du genre, et offrons à celles qui s'y perdent et qu'on peut ramener dans la bonne route l'exemple d'un auteur qui y marche avec un succès distingué.

Les *nouvelles* de M^me^ de Montolieu dont j'ai à entretenir le lecteur, appartiennent dans les romans à une petite famille moins distinguée sans doute que les grands romans d'intrigue et de caractère, mais qui n'en offre pas moins à celui qui s'en occupe exclusivement beaucoup de difficultés, et plus qu'on ne le croirait peut-être au premier aperçu.

La *nouvelle* est aux compositions plus étendues du même genre ce qu'est la poésie légère aux poëmes de longue haleine, ou si l'on veut, ce qu'est une esquisse bien terminée à un tableau de grande proportion. Elle doit par conséquent offrir, mais dans des dimensions plus resserrées, la même fécondité d'imagination, le même art dans la distribution des parties, le même intérêt dans le

Digitized by Google

sujet, le même charme dans le style que les compositions du premier ordre.

Quelquefois la *nouvelle* n'est qu'un récit tantôt gai, tantôt touchant et naïf de quelque aventure intéressante ou par la qualité ou par la situation des personnages. Il lui suffit alors pour plaire, que les événemens en soient vraisemblables, l'intrigue attachante et les caractères naturels : quelquefois aussi elle se propose la peinture des mœurs et de la société, elle met en scène quelques-unes des passions qui agitent le cœur humain. Mais c'est dans ces sortes de tableaux que me paraissent réunies toutes les difficultés de cette composition, et que le mérite du peintre qui les traite avec succès peut briller dans tout son jour. En effet, les bornes du cadre où il s'est renfermé ne peuvent que le gêner dans le développement des caractères : il ne peut ni ne doit multiplier les groupes ; s'il veut mettre trop de variété dans ses dessins, ils seront mal terminés ; s'il donne trop de force à l'intrigue, il devient très-difficile que la progression des événemens y soit préparée avec assez d'art, amenée avec assez de naturel. En jugeant d'après ces idées les trois volumes de *nouvelles*, que vient de publier M^me^ de Montolieu, je ne doute pas qu'on n'y trouve les parties essentielles de l'art en général parfaitement traitées, et la plupart des difficultés évitées ou vaincues avec beaucoup de bonheur.

Ces *nouvelles* sont au nombre de cinq et intitulées : *Nanthilde*, ou *la Vallée de Balbella*, *la Découverte des Eaux thermales de Weissembourg*, *Cécile de Rodeck*, ou *les Regrets*, *la Sylphide*, et *Sophie d'Alwin*, ou *le Séjour aux eaux de B****.

Il faut commencer par faire remarquer au lecteur que M^me^ de Montolieu ne se présente cette fois que comme *traducteur* ou *imitateur* : en effet, elle doit le fond de *Nanthilde* à M. Aug. Lafontaine, celui de *Cécile de Rodeck* et *Sophie d'Alwin* à M^me^ Pichler, *les Eaux de Weissemlourg* en partie à M. de Wiss, et *la Sylphide* à la duchesse de Devonshire ; mais M^me^ de Montolieu, même quand elle veut bien n'être que *traducteur*, rend souvent des services si essentiels à l'auteur original, soit

Digitized by Google

en le forçant à se prêter à nos goûts, à notre manière de juger et de sentir, soit en développant une situation qui n'est qu'indiquée, en élaguant ou suppléant des accessoires, terminant des portraits, enfin jetant plus de charme et sur-tout une couleur plus vraie dans l'ensemble des tableaux, que je crois fermement devoir et pouvoir en sûreté de conscience lui adresser une bonne part des éloges que je donnerai à ces *traductions*, dont je n'ai pas les originaux sous les yeux.

C'est dans *Cécile*, ou *les Regrets*, et *le Séjour aux eaux de B****, qu'on trouvera particulièrement des peintures de mœurs, des scènes de la société qui, pour être réduites en quelque sorte aux proportions de tableaux de chevalet, n'en présentent pas moins d'intérêt et de vérité. Dans les autres on remarquera d'avantage l'art de conduire, suspendre et dénouer avec de très-simples ressorts une intrigue attachante, et d'amener par des moyens toujours naturels, des situations souvent très-pathétiques. Je mettrai cependant quelque restriction à ces éloges par rapport à *la Sylphide*, traduction ou imitation libre d'un conte de la duchesse de Devonshire. Ce n'est pas pourtant que les détails de ce conte manquent d'agrément, qu'il ne se fasse lire avec plaisir, mais le principal ressort m'en semble puéril et peu propre à produire un véritable intérêt. Toute l'intrigue roule sur la faiblesse d'esprit d'un jeune seigneur qui croit aux sylphes, et dont la cousine, veuve à la fleur de son âge d'un vieux mari, ne veut épouser ce cousin qu'elle aime, ni même s'offrir à ses yeux qu'après l'avoir rendu amoureux en s'emparant de son imagination et de son cœur, sous le nom d'Alice, sylphide de la constellation de la Lyre. Il n'est pas besoin de dire que l'aimable sylphide avec tous les moyens que lui donne une immense fortune, entoure son cousin de *prodiges* qui, quoique très-naturels, l'étonnent beaucoup, et le conduisent enfin aux pieds de sa tendre mais un peu singulière amante : mais ce qui m'a le plus frappé dans cette nouvelle (et déjà d'autres romans d'auteurs du même sexe m'avaient donné lieu de faire la même remarque) c'est que les femmes, dans toutes ces compositions, ne se montrent pas très-rigo-

Digitized by Google

ristes à l'égard de leurs amans, qu'elles prêtent à ces êtres si parfaits, ou pour parler plus juste, si charmans à leurs yeux, des faiblesses qui sembleraient devoir altérer l'empire qu'ils exercent : mais est-ce à nous à nous plaindre de ce qu'elles n'en exigent pas davantage? Félicitons-nous bien plutôt de l'indulgence de leur cœur et de la modération de leur esprit.

Je ne veux point trop satisfaire la curiosité des lecteurs qui voudront connaître par eux-mêmes ces nouvelles, ni anticiper sur leurs plaisirs. Je vais tâcher seulement de leur en révéler assez pour justifier la confiance avec laquelle je les engage à se procurer ce joli recueil.

Les deux premières histoires nous offrent des personnages pris dans ces tems de chevalerie, où la civilisation naissante n'a point encore effacé la simplicité antique, et contraste même d'une manière piquante avec les restes de la barbarie qui a précédé. L'imagination se prête toujours avec plaisir à l'illusion par laquelle nous aimons à entourer ces anciens preux de nos respects et de nos hommages; nous admirons presque involontairement ces vieux châteaux où nous supposons qu'avec des mœurs moins élégantes, même rudes et un peu sauvages, habitaient plus de loyauté, de courage et de vertus, qui du moins nourrissaient de plus vigoureux caractères.

Dans la première de ces nouvelles, on voit une jeune bergère nommée Nanthilde, fille d'un paysan autrefois serf d'un couvent, qui, comblée de tous les dons de la nature, et ayant reçu du hasard une éducation au-dessus de son sort, inspire la passion la plus ardente au jeune héritier d'une famille souveraine dans les vallées des Hautes-Alpes qui séparent la Suisse de l'Italie et des Grisons. L'honneur combat long-tems dans le cœur du jeune comte Talto, c'est le nom du héros de l'aventure, un amour que sa raison condamne, que sa famille ni ses vassaux n'approuveront pas, et qui ne lui promet de bonheur qu'en sacrifiant ou ses devoirs ou l'innocence et la vertu; mais les moines du couvent où a servi le père de Nanthilde, sur le bruit de sa beauté, la réclament comme leur serve; un puissant baron l'enlève et la cache

Digitized by Google

dans un de ses châteaux. Son amant ne garde plus de mesure; il fait la guerre au couvent; il tue le baron et délivre Nanthilde. Cependant Talto a pour oncle et tuteur le noble et puissant abbé Walderam, aussi indulgent que sage, qui voyant l'excès de la passion de son neveu, et s'étant convaincu par son propre examen combien l'objet en est digne d'être aimé, lui propose de consentir à son mariage avec la bergère, de les unir lui même, pourvu qu'il s'engage sur sa foi de chevalier à exiger de son épouse tout ce que lui, abbé Walderam, jugera à-propos de lui commander. On peut pressentir que cette loi bizarre en apparence va amener des épreuves qui coûteront quelques larmes à l'amoureux Talto et à la fidelle Nantilde. Cet oncle qui a béni lui-même leurs nœuds semble décidé à les rompre et prépare tout pour les séparer.

Le lecteur, si je ne me trompe, partagera plus d'une fois l'inquiétude des deux époux : mais qu'il se rassure; la vertu, les grandes qualités de la bergère, brillent de tant d'éclat dans toutes ces épreuves que l'amour et l'hymen du comte sont justifiés, et que ses fiers vassaux sont eux-mêmes entraînés à proclamer Nanthilde leur souveraine. On pourrait à la rigueur trouver quelque trait de ressemblance entre Nanthilde et Grisélidis; mais l'extrême différence des situations ne permet pas de s'arrêter long-tems à ce rapprochement. D'ailleurs cette nouvelle se fait remarquer par une grande vérité de couleur locale, par la simplicité des moyens, l'intérêt des événemens, et un dénouement d'autant plus pathétique qu'il est noble et imposant sans cesser d'être naturel.

L'amour dans la seconde nouvelle conduit le beau, le jeune frère Gervais de Simenegk et la tendre Ursule de Weissembourg, tous deux victimes de lois sévères que leurs cœurs n'avaient point ratifiées, à la découverte des eaux thermales qui portent le nom de la contrée possédée par les parens d'Ursule. Plus d'un lecteur, plus d'une lectrice, s'égarera avec plaisir dans le labyrinthe de rochers où la nature a caché le trésor de cette source précieuse, et qui mériterait en effet plus d'hommages encore que celle qu'illustrent les noms de Pétrarque et

Digitized by Google

de Laure, s'il était vrai que deux tendres amans lui aient dû leur bonheur, et que par eux le bienfait de ses eaux se soit répandu sur toute la contrée qui les possédait sans les connaître. Mais imitons la discrétion du narrateur de cette histoire : moins de recherches et plus de foi. C'est, au moins en fait de contes, et peut-être en quelques autres occasions encore, le moyen le plus sûr de ne pas *désenchanter* son bonheur et détruire ses plaisirs.

Mme de Montolieu a donné à son récit les formes du style gaulois qui se fait encore *ouïr* avec succès dans la romance et d'autres petites pièces de vers. Je n'en conseillerais pas cependant l'emploi dans un ouvrage plus considérable : mais cette nouvelle a peu d'étendue : d'ailleurs ce *gaulois* est assez *francisé* pour n'effaroucher aucune classe de lecteurs. Tel qu'il est, il m'a paru souvent ajouter du charme et de la grâce aux peintures douces et simples, aux sentimens naïfs qui caractérisent cette nouvelle.

Je n'hésite pas à proclamer *Cécile de Rodeck*, ou *les Regrets* le chef-d'œuvre du recueil : non pas peut-être que *Nanthilde* et sur-tout *Sophie d'Alwin*, dont je n'ai encore rien dit, ne puissent le lui disputer du côté de l'intérêt; mais *Cécile* est plus fortement conçue, elle a un but moral plus marqué; les caractères en sont plus hardiment dessinés, et la combinaison des ressorts, et le mérite de l'exécution, doivent lui assurer la palme.

Cécile est une jeune héritière que, dès son enfance, sa famille, unie à celle de Blankenwerth, a fiancée au petit Ernest, le dernier rejeton de cette maison. Elevés ensemble, les deux enfans semblent seconder les projets de leurs parens; mais dans le dessein de donner à Cécile la connaissance de quelques arts d'agrément qui doivent la rendre plus aimable aux yeux de son époux, et lui servir à embellir la vie qu'elle est destinée à passer avec lui à la campagne, on la conduit à la ville où elle reste si long-tems séparée de Blankenwerth qu'elle n'en a plus qu'un souvenir confus. Avouons tout; elle l'a parfaitement oublié pour un des jeunes seigneurs de la cour, cultivant comme elle *tous les arts*, le meilleur danseur, le plus

Digitized by Google

charmant musicien de toutes les sociétés, l'ame des bals et des plaisirs, le régulateur de la mode, l'oracle des jeunes gens, et qui (on ne sait trop ici comment) a eu le privilége de se faire le précepteur de Cécile. Il lui a inculqué les leçons de la plus haute philosophie, et la trop docile élève est devenue une assez forte *raisonneuse*; discutant très bien l'étendue du pouvoir paternel sur les mariages formés par les pères sans consulter le cœur, les caractères, la manière d'être et de sentir de leurs enfans.

L'amour dont Cécile se croit éprise pour le beau baron d'Adlan, son maître de philosophie, l'*attachement passionné* que celui-ci lui témoigne, son esprit, sa conversation brillante, et sa *séduisante figure*, font trouver très-étrange à l'ingrate fiancée d'Ernest de Blankenwerth que celui-ci se croie encore lié par l'*enfantillage* de leur union projetée, qu'il se prépare à venir réclamer comme un droit le titre définitif d'époux. Elle se plaint, dans une première lettre à une amie, du *malheur* qui l'attend s'il faut voir toutes ses grâces, toute sa belle éducation sacrifiées à un seigneur campagnard, sans ton, sans manière, dévot comme ses gothiques ayeux, tandis qu'elle, elle a élevé son ame jusqu'aux plus hautes pen*sées* de la philosophie; et il est bien un peu vrai que tout ce qu'elle dit du peu de soin qu'on a pris d'assortir ses goûts, son esprit, toute son éducation à celle de son futur époux, ne manque pas de force ni d'une grande apparence de raison : j'avoue, quant à moi, que Cécile me semble ici adresser elle-même à son auteur peut-être la seule critique à laquelle pouvait donner lieu cette charmante *nouvelle*, en faisant trop bien sentir que la faute première et nécessaire sur laquelle repose toute la conception du roman, le tort d'avoir séparé Cécile d'Ernest, aurait besoin de plus de motifs et de préparation. Je ne veux pas dire par-là que la supposition de cette faute soit inadmissible; je n'ai point la perspicacité de certain fameux Aristarque qui voudrait réformer la plupart des chefs-d'œuvres tragiques de la scène française, parce qu'ils sont fondés sur des *sottises*, des *extravagances*, et qu'il voudrait apparemment que l'on

Digitized by Google

fît des tragedies avec des esprits *bien réglés* et des passions *raisonnables*. Non, je ne mets point en doute que la sottise ne soit trop souvent la reine du monde; seulement je crois que les évènemens où elle préside le plus, doivent cependant encore avoir leur *raison*, leur cause dans nos passions, nos préjugés, nos habitudes, ou dans quelques circonstances impérieuses; et qu'ici, par exemple, il me paraîtrait aussi nécessaire que facile d'imaginer quelque cause de cette nature pour expliquer comment Ernest et sa jeune *fiancée* sont restés si longtems sans rapports l'un avec l'autre, comment, pendant ce tems, le baron d'Adlan a pu trouver les occasions de s'approcher de Cécile, et de la soumettre à son funeste ascendant.

Quoi qu'il en soit, cette situation une fois donnée, l'intrigue se forme et marche sans languir. Ernest de Blankenwerth arrive avec tout ce qu'il faut pour déplaire à Cécile. Il est gauche, sans usage, exprime avec une franchise assez vive tout ce qu'il pense, tout ce qu'il sent; c'est un vrai campagnard. Cependant Cécile observe que si ses formes sont presque colossales, *sa taille, ni ses traits n'ont rien de désagréable ni de commun;* elle croit revoir en lui *un de ces nobles enfans de l'antique Germanie, ou ces paladins français, les Roland, les Renaud..... Ses yeux sont bleus; ses cheveux d'un beau blond doré retombent en désordre sur son front;* enfin il montre pour elle une *passion véritable*. Toutes ces petites remarques ne sont point jetées là sans dessein. On voit qu'Ernest ne déplairait peut être pas; mais Adlan est là; et tandis qu'Ernest excite le rire du salon par des danses où il paraît n'avoir eu pour maîtres que les paysans qui viennent sauter le dimanche dans l'avenue de son château, Adlan, appuyé sur l'extrémité du *piano*, regarde tristement Cécile, et soupire comme Werther auprès de Charlotte. On ne tient pas à une situation si touchante, et placée si à propos. Le sort en est jeté; le comte de Blankenwerth est éconduit; et Cécile, livrée sans expérience au charme des prestiges qui subjuguent son esprit sans corrompre son cœur, Cécile dont la raison est fascinée, mais dont l'ame reste pure,

Digitized by Google

noble et généreuse, va mériter ses malheurs, sans cesser de nous intéresser, et nous forcer à la plaindre, l'excuser même, et partager *les regrets* qui l'attendent et qui ne pourront adoucir qu'*un seul instant* la rigueur de son sort.

Mais n'anticipons point sur les événemens; ne disons point quel funeste réveil tirera l'aveugle épouse du bel Adlan de toutes ces illusions; comment ce mari préféré justifiera les soupçons du lecteur judicieux qui doit déjà entrevoir en lui un cœur pervers, un lâche et vil hypocrite; quelles circonstances, changeant les formes un peu négligées sous lesquelles le comte de Blankenwerth s'est montré d'abord, en feront un héros trop tard connu de l'infortunée Cécile, qui n'obtiendra qu'en le sauvant d'un odieux complot par le sacrifice de sa propre vie, le douloureux bonheur de connaître que l'amour qui s'est réveillé en elle pour l'ami de son enfance était vivement partagé par ce cœur généreux, et la consolation d'expirer dans ses bras.

Sophie d'Alwin, ou *le séjour aux eaux de B****, qui occupe le troisième volume, offre des événemens si multipliés que je ne pourrais, sans dépasser de justes bornes, entreprendre de les présenter au lecteur.

La plupart de ces événemens donnent lieu à des situations singulièrement attachantes; cette nouvelle a même sur la précédente l'avantage d'offrir un dénouement heureux, et de laisser le cœur satisfait; mais il y a moins d'art dans l'exécution, et je soupçonnerais qu'elle a été un peu moins travaillée que les précédentes. Il y a trop de méprises et de surprises; il y faut trop souvent se prêter avec complaisance à l'ignorance où se trouvent à point nommé les divers personnages des choses qui les intéressent le plus, pour obtenir de cette ignorance des effets à la vérité très-piquans, et dont le charme rachète en quelque sorte le peu de soin qu'a pris le machiniste de nous déguiser ses apprêts et ses ressorts.

D'ailleurs, dans cette nouvelle, il est peu de scènes qui n'aillent au cœur; la dernière sur-tout est vraiment délicieuse; et si j'ai insisté sur le défaut que je crois saisir dans l'ensemble de l'ouvrage, c'est qu'il me semble

Digitized by Google

qu'il en aurait coûté peu d'efforts à l'ingénieux traducteur pour faire à-peu près disparaître les légères imperfections que lui a offertes son modèle.

En résumé, s'il m'est permis de tirer l'horoscope de ce joli recueil, je pense que, fait pour plaire à tout le monde, il sera sur-tout accueilli des femmes qui s'y verront peintes, non pas toujours sans défaut, mais du moins toujours avec intérêt et délicatesse, et qu'on devra indispensablement le mettre, cet été, des voyages de campagne, et l'appeler à en varier les plaisirs, à en occuper le repos.

J'ajoute pour dernier titre de recommandation que :

La mère en permettra la lecture à sa fille.

C'est un éloge acquis à tous les ouvrages sortis de la plume de M^me^ de Montolieu.

Quant au style, il y est habituellement simple et naturel ; il a de la chaleur quand il le faut, et ne vise point à l'effet : c'est une grace naïve qui plaît toujours sans donner lieu à se récrier d'admiration. Ces qualités ne se trouvent pas par-tout aujourd'hui, et on les chercherait quelquefois en vain dans des styles bien plus *éblouissans*. Enfin, pour terminer bien consciencieusement mon métier de rapporteur ou de critique, j'ai aperçu par-ci, par-là, quelques fautes d'impression qui n'accusent que l'imprimeur, et quelques légères négligences, dont plusieurs pourraient lui appartenir encore ; mais il faut être revenu plusieurs fois sur cette lecture, et s'être endurci contre les émotions qu'elle produit, pour s'apercevoir de ces petites taches. GIRAUD.

ŒUVRES CHOISIES DE COLARDEAU. Edition stéréotype, d'après le procédé de *Firmin Didot*. — Un vol. in-18.

LA collection des ouvrages imprimés par le procédé de la stéréotypie aurait été incomplète, si l'on n'y avait aussi compris les œuvres choisies de Colardeau. M. Didot, dont la famille a rendu de si grands services aux lettres, par les belles éditions qu'elle a données,

Digitized by Google

s'est bien gardé d'oublier un poëte qui occupe une place brillante à la suite des plus célèbres du dix-huitième siècle. Il a confié le soin de son édition choisie à un littérateur connu. On peut donc être assuré d'avance de la bonté du choix, puisque M. Fayolle n'est pas un de ces éditeurs étrangers à la littérature qui composent ordinairement leurs *éditions choisies* de ce qu'il y a de plus mauvais dans les *œuvres complètes*.

Colardeau a travaillé pour le Théâtre ; la tragédie d'*Astarbé* fut son début, et obtint un succès qu'elle ne méritait pas ; elle est justement oubliée aujourd'hui, car quelques beautés de style ne suffisent pas pour couvrir le vice de la composition. *Caliste*, imitée d'une tragédie de Rowe, intitulée *la Belle Pénitente*, s'est conservée au théâtre malgré de grands défauts. Colardeau voulut ensuite traiter le sujet d'Antigone, mais il est mort avant d'avoir achevé sa pièce dont on n'a trouvé que le plan et quelques scènes dans ses papiers. Je ne parlerai pas ici des *Perfidies à la mode* : c'est une mauvaise comédie, ainsi que toutes celles qui sont sorties de l'école de Dorat.

M. Fayolle a fait entrer *Caliste* dans son édition : il le devait en effet ; si ce n'est pas un bon ouvrage, on y trouve des beautés du premier ordre. Colardeau, auquel une santé chancelante interdisait toute composition difficile, était dépourvu de cette force de tête nécessaire pour tracer un plan, développer un caractère et combiner des effets dramatiques. La lecture de *Caliste* prouve qu'il n'eût ni le génie qui crée, ni l'esprit qui exécute les grandes conceptions du génie. Le plan de sa tragédie est plus embrouillé que fortement intrigué. L'auteur se traîne servilement sur les pas de Rowe sans savoir employer ses beautés. Le sujet d'ailleurs est atroce, et *Lotario* qui devait éveiller l'intérêt et la pitié, n'inspire que le dégoût et l'horreur. Mais de brillans détails et de belles scènes, telles que la troisième et la quatrième du quatrième acte, et sur-tout celle du cinquième, entre *Soiolo* et *Caliste* sont éminemment tragiques et traités d'une manière supérieure. Le style de la pièce est en général pathétique et entraînant, et les vers ont souvent

Digitized by Google

une harmonie presque *racinienne*. Le monologue suivant en offre l'exemple. Il est tiré du cinquième acte après la belle scène où *Sciolto* père de *Caliste* déshonnorée, lui apporte la coupe qui doit terminer le sort de cette infortunée, et s'enfuit désespéré après avoir pressé pour la dernière fois sa fille dans ses bras paternels.

Mourons, ne tardons plus ; tout espoir est détruit....
Mais quelle solitude enferme la victime !
Hélas ! le remords seul accompagne le crime :
Le plus vil des humains, au terme de ses jours,
Voit d'autres malheureux lui prêter des secours :
Et moi, seule en ces murs tremblante, consternée,
De l'univers entier je meurs abandonnée !
Le souffle de ma vie est prêt à s'exhaler.
(*Regardant le tombeau de Lothario.*)
Et c'est sur ce tombeau que mon sang doit couler !
L'autel est, *après tout,* digne du sacrifice.
Non, non, la mort pour moi ne peut être un supplice.
(*Elle prend la coupe.*)
Que sais-je ! en préparant ces poisons destructeurs,
Peut-être que mon père y mêla quelques pleurs....
Ah cette douce idée affermit mon courage !
(*Elle boit le poison.*)
C'en est fait, et la mort est enfin mon partage.
Déjà d'un voile épais mes yeux sont obscurcis....
Où vais-je ? où reposer mes pas appesantis ?
Où me trainer ? je cède... et ma force succombe.
Mais où suis-je ? ah grand Dieu ! au pied de cette tombe.
Infortuné mortel que je n'ose nommer,
Dont j'ai plaint le trépas... Que mon cœur put aimer,
Au fond de ton cercueil tu triomphes encore !
Plus coupable que moi, c'est toi que je déplore.

Je ne doute pas que la beauté des vers de *Caliste*, et l'appareil du spectacle de cette pièce, ne lui fissent obtenir un brillant succès si on la reprenait, pourvu toutefois qu'on eût une actrice qui rappelât le jeu admirable de Mlle Clairon.

Le rôle de *Lothario* donnerait occasion à M. Talma de faire briller l'énergie entrainante de son ame vraiment tragique, sa sensibilité vive et passionnée, et cette cha-

Digitized by Google

leur noble et pathétique, mais toujours naturelle et vraie, qui fait couler tant de larmes. J'ose le dire ici, on doit à Colardeau, mort après de longues souffrances et dans toute la force de son talent, une reprise qui rendra plus populaire son nom, connu des gens de lettres seulement.

L'épître d'*Héloïse* à *Abeillard*, imitée de Pope, mais embelli par l'imitateur, est le seul ouvrage de Colardeau qui ne soit pas ignoré des hommes du monde, et surtout des femmes par lesquelles il a été inspiré et pour lesquelles il a été écrit; mais les *Hommes de Promethée*, le *Patriotisme*, et sur-tout l'épître à Duhamel de Denainvilliers, morceaux moins célèbres parce qu'ils ne parlent pas au cœur et aux passions comme l'épître d'*Héloïse*, annoncent un talent supérieur. M. Fayolle a placé à la suite de ces excellentes poésies, un choix de poésies diverses, parmi lesquelles se trouve l'*Epître à Minette*, seule satire que Collardeau se soit permise. Il n'avait aucun talent pour ce genre traité par Boileau, par Voltaire, et par Chénier, que l'équitable postérité placera immédiatement après les deux premiers, d'une manière si supérieure, mais sous des points de vue différens. Ce qui prouve que Colardeau n'entendait pas la satire, c'est que sa satire n'a ni malice, ni originalité, ni verve. Il y prodigue pourtant les injures les plus grossières: les mots de *naturel infâme*, de *complots*, de *cabales*, de *langues envenimées*, de *sales rapsodies*, de *noir venin*, de *sucs impurs*, de *basse effronterie*, de *poison*, de *crime*, etc., se rencontrent à chaque vers.

Lebrun contre qui cette satire est dirigée, et qui était l'agresseur, y répondit par une épître intitulée: *l'Anti-Minette*, ou *le Coup de patte*, et mit plus de dureté que de malice dans sa réponse, dont voici quelques traits:

On rit de voir cet embryon mutin
Se courroucer en style de Cotin,
Et miaulant des vers *avec* sa chatte,
Mettre *avec* art un carquois dans leur patte.
Petit chaton qui n'a griffe, ni dent,
S'avise à tort de prendre un air mordant;

Digitized by Google

Et pourrait bien dans ce combat funeste,
Sot agresseur, perdre ce qui lui reste.

. . . . . .

Que j'aime à voir ce marmouset prudent,
N'apprendre rien de peur d'être pédant,
Toujours servile et malheureux copiste
Suivre Pinchesne et Boyer à la piste;
Pour Marsyas abjurer Apollon,
Etre poëte à l'aide d'un Fréron,
Car de tout tems sa muse *Colardière*
A de Fréron partagé la litière.

. . . . . .

Pauvre rimeur cache ton noir chagrin;
Subis en paix le sort de Pellegrin,
Ne reviens plus, risible en ta furie
Glapir des vers pour ta ménagerie;
Et désormais, content d'être oublié
Garde toi bien de te croire envié.

J'ai cité ce qu'il y a de moins dur dans le *Coup de patte*, où règne un ton d'emportement qui n'est jamais excusable. Lebrun eut, dans cette occasion, le tort d'écraser de sa supériorité un homme qui ne l'avait pas offensé.

Une des plus jolies pièces de Colardeau, est celle qui est intitulée : *A mon ami.* Ce sont des stances où règnent une sensibilité douce et vraie, et ce charme attaché aux pensées mélancoliques.

A tous les goûts d'une folle jeunesse
J'abandonnai l'essor de mes désirs :
A peine hélas j'en ai senti l'ivresse ;
Qu'un prompt réveil a détruit mes plaisirs.

Brillant d'amour et des fleurs du bel âge,
J'idolatrai de trompeuses beautés.
J'aimais les fers d'un si doux esclavage ;
En les brisant je les ai regrettés.

J'offris alors aux filles de mémoire
Un fugitif de sa chaine échappé ;
Mais je ne pus arracher à la gloire
Qu'un vain laurier que la foudre a frappé.

Digitized by Google

M. Fayolle a mis au commencement des *Œuvres choisies de Colardeau*, une excellente notice sur ce poëte. Sa briéveté est l'unique reproche qu'on puisse lui faire. Et nous le félicitons de mériter ce reproche qu'on a rarement occasion d'adresser à nos littérateurs.

L. A. M. B.

Lettre aux Rédacteurs du Mercure de France, sur le nouveau roman de madame DE GENLIS.

MESSIEURS, j'ai lu dans le *Mercure* du 8 mai, l'analyse que M. Ad.... de S....n a faite du nouveau roman de M^me^ de Genlis. J'avais déjà lu plusieurs fois ce roman; mais les critiques de votre collaborateur m'ayant fait naître l'envie de le relire encore, je remercie l'ingénieux et habile écrivain auquel le *Mercure* doit un grand nombre d'articles remarquables par la sagesse des pensées, la finesse des aperçus, et la pureté du style, du plaisir qu'il m'a procuré d'une manière indirecte. Cependant la plupart de ses observations sur M^lle^ *de la Fayette*, ne me paraissent pas fondées. J'espère, Messieurs, que leur réfutation ne sera pas déplacée dans le journal même qui les contient.

Je déclare, avant tout, que je n'ai pas l'honneur de connaître M^me^ de Geplis, et que je n'ai lu qu'un petit nombre de ses ouvrages: ainsi l'intérêt seul de la vérité m'engage à prendre sa défense contre les critiques d'un homme de lettres dont j'estime beaucoup le talent.

M. de S....n commence son article par des réflexions générales aussi judicieuses que bien exprimées sur le *Roman historique*. Il ajoute ensuite: *Que tout l'échafaudage de puissance et de gloire, toute la pompe et la majesté dont s'environne l'amour des grands de la terre, a pour lui moins d'attraits qu'un amour simple qui se cache dans un rang plus modeste.*

J'en demande pardon à M. de S....n, mais il trouvera peu de personnes qui soient de son avis; autrement on préférerait à voir, au théâtre, la représentation d'une pastorale où *l'amour simple se cache dans un rang modeste*, à celle d'une tragédie *où l'amour des grands de la terre s'environne de pompe et de majesté*. Cette passion brûlante étend son pouvoir sur toutes les classes et prend un caractère différent suivant que les institutions qui fixent la dis-

Digitized by Google

tance des rangs, prescrivent aux individus un système d'éducation et un mode d'existence particuliers. Plus les rangs s'éloignent, plus les habitudes de la vie diffèrent et plus les passions prennent un caractère qui dépend de l'action de ces habitudes, de sorte qu'aux deux extrêmités on ne trouve presque pas de rapport dans des effets qui proviennent d'une même cause. La fille d'un *grand de la terre* sera mélancolique et dissimulée, la bergère naïve et sincère; le jeune prince ardent, impétueux, exalté, mais plein de confiance, et le fils du laboureur, d'abord timide, et hâbleux, deviendra grossier dès qu'il aura osé faire connaître ses désirs, privés du caractère moral que la société des femmes peut seule leur donner. Mais ces diverses nuances intéressent lorsque le peintre a bien su les saisir; ainsi, après avoir ri de la naïveté de *Cloé* et de *Daphnis*, nous versons des larmes sur les amours d'*Enée* et de *Didon*; le lecteur qu'*Estelle* et *Némorin* a charmé, admire la galanterie décente et noble de *Louis XIV*, et le tendre abandon de la *duchesse de la Vallière*; et lorsqu'on s'est attendri sur le sort de *Paul* et de *Virginie*, on peut frémir sur celui d'*Othello* et d'*Heldemone*. Les amours des *grands de la terre* n'ont rien de touchant, dit-on; mais le *Cid* et *Chimène*, *Britannicus* et *Junie*, *Titus* et *Bérénice*, *Orosmane* et *Zaïre*, *Némours* et *Adélaïde* ne sont-ils pas des *grands de la terre?* Cependant leurs amours nous intéressent bien plus vivement *que si elles étaient cachées dans un rang plus modeste*. Maintenant qu'on nous dise pourquoi ce qui plaît dans une tragédie ne plairait pas dans un roman, où l'auteur n'est pas forcé de développer son action et ses moyens dans un court espace de tems?

Pour prouver la vérité de sa proposition, M. de S.....n parodie le roman de Mme de Genlis, et suppose à la place de Louis XIII et de Mlle de la Fayette, un jeune homme et une jeune fille *plus rapprochés de la nature*. Cette manière d'apprécier un ouvrage est-elle bien conforme aux règles de la saine critique? Je n'en crois rien, car il est facile de rendre ridicule les choses les plus sublimes, en les parodiant, et celui qui voudra juger *Zaïre* d'après *les Enfans perdus et retrouvés*, *Iphigénie en Tauride* sur une représentation des *Rêveries renouvelées des Grecs*, ou *la Veuve du Malabar* en voyant la *Veuve de Cancale*, pourra seul approuver la *parodie* de M. de S.....n.

Il semble que le but que Mme de Genlis s'est proposé dans son roman ait échappé au critique; il était cependant

Digitized by Google

bien facile à saisir : elle a voulu nous montrer deux personnages rapprochés par un sentiment dont ils ignorent la nature, mais qui est assez pur à leurs yeux, pour qu'ils le prennent pour de l'amitié ; elle a voulu nous montrer une jeune femme douée d'un caractère noble, que l'enthousiasme exalte, et qui cherche à développer dans le cœur d'un roi faible, les germes de ces grandes qualités qu'elle suppose au sang de Henri IV; elle a voulu nous montrer un monarque sans caractère, quoique vaillant, et paresseux, malgré ses bonnes intentions ; elle a voulu nous montrer enfin l'esprit de la cour de Louis XIII. Je demande maintenant si un tableau de ce genre, peint avec les couleurs qui lui sont propres, ne doit pas exciter l'intérêt. Il est vrai que cet intérêt diffère de celui que font naître les amours de Julie et de Saint-Preux : mais ici c'est la passion portée jusqu'au délire ; dans *Mademoiselle de la Fayette*, au contraire, c'est un sentiment doux et tendre, sur lequel elle se fait tellement illusion, qu'elle cherche à réconcilier celui qu'elle aime avec son épouse. Lorsqu'elle est ensuite éclairée par une lettre du roi, elle sent les dangers de sa position, et se voue à la pénitence, sans être coupable d'aucune faute.

Si l'on en croit M. de S.....n, *le seul intérêt de curiosité qu'inspire l'amant de Mademoiselle de la Fayette, ressemble à celui que fait naître le Marquis dans la comédie du Legs ; osera-t-il déclarer son amour, ou ne l'osera-t-il pas ?*

Ce genre d'intérêt suffirait seul pour assurer le succès du roman de M^me^ de Genlis; car il n'y a pas d'*intérêt* sans *curiosité*. La situation du marquis intéresse, parce qu'elle naît de la timidité de son caractère, qui est dans la nature ; aussi le *Legs* passe-t-il aux yeux des connaisseurs pour l'une des bonnes pièces de Marivaux. Cependant si Louis ressemble au marquis, M^lle^ de la Fayette, douée d'une ame angélique, mais exaltée, et se trouvant dans une situation singulière et neuve, rend le roman bien plus intéressant que la comédie. Ses vertus aux prises avec les intrigues de Richelieu, dont elle veut renverser le pouvoir en inspirant de nobles pensées au fils de Henri-le-Grand, ce mélange de fierté et de douceur qui anime tous ses discours, les qualités de son caractère sensible et généreux, mais grand et fort ; en un mot, ses actions dirigées toujours vers un but moral, forment un tableau dramatique que le talent de M^me^ de Genlis anime des plus belles couleurs.

Digitized by Google

Au reste le *bon* et le *beau* dans les arts éveillent toujours l'intérêt, mais ce sentiment diffère suivant la nature des objets qui le font naître. Nous n'éprouvons pas à la représentation d'une tragédie la même impression qu'à celle d'une comédie. *Gilblas* nous affecte autrement que *la Nouvelle Héloïse*, une oraison funèbre de Bossuet qu'une fable de La Fontaine, une élégie de Tibulle qu'un chapitre de La Bruyère; et cependant nous sommes vivement intéressés parce que nous y trouvons le *bon* et le *beau*.

Dès que le caractère et les desseins des héros du roman de Mme de Genlis sont bien connus, on ne peut leur reprocher de se livrer sans remords à un sentiment coupable, puisqu'ils se trompent sur la nature de ce sentiment, et que Mlle de la Fayette se fait religieuse aussitôt qu'une proposition du roi lui dévoile le danger qui les menace l'un et l'autre. Ce dénouement bien loin d'être une *capucinade* convient si bien au sujet que le roman ne pouvait finir d'une autre manière.

On a également tort de reprocher à Mlle de la Fayette qui voulait épouser un homme doué de force, d'énergie et de grandeur d'ame, son amour pour Louis XIII, puisqu'elle croit que le sentiment qui l'entraîne vers lui, n'est que de l'amitié, et que tous deux sont dans une position telle que le roman doit finir au moment où ils découvriront leur amour mutuel.

On dit encore qu'elle avait des préventions contre le roi avant de le connaître, et qu'elles se sont changées en un tendre intérêt dès qu'elle l'a connu. Cela est vrai, sans qu'il y ait cependant de contradiction entre les sentimens de Mlle de la Fayette et son espoir d'être un jour l'épouse d'un héros.

Louis XIII était beau, la douceur tempérait la noblesse de ses traits, son regard avait un charme inexprimable, sa physionomie une expression de mélancolie qui annonçait de la sensibilité, et quoiqu'il n'eût ni vertu ni génie, il semblait avoir les germes de quelques qualités heureuses; d'ailleurs il allait partir pour se mettre à la tête de ses armées; il n'est donc pas étonnant qu'il ait inspiré de l'intérêt à Mlle de la Fayette, et celle-ci pouvait bien concilier dans son cœur son désir d'épouser un héros avec son *amitié* pour un roi faible mais brave.

M. de S....n blâme le rôle que Mme de Genlis fait jouer au cardinal de Richelieu; il me semble cependant que ce rôle est bien dans le caractère de cet homme plus étonnant

Digitized by Google

que grand. On ne pouvait lui faire bouleverser l'Europe pour rompre une liaison qu'il redoutait ; il fallait donc avoir recours à l'intrigue, car on sait que le cardinal ne négligeait jamais les moyens les plus bas pour réussir. M^me^ de Genlis qui parle d'après l'histoire ne mérite aucun reproche à cet égard : il n'est pas d'ailleurs nécessaire que tous les personnages d'un roman soient vertueux, et puisque ce sont les intrigues de Richelieu et de Boisenval qui amènent le dénouement, il fallait les faire connaître. . . . . .

On critique encore l'incident qui prépare la scène à l'abbaye de Longchamps : on y trouve un défaut de décence et de délicatesse. C'est une découverte échappée aux nombreux lecteurs de *Mademoiselle de la Fayette ;* mais je n'en féliciterai M. de S....n que lorsqu'il l'aura démontrée rigoureusement, car je ne vois rien que de naturel dans la manière dont cette scène sublime est amenée : il y règne d'ailleurs un pathétique qui arrache les larmes, et bien loin d'être un hors-d'œuvre, elle anime l'action, sert à son développement et présente sous un jour particulier la physionomie des deux amans *sans le savoir.*

M. de S....n prétend que le style de M^me^ de Genlis manque de chaleur : la lecture de *Mademoiselle de la Fayette* prouve le contraire ; il suffit de lire le passage sur saint Vincent de Paule, le récit de la mort de la mère de saint François de Sales, la première représentation du Cid, etc., pour s'en convaincre. Après les reproches faits au style, le critique ajoute *que M^me^ de Genlis a plus de raison que de sensibilité.* La seule histoire de M^me^ de Brégi où l'on admire deux beaux caractères, celui de Roquelaure qui touche à l'idéal, et celui de M^me^ de Brégi elle-même aussi parfait mais plus vrai, parce qu'il a appartient à une femme, donnent la preuve que l'auteur possède à un très-haut degré cette sensibilité et cette raison qui font les grands écrivains.

Il n'est pas un seul de ses romans, continue M. de S....n, *dont l'idée soit originale et neuve :* cependant son dernier (pour ne parler que de celui-là) est fondé sur une idée que le talent seul de l'auteur pouvait féconder. Les amans sont dans une situation si singulière qu'ils ne doivent plus exister l'un pour l'autre, aussitôt qu'ils connaîtront leur amour. Je demande si ce n'est pas là une composition *originale et neuve.*

Enfin on dit *que ses conceptions sont des pièces et des morceaux réunis tant bien que mal.* Il serait je pense diffi-

Digitized by Google

FRANCE.

… d'ensemble et une
… que Molé
… d'ailleurs.
… mais je ne
… nouveau
… toute ses criti-
… ne.

… M. Bourgeat.

…S.

… représentation du
…

… monde, n'a
… Vieux Men-
… des leçons
… comme il savait
… tout juste,
… en faut pour
… ouvrage où
… leur rôle, on
… ntrasti-
… ent en pré-
… ; et telle
… une repré-

… veux l'a con-
… dévoiler sa
… sous le titre de
… ses soins et ses
… le jeune
… ses soins est
… comme pour
… et qui court
… Il faut aux
… dent, elle a
… accoutumé
… prédicateur
… l'esprit du
… le père, qui

Digitized by Google

tremble de l'imprudence ou plutôt de la sottise qu'on va commettre, car il n'est question de rien moins que d'épouser Mme de Marlis, se creuse le cerveau pour enfanter un projet qui déconcerte ceux de ce fils chéri. Il fait servir à ses desseins le professeur de Dorlis, un certain Varrus, pédagogue fort ennuyeux, qui n'a d'autre mérite que d'assommer les gens par des citations grecques ou latines ou des sentences telles que celles-ci :

> Le grand Voltaire aurait plus de célébrité,
> Si durant sa jeunesse il eût été fouetté.
> C'est le fouet des pédans qui fait les philosophes.

Voici le rôle que Dorval lui propose de jouer auprès de Mme de Marlis. Il l'engage à se travestir, auprès de cette coquette, en riche propriétaire des colonies, et à la tenter par l'annonce des millions qu'il est censé apporter. Il n'en faut pas tant à une coquette de l'espèce de Mme de Marlis, et ses appas ne sont point à un si brillant tarif. Elle se décide donc aisément en faveur du pédagogue. Elle lui promet sa main dans un tête à tête que Dorlis écoute caché dans un cabinet voisin. Le jeune homme qui craint de perdre sa conquête se dispose aux plus grands sacrifices envers sa maîtresse, et lui offre un diamant du plus haut prix; mais la dame ne trouve point le présent assez beau, elle le refuse. L'amant reçoit son congé. L'intrigant Florvel qui s'en fie peu aux promesses, exige de Varrus, prêt à épouser Mme de Marlis, pour garantie de ses intentions, un dédit de cinquante mille écus; mais tout se dévoile. Mme de Marlis, apprenant que le millionnaire qui doit l'enrichir n'est qu'un pauvre pédagogue qui, pour toute fortune, n'a que son grec et son latin, fait la généreuse, et déchire le dédit de cinquante mille écus. Le père se dévoile à son fils, et par le double droit de père et de Mentor, il lui fait une mercuriale dont le public s'est moqué; la toile tombe, et les sifflets redoublent.

L'auteur aurait dû sentir que rien n'était plus froid et plus usé que le plan de son ouvrage, et qu'on ne s'intéressait guère à un imberbe qui se laisse sottement enlacer dans les filets d'une coquette surannée. Les erreurs de l'amour ne sont pardonnables au théâtre qu'autant que l'objet qui les fait naître a des droits à l'estime publique par des qualités attachantes. Le moyen qu'emploie le père est vil et maladroit; il serait plus propre à enflammer l'imagination d'un fils qu'à la guérir. On ne trouve, dans la pièce, aucun personnage amené pour exciter le rire. Un valet fripon

Digitized by Google

cile de trouver un roman qui offrît plus d'ensemble et une harmonie aussi parfaite dans toutes les parties, que *Mademoiselle de la Fayette* ou que *la duchesse de la Vallière*.

Je pourrais dire encore beaucoup de choses, mais je ne me flatte pas de *convertir* M. de S....n qui n'a *perverti* personne: et d'ailleurs les larmes des lecteurs du nouveau roman de M^me^ de Genlis ont bien mieux réfuté ses critiques que je ne le pourrais faire moi-même.

J'ai l'honneur de vous saluer, L. A. M. BOURGEAT.

VARIÉTÉS.

Théâtre de l'Impératrice. — Première représentation du *Nouveau Mentor*, comédie en trois actes.

Qu'un mentor véritable est une douce chose!

Ce phénix, si difficile à rencontrer dans le monde, n'a pas été plus facile à trouver à l'Odéon. Le *Nouveau Mentor* ne vaut pas l'ancien. L'un cachait la sévérité des leçons sous le voile des grâces, il savait plaire comme il savait instruire; l'autre ne plaît ni n'instruit. Il n'a tout juste, comme dit Figaro, qu'autant de probité qu'il en faut pour n'être pas pendu. On s'attendait que dans un ouvrage où les plus nobles sentimens devraient jouer leur rôle, on trouverait au moins un des personnages qui contrastât avec les caractères vils et odieux qui s'y trouvent en première ligne. Voici une analyse abrégée de la pièce; et telle qu'il nous a été permis de la saisir au travers d'une représentation orageuse.

Dorval a son fils au collège. Ce père mystérieux l'a conduit au moins jusqu'en rhétorique, sans lui devoiler sa naissance. Il s'est présenté à ses yeux sous le titre de Mentor; il lui prodigue non-seulement ses soins et ses conseils, mais il lui ouvre sa bourse dans laquelle le jeune homme puise largement. Cependant l'âge des passions est arrivé pour Dorlis, c'est le nom du fils. Il s'enflamme pour une M^me^ de Marlis, coquette très-dissolue, et qui court après les jeunes gens et le mariage. Comme il faut aux personnages de cette nature, toujours un confident, elle a su attacher à son char Florvel; jeune intrigant accoutumé à travailler à la fois pour elle et pour lui; ce prédicateur de morale à la mode, s'empare aisément de l'esprit du jeune homme pour le conduire au but désiré. Le père, qui

Digitized by Google

tremble de l'imprudence ou plutôt de la sottise qu'on va commettre, car il n'est question de rien moins que d'épouser Mme de Marlis, se creuse le cerveau pour enfanter un projet qui déconcerte ceux de ce fils chéri. Il fait servir à ses desseins le professeur de Dorlis, un certain Varrus, pédagogue fort ennuyeux, qui n'a d'autre mérite que d'assommer les gens par des citations grecques ou latines ou des sentences telles que celles-ci :

Le grand Voltaire aurait plus de célébrité,
Si durant sa jeunesse il eût été fouetté.
C'est le fouet des pédans qui fait les philosophes.

Voici le rôle que Dorval lui propose de jouer auprès de Mme de Marlis. Il l'engage à se travestir, auprès de cette coquette, en riche propriétaire des colonies, et à la tenter par l'annonce des millions qu'il est censé apporter. Il n'en faut pas tant à une coquette de l'espèce de Mme de Marlis, et ses appas ne sont point à un si brillant tarif. Elle se décide donc aisément en faveur du pédagogue. Elle lui promet sa main dans un tête à tête que Dorlis écoute caché dans un cabinet voisin. Le jeune homme qui craint de perdre sa conquête se dispose aux plus grands sacrifices envers sa maîtresse, et lui offre un diamant du plus haut prix; mais la dame ne trouve point le présent assez beau, elle le refuse. L'amant reçoit son congé. L'intrigant Florvel qui s'en fie peu aux promesses, exige de Varrus, prêt à épouser Mme de Marlis, pour garantie de ses intentions, un dedit de cinquante mille écus; mais tout se dévoile. Mme de Marlis, apprenant que le millionnaire qui doit l'enrichir n'est qu'un pauvre pédagogue qui, pour toute fortune, n'a que son grec et son latin, fait la généreuse, et déchire le dédit de cinquante mille écus. Le père se dévoile à son fils, et par le double droit de père et de Mentor, il lui fait une mercuriale dont le public s'est moqué; la toile tombe, et les sifflets redoublent.

L'auteur aurait dû sentir que rien n'était plus froid et plus usé que le plan de son ouvrage, et qu'on ne s'intéressait guère à un imberbe qui se laisse sottement enlacer dans les filets d'une coquette surannée. Les erreurs de l'amour ne sont pardonnables au théâtre qu'autant que l'objet qui les fait naître a des droits à l'estime publique par des qualités attachantes. Le moyen qu'emploie le père est vil et maladroit; il serait plus propre à enflammer l'imagination d'un fils qu'à la guérir. On ne trouve, dans la pièce, aucun personnage amené pour exciter le rire. Un valet fripon

Digitized by Google

peut égayer, parce que la friponnerie est, pour ainsi dire, un vice inhérent à son espèce; mais un professeur, voué par son état à une certaine sévérité de mœurs, révolte quand il se prête à des manœuvres indignes d'un homme d'honneur, et ne devient que platement ennuyeux.

Encore si cette pièce glacée rachetait par le style le vide d'action, le décousu des scènes et une absence totale d'intérêt, il serait doux de tempérer la critique par l'éloge. L'auteur n'a presque rien laissé qui fût capable d'épanouir le front du censeur et de faire tomber de ses mains la férule. Dieu garde la jeunesse du faubourg Saint-Germain de pareils Mentors. Il serait à souhaiter que l'administrateur du théâtre de l'Impératrice, après tant de sacrifices pour organiser la troupe distinguée qu'il possède, fût payé de son zèle, par quelques bons ouvrages; mais le bon est rare aujourd'hui.

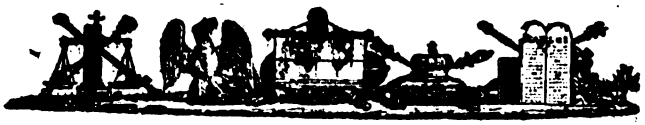
Apollon laisse Mars seul faire des miracles.

Les couronnes et les vers pleuvent à Lyon de toutes parts pour Mlle Duchesnois. C'est tantôt un amateur qui dans ses vers élégiaques voit Melpomène toute entière dans Mlle Duchesnois : c'est par le rôle de Phèdre sur-tout qu'elle l'a séduit : il ne demande au ciel que la grâce de devenir Hyppolite afin d'arracher de ses mains la coupe empoisonnée, et d'*épouser sa belle mère*; tantôt c'est un anonyme qui sous un voile discret lui adresse les vœux les plus tendres : son sommeil est troublé depuis que Mlle Duchesnois a paru à Lyon. Gourmet de tragédie, dit-il, s'il en fut, il irait aux extrémités de la terre pour lui voir jouer un seul de ses rôles. On voit qu'à Lyon on est pour le moins aussi galant qu'à Paris. Voici, au reste, ce que dit le journal du département au sujet de cette charmante actrice.

« Nous avons le bonheur de posséder Mlle Duchesnois; cette actrice a bien voulu abandonner le théâtre de la capitale pour faire entendre aux Lyonnais les accens de sa voix, et leur faire admirer son talent. Elle a commencé lundi dernier, par Phèdre, le cours de ses brillantes représentations. Une foule immense s'était portée ce jour-là au grand théâtre. Mlle Duchesnois a produit une sensation difficile à peindre. En attendant que je puisse entrer dans les détails que mérite une telle actrice et un tel ouvrage, je m'empresse de rendre à Mlle Duchesnois un hommage en disant que quelque brillante renommée dont elle ait été précédée dans nos murs, elle a été encore trouvée au dessus de tout ce qu'on doit attendre d'elle. »

DU PUY DES ISLETS.

Digitized by Google



POLITIQUE.

Voici la continuation des notes officielles reçues de l'armée par S. M. l'Impératrice et publiées par le *Moniteur*.

Du 30 mai. — Un convoi d'artillerie d'une cinquantaine de voitures, parti d'Augsbourg, s'est éloigné de la route de l'armée, et s'est dirigé d'Augsbourg sur Bayreuth; les partisans ennemis ont attaqué ce convoi entre Zwickau et Chemnitz, ce qui a occasionné la perte de 200 hommes et de 300 chevaux qui ont été pris, de 7 à 8 pièces de canon, et de plusieurs voitures qui ont été détruites; les pièces ont été reprises.

S. M. a ordonné de faire une enquête pour savoir qui a pris sur soi de changer la route de l'armée. Que ce soit un général ou un commissaire des guerres, il doit être puni selon la rigueur des lois militaires, la route de l'armée ayant été ordonnée d'Augsbourg par Wurtzbourg et Fulde.

Le général Poinsot, venant de Brunswick avec un régiment de marche de cavalerie, fort de 400 hommes, a été attaqué par 7 à 800 hommes de cavalerie ennemie près de Halle; il a été fait prisonnier avec une centaine d'hommes; 200 hommes sont revenus à Leipsick.

Le duc de Padoue est arrivé à Leipsick, où il réunit sa cavalerie pour balayer toute la rive gauche de l'Elbe.

Du 31 mai au soir. — Le duc de Vicence, le comte Schouvaloff et le général Kleist, ont eu une conférence de 18 heures au couvent de Wahlstadt, près de Liegnitz. Ils se sont séparés hier 30, à 5 heures après midi. Le résultat n'est pas encore connu. On est convenu, dit-on, du principe d'un armistice, mais on ne paraît pas d'accord sur les limites qui doivent former la ligne de démarcation. Le 31, à 6 heures du soir, les conférences ont recommencé du côté de Striegau.

Le quartier-général de l'Empereur était à Neumarkt; celui du prince de la Moskowa, ayant sous ses ordres le général Lauriston et le général Regnier, était à Lissa. Le duc de Tarente et le comte Bertrand étaient entre Jauer et Striegau. Le duc de Raguse était entre Moys et Neumarkt.

Digitized by Google

Le duc de Bellune était à Steinau sur l'Oder. Glogau était entièrement débloqué. La garnison a eu constamment du succès dans ses sorties. Cette place a encore pour sept mois de vivres.

Le 28, le duc de Reggio ayant pris position à Hoyerswerda, fut attaqué par le corps du général Bulow, fort de 15 à 18 mille hommes. Le combat s'engagea; l'ennemi fut repoussé sur tous les points et poursuivi l'espace de deux lieues. Le rapport de cette affaire est ci-joint.

Le 12 mai, le lieutenant-général Vandamme s'est emparé de Wilhelmsburg, devant Hambourg.

Le 24, le quartier-général du prince d'Eckmühl était à Haarbourg. Plusieurs bombes étaient tombées dans Hambourg, et les troupes russes paraissant évacuer cette ville, les négociations s'étaient ouvertes pour la reddition de cette place; les troupes danoises faisaient cause commune avec les troupes françaises.

Il devait y avoir, le 25, une conférence avec les généraux danois, pour régler le plan d'opérations. M. le comte de Kaas, ministre de l'intérieur du roi de Danemarck, et chargé d'une mission auprès de l'Empereur, était parti pour se rendre au quartier-général.

Du 2 Juin. — Le quartier-général de l'Empereur était toujours à Neumarkt, celui du prince de la Moskowa était à Lissa. Le duc de Tarente et le comte Bertrand étaient entre Jauer et Striegau; le duc de Raguse au village d'Eisendorf; le 3e corps au village de Titersdorf; le duc de Bellune entre Glogau et Liegnitz.

Le comte de Bubna était arrivé à Liegnitz, et avait des conférences avec le duc de Bassano.

Le général Lauriston est entré à Breslau le 1er juin à six heures du matin. Une division prussienne de 6 à 7 mille hommes qui couvrait cette ville en défendant le passage de la Lohe, a été enfoncée au village de Neukirchen.

Le bourguemestre et quatre députés de la ville de Breslau ont été présentés à l'Empereur, à Neumarkt, le 1er juin, à deux heures après-midi.

S. M. leur a dit qu'ils pouvaient rassurer les habitans; que quelque chose qu'ils eussent faite pour seconder l'esprit d'anarchie que les Stein et les Scharnhorst voulaient exciter, elle pardonnait à tous.

Digitized by Google

La ville est parfaitement tranquille, et tous les habitans y sont restés. Breslau offre de très-grandes ressources.

Le duc de Vicence et les plénipotentiaires russe et prussien, le comte Schouvaloff et le général de Kleist, avaient échangé leurs pleins-pouvoirs, et avaient neutralisé le village de Peicherwitz. Quarante hommes d'infanterie et vingt hommes de cavalerie, fournis par l'armée française, et le même nombre d'hommes fournis par l'armée alliée, occupaient respectivement les deux entrées du village. Le 2 au matin, les plénipotentiaires étaient en conférence pour convenir de la ligne qui, pendant l'armistice, doit déterminer la position des deux armées. En attendant, des ordres ont été donnés des deux quartiers-généraux afin qu'aucunes hostilités n'eussent lieu. Ainsi, depuis le 1er juin à deux heures de l'après-midi, il n'a été commis aucune hostilité de part ni d'autre.

Du 3. — La suspension d'armes subsiste toujours. Les plénipotentiaires respectifs continuent leurs négociations pour l'armistice.

Le général Lauriston a saisi sur l'Oder plus de 60 bâtimens chargés de farine, de vin et de munitions de guerre qui avaient été destinés pour l'armée qui assiégeait Glogau, tous ces approvisionnemens viennent d'être dirigés sur cette place.

Nos avant-postes sont jusqu'à mi-chemin de Brieg.

Le général Hogendorp a été nommé gouverneur de Breslau. Le plus grand ordre règne dans cette ville. Les habitans paraissent très-mécontens et même indignés des dispositions faites relativement au landsturm ; on attribue ces dispositions au général Scharnhorst, qui passe pour un jacobin-anarchiste. Il a été blessé à la bataille de Lutzen.

Les princesses de Prusse qui s'étaient retirées en toute hâte de Berlin pour se réfugier à Breslau, ont quitté cette dernière ville pour se réfugier plus loin.

Le duc de Bassano s'est rendu à Dresde où il recevra le comte de Kaas, ministre de Danemarck.

Du 4 *au soir.* — L'armistice a été signé le 4, à deux heures après midi. Ci-joint les articles.

S. M. l'Empereur part le 5 à la pointe du jour, pour se rendre à Liegnitz. On croit que pendant la durée de l'armistice, S. M. se tiendra une partie du tems à Glogau, et

Digitized by Google

la plus grande partie à Dresde, afin d'être plus près de ses États.

Glogau est approvisionné pour un an.

Armistice.

Cejourd'hui 4 juin (23 mai) les plénipotentiaires nommés par les puissances belligérantes,

Le duc de Vicence, grand écuyer de France, général de division, sénateur, grand-aigle de la Légion d'honneur, grand'-croix des Ordres de Saint-André de Russie, de Saint-Léopold d'Autriche, Saint-Hubert de Bavière, de la Couronne-Verte de Saxe, de la Fidélité de Saint-Joseph, plénipotentiaire nommé par *S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin, Médiateur de la Confédération Suisse*, etc., muni des pleins-pouvoirs de S. A. le prince de Neuchâtel, vice-connétable, major-général de l'armée.

Le comte de Schouvaloff, lieutenant-général, aide-de-camp-général de S. M. l'Empereur de toutes les Russies, grand'-croix de l'Ordre de Wolodimir de la 2e classe, grand'-croix de l'Ordre de Sainte-Anne, chevalier de l'Ordre de Saint-Georges, 4e classe, commandeur de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et grand'-croix de l'Aigle-Rouge de Prusse; et M. de Kleist, lieutenant-général au service de S. M. le roi de Prusse, grand'-croix de l'Aigle-Rouge de Prusse, de Saint-Wolodimir de la 2e classe et de Sainte-Anne de Russie, chevalier de l'Ordre du Mérite, de la Croix de fer de Prusse, et de la Légion-d'Honneur; munis de pleins-pouvoirs de S. Exc. M. le général d'infanterie Barclay de Tolly, général en chef des armées combinées.

Après avoir échangé leurs pleins-pouvoirs à Gebersdorff, le 1er juin (20 mai), et signé une suspension d'armes de 36 heures : s'étant réunis au village de Pleiwitz, neutralisé à cet effet, entre les avant-postes des armées respectives pour continuer les négociations d'un armistice propre à suspendre les hostilités entre toutes les troupes belligérantes, n'importe sur quel point elles se trouvent;

Sont convenus des articles suivans :

Art. 1er. Les hostilités cesseront sur tous les points, à la notification du présent armistice.

2. L'armistice durera jusqu'au 8 juillet (20 juillet) inclus, plus six jours pour le dénoncé à son expiration.

3. Les hostilités ne pourront en conséquence recommen-

Digitized by Google

cer que six jours après la dénonciation de l'armistice aux quartiers-généraux respectifs.

4. La ligne de démarcation entre les armées belligérantes est fixée ainsi qu'il suit :

En Silésie,

La ligne de démarcation de l'armée combinée, partant des frontières de Bohême, passera par Dittersbach, Pfaffendorf, Landshut, suivra le Bober jusqu'à Rudelstadt, passera delà par Bolkenkayn, Striegau, suivra le Striegauerwasser jusqu'à Cauth, et joindra l'Oder en passant par Bettlern, Oltaschin et Althoff.

L'armée combinée pourra occuper les villes de Landshut, Rudelstadt, Bolkenhayn, Striegau et Cauth, ainsi que leurs faubourgs.

La ligne de l'armée française, partant aussi de la frontière qui touche à la Bohême, passera par Seiffershauf, Alt-Ramnitz, suivra le cours de la petite rivière qui se jette dans le Bober, pas loin de Bertelsdorf; ensuite le Bober jusqu'à Lahn. Delà à Neukich sur la Katzbach par la ligne la plus directe, d'où elle suivra le cours de cette rivière jusqu'à l'Oder.

Les villes de Parschwitz, Liegnitz, Goldberg et Lahn, quelle que soit la rive sur laquelle elles sont situées, pourront, ainsi que leurs faubourgs, être occupées par les troupes françaises.

Tout le territoire entre la ligne de démarcation des armées françaises et combinées sera neutre, et ne pourra être occupé par aucune troupe, même par des landsturm. Cette disposition s'applique par conséquent à la ville de Breslau.

Depuis l'embouchure de la Katsbach, la ligne de démarcation suivra le cours de l'Oder jusqu'à la frontière de Saxe, longera la frontière de Saxe et de Prusse, et joindra l'Elbe en partant de l'Oder pas loin de Mühlrose, et suivant la frontière de Prusse, de manière que toute la Saxe, le pays de Dessau et les petits Etats environnans des princes de la Confédération du Rhin appartiendront à l'armée française, et que toute la Prusse appartiendra à l'armée combinée.

Les enclaves prussiens dans la Saxe seront considérés comme neutres et ne pourront être occupés par aucunes troupes.

L'Elbe jusqu'à son embouchure fixe et termine la ligne

Digitized by Google

de démarcation entre les armées belligérantes, à l'exception des points indiqués ci-après :

L'armée française gardera les îles et tout ce qu'elle occupera dans la 32e division militaire le 27 mai (8 juin), à minuit.

Si Hambourg n'est qu'assiégé, cette ville sera traitée comme les autres villes assiégées. Tous les articles du présent armistice qui leur sont relatifs lui sont applicables.

La ligne des avant-postes des armées belligérantes à l'époque du 27 mai (8 juin), à minuit, formera pour la 32e division militaire celle de démarcation de l'armistice, sauf les rectifications militaires que les commandans respectifs pourront juger nécessaires. Ces rectifications seront faites de concert par un officier d'état-major de chaque armée, d'après le principe d'une parfaite réciprocité.

5. Les places de Dantzick, Modlin, Zamosc, Stettin et Custrin seront ravitaillées tous les cinq jours, suivant la force de leurs garnisons, par les soins des commandans des troupes de blocus.

Un commissaire nommé par le commandant de chaque place sera près de celui des troupes assiégeantes, pour veiller à ce qu'on fournisse exactement les vivres stipulés.

6. Pendant la durée de l'armistice, chaque place aura au-delà de son enceinte un rayon d'une lieue de France. Ce terrain sera neutre. Magdebourg aura par conséquent sa frontière à une lieue sur la rive droite de l'Elbe.

7. Un officier français sera envoyé dans chaque place assiégée pour prévenir le commandant de la conclusion de l'armistice et de son ravitaillement. Un officier russe ou prussien pourra l'accompagner pendant la route, soit en allant, soit en revenant.

8. Des commissaires nommés de part et d'autre dans chaque place régleront le prix des vivres qui seront fournis. Ce compte, arrêté à la fin de chaque mois par les commissaires chargés de veiller au maintien de l'armistice, sera soldé au quartier-général par le payeur de l'armée.

9. Des officiers d'état-major seront nommés de part et d'autre pour rectifier de concert la ligne générale de démarcation sur les points qui ne seraient pas déterminés par un courant d'eau, et sur lesquels il pourrait y avoir quelque difficulté.

10. Tous les mouvemens de troupes seront réglés de manière à ce que chaque armée occupe sa nouvelle ligne le 12 juin (31 mai). Tous les corps ou partis de l'armée

Digitized by Google

combinée qui peuvent être au-delà de l'Elbe ou en Saxe rentreront en Prusse.

11. Des officiers de l'armée française et de l'armée combinée seront expédiés conjointement pour faire cesser les hostilités sur tous les points, en faisant connaître l'armistice. Les commandans en chef respectifs les muniront des pouvoirs nécessaires.

12. On nommera de part et d'autre deux commissaires, officiers-généraux, pour veiller à l'exécution des stipulations du présent armistice. Il se tiendront dans la ligne de neutralité à Neumarkt, pour prononcer sur les différends qui pourraient survenir.

Ces commissaires devront s'y rendre dans les vingt-quatre heures, afin d'expédier les officiers et les ordres qui doivent être envoyés en vertu du présent armistice.

Fait et arrêté le présent acte en douze articles et en double expédition, les jour, mois et an que dessus.

Signé, CAULAINCOURT, duc DE VICENCE;
Signé, le comte DE SCHOUVALOFF;
Signé, DE KLEIST.

Vu et ratifié par ordre de l'Empereur et Roi, le 4 juin 1813.

Le prince vice-connétable de France, major-général de la Grande-Armée,
Signé, ALEXANDRE.

Les espérances que donnait la note officielle du 31 mai au soir, relativement à Hambourg, les craintes des Anglais sur le sort de cette ville que leur cupidité a compromise, et que leur déloyauté, leur constante politique, a abandonnée au jour du danger, sont pleinement réalisées : voici les nouvelles de cette ville, que les distances ont permis de connaître à Paris avant qu'elles fussent officiellement envoyées du quartier-général de l'Empereur.

Du 30 *mai*. — Hier, on entendit une vive fusillade du côté de Zollenspieker. L'on sut bientôt que les Français avaient forcé toutes les passes, et qu'ils poursuivaient l'ennemi dans la direction de Boitzenbourg. Vers le soir, nous vîmes entrer ici quelques bataillons qui occupèrent les places publiques et les postes les plus importans.

Du 31. — Il ne s'est point passé un moment dans la journée sans que l'on n'ait vu entrer de nouvelles troupes françaises dans nos murs.

Digitized by Google

A quatre heures après midi, LL. EExc. le maréchal prince d'Eckmühl, gouverneur-général, et M. le lieutenant-général comte Vandamme, ont passé en revue 35 bataillons d'infanterie.

Les habitans ne revenaient point de leur étonnement. Il serait difficile de déterminer ce qui les surprenait le plus, de la belle tenue de ces troupes, ou de leur nombre. Il y a, en effet, bien loin de ce qu'ils ont eu sous les yeux à ce qu'on leur racontait de la faiblesse physique et numérique des bataillons français.

Nous donnerons incessamment quelques détails sur les mœurs, les habitudes et les faits des aventuriers qui viennent de nous quitter. Les villes qui, comme nous, ont le malheur de posséder ces libérateurs des peuples, savent combien il leur en coûte.

Les Russes n'ont eu que le tems de sauver leurs personnes, et n'ont pu heureusement poursuivre leur habitude de destruction et d'incendie.

On a trouvé 150 bouches à feu dans l'arsenal de la marine, et près de 80 sur les remparts. Tous les établissemens sont dans le meilleur état.

Les travaux opérés pour faire de Hambourg une place d'armes sont très-considérables. Tous les militaires en ont été étonnés, et regardent maintenant Hambourg comme une place forte.

Du 2 juin. — Notre ville jouit de la plus grande tranquillité. On donne ce soir, au théatre allemand, *le Marquis de Tulipano*, avec un ballet.

On a affiché et publié ici l'ordonnance suivante :

« En exécution des ordres de S. Exc. M. le maréchal prince d'Eckmühl, il est ordonné à tout étranger se trouvant à Hambourg, de se présenter dans les vingt-quatre heures à la direction générale de police, à l'effet de s'y légitimer, et d'obtenir, s'il y a lieu, une permission de séjour.

» Il est interdit à tout propriétaire, logeur, aubergiste, de donner asile à tout étranger qui n'aurait point obtenu la permission de séjourner à Hambourg.

» Les anciennes ordonnances sur le mouvement des voyageurs sont remises en vigueur. »

Hambourg, ce 31 mai 1813.

Le directeur-général de la police, D'AUBIGNOSC.

(*Journal des Bouches-de-l'Elbe.*)

Digitized by Google

Du 3. — M. le général danois comte de Schulenbourg et son état-major ont fait hier visite aux autorités françaises. La plus grande harmonie règne entre les officiers des deux nations.

D'après les dernières nouvelles de la Norwège, le prince Christian y est arrivé. Il a pris le commandement de l'armée et le gouvernement du pays. On s'y préparait à repousser une attaque étrangère, dans le cas où elle serait tentée.

Le rapport de l'adjudant-commandant Durieu, commandant les forces réunies à Glogau, dont le général la Plane était gouverneur, offre les détails les plus intéressans. Cette place a été débloquée le 27 mai : à ce jour seulement, on y a su la marche de l'armée française, les victoires de Lutzen et de Bautzen, et tout ce qui s'est passé depuis trois mois. Quatre à cinq mille hommes avaient été jetés dans cette place : c'étaient des Français, des Italiens, des Espagnols, des Badois, des Croates. Le sentiment de l'honneur en a fait des Français invincibles ; toutes les attaques de l'ennemi ont été repoussées avec une vigueur soutenue. Les Russes, commandés par M. de Saint-Priest, les Prussiens, aux ordres du général Schuller, se sont consumés en vains efforts devant cette place ; elle avait encore des vivres pour long-tems lorsqu'elle a été débloqué ; elle a conservé son pont sur le fleuve, et est devenue plus forte qu'elle n'était avant le siége. Sa délivrance met à la disposition de la Grande-Armée plus de 4000 mille hommes aguerris, et un grand nombre d'excellens officiers appartenans au 4e corps.

Les événemens que les rapports officiels viennent de retracer, les Anglais, il faut leur rendre cette justice, les prévoyaient avec douleur. Leur journaux s'exprimaient à cet égard avec une franchise anti-ministérielle très-remarquable : c'est de leur part une marche constante que de nier d'abord les victoires de l'Empereur ; puis lorsque les résultats les rendent évidens, de se ranger du côté de sa fortune, et d'accuser ses ministres de n'avoir pas maîtrisé la victoire, d'avoir manqué de prévoyance, de célérité, de vues politiques, de loyauté ; c'est ainsi qu'après avoir tracé le tableau de Hambourg, et de la sensation qu'y a produit l'abandon de l'Angleterre, le *Times* ajoute ce qui suit :

« Après les événemens militaires, dit-il, qui ont remis

Digitized by Google

la Saxe au pouvoir de l'ennemi, nous avons lieu de craindre leur résultat sur la conduite des cabinets. La retraite des alliés au-delà de l'Elbe a donné à Napoléon le moyen certain d'établir que son avantage à Lutzen avait eu le caractère d'une victoire plus grande que celles d'Austerlitz, d'Jéna et de Friedland : nous voyons avec douleur que les puissances du continent se brouillent et se menacent au lieu de se réunir pour agir de concert. Nous ne devons pas oublier que Napoléon emploie par-tout des négociateurs habiles, actifs, pourvus de moyens et d'instructions capables de les faire valoir, tandis qu'un des principes du ministère britanique est que les cours étrangères connaissent mieux que personne leurs propres intérêts, et qu'il est ainsi superflu de les fatiguer en déployant auprès d'elles les talens de la diplomatie. On nous dit que la retraite des alliés s'est faite avec ordre ; mais il est à craindre que leur nouvelle situation au-delà de l'Elbe ne soit accompagnée de trouble et de confusion, ou de difficultés considérables. Les événemens de l'hiver ne leur ont pas permis de rassembler des magasins, de former des dépôts, ou de discipliner régulièrement leurs nouvelles levées. La levée en masse a été si long-tems différée, qu'elle sera probablement inutile. Dans ces circonstances on parle déjà de se replier sur la Vistule. Cependant les officiers les plus expérimentés pensent qu'il sera possible de résister entre l'Elbe et l'Oder, où se trouvent des positions formidables. Napoléon parviendra-t-il à les forcer ?

« Malheureusement pour la cause que nous soutenons, dit un autre journal, plus d'un gouvernement est animé d'un esprit d'indécision et d'hésitation qui les empêche de sentir le prix incalculable du tems dans les grands mouvemens politiques et militaires. Il y a plusieurs mois que nous fîmes sentir combien il serait important d'envoyer sur le continent les Allemands à notre solde pour organiser les insurrections qui faisaient alors des progrès rapides dans le Hanovre et tout le long du Weser. Actuellement que le pays est entièrement pacifié, que Cuxhaven est réoccupé, et que Hambourg même paraît réduit à l'extrémité, on nous dit que les troupes destinées pour la défense de l'Elbe seront prêtes à partir mercredi prochain ! »

Le *Morning-Chronicle* entre plus avant dans la question, et son attaque contre les ministres est appuyée sur des raisonnemens judicieux comme sur des faits positifs.

Digitized by Google

«Nos lecteurs verront, dit-il, par l'événement important annoncé dans le *Moniteur* du 25, que Napoléon avance rapidement dans sa carrière victorieuse. Il ne s'arrêtera certainement pas avant d'avoir assuré à son armée la possession non contestée de tout le territoire qui s'étend jusqu'à l'Oder, sinon jusqu'à la Vistule : alors le congrès pourra s'assembler à Prague. Combien n'est-il pas mortifiant pour le cœur d'un Anglais d'avoir à réfléchir sur les conseils et les mesures qui ont amené un tel état de choses ! Aurait-on pu croire, après les événemens de l'hiver dernier, après les pertes immenses éprouvées par l'armée française, que Napoléon, avec les seules ressources de France, aurait pu sitôt créer des forces capables d'appuyer l'exécution d'un plan politique aussi profondément conçu que le congrès de Prague? plan que la force de ses armes et que l'heureux début de sa campagne le met à même de suivre avec de nouveaux avantages.

» Quel rôle étrange aura à jouer un ministre anglais dans ce congrès? Aujourd'hui seulement on embarque les secours que nous avons depuis si long-tems promis. Nos chaloupes canonnières destinées pour la défense de l'Elbe, ne peuvent espérer d'arriver qu'au moment même où l'entrée de ce fleuve leur sera fermée, et notre brigade de troupes n'arrivera que pour escorter notre prince jusqu'en lieu de sûreté. Aucune partie des secours que nous avions promis en faveur de la cause commune n'arrivera à sa destination. Les promesses exagérées de nos ministres, les injures prodiguées par leurs partisans y parviendront seules. Certes, si des injures suffisaient pour faire échouer les projets de l'Empereur Napoléon, nous aurions réussi depuis long-tems; mais pour réussir il faut d'autres armes, d'autres moyens, une autre politique et un autre génie.»

Pendant que les journaux anglais s'exprimaient ainsi, le ministère recevait la nouvelle que le Danemarke, réuni à la France, interdisait au commerce anglais le passage de l'Elbe, et que la Norvège que l'Angleterre voulait avec tant de perfidie détacher du Danemarck, s'est ralliée plus que jamais à l'autorité de son souverain, et a juré de défendre de tous ses moyens l'intégrité et l'indépendance du territoire Danois. Nous aurons soin de transcrire les réflexions piquantes que pourront suggérer aux Anglais le résultat brillant de la profonde politique de leur ministère : séduire, corrompre, diviser, susciter de nouveaux ennemis à la

Digitized by Google

France était leur but, et en effet ils ont rallié à notre cause les Danois indignés de tant de déloyauté, et d'un si grossier machiavélisme; le nord de l'Europe a cette fois des grâces à rendre au ministère Anglais.

L'Empereur victorieux à Wurtchen a rendu le décret suivant :

En notre camp impérial de Klein-Baschwitz, sur le champ de bataille de Wurtchen, le 22 mai à 4 heures du matin, 1813.

NAPOLEON, Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin, Médiateur de la Confédération suisse, etc., etc., etc.

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Un monument sera élevé sur le Mont-Cenis. Sur la face de ce monument qui regardera le côté de Paris, seront inscrits les noms de tous nos cantons des départemens en-deçà des Alpes. Sur la face qui regardera Milan, seront inscrits les noms de tous nos cantons des départemens au-delà des Alpes et de notre royaume d'Italie. A l'endroit le plus apparent du monument, sera gravée l'inscription suivante :

« L'Empereur Napoléon, sur le champ de bataille de Wurtchen, » a ordonné l'érection de ce monument, comme un témoignage de sa » reconnaissance envers ses Peuples de France et d'Italie, et pour » transmettre à la postérité la plus reculée le souvenir de cette époque » célèbre où, en trois mois, douze cent mille hommes ont couru aux » armes pour assurer l'intégrité du territoire de l'Empire et de ses » alliés. »

S. M. l'Impératrice, au nom de l'Empereur, a rendu un autre décret qui contient le mode d'exécution de celui qu'on vient de lire. L'institut de France, celui d'Amsterdam, les académies de Rome, de Turin, de Florence, se concerteront pour présenter le projet du monument. 25 millions y seront consacrés.

Dimanche 13, S. M. l'Impératrice assistera au *Te Deum* solennel qui sera chanté à l'église métropolitaine, sous les auspices de la victoire et sous les plus heureux présages. Le soir il y aura cercle et spectacle à la cour, et illumination générale.

S....

Digitized by Google

ANNONCES.

Biographie Universelle, Ancienne et Moderne, ou Histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les hommes qui se sont distingués par leurs écrits, leurs actions, leurs talens, leurs vertus ou leurs crimes; ouvrage entièrement neuf, rédigé et signé par une société de gens de lettres et de savans. Quatrième livraison, composée des tomes 7 et 8, d'environ 700 pages, petit-romain à deux colonnes. Prix, papier carré fin, 14 fr., et 19 fr. franc de port; papier grand raisin fin, 24 fr., et 30 fr. franc de port; papier vélin superfin, 48 fr., et 53 fr. franc de port. Chez Michaud frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34.

Il a été tiré un seul exemplaire sur peau vélin, avec figures, du prix de 600 fr. le volume.

La cinquième livraison, qui paraîtra en octobre prochain, sera également composée de deux volumes du même format et du même prix.

On peut joindre à chaque volume de ce Dictionnaire un cahier d'environ 30 portraits au trait, dont le prix est de 3 fr. pour le papier ordinaire, 4 fr. pour le papier grand-raisin, 6 fr. pour le vélin.

La Récolte de l'Ermite, ou Choix de morceaux d'histoire peu connus, anecdotes, remarques littéraires, contes, épigrammes, bons mots, etc., échappés aux recueils déjà publiés, rassemblés par un solitaire qui vit plus avec les livres qu'avec les hommes. Un vol. in-8°. Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 c. franc de port. Chez Chaumerot jeune, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 188.

Le choix fait par l'éditeur est aussi varié que piquant. Par modestie, il a mis dans ce recueil très-peu du sien. Cependant on y remarque de lui une note très-intéressante sur le *Mercure de France,* depuis son origine jusqu'à nos jours. Une esquisse de l'*Histoire de l'Académie française en épigrammes,* décèle dans l'esprit de l'éditeur une certaine dose de malice. On ne s'en étonnera pas, quand on saura que c'est M. Lemazurier, qui cultive avec succès le genre de l'épigramme et du conte.

Les Odes d'Horace traduites en vers, avec des argumens et des notes, et revues pour le texte sur dix-huit manuscrits de la Bibliothèque impériale; par Ch. Vanderbourg. Deux vol. in-8°, formant ensemble

Digitized by Google

1200 pages. Prix, 20 fr., et 24 fr. franc de port; grand papier vélin satiné, 40 fr., et 44 fr. franc de port. Chez F. Schœll, libraire, rue des Fossés-Monmartre, n° 14, passage du Vigan.

Les Troubadours, poëme en quatre chants. Un vol. in-8°. Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. franc de port. Chez Firmin Didot, imprimeur de l'Institut, rue Jacob, n° 24.

Essai sur l'état actuel des Théâtres de Paris et des principales villes de l'Empire, leurs Administrations, leurs Acteurs, leur Répertoire, les Journalistes, le Conservatoire, etc.; par J. D. B. Un vol. in-8°. Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. franc de port. Chez S.-C. L'Huillier, lib., rue des Mathurins-Saint-Jacques, n° 3 *bis*.

Abrégé des Morales de Plutarque, traduction d'Amyot, avec l'orthographe de l'Académie. Un vol. in-12. Prix, 4 fr., et 5 fr. franc de port. Chez Brunot-Labbe, libraire de l'Université impériale, quai des Augustins, n° 33.

CARTE du théâtre de la guerre, comprenant l'Allemagne, la Prusse, le grand duché de Varsovie, l'Autriche, une grande partie du Danemarck, de la France et de l'Italie. Quatre feuilles grand-aigle. Prix, assemblée et collée, 7 fr. Collée sur toile et ployée dans un étui, 14 fr. Chez H. Langlois, libraire-éditeur pour la géographie, rue de Seine Saint-Germain, n° 12, chez lequel on trouve aussi la Carte de la Russie d'Europe en 12 feuilles. Prix, assemblée, 13 fr.

Le MERCURE DE FRANCE paraît le Samedi de chaque semaine, par cahier de trois feuilles. Le prix de la souscription est de 48 *francs* pour l'année, de 25 *francs* pour six mois, et de 13 *francs* pour un trimestre.

Le MERCURE ÉTRANGER paraît à la fin de chaque mois, par cahier de quatre feuilles. Le prix de la souscription est de 20 *francs* pour l'année, et de 11 *francs* pour six mois. (Les abonnés au *Mercure de France*, ne paient que 18 fr. pour l'année, et 10 fr. pour six mois de souscription au *Mercure Étranger*.)

On souscrit tant pour le Mercure de France *que pour le* Mercure Étranger, *au Bureau du Mercure, rue Hautefeuille*, n° 23; *et chez les principaux libraires de Paris, des départemens et de l'étranger, ainsi que chez tous les directeurs des postes.*

Les Ouvrages que l'on voudra faire annoncer dans l'un ou l'autre de ces Journaux, et les Articles dont on désirera l'insertion, devront être adressés, *francs de port*, à M. *le Directeur-Général du Mercure*, à Paris.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.

N° DCXXII. — *Samedi* 19 *Juin* 1813.

POÉSIE.

Fragment d'un poëme intitulé : LE TOMBEAU DE VIRGILE.

. . . . . .
. . . . . .
De grâces, de vertus adorables modèles,
Vous qu'on trouve toujours au Dieu du goût fidèles,
O Françaises! pourquoi ne rencontré-je pas
Dans ces lieux consacrés la trace de vos pas!
Virgile a sur vos cœurs bien des droits; mais Delille
Pour vous jusqu'à ce jour n'a point traduit Virgile;
Nul de Didon plaintive évoquant les douleurs
N'a fait en si beaux vers couler autant de pleurs.
Delille, c'est à toi de nous rendre ces larmes;
L'Énéide est ton bien; un sexe plein de charmes
De ta muse immortelle attend ce nouveau don;
Appèle ses soupirs sur la triste Didon;
Dis lui que trop d'amour perdit l'infortunée,
Qu'elle égara ses vœux et fut abandonnée:
Alors grâce à tes vers, ce poëte adoré,
Ce chantre de l'Amour du beau sexe ignoré,

Digitized by Google

Virgile, parmi nous étendra son empire
Et devra ce triomphe au charme de ta lyre.
Le croirai-je ? Est-il vrai ?... La déesse aux cent voix
M'apprend que Calliope a fléchi sous tes lois,
Et même en ces climats sur son aile rapide
La prompte Renommée apporte l'Énéide.
Oui, je les reconnais ces vers harmonieux,
Quel autre parle ainsi le langage des Dieux ?
Il n'en est point ; ta muse aujourd'hui sans rivale
Entre Virgile et toi ne met plus d'intervalle....
Ah ! chantons ces beaux vers, chantons les sur ces bords
Où Virgile.... O prodige ! Il entend leurs accords ;
Sa cendre s'est émue, et du chantre d'Énée
La tombe a tressailli sur la terre étonnée.
Les airs ont retenti de sons mélodieux :
C'est ton maître, ô Delille ! assis au rang des Dieux
Il t'appèle, et déjà sa voix aérienne
Quand je redis ces vers s'accorde avec la mienne.

Quel sera donc le prix de tes nobles travaux ?
Du laurier de Virgile enlaçons les rameaux :
Que dis-je ? en vain mes yeux cherchent ce vert feuillage,
Le tombeau du grand homme a perdu son ombrage :
De ses admirateurs l'amour religieux
Feuille à feuille enleva ces lauriers glorieux.
Rassure-toi, Delille, ils vont renaître encore
De leur bourgeon naissant l'espoir est près d'éclore,
C'est en vain qu'à Virgile on voudrait les ravir,
Ils sont comme sa gloire, ils ne sauraient périr....
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

CHARLES DAV....

A Mlle ÉMILIE L.

Stances sur l'Amour et l'Amitié.

DANS le jeune âge il est un charme séduisant
Auquel on s'abandonne au lieu de s'en défendre.
Qu'alors nous plaît le mot de maîtresse et d'amant,
Qu'avec plaisir le cœur veut le dire et l'entendre.

Digitized by Google

Dans tous les sens surpris un nouveau sentiment
Circule avec transport ; mais souvent ce délire
Pour être trop senti, n'a qu'un heureux moment :
Dérangez le bandeau, l'enchantement expire.

Si l'amour, en effet, n'était point une erreur,
Si son prestige aimable avait de la durée,
Tout n'offrirait alors à notre ame enivrée
Que des jours ravissans, que des nuits de bonheur.

De ce songe borné, mais cher à la pensée,
Quand un fatal orage a terminé le cours,
L'Amitié seule alors vient à notre secours
Et soulève le poids dont l'ame est oppressée.

D'un sentiment sacré, le seul qui soit durable,
Heureux qui sait en paix cultiver la douceur !
Mais plus heureux celui qui presse sur son cœur
Un ami vertueux que l'infortune accable !

Enfant tendre et chéri de la Divinité,
Amitié, dont le nom doit faire les délices
De l'homme honnête et vrai, toi ma félicité,
Qui, de mes jeunes ans acceptas les prémices,

Tu viendras embellir le reste de ma vie !
Offre à mon ame aimante un charme encor plus doux,
Celui de m'attacher une modeste amie ;
Et d'un bonheur si pur l'Amour sera jaloux.

Par le chevalier D.....

A MAMAME JOSEPHINE DUM,

En lui présentant les Œuvres de Catulle.

Recevez, ô ma tendre amie,
Les vers sublimes et touchans,
Où pour son aimable Lesbie
Catulle peint ses sentimens.
Comme vous Lesbie était belle ;
Elle eut votre esprit, vos talens,
Mais bientôt, légère, infidèle,
Elle oublia tous ses sermens....
Ah ! ne faites jamais comme elle !

F. Libert.

Digitized by Google

A MADAME D....

Heureux qui près de vous peut passer tous ses jours !
Vous savez réunir par un secret mystère
L'art de séduire et l'art de plaire :
Qui vous aime un instant doit vous aimer toujours.

Par le même.

Romance *sur la mort d'un ami,* (*) *faite au bord de la mer.*

A ma peine cruelle
Qui ne doit compâtir ?
J'eus un ami fidèle,
Et je l'ai vu mourir.
Je viens pleurer sa perte,
Et me plaindre aux tombeaux
Sur la rive déserte
Où murmurent les flots.

J'aime dans ce lieu sombre
Les approches du soir ;
Alors je vois son ombre
A mes côtés s'asseoir.
Mon oreille attentive
A ses tristes accords,
Sur la lyre plaintive
Entend le chant des morts.

O l'ami le plus tendre,
Objet de mes douleurs ;
J'apporte sur ta cendre
Des regrets et des fleurs !

(*) Pierre Dorange, de Marseille, jeune poëte d'un talent remarquable, et ami intime de l'auteur, enlevé à vingt-quatre ans, par une mort prématurée, aux lettres et à la société, le 9 février 1811. La première partie de ses œuvres a été recueillie et mise au jour en 1813. par M. Miger, littérateur du plus grand mérite, qui avait déjà rendu à la mémoire de Malfilâtre un hommage pareil, en publiant le *Génie de Virgile*, ouvrage où brillent une critique judicieuse et un goût exquis. (*Note de l'Auteur.*)

Digitized by Google

Dans ta froide demeure
Reposent les vertus ;
Et l'amitié qui pleure
Ne se console plus.

Comme un lis solitaire
Tombe décoloré,
Tu paraîs sur la terre,
Et tu meurs ignoré.
La gloire en vain l'ordonne ;
Et tu vois se flétrir
La brillante couronne
Que sa main vient t'offrir.

Sous la pierre glacée
Il n'est point d'avenir ;
Mais la muse d'Aloée
Te doit un souvenir :
Et pour venger ta vie,
Image d'un long deuil,
La flamme du génie
Veille sur ton cercueil.

Ah ! cesse de te plaindre :
Les Grâces et l'Amour
Dont l'œil a vu s'éteindre
Le rayon d'un beau jour,
Consolent ta mémoire,
Et gardent avec moi,
Un soupir pour ta gloire,
Une larme pour toi.

HENRI TERRASSON.

ÉNIGME.

MON sein renferme une arme et grossière et rustique,
De peu de prix et fort antique ;
Par moi lancée avec effort,
Elle frappe et donne la mort.
Prise dans le sens politique,
J'appartiens à certaine clique
De mécontens, de novateurs,
De factieux et de frondeurs.

Digitized by Google

L'inconséquent palinodiste
Qui suit le vent comme à la piste,
Va tantôt votant pour le roi,
Et va tantôt votant pour moi.

S.....

LOGOGRIPHE

CHACUN m'estime et vante ma valeur,
Par-tout on me cite, on me fête;
Mais hélas! tranche-moi la tête,
On me voit ici bas végéter sans honneur.
Ma décomposition n'est pas très-curieuse:
Elle ne peut offrir qu'une liqueur visqueuse,
Une mesure, enfin un insecte rongeur.
Devine, c'est assez: Adieu, mon cher lecteur.

ACHILLE BÉLOT, *vérificateur de l'enregistrement.*

CHARADE.

MON premier n'est pas dur; positif est ce point;
Mon dernier ne doit jamais l'être,
Sur-tout envers celui dont on tient son bien être.
On n'aime mon entier qu'autant qu'il ne l'est point.

S.....

---

*Mots de l'*ENIGME, *du* LOGOGRIPHE *et de la* CHARADE *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Cocher de place.*

Celui du Logogriphe est *Rosse*, dans lequel on trouve: *ros* et *ose.*

Celui de la Charade est *Oraison.*

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

DE LA MUSIQUE DRAMATIQUE EN FRANCE, ou *Des Principes d'après lesquels les compositions lyri-dramatiques doivent être jugées ; des révolutions successives de l'art en France et de sa décadence ; des compositeurs qui ont travaillé pour nos spectacles lyriques et de leurs productions restées au théâtre ;* par M. MARTINE. — Un vol. in-8°. — Prix, 5 fr., et 6 fr. 25 c. franc de port. — A Paris, chez *J.-G. Dentu*, imprimeur-libraire, rue du Pont de Lodi, n° 3 ; et au Palais-Royal, galeries de bois, n°s 265 et 266.

JE crois déjà entendre tous les musiciens compositeurs, instrumentistes et chanteurs, depuis l'homme de génie dont la réputation est hors d'atteinte, jusqu'au moindre croque-note, se demander en lisant le titre de l'ouvrage de M. Martine, cet auteur sait-il la musique, pour oser la juger et nous juger nous-mêmes ? De combien d'opéra sérieux ou comiques se compose son œuvre? A-t-il écrit sur la *basse fondamentale*, sur *l'harmonie*, sur *la mélodie ?* S'est-il fait entendre dans quelques concerts, chante-t-il à livre ouvert ? et mille autres questions de ce genre. Si on leur répond que M. Martine n'est qu'un *amateur*, ils condamneront son livre sur l'étiquette, et diront qu'il ne vaut rien, sans avoir seulement daigné en lire une page. Tous les membres qui composent le vaste empire musical et dont je n'excepte ni le facteur d'instrument, ni le marchand de musique, ni les soufleurs des théâtres d'opéra, opineront de la même manière ; les maîtres le diront à leurs élèves, les élèves à leurs parens, les parens à leurs amis, et l'ouvrage ne sera lu que par un petit nombre d'hommes éclairés qui ne condamnent jamais sans entendre. S'il est bon, malgré l'anathême dont il a été frappé en nais-

Digitized by Google

sant, il obtiendra ce qu'on appelle un succès d'estime ; mais il ne sera bien apprécié que lorsqu'on aura oublié l'arrêt des gens du métier. Alors, peut-être, l'auteur sera mort en protestant contre l'injustice de ses contemporains, ou, s'il vit encore, ce succès tardif ne lui procurera aucune de ces jouissances de l'amour propre qui sont la plus noble récompense des gens de lettres, parce que la renaissance de son livre s'opérera graduellement et ne fera pas plus de bruit que n'en fait la réimpression d'un ouvrage connu.

L'*amateur* qui écrit sur les *beaux-arts* (et j'entends par-là la peinture, la sculpture, l'architecture, la gravure et la musique), n'a pas d'autre perspective que celle-là ; et si l'on a dit avec tant de justice que rien n'égale la jalousie d'un médecin, on peut dire avec plus de justice encore, qu'il n'est rien au-dessus de l'amour-propre des artistes. En effet, ces messieurs croient être les seuls juges compétens de leurs travaux. Si un *amateur* veut les juger, ils lui reprochent de n'être pas artiste, sur-tout lorsqu'il fait apercevoir ces légers défauts existants même dans les compositions qui, pour approcher le plus de la perfection, ne sont pas encore parfaites ; mais ensuite, si un peintre, un sculpteur, un graveur, un architecte, un musicien, reconnait ces mêmes défauts dans l'ouvrage d'un confrère, celui-ci crie aussitôt à la jalousie, et il attribue à ce vil sentiment des observations que sans doute l'amour des beaux-arts a fait naître. L'artiste croit donc être seul en état de juger ses travaux, et comme il voit tout à travers le prisme de l'amour-propre, on sait d'avance quelle sera son opinion, ainsi le peindre de portrait se croit un Poussin, le croque-note, un Piccini, le maçon un Palladio, et c'est beaucoup s'ils veulent laisser la première place à ces grands hommes pour se placer immédiatement à leur suite.

M. Martine en écrivant sur la musique, celui des beaux-arts qui procure le plus de vraies jouissances, s'annonce sous le modeste titre *d'amateur*, mais cet amateur est un juge éclairé, un sage appréciateur des

Digitized by Google

compositions dramatiques des plus célèbres musiciens, un habile adversaire de ces théories calculées qui dénaturent la musique en substituant une suite d'accords bizarrement harmoniques, à cette mélodie suave et expressive qui fait le charme des beaux chants des grands maîtres de l'école italienne ; malgré cela son ouvrage n'obtiendra pas le succès qu'il mérite, et s'il paraissait aussi un écrit, même mauvais, d'un homme qui aurait brillé dans un concert, ou qui pourrait se dire auteur de trois ou quatre opéras, il obtiendrait la préférence sur celui de *l'amateur* savant et judicieux. Espérons néanmoins que M. Martine aura un meilleur sort que les *amateurs* qui l'ont précédé. Cependant, lorsque je considère quelle a été la destinée des *Considérations sur les divers systèmes de la musique ancienne et moderne*, sans contredit l'un des plus importans ouvrages qu'on ait jamais écrits sur l'art musical, je crains beaucoup pour l'*Essai sur la musique théâtrale*. L'auteur de cet Essai expose, dans le passage que je vais citer, les motifs qui l'ont déterminé à le faire, les principes qui le dirigeaient en le faisant, et les idées d'après lesquelles il l'a fait. « On a beaucoup écrit sur la musique, dit-il, mais on » n'a point encore tracé un tableau rapide des modifi- » cations qu'elle a subies jusqu'à nos jours sur nos théâtres » lyriques ; on n'a point développé ses progrès et sa » décadence par des principes évidens et par leur diverse » application aux compositions musicales restées au » théatre ; c'est le but que je me suis proposé dans cet » écrit. Je m'attends à bien des critiques, dans une ma- » tière qui a donné lieu à tant de débats. Il est impos- » sible de satisfaire tout le monde ; mais personne ne » pourra me contester le mérite de l'impartialité, qualité » si importante pour bien juger, et cependant si rare » dans nos querelles musicales, où la plupart des juges » se font une idole à laquelle ils vouent une admiration » excessive. Etranger à toute coterie, à toute préven- » tion, je cherche à rendre justice aux musiciens même » dont j'aime le moins les talens, en citant ce qui dans » leurs productions me semble louable. L'intérêt que

Digitized by Google

» l'on met en France à tout ce qui appartient à la mu-
» sique, me fait espérer que mon ouvrage excitera quel-
» qu'attention ; il peut même n'être pas sans utilité dans
» un tems où les avis sont si divers sur ce bel art. »

Il suffit de lire l'ouvrage de M. Martine pour reconnaître qu'il ne s'est pas écarté un instant des principes d'après lesquels il avait conçu l'idée de son travail, exécuté ensuite avec beaucoup de talent, et dont voici à-peu-près les idées principales.

La musique est un art d'imitation, elle peint les divers sentimens par des sons, comme la poésie les peint par des discours mesurés. Elle exprime la douleur et la joie, la crainte et le plaisir, le désespoir et l'espérance, en un mot, elle rend les diverses affections de l'ame : « Elle doit donc être premièrement *expressive*, dit M.
» Martine, si elle est jointe à des paroles, elle doit rendre
» fidèlement leur signification ; elle doit peindre les sen-
» timens, les passions qui y sont indiqués. Présente-
» t-elle un caractère opposé? est-elle vague, indécise?
» elle est mauvaise, quels que soient d'ailleurs ses agré-
» mens. Mais, dira-t-on peut-être, cette assertion, vraie
» pour la musique vocale, ne saurait l'être pour l'instru-
» mentale, qui n'ayant point de paroles à exprimer, n'a
» par conséquent rien de déterminé. Sans doute le com-
» positeur peut donner à une symphonie le caractère
» qui lui plaît, elle peut être à son gré guerrière, pasto-
» rale, triste, gaie, mais il faut toujours qu'elle en ait
» un. Ce n'est pas assez que la musique soit expressive,
» il faut qu'elle soit encore *mélodieuse*, c'est-à-dire,
» composée d'une suite de sons qui flattent agréable-
» ment l'oreille. La mélodie sans expression, l'expression
» sans mélodie sont également mauvaises, et je prouverai
» bientôt qu'à l'exception d'un très-petit nombre de cas,
» ces deux qualités, loin d'être incompatibles, se forti-
» fient mutuellement et concourent au même but. »

C'est pour développer ces principes si féconds en heureux résultats, que M. Martine a composé son *Traité de la musique dramatique*, qu'il divise en deux parties. La première est purement théorique ; dans la seconde il

Digitized by Google

juge les différentes productions des principaux compositeurs.

Après avoir établi la nécessité de la réunion de l'expression à la mélodie, l'auteur examine si l'expression exclut les beaux chants et fait voir que dans certaines circonstances la musique ayant à peindre des objets désagréables ou affreux, serait plus expressive si elle était mélodieuse. Il cite en exemple le chant sauvage des Scythes, ou Gluck a si bien exprimé la joie féroce que cause à ces peuples l'arrivée d'Oreste et de Pylade; le chœur des démons au deuxième acte d'Orphée; le trio de *Raoul Barbe-Bleue*, *d'Isaure* et de *Vergy*, et dans un autre genre le morceau du *Maréchal ferrant* où Philidor a exprimé le braiment des ânes, par une suite de sons aussi désagréables que le braiment lui-même. Des réflexions extrêmement judicieuses sur l'accompagnement qui doit être toujours subordonné au chant, amènent M. Martine à examiner la question de savoir si l'harmonie est préférable à la *mélodie*; je vais rapporter ici ses conclusions qui ne seront pas du goût de ces harmonistes auxquels J. B. Rousseau eût conservé, s'il avait pu les entendre, le titre de *distillateurs d'accords baroques*, qu'il donna à Rameau avec plus de raison encore que de malice : « Puisque l'accompagnement, dit » M. Martine, doit être subordonné au chant, c'est à la » partie chantante, à la mélodie, que le compositeur doit » donner tous ses soins. D'après cette conséquence qui » ne peut être niée, la question de la prééminence entre » la mélodie et l'harmonie est résolue. Donner la préfé» rence à celle-ci, ce serait dire en d'autres termes que » l'accessoire doit l'emporter sur le principal. Le plus » grand mérite d'un accompagnement est de se faire ou» blier, et le triomphe de l'art du musicien serait de » persuader à l'auditeur qu'il n'entend qu'une seule par» tie. Que penser donc du fracas harmonique employé » si mal-à-propos dans quelques compositions mo» dernes? »

Je ne suivrai pas M. Martine dans toutes les conséquences qu'il fait résulter de ces grands principes; les

Digitized by Google

musiciens dramatiques qui les méditeront avec soin y trouveront beaucoup à profiter; mais ces chapitres pleins de choses aussi bien pensées que bien écrites, ne sont pas susceptibles d'être analysés. Il faudrait, pour les faire connaître, les citer en entier, car quelques idées qu'on pourrait en détacher, perdraient beaucoup à être isolées de ce qui les précède et de ce qui les suit.

M. Martine examine ensuite la question de savoir si l'on peut, sans être musicien, apprécier et juger la musique, il décide l'affirmative, et de crainte qu'on ne lui dise, *vous êtes orfèvre, M. Josse*, il appuie son opinion de celles de J. J. Rousseau et de Grétry, qui s'exprime ainsi dans ses *mémoires* : « La musique n'a besoin » pour être sentie que de cet heureux instinct que donne » la nature, voulez-vous savoir si un individu quel- » conque est né sensible à la musique? Voyez seulement » s'il a l'esprit simple et juste, si dans ses discours, ses » manières, ses vêtemens, il n'a rien d'affecté; s'il aime » les fleurs, les enfans; si le tendre sentiment de l'amour » le domine. »

L'auteur recherche ensuite la cause de la prévention des Français pour les compositeurs étrangers, et examine les questions suivantes qu'il discute avec beaucoup d'intérêt et de talent. La musique d'un opéra tragique est-elle préférable à celle d'un opéra comique? Une bonne musique peut-elle soutenir un mauvais poëme? Peut-on expliquer l'inégalité frappante du génie musical, prouvée par la différence des compositions des mêmes auteurs? Doit-on refaire une ancienne musique? Enfin l'auteur termine sa première partie par un tableau divisé par époques de la révolution musicale en France.

Dans la seconde partie, M. Martine passe en revue les différentes productions des principaux compositeurs. L'examen des opéras de Duni, Philidor, Gluck, Piccini, Sacchini, Devienne, Della Maria. Daleyrac fournit le sujet d'autant de chapitres où la vérité des louanges est tempérée par la juste sévérité des critiques. Je citerai ici, pour faire connaître la manière de procéder de

Digitized by Google

l'auteur ; son jugement sur le *Maréchal Ferrant* de Philidor.

« Le Maréchal est de toutes les compositions de Philidor la seule qu'on joue actuellement ; c'est aussi » celle où l'auteur a prouvé le plus son talent pour » peindre les objets physiques. Rien de plus pittoresque » que l'air de la bride : *Brillant dans mon emploi*, on » croit entendre le bruit des voitures, les coups de » fouets, les cris des cochers. Ceux de Marcel : *Chantant à pleine gorge ; Oui, je suis expert en médecine*, » ont le même mérite. Le premier exprime le travail du » maréchal dans sa forge, et joint au mérite de l'expression un chant agréable, qui a souvent été répété, » et dont le second air rappelle ingénieusement le motif. » Le trio de Claudine, Bastien et Eustache, où le compositeur a imité le braire de l'âne, celui de Claudine » avec Jeannette et Marcel, le duo de Marcel et de la » Bride, l'air de Claudine : *Je suis douce, je suis bonne*, » offrent une expression bien caractérisée. L'air de Jeannette : *Quand on aime bien*, est mélodieux. *Charmant objet de ma flamme ; Si l'on dit que je t'adore ; Il n'est chère que d'appetit*, sont chantans et faciles ; l'expression et le chant se réunissent dans le vaudeville » qui termine la pièce, dont la musique est généralement bien soutenue. »

M. Martine ne juge pas seulement les compositeurs morts, il apprécie encore le mérite des vivans ; mais je me garderai bien de répéter ici ses jugemens, parce que

Digitized by Google

MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE DE LYON, ou *Notices sur leur ancienneté, leurs auteurs, les objets qu'on y a traités, le caractère de leur écriture, l'indication de ceux à qui ils appartinrent*, etc., précédées, 1° d'une *Histoire des anciennes bibliothèques de Lyon, et en particulier de celle de la ville*; 2° d'un *Essai historique sur les manuscrits en général, leurs ornemens, leur cherté, ceux qui sont à remarquer dans les principales bibliothèques de l'Europe, avec une bibliographie spéciale des catalogues qui les ont décrits*; par ANT. FR. DELANDINE, bibliothécaire de Lyon, membre de l'Académie de cette ville, correspondant de l'Institut. — Trois vol. in-8°. — Prix, 20 fr., et 25 fr. franc de port. — A Paris, chez *A.-A. Renouard*, libraire, rue Saint-André-des-Arts, n° 55.

QUOIQUE les lettres ne soient pas en grand honneur à Lyon, quoiqu'elles n'y soient pas beaucoup et sérieusement cultivées, il s'y est toujours trouvé quelques amateurs qui ont formé de belles bibliothèques; ainsi Jean Grollier, qui naquit une vingtaine d'années après l'invention de l'imprimerie, avait amassé un grand nombre de volumes. Le généreux possesseur avait écrit sur chacun d'eux ces mots : *Jo. Grolierii et amicorum*; et de nos jours M. Coulon a fait un noble usage de sa fortune, en se formant une somptueuse collection de livres, au choix desquels a présidé le goût d'un homme instruit. Il n'entrait pas dans le plan de M. Delandine de parler des bibliothèques particulières; mais il devait parler des différentes bibliothèques publiques qu'a eues Lyon; et ses notices se lisent avec intérêt. Quoique formée de plusieurs bibliothèques justement célèbres, la bibliothèque de Lyon n'est pas aussi riche qu'elle pourrait, qu'elle devrait l'être. Sous le règne de la terreur, des émissaires, se disant envoyés du comité de salut public, se rendirent à la bibliothèque de Lyon; leur mission, disaient-ils, était d'en extraire les manuscrits et les livres rares pour les porter à Paris. Quatorze caisses furent remplies

Digitized by Google

de tout ce qu'ils trouvèrent à leur convenance; mais ces caisses, au lieu de prendre la route de la capitale, furent embarquées sur le Rhône et descendirent le fleuve. On ignore ce qu'elles sont devenues. Une faible cargaison partit pour Paris, et l'on voit aujourd'hui à la bibliothèque impériale, un « *Tite-Live* de première édition, » publié à Venise en 1470, par Vindelin de Spire. » Le premier boulet tiré contre Lyon l'avait partagé, et » cette circonstance sans doute parut mériter qu'on en » portât les fragmens à la bibliothèque nationale. »

J'aurai quelques observations à faire sur le texte de M. Delandine, 1° il y a ici une faute d'impression assez grave; M. Delandine sait mieux que moi que l'édition de Tite-Live donnée par Vindelin de Spire n'est que la troisième. On a de cet auteur deux éditions sans date, toutes deux faites à Rome : on dispute encore quelle est la première des deux : celle de Venise leur est postérieure, mais elle est la première *avec date*. Ce sont les mots *avec date*, oubliés par M. Delandine, qui font la faute d'impression dont j'avais à parler.

2°. Cet exemplaire est en vélin. Cette particularité était à remarquer, d'autant plus que c'est pour cette raison que l'exemplaire, tout mutilé qu'il est, a été apporté à Paris. M. Delandine n'étant garde de la bibliothèque de Lyon que depuis cet accident, et n'étant pas venu à Paris depuis, est excusable, à mes yeux, de n'avoir pas fait cette remarque.

3°. Quant à la circonstance du *premier boulet tiré contre Lyon* qui vient précisément tomber sur ce Tite-Live, j'ose la révoquer en doute. J'ai entendu dire aussi que la *première* bombe tombée à Lyon avait frappé la maison de l'abbé Rozier et écrasé ce savant homme. Cette circonstance de première ou dernière ne fait rien à l'affaire, et plût à Dieu que le reste du récit ne fut pas plus avéré!

Avant ces tems désastreux, la bibliothèque de Lyon avait perdu le plus précieux des ouvrages qu'elle renfermait. Le P. Parennin, qui avait été élevé au collége de Lyon, envoya en 1728 à la bibliothèque le *Tong-Kien-Kang-Mou*, ou Histoire générale de la Chine en trente volumes, imprimés à Pékin en beaux caractères chinois.

Digitized by Google

Chacun d'eux avait 14 pouces de longueur sur sept de largeur. Dans quatre volumes in-folio y faisant suite on en trouvait une traduction française par le P. Moyria de Mailla, missionnaire jésuite, etc. Le savant Freret apprenant que la bibliothèque de Lyon possédait ce trésor, vint le consulter et désira en être l'éditeur. La mort empêcha Freret de s'occuper du projet de cette édition; mais quelque tems après elle a eu lieu par les soins d'un autre.

M. l'abbé Grosier, chanoine de Saint-Louis du Louvre, se présenta au bureau des colléges en 1775 et demanda à s'en charger. Les administrateurs y consentirent. Le manuscrit fut cédé en toute propriété à M. Grosier, par acte du 3 août 1775. « Il serait généreux, s'écrie » M. Delandine, il serait généreux à M. l'abbé Grosier » et digne de sa réputation d'en remettre le texte original » à une ville qui s'empressa de le lui offrir, qui le reçut » en don de l'auteur même, et le verra passer avec regret » dans une bibliothèque étrangère. »

On peut voir dans l'ouvrage de M. Delandine les circonstances qui ont enrichi ou appauvri les bibliothèques de Lyon, qui aujourd'hui n'en forment plus qu'une, réunie dans un beau local de tout tems destiné à cet usage.

M. Delandine en parlant des diverses bibliothèques paye un tribut d'éloges à chacun de ceux qui en furent chargés. Le jésuite Tolomas vient à son tour, et M. Delandine rappelle très-bien que le motif de la haine de d'Alembert contre le jésuite prenait sa source dans une harangue latine où ce dernier parlait contre les encyclopédistes. Je tiens d'un témoin auriculaire que le R. P. Tolomas ne s'était pas seulement permis de déclamer contre les encyclopédistes, mais qu'il avait dans sa harangue latine attaqué d'Alembert, et l'avait appelé : *homo cui nec pater, nec res est.* Le cardinal de Tencin, alors retiré à Lyon dont il était archevêque, prit fait et cause pour son *neveu*, et le jésuite Tolomas, m'a dit le même témoin, fut expulsé de la société. J'ose révoquer en doute cette dernière partie de l'anecdote; car M. Delandine m'apprend que, deux ans après la mort du cardinal,

Digitized by Google

le P. Tolomas était encore bibliothécaire de la ville de Lyon, et que ce fut lui qui fit alors (1760) vendre les livres doubles de la bibliothèque (confiée aux jésuites). Dans la querelle qui s'éleva entre Tolomas et les protecteurs de d'Alembert, l'académie de Lyon se conduisit très-noblement; elle ne voulut pas rayer de la liste de ses membres le P. Tolomas : et l'on aime à citer des exemples si rares, aujourd'hui sur-tout, de dignité, de courage et d'indépendance des gens de lettres.

L'*Essai historique sur les manuscrits*, est terminé par une *Bibliographie spéciale* des catalogues de manuscrits; c'est du moins le titre que M. Delandine donne à cette section de son ouvrage. Il me semble qu'il y a ici erreur de mots; c'est une simple revue de quelques catalogues, 1° parce que M. Delandine se contente de mentionner les ouvrages sans rapporter leurs titres, formats, dates, etc.; 2° parce qu'il passe un grand nombre d'auteurs sous silence, et ne parle, par exemple, ni de Louis-Joachim Feller, qui a fait imprimer *Catalogus codicum Msstorum bibliothecæ Paulinæ in academia Lipsiensi*, 1686, in-12, ni de MM. Alexandre Hamilton et Langlès, qui ont fait imprimer le *Catalogue des manuscrits samskrits de la Bibliothèque Impériale*. In-8°, 1807 (1), etc., etc., etc.

M. Delandine appelle *Saxius* l'auteur de l'*Historia literario-typographica mediolanensis*. Saxius est le nom latin de cet auteur. Son véritable nom est *Sassi*. M. De-

(1) Depuis l'impression du Catalogue des manuscrits de la bibliothèque du roi, 1739—44, 4 volumes in-folio, ce sont les manuscrits qui y sont portés qui forment ce qu'on appelle l'ancien fonds. Les manuscrits qui sont arrivés à la bibliothèque depuis la confection de ce catalogue, forment des classes à part qui tirent leur nom de leurs anciens possesseurs; c'est ainsi que par fonds Ducange, fonds Lavallière, on désigne les manuscrits qui proviennent de Ducange ou de Lavallière. Il était à désirer que ces divers fonds fussent refondus dans l'ancien et ne formassent avec lui qu'un seul et même catalogue, et les souhaits des gens de lettres, à cet égard, seront exaucés. Dans ce moment on s'occupe du catalogue des manuscrits orientaux.

Digitized by Google

landine l'a appelé ainsi dans son *Nouveau Dictionnaire historique*, tome XI, page 151; mais à l'occasion de Sassi j'aurai une remarque à faire. Plusieurs personnes croient qu'il faut joindre cet ouvrage de Sassi à la *Bibliotheca scriptorum mediolanensium* d'Argelati. La Bibliothèque d'Argelati est en deux volumes in-folio, qui sont chacun divisés en deux parties. La première partie du premier volume n'est autre que le travail de Sassi. C'est donc un double emploi que de mettre, comme le font quelques amateurs, le Sassi à la suite de l'Argelati, puisqu'il en fait partie.

On a imprimé quelques exemplaires de l'*Historia literario typographica*, avec un frontispice particulier qui porte la date de 1745. A la fin de ces exemplaires on a mis une *mantissa* de vingt feuillets, contenant: 1° une lettre latine du cardinal Quirini à Sassi; 2° la réponse de Sassi; 3° un *Indiculus rerum et nominum*. Cette *mantissa* se trouve aussi dans l'Argelati, mais à la fin du second volume; c'est la même composition qui a servi; l'imprimeur, en changeant la destination de ce morceau, a eu l'attention de changer la signature des feuilles, et c'est la seule différence que j'ai remarquée.

Les deux dissertations préliminaires de M. Delandine, dont je viens de parler, occupent les 108 premières pages du I^er^ volume, c'est-à-dire, le quart de ce volume. Tout le reste de l'ouvrage est consacré aux manuscrits de la bibliothèque de Lyon.

Le savant bibliothécaire les a rangés par langues. Je n'ai aucune observation à faire sur les manuscrits chaldéens, syriaques, hébreux, arméniens, arabes, turcs, persans, tartares, indiens, malais, chinois, qui sont d'ailleurs en petit nombre, puisque tous ensemble ils ne sont qu'au nombre de cinquante. Les manuscrits grecs sont au nombre de cinq seulement. Les manuscrits latins étant plus nombreux, M. Delandine les a classés par matières: belles-lettres, histoire, sciences et arts, jurisprudence, théologie. Il donne une courte notice sur les auteurs des manuscrits et l'analyse de tous ces manuscrits. Il faut avouer qu'il y a bien du fatras parmi tout cela, et qu'on peut comparer ici M. Delandine à ceux

Digitized by Google

qui travaillent aux mines ; « car, suivant les expressions » de Bayle, la peine qu'il s'est donnée d'éplucher et de » mettre en ordre tous ces manuscrits, lui a fait trouver » incomparablement plus de fer, de plomb et de cuivre, » que d'or et d'argent ; mais comme toutes ces choses » ont leurs usages dans la république des lettres, *la seule* » *ville de Lyon* ne lui doit pas savoir gré de tant de » patience ; le public doit partager cette obligation. » Il serait à désirer que l'on possédât de pareils inventaires de toutes les bibliothèques de France. Le tems que les bibliothécaires consacreraient à ce travail ne serait pas perdu pour le monde savant ; ne rendraient-ils que le service d'épargner le tems des savans leurs contemporains ou leurs successeurs : il y aurait à espérer que de loin en loin on découvrirait quelque manuscrit important. Quelque gloire alors en reviendrait à celui entre les mains de qui il se trouverait ; mais si le hasard n'a pas, sous ce rapport, favorisé M. Delandine, on ne lui en doit peut-être que plus de reconnaissance, puisque, quoique rien dans son travail ne l'ait dédommagé de ses peines, rien cependant n'a pu ralentir son zèle.

Tous les manuscrits latins de la bibliothèque de Lyon, qui présentent quelqu'intérêt, ont été imprimés. Ce serait une lecture fatigante qu'un pareil catalogue, si, comme je l'ai dit, M. Delandine n'avait mis quelques notices sur les auteurs. Ces notices ont une forme particulière, et tout à-la-fois le mérite de la brièveté. Aussi, à l'occasion de quelques manuscrits d'Æneas Sylvius Piccolomini, M. Delandine dit : « Piccolomini » devint pape sous le nom de Pie II, et se rendit célèbre » par ses écrits. Ceux-ci furent aussi tolérans avant qu'il » fut pape, qu'ils le devinrent peu lorsqu'il fut parvenu » au souverain pontificat. Aussi, disait-il dans une bulle » de 1463 : *Nous sommes homme et nous avons pu errer* » *comme homme. Nous ne nions pas qu'on puisse con-* » *damner beaucoup de choses que nous avons dites et* » *écrites au préjudice du Saint-Siége. Aussi, si vous* » *trouvez quelque sentiment qui blesse l'autorité du siége* » *apostolique soit dans nos dialogues, soit dans d'autres* » *opuscules, rejetez notre opinion ancienne pour suivre*

Digitized by Google

» *celle que je déclare à présent. Croyez-moi comme vieil-* » *lard, et non quand je parlais en jeune homme. Ecoutez* » *le souverain pontife et non un particulier, récusez* » Æneas Silvius *pour obéir à* Pie II. »

Platina, dans son livre intitulé : *De vitis ac gestis summorum pontificum*, rapporte des pensées ou maximes de ce pape. En voici quelques-unes : *Ut in mare flumina omnia, sic vitia in magnas aulas fluere. Assentatores maxime quo volunt reges ducere : pessimam regibus pestem adulatoris linguam. Grave pontificis onus, sed leatum ei qui bene fert : Indoctum episcopum asino comparandum : Sacerdotibus magna ratione sublatas nuptias, majori restituendas videri*, etc. On pense bien que cette dernière maxime est une de celles que le pape Pie II aurait désavouées ; mais il est digne de remarque qu'elle existe dans les éditions prétendues altérées ; je dis *prétendues altérées*, parce qu'il y a lieu de croire que les éditions entières de Platina (*de vitis pontificum*) sont très-nombreuses. On lit dans Bayle (2) : « Que les dernières éditions de Pla- » tina ne sont pas les plus fidelles. Que dans la vie du » pape Cletus, au feuillet 13 de l'édition de Jean Petit, » 1530, in-8°, on lit : *Uxorem habuit in bithynia*, au » lieu que par une dépravation grossière les éditions » suivantes ont *uxorem non habens in bithynia.* » J'ai vu, de l'ouvrage de Platina, les éditions de 1502, in-8° ; 1664, in-12 ; celle de 1485 ; celles de Venise, 1504 ; *idem*, 1511 ; de Cologne, 1551 ; *idem*, 1562 ; *idem*, 1568 et 1574. Ces sept dernières, in-folio, et il n'y a que celles de 1568 et 1574 qui portent le *uxorem non habens* ; toutes les autres disent : *habuit.*

D'après un passage de Prosper Marchand (3), on serait tenté de croire que l'aveu du pape Pie II, sur la nécessité de la restitution du mariage aux ecclésiastiques est du nombre des passages supprimés. Je puis affirmer que ce passage se trouve tel que je l'ai cité dans toutes les éditions dont je viens de rapporter les dates ; et parmi ces éditions il y en a qu'on avait lieu de regarder comme

(2) *Dict. hist.*, article PLATINA.

(3) *Histoire de l'Imprimerie*, page 97.

Digitized by Google

infidèles, et certainement si on avait quelque chose à retrancher, c'était cet aveu de Pie II.

Ces pensées ou maximes ne parurent pas, au reste, du vivant de Pie II. Le P. Jacob de Saint-Charles ne cite qu'une édition : elle est de 1475, c'est-à-dire, de cent onze ans après la mort de ce pape (4). Il est à croire cependant qu'elles sont son ouvrage ; car Platina dit : *Sententias in proverbii modum reliquit multas*, ce qui porte à penser que Pie II lui-même les avait rédigées par écrit, et que ce n'était pas seulement de sa bouche qu'on les avait recueillies.

Le n° 611 des manuscrits de la bibliothèque de Lyon est intitulé : *Summa de casibus conscientiæ à venerabile fratre Bartholomæo de Pisis ordinis fratrum predicatorum.*

« Son auteur, né en Toscane dans le quatorzième » siècle, se rendit célèbre, dit M. Delandine, par son » livre des *Conformités de saint François avec J. C.*, » dont les premières éditions sont très-rares. Il était » *cordelier et non de l'ordre des frères prêcheurs ou domi-* » *nicains*, ainsi que le qualifie le titre de l'ouvrage. »

Ce n'est pas par erreur que Barthélemi de Pise est qualifié sur le manuscrit *de l'ordre des frères prêcheurs.* Trois écrivains ont porté le nom de Barthélemi de Pise : 1° un médecin qu'Eloy (5) appelle Pisanus ou de Pisis (Barthélemi), et qui fut médecin de Léon X. Il écrivait en 1519.

2°. Albizzi (Barthélemi), plus connu sous le nom de Barthélemi de Pise, qu'on lui donne aussi du lieu de sa naissance ; c'est le plus célèbre, ou plutôt le seul célèbre des trois (6). Il était de l'ordre des franciscains ou frères mineurs, et mourut en 1401.

3°. Barthélemi a Sancto Concordio, le plus ancien des

(4) *Bibliotheca pontificia à Ludovico Jacob à S. Carolo :* 1643, pag. 190.

(5) *Dictionnaire historique de la Médecine*, I, 571.

(6) Voyez tous les *Dictionnaires historiques*, et entr'autres celui de MM. Chaudon et Delandine, huitième édition, Lyon, 1804. tome I^er^. page 132, ou la *Biographie Universelle*, tome I^er^, page 438.

Digitized by Google

trois, puisqu'il est mort vers 1347, et qu'on appelle aussi Barthélemi de Pise, parce qu'il était né dans cette ville. Il était de l'ordre des frères prêcheurs ou dominicains: aussi les bibliothécaires de cet ordre lui ont-ils consacré un long article (7); ils parlent de plusieurs autres ouvrages de leur confrère, et disent qu'il existe un très-grand nombre de manuscrits de sa *Summa*. « *Innumeri servantur ubique hujus operis exempla MS.* » Cette Somme a au reste été imprimée dès le quinzième siècle. Quétif et Echard citent, d'après Beughem (Cornélius à), une édition de 1470 faite à Paris. M. de la Serna Santander, beaucoup plus exact, croit que la première édition de ce livre parut à Cologne, 1474, in-fol., et il en rapporte l'intitulé dont voici les premiers mots : *Summa Bartholomei Pisani*, etc. (8)

Je ne m'arrêterai pas plus long-tems sur les manuscrits latins, j'ajouterai seulement qu'ils sont au nombre de 579.

Les manuscrits français sont les seuls qui présentent quelqu'intérêt. Quelques-uns me paraissent mériter un peu moins d'attention, soit par le nom de leurs auteurs, soit par les matières qui y sont traitées. J'en indiquerai quelques-uns. A. J. Q. B.

ŒUVRES CHOISIES D'ANTOINE-PIERRE-AUGUSTIN DE PIIS. *De l'Harmonie imitative de la langue française*, poëm, en quatre chants. — A Paris, chez *Brasseur* aîné imprimeur-éditeur, rue de la Harpe, n° 93; etc.

(TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE.)

L'HARMONIE imitative est l'art de peindre certains objets par des sons, de rendre par leur magie soit le cri des animaux, le choc des élémens, les éclats du tonnerre, le mugissement des flots, soit le souffle du zéphyr, le murmure des ruisseaux, le doux frémissement du feuil-

(7) Quetif et Echard: *Scriptores ordinis prædicatorum*, I, 623-625.

(8) *Dictionn. Bibliographique choisi du quinzième siècle*, seconde partie, page 150.

Digitized by Google

lage; et c'est enfin le talent d'exprimer l'accent général et varié de la nature. Habile instrument dans la main du poëte, il lui devient nécessaire pour transmettre aux oreilles délicates, par des effets qui ajoutent quelque chose encore au pittoresque des tableaux qui le frappent. Mais l'harmonie imitative peut-elle être soumise à un calcul méthodique, à une combinaison savante? pourquoi non. L'homme n'est-il pas né avec l'instinct de l'imitation? C'est cet instinct précieux, ce don de réminiscence, ou plutôt cette faculté observatrice, qui établit entre lui et l'animal une si grande différence. Ce dernier n'a jamais imité ni perfectionné l'ouvrage de son prédécesseur. Le castor, architecte de la nature, si ingénieux, ajoute-t-il une aile de plus à l'édifice construit par son semblable. Sa science qui date du berceau, commence et finit avec lui. L'homme n'admire que pour imiter et faire mieux. Si le poëte, frappé de l'idée du beau, s'asservit pour le plan du sujet, l'ordonnance, le nœud et le dénouement, aux règles sévères imposées par les rhéteurs habiles, pourquoi ne s'asservirait-il pas, suivant l'exemple des poëtes fameux de l'antiquité, au mécanisme des sons que lui présente sa langue, pour rendre les couleurs d'un tableau, la mélodie des images? Ce n'est pas que je veuille qu'un poëte, cloué à son pupitre, fasse de l'harmonie imitative comme on résout un problème. L'auteur du poëme que j'annonce est si loin de cette idée, qu'il a consacré de bons vers à repousser une prétention ridicule que la critique malveillante lui avait imputée, sans le comprendre:

N'allez pas toutefois, outrant un tel système,
Soumettre Richelet aux règles de Barême,
Et tourmenter la langue au point de calculer
Des vers que le lecteur craindrait d'articuler.
Pour prix d'un sot travail devenu mécanique,
Vous verriez tout-à-coup l'inflexible critique
Vous mettre en parallèle avec le sec Ronsard,
Ainsi que Chapelain vous laisser à l'écart,
Et de vos froids écrits confondant l'artifice,
D'un souffle en renverser le bizarre édifice.
De même n'allez point, moderne Dubartas,

Digitized by Google

Prendre pour harmonie un vain *galimatias ;*
Dire que l'alouette, *avec son tire-lire,*
Vers la voûte des cieux *en tirelirant tire,*
Et faire à la grenouille, en lassant son thorax
Chanter avec Rousseau *bré-khé-khé-khoax-khoax.*

Ces vers sont dans la manière de Boileau. Je ne veux pourtant point les comparer à ceux du législateur du Parnasse : j'ai même quelque scrupule sur le mot *galimatias ;* je ne crois pas que le poëte de la raison et du goût eût employé ce terme. D'ailleurs ne serait-il point de quatre syllabes? Je crois aussi que M. de Piis s'est trompé en attribuant à Dubartas ces vers : *avec son tire-lire, en tirelirant tire.* Il faut rendre à chacun son bien ; ces vers sont *du doux Ronsard.*

Elle guindée du zéphyre
Sublime en l'air vire et revire,
Elle y décline un joli cri
Qui rit, guérit, et tire lire,
Des esprits mieux que je n'écris.

Il faut avouer que Dubartas était capable de les faire. Il l'a prouvé en décrivant le coursier qui *le champ plat bat, abbat.*

On sent que si l'harmonie imitative ne consistait qu'à ramasser ainsi des syllabes bizarres, ce serait une vaine puérilité. La véritable harmonie est celle qui, loin d'offenser la langue, l'enrichit de nouvelles beautés. Il est un choix de consonnes et de voyelles qui, par leur rapprochement ingénieux, retrace à l'imagination ce qu'on a vu, ce qu'on a cru entendre, et sert à-la-fois la pensée et l'oreille. Ceux qui douteraient de cette vérité, feraient à-la-fois le procès à Isocrate, à Platon, à Denis d'Halicarnasse, à Quintilien, à Cicéron et encore plus aux poëtes fameux de l'antiquité. On ne doute pas que la langue des Grecs et des Romains, plus harmonieuse et possédant une prosodie constante, ne fût armée de plus de ressorts pour atteindre à l'harmonie imitative. Qui s'est mieux servi de ces ressorts que le chantre des *Géorgiques* et de *l'Énéide?* tantôt par l'accouplement des

Digitized by Google

syllabes douces, il exprime ce qu'il y a de plus doux et de plus suave :

Mollia Luteola pingit vaccinia caltha ;

tantôt par la rude assonnance des mots, il peint la dureté du fer et le froissement des chaînes :

Tum ferri stridor strictæ quæ catenæ.

Veut-il dépeindre l'affreux Poliphème :

Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum.

On a observé, avec raison, que ce vers, en supprimant les syllabes qui font élision, et faisant sonner l'*u* comme les Romains le faisaient sonner, devenait, pour ainsi dire, un vers monstrueux. Qu'on prononce sans nasiller celui-ci, où Perse peint un homme qui nasillait :

Rancidulum quiddam balbâ de nare locutus.

Boileau et Racine élevés à l'école des anciens, nourris de leurs beautés, fiers de marcher sur leurs traces, ont enrichi notre langue d'exemples d'harmonie imitative si multipliées, qu'on ne peut douter qu'ils n'eussent une poétique particulière de l'art de peindre par les sons. Ils n'épluchaient pas les syllabes qui devaient remplir leurs vers ; leur pensée, libre dans son vol, rencontrait celles qui convenaient à tel ou tel effet, et le goût alors les approuvait. Croit-on que Racine n'ait pas mis une intention pittoresque dans ce vers où les *r* répétés représentent si bien la croupe du monstre dont Hyppolite fut victime :

Sa croupe se recourbe en replis tortueux.

Boileau s'est-il servi sans connaissance de cause de la consonnance de syllabes traînantes pour décrire le char des rois fainéans?

Seulement au printems, etc.

A-t-il redoublé, sans y faire attention, le terme de *gros* dans ces deux vers qui peignent si bien la masse du volume et l'ennui qu'il devait causer?

Aussitôt il saisit *un gros* infortiat
Grossi des visions d'Alcurce et d'Alciat. etc.

Digitized by Google

Le célèbre Delille a-t-il construit sans y songer le vers suivant? il s'agit de la corneille :

Seule errant à pas lents sur l'aride rivage.

Le Tasse, l'Arioste, le Dante, n'offrent-ils pas des beautés sans nombre d'harmonie imitative, qui furent autant le résultat d'un travail combiné que le fruit d'une inspiration rapide. Nos voisins les Anglais n'ont ils pas recours au prestige des sons pour captiver l'oreille, ce juge fier et dédaigneux, comme l'a dit Cicéron, et donner de la vie à leurs peintures. Pope est plein de vers imitatifs; et ne connaît-on pas ceux que Dryden a traduits des *Géorgiques*.

Ac veluti lentis Cyclopes fulmina massis
Cum properant, etc.

One stirs the fire and one the *bellows blows*
The hissing steet in the smithy drownd,
The grot with beating awile *groans around*,
By turns their arms avance in egal Time
By turns their hand descend, and hammers chime,
They turn the glowing mass with crosbed tongs,
The fiery work proceed with rustick songs.

Il suffit d'avoir la plus légère teinture de la langue anglaise pour être sensible aux beautés d'harmonie imitative que renferment ces vers. Mais entendons M. de Piis défendre lui-même une cause que je n'ai plaidée qu'à demi. Malgré les censures injustes qu'il a éprouvées, il n'en sera pas moins classé dans l'empire littéraire comme un des vengeurs les plus énergiques de l'art imitatif. Il descend dans l'arène armé de pied en cap, et pourrait dire comme Achille :

« Il faut des actions et non pas des paroles. »

Ainsi donc parmi nous la langue est assez riche,
Il faut qu'on y cultive et non qu'on y défriche.
Ce ne sont pas des mots qu'il faut imaginer,
Ceux qu'on nous a transmis sachons les combiner ;
Sachons en composer un langage flexible,
Qui peigne noble ou simple, agréable ou terrible,

Digitized by Google

Et le bruit des combats, et la paix des hameaux,
Et le feu de la foudre, et la nuit des tombeaux.

Après ces préceptes, l'auteur sème quelques fleurs sur l'aridité de son sujet, en adressant cette invocation charmante aux femmes :

Et toi, sexe divin, dont l'organe flatteur
Prête à notre langage un charme séducteur,
Je sais que d'ordinaire un sujet didactique
Lié dans tous les points par un fil méthodique,
Près du code amoureux par Ovide tracé
N'est qu'un froid canevas dont ton œil est blessé ;
Mais j'abandonne enfin l'aride théorie,
Daigne entrer avec moi dans l'humble galerie
Où ma muse au hasard exerçant ses pinceaux,
Veut à ton indulgence offrir quelques tableaux.

M. de Piis en traçant le poëme de l'harmonie imitative n'a point prétendu aligner froidement des préceptes. Il ne rejette point les ornemens ni les traits délicats qui peuvent dérider son lecteur. Passerai-je sous silence cet exemple de poésie badine, quoique l'objet qui l'a inspiré, le sifflet, j'en appelle aux auteurs, ne soit pas un instrument des plus badins.

Ainsi des instrumens, ou sacrés, ou profanes,
J'ai tâché d'imiter les différens organes.
Voici que le sifflet se prétend insulté,
Parce qu'il est lui seul de la liste excepté.
Sors, sinistre instrument, nous savons que l'envie
S'unit avec Cacus pour te donner la vie.
Tous deux t'ont enseigné ces sombres sifflemens,
Communs aux assassins aussi bien qu'aux serpens.
Nous t'avons vu depuis assouvissant ta haine
Tantôt dans les forêts, et tantôt sur la scène,
Contre un seul voyageur rallier cent filoux,
Et contre un seul auteur stimuler cent jaloux.

On voit que M. de Piis traite avec la même grace différens genres de poésie. Il a peint avec un rare bonheur le son de tous les instrumens : c'est un luthier qui joue également bien de tous ceux qu'il possède. Je vou-

Digitized by Google

drais bien les passer en revue, mais je suis malheureusement borné par l'espace. Je m'empresse de faire connaître quelques vers de l'épisode d'Eustelle et d'Eutrope. L'auteur ne pouvait pas mieux couronner un poëme où la délicatesse le dispute à la raison, et le talent à l'esprit.

Eutrope se croit trahi par Eustelle : il maudit le pigeon messager de son amour, et porteur de ses tendres billets.

Le soleil a déjà remonté l'horison,
Et le comte n'a point recouvré sa raison ;
Le cher pigeon revient à l'heure accoutumée,
Pour la première fois la fenêtre est fermée ;
Mais l'animal exact à remplir son devoir,
Dans l'espoir d'être vu se contente de voir ;
S'obstine en roucoulant à faire sentinelle,
Et frappe à coup de bec une vitre rebelle.
Eutrope, à ce signal, d'horreur se sent saisi.
Le voilà cet oiseau qu'Eustelle avait choisi,
Ce confident trompeur de l'objet le plus traître ;
Et soudain d'un air brusque il ouvre sa fenêtre.
Le tranquille pigeon n'en est point allarmé.
D'un fer impitoyable Eutrope s'est armé.
Ici ma plume tremble et mon ame est émue,
De ce tableau sanglant je détourne la vue.
Le coup fatal pénètre, et l'innocent oiseau
Chancelle, crie, et tombe aux pieds de son bourreau.
Mais tout en éprouvant des atteintes mortelles
On dirait qu'il invite à chercher sous ses ailes.
Eutrope les écarte, un billet précieux
Irrite au même instant ses regards curieux.
Et parcouru trois fois par ses lèvres rapides,
Il échappe trois fois à ses mains trop avides.
« *L'officier* que ton cœur a d'amour soupçonné,
» Eutrope, c'est mon frère, un hasard fortuné
» Après dix ans d'exil le rend à sa patrie,
» Et je l'aime après toi cent fois plus que ma vie.
» Reviens donc, sur-le-champ, t'assurer de ma foi,
» Je ne l'ai qu'embrassé, les baisers sont pour toi, etc. »

DU PUY DES ISLETS.

Digitized by Google

REVUE LITTERAIRE.

Les ouvrages nouveaux se succèdent avec une rapidité effrayante pour les journalistes dont toute la bonne volonté ne peut servir l'impatience des auteurs aussi promptement que ceux-ci le désirent. Ce printems a vu naître une foule de romans, de poëmes, de recueils de poésie, contes et bons mots. Les dames ont paru avec honneur dans la carrière; leurs romans ont disputé et obtenu le prix, et aucun ouvrage de ce genre publié cette année par nos romanciers les plus connus, ne peut être comparé à *Mademoiselle de la Fayette*, à *la Dame du Lac*, à *Léonie de Montbreuse*. Trois poëmes, l'*Amadis* de M. Creuzé de Lesser, où l'on reconnaît tout le talent dont cet aimable auteur avait donné tant de preuves dans *les Chevaliers de la Table Ronde*, et *Rosamonde*, où malgré quelques légères taches, on trouve des beautés du premier ordre, et enfin *les Troubadours*, ouvrage très-agréable que nous ferons mieux connaître très-incessamment, ont éveillé l'attention des amis des lettres. Enfin les nouveautés se pressent et s'accumulent tellement qu'il serait impossible de signaler leur existence aux lecteurs des journaux littéraires, si l'on ne prenait le parti d'en annoncer plusieurs à-la-fois. C'est ce que nous allons faire aujourd'hui.

Sydonie, ou *Mémoires de M. De....* — Deux vol. in-12. — Prix, 4 fr., et 4 fr. 80 cent. franc de port. — A Paris, chez *A. Eymery*, libraire, rue Mazarine, n° 30; et *Delaunay*, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 243.

L'auteur de ce roman est, dit-on, connu dans la littérature par des essais qui ne sont pas sans mérite; il cultive la poésie avec succès, et si son goût n'est pas encore bien pur, il a assez de talent pour qu'on puisse espérer que l'étude des grands modèles le perfectionnera.

Voici en peu de mots le sujet de son roman.

M^me^ Fleury, femme d'un riche colon de St.-Domingue, amenée en France par des affaires de famille, habitait sous le beau ciel de la Provence avec sa fille, l'aimable Sydonie, que l'auteur peint comme tous les romanciers peignent leurs héroïnes. M^me^ Fleury eut bientôt fait la connaissance

Digitized by Google

de ses voisins, et elle se lia d'une manière particulière avec la mère du héros du roman. Ce jeune homme devient, comme on le devine, l'amant de Sydonie, à laquelle il donne plusieurs fois des preuves de la sincérité de son amour. Un jour, par exemple, qu'elle *péchait des crabes*, elle tombe dans la mer, son amant s'y jette aussitôt et lui sauve la vie.

Les choses étaient dans cet état lorsque Mme Fleury termina les affaires qui l'avaient conduite en France. L'heureux succès de la mère mit la fille au désespoir, car c'est ainsi que va le monde, les uns s'affligent de ce qui réjouit les autres. Les deux amans se séparent, et Sydonie s'embarque pour Saint-Domingue avec sa mère.

L'amant, désespéré de ce funeste départ, se fait soldat. On sait que les amans malheureux ont souvent cherché au milieu des camps un soulagement à leurs maux. Le hasard le conduit ensuite à Saint-Domingue, où il a le bonheur de retrouver Sydonie; mais celle-ci, dont les parens étaient morts, avait pour tuteur un homme impitoyable qui voulait l'épouser; comme cela arrive presque toujours dans les romans et les comédies, la pupille ne veut point de son tuteur pour époux; afin de trancher la difficulté, elle prend la fuite avec son amant, comme cela arrive encore quelquefois, et le diable se mêle de leurs affaires, comme cela arrive malheureusement trop souvent. Nous espérons qu'on leur pardonnera une telle faute, si l'on considère qu'il leur était bien difficile, jeunes et amoureux comme ils l'étaient, de résister à la tentation. Au reste, ils expient par de grands malheurs un instant d'égarement. En effet, après avoir été pris par un corsaire, jetés sur une île déserte, et après avoir souffert la faim et la soif, ils sont recueillis par un vaisseau au moment où ils étaient près de mourir! Mais ils font ensuite naufrage sur les côtes de Portugal, Sydonie et son amant séparés par la tempête abordent à une trop grande distance l'un de l'autre pour pouvoir se rencontrer. L'amante espère cependant de revoir encore celui qu'elle adore et qui l'a rendue mère, mais l'amant persuadé qu'elle a péri sous les flots, embrasse l'état ecclésiastique; ainsi le même homme qui dans un premier désespoir s'était fait soldat, se fait prêtre dans un second. Mais le malheureux avait pris trop vite son parti; car le hasard lui fait retrouver Sydonie lorsqu'elle ne peut plus lui appartenir. Elle lui adresse de justes reproches, et dans la douleur qui l'accable elle se retire à Marseille avec sa fille. Là elle passait sa vie à pleu-

Digitized by Google

rer son amant; elle le recontre un jour sur le bord de la mer, d'abord elle se trouve mal, mais après avoir recouvré ses sens, elle lui adresse ces mots : *Si vous m'avez jamais aimé, fuyez l'infortunée Sydonie.* En effet, ces deux amans se font les plus tendres adieux et se séparent pour ne plus se revoir.

Je n'ai pas besoin de faire ressortir tous les défauts d'une semblable composition, mais je dois dire aussi qu'elle renferme des situations neuves et touchantes que l'auteur a traitées avec beaucoup de talens. En général, il en faut un bien grand pour faire supporter les romans dont le dénouement n'est pas heureux, et je ne conseille à personne de tenter une semblable épreuve, à moins qu'il n'ait un mérite comparable à celui des auteurs de *la Nouvelle Héloïse*, de *l'Ingénu*, de *Clarisse*, du *Comte de Comminges*, de *Paul et Virginie*, etc. Malheureusement l'auteur de *Sydonie* est encore bien loin de ces grands modèles. On trouve cependant dans son roman d'excellentes pages, de l'éloquence et du pathétique, mais l'auteur prodigue trop les descriptions et souvent il interrompt une scène attendrissante pour en placer une autre. Ces descriptions sont en général belles; mais elles en rappellent d'autres plus belles encore qu'elles imitent. L'auteur de *Sydonie* pensait à *Paul et Virginie* lorsqu'il a composé son roman, il ne pouvait choisir un meilleur modèle, mais il ne faut pas que l'imitation soit un *calque*.

Au reste, ce roman se fera distinguer dans la foule de ceux qui naissent chaque semaine pour mourir la semaine suivante. Si le hasard le fait tomber entre les mains d'une personne douée d'une ame tendre, elle le lira avec plaisir, et plusieurs pages feront couler ses larmes.

EUDOXIE, ou *l'Amie généreuse*; par HENRI V....N. — Deux vol. in-12. — Prix, 4 fr., et 4 fr. 50 c. franc de port. — A Paris, chez Janet et Cotelle, libraires, marchands de musique de LL. MM. II. et RR., rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 17.

CE roman est bien inférieur à celui dont je viens de parler, quoiqu'il l'emporte peut-être sous le rapport de l'ordonnance, mais où il n'y a aucune de ces beautés qui attachent dans *Sydonie*; on n'y trouve point de situations neuves, et les lecteurs de romans reconnaîtront que l'auteur d'*Eudoxie* l'a composé avec des fragmens de vingt ou

Digitized by Google

trente autres romans plus ou moins connus. Le style en est médiocre, pour n'en pas dire d'avantage, et les caractères des personnages n'ont rien de cette originalité qui éveille l'attention; ils ne disent que des choses que d'autres avaient dites avant eux, et leurs aventures étaient connues avant qu'elles leur fussent arrivées. *Eudoxie* est un roman d'une honnête médiocrité et dont voici l'esquisse.

Le jeune Montigny voit Alphonsine qui fait sur son cœur une légère impression, tandis que celui de la belle est profondément blessé. Elle avait une cousine nommée *Eudoxie*, c'était une jeune personne douce, sage et modeste, tandis qu'Alphonsine est coquette, légère et inconséquente. Montigny aime Euxodie et en est aimé. Alphonsine jalouse emploie toutes sortes de moyens pour supplanter sa rivale, et trouve que le meilleur de tous est de se faire faire un enfant. Montigny ne peut résister à la séduction qu'Alphonsine exerce sur ses sens à la campagne. Revenu à la ville, il était prêt à épouser Eudoxie, lorsque celle-ci reçoit une lettre de sa cousine dans laquelle cette malheureuse lui apprend qu'elle est enceinte. Eudoxie baignée de larmes fait voir cette lettre à l'amant auquel elle allait donner sa main, et lui demande ce qu'il veut faire, l'*épouser*, répond-il, elle l'approuve, et Alphonsine et Montigny se marient.

Eudoxie elle-même épouse bientôt après, par ordre de son père, le comte de R. Alphonsine et son époux viennent habiter la capitale. Au bout de quelques tems, Montigny est obligé de revenir dans ses terres pour des affaires importantes, il confie à son départ de Paris son épouse à un ami. Alphonsine est sage pendant huit jours; mais à leur expiration elle fait, comme on dit, un amant, avec lequel elle part pour Strasbourg. Là son amant l'abandonne, elle en fait un autre, et enfin après plusieurs aventures scandaleuses, elle finit par aller à Berlin où elle exerce l'infâme métier de courtisanne.

Son mari, cependant, vivait dans la désolation. Pour faire diversion à ses peines, il embrasse la profession des armes. La France était alors battue par les orages révolutionnaires, et Montigny marcha avec les armées républicaines contre les rebelles de la Vendée. Eudoxie se trouvait alors sur le théâtre de la guerre, car son mari qui possédait de grands biens dans les pays insurgés, était l'un des principaux chefs des Vendéens. Montigny a le bonheur de sauver l'honneur et la vie de son ancienne amante, en la défendant contre le scélérat qui avait jadis

Digitized by Google

séduit Alphonsine. Eudoxie quitta ensuite la Vendée et se retira dans le département de l'Allier. Son mari périt bientôt après dans une grande bataille, où Montigny fut lui-même dangereusement blessé, ce qui l'obligea d'abandonner le service et de se retirer chez un de ses amis pour s'y faire guérir de ses blessures. Sa convalescence était presque finie, lorsque la coupable Alphonsine, conduite par ses remords, vient se jeter à ses pieds, couverte des haillons de la misère, et ayant obtenu de son époux le pardon de ses fautes, elle meurt bientôt après d'une maladie de poitrine, fruit de son libertinage. Montigny et Eudoxie, libres tous les deux, s'unissent, et connaissent enfin le bonheur.

Tel est le sujet du roman de M. Henri V....n, auteur d'*Ordre et Désordre*, ou *les Deux Amis*, autre roman à-peu-près inconnu. Je ne sais comment il a pu avoir l'idée de tracer un caractère aussi dégoûtant et aussi hideux que celui d'Alphonsine. Comme il ne peut en résulter aucun intérêt, et que ce personnage fait tout le roman, il s'ensuit que l'ouvrage est dépourvu de tout ce qui peut attacher un lecteur, car quelques détails agréables qu'il contient, ne suffisent pas pour lui donner une vogue même éphémère.

MORALE PRIMITIVE, ou *Recueil de proverbes et sentences des Orientaux*; par C. P... — Un volume in-18. — A Paris, chez *Johanneau*, libraire, rue du Coq St.-Honoré, n° 6.

PASSER de l'annonce de deux romans, et de deux romans dans lesquels les héroïnes sont mères avant le contrat, à l'annonce d'un livre de morale, c'est ménager une vive surprise à mes lecteurs, qui ne s'attendaient guères à voir, dans le même article, l'analyse des produits de l'imagination et de ceux de la raison. Cependant les ouvrages de morale ne sont pas si éloignés des romans qu'on pourrait le croire, car ceux-ci ne doivent être que le développement des principes contenus dans les premiers, et une jeune personne retirera autant de fruit de la lecture de *Clarisse* que de celle des *Essais de Nicole*.

Le livre que j'annonce est intitulé : *Morale primitive*. Je me suis demandé, en voyant ce titre, ce que c'était qu'une *morale primitive*, s'il y avait différens degrés dans la *morale*, et s'il y en avait de plusieurs espèces; car j'ai toujours cru, et je crois encore, qu'il n'y a qu'une seule

Digitized by Google

morale pour tous les peuples, et qu'elle repose dans la conscience de chaque individu. Au reste, la morale primitive de M. C. P...., est un recueil de *proverbes et sentences des Orientaux*. Il y a, comme dans tous les ouvrages de ce genre, du bon en petite quantité, beaucoup de médiocre, et plus encore de mauvais. M. C. P.... a copié, sans ordre et sans choix, les maximes, les préceptes et les proverbes, à mesure que ses lectures les lui ont offerts. Il ne fallait que du tems pour faire un travail de ce genre. Je pourrais citer ici une infinité de choses ridicules, niaises, triviales et fausses, qui ne se devraient pas rencontrer dans un livre fastueusement intitulé : *Morale primitive ;* mais j'aime mieux rapporter quelques maximes qu'on ne saurait trop répéter.

« Que ton chien n'écarte pas l'indigent de ta porte.

» Faire du bien à ses semblables c'est amasser des trésors » pour soi et pour les siens.

» Le courage dans l'adversité, la modération dans la » prospérité, l'éloquence dans le conseil, l'intrépidité dans » le combat, l'amour de la gloire, sont les perfections » naturelles aux grandes ames.

» La vie est le chemin de la mort.

» Le don du pauvre à quelque chose au-dessus de celui » du riche.

» Le riche qui ne donne pas est un arbre sans fruit.

» La noblesse se prouve par de belles actions.

» Les larmes sincères sont le véritable deuil des ames » sensibles.

» La vertu est toujours exposée aux coups de l'envie : on » ne jette pas de pierres à l'arbre stérile.

» L'homme vide de sens se reconnaît comme les noix, » à la légèreté.

» Le mensonge passe, mais la vérité est éternelle.

» Celui qui conseille au méchant se rend coupable de » tout le mal qu'il peut faire.

» Rends justice à ton prochain si tu veux qu'il te la » rende.

» L'amitié est une satisfaction qui ne fait que s'accroître » à mesure qu'on vieillit. » etc., etc.

En résumé, on peut sans aucun inconvénient mettre le livre de M. C. P.... entre les mains de tout le monde, tandis que certains ouvrages moraux, suivant leurs auteurs, ne peuvent être lus impunément par les hommes qui n'ont pas assez réfléchi sur les devoirs qui leur sont imposés.

J. B. B. ROQUEFORT.

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre Feydeau.* — Première représentation du *Français à Venise*, opéra en un acte, paroles de M. Justin, musique de M. Nicolo.

Sur le titre de la pièce, je m'attendais à trouver quelques détails de localités qui pussent le justifier, mais il n'en est pas ainsi; le Français à Venise pourrait être tout aussi bien le Français à Londres ou le Français à Vienne, puisqu'il est reconnu (au moins sur nos théâtres) que le Français, hors de sa patrie, doit être constamment inconstant en amour.

L'auteur de la pièce nouvelle m'excusera si je ne parle pas en détail du petit acte dont il vient de nous gratifier; je trouve aussi juste qu'expéditif d'annoncer que la première moitié m'a fortement rappelé *l'Amant Jaloux*, et la seconde moitié *les Fausses Infidélités:* on peut choisir plus mal; néanmoins, grace à quelques détails qui appartiennent à l'auteur, et sur-tout au jeu de Paul et de M^me^ Boulanger, la pièce a été applaudie.

La musique est de M Nicolo : j'ai déjà remarqué qu'il paraissait beaucoup trop de musique sous le nom de ce compositeur, pour qu'il lui fût possible de soigner également tous ses ouvrages; qu'il se persuade bien que le parterre préfère la qualité à la quantité. Si ce langage déplaît aujourd'hui à M. Nicolo, peut-être un jour reconnaîtra-t-il que celui qui lui parle si franchement est l'ami de son talent plus que ceux qui applaudissent aveuglément aux moindres notes qui tombent de sa plume. B.

ODÉON. — *Opéra Seria.—Les Horaces* et *les Curiaces*, tragédie lyrique en trois actes.

Si une salle remplie des connaisseurs les plus distingués et des plus jolies femmes, si une recette abondante peuvent être considérées comme des signes de prospérité, le théâtre de l'Impératrice, mercredi dernier, a dû se vanter de sa gloire, de son bonheur et de ses richesses.

Malgré tous les obstacles qui semblaient enchaîner les désirs de M. Paër, directeur, pour la partie musicale, malgré la maladie d'une cantatrice aussi célèbre que M^me^ Barilli, cet habile compositeur est parvenu à monter, dans vingt-quatre jours, un opéra tel que celui des Horaces.

Digitized by Google

Pour en accélérer la mise en scène, il a su attacher à l'Opéra Buffa des chœurs composés de jeunes artistes qui, en partie, n'ont paru sur aucun théâtre. Il peut en disposer à son gré, il les a sous sa main. L'Opéra Buffa était autrefois un riche mal aisé qui vivait d'emprunts ; c'est maintenant un riche dégagé d'entraves, et qui jouit librement de sa propre fortune. Mais revenons aux Horaces. Cet ouvrage est à-peu-près calqué sur le plan de la tragédie du grand Corneille. On s'est attaché a en suivre la marche, autant du moins qu'on a pu le faire, sans contrarier les effets et les développemens qu'exige la musique. Il me semble que le poëte a mis du discernement dans le choix de ce qu'il devait adopter ou rejeter. Mais quelque bien tracé et bien écrit que soit un opéra, c'est au musicien à donner la vie à cette production, toujours chétive sans son brillant secours. Le génie de Cimarosa s'est rencontré comme par enchantement, pour enfanter un chef-d'œuvre.

Cimarosa n'avait pas le fol orgueil, comme certains compositeurs renommés, de n'écrire que pour cinq ou six cervelles musicales, bien savantes, bien entichées de difficultés vaincues. Il ne se condamnait point à ennuyer la multitude pour ne plaire qu'à une minorité exiguë et fanatique. Son art est d'enchanter toutes les oreilles et de plaire à tous les cœurs. Sa composition est facile à comprendre, elle est large et mélodieuse ; sans négliger le chant elle anime toutes les parties de l'orchestre. Elle ressemble à ces fleuves majestueux qui portent la fécondité dans tous les lieux où ils passent.

Quoi de plus noble et de plus inspirateur que l'air que chante Horace au premier acte :

« Se alla patria ognor donai. »

Quelques amateurs chagrins, ont paru un peu surpris que le rôle du vainqueur des Curiaces fût confié à Tachinardi, qui n'a rien d'héroïque. Le physique et la voix de Crivelli l'appelaient, disent-ils, à remplir ce personnage sur qui repose toute la gloire de Rome. Ils ignorent apparemment que le rôle d'Horace fut destiné, dans le principe, à Tachinardi. N'y aurait-il pas eu une injustice insigne à le ravir à un artiste qui le chante et le joue avec tant de supériorité? Si la nature ne s'est pas montrée envers lui prodigue des avantages corporels, ne l'a-t-elle pas amplement dédommagé par l'âme, l'expression et la beauté de l'organe? Le public a témoigné à cet habile virtuose,

Digitized by Google

par des applaudissemens réitérés, toute l'admiration que lui inspirait son talent. Tous les autres rôles de ce bel opéra sont écrits avec le feu, le sentiment et le goût qui distingue le rôle d'Horace.

Le spectateur, en rendant justice à chaque morceau en particulier, avait réservé son enthousiasme pour celui qu'a chanté Mme Sessi, placée au sommet de la caverne, creusée dans le mont Aventin : *A versar l'amato sangue*, et surtout pour le chant qui termine le second acte. Ce chœur est placé sans contredit au premier rang des chefs-d'œuvres de l'école italienne.

Jamais la voix de Mme Sessi n'a été plus tendre, plus expressive, plus passionnée, que dans le rôle de Curiace, et cependant cette cantatrice, qui a l'instant de paraître croyait n'être pas en état de chanter, avait réclamé l'indulgence du public. Si l'on ne connaissait la franchise du caractère de Mme Sessi, on penserait que sa défiance tenait plus à la coquetterie qu'à la modestie.

La débutante, Mlle Cruciati, est jeune et d'une figure fort agréable. Elle aurait pu s'animer davantage dans le rôle d'Horatia qu'elle jouait. Une femme qui perd son mari le jour de ses noces, serait bien excusable de pleurer un peu. Au reste, Mlle Crucciati dont la voix est assez sonore, a rempli l'emploi de *prima donna*, qui n'est point celui auquel elle s'est destinée. Dans les seconds rôles elle sera mieux placée.

Nous sommes persuadés que l'opéra des *Horaces* attirera la foule, et que les spectateurs, en admirant un chef-d'œuvre de Cimarosa, rendront justice aux soins qu'ont pris M. Paër et l'administrateur du théâtre de l'Impératrice, pour faire paraître cet ouvrage avec tout l'éclat qu'il mérite.

Misanthropie et Repentir. — Les hommes d'un goût pur et délicat se sont ligués contre le *drame* dès sa naissance. Ils l'ont envisagé comme une création informe née du commerce illicite de la tragédie et de la comédie. Ils n'ont vu en lui qu'un intrus dans la famille des arts. Les anciens ne connaissaient pas ce genre mixte qui partage son empire entre les ris et les pleurs. Le *drame* ne fut sans doute inspiré qu'à un génie médiocre, qui ne put s'élever ni à la noble hauteur de la tragédie, ni au rang de la bonne et franche comédie. Aussi tous ceux qui ont excellé dans le *drame* ont-ils prouvé qu'ils n'étaient nés pour être ni comiques ni tragiques. On opposera pour combattre mon

Digitized by Google

assertion l'exemple de Laharpe et de Beaumarchais, et c'est précisément de l'exemple de ces deux écrivains distingués dans un genre de gloire différent, que je me servirai pour défendre mon opinion. Laharpe fit *Warwick* et *Mélanie*. Certes *Mélanie* est bien plus près d'être un bon drame, que *Warwick* une tragédie supérieure. *Warwick* est l'ouvrage d'un homme d'un mérite très-distingué, qui a des idées justes et saines de son art, d'un littérateur qui sait combiner une action et la conduire à son but; les caractères de sa pièce sont généralement bien tracés; son style est correct, élégant même, on ne peut y reprocher qu'un peu de dureté. Mais que la tragédie de *Warwick* est loin de cette chaleur, de ce sentiment, de cette exaltation, et enfin de ce feu sacré dont la nature fut si prodigue envers Corneille et Racine. Le travail s'y fait presque toujours sentir, et l'inspiration presque jamais. Le sujet de *Mélanie* convenait au genre tempéré, genre que la nature avait donné de prédilection à Laharpe. *Mélanie* sera, je crois, placée par les gens de goût au rang des meilleurs drames, et *Warwick* ne doit être classé que dans celui des tragédies du troisième ordre. Beaumarchais composa *Eugénie* et *le Barbier de Séville*; *Eugénie* est un véritable drame, et *le Barbier de Séville* ne peut s'arroger le titre de bonne comédie. C'est l'ouvrage d'un homme de beaucoup d'esprit, c'est un recueil de traits malins et ingénieux, semés dans des scènes filées avec grâce; mais y découvre-t-on aucun portrait tracé d'après des personnages vivans, aucun but moral. Je n'y vois qu'une fille pervertie, un vieillard égoïste et jaloux, luttant contre un séducteur protégé par un fripon. Si l'intrigue est forte, le fond est bien léger. Que de qualités ne faut-il pas avoir reçu de la nature pour composer une tragédie ou une comédie! Le besoin de produire relégua une foule d'écrivains dans le genre du drame. Ce n'est pas que je prétende le proscrire. La comédie française jouant peu de drames, l'Odéon a bien fait de s'en emparer. Elle exploite une mine qui doit fructifier entre ses mains, sur-tout depuis qu'elle a fait l'acquisition de Mlle Desbordes. Cette actrice intéressante [illegible] organe qui [illegible] efforts, sans cris, [illegible] *Misanthropie* [illegible] La pièce [illegible] précédée. [illegible] plus propre [illegible] a lui a rendu

Digitized by Google

tous ses priviléges : aussi les demoiselles du faubourg Saint-Germain se font-elles une partie de plaisir de venir pleurer à l'Odéon quand cette charmante actrice joue : on n'entend de toutes parts que des sanglots et des soupirs : la salle de l'Odéon est une vallée de larmes.

DU PUY DES ISLETS.

Théâtre du Vaudeville. — Première représentation des *Bêtes Savantes*, vaudeville en un acte, de MM. Théaulon, Dartois et Dumersan.

Les nouveautés se succèdent à ce théâtre avec une rapidité qui fait honneur à la fécondité des auteurs et au zèle des acteurs. Mais toutes, cela serait impossible, ne sont pas également bonnes ; la prétendue parodie des *Abencerrages* et *la Soirée anglaise* compensent bien le plaisir que nous ont causé *Elle et Lui* et *les Bêtes Savantes*. J'ai parlé de la jolie arlequinade qui a pour titre *Elle et Lui* ; je vais m'occuper des *Bêtes Savantes*, et je réparerai en même tems le tort que j'ai eu d'oublier *la Soirée anglaise*, vaudeville de M. Henry Simon.

Ce qui distingue les productions de M. Henry Simon, c'est une connaissance parfaite des peuples qu'il met en scène. Dans *la Soirée anglaise*, par exemple, il est fort question d'un cheval *limousin* qui a remporté le prix de la course à Neumarkett; quatre anglais, en se mettant à table, commencent par chanter à gorge déployée, ainsi que le font des garçons cordonniers le dimanche à la Courtille; on ne parle à table que de vin de *Pomard*, tandis qu'il est à la connaissance de tout le monde que le vin de Bourgogne ne supporte pas la mer, et qu'il est très-rare d'en trouver en Angleterre ; enfin une jeune et jolie Lady, oubliant toute retenue, se déguise en chasseur, couvre ses jolies lèvres de vilaines moustaches noires, et se présente hardiment pour servir à sa propre table trois hommes qui lui font l'honneur d'aspirer à sa main.

Quel nom donner à une aussi faible production? Je serais tenté de croire que les Pères du Vaudeville, MM. Barré, Radet et Desfontaines, ne laissent de tems en tems paraître de semblables ouvrages que pour faire mieux sentir le mérite de leurs jolies pièces, qui n'ont pourtant pas besoin de la comparaison pour être estimées à leur juste valeur.

J'avais gardé le silence sur *la Soirée anglaise :* on a voulu connaître mon opinion; je la donne, et si elle déplaît à

Digitized by Google

l'auteur, il ne doit s'en prendre qu'aux amis indiscrets qui m'ont forcé de rompre un silence favorable.

Parlons maintenant des *Bêtes Savantes*, la tâche est plus facile, puisque je vais annoncer un succès mérité. Le couplet d'annonce avait favorablement disposé le parterre; je crois me le rappeler :

Ce soir, lassé du romanesque,
Et des roses et des pavots,
Le Vaudeville un peu burlesque
Va vous montrer des animaux :
En mettant des bêtes en scène,
A vous plaire on les instruisit.
Mais pour leur donner de l'esprit,
Il fallait être La Fontaine.

La scène représente la place du Muséum, sur laquelle plusieurs bêtes savantes, telles que le chameau, l'ours et le singe, ont élu leur domicile; les entrepreneurs de ces petits spectacles se disputent la possession de M^lle^ *Cabriolline*, artiste bipède, qui par sa légèreté et ses grâces doit fixer la foule inconstante chez l'heureux directeur qui possédera ce trésor; Joli-Cœur, ancien amant de *Cabriolline*, se met sur les rangs et prétend la disputer; mais quelle bête peut entrer en comparaison avec le chameau, l'ours ou le singe savant, dont chacun des propriétaires soutient la prééminence avec chaleur. Joli-Cœur annonce qu'il possède la plus spirituelle des bêtes, en un mot, un éléphant qui doit bientôt étonner tout Paris par son intelligence; la suprématie de l'éléphant est proclamée même par ses rivaux, et Cabriolline est adjugée à Joli-Cœur.

Les *Bêtes Savantes* ne sont, à proprement parler, qu'une folie; mais cette folie est très-gaie, et les couplets mériteraient presque tous d'être cités. Les auteurs en rappelant le *Bonhomme* dans le couplet d'annonce, s'étaient imposé une tâche difficile à remplir. Il fallait être spirituels et malins; ils se sont montrés l'un et l'autre, et si les bêtes savantes disent d'aussi jolies choses, c'est que MM. Théaulon, Dartois et Dumersan leur ont prêté leur esprit.

B.

Digitized by Google

Lettre aux Rédacteurs du Mercure de France.

Messieurs, je viens de lire dans le dernier numéro de votre journal la réponse à ma critique de *Mademoiselle de la Fayette*. Le goût a peu de règles positives ; ce qui plaît à l'un déplaît à l'autre. Le goût est un sentiment, et les vérités de sentiment ne peuvent se démontrer aussi facilement que celles qui ne sortent pas du domaine de la raison. La raison est une, le sentiment varie à l'infini.

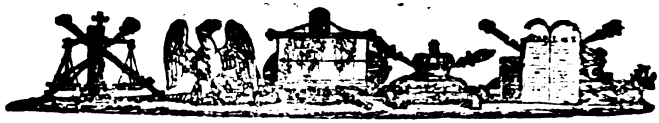
Le panégyriste de M^me^ de Genlis assure que je n'ai *perverti* personne. Je n'en avais point le projet. Dans le développement de mes opinions littéraires, je dois, comme honnête homme, dire ce que je pense, et je l'ai dit sans avoir eu la prétention de ramener les autres à mon avis ; je puis me tromper dans mes jugemens, mais personne ne m'accusera de malveillance ou d'esprit de parti.

Ne pouvant adopter les opinions de mon antagoniste, je le remercie des choses flatteuses qu'il s'est cru obligé de me dire avant de me combattre. J'estime bien sincèrement un homme qui met dans des discussions de ce genre tant de décence et de mesure. C'est un exemple bien rare aujourd'hui, et dont les gens honnêtes et délicats doivent sentir tout le prix.

J'ai l'honneur de vous saluer.

Adrien de S....n.

Digitized by Google



POLITIQUE.

VOICI la suite des notes officielles sur la situation de l'armée, reçues par S. M. l'Impératrice-Reine et Régente, et publiées par le *Moniteur*.

Le quartier-général de l'Empereur était le 6 à Liegnitz.

Le prince de la Moskowa était toujours à Breslau.

Les commissaires nommés par l'Empereur de Russie pour l'exécution de l'armistice, étaient le comte de Schouwalof, lieutenant-général, aide-de-camp-général de l'Empereur, et M. Koutousof, général-major, aide-de-camp-général de l'Empereur. Les commissaires nommés de la part de la France, sont le général de division comte Dumoutier, commandant une division de la garde, et le général de brigade Flahault, aide-de-camp de l'Empereur. Ces commissaires se tiennent à Neumarkt.

Le duc de Trévise porte son quartier-général à Glogau avec la jeune garde. La vieille garde retourne à Dresde, où l'on croit que S. M. va porter son quartier-général.

Les différens corps d'armée se sont mis en marche pour former des camps dans les différentes positions de Goldberg, de Lœwenberg, de Buntzlau, de Liegnitz, de Sproteau, de Sagan, etc.

Le corps polonais du prince Poniatowsky, qui traverse la Bohême, est attendu à Zittau le 10 juin.

Du 7 juin. — Le quartier-général de l'Empereur était à Buntzlau. Tous les corps d'armée étaient en marche pour se rendre dans leurs cantonnemens. L'Oder était couvert de bateaux qui descendaient de Breslau à Glogau, chargés d'artillerie, d'outils, de farines et d'objets de toute espèce pris à l'ennemi.

La ville de Hambourg a été reprise, le 30, de vive force. Le prince d'Eckmühl se loue spécialement de la conduite du général Vandamme. Hambourg avait été perdu, pendant la campagne précédente, par la pusillanimité du général Saint-Cyr : c'est à la vigueur qu'a déployée le général Vandamme, du moment de son arrivée dans la 32e division militaire, qu'on doit la conservation de Brême, et aujour-

Digitized by Google

d'hui la prise de Hambourg. On y a fait plusieurs centaines de prisonniers. On a trouvé dans la ville deux ou trois cents pièces de canon, dont quatre-vingts sur les remparts. On avait fait des travaux pour mettre la ville en état de défense.

Le Danemarck marche avec nous : le prince d'Eckmühl avait le projet de se porter sur Lubeck. Ainsi, la 32e division militaire et tout le territoire de l'Empire sont entièrement délivrés de l'ennemi.

Des ordres ont été donnés pour faire de Hambourg une place forte : elle est environnée d'un rempart bastionné, ayant un large fossé plein d'eau, et pouvant être couvert en partie par des inondations. Les travaux sont dirigés de manière que la communication avec Haarbourg se fasse par les îles en tout tems.

L'Empereur a ordonné la construction d'une autre place sur l'Elbe, à l'embouchure du Havel. Kœnigstein, Torgau, Wittemberg, Magdebourg, la place du Havel et Hambourg, compléteront la défense de la ligne de l'Elbe.

Les ducs de Cambridge et de Brunswick, princes de la maison d'Angleterre, sont arrivés à tems à Hambourg pour donner plus de relief au succès des Français. Leur voyage se réduit à ceci : ils sont arrivés et se sont sauvés.

Les derniers bataillons des cinq divisions du prince d'Eckmühl, lesquelles sont composées de 72 bataillons au grand complet, sont partis de Wesels.

Depuis le commencement de la campagne, l'armée française a délivré la Saxe, conquis la moitié de la Silésie, réoccupé la 32e division militaire, confondu les espérances de nos ennemis.

Du 10 *Juin*. — L'Empereur était arrivé le 10, à quatre heures du matin, à Dresde. La garde à cheval y était arrivée à midi. La garde à pied y était attendue le lendemain 11.

S. M., arrivée au moment où on s'y attendait le moins, avait ainsi rendu inutiles les préparatifs faits pour sa réception.

A midi, le roi de Saxe est venu voir l'Empereur qu'on a logé au faubourg, dans la belle maison Marcolini, où il y a un grand appartement au rez-de-chaussée, et un beau parc; le palais du roi, qu'habitait précédemment l'Empereur, n'ayant pas de jardin.

A sept heures du soir, l'Empereur a reçu M. de Kaas,

Digitized by Google

ministre de l'intérieur et de la justice du roi de Danemarck.

Une brigade danoise de la division auxiliaire mise sous les ordres du prince d'Eckmühl, avait le 2 juin pris possession de Lubek.

Le prince de la Moskowa était le 10 à Breslau; le duc de Trévise à Glogau; le duc de Bellune à Crossen; le duc de Reggio sur les frontières de la Saxe et de la Prusse, du côté de Berlin. L'armistice avait été publié par-tout. Les troupes faisaient des préparatifs pour asseoir leurs baraques et camper dans leurs positions respectives, depuis Glogau et Liegnitz, jusqu'aux frontières de la Bohême et à Gœrlitz. »

Du 15. — L'Empereur est toujours dans notre ville.

S. M. a tous les jours, à 10 heures, une parade où se trouvent tous les officiers de la garnison. La parade a lieu dans la prairie d'*Oster-Wiese*.

Hier, après la parade, S. M. a fait une promenade qui a duré jusqu'à cinq heures.

Aujourd'hui il y a grand gala à la cour. On chante le *Te Deum* en l'honneur des dernières victoires et de l'arrivée de Sa Majesté. L'Empereur dîne chez le roi de Saxe.

Aux notes qu'on vient de lire nous pouvons joindre d'autres détails reçus d'Allemagne, et qui ont le plus grand caractère d'authenticité.

L'Empereur d'Autriche a quitté Vienne, et traversant la Bohême, est arrivé sur les frontières de la Silésie. M. de Metternick accompagnait S. M. Ce voyage a fait la plus vive sensation à Vienne : les fonds publics ont éprouvé une hausse subite et considérable. La nouvelle de l'armistice a répandu par-tout la joie la plus vive, et a permis de se livrer aux plus douces espérances. La Gazette de la cour de Vienne, en annonçant les derniers rapports russe et prussien sur les événemens du 20 et du 21, ajoute : « Malgré tous les combats relativement auxquels nous n'avons pas encore reçu les rapports français, les armées combinées continuent de se retirer et sont poussées par l'armée française. Le 27 et le 28 mai, le quartier-général français était à Liegnitz; le corps du maréchal duc de Bellune marchait sur Berlin ».

Une autre Gazette de Vienne, en citant un rapport prussien, où le général Kleist annonce qu'il se retire à petit pas, affaibli, mais non découragé, fait cette obser-

Digitized by Google

vation, que cette manière de décrire sa marche est ce qu'on appelle prendre le bon parti. D'autres détails sont donnés de Bautzen, on y lit ce qui suit :

« Le 8 mai, à la suite de la malheureuse journée de Lutzen, le roi de Prusse et l'empereur de Russie, ne se battant plus qu'en retraite, arrivèrent dans cette ville. Le roi de Prusse paraissait profondément affligé; il sortait peu. L'empereur Alexandre montait tous les jours de bonne heure à cheval, et allait faire des reconnaissances. On sait, à n'en pouvoir douter, par les personnes qui approchaient les deux monarques, qu'ils n'étaient pas toujours d'accord. Un jour, entr'autres, la conversation fut très-vive, et le roi de Prusse déclara que, si tous les efforts de ses braves soldats avaient été inutiles à la bataille de Lutzen, ce n'avait été que par la faute des Russes, dont l'armée de réserve s'était trop fait attendre, et il ajouta que, dans le moment encore où il parlait, son armée seule était exposée aux attaques de l'ennemi. A la suite de cette altercation, on remarqua en effet une autre distribution, sur-tout plus égale des forces alliées, qui étaient si vainement destinées à arrêter les progrès des Français ».

Voici ce qu'on écrit d'Hambourg, à la date du 31 mai, le lendemain de l'occupation :

« Il ne s'est point passé un moment dans la journée, sans que l'on n'ait vu entrer de nouvelles troupes françaises dans nos murs.

» A quatre heures après midi, L. L. E. E. le maréchal prince d'Eckmühl, gouverneur, et M. le lieutenant-général comte Vandamme, ont passé en revue trente-cinq bataillons d'infanterie.

» Les habitans ne revenaient point de leur étonnement. Il serait difficile de déterminer ce qui les surprenait le plus, la belle tenue de ces troupes, ou leur nombre. Il y a en effet bien loin de ce qu'ils ont eu sous les yeux à ce qu'on leur racontait de la faiblesse physique et numérique des bataillons français.

» Nous donnerons incessamment quelques détails sur les mœurs, les habitudes et les faits des aventuriers qui viennent de nous quitter. Les villes qui, comme nous, ont le malheur de posséder ces libérateurs des peuples, savent combien il leur en coûte.

» Les Russes n'ont eu que le tems de sauver leur personnes, et n'ont pu heureusement poursuivre leur habitude de destruction et d'incendie.

Digitized by Google

» On a trouvé 156 bouches à feu dans l'arsenal de la marine et près de 80 sur les remparts. Tous les établissemens sont dans le meilleur état.

» Les travaux opérés pour faire de Hambourg une place d'armes sont très-considérables. Tous les militaires en ont été étonnés, et regardent maintenant Hambourg comme une place forte. »

Depuis l'occupation d'Hambourg par les troupes aux ordres du prince d'Eckmühl, les Anglais, qui ne savent jamais arriver à tems pour défendre ceux qu'ils ont compromis, et qui ont toujours des agens de corruption chargés de faire tourner à leur profit les fautes qu'ils ont fait commettre; les Anglais, dans les entreprises desquels il y a toujours quelque chose de commercial, ont trafiqué du sang et de la vie des malheureux instrumens de leur politique. Voici ce qu'on lit dans le *Journal des Bouches-de-l'Elbe*, qui paraît de nouveau au nombre des feuilles publiques des départemens français.

« Il s'est répandu, dit-il, dans cette ville et dans Altona, un bruit devenu trop public pour que nous puissions nous dispenser d'en faire part à nos lecteurs.

» On assure que le partisan Tettenborn vient de clorre sa mission financière à Hambourg, en vendant à l'Angleterre la légion dite anséatique. On va plus loin, on cite les prix; celui du cavalier monté, armé et équipé est à 42 guinées, et celui du fantassin également équipé à 12 guinées. »

Il résulte deux observations frappantes de ce fait et de la note qui le consigne, la première c'est que les Anglais, après avoir armé une population séduite et égarée pour une cause qui lui était étrangère, ne veut perdre qu'une partie de l'or qu'elle a semé, et qu'au lieu de la destination prétendue patriotique qu'elle assurait à ces hommes aveuglés, elle veut les faire servir à sa politique dans un autre hémisphère : une légion anséatique employée à protéger le monopole anglais! Il est sans doute peu d'exemples d'une si étrange alliance de mots, d'un telle opposition entre l'institution et le but. Le moyen fut la corruption, le résultat fut la défection et de l'argent donné en pure perte.

Ce sera aussi une machination vainement conçue que celle par laquelle l'Angleterre a prétendu séduire la Suède en lui offrant, comme une chose facile, la conquête de la Norwège. Le résultat de cette déraisonnable combinaison, de ce grossier artifice, de cette déloyauté sans adresse a été de ranger les Danois sous notre bannière et de serrer plus

Digitized by Google

fortement les liens qui attachent les Norwégiens à la monarchie danoise. La Gazette officielle de Copenhague donne les délails circonstanciés de cette trame anglaise déjouée par la vigilance, la sagesse du roi de Danemarck. Le parlementaire anglais, M. Thornton a été honteusement renvoyé. On a répondu à ces offres d'une manière compatible avec la dignité du monarque et les intérêts constans de l'Etat; on n'a donné à l'émissaire anglais que quarante-huit heures pour recevoir sa réponse, et il remit sur-le-champ à la voile. Cependant le gouvernement danois a pris sur-le-champ les mesures nécessaires. Voici les détails de son arrivée en Norwège.

Le prince Chrétien-Frédéric, nommé par S. M. gouverneur de la Norwège, est arrivé à Christiana le 22. S. A. avait passé de Fladstrand aux îles de Hval, dans un petit bâtiment ouvert, accompagné de deux officiers seulement, qui, comme le prince lui-même, s'étaient habillés en matelots pendant le trajet.

Le 21, le prince arriva à Fréderikstadt, et le 22, après-midi, nous le possédâmes dans nos murs. Le prince Frédérik, notre vice-gouverneur, avait été à sa rencontre jusqu'à Gréverend, à six lieues d'ici. Près de la ville, tous deux montèrent à cheval. Les troupes étaient placées en haie dans les rues; et à son entrée dans la ville, le prince gouverneur fut reçu par toutes les autorités et par les vives acclamations du peuple.

Tout le monde attend avec impatience les mesures que le gouvernement va prendre. Il n'y a personne qui ne soit prête à faire tous les sacrifices nécessaires, quand il s'agira de la conservation de notre union avec le Danemarck.

La cérémonie du *Te Deum* chanté dimanche dernier en actions de grâces des dernières victoires de l'Empereur a été favorisée par un tems magnifique. Une population immense s'était portée sur les lieux de passage du cortège, et y était contenue avec peine par une double haie des plus belles troupes qu'on puisse voir. Plus de 10,000 hommes étaient sous les armes.

Les acclamations publiques qui se font entendre toutes les fois qu'on voit paraître S. M. l'Impératrice et qui lui expriment les sentimens qu'elle inspire, ont été plus vives encore, plus prolongées, plus répétées que jamais.

A son arrivée dans l'église, à son départ, sur tout le chemin qu'elle a parcouru, l'air a retenti des vœux qu'une

Digitized by Google

foule immense adressait au Ciel pour son bonheur, que méritent ses vertus, pour le Roi de Rome, dont cet heureux jour rappelle le baptême, et pour la conservation de notre auguste Empereur, qui, s'occupant toujours également de la gloire et du bonheur des Français, augmente sans cesse l'une par ses triomphes, et cherche à consolider l'autre par une paix honorable, généreusement offerte après la victoire.

La veille, S. M. l'Impératrice-Régente avait tenu un conseil privé pour recours en grâces. S. M., sur le rapport du grand-juge et après avoir pris l'avis du conseil, a prononcé sur les demandes de grâce, en très-grand nombre, qui lui avaient été adressées.

L'Empereur a nommé grand officier de la Légion-d'Honneur M. le général de division comte Souham, qui a servi avec tant de distinction dans cette campagne, sous les ordres du prince de la Moskowa.

S....

ANNONCES.

Mémoires de Frédéric-Sophie-Wilhelmine de Prusse, margrave de Bareith, sœur de Frédéric-le-Grand, écrits de sa main. Quatrième édition. Deux vol. in-8°. Prix, 9 fr., et 11 fr. 50 c. franc de port. Chez Delaunay, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 243.

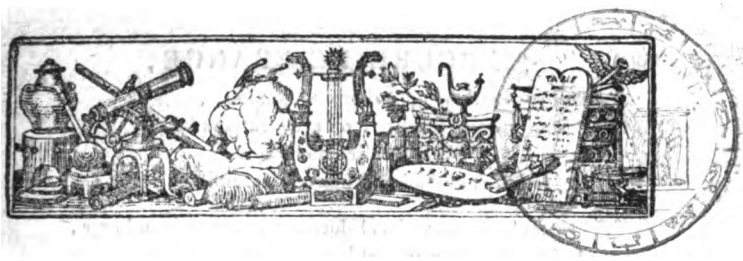
Le MERCURE DE FRANCE paraît le Samedi de chaque semaine, par cahier de trois feuilles. Le prix de la souscription est de 48 *francs* pour l'année, de 25 *francs* pour six mois, et de 13 *francs* pour un trimestre.

Le MERCURE ÉTRANGER paraît à la fin de chaque mois, par cahier de quatre feuilles. Le prix de la souscription est de 20 *francs* pour l'année, et de 11 *francs* pour six mois. (Les abonnés au *Mercure de France*, ne paient que 18 fr. pour l'année, et 10 fr. pour six mois de souscription au *Mercure Étranger*.)

On souscrit tant pour le Mercure de France *que pour le* Mercure Étranger, *au Bureau du Mercure, rue Hautefeuille*, n° 23; *et chez les principaux libraires de Paris, des départemens et de l'étranger, ainsi que chez tous les directeurs des postes.*

Les Ouvrages que l'on voudra faire annoncer dans l'un ou l'autre de ces Journaux, et les Articles dont on désirera l'insertion, devront être adressés, *francs de port*, à M. *le Directeur-Général du Mercure*, à Paris.

Digitized by Google



MERCURE

DE FRANCE.

N° DCXXIII. — *Samedi* 26 *Juin* 1813.

POÉSIE.

A CALLIOPE (*).

Descende cœlo, et dic, age, tibia, etc.

DESCENDS du haut des cieux, seconde mon délire,
Puissante Calliope ! et qu'en sons éclatans,
Ta voix, ou ta flûte, ou ta lyre,
Ou le luth d'Apollon retentisse long-tems !

L'entendez-vous, amis ? ou d'une erreur soudaine
Mes sens sont-ils charmés ? Non : j'entends ses concerts,
Et dans les bosquets d'Hippocrène
Je goûte la fraicheur des ruisseaux et des airs.

Tel, jouant sur ce mont qui borne l'Apulie,
Le sommeil me surprit échappé du berceau,
Et les colombes d'Idalie
Ombragèrent mon front d'un feuillage nouveau.

(*) Cette Ode est tirée du second volume de la *traduction des Odes d'Horace* par M. *Vanderbourg*. Nous rendrons compte incessamment de cet ouvrage.

Digitized by Google

Des rocs aériens qu'Achéronte domine,
Au bruit de ce prodige, on accourut soudain ;
Tout quitta la forêt Bantine
Et les riches vallons de l'humble Forentin.

Myrtes ! divins lauriers ! dormant sous votre ombrage,
Je bravais les serpens et les ours furieux.....
Qui n'eût admiré le courage,
L'audace d'un enfant protégé par les Dieux ?

Oui, Muses, votre amour, votre appui tutélaire
Me guide aux monts Sabins, aux coteaux de Tibur ;
Vous me suivez, quand je préfère
Préneste et sa fraicheur, Cume et son ciel d'azur.

A Philippes, vos soins protégèrent ma vie ;
L'amant de vos concerts fut préservé par vous
De la chute d'un arbre impie,
Des flots de Palinure et de leur vain courroux.

Est-il rien qu'avec vous mon audace ne tente ?
Mes voiles braveraient le Bosphore en fureur ;
Mes pas d'une arène brûlante,
Aux déserts Syriens affronteraient l'ardeur.

J'irais voir les Bretons à l'étranger perfides,
Et du sang des coursiers les Gélons enivrés ;
Au Scythe armé de traits rapides,
Près de son Tanaïs, mes jours seraient sacrés.

C'est vous qui, de César, lorsqu'au sein de nos villes
Il rend ses légions avides de repos,
Charmez, dans vos grottes tranquilles,
Les loisirs mérités par de si longs travaux !

Vous donnez la prudence, et de l'avoir donnée
Votre cœur s'applaudit..... Eh ! ne savons-nous pas
Comment la foudre déchainée
Des Titans monstrueux punit les attentats ?

Ils en voulaient au Roi dont la loi bienfaisante
Commande au triste Averne, aux flots séditieux,
Gouverne la terre pesante
Et régit à la fois les mortels et les Dieux.

Digitized by Google

La terreur précédait cette jeunesse horrible,
Ces frères aux cent bras, dont la rébellion
Menaçait l'Olympe paisible
Du poids entier d'Ossa porté sur Pélion :

Mais que pouvait Typhée ardent à l'escalade,
Et le hideux Rhétus, et Porphyre, et Mimas?
Que pouvaient ces troncs qu'Encelade
Arrachait à la terre et lançait à Pallas?

Il résonnaient en vain sur la puissante égide :
Là combattait Vulcain ; là l'austère Junon,
Là ce Dieu dont l'arc homicide
Devait porter la mort à l'infâme Python :

Ce Dieu qu'en ses forêts adore la Lycie,
Que vit naître Délos en ses bosquets heureux,
Qui, dans les eaux de Castalie,
Las des travaux du jour, baigne ses longs cheveux.

La Force sans conseil se détruit elle-même ;
Unie à la Prudence, elle obtient les faveurs
De ces Dieux dont l'ordre suprême
Du crime impétueux repousse les fureurs.

Gyas m'en est témoin, et ce chasseur profane,
D'une chaste Déesse audacieux amant,
Qui, sous les flèches de Diane,
De ses désirs impurs trouva le châtiment.

Prison de ses enfans descendus au Ténare,
Sur leur sort et le sien la terre en vain gémit ;
Rien n'échappe à l'enfer avare,
L'Etna résiste aux feux qu'Encelade vomit :

Jamais l'affreux vautour qui veille sur Tityе,
Du lâche ravisseur n'abandonne le sein ;
Et de Platon rival impie,
Pirithoüs languit sous cent chaînes d'airain.

Digitized by Google

CHANT NUPTIAL.

Hymen, rien n'est sans toi : ta présence est la vie.

Le jour s'éteint : l'astre de Cythérée
Brille d'un feu mystérieux et doux.
L'autel est prêt, et la couche est parée :
La jeune vierge est promise à l'époux.

Entends nos vœux, ô touchante Harmonie,
Au front céleste, aux regards ingénus !
Descends vers nous des sommets d'Aonie,
Et prends ton vol dans le char de Vénus.

Viens célébrer l'épouse vierge encore,
Les doux combats voilés à l'œil du jour,
Et la pudeur dont le regard implore
L'heure tardive où triomphe l'Amour.

Le lit d'Hymen est couché sous des roses ;
La main du Tems ne doit point les flétrir.
O jeune amant ! dans leur sein tu déposes
La tendre fleur qui va s'épanouir.

. . . . . .
. . . . . .

Sois toute à lui : son ame est sur sa bouche.
Belle d'amour plus que de ta beauté,
Règne long-tems sur cette heureuse couche,
Trône promis à la maternité.

Sur tes beaux traits rendus à la lumière,
La rose expire, et la pâleur des lis
A révélé que, bientôt tendre mère,
De tes baisers tu couvriras ton fils.

A ton époux qu'un nœud de fleurs t'unisse :
Sur tes vertus son bonheur est fondé.
Crois-moi : les Dieux verront d'un œil propice
Ton jeune sein par l'hymen fécondé.

Digitized by Google

Ils ont béni la couche fortunée :
Invoquons-les, et puisse chaque jour
Le feu sacré d'un si bel hyménée
Se rallumer au flambeau de l'Amour !

Hymen, rayon de lumière immortelle,
Répands sur nous tes bienfaits créateurs.
Seul tu peux tout : la féconde Cybèle
Ne dut qu'à toi les moissons et les fleurs.

Ta main propice écarta les nuages
Du front glacé des farouches hivers ;
Et du printems, qu'imploraient nos hommages,
Le premier jour brilla sur l'univers.

Guidé par toi, du ténébreux empire,
L'heureux Orphée osa franchir les bords.
Ses sons, vainqueurs de l'hydre qui soupire,
Ont désarmé le chien fatal des morts.

Ton sceptre d'or a conquis l'enfer même ;
Le ciel ému t'ouvrit ses champs déserts,
Et couronna d'un brûlant diadème
L'antique hymen de la terre et des airs.

Cessons nos chants : que par degrés expire
Entre nos doigts le luth mélodieux ;
Tout n'est qu'amour, et la terre respire
Un encens pur exhalé vers les Dieux.

HENRI TERRASSON.

ÉNIGME.

SOUVENT quoiqu'on se dise moi,
On serait fort fâché de l'être,
Et fort embarrassé, peut-être,
De ne m'avoir pas près de soi.

Par un excès de modestie,
On voit le chef du nom chrétien,
Sa sainteté le pape Pie,
Joindre à son nom deux fois le mien.

Digitized by Google

Jadis en style épistolaire,
Fidèle à l'usage français,
Très-humblement je précédais
Immédiatement le nom du signataire.

S....

LOGOGRIPHE

Au premier aperçu je suis tout en désordre;
Mais tu pourras,
Lecteur, quand tu voudras,
Facilement faire en moi briller l'ordre.
En effet, si tu veux
Me partager en deux,
Et conserver ma queue en laissant là ma tête,
Je deviens un bien précieux,
Et sans moi point de belle fête.
La chose est ainsi que je dis.
Maintenant si tu rétablis
En un, l'une et l'autre parties,
Ah! mon ami! déjà tu t'extasies:
Dans mon sein tu vois un trésor:
— Quel est-il? — Quel est-il?.. — Mais c'est un cœur en or.

Par le même.

CHARADE.

Mon premier n'est pas long;
Et quant à mon second,
Il est long ou court, s'est selon;
Mon entier est la rétribution
Due à certain agent pour sa commission.

Par le même.

---

*Mots de l'*Enigme, *du* Logogriphe *et de la* Charade *insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Fronde* (arme), et *fronde* (ligue).

Celui du Logogriphe est *Brave*, dans lequel on trouve: *rave*, *bave*, *are* et *ver*.

Celui de la Charade est *Mouton*.

Digitized by Google

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE DE LYON, ou *Notices sur leur ancienneté, leurs auteurs, les objets qu'on y a traités, le caractère de leur écriture, l'indication de ceux à qui ils appartinrent*, etc., précédées, 1° d'une *Histoire des anciennes bibliothèques de Lyon, et en particulier de celle de la ville;* 2° d'un *Essai historique sur les manuscrits en général, leurs ornemens, leur cherté, ceux qui sont à remarquer dans les principales bibliothèques de l'Europe, avec une bibliographie spéciale des catalogues qui les ont décrits;* par ANT. FR. DELANDINE, bibliothécaire de Lyon, membre de l'Académie de cette ville, correspondant de l'Institut. — Trois vol. in-8°. — Prix, 20 fr., et 25 fr. franc de port. — A Paris, chez *A.-A. Renouard*, libraire, rue Saint-André-des-Arts, n° 55.

(SECOND ARTICLE.) (1)

LES manuscrits français sont divisés aussi par classes. Le n° 666 offre trente-une pièces, parmi lesquelles on doit distinguer : 1° *Charles Ier à son fils ; héroïde* par M. François de Neufchâteau.

2°. *Epître de Mme de Grismondi*, traduite de l'italien par M. Lemierre. Cette épître, en vers de cinq syllabes, ne se trouve pas dans le recueil des œuvres de l'auteur de *Guillaume Tell.*

3°. Une traduction en vers latins du premier chant de *la Henriade*, par M. Bordes, et quelques autres opuscules du même poëte.

---

(1) Le premier a été inséré dans le Mercure du 19 juin 1813, pages 542 et suiv. Il y a quatre fautes à corriger. *Page* 547, *ligne* 15, loin en loin, *lisez :* loin à loin. *Idem, ligne* 28, Aussi, *lisez :* Ainsi. *Page* 549, *ligne* 5, 1475, *lisez :* 1575. *Page* 550, *ligne* 20, moins, *lisez :* plus.

Digitized by Google

4°. Plusieurs pièces de l'abbé Laserre, auteur du poëme de l'*Eloquence*.

Sous le n° 667, on trouve un « *Discours en vers sur le geste ;* il est du P. Santé. » Je crois qu'il faut lire *Sanlecque* au lieu de *Santé*. Cependant le P. Sanlecque et le P. de la Santé pourraient tous deux s'être exercés sur le même sujet.

Le n° 669 paraît précieux, du moins par son matériel. C'est un superbe manuscrit « sur vélin, sans tache, » il offre des chefs-d'œuvre d'écriture dans tous les » caractères, *ronde*, *coulée*, *financière*, *italique*, *bâtarde*. » La pureté des traits en rend le caractère supérieur, » peut-être, à ceux de Baskerville et de Didot. »

Le n° 672 contient des *Opuscules sur l'art dramatique*. Quelques-unes sont d'auteurs connus. Parmi les ouvrages non connus, on remarque des discours de M. de Campigneulles sur l'*Electre*, sur l'*Atrée et Thyeste*, et sur l'*Idoménée* de Crébillon, ainsi qu'un *Discours de M. Potot à l'Académie de Lyon en* 1785. « L'auteur voulut » y prouver que pour connaître les mœurs, le caractère, » le génie, le gouvernement des peuples, l'étude de » leur théâtre est plus sûre et plus utile que celle même » de leur histoire. Ce discours fut lu dans une séance » publique où assistèrent MM. Thomas et Ducis, et » l'auteur leur dit : *Comment oser parler d'un art où brille* » *l'éloquence, devant l'orateur le plus éloquent? Comment* » *parler du théâtre devant celui qui y a obtenu tant de* » *succès ? je vais ressembler à ce rhéteur trop téméraire* » *qui vint disserter sur l'art militaire devant un vain-* » *queur.* »

Ce discours n'est pas, au reste, le seul ouvrage qu'ait fait M. Potot. M. Delandine rapporte le titre de quelques autres sous le même n° 672, et encore sous les n°s 665 et 839.

A l'occasion d'un manuscrit du *Roman de la Rose*, inscrit sous le n° 676, M. Delandine remarque que, suivant Lacroix Dumaine, Jean de Meung, dit Clopinel, était de l'ordre des frères prêcheurs, mais que Duverdier et Fauchet le disent jurisconsulte. Le *Moréri* de 1759 dit formellement que Jean de Meung n'a jamais

Digitized by Google

été dominicain, et à l'appui de cette opinion je citerai les PP. Quétif et Echard (2), qui mettent cet auteur au nombre de ceux qu'on a eu tort de compter parmi les dominicains.

N° 690. *Lettres de D. Bonaventure d'Argoane ;* petit in-folio de 161 pages.

« Ces lettres, dit M. Delandine, ne paraissent pas » avoir été imprimées.... Il est fâcheux que ces lettres » ne soient qu'une copie prise sur un manuscrit de la » main de l'auteur, et que des feuillets en soient per- » dus. »

N° 691. *Lettres de M. de la Monnoye ;* in-4°.

Il n'est aucun amateur de l'histoire littéraire qui ne soit curieux de pouvoir connaître ce recueil. Eh bien, sans prendre la peine de le lire, il saura à quoi s'en tenir.

« Ces lettres sont écrites de 1705 à 1726, au P. de la » Monnoye, religieux cordelier, fils de l'auteur. Elles » renferment plus de détails de famille que d'anecdotes » littéraires. »

Le n° 720 est un recueil de diverses relations des jésuites missionnaires. « Il n'a pas été imprimé, et méri- » terait d'être consulté par ceux qui voudraient publier » une nouvelle édition des *Lettres Edifiantes.* »

Le n° 510 est un recueil de mémoires de médecine. Deux pièces m'ont paru intéressantes.

1°. *Observations sur les effets du remède de M^me^ Stephens, par rapport aux reins et à la pierre ;* par M. Colomb.

« M^lle^ Stephens obtint, pour ce remède, une grati- » fication considérable du parlement d'Angleterre. Un » chanoine de l'église de Saint-Just, de Lyon, nommé » Chapuis, étant mort subitement après en avoir fait » usage pendant plus d'un an, M. Colomb profita de » cet événement pour faire l'ouverture du corps, et y » considéra attentivement l'effet produit par ce remède » dont il donne la recette. Il est composé en partie de

(2) *Scriptores ordinis prædicatorum*, I, 741.

Digitized by Google

» coquilles d'œufs et d'escargot, calcinées et unies au » cresson. Ce remède parut, à l'observateur, avoir » commencé à dissoudre la pierre dans la vessie, mais » après avoir trop distendu les vaisseaux des reins, et en » avoir détruit le ressort. Il attribue à cet effet la mort » du chanoine. »

2°. *Remède contre la sciatique*; par M. Pouteau, 1773.

« Ce remède employé par Auguste d'après un passage » de Suétone, le guérit parfaitement des douleurs ex- » trêmes qu'il souffrait à la hanche, à la cuisse et à la » jambe gauche dont il boitait souvent. M. Pouteau ex- » plique ce passage, d'où il résulte, suivant lui, qu'après » avoir fait frapper la partie malade avec de petites ba- » guettes de roseau ou de bois léger, on y appliquait du » sable chaud. L'auteur conseille l'application des sachets » de sable chaud ou de sel chaud dans les cas semblables, » après une forte fustigation. Il cite Rhazis, médecin » arabe, qui se promenant dans les rues de Cordoue, » rappela à la vie un homme frappé d'apoplexie en le » faisant battre de verges. Almanzor, gouverneur de la » ville, ayant félicité Rhazis sur le moyen qu'il venait » d'employer pour cette guérison, celui-ci eut la modes- » tie d'avouer qu'il n'en était pas l'inventeur. Il ajouta » que traversant les sables de l'Egypte, il avait vu plus » d'une fois le conducteur de la caravane mettre en » usage le remède sur des voyageurs que les fatigues de » la marche et l'ardeur du soleil faisaient tomber avec » toutes les marques d'une mort subite. Il ajouta que le » succès avait toujours accompagné le remède. »

Le n° 1177 n'est qu'un recueil théologique in-4° d'environ 700 pages, contenant douze pièces; il y en a une très-piquante et peu connue; elle était même inconnue quand M. Barbier l'a retrouvée et fait réimprimer en 1181.

C'est la ballade de La Fontaine sur Escobar; cette ballade ne se trouve pas dans les œuvres du fabuliste, je crois qu'on la verra ici avec plaisir.

C'est à bon droit que l'on condamne à Rome
L'évêque d'Ypre, auteur de vains débats.

Digitized by Google

Ses sectateurs nous défendent en somme
Tous les plaisirs que l'on goûte ici bas.
Ce paradoxe allant au petit pas
On y parvient quoiqu'Arnauld nous en die :
La volupté sans cause il a bannie.
Veut-on monter sur les célestes tours ?
Chemin pierreux est grande réverie.
Escobar sait un chemin de velours.

Il ne dit pas qu'on peut tuer un homme
Qui sans raison nous tient en altercas
Pour un fêtu ou bien pour une pomme ;
Mais qu'on le peut pour quatre ou cinq ducats :
Même il soutient qu'on peut en certain cas
Faire un serment plein de supercherie,
S'abandonner aux douceurs de la vie ;
S'il est besoin, conserver ses amours.
Ne faut-il pas après cela qu'on crie :
Escobar sait un chemin de velours ?

Au nom de Dieu lisez-moi quelque somme
De ces écrits dont chez lui l'on fait cas.
Qu'est-il besoin qu'à présent je les nomme ?
Il en est tant qu'on ne les connait pas.
De leurs avis servez-vous pour compas :
N'admettez qu'eux en votre librairie,
Brûlez Arnauld avec sa coterie
Près d'Escobar ce ne sont qu'esprits lourds ;
Je vous le dis, ce n'est pas raillerie :
Escobar sait un chemin de velours.

ENVOI.

Toi que l'orgueil poussa dans la voirie,
Qui tiens là-bas noire conciergerie,
Lucifer, chef des infernales cours,
Pour éviter les traits de ta furie,
Escobar sait un chemin de velours.

M. Delandine dit que le n° 1032 (qui n'est qu'un procès verbal de l'ordonnance du mois d'avril 1667) « appartint à J. P. de Ruolz, magistrat renommé au présidial de Lyon pour son intégrité et son savoir, membre de l'académie de la même ville, éditeur des *Œuvres*

Digitized by Google

» *de Louise Labbé*, dite la *Belle Cordière*, il se noya » avec la plus grande partie de sa famille en traversant » la rivière d'Aix. » Et à l'occasion du n° 1446 (tome III, page 430), M. Delandine parle d'un « Charles-Joseph de » Ruolz, mort le 10 juillet 1756, éditeur des *Œuvres* » *de Louise Labbé*, et qui a vengé avec éclat la mémoire » de cette femme célèbre des imputations odieuses qu'on » lui avait faites. Il périt victime de son dévouement » généreux, et pour avoir voulu sauver sa femme et son » frère qui se noyaient dans la rivière d'Aix. »

A la différence des initiales des prénoms, je crois qu'il est question de deux individus ; et il ne s'agit que d'un seul et même fait ; ce n'est pas là cependant la difficulté ; tous deux auraient pu être éditeur des *Œuvres de Louise Labbé*, car l'*avertissement des éditeurs* apprend qu'elles furent données par une société de gens de lettres ; mais M. Delandine dit que les frères Ruolz se sont noyés le 10 avril 1756 ; or, il faut qu'il y ait erreur ou dans le fait ou dans la date, puisque la nouvelle edition des *Œuvres de Louise Labbé* ne parut qu'en 1762 (3). Je remarquerai aussi en passant qu'il est extraordinaire que la bibliothèque de Lyon ne possède aucun manuscrit de cette illustre et spirituelle lyonnaise.

Un manuscrit esclavon, un allemand, un provençal, et vingt-quatre italiens, ne sont pas une grande richesse, et voilà tout ce que la bibliothèque de Lyon possède de manuscrits en langues modernes.

M. Delandine a formé une classe à part des manuscrits sur Lyon. Il y en a trente-cinq en latin et cent quatre-vingt-sept en français ; voilà vraiment la partie la plus intéressante de l'ouvrage ; et l'auteur l'a tellement senti qu'il a analysé soigneusement chacun des écrits contenus dans chaque manuscrit. On trouve ainsi quelques faits ou quelques détails curieux et peu connus. Tel est, par exemple, le passage suivant sur la fête de saint Thomas.

---

(3) En voici le titre précis : *Œuvres de Louise Charly, lyonnaise, dite Labbé, surnommée la Belle Cordière.* A Lyon, chez les frères Duplain, libraires. M. DCCLXII. Petit in-8° de xxxij et 212 pages.

Digitized by Google

« Chaque année, le 21 décembre, jour de la fête de » saint Thomas, le consulat de Lyon proclamait solen- » nellement dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville la » nomination de ses nouveaux magistrats. Cette annonce » était précédée d'un discours oratoire dont le sujet était » au choix de l'auteur, et qu'il terminait par des com- » plimens adressés au roi, à la reine, au gouverneur, » à l'archevêque et aux divers corps ecclésiastiques et » judiciaires. L'orateur, dans ce jour, représentait le » commandant; il donnait le mot d'ordre aux troupes; il » présidait un splendide repas; il indiquait les pièces » qui devaient être représentées sur le théâtre, et il assis- » tait en robe à ce spectacle. C'était d'ordinaire un jeune » légiste avide de commencer sa carrière de gloire et de » se distinguer de la foule de ses compatriotes. Cette » cérémonie créait les talens, et était devenue à Lyon la » fête de l'éloquence. Le P. Mathieu, historiographe de » Henri IV, fut le premier qui prononça ce discours » lorsque ce monarque eut accordé la noblesse au pré- » vôt des marchands et aux quatre échevins lyonnais. » Son édit eut son exécution le jour de la saint Thomas » 1595. »

Cette fête ou cérémonie n'a plus lieu depuis la révolution, et les détails que donne M. Delandine me font regretter qu'il n'ait pas indiqué, au moins en note, en quelle année elle fut célébrée pour la dernière fois, et quel a été alors l'orateur.

Le n° 1318 des manuscrits est intitulé : *Honneurs funèbres rendus aux défenseurs de Lyon.*

La postérité appréciera le courage des Lyonnais en 1793, et la justice de leur cause, et la noblesse de leurs sentimens. Ils n'étaient les agens d'aucune faction. Ils voulaient comme Argyre,

> . . . . . Sauver d'un naufrage funeste
> Le plus grand de nos biens, ...
> Le droit le plus sacré des mortels généreux.

Ils succombèrent..... Beaucoup furent immolés.....

Des honneurs funèbres leur furent rendus; mais ce fut le 29 mai 1795 (et non 1794, comme on le dit dans

Digitized by Google

l'ouvrage dont je rends compte), c'est une faute de l'imprimeur; M. Delandine, qui avait composé les inscriptions qu'on avait mises sur les quatre faces du cénotaphe, autour duquel les milices lyonnaises se promenèrent les armes renversées, M. Delandine ne peut avoir commis cette erreur; dans un de ses ouvrages (4) il a parlé en détail de cette cérémonie funèbre, et lui a assigné sa véritable date. Si je relève l'erreur, c'est qu'il me paraît important pour l'honneur même des Lyonnais de ne pas antidater d'un an un pareil événement. D'une époque à l'autre l'esprit était bien différent.

J'aurais d'autres manuscrits à indiquer, mais il faut de la mesure en tout, et je prends le parti de renvoyer les curieux à l'ouvrage de M. Delandine. Je dirai seulement qu'une table des auteurs des manuscrits termine le troisième volume.

En résumé, cet ouvrage est utile principalement pour les Lyonnais; il est fait avec méthode et clarté; il est écrit avec science, goût et esprit; l'aridité du sujet est sauvée par les extraits et analyses que donne M. Delandine. C'est un bel exemple que M. Delandine montre à ses confrères les bibliothécaires des départemens. Puisse chacun d'eux remplir sa tâche aussi bien que celui qui leur ouvre la carrière!

Et que l'on ne croie pas que je ne donne ici ces éloges que comme contre-poids des observations que je me suis permises. Je loue avec beaucoup plus de plaisir et beaucoup plus d'assurance que je ne censure; dans l'un et l'autre cas je dis ce que je pense; car il n'est que deux partis à prendre pour l'homme qui se respecte : ne dire que ce qu'il pense ou se taire. A. J. Q. B.

---

(4) *Tableau des prisons de Lyon*, 1797, in-8° et in-12, p. 317—328.

Digitized by Google

ANNALES ORIGINIS MAGNI GALLIARUM O.·., ou *Histoire de la fondation du* Grand Orient de France, *et des révolutions qui l'ont précédée, accompagnée et suivie, jusqu'en mil sept cent quatre-vingt-dix-neuf, époque de la réunion à ce corps de la grande loge de France, connue sous le nom de* Grand Orient de Clermont *ou de l'*Arcade de la Pelleterie, *avec un appendice contenant les pièces justificatives, plusieurs actes curieux et inédits ayant rapport à l'histoire de la franche-maçonnerie, des détails sur un grand nombre de rites, et un fragment sur les réunions secrètes des femmes.* — Un vol. in-8°, de 500 pages, avec tableaux et figures en taille-douce. — Prix, 10 fr., et 12 fr. franc de port. — A Paris, chez *P. Dufart*, libraire, quai Voltaire, n° 19.

Les hommes ont une tendance à vouloir découvrir tout ce qui leur paraît caché; c'est par suite de cette tendance qu'on est parvenu à dévoiler une foule de mystères, à connaître tant de phénomènes, à éclaircir tant de faits relatifs à la chronologie et à l'histoire, à discuter des autorités qui étaient arrivées jusqu'à nous investies du suffrage de plusieurs siècles, et enfin à remettre une foule de monumens à la place qu'ils devaient occuper.

Quelle association a plus fait naître d'écrits pour et contre son institution que celle de la franche-maçonnerie; les uns ont traité de ses mystères, d'autres ont cherché à en imposer sur ce qui se passait dans ses assemblées. L'auteur de l'ouvrage que nous annonçons n'a eu pour but que de faire connaître l'histoire de l'introduction de cet ordre en France, de ses succès, de ses revers et de ses révolutions, jusqu'à la fin du 18e siècle. Son travail est neuf et manquait à la collection des écrits sur les différentes sectes. Des nombreux écrivains qui ont traité de la franche-maçonnerie, pas un n'a fait connaître son origine, tous n'ont avancé que des systèmes ou des conjectures qui, dépourvus de l'exactitude historique, ne peuvent satisfaire la curiosité. L'anglais Schmitz en la

Digitized by Google

faisant remonter au commencement du monde, avance qu'Adam fut dépositaire de la science maçonnique, et qu'il la tenait de Dieu. Un de ses compatriotes la fait remonter à l'époque de la construction de la tour de Babel. D'autres ont écrit, qu'elle était une religion avortée ou une novation religieuse. Le docteur Krause et l'abbé Grandidier la regardent comme une société continuée des coteries de maçons de pratique et de compagnons du devoir. Selon eux, la franche-maçonnerie prit naissance lors de la construction de la tour de Strasbourg, en 1277. Quelques écrivains ont dit que Christophe Wren, architecte, l'inventa lors de la construction de l'église de Saint-Paul de Londres. M. Bonneville soutient qu'on n'en trouve aucune trace avant le règne de Charles Ier, roi d'Angleterre. Enfin les uns en attribuent l'invention aux Juifs, aux Esséniens, aux Térapeuthes, aux Druses de la Syrie, aux Cabalistes, d'autres trouvent son berceau dans la Grèce, dans la Tartarie, dans l'Egypte. Je passe sous silence un très-grand nombre d'opinions aussi peu fondées sur l'origine de la franche-maçonnerie. Aussi l'auteur dit-il que c'est un océan immense sur lequel chacun s'embarque et revient toujours à son port sans être plus instruit.

Cette institution a trouvé des historiens dans presque tous les états de l'Europe; le ministre anglais Anderson fut chargé par la grande loge de Londres de donner l'histoire de la franche-maçonnerie dans la Grande-Bretagne. Son ouvrage parut en 1723, obtint un grand succès, et après avoir eu plusieurs éditions, il a été traduit en français.

M. Lawrie, libraire de la grande loge d'Ecosse, a récemment fait paraître une histoire de la grande loge de Saint-Jean à Edimbourg : elle a été traduite en allemand par M. Burkardt. D'autres écrits de ce genre ont été publiés en Prusse, en Suède et ailleurs. Mais en France aucun écrivain jusqu'à présent ne s'était occupé de ce travail. L'auteur de l'ouvrage que nous annonçons a donc suivi une route nouvelle, et les membres de l'association lui sauront gré, sans doute, des soins qu'il a pris, comme des recherches qu'il a faites pour avoir dé-

Digitized by Google

couvert et révélé des faits ignorés du plus grand nombre des lecteurs.

Il résulte de ses recherches qu'il passe pour constant en Angleterre que les premières loges furent établies en ce royaume vers l'an 1327, et que leur roi Edmont, parvenu au trône donna les premières constitutions. Ce système paraît être le plus vraisemblable, et sans qu'il soit entièrement prouvé, il est démontré que cette association existait avant 1425, puisque par un acte du parlement anglais, daté de cette époque, il est défendu aux francs-maçons de s'assembler en chapitres ou congrégations sous peine de prison. D'Angleterre elle passa en France, et ne fut connue à Paris que vers l'an 1725, où lord Dervent-Waters, lord Harnouester et quelques Anglais, établirent à Paris une loge chez un traiteur, rue des Boucheries, à l'enseigne du *Louis d'argent*. La grande loge de Londres donna des constitutions tant à celle-ci qu'à plusieurs autres; ces derniers se réunirent ensuite pour former la grande loge de France dont le siége était à Paris.

L'auteur présente le tableau des révolutions que l'institution éprouva sous les différens grands maîtres qui gouvernèrent l'ordre; des persécutions qu'on lui suscita et des événemens survenus en 1772 à la suite desquels un parti scissionnaire introduisit un schisme et créa le nouveau corps aujourd'hui connu sous le nom de *Grand Orient de France*, ou chef-lieu de l'association maçonnique. Il expose avec autant de clarté que de concision les motifs qu'opposa la grande loge de France à ces novateurs; l'histoire des deux corps qui existèrent à Paris pendant près de trente ans, qui gouvernaient et administraient l'ordre, l'un sous le titre de *Grand Orient de Clermont*, l'autre sous celui de *Grand Orient de France*.

L'auteur termine son récit à l'année 1799, époque où les deux autorités rivales se réunirent en un seul corps et signèrent un concordat dont le résultat fut l'assentiment de toutes les loges françaises au système maçonnique introduit en 1772.

Cette histoire de la franche-maçonnerie française forme la première partie de l'ouvrage. La seconde et troisième

Digitized by Google

parties se composent d'un appendice et d'un fragment sur les réunions secrètes des femmes. Les détails présentés aux lecteurs ne sont pas les moins intéressans de cet écrit. L'auteur y a inséré un grand nombre de morceaux piquans sur les différentes sectes qui se sont introduites dans la franche-maçonnerie sous le manteau de ses formes secrètes, telles sont la secte des *Eveillés*, l'ordre des *Elus-Coëns*, les *Templiers modernes*, l'ordre du *Christ*, les *Illuminés* de Bavière, les chevaliers et chevalières de la *Fidélité* et de l'*Ancre*, les *Nymphes de la Rose*, la maçonnerie égyptienne de *Cagliostro*, etc., etc. On trouvera aussi des renseignemens curieux sur la maçonnerie dans l'étranger et sur tous les rites qui divisent les francs-maçons.

L'auteur semble avoir écrit son livre *ex professo* : on y trouve en effet tous les caractères d'un ouvrage classique en ce genre. L'auteur semble avoir puisé ses matériaux à des sources authentiques, si l'on en juge par les ouvrages imprimés et sur-tout par les manuscrits qu'il a consultés, dont il rapporte de longs fragmens dans un grand nombre de notes. Mais a-t-il rempli sa tâche à la satisfaction des membres de l'association? A-t-il mis dans le récit des révolutions qui ont agité l'ordre maçonnique toute l'impartialité qu'on doit attendre d'un historien? C'est ce que nous ne saurions décider dans une matière à-peu-près inconnue à la plupart des gens du monde. Les membres de l'ordre apprécieront eux-mêmes ce travail, qui au fond n'est pas du domaine du journaliste.

Nous renvoyons à l'ouvrage même pour lire tous les renseignemens curieux sur les diverses sectes; ils se trouvent dans l'appendice; la dernière partie contient des fragmens intéressans sur les réunions secrètes des femmes ou les rites d'adoption. L'auteur a terminé son travail par une excellente table des matières et par quelques planches fort bien gravées qui représentent un assez grand nombre de médailles maçoniques.

Cette histoire de la fondation du Grand Orient est très-bien écrite; le style parfaitement approprié au sujet est à-la-fois simple, clair et concis. L'auteur ne cite que des faits et s'appuie d'autorités qui ne peuvent laisser

Digitized by Google

aucun doute sur sa véracité. Je terminerai en disant que cet ouvrage, très difficile à imprimer à cause des tableaux qu'il renferme, fait honneur au typographe qui en a été chargé. On en sera moins surpris lorsqu'on saura qu'il a été confié au talent et aux presses de M. Nouzou, qui dans cette occasion s'est vraiment distingué.

J. B. B. Roquefort.

Nouveau Recueil de Contes, traduits de l'allemand de MM. Fischer, Laun, Ischokke, Lafontaine, Kotzbue, etc. — Trois vol. in-12. — A Paris, chez *F. Schœll*, libraire, rue des Fossés-Montmartre, n° 14.

J'ai fait paraître, il y a peu de tems, un recueil de Contes et de Nouvelles. Encouragé par l'indulgence du public pour *le Caravansérail*, mon premier essai dans ce genre, je croyais pouvoir me permettre de suivre mon premier plan, de mettre en action quelques vérités morales, de signaler quelques travers, et de peindre quelques nobles vertus. J'espérais que des intentions pures et les prétentions les plus modérées me feraient trouver grace devant le critique le plus sévère, et je suis traité un peu rigoureusement dans la *Gazette de France*, par celui de tous qui devrait être le plus indulgent parce qu'il est le plus faible; par celui de tous qui devrait avoir le plus de douceur, d'urbanité et de délicatesse, parce qu'il *est femme*. Ce critique se nomme M^me^ Y. *Il a vu*, dit-il, *quelques-uns de ces contes dans le* Mercure, *et alors il en était plus content.* Aujourd'hui il devient plus difficile et se déclare *l'ennemi juré* de tous les recueils de contes passés, présens et futurs. Il ne sait pas bien au juste, et de son propre aveu, ce que c'est qu'un conte, et ne voit, en général, *dans la réunion de plusieurs contes qu'un tissu d'aventures incohérentes que l'auteur ne s'est pas donné la peine de lier entre elles et de réunir dans un cadre commun.* En partant de ce principe et en l'appliquant avec autant de justesse à d'autres genres, il faudrait brûler tous les recueils de fables, de fabliaux, de

Digitized by Google

comédies, de tragédies, de poëmes, etc.... Il faudrait sacrifier sans pitié les contes de Voltaire, d'Hamilton, de Bocace, de Marmontel.... Car enfin, je ne vois dans tous ces recueils qu'un *tissu d'aventures incohérentes que les auteurs ne se sont pas donné la peine de lier entre elles et de réunir dans un cadre commun.* Si je pouvais avoir de l'orgueil à si bon marché, je serais tout fier de voir que pour proscrire mon modeste recueil, M^me^ Y. se croit obligée d'immoler impitoyablement tous les ouvrages du même genre.

Je n'essayerai point de combattre les principes littéraires de mon critique. Peut-être est-il *jolie*, et la jolie femme aura toujours raison. Si par hasard il n'est pas *jolie*, je ne m'écarterai pas du respect que je dois à..... son costume; mais en faveur de ma retenue, j'oserai lui demander grâces pour le recueil que j'annonce, et qui vaut beaucoup mieux que le mien.

Les contes dont il est composé sont traduits des auteurs allemands qui se sont acquis le plus de réputation dans ce genre. Le premier de ces contes, intitulé: *Voyage dans les montagnes de la Silésie*, est de Fischer. C'est une plaisanterie fort agréable, où se montrent dans tout leur jour la franchise et la bonhomie allemandes. M. Fredau, jeune auteur, un peu malade imaginaire et qui pis est amoureux, a formé le projet de faire un voyage dans les montagnes de la Silésie, pour le rétablissement de sa santé qui est fort bonne, et dans l'espoir de faire part au public du résultat de son voyage. Il a des amis peu nombreux, mais de véritables amis, au nombre desquels se trouvent M. Kritter le conseiller, homme d'un caractère aimable et gai; M. Meyn, ancien et riche commerçant, qui s'est retiré des affaires pour ne s'occuper qu'à faire du bien aux malheureux; Pauline Meyn, jeune personne douce, bonne, modeste et naïve, qui cache au fond de son cœur, pour Frédau, un sentiment plus fort que l'amitié. Ces trois personnes cherchent à le détourner d'un voyage inutile pour sa santé et pour sa réputation. Malgré l'amour naissant qui l'enchaîne auprès de Pauline dont il est secrètement aimé, il persiste dans sa résolution, et le voilà

Digitized by Google

qui se met en route. Je n'entrerai point dans le détail des moyens naturels et piquans employés par ses bons amis pour l'empêcher de quitter Berlin, pour le ramener chez M. Meyn et lui faire épouser la jeune Pauline. Un petit roman de ce genre n'est pas susceptible d'analyse. Je dirai seulement que les caractères en sont peints avec une grande vérité, que l'impatience du voyageur que des obstacles sans nombre et jetés adroitement sur ses pas empêchent de quitter la ville et forcent de suivre le conseil de la raison et de l'amour, est très-comique, et que l'amour de Pauline et de Frédau est représenté avec les couleurs les plus naïves et les plus touchantes.

La vieille Redingote et la vieille Perruque, est un conte fort original, quoique la moralité n'en soit pas bien neuve; mais il est de ces vérités morales qui ne sont jamais triviales, et qu'on ne saurait nous présenter sous trop de formes différentes. Fréderic, par l'excès de son étourderie et de sa pétulance, s'était aliéné le cœur de son père, brave homme au fond, mais faible et dominé par une seconde femme dont il avait un fils. M. Fœrenbach, fatigué de la conduite de Fréderic qu'il regarde comme un mauvais sujet, l'envoie au collége. Fréderic prend son parti, quitte assez gaîment la maison paternelle, où son frère jouit de toutes les préférences, usurpe toutes les affections; mais avant de partir il veut, pour se venger, jouer un dernier tour à son père. Il dérobe adroitement la redingote et la perruque du vénérable M. Fœrenbach, il en affuble le paratonnerre. Dès le lendemain cette espiéglerie produit son effet. Tout le voisinage se rassemble autour de la maison, fort surpris de voir M. Fœrenbach immobile à la place du paratonnerre. Aux éclats de rire qui frappent son oreille, le père de Fréderic sort de chez lui et fait la grimace en voyant le tour que son fils lui a joué. Fréderic fait ses études tant bien que mal, porte au collége son espiéglerie et sa vivacité, et finit par se faire renvoyer pour des tours d'écolier. Sur ces entrefaites, son père vient à mourir, et graces aux séductions de sa belle-mère, Fréderic se trouve entièrement déshérité. Entièrement? non, son père lui laisse, par testament, *sa vieille redingote et sa*

Digitized by Google

vieille perruque. Fréderic vient recueillir et reçoit avec reconnaissance cet unique et modeste héritage. Il emporte, il conserve précieusement ces seuls gages du souvenir d'un père qu'il n'avait jamais cessé d'aimer. Il faut lire dans le conte comment sa piété filiale est récompensée, comment les causes mêmes de sa disgrace et de sa ruine deviennent par la suite les instrumens de sa fortune et de son bonheur.

Les Ecorces d Orange et les Côtes de Melon sont dans le même genre. C'est une fortune faite par de petits moyens naturels quoiqu'inattendus. Ce conte offre de l'intérêt et une morale douce et gracieuse.

Le conte intitulé : *la Mère*, présente un très-beau caractère, et montre de quels nobles et sublimes sacrifices le sentiment de l'amour maternel est capable. Mais de tous ces contes les deux plus jolis, à mon gré, sont *les Aventures guerrières d'un homme pacifique*, et surtout *Jeannette Troune*. Le premier est tout en détails, et parconséquent n'est pas susceptible d'analyse. Mais c'est une idée fort plaisante d'avoir mis en scène un bon docteur allemand, bien poltron, forcé de guerroyer, mourant de peur au moindre bruit, et se faisant, par sa poltronerie même, une réputation de bravoure. Ce conte est plein de détails piquans et rendus avec une telle vérité qu'on ne croit pas lire un conte. Le caractère du principal personnage, toujours en opposition avec son penchant naturel pour la paix, est parfaitement bien développé et fort amusant.

Mais le conte de *Jeannette Troune* est encore supérieur à tout ce que je viens de citer. C'est une action fort intéressante, bien conduite; les personnages y sont dans une situation très-dramatique, leurs caractères y sont parfaitement développés et présentent des scènes d'un comique excellent. Je me garderai bien d'en faire l'analyse, ce serait le décolorer. Les plus jolis contes perdent toujours à être analysés. Comment juger une broderie d'après le canevas? Il ne manque à ce recueil que d'être tombé entre les mains d'un traducteur ou d'un imitateur habile. Le style en est faible, lâche, diffus, manque toujours d'élégance et souvent de correction. Les détails

Digitized by Google

minutieux y sont trop prodigués, c'est le goût allemand, il est vrai, mais quand on écrit dans notre langue, il faut se conformer à notre goût, et ne pas oublier que la grâce, l'élégance et le naturel du style, donnent seuls du prix aux productions d'un genre frivole, parce que la grâce, l'élégance et le naturel sont appréciés dans tous les tems et dans tous les pays par les esprits fins et délicats. Ces qualités survivent à cet intérêt de curiosité machinale que nous inspire souvent la lecture d'un ouvrage médiocre, en supposant presque toujours, même dans un auteur frivole, un talent supérieur au genre de ses productions. ADRIEN DE S.....N.

REVUE LITTERAIRE.

LES HELVIENNES, ou *Lettres provinciales philosophiques*; par l'abbé BARRUEL. — *Cinquième édition.* — Quatre vol. in-12. — Prix, 11 fr., et 15 fr. franc de port. — A Paris, chez *Méquignon* fils aîné, libraire, rue Saint-Séverin, n° 11.

A l'époque où parurent les *Lettres provinciales* de Pascal, les esprits étaient divisés sur de simples questions théologiques; mais ils étaient d'accord sur les principes fondamentaux; ils disputaient sur des points de doctrine, mais ils en respectaient la source. Aussi Pascal n'eut-il à combattre que quelques subtilités scholastiques dont les résultats vus de loin pouvaient devenir funestes, mais qui au premier aspect n'offraient rien de dangereux.

Une autre marche fut adoptée dans le dix-huitième siècle; la religion fut attaquée de front. On essaya de détruire, non pas quelques points de dogme ou de doctrine, mais le dogme, mais la doctrine eux-mêmes. De là naquirent des milliers de volumes anti-religieux, et d'autant plus dangereux qu'ils étaient répandus avec profusion, et que quelques-uns de ces ouvrages étaient revêtus de tout le charme d'une diction pure et élégante, et que les principes qu'ils contenaient trouvaient des partisans parmi ceux mêmes qui auraient dû être les premiers à les proscrire.

Il y avait, on peut le dire, à cette époque une sorte de témérité à entrer en lice contre de semblables adversaires

Digitized by Google

qui voyaient s'élever en leur faveur un parti si puissant et sur-tout si nombreux, tandis que le nombre des partisans de la religion diminuait chaque jour. Il fallait combattre pied-à-pied tous les sophismes de la secte nouvelle, en démontrer l'abus et presque toujours le danger; il fallait le dédale immense de toutes ces opinions incohérentes et souvent contradictoires entr'elles; il fallait encore qu'un semblable ouvrage fût brillanté par le charme du style, et que sa forme ne fût point celle d'un traité dogmatique pour qu'il pût être lu des gens du monde séduits par les écrivains de la nouvelle secte; il fallait enfin offrir sur d'autres matières le pendant de l'excellent ouvrage de l'abbé Guéné; les *Lettres de quelques juifs à M. de Voltaire* (1).

Le plan que nous venons d'esquisser est précisément celui qui a été si heureusement rempli par l'auteur des *Helviennes*, plan dont le mérite a été justifié par le succès universel de l'ouvrage que nous annonçons.

La forme en est aussi piquante qu'ingénieuse. Une femme spirituelle, la baronne, désire d'être initiée dans les mystères de la philosophie moderne. Un jeune homme imbu des nouvelles doctrines en pose les principes dans une suite de lettres avec tout l'enthousiasme qu'ils lui inspirent, et toujours en citant fidèlement les ouvrages qui les renferment. La baronne reçoit avec respect les leçons qui lui sont données, mais se permet cependant des observations sur quelques contradictions qu'elle croit y apercevoir. Un provincial, homme plein de sens et de raison, combat à l'aide de ces deux armes les nouveaux systèmes. On sent tout ce que cette marche qui se soutient jusqu'à la fin a de piquant, puisque les mêmes principes y sont tour-à-tour combattus et par la plus fine ironie et par la logique la plus pressante.

Après avoir accordé à l'ouvrage un juste tribut d'éloges, parlons à-présent de ceux que mérite la nouvelle édition; outre l'avantage qu'elle procure aux amis de la morale en reproduisant un ouvrage qui depuis long-tems manquait dans la librairie, elle a encore celui d'offrir en quatre volumes seulement les cinq volumes qui composaient les précédentes éditions. Ce changement est dû à la réunion des tomes II et III des anciennes éditions, en un seul qui forme

(1) Trois vol. in-12. Prix, 7 fr. 50 c., et 10 fr. 50 c. franc de port. Chez Méquignon Junior, rue de la Harpe, n° 115.

Digitized by Google

le tome second. Le texte n'en a éprouvé aucun changement ; il est reproduit dans toute sa pureté.

L'ouvrage est parfaitement bien traité, il fait honneur au libraire qui s'en est chargé, et mérite d'être encouragé par tous les amis de la saine doctrine.

MERVEILLES ET BEAUTÉS DE LA NATURE EN FRANCE ; par G. B. DEPPING. — *Deuxième édition.* — Un vol. in-12, avec carte et figures. — A Paris, à la librairie d'éducation et de jurisprudence d'Alexis Eymery, rue Mazarine, n° 30.

MALGRÉ les progrès des sciences naturelles et de la géographie, malgré l'essor nouveau que les différentes branches des connaissances humaines ont pris depuis une vingtaine d'années, nous ne possédions jusqu'à présent aucun ouvrage qui nous fît connaître la France sous le rapport de sa géographie physique, et cependant peu de pays méritent mieux qu'elle des recherches suivies à cet égard. A la vérité, de nombreux matériaux s'offraient à celui qui aurait voulu s'instruire dans cette partie ; mais disséminés dans une foule de volumes épars, çà et là dans des ouvrages où l'on n'aurait pas cru pouvoir les trouver, il aurait été aussi difficile de les réunir tous, que de les classer avec l'ordre et la méthode nécessaires. Disons le donc, l'ouvrage de M. Depping vient réparer cette lacune importante ; il vient procurer aux amateurs d'histoire naturelle et à tous ceux qui aiment à bien connaître le pays qu'ils habitent, une nouvelle source de plaisir et d'instruction tout à-la-fois.

Mais on sent que pour être bien exécuté, un pareil ouvrage demandait des connaissances et un savoir peu commun. Il fallait en élaguer avec soin tous les contes populaires, toutes les prétendues merveilles accréditées par l'ignorance, et que n'ont pas cependant dédaigné souvent de propager des savans recommandables ; il fallait savoir discerner l'erreur de ce qui était mensonge, il fallait se défier de l'exagération de quelques écrivains ou de l'indifférence de quelques autres, pour ne présenter au naturaliste que ce qui est vraiment digne de fixer son attention sous divers points de vue ; nul n'était plus propre que M. Depping à un semblable travail, et la manière dont il l'a exécuté justifié tous nos éloges.

Deux sections principales divisent l'ouvrage ; dans la

Digitized by Google

première, l'auteur parle des curiosités naturelles de la France en général, c'est-à-dire, qu'il examine cette contrée sous ses rapports géologiques considérés en masse et d'après les résultats que présente leur aspect général. C'est ainsi que dans une suite de cinq chapitres, il présente un tableau rapide des faits les plus remarquables qui sont offerts à nos regards par la nature particulière du sol de la France, celle de ses eaux, de l'air qu'on y respire, et des productions des trois règnes. Dans un cadre fort circonscrit, l'auteur a eu l'art de ne rien omettre d'intéressant et de fournir un modèle précieux à ceux qui voudraient traiter ainsi la géographie physique des autres contrées de la terre.

Après ces notions suffisantes, l'auteur, dans la seconde section, s'occupe des curiosités naturelles de la France en particulier. Cette partie est divisée en autant de chapitres que l'état ancien de la France offrait de provinces; chacun d'eux est subdivisé en autant de paragraphes qu'il s'est formé de départemens dans la province dont il porte le nom. C'est sous cette double classification, qui a l'avantage de réunir les anciennes dénominations à celles adoptées depuis, que l'auteur classe méthodiquement les différentes *merveilles* de la France et consacre à la description de chacune un nombre de pages proportionné à son importance.

C'est ainsi qu'il nous conduit tour-à-tour et sur les rochers arides de la Bretagne, et dans les gorges sombres des Pyrénées; et au sommet de la cîme escarpée du Mont-Blanc ou du Puy-de-Dôme; qu'il nous présente après l'aspect imposant de la fontaine de Vaucluse et les souvenirs touchans qu'elle rappelle, le tableau des riantes contrées du Languedoc et de la Provence, ou les paysages agrestes du Lyonnais, du Dauphiné et de la Savoie. Rien n'échappe à ses regards, après avoir parlé à la curiosité, c'est à l'imagination qu'il s'adresse. Après avoir satisfait le naturaliste, c'est le littérateur qu'il veut aussi intéresser. Il a pris soin, pour celui-ci, de rassembler ce que chaque aspect qu'il décrit a pu inspirer à nos meilleurs poëtes ou à nos prosateurs les plus distingués, parmi lesquels M. Depping a lui-même plus d'un titre pour se ranger.

Nous regrettons que les bornes de cet extrait ne nous mettent point à même de justifier par de nombreuses citations les éloges que nous avons cru devoir accorder à cet ouvrage et à son auteur. Mais le lecteur aimera mieux sans doute se convaincre par lui-même que nous n'avons rien avancé dont il ne nous fût facile de rapporter la preuve.

Digitized by Google

ELÉGIES, SUIVIES D'EMMA ET EGINARD, poëme; et d'autres poésies la plupart inédites, par CH. MILLEVOYE. — *Seconde édition.* — Un vol. in-12, avec gravures. — Prix, 4 fr. — A Paris, au cabinet littéraire et librairie de *Rosa*, grande cour du Palais-Royal.

DEUX éditions consécutives de ce petit recueil en moins d'une année, le suffrage unanime de tous les gens de goût, les éloges que tous les journaux se sont plû à lui prodiguer, sont un garant plus qu'assuré de l'accueil que fera le public à celle que l'on publie aujourd'hui.

M. Millevoye est déjà placé par des ouvrages d'un caractère plus sérieux au rang de nos premiers poëtes actuels; les succès nombreux qui ont couronné ses premiers essais dans la carrière poétique sont un présage flatteur de ceux qui l'attendent encore. Un style élégant et facile, une harmonie brillante qui imprime à tous ses ouvrages un cachet qui leur est propre : telles sont, ce nous semble, les causes auxquelles on doit attribuer l'empressement avec lequel sont accueillies les moindres productions de M. Millevoye, telles sont les qualités qui distinguent le recueil que nous annonçons.

Des élégies, des poésies diverses, et un recueil de pièces d'un genre nouveau, voilà ce qui le compose.

Le livre d'*élégies* est presqu'entièrement inédit; c'est là sur-tout que brille éminemment le talent poétique de M. Millevoye; c'est là sur-tout que l'on peut remarquer les qualités que nous avons déjà fait connaître, embellies encore par le charme d'une sensibilité exquise et de la plus douce mélancolie. Bornés par l'espace, nous ne pouvons qu'indiquer ici celles qui nous ont le plus frappé, et recommander à ceux qui aiment les beaux vers, celles qui ont pour titre : *l'Anniversaire*, *A un Bosquet*, *la Demeure abandonnée*, *le Souvenir*, *le Bois détruit*, et enfin, *la Chute des feuilles*. Ce morceau, nous ne craignons pas de le dire, est vraiment classique, et suffirait seul pour fonder la réputation de l'auteur, si d'ailleurs elle n'était pas déjà assurée par tant d'autres titres.

Dans les poésies diverses nous retrouvons *Emma et Eginhard*, poëme déjà connu, mais retouché ici dans quelques parties et tel enfin qu'il peut désormais soutenir les regards de la critique. Nous remarquons aussi *le Déjeûner* et le *Tombeau du Coursier*, pièces d'un genre bien différent et qui reparaissent avec d'heureuses corrections;

Digitized by Google

quelques imitations d'Anacréon ; un choix d'épigrammes, de quatrains, de poésies légères dans lesquelles l'auteur se place avec succès à côté de ses modèles, et enfin plusieurs romances.

La dernière partie du recueil est un choix de pièces du même rhythme et de la même étendue, c'est-à-dire, de dizains et de huitains. Ce genre de petit poëme, peu employé, et que M. Millevoye essaie de faire revivre parmi nous, présente, sous un tour aimable, une idée gracieuse ou piquante. C'est là l'épigramme des anciens qui, comme on sait, renfermait souvent une pensée délicate ou exprimée d'une manière ingénieuse.

Ainsi, au mérite de l'exécution, cette partie du recueil que nous annonçons joint encore l'attrait de la nouveauté. Nous voudrions pouvoir faire connaître, parmi ces pièces, celles qui nous ont le plus frappé, mais alors il faudrait les citer toutes. Cependant nous ne pouvons mieux terminer cet extrait que par celle-ci que nous prenons au hasard.

L'Oiseleur.

Un oiseleur, timide jouvenceau,
Allait guettant les hôtes du bocage.
Il en vit un perché sur un ormeau,
Beau, mais trompeur; séduisant, mais volage :
C'était l'Amour. Il s'enfuit. Quel dommage !
Le jouvenceau va conter sa douleur
Au vieux berger. « Mon enfant, dit le sage,
» Ce bel oiseau n'est qu'oiseau de passage,
» Il reviendra bientôt pour ton malheur !
» Et c'est l'oiseau qui prendra l'oiseleur. »

J. B. B. Roquefort.

VARIÉTÉS.

Spectacles. — *Théâtre Français.* — *Phèdre*, pour les débuts de Mlle Humbert.

Jusqu'ici Mlle Humbert avait évité avec prudence dans la carrière de ses débuts le rôle de Phèdre. Ce rôle, depuis que Mlle Duchesnois l'a joué, est devenu pour les actrices tant anciennes que nouvelles une seconde arche sainte.

Digitized by Google

Que de débutantes tentées d'en approcher ont été victimes de leur témérité. Le personnage de Phèdre est plein de séduction, il annonce et trompe l'orgueil de celles qui s'y laissent surprendre. Il produit l'effet des syrènes, qui entraînaient au précipice quiconque prêtait l'oreille au charme de leur voix. Tous les calculs de l'art, tous les raisonnemens, toute la science des maîtres les plus habiles ne sont rien pour remplir ce caractère, si la nature n'en a pas mis le germe dans le cœur de l'actrice. La passion ne s'apprend pas. Celle de Phèdre marche pour ainsi dire par bonds, elle la subjugue, elle aliène sa raison. Pour la bien rendre, il faut se livrer à toute l'impétuosité de son ame. Les écarts sont alors des beautés. Phedre est une espèce de folle qui déclame une ode. Combien sont loin de concevoir ce rôle toutes ces débutantes perroquets, ces machines tragiques qu'on fait mouvoir au doigt et à l'œil, et qui ressemblent à ces figures grotesques élancées sur une planche, et qui s'agitent à l'aide d'un fil d'archal. Mais l'ame seule ne suffit pas dans la peinture du personnage de Phèdre, l'actrice doit y joindre un organe souple, suave, flexible, et propre à toucher le cœur. Phèdre est une coupable vertueuse qui doit plaire en peignant un feu criminel. Eh comment sans la voix la plus touchante réciter des vers aussi tendres, aussi énergiques, aussi brûlans, que ceux de Racine.

J'ai langui, j'ai brûlé, j'ai séché dans les larmes :
Il suffit de tes yeux pour t'en persuader,
Si tes yeux un moment pouvaient me regarder.

Si les sons les plus doux n'accompagnent pas l'expression de pareils vers, Phèdre perd tout l'effet qu'elle a résolu de produire sur Hippolyte. S'il était plus enclin à l'écouter, ne serait-il pas tenté alors de lui dire : votre passion n'est qu'un piége grossier que vous voulez me tendre ; elle n'est pas plus dans votre cœur que dans votre voix. Pour bien jouer le rôle de l'épouse de Thésée, un organe enchanteur me semble donc d'une nécessité indispensable; je dis plus, la déclamation de l'actrice devrait avoir quelque chose du chant lyrique ; son rôle tient au beau idéal. Aux approches de la mort de Phèdre, on aimerait à entendre des accens aussi doux, aussi touchans que ceux, si l'on en croit la fable, qu'exhalait le cygne près d'expirer.—Plusieurs poëtes célèbres, Delille, Le Brun et Le Gouvé, avec lesquels je m'entretins plus d'une fois sur ce sujet, étaient entièrement de mon opinion. J'ai déjà dit que M^lle^ Humbert me parais-

Digitized by Google

sait plus appelée à remplir des caractères d'un genre grave que ceux qui exigent de la tendresse. Elle est plus mère qu'amante. Cette actrice confirme de plus en plus mon opinion. Le rôle de Phèdre est celui où ses moyens naturels se trouvent plus en contradiction avec le personnage. Peut-être que le souvenir de la haute réputation que Mlle Duchesnois s'est acquise dans ce rôle, l'a intimidée en entrant sur la scène, et lui a fait perdre jusqu'à la trace des excellentes leçons que lui donnent les deux illustres maîtres chargés de son éducation, toujours est-il vrai de dire qu'elle a été constamment au-dessous d'elle-même. Avec plus de métier, elle sera plus supportable. Mais quelque mérite qu'aient ceux qui la dirigent, on peut les défier de lui communiquer ni leur talent, ni leur ame.

En revanche, Mlle Rose a été admirable dans le rôle d'Œnone; je ne dis rien de Firmin : il n'a pas l'orgueil de jouer Hippolyte; Mlle Patrat, qui représentait Panope, n'a pas fait rire : ce qui est exemplaire.

Les Horaces.—Le Menteur, pour les débuts de M. Antiguenave.

On prétend que cet acteur a joué autrefois dans le mélodrame à la Porte Saint-Martin. Qu'importe qui il soit, et d'où il sort, pourvu qu'il plaise. Un comédien n'est point un soldat dont on exige la cartouche, ni un courtisan dont on demande la généalogie. L'origine théâtrale de Préville n'était pas des plus brillantes : en était-il moins Préville? Quoi qu'il en soit, le nouvel acteur joue la tragédie et la comédie. C'est une clause assignée, dit-on, aujourd'hui aux débutans. On veut qu'ils sachent tour-à-tour faire pleurer et faire rire. Quelle épreuve! Cependant cette tâche à laquelle s'asservit un nouveau venu, n'a pas été récemment imposée, dans le dessein de rendre plus épineux pour les acteurs le chemin qui les mène à la comédie française : à la formation de cette compagnie, les artistes les plus célèbres furent soumis à un joug semblable. Les Barrons, les Armands, les Dumesnils, les Gaussins jouaient à-la-fois la tragédie et la comédie; le Kain même, pour ne pas déroger totalement à l'usage, faisait quelquefois le personnage d'un des porteurs de chaise dans les *Précieuses ridicules;* le grand Mahomet ne croyait pas au-dessous de sa dignité de devenir le valet de Mascarille. Le Kain voulait donner des preuves de sa condescendance, mais il se serait bien gardé de jouer Hector dans le *Joueur,* ou le valet de l'*Homme à bonnes fortunes.*

Digitized by Google

La nature départ rarement au même individu les qualités nécessaires pour exceller dans des genres opposés. C'est la réunion des facultés, dont elle est si avare, qui fit voir dans Garrick l'homme unique, le phénix des acteurs. Malgré l'usage solennel consacré à la comédie française, si M^r. Antiguenave honorait par un talent supérieur la toge romaine ou la tunique grecque, on lui permettrait de faire divorce avec l'épée à la française, les talons rouges et les habits à paremens de nos brillans marquis d'autrefois; mais son talent n'est pas de nature à lui mériter une exception. Il faut qu'il s'évertue à déraciner des habitudes contractées au berceau. Ce seul accent méridional dont il arme la voix d'un héros, est capable de désenchanter nos yeux et nos oreilles. Dans quelque pays que soient nés les guerriers qu'il représentera, il est sûr de leur donner pour patrie les bords de la Garonne. La Comédie française étant une seconde Académie pour la conservation de la langue et de la prosodie, il est donc d'une nécessité absolue qu'elle ne reçoive pas dans son sein des acteurs dont la prononciation appelle le ridicule et provoque le rire, afin qu'elle ne soit pas elle-même un sujet de moquerie aux yeux des étrangers qui y viennent dans l'intention de se perfectionner, et d'enchérir sur la leçon qu'ils ont reçue de leurs maîtres. Le débutant joint à une prononciation vicieuse, un organe sec, âpre et monotone. Ses attitudes ne manquent point de grace, mais par fois, à force de se dessiner, il tombe dans l'exagération, et l'exagération n'est point la noblesse. Croyant *singer* le héros, il se tranforme en matamore.

« Tout prend l'humeur gasconne en un auteur gascon. »

De l'intelligence, de la chaleur et une diction assez pure, voilà les qualités qui le recommandent. Le plus grand éloge qu'on en puisse faire, c'est qu'il n'a produit aucune disparate trop sensible à côté d'acteurs aussi distingués que Lafond et Saint-Prix.

Dimanche dernier, il a paru dans le rôle du Menteur. Il a, sous l'habit-habillé, de la grace, de l'aisance et de la tournure. Sa prononciation a semblé moins vicieuse dans ce personnage fieffé gascon en effet, et qui, comme le dit son valet Cliton, hache les mensonges *menu comme chair à pâté*. Il me paraît avoir joué un peu trop pesamment le rôle du Menteur, faute d'en avoir étudié l'esprit.

Le Menteur, tel que l'a peint le grand Corneille, est un jeune homme à peine échappé des bancs de l'école, mais

Digitized by Google

chez qui la connaissance du cœur semble innée, comme le fut le génie des batailles chez nos plus grands capitaines; il sait que le mensonge, pour éblouir, a des rayons plus séduisans que ceux de la vérité, et qu'il ressemble au strass qui souvent, aux yeux du faux connaisseur, quand il est artistement taillé, l'emporte sur le plus beau diamant. Que le Menteur soit donc léger, vif, sémillant; qu'il étincelle de grace et d'esprit; que ses mensonges, loin de se ressentir des peines de l'enfantement, aient l'air de sortir tout armés de son cerveau. La réflexion ne doit pas s'emparer un instant de lui, ou plutôt il doit la voiler avec adresse. Il n'est surpris que d'une seule chose, c'est d'avoir pu dire une seule fois la vérité. Malheur donc à l'acteur qui jouant ce rôle semble préoccupé de ce qu'il va dire ou répondre, dont la mémoire travaille, et qui laisse apercevoir les moindres vestiges de la contrainte et de l'art. Molé offrait un modèle admirable dans le personnage du Menteur. Son jeu imitait l'éclat du feu d'artifice le plus brillant.

Il est à souhaiter que le débutant mette à profit les conseils de ces amateurs assidus et attentifs au spectacle, et qui se sont enrichis des traditions de nos plus célèbres acteurs; que sa diction soit plus légère et plus rapide, son jeu muet plus expressif; qu'il conserve sur-tout des manières plus nobles avec son valet, car enfin le Menteur est un jeune homme de qualité, et quoique sa conduite fasse oublier sa naissance, son ton et son allure doivent en faire souvenir. Mes observations seraient inutiles si le débutant ne donnait aucune espérance, mais il est jeune, d'une tournure fort agréable, et ne manque point d'intelligence. Il faut qu'il assouplisse un organe rebelle, et fasse sur-tout une guerre obstinée à sa prononciation bordelaise. Son compatriote Lafond lui laisse son exemple à suivre :

« Craint-on de s'égarer sur les traces d'Alcide? »

DU PUY DES ISLETS.

Lettre de Voltaire à Saurin.

J'ENTRE dans vos peines, Monsieur, et je les partage d'autant plus que je les ai malheureusement renouvelées en cherchant la vérité. Le doute par lequel je finis l'article de Lamotte n'est point une accusation contre feu M. votre père. Au contraire, je dis expressément qu'il ne fut jamais soupçonné de la plus légère satire pendant plus de trente

Digitized by Google

années écoulées depuis ce funeste procès. J'aurais dû dire qu'il n'en fut jamais soupçonné *dans le public* ; car, je vous avouerai avec cette franchise qui règne dans mon histoire, et je vous confierai à vous seul, qu'il me récita des couplets de sa façon contre Lamotte ; et voici la fin d'un de ces couplets dont je me souviens :

De tous les vers du froid Lamotte
Que le fade du Bousset notte,
Il n'en est qu'un de mon goût,
Quel ? Qui sait être heureux, sait tout.

Je ne ferai jamais usage de cette anecdote ; mais vous devez sentir que mon doute est sincère, et il faut bien qu'il le soit, puisque je l'expose à vous-même. Vous devez sentir encore de quel poids est le testament de mort du malheureux Rousseau. Il faut vous ouvrir mon cœur : je ne voudrais pas, moi, à ma mort, avoir à me reprocher d'avoir accusé un innocent ; et, soit que tout périsse avec nous, soit que notre ame se réunisse à l'être des êtres, après cette malheureuse vie, je mourrais avec bien de l'amertume, si je m'étais joint malgré ma conscience aux cris de la calomnie.

Il y a ici une autre considération importante à faire : on m'avait assuré votre mort il y a quelques années, et je vous avais regretté bien sincérement. J'ai peu de correspondances à Paris que je n'ai jamais aimé et où j'ai très-peu vécu. Je n'ai appris que par votre lettre que vous étiez encore en vie. Je me trouve dans la même ville où M. votre père habita long-tems ; car, je passe mes étés dans une petite terre auprès de Genève, et mes hivers à Lausanne. Je vois de quelle conséquence il est pour vous que les accusations consignées contre la mémoire de M. votre père dans le supplément au Bayle, dans le supplément au Moréry et dans les journaux, soient pleinement réfutées. Le tems est venu où je peux tâcher de rendre ce service, et peut-être n'y a-t-il point d'ouvrage plus propre à justifier sa mémoire qu'une histoire générale aussi impartiale que la mienne. On en fait actuellement une seconde édition, et quoique le septième volume soit imprimé, je me hâterai de faire réformer la feuille qui renferme l'article de M. Joseph Saurin. Il y a encore, à la vérité, quelques vieillards de Lausanne qui sont bien rétifs, mais j'espère les faire taire, et le témoignage d'un historien qui est sur les lieux sera de quelque poids.

Digitized by Google

Il ne s'agit ici d'accuser personne, il s'agit de justifier un homme dont la famille subsiste, et dont la famille mérite les plus grands égards; mais je ne ferai rien sans savoir si vous le voulez, et si les mêmes considérations qui ont retenu votre plume ne vous portent pas à arrêter la mienne. Parlez-moi avec la même liberté que je vous parle. Si vous avez quelque chose de particulier à me faire connaître sur l'affaire des couplets, instruisez-moi, éclairez-moi, et mettez mon cœur à son aise.

Boindin était un fou atrabilaire. Le complot qu'il suppose entre un poëte, un géomètre et un joaillier est absurde; mais la déclaration de Rousseau en mourant est quelque chose. Je voudrais savoir si M. votre père n'en a pas fait une de son côté. En ce cas, il n'y aurait pas à balancer entre son testament soutenu d'une sentence juridique, et le testament d'un homme condamné par la même sentence.

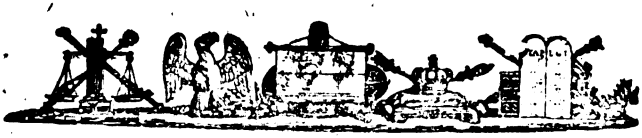
Enfin, tous deux sont morts, et vous vivez; c'est votre honneur, c'est votre repos qui m'intéresse.

On me mande que le libraire Lambert travaille à une édition de l'*Essai sur l'Histoire générale*. Vous pourriez vous informer de ce qui en est. J'enverrais à M. Lambert un article sur M. votre père Comptez que ce sera une très-grande satisfaction pour moi de pouvoir vous marquer les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

VOLTAIRE.

Cette lettre inédite a été copiée sur un manuscrit donné par Voltaire à l'impératrice Catherine II, et déposée à la bibliothèque de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg. Le correspondant qui nous l'a envoyée en possède encore plusieurs tirées du même manuscrit, et se propose, en les réunissant à d'autres lettres inédites et à des mélanges, d'en former, en 2 vol. in-8°, un Recueil qui completterait enfin les *Œuvres de Voltaire*. En attendant, il en insérera diverses parties dans le *Mercure de France*.

Digitized by Google



POLITIQUE.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de la situation de l'armée au 14 juin au soir.

Toutes les troupes sont arrivées dans leurs cantonnemens. On élève des baraques et l'on forme les camps.

L'Empereur a parade tous les jours à dix heures.

Quelques partisans ennemis sont encore sur les derrières. Il y en a qui font la guerre pour leur compte, à la manière de Schill, et qui refusent de reconnaître l'armistice. Plusieurs colonnes sont en mouvement pour les détruire.

Du 13. — Le baron de Kaas, ministre de l'intérieur de Danemarck, et envoyé avec des lettres du roi, a été présenté à l'Empereur.

Après les affaires de Copenhague, un traité d'alliance fut conclu entre la France et le Danemarck : par ce traité, l'Empereur garantissait l'intégrité du Danemarck.

Dans le courant de 1811, la cour de Suède fit connaître à Paris le désir qu'elle avait de réunir la Norwège à la France. L'on répondit que quelque désir qu'eût la France de faire une chose agréable à la Suède, un traité d'alliance ayant été conclu avec le Danemarck et garantissant l'intégrité de cette puissance, S. M. ne pouvait jamais donner son consentement au démembrement du territoire de son allié.

Dès ce moment, la Suède s'éloigna de la France, et entra en négociation avec ses ennemis.

Depuis, la guerre devint imminente entre la France et la Russie. La cour de Suède proposa de faire cause commune avec la France, mais en renouvelant sa proposition relative à la Norwège. C'est en vain que la Suède fit entrevoir que des ports de Norwège une descente en Ecosse était facile ; c'est en vain que l'on fit valoir toutes les garanties que l'ancienne alliance de la Suède donnerait à la France de la conduite qu'on tiendrait envers l'Angleterre. La réponse du cabinet des Tuileries fut la même : on avait les mains liées par le traité avec le Danemarck.

Dès ce moment, la Suède ne garda plus de mesures ; elle contracta une alliance avec l'Angleterre et la Russie ;

Digitized by Google

et la première stipulation de ce traité fut l'engagement commun de contraindre le Danemarck à céder la Norwège à la Suède.

Les batailles de Smolensk et de la Moskowa enchaînèrent l'activité de la Suède; elle reçut quelques subsides, fit quelques préparatifs, mais ne commença aucune hostilité. Les événemens de l'hiver de 1813 arrivèrent; les troupes françaises évacuèrent Hambourg. La situation du Danemarck devint périlleuse : en guerre avec l'Angleterre, menacé par la Suède et par la Russie, la France paraissait impuissante pour le soutenir. Le roi de Danemarck, avec cette loyauté qui le caractérise, s'adressa à l'Empereur pour sortir de cette situation. L'Empereur, qui veut que sa politique ne soit jamais à charge à ses alliés, répondit que le Danemarck était maître de traiter avec l'Angleterre pour sauver l'intégrité de son territoire, et que son estime et son amitié pour le roi ne recevraient aucun refroidissement des nouvelles liaisons que la force des circonstances obligeait le Danemarck à contracter. Le roi témoigna toute sa reconnaissance de ce procédé.

Quatre équipages de très-bons matelots avaient été fournis par le Danemarck et montaient quatre vaisseaux de notre flotte de l'Escaut. Le roi de Danemarck ayant témoigné sur ces entrefaites le désir que ses marins lui fussent rendus, l'Empereur les lui renvoya avec la plus scrupuleuse exactitude, en témoignant aux officiers et aux matelots la satisfaction qu'il avait de leurs bons services.

Cependant les événemens marchaient.

Les alliés pensaient que le rêve de Burke était réalisé. L'Empire français, dans leur imagination, était déjà effacé du globe, et il faut que cette idée ait prédominé à un étrange point, puisqu'ils offraient au Danemarck, en indemnité de la Norwège, nos départemens de la 32e division militaire, et même toute la Hollande, afin de recomposer dans le nord une puissance maritime qui fît système avec la Russie.

Le roi de Danemarck, loin de se laisser surprendre à ces appâts trompeurs, leur dit : « Vous voulez donc me donner des colonies en Europe, et cela au détriment de la France ? »

Dans l'impossibilité de faire partager au roi de Danemarck une idée aussi folle, le prince Dolgorouki fut envoyé à Copenhague pour demander qu'on fît cause commune

Digitized by Google

avec les alliés; et moyennant ce, les alliés garantissaient l'intégrité du Danemarck et même de la Norwège.

L'urgence des circonstances, les dangers imminens que courait le Danemarck, l'éloignement des armées françaises, son propre salut, firent fléchir la politique du Danemarck. Le roi consentit, moyennant la garantie de l'intégrité de ses Etats, à couvrir Hambourg, et à tenir cette ville à l'abri même des armées françaises, pendant tout le tems de la guerre. Il comprit tout ce que cette stipulation pouvait avoir de désagréable pour l'Empereur; il y fit toutes les modifications de rédaction qu'il était possible d'y faire, et même ne la signa qu'en cédant aux instances de tous ceux dont il était entouré, qui lui représentaient la nécessité de sauver ses états; mais il était loin de penser que que c'était un piège qu'on venait de lui tendre. On voulait le mettre ainsi en guerre avec la France, et après lui avoir fait perdre de cette façon son appui naturel dans cette circonstance, on voulait lui manquer de parole, et l'obliger de souscrire à toutes les conditions honteuses qu'on voudrait lui imposer.

M. de Bernstorf se rendit à Londres; il croyait y être reçu avec empressement, et n'avait plus qu'à renouveler le traité consenti avec le prince Dolgorouki : mais quel fut son étonnement, lorsque le prince-régent refusa de recevoir la lettre du roi, et que le lord Castlereagh lui fit connaître qu'il ne pouvait y avoir de traité entre le Danemarck et l'Angleterre, si au préalable, la Norwège n'était cédée à la Suède. Peu de jours après, le comte de Bernstorf reçut ordre de retourner en Danemarck.

Au même moment, on tient le même langage au comte de Moltke, envoyé de Danemarck auprès de l'empereur Alexandre. Le prince Dolgorouki fut désavoué, comme ayant dépassé ses pouvoirs; et pendant ce tems les Danois faisaient leur notification à l'armée française, et quelques hostilités avaient lieu !!!

C'est envain qu'on ouvrirait les annales des nations pour y voir une politique plus immorale. C'est au moment que le Danemarck se trouve ainsi engagé dans un état de guerre avec la France, que le traité auquel il croit se conformer est à la fois désavoué à Londres et en Russie, et qu'on profite de l'embarras où cette puissance est placée pour lui présenter comme *ultimatum*, un traité qui l'engageait à reconnaître la cession de la Norwège!

Dans ces circonstances difficiles le roi montra la plus

Digitized by Google

grande confiance dans l'Empereur ; il déclara le traité nul. Il rappela ses troupes de Hambourg. Il ordonna que son armée marcherait avec l'armée française, et enfin il déclara qu'il se considérait toujours comme allié de la France, et qu'il s'en reposait sur la magnanimité de l'Empereur.

Le président de Kaas fut envoyé au quartier-général français avec des lettres du roi.

En même tems le roi fit partir pour la Norwège le prince héréditaire de Danemarck, jeune prince de la plus grande espérance, et particulièrement aimée des Norwégiens. Il partit déguisé en matelot, se jeta dans une barque de pêcheur et arriva en Norwège le 22 mai.

Le 30 mai les troupes françaises entrèrent à Hambourg, et une division danoise, qui marchait avec nos troupes, entra à Lubeck.

Le baron de Kaas se trouvant à Altona, eut à essuyer une autre scène de perfidie égale à la première.

Les envoyés des alliés vinrent à son logement et lui firent connaître que l'on renonçait à la cession de la Norwège, et que sous la condition que le Danemarck fît cause commune avec les alliés, il n'en serait plus question ; qu'ils le conjuraient de retarder son depart. La réponse de M. de Kaas fut simple : « J'ai mes ordres, je dois les exécuter. On lui dit que les armées françaises étaient défaites, cela ne l'ébranla pas davantage, et il continua sa route.

Cependant, le 31 mai, une flotte anglaise parut dans la rade de Copenhague ; un des vaisseaux de guerre mouilla devant la ville, et M. Thornton se présenta. Il fit connaître que les alliés allaient commencer les hostilités, si dans quarante-huit heures, le Danemarck ne souscrivait à un traité, dont les principales conditions étaient : de céder la Norwège à la Suède, en remettant sur-le-champ en dépôt la province de Dronthein, et de fournir 25,000 hommes pour marcher avec les alliés contre la France, et conquérir les indemnités qui devaient être la part du Danemarck. On déclarait en même tems que les ouvertures faites à M. de Kaas, à son passage à Altona, étaient désavouées et ne pouvaient être considérées que comme des pourparlers militaires.

Le roi rejeta avec indignation cette injurieuse sommation.

La confiance que le roi de Danemarck a eue dans

Digitized by Google

l'Empereur, se trouve entièrement justifiée, et tous les liens entre les deux peuples ont été rétablis et resserrés.

L'armée française est à Hambourg; une division danoise en suit le mouvement pour la soutenir. Les Anglais ne retirent de leur politique que honte et confusion; les vœux de tous les gens de bien accompagnent le prince héréditaire de Danemarck en Norwège. Ce qui rend critique la position de la Norwège, c'est le manque de subsistances; mais la Norwège restera danoise; l'intégrité du Danemarck est garantie par la France.

Le bombardement de Copenhague, pendant qu'un ministre anglais était encore auprès du roi, l'incendie de cette capitale et de la flotte sans déclaration de guerre, sans aucune hostilité préalable, paraissaient devoir être la scène la plus odieuse de l'histoire moderne; mais la politique tortueuse qui porte les Anglais à demander la cession d'une province, heureuse depuis tant d'années sous le sceptre de la maison de Holstein, et la série d'intrigues dans laquelle ils descendent pour arriver à cet odieux résultat, seront considérées comme plus immorales et plus outrageantes encore que l'incendie de Copenhague. On y reconnaîtra la politique dont les maisons de *Timar* et de *Sicile* ont été victimes, et qui les a dépouillées de leurs Etats. Les Anglais se sont accoutumés dans l'Inde à n'être jamais arrêtés par aucune idée de justice. Ils suivent cette politique en Europe.

Il paraît que dans tous les pourparlers que les alliés ont eus avec l'Angleterre, les puissances les plus ennemies de la France ont été soulevées par l'exagération des prétentions du gouvernement anglais. Les bases mêmes de la paix de Lunéville, les Anglais les déclaraient inadmissibles comme trop favorables à la France. Les insensés! ils se trompent de latitude et prennent les Français pour des Indous!

Nous avons cité cette note textuellement, nous le devions; aucun document ne pouvait avoir un caractère plus historique et contribuer plus puissamment à former l'opinion sur le caractère de duplicité qui caractérise la politique anglaise; aucun ne pouvait faire paraître sous un jour plus heureux celle du monarque français qui permet généreusement à son allié une défection involontaire pour sauver ses états, et qui plus généreusement encore lorsque cet allié se rejette dans ses bras, les lui ouvre et lui assure sa puissante garantie.

Digitized by Google

L'Empereur d'Autriche est toujours à Braunau, petite ville de Bohême, frontière de Silésie; il y est accompagné de ses ministres. L'Empereur Alexandre et le roi de Prusse sont à Reichenbach près Schewerditz. Toute la famille royale de Saxe est réunie à Dresde. Les courriers se succèdent sans interruption entre les divers quartiers-généraux.

La Saxe ne retentit plus que des actions de grâces rendues à son libérateur, au prince qui par la maturité de ses plans et la rapidité de leur exécution a rejeté hors des limites de ce royaume des armées formidables qui l'avaient choisi pour point d'appui et pour centre de leurs opérations contre les états de la Confédération du Rhin, au prince qui avait atteint et battu son ennemi dans un tems où cet ennemi le croyait encore occupé à lever d'inhabiles recrues, qui triomphait à Lutzen et à Bautzen, lorsqu'on croyait à peine arrivé à Mayence les premiers corps de ses nouvelles milices. Tout dans la Saxe est rentré dans l'ordre accoutumé, l'armée du roi profite de l'armistice pour se rétablir et se fortifier : les troupes polonaises et saxonnes qui ont traversé la Bohême arrivent à leur destination; les grains que l'Empereur d'Autriche a permis de verser en Saxe soulagent le pays et concourent à assurer la *subsistance* des troupes; le général Lecoq est chargé de la surveillance et du commandement général de toutes les troupes de nouvelle levée qui entrent dans les cadres de l'armée. Les jeunes saxons se rendent avec ardeur sous les drapeaux. La cavalerie saxonne doit être augmentée. Le général Bertrand commande à Leipsick; le corps russe qui avait fait une incursion au-delà de l'Elbe et avait menacé cette ville, a repassé le fleuve et est rentré dans la ligne prussienne de l'armistice, dans l'évêché de Magdebourg. C'est le général Worousoff qui commandait ce corps. Czernicheffe a disparu avec ses cosaques. Le général prussien Bulow, battu par le maréchal duc de Reggio, s'est retiré du côté de Berlin. On ajoute que la mésintelligence entre les Russes et les Prussiens va toujours croissant. Plusieurs généraux russes, on dit même des aides-de-camp de l'Empereur Alexandre, ont dit hautement pendant qu'ils étaient en Saxe qu'ils ne voyaient plus le but de la guerre, et qu'il était aussi inutile qu'insensé de se battre pour les autres.

A cet égard, les dépêches du général anglais Stewart, général qu'on dit avoir quitté le quartier-général russe depuis quelques jours, ne dissimulaient point ce que la position des alliés offre de critique. Ces dépêches équivalent à un

Digitized by Google

aveu de l'insuffisance des forces russe et prussienne pour résister aux Français. Ce général s'exprime de telle sorte qu'il faudrait conclure de son rapport que les Français auraient eu une grande supériorité numérique sur les alliés dans les dernières batailles.

« Aussi, disent les papiers de l'opposition, nous devons être stupéfaits de l'exagération des états des forces russes qui ont été publiés pour faire concevoir au public de hautes espérances, et ce calcul même ne s'appliquant qu'au nombre des combattans présens à ces batailles, n'est pas fait pour encourager; car nous avons démontré, d'après de bonnes sources, que les garnisons qui n'ont point pris part à la bataille s'élèvent à plus de 70,000 hommes.

» Que sont donc devenues ces légions innombrables de Russes? Les armées de la Russie ont-elles aussi éprouvé la rigueur du dernier hiver?

» Mais le passage le plus important de la lettre de sir Charles Stewart, est celui où il dit que les alliés auraient conservé leur position, « si des raisons de prudence qui se liaient avec les considérations les plus importantes, n'en eussent décidé autrement.

» Quelles étaient ces considérations? Le bruit court qu'elles consistent en un manque absolu de munitions, les alliés n'ayant ni magasins suffisans, ni commissariat; et l'infériorité de leurs forces ne les a pas seule obligés à se retirer. »

Pendant que l'armistice permet ainsi à l'Empereur de laisser reposer sur l'Elbe ses phalanges victorieuses, l'œil de sa prévoyance s'est porté sur l'Italie; une armée d'observation déjà très-considérable s'est formée comme par enchantement. On cite les corps qui en font partie, et les généraux qui y sont employés. Le général Grenier qui avait conduit un si beau corps d'Italie en Allemagne dans la dernière campagne, est de retour en Italie, et va prendre le commandement dans l'armée d'observation dont il s'agit.

C'est dans ces positions respectives que les peuples et les armées attendent, sur l'Elbe, sur l'Oder et sur l'Adige, le résultat des négociations, ou pour reprendre les travaux de la guerre, ou pour se livrer aux consolantes occupations de la paix; de cette paix que la voix de l'Europe entière réclame, mais que l'intérêt bien entendu de l'Europe ne demande que fondée sur des bases stables, sur les principes conservateurs de la foi publique, et sur les garanties les plus solides contre l'ambition et le machiavélisme de

Digitized by Google

ce peuple, depuis vingt ans habitué à faire répandre des flots de sang au sein de l'Europe continentale, afin de se dispenser d'y répandre une goutte du sien.

Cependant, si l'on en croit les journaux anglais, *lord* Wellington se disposait encore à rentrer en campagne, dans la péninsule; c'est-à-dire que, ménageant ses propres troupes, si affaiblies dans la précédente campagne, il cherchait encore à lancer contre les troupes françaises fortifiées sur le Douro, les Espagnols et les Portugais réunis sous ses ordres. Tous les Anglais ne partagent pas à cet égard les espérances des journaux ministériels; « les gazettes espagnoles et portugaises, dit le *Star*, sont remplies d'exagérations et d'erreurs concernant les forces alliées dans la péninsule au moment de l'ouverture de la campagne. Les troupes anglaises n'excèdent pas 41,000 hommes d'infanterie et de cavalerie, avec 3000 hommes d'artillerie; il faut y ajouter 25,000 Portugais; quant aux Espagnols, il est inutile d'en parler. Leurs troupes sont découragées, elles ne servent plus sans que leur orgueil ne se trouve outragé. On peut assurer que nulle part les Anglais n'ont réussi à se faire détester plus qu'à Cadix. »

Au surplus, d'après les mêmes journaux, voici quel serait le plan adopté par lord Wellington.

« L'armée combinée doit être divisée en trois colonnes, dont la droite (en supposant que le front s'étende dès le commencement, du nord au sud, le long des frontières du Portugal) s'avancerait le long de la ligne du Tage, sur Tolède, où on tenterait d'opérer une jonction avec l'armée d'Alicante, aux ordres de sir John Murray. Cette colonne sera composée de la seconde division de la grande armée, aux ordres de sir Rowland Hill.

» La seconde, ou colonne du centre, formée des 4^e^, 5^e^, 6^e^ et 7^e^ divisions et de la division légère serait sous les ordres immédiats de lord Wellington, qui se porterait en avant du côté de Salamanque. L'objet immédiat de ce corps, qui comprend la force principale de l'armée, serait de repousser l'ennemi sur la rive droite du Douro.

» La troisième colonne, formant la gauche, et consistant dans la 1^re^, la 3^e^ et la 5^e^ divisions, sous les ordres de sir Thomas Graham, devrait se porter d'abord directement au nord dans l'intérieur de la frontière portugaise, à travers la province de Tra-los Montes, sur Bragance, d'où elle entrerait en Espagne, manœuvrant pour tourner le corps français sur le Douro, dont elle presserait la retraite, s'il était obligé à ce mouvement : sir Thomas Graham pren-

Digitized by Google

drait alors la ligne de Benavente à Burgos. Le siége de cette place, entre dans l'exécution ultérieure du plan, et serait formé lorsque, avec la portion de l'armée qu'il pourra être jugé nécessaire de porter dans le nord, lord Wellington serait arrivé sur l'Ebre. On s'attend à la plus forte résistance de la part de l'ennemi. »

Les Anglais en effet connaissent la force des Français; Ils les voient retranchés et en mesure sur tous les points; ils disent que nos mouvemens sont liés et concertés avec beaucoup d'art et d'ensemble; ils se défient déjà de ce Burgos qui les a si heureusement arrêtés, et conseillent cette fois à leurs généraux de ne pas s'y consommer en efforts inutiles; quant à l'armée d'Alicante, ils ne peuvent la regarder comme susceptible d'une coopération sérieuse; ils savent trop bien quel adversaire elle a en tête dans la personne du maréchal duc d'Albufera.

Dans le Nord, le général Clauzel, commandant l'armée française indépendante de celle stationnée sur le Douro, avait été chargé par ordre de l'Empereur de s'occuper exclusivement de la destruction des bandes et du rétablissement de l'ordre dans la Biscaye et dans la Navarre. On a déjà fait connaître les succès du général Foy dans la Biscaye, la prise de Castro et l'évacuation de la côte : pendant que le général Foy agissait ainsi dans la Biscaye, le général Clauzel s'est porté en Navarre contre Mina. Nous ne suivrons pas dans ses détails la relation de cette importante et utile expédition; son succès a été complet, les troupes de Mina ont été sur tous les points surprises et défaites.

« Dans ces poursuites et ces recherches, porte la relation, le général Clauzel a donné une attention particulière à la découverte des dépôts d'armes, des magasins, des hôpitaux et des établissemens de tout genre, que les insurgés avaient eu soin de placer dans les lieux les plus cachés et les moins accessibles. La vallée de Roncal a été trois fois parcourue en tout sens; les vallées d'Ancella, d'Arragon, d'Anso, Fayo et Salazar, toutes celles qui se trouvent entre Salazar et Pampelune, ont été également fouillées avec le plus grand soin. Des approvisionnemens de tout genre ont été enlevés ou détruits; des malades espagnols au nombre de deux mille, qui avaient quitté leurs hôpitaux à notre arrivée dans le Roncal, ont été trouvés cachés dans les bois et abandonnés par leurs officiers de santé. Une grande partie périssait faute de soins; ceux qui ont survécu ont été recueillis par le général Vondermaessen, qui les a fait traiter et rentrer dans les hôpitaux.

Digitized by Google

» Pendant ce tems, Mina errait dans le pays, réduit à une escorte de 10 à 12 hommes, fuyant la poursuite de notre cavalerie, et cherchant à rejoindre ses bandes découragées. Un renversement si prompt de fortune a affaibli la confiance que les habitans avaient en lui, et paraît l'avoir lui-même abattu. Le capitaine don Nicolas Uriz, son ancien secrétaire, homme d'une grande influence dans la Navarre, est venu se rendre à nos troupes; tous les villages ont commencé à demander des garnisons françaises; les paysans pensaient à acquitter leurs contributions, et tous les vœux se prononçaient pour le retour de la paix et de l'ordre. Mina lui-même, qui naguères défendait, sous peine de mort, la moindre communication avec une place occupée par des Français, a engagé les villes à recevoir nos troupes, à leur préparer des vivres, et à payer les impôts. La nouvelle des succès de S. M. I. en Allemagne a produit une grande sensation dans le pays; des chefs d'insurgés eux-mêmes, en apprenant que l'Empereur avait battu les Russes et les Prussiens, ont répondu à ceux qui leur donnaient ces nouvelles : « Tant mieux, que S. M. les batte encore une fois, et que nous soyons tranquilles. »

Dimanche dernier, il y a eu au palais de Saint-Cloud audience diplomatique et présentation : le soir, spectacle et cercle à la cour.

M. le duc de Massa, ministre grand-juge étant malade et obligé d'aller prendre les eaux, le portefeuille de son ministère a été, en vertu d'un décret impérial, remis à M. le comte Molé, qui, en cette qualité, a prêté serment entre les mains de l'Impératrice. S....

Le MERCURE DE FRANCE paraît le Samedi de chaque semaine, par cahier de trois feuilles. Le prix de la souscription est de 48 *francs* pour l'année, de 25 *francs* pour six mois, et de 13 *francs* pour un trimestre.

Le MERCURE ÉTRANGER paraît à la fin de chaque mois, par cahier de quatre feuilles. Le prix de la souscription est de 20 *francs* pour l'année, et de 11 *francs* pour six mois. (Les abonnés au *Mercure de France*, ne paient que 18 fr. pour l'année, et 10 fr. pour six mois de souscription au *Mercure Etranger*.)

On souscrit tant pour le Mercure de France *que pour le* Mercure Étranger, *au Bureau du Mercure, rue Hautefeuille*, n° 23; *et chez les principaux libraires de Paris, des départemens et de l'étranger, ainsi que chez tous les directeurs des postes.*

Les Ouvrages que l'on voudra faire annoncer dans l'un ou l'autre de ces Journaux, et les Articles dont on désirera l'insertion, devront être adressés, *francs de port*, à M. *le Directeur-Général du Mercure*, à Paris.

Digitized by Google

TABLE

DU TOME CINQUANTE-CINQUIÈME.

POÉSIE.

COLMA sur le Rocher ; par M. *de G***. Page 3
Stances ; par M. *Talairat*. 5
L'heureux hasard ; par le même. 6
Vers à monseigneur l'évêque de P..... ; par Mme *de Valori*. *Ib.*
Hommage aux Femmes ; par M. *Guesdon*. 49
Le Génie et la Raison. Fable ; par M. *Valant*. 51
L'Amour et l'Hyménée ; par M. *Victor-Vial*. 52
L'Amant trahi. Romance ; par M. *Auguste Mouffle*. *Ib.*
Epitre à M. F. B. 97
A Eléonore ; par M. *de Labouisse*. 100
Le Modèle à suivre. Chanson ; par M. *Charles Malo*. 101
Fragment tiré de l'Enfer du Dante ; par M. *Henri Terrasson*. 145
Vers pour le portrait de M. Toulongeon ; par M. *Michel Berr*. 150
A un ami ; par M. *Victor-Vial*. *Ib.*
Epitre à mes Amis, sur les changemens de l'amour en France, depuis l'époque de la chevalerie jusqu'au siècle actuel ; par M. *Charles Mullot*. 193
Ode sur la mort de M. Delille, par M. *Lalanne*. 242
Stances sur la mort de M. Delille ; par Mlle *Sophie de C*..... 243
Catulle au moineau de Lesbie ; par M. *de Kérivalant*. *Ib.*
Autre imitation du même ; par le même. 244
La Chastellaine de Coucy. Romance ; par M. *S. R.* *Ib.*
Le jeune Raimond ; par M. *S. Edmond Geraud*. 289
Stances à Zulmé ; par M. *Malo*. 291
De tems en tems. Chansonnette ; par M. *Armand-Séville*. 292
A M. Ramey, sur sa statue de l'Empereur ; par M. *Vial*. 293
Morceau d'une traduction du Printems de Gessner ; par M. *Aug. Mouffle*. 337

Digitized by Google

Imitation de Martial; par M. *B.* Page 340
Le Château des Mauléons; par M. *Denesle.* 341
Le Tombeau du Troubadour. Romance; par M. *Ch. Malo.* 342
Le Siècle de Louis XIV. Fragment; par M. *Talairat.* 385
L'Anniversaire de ma Sœur. Elégie; par M. *Vieillard.* 387
Cantique de Moïse, après le passage de la mer Rouge; par M. *Terrasson.* 433
Le Baiser justifié. Madrigal; par M. *de Bournisseaux.* 436
Chacun son tour. Chanson; par M. *Charrin.* *Ib.*
Epître à M. Le Mercier; par M. *Lalanne.* 481
Les Oiseaux de Sylvie. Romance; par M. *de Siblas.* 483
Epigramme. La Calomnie confondue; par M. *Bazot.* 484
Boutade à un peintre sur le portrait de Fénélon; par M. *Boinvilliers.* *Ib.*
Fragment d'un poëme intitulé: *le Tombeau de Virgile;* par M. *Charles Dav....* 529
A Mlle Emilie L. Stances; par le chevalier *D....* 530
A Mme Joséphine Dum; par M. *F. Libert.* 531
A Mme D....; par le même. 532
Romance sur la mort d'un ami; par M. *Terrasson.* *Ib.*
A Calliope. Ode tirée de la traduction des *Odes d'Horace.* 577
Chant nuptial; par M. *Terrasson.* 580

Énigmes, 7, 53, 102, 150, 201, 246, 293, 343, 390, 438, 484, 533, 581.

Logogriphes, 7, 53, 102, 151, 201, 247, 294, 344, 391, 438, 485, 534, 582.

Charades, 8, 54, 103, 151, 201, 247, 294, 344, 391, 439, 485, 534, 582.

SCIENCES ET ARTS.

Traité pratique des Hernies; par M. *Soarpa.* (Extrait.) 152
Réponse à M. L. A. M. sur sa critique du Traité élémentaire d'Ornithologie de M. Mouton-Fontenille. 295
Des Erreurs populaires relatives à la Médecine; par M. *Richerand.* (Extrait.) 392, 440

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Annales des Voyages, de la Géographie, etc.; par M. *Malte-Brun.* (Extrait.) 9

Digitized by Google

Histoire de la Chute et de la Décadence de l'Empire romain. (Extrait.) Page 17
Alain de Rohan. (Extrait.) 34
Veillées poétiques et morales ; par M. *Baour de Lormian*. (Ext.) 55
Œuvres choisies de Quinault. 65
Du Commandement de la cavalerie et de l'équitation. (Extrait.) 104
Essai sur les richesses et la puissance temporelle des prêtres. 110
Aperçu sur le cœur humain ; par M. *de Seu***. 113
Anecdotes dramatiques, extraites de la dernière partie de la Correspondance de *Grimm*. 116
Thélamire et Fédor. Conte oriental ; par M. *Ad. de Sarrazin*. 119
Histoire de France ; par M. *Lacretelle*. (Extrait.) 158
La Désobéissance. (Extrait.) 162
Annales de l'Éducation. (Extrait.) 203
Pensées sur l'Homme, etc. ; par M. *Saniel Dubay*. (Extrait.) 206
Correspondance littéraire, etc. ; par *Grimm*. (Extraits.) 212, 400
Abrégé de la Vie de Sénèque ; par M. le sénateur *Vernier*. (Ext.) 248
Poésies de M. Vigée. (Extrait.) 252
Mademoiselle de la Fayette ; par Mme *de Genlis*. 260
Amélie et Clotilde ; par *J. Boccous*. 268
Contes nouveaux ; par M. *Adrien de Sarrazin*. 300
Alexina ou la Vieille tour du château de Holdleim ; par Mme ***. 308
Conseils à mon fils ; par Mme *F. de Montolieu*. 313
Baisers et Elégies de Jean Second ; par M. *Tissot*. (Extrait.) 345
Œuvres choisies de M. *de Piis* (Extraits.) 353, 413, 550
Léonie de Montbreuse ; par Mme *S. G.* 359
Histoire de la Guerre d'Amérique ; par M. Botta ; traduite par M. *L. Sévelinges*. (Extrait.) 449
Fanny, *ou* Mémoires d'une jeune Orpheline. 456
Lettre sur le Psychisme. 486
Suite des Nouvelles de Mme de Montolieu. 491
Œuvres choisies de Colardeau. 502
Lettre aux Rédacteurs de Mercure sur le nouveau Roman de Mme de Genlis ; par M. *Bourgeat*. 507
De la musique dramatique ; par M. *Martine*. 535
Manuscrits de la Bibliothèque de Lyon ; par M. *Delandine*. 548, 583
Annales originis magni galliarum O..*, ou Histoire de la fondation du Grand Orient de France, etc. (Extrait.) 591
Nouveau recueil de Contes. 595
Revue littéraire. — Sydonie. — Eudoxie. — Morale primitive. — Les Helviennes. — Merveilles et Beautés de la nature en France. — Elégies, suivies d'Emma et Eginard. 557, 599

Digitized by Google

VARIÉTÉS.

De l'Espiégle en littérature. Page 27
Observations sur la lettre insérée dans le Mercure du 27 mars. 35
Quelques mots sur l'imitation dans le style. 173
Sur l'efficacité de la Vaccine. 182
Revue littéraire et critique. 212
Lettre de Voltaire à Saurin. 608
Spectacles. 28, 75, 129, 168, 223, 276, 320, 362, 420, 460, 512, 563, 604.
Lettres aux Rédacteurs. 178, 179
Institut impérial de France. 134, 175, 368
Nécrologie. 135, 278
Sociétés savantes et littéraires. 70, 325, 369

POLITIQUE.

Evénemens historiques. 37, 81, 137, 183, 229, 279, 327, 372, 425, 466, 515, 570, 611.

ANNONCES.

Livres nouveaux. 46, 96, 143, 189, 237, 288, 381, 430, 527, 576.

Fin de la Table du tome cinquante-cinquième.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

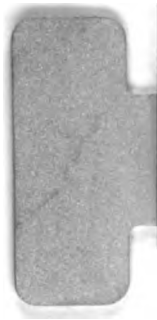
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

AUG 3 1 1938



Digitized by Google

Digitized by Google